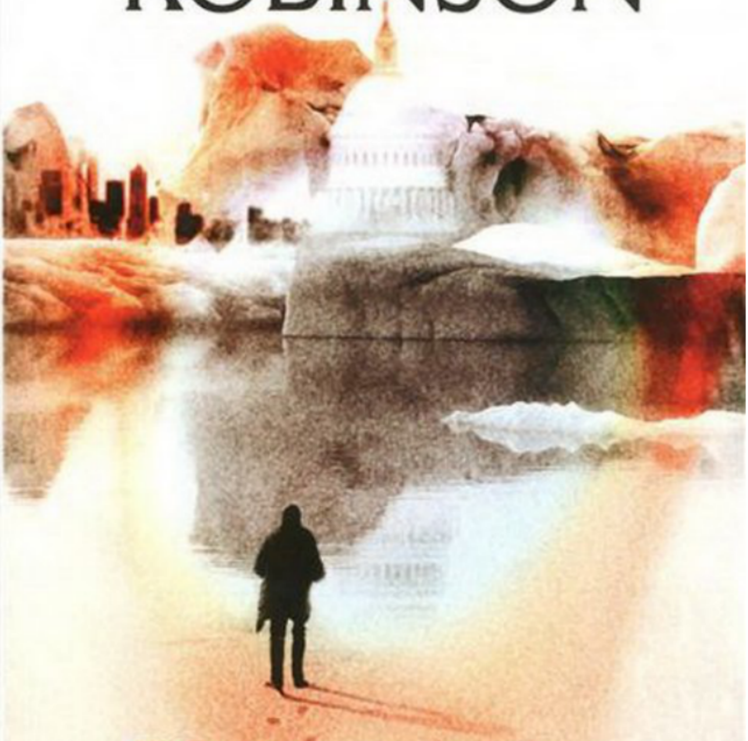
KIM STANLEY
ROBINSON



50° au-dessous de zéro

POCKET

Kim Stanley Robinson

50° AU-DESSOUS DE ZÉRO

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Haas

Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org
[Rev. 2 04/12]

POCKET

Titre original : *Fifty Degrees Below*
© Kim Stanley Robinson, 2005

1

Primate dans la forêt

Personne n'aime Washington. Même ceux qui l'adorent ne l'aiment pas. Climat atroce, circulation impossible : une ville américaine ordinaire, de taille moyenne, perpétuellement embouteillée, où les gros bâtiments fédéraux blancs n'arrangent rien. Au contraire : ils attirent tous les politiciens, les touristes, les lobbyistes, les diplomates, les réfugiés et tous ces gens venus du monde entier, souvent pour des raisons suspectes, qui ne font qu'encombrer les rues, monopoliser la scène et parler interminablement de leurs non-villes sur une colline en ignorant la vraie ville qui les entoure. Tous les mets et boissons servis par un million de restaurants formidables ne sauraient faire oublier cette hypocrisie de mauvais goût. Non, décidément, personne ne peut aimer ce salmigondis de bastion du gouvernement mondial, de crypte inviolable de la Banque mondiale, de forteresse et de quartier général des gendarmes du monde – Rome à l'ère du pain et des jeux.

Et donc, inévitablement, lorsque la capitale fut envahie par une inondation qui la dévasta et l'abandonna, crachotante et boueuse, dans la moiteur d'un mois de mai livide, les réactions officielles furent diverses et variées, mais l'idée générale aurait pu se résumer en un sous-titre : HA HA HA. *C'est que beaucoup de gens, d'un bout à l'autre de la planète, voyaient plus ou moins dans ce déluge une espèce de justice divine. La capitale du monde en avait pris pour son grade : difficile de ne pas jubiler.*

Évidemment, les partis habituels prononcèrent les discours habituels. Zone sinistrée, secours d'urgence, risque d'épidémies, restauration immédiate, orgueil de la nation, etc. Washington étant la capitale du monde, le Président clama haut et fort qu'il était du devoir patriotique de chacun de soutenir la reconstruction, opposant une réaction courageuse et loyale à ce qu'il appelait « un acte de terrorisme climatique ». « Nous sommes désormais en guerre contre la nature, ajouta-t-il. Nous travaillerons d'arrache-pied jusqu'à ce que cette ville soit encore plus elle-même qu'avant. »

En réalité, depuis Reagan, l'aile conservatrice (dominante) du parti républicain ne faisait plus mystère, à Washington même, de son intention d'abattre le gouvernement fédéral. Son projet était « d'affamer la bête », c'est-à-dire de pratiquer des coupes claires dans le budget de l'État ; et si l'inondation permettait d'obtenir ce beau résultat, eh bien, ce serait la parfaite illustration du dicton « à quelque chose malheur est bon ». Ils

n'étaient pas bornés, seul le résultat comptait. Et comment le gouvernement fédéral pourrait-il continuer à accabler le peuple américain alors que son centre décisionnel était dévasté et qu'il allait lui falloir sérieusement se bagarrer rien que pour revenir à la normale ? Le déluge était manifestement un châtiment pour avoir osé taxer les revenus et prétendre être une nation séculaire. On ne pouvait s'empêcher de penser à Sodome et Gomorrhe, aux prophéties annoncées dans Le Livre des Révélations, *et tutti quanti.*

En attendant, à l'autre bout de l'éventail politique on ne versa pas non plus beaucoup de larmes sur le désastre. C'était un coup porté au cœur de l'empire galactique, et il était difficile de s'en affliger. Particulièrement si ça pouvait mettre des bâtons dans les roues de la caste dirigeante et, allez savoir, l'obliger à reconnaître que son système économique avait détraqué le climat et que ce n'était que la première d'une kyrielle de conséquences catastrophiques… Et si l'aide que Washington mendiait à présent lui était refusée, ce ne serait qu'un juste retour des choses : en avait-elle jamais usé autrement, dans le passé, avec les victimes de ses expérimentations environnementales ? La Nature avait toujours le dernier tour de batte – justice immanente –, quand on crache en l'air, ça vous retombe toujours sur le nez – salauds de riches, et ainsi de suite.

Le déluge avait donc réjoui les deux côtés de l'échiquier. Et les jours suivants, le Congrès fit clairement comprendre par ses votes, sinon en paroles, qu'il n'était pas près de débloquer le budget nécessaire pour nettoyer ce bordel. Ça devait être fait ; on ordonnait que ça se fasse ; mais pas question de financer les opérations.

La ville en était donc réduite à se tourner vers un district de Columbia condamné à la mendicité, qui savait déjà tout ce qu'il y avait à savoir au sujet des programmes non financés du Congrès, au point que pendant des années les plaques d'immatriculation de Washington avaient arboré la mention « Taxation sans représentation » ; ou vers les agences fédérales spécifiquement chargées de gérer les situations d'urgence, comme la FEMA, le Corps des ingénieurs de l'armée et d'autres organismes censés intervenir dans le cadre de leur mission ordinaire (et dans les limites de leur budget).

Des experts de ces agences essayèrent d'expliquer que le déluge n'avait aucune signification morale. Ce n'était qu'un problème pratique de gestion de la cité, qui devait être réglé en termes de santé publique, de sécurité et de confort. Le Potomac s'était changé en un lac de deux mille kilomètres carrés. Ça n'avait pas duré plus d'une semaine, mais il n'en fallait pas davantage pour que l'eau inflige d'importants dégâts aux infrastructures. La partie publique de la cité était presque complètement dévastée. Le Rock Creek avait arraché ses berges, le Mall disparaissait sous la boue. Le bassin de marée faisait à nouveau partie du fleuve, et le Jefferson Memorial était isolé sur un tertre au milieu de l'eau. Les rues étaient obstruées par les débris ; plus grave encore, en matière de transports, de nombreux tunnels

du métro avaient été inondés, et il faudrait des mois pour les remettre en service. Alexandria était en ruine. La plupart des ponts de la région étaient fragilisés, ou carrément effondrés. Le réseau électrique avait beaucoup souffert, de même que le système d'égouts. Le risque d'épidémie n'était pas écarté.

Compte tenu de tout ça, certains travaux étaient absolument indispensables, et on ne comptait plus les demandes de restauration complète. Mais que ces besoins soient accueillis avec un accord sans réserve, un assentiment hypocrite, une indifférence glacée ou une opposition jubilatoire, le résultat était le même : il n'y avait pas assez d'argent.

On se contenta de parer au plus pressé. L'infrastructure nécessaire, bien sûr. Alors, forcément, les bâtiments célèbres dans le monde entier furent nettoyés, on replanta de l'herbe et de nouveaux cerisiers sur le Mall ; le Memorial au Vietnam fut déblayé, le Lincoln Memorial et le Jefferson Memorial, qui avaient été transformés en îles, furent récupérés. Le Congrès débattit d'une proposition de laisser apparente la ligne de boue verte qui marquait le niveau des hautes eaux sur le Washington Monument, pour témoigner de ce record d'inondation et à titre d'avertissement de ce qui leur pendait au nez. Mais rares étaient ceux qui souhaitaient se le voir ainsi rappeler, et la proposition fut finalement rejetée. La pierre de l'énorme socle fut nettoyée à la vapeur, et tout autour le Mall commença à donner l'impression qu'il n'y avait jamais eu d'inondation.

Mais partout ailleurs, dans la ville…

Le moment était mal choisi pour chercher à se loger.

Et pourtant, c'était exactement ce à quoi Frank Vanderwal s'employait. Il avait loué un appartement pour un an, la durée de son contrat avec la NSF, la Fondation nationale pour la science, mais il avait accepté de rester plus longtemps. Et voilà que, un mois seulement après le déluge, il devait restituer son appartement à son propriétaire, un gars qu'il n'avait jamais rencontré et qui travaillait au service des Affaires étrangères du Département d'État. Le type rentrait après avoir passé un an au Brésil, et Frank devait donc trouver un autre point de chute.

Aucun doute, la décision de rester avait été une très mauvaise idée.

Cette pensée l'accablait. Résultat : il ne s'était pas mis à la recherche d'un nouveau logement avec la diligence qui s'imposait. De toute façon, on ne trouvait pas grand-chose, lequel pas grand-chose coûtait les yeux de la tête. Des milliers de gens étaient arrivés à Washington à la suite d'un déluge qui avait détruit des milliers d'habitations et en avait tellement endommagé des milliers d'autres qu'il ne fallait pas espérer y faire de travaux et les réoccuper avant longtemps. Il y avait une vraie pénurie d'offre, et les loyers avaient monstrueusement augmenté.

Beaucoup d'endroits que Frank avait visités étaient de vrais taudis, en particulier certains locaux qui avaient été inondés et pas complètement nettoyés : le fond du tonneau, encore recouvert de lie. Le fond, il le toucha dans une cave d'Alexandria, un petit gourbi sombre, dont la porte et l'unique fenêtre en hauteur étaient munies de barreaux, pour raison de sécurité, de sorte qu'on aurait dit une prison pour troglodytes. Et – cerise sur le gâteau – pour deux mille dollars par mois. Après ça, Frank renonça à chercher.

Mais le jour fatidique était arrivé. Le propriétaire devait rentrer dans la soirée. Frank avait déménagé ses affaires et fait le ménage. Et il n'avait nulle part où aller.

C'était une sensation étrange. Il était assis dans la lumière crépusculaire, au comptoir de la cuisine sur lequel le *Post* gisait, éviscéré. La colonne « À louer » n'allait même pas jusqu'au bas de la page « Immobilier », et Frank avait suffisamment appris à décoder les

annonces pour voir qu'il n'y trouverait rien d'intéressant. Enfin, il y avait tout de même, dans les informations locales, un article sur le Rock Creek Park, officiellement fermé à cause des dégâts dus au déluge. En réalité, il était trop vaste pour que le National Park Service, dépassé par les événements, puisse appliquer l'interdiction. Résultat, le parc était devenu une sorte de no man's land. « Retourné à la vie sauvage », selon les termes de l'article.

Frank parcourut une dernière fois l'appartement du regard. Il ne recelait pas plus de souvenirs pour lui qu'une chambre d'hôtel. Un endroit où dormir, point barre. C'était tout ce qu'il attendait de son domicile, ayant mis sa vie personnelle entre parenthèses jusqu'à son retour à San Diego. Sauf que maintenant… c'était comme s'il s'était réveillé prématurément alors qu'il voyageait entre les étoiles. Le moment était venu de quitter le caisson de cryogénie et de voir où il en était.

Il se leva et descendit prendre sa voiture.

Le Beltway, vers le nord puis l'est. À droite, le long bâtiment du temple mormon, puis le grand graffiti sur le pont, au-dessus de la chaussée : DOROTHY, RENTRE À LA MAISON ! La sortie de Wisconsin, et direction le centre-ville. Il n'avait pas de raison particulière d'aller dans cette partie de la ville. C'est là que les Quibler vivaient, bien sûr, mais quand même.

Il n'arrêtait pas de penser : Sans-abri, sans-abri. Tu es un sans-abri.

Il ne pouvait s'empêcher de songer à une chanson de Paul Simon, tirée de *Graceland*, celle où un groupe sud-africain chantait *Homeless. Homeless, Da da da, dadadadadada…* quelque chose comme *Midnight come, and then you wanna go home.* « Minuit a sonné, tu voudrais rentrer… » À moins que ce ne soit une phrase en zoulou. Ou peut-être, comme il lui semblait l'entendre maintenant : *Sans-abri ; sans-abri. Il faut qu'il aille voir ailleurs.*

Quelque chose comme ça. Il arriva à la station de métro de Bethesda et, tout à coup, il comprit ce qui avait dû l'attirer là. Mais oui : c'est là qu'il avait rencontré la femme de l'ascenseur. L'ascenseur où ils étaient restés coincés en remontant du métro : seuls tous les deux, sous terre, les minutes s'égrenant, jusqu'à ce que, après une longue conversation, ils commencent à s'embrasser, à la grande surprise de Frank. Quand les réparateurs étaient arrivés et les avaient libérés, la femme avait disparu, et Frank ne savait rien d'elle, même pas son nom. À cette seule pensée, son cœur s'emballait.

C'était là, sur le trottoir de droite, après le feu rouge – la cabine d'ascenseur d'où ils étaient sortis. Et puis elle lui était apparue à nouveau à bord d'un bateau, sur le Potomac, au pire moment de

l'inondation. Il avait appelé le bateau, avec son portable, elle avait répondu et lui avait dit qu'elle le rappellerait. Elle ne savait pas quand.

Le feu passa au vert. Elle n'avait pas rappelé, et maintenant il était revenu, là, à l'endroit précis de leur première rencontre, comme s'il espérait l'y revoir. Peut-être se disait-il vaguement que s'il la retrouvait il aurait un endroit où habiter.

C'était idiot : un exemple de pensée magique dans ce qu'elle avait de plus surréaliste. Mais, depuis quelques semaines, il visitait des appartements dans le coin. Ce n'était donc pas seulement une impulsion isolée ; c'était un schéma comportemental.

Juste de l'autre côté du carrefour, il prit l'allée qui menait à l'hôtel Hyatt. Un chasseur s'approcha de lui. Frank lui demanda s'il restait des chambres libres, mais tout était réservé.

Frank entra quand même poser la question. Une réceptionniste secoua la tête : ils n'avaient plus rien. Et dans les autres hôtels ? Elle ne savait pas. Mais tous les Hyatt de la région étaient pleins.

Frank reprit Wisconsin vers le sud. Il jeta un coup d'œil à la cabine de l'ascenseur en passant. Elle avait donné un faux nom sur l'imprimé que l'employé du métro lui avait fait remplir. Il y avait peu de chance qu'elle soit là maintenant.

Un peu plus loin, sur Wisconsin, il passa tout près de chez les Quibler. Ils habitaient à quelques rues de là, sur la droite. C'est pour ça qu'il était venu dans cette partie de la ville, la nuit où il était resté coincé dans l'ascenseur avec la femme. Anna Quibler, l'une de ses collègues à la NSF, avait organisé une soirée pour l'ambassadeur du Khembalung, qui venait de donner une conférence à la NSF, ce jour-là. Un bon moment. « Un excès de raison est une forme de folie en soi », lui avait dit le vieil ambassadeur. Frank se demandait encore ce que ça voulait dire et, si c'était vrai, comment il aurait dû réagir.

En tout cas, il ne pouvait aller voir Anna et sa famille maintenant. Se pointer sans prévenir, ne sachant où aller… pitoyable, vraiment.

Il continua. *Sans-abri, sans-abri. Il faut qu'il aille voir ailleurs…*

Chevy Chase n'avait apparemment pas trop souffert de l'inondation. Il y avait un Hilton géant au-dessus de Dupont Circle. Il prit Massachusetts puis Florida, tout en sachant qu'il perdait son temps. Il n'y aurait pas de chambre.

Il n'y en avait pas.

Sans-abri, sans-abri. Minuit a sonné, tu voudrais rentrer, et bla, bla, bla, bla, blaaa.

Il prit Connecticut Avenue, roula au hasard. Près de l'entrée du Zoo national, les dégâts provoqués par l'inondation devinrent tout à coup évidents, sous la forme de monceaux de branches et de débris agglomérés par la boue, qui encombraient les trottoirs et maculaient

les devantures des boutiques. Juste au nord du zoo, la rue était bloquée par une tractopelle. Les travaux de voirie effectués de nuit, à la lumière des gyrophares bleus, comme dans un film soviétique. Les engins géants réduisaient le décor urbain à la taille d'un paysage de train électrique.

Frank tourna impatiemment à droite. Il réussit à se garer dans l'une des rues résidentielles à l'est de Connecticut Avenue, descendit de voiture et retourna à pied vers les travaux. Il faisait encore chaud, au moins trente, et l'humidité de l'air, l'odeur de boue et de végétation pourrissante avaient quelque chose de tropical, ou d'une Atlantide engloutie. De fait, ça sentait un peu l'apocalypse. Pas de doute, c'était la fin d'une époque. *Sans-abri, sans-abri*…

Un restaurant espagnol attira son regard ; il s'approcha, regarda le menu. Des tapas. Il entra, s'assit, passa commande. Excellent, comme toujours. On était rarement déçu, à Washington. Question restaurants, c'était sûrement la ville la plus géniale au monde.

Après dîner, il sortit du restaurant et s'aventura dans les rues, se sentant mieux. Il avait faim, voilà, et il avait pris ça pour de l'angoisse. Ça n'allait pas si mal que ça, au fond.

Il passa devant sa voiture, continua vers le Rock Creek Park, en repensant à l'article du *Post*. Retour à la vie sauvage…

À Broad Branch Road, Frank arriva à la limite du parc. Il n'y avait pas un chat. Il faisait sombre sous les arbres, de l'autre côté de la route ; la lumière des lampadaires jaunes, dans son dos, ne pénétrait pas au-delà du rideau de feuillage.

Il traversa la rue et entra dans la forêt.

La puanteur végétale provoquée par l'inondation était forte. Frank avançait précautionneusement. S'il y avait jamais eu un chemin à cet endroit, il avait disparu, laissant la place à des talus de branches et de détritus, et à un dépôt inégal de boue. Les racines apparentes des arbres abattus étaient difficiles à voir dans le noir, on se prenait les pieds dedans. Puis, sa vue commençant à s'habituer à l'obscurité, il eut l'impression que tout était vaguement éclairé, sans doute par le nuage iridescent qui couvrait la ville et était visible par les trous dans les frondaisons.

Il entendit des bruissements, puis des voix. Il se cacha instinctivement derrière un arbre, le cœur battant.

Deux grosses voix d'hommes qui discutaient. L'un des deux était soûl.

— Pourquoi t'achètes cette merde ?

— Hé, tu payes jamais rien. Faudrait voir à raquer un peu, mec !

Ils descendirent vers l'est, et leurs voix se perdirent entre les arbres. *Sans-abri, sans-abri*. Leurs accents rocailleux rappelaient à

Frank les ouvriers crasseux en combinaison de travail qui vibrionnaient autour de Dupont Circle.

Frank ne voulait pas frayer avec ce genre de types, leur présence le contrariait. Il voulait être seul dans la vraie nature sauvage, et vide, comme ses montagnes, dans l'Ouest, et voilà : des rires rauques de grands fumeurs, qui s'enfonçaient dans les arbres comme autant de coups de hache. « Harr harr harrrr… » Voilà ce que devenait le coin.

Il bifurqua, s'engagea entre des talus de détritus, puis sur la boue durcie. Les brindilles cédaient sous ses pas avec des craquements moites. La pente était plus raide qu'il ne l'avait pensé, et il devait marcher sur le côté pour ne pas glisser.

Puis il entendit un autre bruit, moins sonore que les voix. Un froissement de feuilles, des bris de branches, puis un claquement montant de la forêt, en contrebas, droit devant lui. Quelque chose bougeait.

Frank se figea. Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Quoi que ce soit, ça paraissait gros. D'après l'article du *Post,* les animaux du Zoo national n'avaient pas tous été récupérés, loin de là. Ils avaient été libérés juste avant que le zoo ne soit inondé, pour leur donner une chance de survivre, mais quelques-uns s'étaient noyés quand même. Bien que la plupart des survivants aient été repris depuis, beaucoup étaient encore en liberté. Frank ne se rappelait pas si l'article citait certaines espèces en particulier. C'était un grand parc. Un jaguar ?

Il essaya de se fondre dans l'arbre contre lequel il était appuyé.

Ce qui bougeait cassa une branche, à quelques mètres à peine de lui. La chose huma l'air avec une sorte de reniflement. C'était gros ; ça, il n'y avait pas de doute.

Frank ne pouvait plus retenir son souffle, mais il se rendit compte qu'en respirant la bouche ouverte il ne faisait pas de bruit. L'écho des battements de son cœur, dans la membrane souple au fond de sa gorge, était sûrement plus une impression qu'un vrai bruit. La plupart des animaux se guidaient à l'odorat, de toute façon, et contre son odeur il ne pouvait rien. Cette seule pensée lui réduisit les muscles en gelée.

La créature s'était figée. Elle soufflait. Frank perçut une bouffée fétide, musquée, qui rappelait celle des débris de l'inondation. Le cœur de Frank tictaquait tel le réveil du Capitaine Crochet.

Un frottement, comme une épaule frôlant l'écorce d'un arbre. Une autre branche craqua. Un klaxon, au loin. Ça sentait maintenant la fourrure mouillée. D'autres bruits de feuilles et de brindilles, plus bas, le long de la pente.

N'entendant plus rien, s'estimant à nouveau seul, il battit en retraite vers le haut de la colline et les rues de la ville, frustré, intrigué, n'ayant qu'un désir : poursuivre l'exploration du parc. Mais il

n'avait pas envie de finir comme un de ces imbéciles de la ville qui ignoraient les réalités de la vie sauvage et se faisaient bouffer. Quoi qu'il y ait eu en bas, c'était gros. Mieux valait être prudent, et revenir une autre fois.

Après la lueur crépusculaire du parc, Connecticut Avenue semblait aussi vivement illuminée que le chantier de déblaiement, un peu plus loin dans la rue. En retournant prendre sa voiture, Frank se dit que le voisinage ressemblait aux plus beaux quartiers victoriens de San Francisco. Il était tard, la nuit commençait enfin à fraîchir. Il pourrait conduire toute la nuit sans réussir à trouver une chambre.

Il resta debout près de sa voiture. Le siège passager s'inclinait comme une petite couchette. Le lampadaire le plus proche se trouvait au coin de la rue.

Il ouvrit la portière côté passager, recula le siège à fond, inclina le dossier et s'assit. Il claqua la portière, s'allongea, se tourna sur le flanc. Au bout d'un moment, il finit par sombrer dans un sommeil agité.

Il dormit ainsi une heure ou deux, en pointillé, émergeant au moindre bruit de pas. N'importe qui pouvait le voir. Il suffisait de regarder par la vitre. Quelqu'un allait bien finir par tapoter sur le carreau pour voir si ça allait. Il n'aurait qu'à dire qu'il était journaliste ; il n'habitait pas ici et il n'avait pas réussi à trouver de chambre – ce qui était assez proche de la vérité, comme tous les meilleurs mensonges. Il pouvait raconter ce qu'il voulait, en définitive. Rien ne l'obligeait à s'en tenir aux faits.

Il resta allongé, mal à l'aise sur son siège couchette, pensant qu'il ne pourrait jamais se rendormir, et puis il somnola vaguement, rêvant de la femme de l'ascenseur. Une partie de son esprit, conscient de la bizarrerie de la situation, s'efforçait de ne pas se réveiller malgré tout. Il lui parlait d'un ton pressant. Son visage était si net, il s'était gravé dans sa mémoire avec une telle vivacité : passionné et amusé dans l'ascenseur, grave et lointain sur le bateau, pendant le déluge. Il n'était pas sûr d'aimer ce qu'elle lui disait. *Appelez-moi, c'est tout,* insistait-il. *Passez-moi ce coup de fil, qu'on en parle.*

Une sirène, au loin, l'obligea à se redresser, en sueur et malheureux. Il resta encore un peu là, pensant au visage de la femme. Une fois, au lycée, il avait fait l'amour avec une fille dans une petite voiture comme celle-ci ; le siège rabattable leur avait plus ou moins permis de s'allonger l'un sur l'autre.

Il la voulait. Il voulait la retrouver. Sur le bateau, elle lui avait dit qu'elle l'appellerait. « Je ne sais pas quand », avait-elle ajouté. Peut-être que ça voulait dire dans longtemps. Il n'avait qu'à attendre ; à moins de trouver un nouveau moyen de la rechercher.

Le ciel s'éclaircissait. Il ne pourrait plus se rendormir, c'était cuit. Avec un gémissement, il déplia sa carcasse, sortit de sa voiture.

Il resta debout sur le trottoir, se sentant vidé. Le ciel de velours gris paraissait plus sombre qu'au milieu de la nuit. Il faisait frais. Il repartit vers le parc.

La rosée faisait briller le feuillage gris, épais, et sous la lumière crépusculaire, diffuse, la végétation humide ressemblait à une forêt de cire. Frank ralentit. Il repéra une sorte de piste, peut-être tracée par des animaux. D'après l'article, il y avait beaucoup de cerfs dans le parc. Le gargouillis du Rock Creek masquait les bruits de la ville et le grondement sans cesse recommencé de la circulation. Le ciel s'éclaircissait rapidement, et ce qu'il avait pris pour une couverture nuageuse était un ciel très pâle, dégagé. Des verts assourdis commencèrent à chasser les gris. Il faisait encore frais.

À cet endroit, le Rock Creek courait au fond d'une ravine assez escarpée, et l'inondation avait arraché des pans entiers des parois, ainsi qu'il le constata en arrivant à un à-pic. Au-dessous de lui, des racines sortaient du grès nu tels des câbles sectionnés. Il fit le tour de la dénivellation en se faufilant sous des arbres aux branches basses.

Depuis une petite clairière, il vit soudain le torrent, en contrebas. Le courant furieux avait déblayé le canyon. Tout ce qui s'y trouvait avant la crue – Beach Road, les petits ponts, les constructions, le poste des rangers, les aires de pique-nique –, tout avait disparu, laissant apparaître du grès a nu, de la boue lisse, de l'herbe ravagée, des arbres abattus et d'autres qui se cramponnaient obstinément à la vie, ou étaient encore debout, mais morts. Beaucoup avaient basculé et ne tenaient plus que par quelques racines. Ils constituaient un empilement d'obstacles inédits, couverts de boue et de détritus jusqu'à une hauteur impressionnante. En aval, un plus gros barrage, pareil à ceux que font les castors mais géant, formait une mare brun café au lait.

Le ciel était un énorme bol bleu renversé qui semblait s'élever tout en s'éclaircissant. Le Rock Creek boueux gargouillait bruyamment dans son lit, se déversant d'une étendue de mousse brune à la suivante.

À l'autre bout de la mare s'avançait un héron au long bec emmanché d'un long cou, son long corps enfilé sur de longues pattes qui se repliaient à l'envers. Un héron bleu, se dit Frank, bien que ses plumes aient l'air plus gris-vert que bleues. Une espèce de dinosaure. En effet, rien n'aurait pu avoir l'air plus proche d'un ptérodactyle. Deux cents millions d'années.

Le soleil dardait des lances vertes du haut des arbres, de l'autre côté du ravin. Frank et le héron restèrent plantés là, attentifs, à écouter des oiseaux plus petits, invisibles, dont les trilles frénétiques

emplissaient l'espace. Le héron inclina la tête sur le côté. L'espace d'un instant, tout fut aussi immobile que du bronze.

Et puis, couvrant le chant des oiseaux, un bruit différent, fluide et clair, vibra comme une sirène, un hameçon dans la chair :

Oooooooouuuuup !

Parking souterrain de la Fondation nationale pour la science, Arlington, Virginie, sept heures du matin.

Assis dans sa voiture, un primate ruminait. Frank, l'un des rédacteurs du *Journal de sociobiologie,* avait une conscience très aiguë des origines de son espèce. Le troisième chimpanzé, selon Diamond. Et il se disait : Les chimpanzés dorment à la belle étoile. Les bonobos dorment à la belle étoile.

En fin de compte, le logement était un problème ergonomique. De quoi avait-il vraiment besoin, au fond ? Tout ce qu'il possédait au monde était là, dans la voiture, en haut, dans son bureau, dans des cartons à l'UCSD, l'université de Californie de San Diego, dans un garde-meuble à Encinitas, Californie, et plus bas dans la rue, ici, à Arlington, Virginie. Le fait que ses affaires soient entreposées en disait long sur l'importance qu'elles revêtaient pour lui. D'une façon générale, il était libéré des possessions terrestres. À quarante-trois ans, il n'en avait plus besoin. Ça faisait drôle, en effet, mais ce n'était pas forcément mauvais. Est-ce qu'il se sentait bien comme ça ? C'était difficile à dire. Ça faisait drôle, voilà tout.

Il sortit de sa voiture et prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage, où il y avait une petite salle de sport, avec un vestiaire à l'entrée et des douches.

Dans un sac, il avait son ordinateur portable, son téléphone portable, sa trousse de toilette et de quoi se changer. Les trois douches se trouvaient derrière des rideaux blancs, à côté de bancs, de casiers personnels et d'une salle d'eau avec une batterie de lavabos sous un long miroir, des toilettes et des urinoirs.

Frank connaissait l'endroit. Il s'y était changé bien des fois après son jogging de midi avec Edgardo, Kenzo, Bob et les autres. Il le voyait maintenant d'un œil neuf. Exactement comme dans ses souvenirs : une salle de bains tout à fait correcte, publique, mais utilisable.

Il se déshabilla et prit une douche. Un flot d'eau chaude, en quantité presque industrielle, effaça en partie la raideur de son inconfortable nuit. Il n'était évidemment pas question qu'on le voie se doucher là tous les jours. Personne ne faisait attention, bien sûr, mais ceux qui venaient à la gym le matin finiraient par le remarquer.

Il n'avait qu'à s'inscrire dans un autre club de sport du voisinage pour avoir accès à d'autres sanitaires.

Que demander de plus ?

Un endroit où dormir. Et pour ça, la Honda ne faisait pas l'affaire. Tandis qu'avec un van, une carte de membre d'un club de sport, son casier, son bureau dans les étages, les commodités de cet endroit… Et pour ce qui était de manger, il y avait un million de restaurants, en ville.

Quoi d'autre ?

Il ne voyait pas ce qu'il aurait pu désirer encore. Beaucoup de gens vivaient plus ou moins dans ce bâtiment, tous les acteurs centraux de la NSF, qui y passaient soixante ou soixante-dix heures par semaine, mangeaient à leur bureau ou dans les restaurants du voisinage, ne rentraient chez eux que pour dormir – autant de gens qui avaient un foyer, une famille, des enfants, des animaux, des partenaires !

Il n'aurait pas de mal à se fondre dans une foule pareille.

Il sortit de la douche, se sécha – il y avait une pile de serviettes éponge blanches à disposition –, se rasa et s'habilla.

Il se regarda dans la glace, au-dessus du lavabo, avec un peu de gêne. Il ne se regardait plus dans les yeux, ne croisait jamais son regard quand il se rasait ; il restait concentré sur le petit carré de peau qui se trouvait sous la lame. Il ne savait pas pourquoi. Peut-être qu'il ne ressemblait pas à l'idée qu'il se faisait de lui-même, une idée vaguement scientifique, sérieuse, disons darwinesque ; et pourtant, là, dans le miroir, en train de se raser, c'était toujours le même bonhomme grillé par le soleil.

Cette fois, pourtant, il se regarda. Et se trouva, non sans surprise, l'air normal – c'est-à-dire comme toujours. Dans la norme. Personne ne pourrait deviner, en le voyant, qu'il manquait de sommeil, qu'il avait des idées assez bizarres, ou, plus grave, qu'il avait passé la nuit dans sa voiture parce qu'il n'avait nulle part où aller.

— Hmm, dit-il à son reflet.

Il prit, toujours plongé dans ses pensées, l'ascenseur qui montait au dixième étage, et se planta sur le seuil de son nouveau bureau, évaluant l'endroit selon les critères du nouvel habitant qu'il était. Ce n'était pas un espace dans un autre espace plus vaste, mais une vraie pièce, avec une porte qui fermait. Il pouvait se vanter d'avoir l'une des plus grandes fenêtres qui donnaient sur l'atrium central du bâtiment, juste en face du grand mobile coloré suspendu dans la partie supérieure.

En réalité, cette vue lui était plutôt pénible. Il n'avait pas envie de voir ce mobile, auquel, il n'y avait pas si longtemps, il s'était retrouvé suspendu la tête en bas, au beau milieu de la nuit, alors qu'il essayait désespérément de s'introduire dans le bâtiment – décision inconséquente et réalisation encore plus folle – pour se tirer d'un

mauvais pas d'ordre professionnel. Il avait tenté – sans succès – de récupérer une lettre de démission mal torchée, adressée à Diane Chang, la directrice de la NSF. Un incident qu'il aurait préféré oublier.

Mais le mobile était toujours là, selon la nouvelle inclinaison que Frank lui avait donnée – et que personne n'avait remarquée –, peut-être pour lui rappeler… lui rappeler quoi ? De ne plus faire de conneries ? De réfléchir avant d'agir ? Mais c'était ce qu'il s'efforçait toujours de faire ; inutile de le lui rappeler. Vraiment, c'était une plaie, ce mobile suspendu devant sa fenêtre. Enfin, il pourrait toujours y faire mettre un store.

En poussant les rayonnages dans le coin opposé, il y aurait la place d'un petit canapé, le long du mur. Ça lui ferait une espèce de salon, avec l'ordinateur comme pièce centrale. Il y avait des toilettes dans le couloir, un coin café un peu plus loin, des douches quelques étages plus bas. Tout ce qu'il fallait. Comme l'avait fait remarquer Sucandra, le soir du dîner chez les Quibler, en goûtant la sauce des spaghettis avec la cuillère en bois : « Aaah… que pourrait-il bien manquer ? »

La réponse était la même : rien du tout.

Il devait bien admettre que cette idée le mettait mal à l'aise. Le déstabilisait. C'était *anormal,* au sens littéral du terme : hors norme. Il n'était pas normal de décider de vivre sans maison. Sans un endroit à soi. C'était sûrement un peu dingue.

Mais d'une certaine façon, obscure, c'était aussi ce qui lui plaisait. Ce n'était pas dingue de la même façon que de tenter d'entrer dans le bâtiment par le toit vitré ; mais ça participait de la même idée fixe. D'ailleurs, était-ce plus dingue que de lâcher largement plus de la moitié de ses revenus en échange d'un logement miteux ?

Une existence nomade. Vivre à la belle étoile. Il y avait si souvent pensé, il avait lu et écrit tellement de choses sur les impératifs biologiques du comportement humain – sur leur nature primitive, sur l'histoire de l'évolution qui avait conduit au style de vie paléolithique de l'humanité, qui découlait lui-même de comportements qui avaient amené le cerveau humain à grossir aussi vite ; et au pouvoir résiduel que ces comportements conservaient dans la vie moderne. En même temps, pour gamberger, lire et écrire tout cela, il était assis à un bureau. Vivant comme tous les autres travailleurs d'Amérique, un cerveau dans une bouteille, travaillant avec le bout de ses doigts, sa voix ou tout simplement sa pensée, s'évadant parfois pour rêver aux brèves éruptions d'activité de fin de semaine qui lui permettraient de réintégrer son corps.

C'était plutôt ça qui était dingue : vivre comme il le faisait, avec les convictions qui étaient les siennes.

Il envisageait à présent d'agir en conformité avec ce qu'il croyait.

Encore une chose que les Khembalais – ou plutôt Drepung, cette fois – avaient dite chez les Quibler : Si vous n'agissez pas conformément à vos sentiments, c'est que ce n'étaient pas de vrais sentiments.

Il voulait que ce soit de vrais sentiments ; tout avait changé pour lui le jour où il était allé à la conférence de l'ambassadeur du Khembalung, où il était tombé sur cette femme dans l'ascenseur, et où il avait parlé à Drepung, après, chez les Quibler. Et puis, oui, quand il s'était introduit dans le bâtiment de la NSF et avait essayé de récupérer sa lettre de démission. Tout avait changé ! Ou du moins, c'est l'impression qu'il avait eue, et qu'il avait encore. Mais pour que ce soit un vrai sentiment, il fallait qu'il agisse en accord avec lui.

Ce qui voulait dire aussi, et ça participait de tous ces nouveaux comportements, qu'il devait rencontrer Diane Chang et travailler avec elle à la coordination des nouvelles actions de la NSF liées au bouleversement climatique, en rapport avec la grande inondation et nombre d'autres événements.

Ce ne serait pas une partie de plaisir. Sa lettre de démission, à laquelle Diane n'avait jamais fait directement allusion, était maintenant pour lui un sujet d'extrême embarras. C'était une tentative irrationnelle pour brûler ses vaisseaux, et selon tous les critères il devrait maintenant être de retour a San Diego, ne laissant derrière lui que des cendres et une sale odeur de fumée. Or Diane semblait avoir lu sa lettre et n'en avoir tenu aucun compte, ou plutôt l'avait apparemment utilisée pour jouer avec lui comme le chat avec la souris, et le ramener dans le giron de la NSF. Ce qu'elle avait fait avec une habileté consommée.

Il était donc bien conscient de n'avoir plus qu'à ravaler son ressentiment et monter la voir. Il devait soutenir sans ciller le regard d'acier de sa secrétaire, Laveta, une grande Black impassible, et répondre comme si de rien n'était à son salut. Pas moyen de savoir ce qu'elle savait de sa situation.

Diane était à son bureau et parlait au téléphone. Elle lui fit signe de s'asseoir. Des mains gracieuses. Petite, sino-américaine, d'une beauté exotique, à la fois professionnelle et amicale. Une expression subtilement amusée sur le visage quand elle écoutait les gens, comme si elle était contente d'avoir de leurs nouvelles.

Comme en cet instant, avec Frank. Enfin, c'était peut-être l'amusement provoqué par sa lettre de démission, et le souvenir de la prise de judo qu'elle lui avait faite pour qu'il reste à la NSF. Tellement difficile à dire avec Diane ; et son attitude, bien qu'amicale, n'invitait pas aux épanchements.

— Vous êtes dans votre nouveau bureau ? demanda-t-elle.

— Mes affaires y sont, en tout cas. Il va me falloir un moment

pour y mettre de l’ordre.

— Bien sûr. Comme dans tout le reste, en ce moment. Quel bordel ! Kenzo et une partie de son groupe viennent ce matin nous parler du Gulf Stream.

— Super.

Kenzo et quelques-uns de ses collègues de la NOAA[1] firent bel et bien leur apparition. Ils échangèrent de grands saluts, installèrent leurs ordinateurs portables, et Kenzo commença à projeter un diaporama PowerPoint sur l’écran mural de Diane.

Il leur expliqua que tous les chiffres traduisaient la stagnation de ce qu’il appelait la « circulation thermohaline ». Aux extrémités nord du Gulf Stream, où normalement l’eau de la surface se refroidissait, retombait vers le fond de l’Atlantique et redescendait vers le sud, une couche d’eau particulièrement fraîche en surface ralentissait la retombée vers le fond. N’ayant nulle part où aller, le courant, plus loin au sud, s’était ralenti et arrêté.

Et ce n’était pas tout, poursuivit Kenzo. On pensait que la stagnation de la circulation thermohaline était la cause principale du changement de climat abrupt que les paléoclimatologues avaient nommé « Dryas récent », une petite ère glaciaire, brève – quelques milliers d’années – mais rude, qui avait commencé onze mille ans avant notre ère. Selon leur hypothèse, les masses d’eau douce résultant de la fonte de la calotte glaciaire sur l’Amérique du Nord avaient provoqué la stagnation du Gulf Stream, entraînant immédiatement un refroidissement de la température en Europe et dans la moitié est de l’Amérique du Nord. Ce qui expliquait le démarrage incroyablement rapide du Dryas récent : le carottage des glaces du Groenland révélait qu’il s’était produit en trois ans, pas davantage. Trois ans, pour un passage du schéma global que les climatologues appelaient chaud-humide au schéma dit froid-sec-venteux. C’était une notion tellement radicale qu’elle avait obligé les climatologues à reconnaître qu’il devait y avoir dans le climat global des points critiques qui menaient à une acceptation générale de ce qui était en réalité un nouveau concept climatologique : un changement de climat abrupt.

— Qu’est-ce qui a provoqué la stagnation, encore une fois ? demanda Diane.

Kenzo cliqua sur l’image suivante, une représentation de l’immense calotte glaciaire qui recouvrait presque tout l’hémisphère Nord lors de la dernière ère glaciaire. Laquelle s’était achevée lentement, classiquement, de façon linéaire : le dessus de la calotte glaciaire avait fondu, créant des lacs géants qui reposaient sur la glace restante. Ces lacs étaient retenus par des barrages de glace qui avaient eux-mêmes fondu, et quand ces barrages avaient finalement cédé, des

quantités extraordinaires d'eau douce s'étaient déversées dans l'océan. Si l'on en croyait les traces laissées sur le paysage, des volumes aussi vastes que les Grands Lacs avaient été libérés en quelques semaines par les déversoirs du Saint-Laurent, de l'Hudson et du Mississippi, tandis qu'à l'ouest un lac couvrant la majeure partie du Montana s'était déversé plusieurs fois dans le lit du fleuve Columbia. Une zone de Washington appelée les Scablands témoignait avec éloquence de la violence de ces inondations, qui avaient découpé le lit de roche. Il était probable que la même chose s'était produite sur la côte Est, mais les signes avaient été presque complètement recouverts par la montée des eaux et l'émergence de la grande forêt de l'Est, et c'est à peine si on les distinguait aujourd'hui.

En regardant la carte sur l'écran, Frank pensa au spectacle qu'offrait le Rock Creek, ce matin-là, à l'aube. L'inondation qu'ils avaient connue était bien modeste par rapport à celles que décrivait Kenzo, et pourtant le bassin hydrographique était dévasté.

C'est ainsi, poursuivait Kenzo, que l'eau douce, subitement déversée dans l'Atlantique Nord, semblait bloquer la convection thermohaline. Il y avait déjà plusieurs années que la glace de mer qui se formait en hiver dans l'océan Arctique se brisait en grandes flottes d'icebergs qui dérivaient vers le sud, portés par les courants, jusqu'à ce qu'ils rencontrent l'eau chaude du Gulf Stream, où ils fondaient. Les zones de fonte de ces icebergs, ainsi que le montra clairement la carte suivante, se trouvaient juste au-dessus des extrémités nord du Gulf Stream, les zones de « downwelling » – ou plongée. Or la calotte glaciaire et les glaciers du Groenland fondaient aussi beaucoup plus vite que la normale, et ils coulaient des deux côtés de cette gigantesque île.

— Combien d'eau douce en tout ? demanda Diane.

— L'Arctique fait près de dix millions de kilomètres carrés, répondit Kenzo avec un haussement d'épaules. Ces temps derniers, la glace de mer faisait environ cinq mètres d'épaisseur. Tout cela ne dérive pas dans l'Atlantique, évidemment. J'ai lu un article selon lequel on estimait qu'au cours des trente dernières années l'Arctique avait été dilué par vingt mille kilomètres cubes d'eau fraîche supplémentaire. À cinq mille kilomètres cubes près, en plus ou en moins.

— Il faudrait essayer d'affiner ce chiffre, dit Diane.

— C'est sûr.

Ils regardèrent la dernière diapo. Frank se dit que les implications avaient tendance à stagner à la surface de l'esprit, exactement comme l'eau dans l'Atlantique Nord. Elles refusaient de s'enfoncer. Le monde entier, enfermé dans un mode climatique global chaud et humide, qui se réchauffait et devenait plus humide à cause du réchauffement

global provoqué par les gaz de serre libérés par les hommes, pouvait basculer dans un schéma froid, sec et venteux à l'échelle planétaire. Et la dernière fois, ça s'était produit en trois ans. Ça avait beau être difficile à croire, l'analyse des carottes de glace du Groenland était formelle, et le reste du dossier tout aussi convaincant. Du coup, le terme scientifique utilisé pour définir ce niveau de certitude était le suivant : *incontestable.*

Après le départ de Kenzo et de son équipe, Diane se tourna vers Frank.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ça a l'air sérieux. Ça pourrait obliger les gens à prendre des mesures.

— Sauf qu'il est peut-être déjà trop tard.

— Oui.

Ils réfléchirent en silence pendant quelques instants, et puis Diane dit :

— Parlons de votre prochaine année ici, comment nous allons l'organiser pour tirer le maximum de vous.

C'était une façon assez brutale de dire les choses, compte tenu de la façon dont elle l'avait manipulé, mais Frank se garda bien de manifester le moindre ressentiment.

— Bien sûr, dit-il.

À ce qu'il paraissait, si on obligeait son visage à adopter une expression avenante, l'humeur avait tendance à suivre, automatiquement. Alors : petit sourire d'acceptation, rapprochement de la chaise du bureau.

Ils passèrent en revue une liste que Diane avait établie, et qui définissait les zones où la NSF pouvait intervenir pour gérer les impacts du changement climatique brutal. Frank se rendit compte, non sans surprise, que Diane avait beaucoup réfléchi à toutes ces questions et avait plusieurs longueurs d'avance sur lui. D'un autre côté, ça s'expliquait : pourquoi l'aurait-elle fait rester, sinon ? Ce n'était pas sa lettre qui avait pu suffire à lui faire toucher du doigt l'inefficacité de la NSF en matière de gestion de crise !

Elle parlait très vite. La cervelle légèrement embrumée, Frank devait faire un effort pour la suivre, et il la regarda plus attentivement que jamais. Mais tous les visages sont indéchiffrables, en fin de compte. Celui de Diane offrait des méplats impressionnants : les pommettes, le front, la mâchoire étaient nettement dessinés et articulés selon des angles nets. Formelle ; formidable. Un dragon femelle asiatique, très exactement. Elle attirait le regard. Frank croyait savoir qu'elle était son aînée d'une dizaine d'années ; veuve, à ce qu'on disait ; et à la tête de la NSF depuis longtemps, même si Frank

n'aurait su dire depuis combien de temps exactement. Réputée pour faire des journées de travail incroyablement longues. On disait des gens comme elle qu'ils étaient accros au travail, mais ça, c'était avant que tout le monde passe la surmultipliée et que le concept se banalise. Une fois, Edgardo avait dit qu'à côté d'elle Anna faisait figure de tire-au-flanc, et Frank avait haussé les épaules : Anna était une vraie dingue du boulot. Quelqu'un qui en faisait plus qu'elle devait être plus ou moins dingue tout court. Et voilà pour qui il allait bosser…

Dans un sens, tant mieux. Il n'était pas resté à Washington pour flemmarder. Lui aussi, il avait envie de faire de longues journées. Et maintenant, il était clair qu'il aurait l'oreille de Diane, et son appui ; par conséquent, il pouvait compter sur la coopération de tous à la NSF ; par conséquent toujours, les choses allaient avancer. C'était la seule chose qui rendait supportable le fait de rester à Washington.

Il se concentra sur la liste de Diane :

- *Coordonner les programmes fédéraux déjà lancés ;*
- *Fonder de nouveaux instituts et de nouveaux programmes si nécessaire ;*
- *Travailler avec Sophie Harper, qui assurait la liaison avec le Congrès pour la NSF, afin de contacter et d'informer toutes les équipes et tous les comités concernés du Congrès, et participer à la définition de la législation appropriée ;*
- *Travailler avec le Panel intergouvernemental sur le changement climatique, le Programme environnemental des Nations unies, leur Projet du Millénaire et autres projets internationaux ;*
- *Identifier, évaluer et classifier toutes les possibilités d'atténuation climatique : les énergies propres, les pièges à carbone, etc.*

Pour Frank, c'était de cette dernière rubrique que découlerait la vraie liste de « choses à faire ».

— Il faut qu'on aille à New York parler aux gens de tout ça, dit Diane.

— Oui.

Ce serait intéressant de la regarder agir là-bas. Les arts martiaux asiatiques consistaient souvent à retourner la force de ses opposants contre eux. En tout cas, c'était comme ça qu'elle lui avait fait toucher les épaules. Le reste du monde allait peut-être suivre.

Pour l'heure, il relisait la liste en piaffant d'impatience. Il essaya d'en parler courtoisement à Diane : il n'avait pas envie de passer son temps à démarrer des études. Il voulait découvrir où et comment un peu d'argent et quelques efforts pouvaient donner le coup d'envoi à des actions plus vastes. Il voulait agir. Si le climat se réchauffait vraiment, il voulait le refroidir. Et s'il se refroidissait, faire le

contraire. Il voulait identifier une nouvelle génération de systèmes énergétiques viables, il voulait séquestrer des milliards de tonnes de carbone, il voulait atténuer la souffrance humaine et limiter la disparition de nouvelles espèces. Il voulait des choses impossibles !

Très vite, il griffonna une nouvelle liste :

• *Atténuation climatique directe*
• *Séquestration du carbone (bio, physique)*
• *Interventions sur le cycle de l'eau*
• *Énergies renouvelables, propres (biomasse, solaire, usines marémotrices, vagues, vent…)*
• *Action politique*
• *Un nouveau paradigme (permaculture)*

Diane lut la liste. Son léger amusement se mua en un véritable sourire, parfaitement déchiffrable.

— Vous voyez les choses en grand.

— À la mesure de la situation. Je veux dire, même le ralentissement du Gulf Stream n'est que la conséquence d'autre chose. Les causes ultimes doivent être reliées à la situation globale. Le carbone, la consommation, la population, la technologie et le reste. Il va falloir qu'on essaie de tenir compte de tout ça si on veut vraiment y remédier.

— Il y a d'autres agences qui travaillent là-dessus. En réalité, une bonne partie de ces éléments ne relèvent pas vraiment de notre domaine de compétence.

— Oui, bon, mais… Nous sommes la Fondation nationale pour la science, dit-il en soulignant chaque mot. Quelle portée une telle organisation devrait-elle avoir, au juste ? Ce n'est pas encore très clair. Compte tenu de l'importance de la science dans ce monde, on pourrait se demander si la NSF ne devrait pas être investie d'une portée universelle. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que s'il y a un endroit où l'effort scientifique devrait être coordonné, c'est bien ici. À part ça, qui sait ? C'est une situation nouvelle.

— C'est vrai, dit-elle en le regardant avec son sourire amusé. Eh bien, si on allait déjeuner ? On pourrait en parler à table.

Frank essaya de dissimuler sa surprise.

— Bien sûr.

Le restaurant de l'hôtel, au-dessus de la station de métro de Ballston, proposait un buffet tellement raffiné qu'il en redéfinissait le concept. C'était un endroit frais et calme, décoré dans le meilleur style Hôtel Américain Anonyme. Diane semblait être là comme chez elle ; elle y avait une table réservée dans un coin discret.

Elle remplit une grande assiette de salade et de bœuf grillé, ignora le pain. Du thé glacé, sans sucre. Elle portait une jupe stricte et un chemisier de soie sauvage, parfaitement coupés et qui avaient dû coûter cher, se dit Frank en la suivant. Elle bougeait gracieusement, avec une sorte de force. D'habitude, Frank n'était pas attiré par les petites femmes, mais c'était une question de proportions, et elle avait un port de reine. Elle portait des chaussures plates, marchait avec aisance. Probablement, à en juger par ce qu'elle mangeait, surveillait-elle sa ligne. En tout cas, elle avait fière allure.

Le sociobiologue invétéré qui théorisait en permanence dans la tête de Frank se demanda s'il n'était pas victime d'un préjugé favorable. Après tout, c'était une femelle alpha puissante, et sa patronne, par-dessus le marché. Peut-être toutes les femelles alpha étaient-elles un peu impressionnantes physiquement, et peut-être était-ce aussi pour ça qu'elles étaient des femelles alpha ; c'était généralement vrai des mâles.

Ils s'assirent, mangèrent, parlèrent de choses et d'autres. Frank l'interrogea sur ses enfants.

— Grands, et ils ont quitté le nid. C'est plus facile, maintenant.

Elle parlait avec naturel, comme si ça ne la concernait pas vraiment.

— Comment pourrait-il en être autrement, de toute façon ?

— Pendant un moment, ça a dû être plutôt sportif…

— Oh oui !

— Où étiez-vous, avant la NSF ?

— À l'université de Washington. En biophysique. C'est là que j'ai bifurqué vers l'administration. Ensuite, je suis entrée à l'Académie américaine des arts et des sciences, puis au NIH[2], et je suis arrivée ici, conclut-elle avec un haussement d'épaules, comme pour admettre qu'elle s'était peut-être trompée de voie à un moment donné. Et vous ? Qu'est-ce qui vous a amené à la NSF ?

Eh bien, j'ai misé une somme qui n'était pas tout à fait à moi, j'ai perdu, j'ai rompu et je voulais prendre mes distances…

Ce n'était pas une histoire qu'il avait envie de raconter. Mais quelle histoire pouvait vraiment être racontée ? Elle ne lui avait pas parlé de son défunt mari, par exemple. Elle comprendrait qu'il n'aborde que les raisons scientifiques qui l'avaient amené à intégrer la NSF : un nouveau travail sur des bioalgorithmes, le besoin de prendre du recul pour y voir plus clair, une année à la NSF ne pouvant que lui être bénéfique, et ainsi de suite.

Elle hocha la tête avec cette expression amusée, comme pour dire : Je sais que ce n'est qu'une partie de l'histoire, mais c'est intéressant quand même. Il trouva ça bien. Pas étonnant qu'elle soit montée aussi haut. Les femelles alpha utilisaient des stratégies

différentes de celles des mâles alpha pour atteindre leur but ; elles étaient dominantes grâce à des qualités sociales qui leur étaient propres.

— Et votre situation actuelle ? Comment vivez-vous ? demanda-t-elle. Vous avez pu garder votre appartement ?

Surpris, Frank répondit :

— Non. Je louais un appart' à un type du Département d'État qui est revenu.

— Alors, vous avez réussi à trouver un autre endroit ?

— Oui… J'ai trouvé quelque chose à titre temporaire, et j'ai des pistes pour quelque chose de plus permanent.

— Ah, tant mieux. Ça ne doit pas être facile, en ce moment, depuis l'inondation.

— C'est le moins qu'on puisse dire. C'est devenu très cher.

— Je vous crois. Si je peux vous aider, n'hésitez pas à me faire signe.

— Merci. Je n'y manquerai pas.

Il se demanda ce qu'elle voulait dire, mais s'abstint de le lui demander.

— Je voudrais faire du sport et je cherche un club dans le coin. Anna m'a dit que vous en aviez trouvé un…

— Oui. Je vais à l'Optimodal.

— Et c'est bien ?

— Pas mal du tout. Ce n'est pas trop cher, il y a tout ce qu'il faut, et il n'y a pas que des gamins qui font de l'esbroufe. La plupart du temps, je fais juste du tapis de course. Comme un rat dans sa roue, fit-elle avec un petit rire.

Oui, comme au boulot, pensa Frank, mais il se garda bien de le lui dire.

— En réalité, j'ai essayé certaines autres machines, ajouta-t-elle. C'est marrant.

Frank prit l'adresse qu'elle lui donna, ils retournèrent au buffet faire le plein de tartes et de glace – surtout lui, parce qu'elle ne prit pas grand-chose –, et ils parlèrent encore un peu du travail. À aucun moment elle ne fit allusion à sa lettre de démission. Ce qui était suffisamment bizarre pour qu'il n'ait pas tout à fait l'impression d'être dans une relation professionnelle normale. C'était comme si elle tenait ça en réserve, une épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

Et puis, en reprenant la passerelle couverte qui menait vers le bâtiment de la NSF, elle dit :

— Fixons le principe d'une réunion régulière entre nous toutes les deux semaines, plus si vous en avez besoin. Je veux que vous me teniez au courant de tout ce qui vous passe par la tête.

Il lui jeta un rapide coup d'œil. Elle fixait les portes de verre vers

lesquelles ils avançaient.

— C’est le meilleur moyen d’éviter les malentendus, poursuivit-elle sans le regarder.

Alors qu’ils arrivaient aux portes de l’immeuble, elle reprit :

— Je veux qu’il en sorte quelque chose.

— Moi aussi, lui assura-t-il. Croyez-moi.

Ils arrivèrent devant le poste de contrôle.

— Alors, par quoi allez-vous commencer ? demanda-t-elle comme si un programme avait été décidé.

— Pour vous dire la vérité, je crois que je vais envisager de m’inscrire dans ce club de fitness.

— Bonne idée, répondit-elle avec un sourire. On s'y verra de temps en temps.

Il hocha la tête.

— Je vais commencer à passer des coups de fil pour mettre le comité de travail sur pied. J'aimerais qu'Edgardo en fasse partie aussi, si vous êtes d'accord.

— Si vous arrivez à l'en convaincre, dit-elle en riant.

Et voilà. Frank regagna son bureau en remettant de l'ordre dans ses idées. Un ouvrier installait un ruban électrique sur le mur qui venait d'être dégagé derrière sa table. Il attendit patiemment qu'il s'en aille, s'assit en faisant pivoter son fauteuil vers la vitre et regarda le mobile dans l'atrium.

Il avait passé la nuit dans sa voiture, il avait déjeuné avec la directrice de la Fondation nationale pour la science, et il n'avait pas avancé d'un millimètre. Il planait complètement. Mais les apparences étaient sauves ; ça ne se voyait pas. Rien ne transpirait.

Se rappelant une résolution qu'il avait prise ce matin-là, il décrocha le téléphone et appela le Zoo national.

— Bonjour, voilà : je voudrais des renseignements sur des animaux du zoo qui pourraient être encore en liberté.

— Bien sûr. Je vais vous passer Nancy.

La dénommée Nancy le salua d'une voix chaleureuse, et Frank lui dit qu'il avait entendu, cette nuit-là, dans le parc, ce qui lui avait paru être un gros animal.

— Vous avez une liste des animaux du zoo qui sont encore en liberté ?

— Bien sûr. Elle est en ligne, sur notre site. Vous voulez rejoindre notre groupe ?

— Comment ça ?

— Les Amis du Zoo national sont organisés en comité : le FONZ, pour Friends of the National Zoo. Ou vous pouvez vous inscrire au FOG, si vous préférez.

— FOG ? Comme le brouillard ?

— Oui. On est tous un peu dedans, en ce moment, non ?

— Pour ça oui !

— Le FOG, c'est le Feral Observation Group, notre groupe d'observation de la vie sauvage…

Elle lui donna l'adresse du site. Il alla aussitôt voir et constata qu'il était particulièrement bien fait. Il y avait déjà près de mille cinq cents FONZies. Une page était consacrée aux tigres nageurs du Khembalung, et les pages du FOG listaient les animaux qui avaient été repérés, ceux qu'on n'avait pas récupérés après le déluge, et ceux qu'on n'avait pas encore revus. Il y avait un jaguar dans le tas. Et on

avait aperçu huit gibbons à joues blanches, ainsi que trois siamangs. Presque tous dans le Rock Creek Park.

Frank repensa au cri qu'il avait entendu à l'aube et traqua les créatures au fil des pages Web. Les gibbons et les siamangs hurlaient en chœur, à l'aube. On pouvait entendre les gibbons dans un rayon d'un kilomètre ou deux, et les siamangs, qui étaient plus gros, criaient encore plus fort. Leurs cris s'entendaient à dix kilomètres de distance.

Apparemment, l'accès du Rock Creek Park était autorisé aux membres du FOG. On ne pouvait pas observer les animaux dans un parc où on n'avait pas le droit d'entrer. Il rappela Nancy.

— J'ai cru comprendre que les membres du FOG avaient le droit d'entrer dans le Rock Creek Park ?

— Certains, oui. On y va généralement en groupe, mais il y a des permis individuels.

— Super. Dites-moi comment je peux m'inscrire.

En sortant de la NSF, il prit Wilson Boulevard et tourna au coin d'une rue vers l'Optimodal Health Club. Diane lui avait dit que ce n'était pas très loin ; on pouvait y aller à pied, ce qui était bien. Et l'endroit avait l'air bien, aussi. En réalité, il avait toujours préféré les activités de plein air, et qui représentaient un défi. Jusque-là, il considérait que les clubs de ce genre n'étaient qu'une façon de se faciliter les loisirs, ou plutôt de changer les choses que les gens avaient l'habitude de faire au-dehors, gratuitement, en choses qu'ils faisaient enfermés, et en payant. Complètement idiot.

Cela dit, quand on avait besoin d'une salle de bains, c'était génial.

Il signa les formulaires d'inscription et donna sa carte de crédit à la jeune femme de l'entrée en s'efforçant de conserver une expression atone (ce qui avait généralement pour effet de lui donner un air sinistre). Membre à part entière, maintenant, et gratifié d'une coach personnelle prête à prendre le relais et à lui dire ce qu'il fallait penser de son corps, sans pour autant assumer la moindre responsabilité légale, ça, pas question. Il paya un supplément pour un casier permanent afin d'entreposer une partie de ses affaires. Une autre trousse de toilette ici, des vêtements de rechange ; ce serait bien utile.

Il suivit son guide dans les différentes salles du club en affectant l'indifférence. Le temps qu'ils en terminent, la pauvre fille avait l'air complètement décontenancée.

En rentrant à la NSF, il alla au sous-sol, voir sa Honda.

Une petite voiture géniale. Mais elle n'était plus à la hauteur de la situation. Il conduisit longtemps vers l'ouest, sur Wilson, jusque chez le concessionnaire Honda-Ford-Lexus où il avait loué sa voiture, l'année précédente. De ce point de vue au moins, dans la débâcle qui

s'attardait à Washington, il avait bien programmé son coup : il voulait plus gros, et le vendeur aux dents longues qui s'occupa de lui fut ravi d'apprendre que, cette fois, il voulait louer un van Odyssey. L'un des meilleurs du marché, lui confirma-t-il alors qu'ils sortaient en regarder un. Et aussi l'un des plus petits, pensa Frank, mais il garda sa réflexion pour lui.

Gris métal, la couleur la plus passe-partout qui se puisse imaginer. Un véritable manteau d'invisibilité. Oui, on pouvait enlever le siège arrière, et il y avait donc de la place pour son matelas de célibataire, actuellement dans un box d'entreposage. Des vitres teintées sur les trois côtés, à l'arrière, garantissaient un bon niveau d'intimité. Presque aussi bien que le van Volkswagen avec lequel il allait, l'été, à Yosemite Park : une petite merveille de motor-home avec un réchaud, un frigo et un toit qui se soulevait. La vogue des véhicules utilisables comme domicile s'était effondrée depuis. C'était culturel. L'idéal beatnik/hippie de frugalité avait perdu la partie devant l'outrance américaine habituelle, au point qu'un Congrès vendu à l'industrie automobile avait fait passer une loi interdisant de mettre des réchauds dans les petits vans ! Il fallait les loger dans des véhicules « récréatifs » surdimensionnés.

Mais cet Odyssey ferait l'affaire. Frank parcourut le contrat de leasing, signa les formulaires. Il serait peut-être obligé d'avoir une boîte postale. À moins que l'adresse de la NSF ne fasse l'affaire.

En retournant prendre possession de sa nouvelle chambre à coucher, il passa avec le vendeur devant une rangée d'énormes véhicules dits « de sport et utilitaires » – traduction : des 4 × 4 gigantesques –, appelés Expedition ou Explorer. Des monstruosités devant lesquelles les générations futures secoueraient la tête exactement comme on s'émerveillait jadis devant les voitures à ailerons des années cinquante.

Frank ne put se retenir :

— Il y a encore des gens qui achètent ça ?

— Bien sûr. Et pourquoi pas ? Sauf que maintenant que vous en parlez, on a un peu de stock, là, à la fin de l'année…

On était en mai.

— Qu'est-ce que vous voulez, avec l'augmentation du prix de l'essence… J'en ai un comme ça, dit-il en tapotant un Lincoln Navigator. Un véhicule génial. Il y a deux télés à l'arrière.

Carrément stupide, pensa Frank, mais il ne le dit pas. En termes de dilemme du prisonnier, ces véhicules étaient du genre « traître systématique ». C'était l'Amérique qui disait au reste du monde d'aller se faire foutre. Un gâchis délibéré, une sorte de profanation rituelle. Un geste de déni, pire : de défi, genre Crépuscule des Dieux. Une façon de dire : Après nous, le déluge ; si on sombre, le monde entier coulera

avec nous. Et il y en avait plein les routes. Et le Gulf Stream s'était arrêté.

— Stupéfiant, lâcha Frank.

Il alla avec son nouvel Odyssey droit à son box d'entreposage d'Arlington. Il aimait déjà la tenue de route de son van. Il se conduisait comme une voiture. Il retira les sièges arrière, les remisa dans l'énorme box de métal et de béton, encore à moitié vide malgré tout ce qu'il avait mis dedans ; il prit son matelas pour une personne, le déposa à l'arrière du van. Il allait au poil. Il pourrait utiliser les mêmes draps et les mêmes oreillers que dans son appartement.

— *Sans-abri, sans-abri. Ha ha ha, haha ha ho ho ho.*

Le tri dans le reste de ses affaires entreposées attendrait. Il se pouvait qu'il ne ressorte que très peu de chose de ce garde-meuble.

Il referma le box à clé, prit le Beltway et se rendit, dans les embouteillages, jusqu'à Wisconsin Avenue et le centre-ville. Le passage nouvellement ritualisé devant le kiosque de l'ascenseur de Bethesda. Il aurait pu passer voir les Quibler sans se sentir lamentable, alors que sa situation n'avait pas fondamentalement changé depuis la veille au soir. C'est que maintenant il avait un plan. Et un van. Mais cette fois il n'avait pas envie de s'arrêter. Il alla jusqu'à Connecticut, vers le quartier situé au nord du zoo, et reprit la rue dans laquelle il s'était garé la nuit précédente. Marrant comme le fait de se créer des habitudes faisait apparemment partie de l'instinct vital.

Pratiquement dans tout le quartier, il fallait une carte de parking pour se garer dans la journée, mais le stationnement était libre la nuit, à part une fois par semaine, lorsqu'ils nettoyaient les rues. Une fois garé, le van était parfaitement anonyme. À égale distance de deux voies rapides, des lampadaires à proximité, mais pas trop près. Il verrait bien à l'usage, mais l'endroit paraissait propice.

Et puis de nouveau Connecticut. Des tableaux d'Edward Hopper, en fin de journée. Les ouvriers des chantiers de voirie attendaient sur les trottoirs la fin de l'heure de pointe et le moment de reprendre les travaux de nuit. Il y avait surtout des commerces de détail, dans cette partie de Connecticut, avec des appartements chics et des bureaux derrière, et puis le quartier résidentiel, sans doute hors de prix, alors que les maisons n'étaient pas si grandes. Comme partout ailleurs, à Washington, il y avait des restaurants de tous les coins du monde. Non seulement on pouvait manger éthiopien ou azéri, mais on pouvait même approfondir : manger hari, comme dans le sud de l'Éthiopie, ou à la soudanaise, comme au nord. Ou libanais – bon, moyen ou sublime.

Frank, qui avait grandi en Californie du Sud, ne s'habituerait jamais à cette variété. Ces jours-ci, il appréciait surtout la cuisine

moyen-orientale et méditerranéenne, et dans le coin il n'aurait que l'embarras du choix. Il n'aurait plus qu'à décider s'il préférait manger sur place, ou emporter sa nourriture. S'il mangeait seul au restaurant, il faudrait qu'il prenne de la lecture. C'était drôle : lire au restaurant était bien vu, alors que consulter son ordinateur portable ou parler dans un téléphone portable était tabou. En réalité, à en juger par le nombre d'ordinateurs portables visibles dans la taverne au coin de Connecticut et de Brandywine, la règle avait déjà changé. Peut-être qu'ils lisaient quelque chose sur écran. Ça devait être permis. Il faudrait qu'il essaie ; il verrait bien l'effet que ça faisait.

C'était l'heure du dîner, mais il avait encore des heures de jour devant lui. Il décida d'acheter quelque chose à emporter pour le manger dans le parc, et profiter du soleil couchant. Il suivit Connecticut jusqu'à un restaurant grec qui mettait des feuilles de vigne farcies et des calmars dans des boîtes en carton, avec une sauce au yaourt dans un petit pot en plastique. Dommage pour l'ouzo et le résiné, qu'il aimait bien : on ne pouvait pas les emporter ; il fallait les consommer sur place. Il se fit servir un ouzo pendant qu'on préparait sa commande, et le but avant que les cubes de glace n'aient eu le temps de le rendre laiteux.

Dans la rue, à nouveau. La douceur de la réglisse l'enveloppait comme une cape de velours noir. La touffeur d'un crépuscule de printemps, embrumé par le pollen. Le frôlement de deux femmes lubrifiées par la sueur ; quelque chose dans leur rire partagé, soudain, l'amena à penser à la femme de l'ascenseur. L'appellerait-elle ? Et quand ? Et pour lui dire quoi, et qu'est-ce qu'il lui dirait, lui ? Des états d'âme inspirés par la réglisse, une anticipation de jouissance, une sorte de coup de sifflet strident dans son esprit. Les odeurs de végétaux abandonnées par l'inondation. Les deux femmes étaient si belles. C'était ça, Washington.

La nourriture dans son sac en papier lui mettait l'eau à la bouche, alors il s'aventura dans le Rock Creek Park et suivit un sentier qui le mena à deux tables de pique-nique dressées au bout d'une pelouse dévastée. Une cheminée de pierre construite comme un petit poêle à charbon de bois ancrait le tout. L'herbe, boueuse, n'avait pas été tondue. L'endroit était entouré de bouleaux et de sycomores. Il y avait beaucoup de coins pique-nique dans le parc, mais la plupart se trouvaient plus bas, le long du torrent, et ils avaient probablement été emportés par l'inondation. Celui-ci était plus haut, près de Ross Drive. Frank se rappela qu'il y avait eu dans tous ces lieux de grandes pancartes qui disaient « Fermeture au coucher du soleil ». Il n'en restait plus rien. Il s'assit à l'une des tables et ouvrit son panier pique-nique improvisé.

Il avait à moitié mangé ses calmars quand plusieurs hommes

firent irruption dans la clairière et s'assirent à l'autre table ou vinrent se planter devant la cheminée de pierre, apportant avec eux un puissant mélange d'odeurs, sueur aigre, fumée et bière. Des vestes usées, des sacs en plastique : des sans-abri.

Deux hommes sortirent des canettes de bière d'un sac en papier kraft. Un type grisonnant, en combinaison de travail, salua Frank en levant sa canette.

— Salut, mec.

— Bonsoir, fit Frank avec un hochement de tête poli.

— Vous voulez une bière ?

— Non, merci.

— Y a un problème ?

— Bon, après tout, d'accord, acquiesça Frank avec un haussement d'épaules.

— Arf, arf. Et voilà !

Frank finit ses feuilles de vigne farcies et but la Pabst Blue Ribbon qu'on lui offrait en regardant les hommes s'installer autour de lui. Son bienfaiteur et deux autres gars portaient le treillis de camouflage kaki qui voulait dire « Vétéran du Vietnam dans la dèche » (et aussi : « Votre faute, aboulez le pognon »). Et comme de bien entendu, une pancarte en carton avec une longue histoire inscrite au feutre sortait de l'un des sacs.

Un petit freluquet avec une barbe roux foncé et une queue-de-cheval s'assit sur la table, à côté des trois vétérans du Vietnam. Il y avait encore trois autres gars, des Noirs, dont un ado, ou à peine. Lequel déballa une boîte qui contenait un jeu d'échecs, avec une pendule, et disposa les pièces sur l'échiquier. Du plastique bon marché, mais la pendule semblait plus onéreuse. L'homme qui avait donné la bière à Frank vint s'asseoir en face du jeune, et ils commencèrent une partie, le gamin appuyant sur l'interrupteur, de son côté de la pendule, au bout d'une quinzaine de secondes environ, le vétéran prenant généralement une minute ou plus et lâchant un « et merde ! » sonore à chaque fois.

— Vous voulez jouer, après ? demanda le gamin à Frank. La mise est de cinq dollars.

— Je ne suis pas assez bon pour jouer de l'argent.

— Je vous parie votre boîte de calmars, là.

— Pas question, fit Frank en continuant à manger pendant qu'ils finissaient la partie. Mais vous ne jouez pas pour de l'argent, là, observa-t-il.

— Il m'a déjà pris tout ce que j'avais, dit son adversaire. Maintenant, je lui sers de punching-ball. Il danse sur mon cadavre, le petit salopard.

Le gamin secoua la tête.

— C'est que tu ne fais pas attention, c'est tout.

— Tu m'as laminé, Chessman. Tu frappes un homme à terre. Tu es un foutu danger public. Je prépare mon attaque surprise.

— Échec et mat.

Les autres types éclatèrent de rire.

Puis trois autres hommes déboulèrent dans la clairière et la traversèrent en courant.

— Salut, les mecs ! hurlèrent-ils au passage.

— C'est qui, eux ? demanda Frank.

Le grand vétéran pouffa de rire.

— Les joueurs de frisbee !

— Ils sont toujours en train de courir, expliqua l'un des autres.

Il portait une casquette de base-ball des VFW, les vétérans des guerres à l'étranger, et son visage disparaissait sous les poils.

— Hé, qui c'est qui gagne ? hurla-t-il aux coureurs.

— Le vent ! répondit l'un d'eux.

— Bonsoir, messieurs ! dit un autre. Joyeux jeudi !

— Ah bon, on est jeudi ?

— Hé, qui c'est qui gagne ? Qui c'est qui gagne ?

— C'est le vent qui gagne ! On gagne tous !

— C'est ce que vous dites ! J'ai misé sur toi ! Tu vas pas me laisser tomber, maintenant ?

Les joueurs étaient devant une étendue plus ou moins dégagée, au nord.

— C'est quoi, votre cible ? brailla Frank.

Le plus grand avait les yeux bleus, des tresses rastas blond-roux, plus ou moins retenues par un bandana, et une barbe en broussaille, blond-roux également. C'était lui qui avait envoyé le premier salut. Il s'arrêta et prit le temps de répondre à Frank :

— La poubelle, là-bas, près du lampadaire ! Par quatre, léger dévers !

Il fit un pas en avant et lança, un mouvement coulé, sans à-coup. Les autres l'imitèrent, et ils disparurent dans le crépuscule.

— Ils courent, expliqua à nouveau le deuxième vétéran du Vietnam.

— Du frisbee-golf en courant ?

— Ouais. Y a des gens qui font comme ça. Ils appellent ça le rolfing. Mais pas ces types ! Ils courent, sans donner de nom à ça, c'est tout. Ils n'utilisent pas toujours les cibles normales non plus. Il y a des paniers, là, des trucs en métal avec des chaînes qui pendouillent. Il faut toucher les chaînes, les frisbees tombent dans un panier…

— Sauf que non, ironisa le premier vétéran.

— Ouais, c'est pas un sport à la portée de tout le monde. Comme le putain de golf, voyez.

Frank aperçut à nouveau les coureurs, en bas du sentier, ramassant leurs frisbees, s'arrêtant à peine avant de lancer à nouveau.

— Ils viennent souvent ici ?

— Ça oui !

— Vous pourrez leur causer. Ils vont revenir. Ils font le parcours dans un sens, puis dans l'autre.

Ils restèrent assis là, entendant les coureurs s'appeler une ou deux fois. Un quart d'heure plus tard, ils revinrent bel et bien sur le chemin par où ils étaient partis.

— Hé, je peux vous suivre et apprendre le parcours ? demanda Frank au type avec les dreadlocks.

— Bien sûr, mais vous avez vu ? On le fait en courant.

— Ouais ouais, ça me va. Je vous suis.

— Alors, d'accord. Vous voulez un frisbee à lancer ?

— Je le perdrais, probablement.

— C'est toujours possible, par ici. Mais essayez celui-là. Je l'ai trouvé aujourd'hui, alors il vous était probablement destiné.

— D'accord.

Comme tous les amateurs d'escalade, Frank avait passé pas mal de temps, aux bivouacs, à lancer un frisbee et à le rattraper. Il préférait ça, et de loin, au footbag[3] pour lequel il n'était pas doué. Il prit le disque qu'ils lui avaient donné, les suivit vers le point de départ suivant et le lança, pour voir. Il pensait l'envoyer tout droit dans l'étroit fairway, mais il atterrit moitié moins loin que les leurs. Néanmoins, il voyait où il était tombé, dans l'herbe trop haute, alors il considéra que c'était une réussite et suivit les autres en courant. Ils allaient sacrément vite, sans faire de pointes de vitesse, mais en se déplaçant constamment. Frank estima que, s'ils couraient toujours comme ça, ils devaient faire du douze kilomètres à l'heure environ ; et ils ne ralentissaient qu'à peine, le temps de ramasser leur frisbee et de le relancer. Il devint rapidement évident qu'on dépensait plus d'énergie ainsi, en ralentissant, en lançant et en repartant, qu'en courant simplement droit devant soi, et Frank devait se concentrer pour ne pas se laisser distancer. Les joueurs indiquaient la cible suivante et lui faisaient confiance pour ne pas leur lancer son frisbee dans le crâne lorsqu'ils s'étaient remis à courir. En fait, s'il lançait juste après eux, il pouvait viser par-dessus leurs têtes.

Les cibles étaient parfois des poubelles, des troncs d'arbre ou de gros rochers, mais la plupart étaient des paniers métalliques fixés sur des piquets eux-mêmes en métal, à hauteur de poitrine, au-dessus desquels un rideau de chaînes était accroché à un anneau. C'était la première fois que Frank voyait ça. Le frisbee devait toucher les chaînes, ce qui le stoppait net, et il tombait dans le panier. S'il rebondissait au-dehors, on avait un point de pénalité.

À vrai dire, Frank ne vit rien qui indiquait qu'ils comptaient les points ou se livraient à une compétition, mais l'un des joueurs marqua un « panier » d'une vingtaine de mètres, et ils se mirent tous à pousser des hurlements. Le joueur aux dreadlocks lança et son frisbee toucha aussi les chaînes, mais retomba par terre.

— Et meeerde !

Ils coururent ramasser leurs frisbees et repartirent vers le trou suivant. Frank lança d'assez près, un coup facile, et marqua un panier.

— Quel était le par, là ? demanda-t-il en courant avec eux.

— Trois. Le par est toujours de trois, sauf au trois, qui est de deux, et au neuf, où il est de quatre.

— Il y a neuf trous ?

— Oui, mais on fait le parcours en sens inverse aussi, alors ça fait dix-huit en tout. C'est complètement différent au retour.

— Je vois.

Alors ils cavalaient, s'arrêtaient, se baissaient, lançaient et repartaient, courant après leurs frisbees comme des chiens après un os. Frank prit le rythme de la course et se rendit compte qu'ils faisaient plutôt dans les dix kilomètres à l'heure. Il pouvait donc courir avec ces types. Lancer, c'était une autre affaire, ils étaient incroyablement forts et précis ; leurs lancers avaient quelque chose de miraculeux, ils volaient droit vers les paniers et touchaient souvent les chaînes d'une belle distance.

— Vous êtes rudement bons ! dit-il à un moment donné.

— Simple question d'exercice, répondit le type aux dreadlocks. On joue beaucoup.

— C'est notre religion, ajouta l'un des autres.

Puis, lors d'un lancer en approche, Frank fit tinter les chaînes et son frisbee tomba droit dans le panier, d'une trentaine de mètres de distance. Les autres poussèrent de grands hurlements admiratifs.

Lors de son approche suivante, il se concentra sur son lancer, visa soigneusement, laissa partir le frisbee, le regarda voler tout droit et toucher les chaînes dans un tintement retentissant. Un miracle ! Il se sentit empli de lumière, et après cela il eut l'impression de rebondir à chaque pas.

À la fin de leur tour, ils restèrent debout, suants et transpirants dans le crépuscule, non loin de la zone de pique-nique des sans-abri. Les joueurs comparèrent leur score, « vingt-huit », « trente-trois », qui se révélait être le nombre de paniers en dessous du par qu'ils avaient effectués ce jour-là. Ils se tapèrent dans leurs mains haut levées, « donne-m'en cinq », comme ça, puis ils se serrèrent la main et commencèrent à s'égailler, chacun de son côté.

— J'aimerais remettre ça, dit Frank au type avec les dreadlocks.

— Quand tu veux, mec, tu nous suivais bien. On est là à peu près

tous les soirs, à cette heure-ci.

Il repartit dans la direction des sans-abri, et Frank l'accompagna en pensant retrouver les reliefs de son dîner et nettoyer ses détritus.

Les sans-abri étaient encore là et deux d'entre eux se charriaient à la façon de Laurel et Hardy : « C'est pas moi, c'est toi ! C'est pas moi, c'est toi ! » Quelque chose, dans leur intonation, apprit à Frank que c'étaient les deux hommes qu'il avait entendus la veille au soir, ceux qui étaient passés près de lui dans le noir.

— Vous voulez jouer, maintenant ? demanda le jeune joueur d'échecs en voyant Frank.

— Oh, je ne sais pas trop.

Il s'assit en face du gamin, en sueur, encore illuminé par son panier miracle. Lancer en courant ; aucun doute, ça devait être un truc très ancien, un truc de chasseur. Tout son corps et son cerveau travaillaient, là-bas ; la chasse, bien sûr, et puis retrouver et ramasser les frisbees dans le crépuscule, c'était bien une sorte de cueillette. Chasser et cueillir. Ce n'était probablement plus la même activité si on chassait des explications, ou si on recueillait des données. Peut-être qu'il n'y avait que la chasse et la cueillette physiques qui comptaient.

Les sans-abri continuaient leurs chamailleries. Ils se disputaient en essayant plus ou moins de faire du feu dans la cheminée en pierre. « Un tas de merde », à en croire l'un d'eux.

— Qui l'a construit ? demanda Frank.

— Le Service des parcs nationaux. Regardez-moi ça ! Ils lui ont mis un toit !

— On dirait une cheminée qui fume.

— C'étaient des imbéciles.

— Ça doit remonter aux travaux publics initiés par Roosevelt.

— C'est pas fermé, ici, le soir ? demanda Frank.

— Ouais, c'est vrai.

— Tout le putain de parc est fermé, mec, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Fermé pour un bon moment.

— Pour sûr.

— Fermé jusqu'à nouvel ordre.

— Cinq dollars la partie ? insista le jeune en secouant la boîte de pièces.

— Je ne veux pas jouer pour de l'argent, soupira Frank. Je vais jouer contre toi pour rien. Pour lui permettre de s'entraîner, ajouta-t-il à l'adresse du premier vétéran. Comme vous.

— Zeno ne me sert pas à m'entraîner.

Puis son froncement de sourcils changea.

— Bon, d'accord.

Frank n'avait pas joué depuis une lointaine expédition jusqu'à la

Fleur de Lotus du Yukon et son « cirque aux parois infranchissables », dans le Grand Nord canadien, où on jouait aux échecs comme on aurait joué aux puces, pour rire. Il se rendit vite compte que l'utilisation de la pendule l'aidait en fait dans son jeu : ça l'obligeait à renoncer à analyser la situation en profondeur pour suivre le cours des choses en privilégiant la forme ou le schéma. La littérature qualifiait cette approche d'« assez bonne heuristique de décision », même si, dans son cas, elle était loin de l'être suffisamment. Il attaqua sur le flanc gauche, lança ses deux cavaliers à l'assaut, et il menait grand train lorsque, d'un seul coup, tout s'effondra ; il constata alors qu'il verrait la fin de la partie du mauvais côté.

— Et merde ! s'exclama-t-il, obscurément satisfait.

— J'vous l'avais dit, le gourmanda Zeno.

La nuit était chaude et pleine d'odeurs printanières qui surnageaient sur les relents de vase. Frank était encore ruisselant de sa course au frisbee. Des cris lointains montaient de la ravine, comme s'il y avait des paons dans le coin. Les types, à la table à côté, riaient très fort. Le troisième vétéran, assis par terre, essayait de lire le *Post* en l'étalant devant le feu crachotant.

— On ne peut voir le feu que si on est couché, ou si on regarde droit vers le bas, dans le trou à fumée. Quelle connerie, ce foyer, non ?

Ils couvrirent d'anathèmes leur misérable feu. Le joueur d'échecs finit de ranger ses pièces dans sa boîte et s'en alla.

Zeno dit à Frank :

— Pourquoi vous avez pas voulu lui filer votre fric, mec ? Il va être obligé de faire cinq pipes, pour compenser.

— Hein ? fit Frank, surpris.

Zeno éclata de rire, un braiment rugueux, rauque, moqueur, agressif, rendu rocailleux par le tabac :

— *Ha ha ha.*

Une sorte de rebuffade, ou de claque. Il avait une vraie gueule de méchant de cinéma, le comparse d'un Charles Bronson, ou d'un Jack Palance.

— Ha ha ! Qu'est-ce que vous croyez, mec ?

Frank emballa les cartons de son dîner et se leva.

— Et si je l'avais battu ?

— Ça risque pas, répondit le gars avec une torsion de la bouche qui semblait ajouter : « Trou du cul. »

— La prochaine fois, promit Frank.

Et il s'en alla.

Primate dans la forêt. Chaud et suant, le ventre plein de bière, encore shooté aux endorphines de la course avec les joueurs de frisbee. Il faisait maintenant complètement noir, mais le parc arborait

le même bonnet de nuit que la veille, le nuage luminescent qui procurait à peine assez de lumière pour permettre de distinguer les grosses masses. Les troncs des arbres lui apparaissaient d'une façon somatique : il louvoyait entre eux à la manière dont il aurait évité les meubles à l'intérieur d'une maison plongée dans l'obscurité qu'il aurait parfaitement connue. Il se sentait détendu, tous les sens en éveil. Se dépouillant d'une mue dans la nuit végétale, accompagné par la lointaine rumeur de la ville, le craquement des brindilles sous ses pieds. Il nageait dans le parc.

Une lueur vacillante, orange, entrevue au loin, le fit ralentir, changer de direction, s'approcher de biais, en se cachant derrière les arbres, tel un espion ou un chasseur. Il se sentait bien. Encore une sorte de course, comme avec le frisbee, sauf que non, c'était autre chose. Il constata, lorsqu'il fut assez près, que c'était un feu de camp, au centre d'un autre coin pique-nique avec des tables. Là, il y avait une fosse à feu normale. Des visages à la lumière des flammes : barbus, sales, rougeauds. Des sans-abri, comme ceux qu'il venait de quitter, comme on en voyait au coin des rues, dans toute la ville, assis avec des pancartes demandant l'aumône. Des hommes, surtout, mais une femme tricotait, assise auprès du feu. Elle donnait à toute la scène une allure domestique, comme dans un tableau de Hogarth.

Au bout d'un moment, Frank repartit, descendant dans le noir à travers les arbres. La blessure de la ravine déchirée s'ouvrit en dessous de lui, trace blanche dans l'obscurité. Un large canyon de grès brillait sous le nuage luminescent. Le torrent était un ruban noir, jeté au fond. La lune devait être presque pleine, quelque part au-dessus des nuages. La ville ne suffisait pas à expliquer toute cette lumière. De même que le plafond nuageux, la ravine nouvellement déchirée luisait de toutes ses courbes de grès pareilles à des chairs dénudées.

Un camion grondait dans le lointain. Le gargouillis du torrent sur les pierres ; un rire, au loin, une voiture qui démarrait ; un cliquetis de verre brisé ; quelque chose comme un couvercle de poubelle retombant bruyamment. Et toujours la rumeur de la ville, un million de bruits fondus, mêlés, comme la lumière prisonnière des nuages. Ce n'était ni silencieux, ni sombre, ni vide ; ce n'était absolument pas la nature sauvage. C'était la ville et la forêt en même temps. Difficile de définir ses sensations.

Où pouvait-on dormir, ici ?

La question organisa aussitôt sa marche. Jusque-là, il se promenait sans but ; il était désormais de nouveau en chasse. Il vit que beaucoup de choses étaient une chasse. Pas forcément pour tuer et se nourrir. N'importe quelle quête à pied était une sorte de chasse. Comme maintenant.

Il s'éloigna de la ravine en montant. Il devait trouver un endroit

isolé, c'était le plus important. Un endroit plat, au sec, à l'abri du passage. Là, par exemple, un arbre avait été renversé par l'inondation, sa grosse pelote de racines dressée vers le ciel créait en dessous une caverne partielle – mais trop humide, et trop exiguë.

Une toile d'araignée se colla à son visage, et il se frotta pour l'enlever. Il leva le nez vers le réseau de branches noires ; s'il était en haut d'un arbre, ça réglerait beaucoup de problèmes… C'était une pensée préhominienne, peut-être provoquée par le simple fait de renvoyer la tête en arrière. Pas de doute, il y avait dans le cerveau un complexe arboricole qui hurlait : Rentre à la maison ! Rentre à la maison !

Il remonta vers le haut de la colline, en direction du nord-est. Autre possibilité : le haut d'une colline. Pas mal, par certains côtés ; mais, de même que les creux de racine, c'était là que toutes les créatures devaient venir se réfugier. En réalité, les meilleurs refuges étaient les meilleurs pour tout le monde, dans le coin. Un bruit de course précipitée dans les buissons lui rappela que le jaguar du zoo pouvait faire partie du lot.

Il faudrait qu'il se livre à des explorations de jour, c'était clair. Il pourrait toujours dormir dans son van, bien sûr, mais ça, ça paraissait plus réel. Des balades de repérage pour le FOG. « On est tous un peu dans le brouillard, maintenant », comme l'avait dit Nancy. Il passerait une partie de son temps à chasser les animaux. Une sorte de retour au paléolithique, ici, au cœur même de Washington. La repaléolithisation : ça paraissait très scientifique, comme le terme « amishisation », que les ingénieurs employaient pour désigner la simplification d'un motif. La restauration du paysage dans le cerveau. La poursuite du bonheur ; et le bonheur était dans la poursuite.

Frank eut un bref sourire. Depuis qu'il avait quitté son appartement de location, il était perpétuellement tendu. Là, il se sentait plus décontracté, en éveil mais sans crispation, et se déplaçait avec aisance. Il était tard, il commençait à être fatigué. Il prit encore une branche dans la figure, décida que ça suffisait pour la nuit.

Il se dirigea vers l'ouest et Connecticut, qu'il retrouva au niveau de Fessenden, suivit le trottoir vers le sud en clignant des yeux, aveuglé par le déluge de lumière. Il aurait aussi bien pu être à Las Vegas ou Miami, avec tous ces néons multicolores qui flashaient dans la chaude nuit de printemps. Les gens étaient dehors. Il se promena parmi eux. La ville aussi était un habitat, et en tant que tel une tempête de sensations. Il fallait qu'il réfléchisse à la façon dont ça collait avec le projet de repaléolithisation, parce que la ville constituait une partie importante de la société contemporaine, et que les gens y étaient apparemment accros. Frank lui-même l'était, au moins pour certaines choses. Le sublime technologique rendait tout

magique, comme s'ils suivaient tous un chaman – mais tout le temps, et c'était trop. Ça leur avait fait perdre contact avec la réalité, ils étaient devenus collectivement fous.

Et pourtant, cette rue était la réalité aussi. Il allait falloir qu'il réfléchisse à tout ça.

Lorsqu'il arriva à son van, il n'y avait personne en vue. Il se glissa à l'intérieur, verrouilla les portières. Il faisait noir, il n'y avait pas un bruit, c'était confortable. Ça ressemblait beaucoup à une chambre. Un peu étouffant ; il mit le contact, ouvrit un tout petit peu les vitres. Il pouvait démarrer et mettre la clim' en marche pendant un moment, si nécessaire.

Il régla le réveil de sa montre sur quatre heures et demie. Il avait peur que l'aube le surprenne dans cette espèce de chambre. Il s'allongea sur son vieux matelas familier et sentit que son corps commençait à se détendre encore plus. Rien de tel que d'être chez soi !

Ça le fit rigoler.

Quatre heures et demie. Il coupa la sonnerie de son réveil, mit ses chaussures de jogging et sortit de son van avant de céder à la tentation de se rendormir. Dehors l'attendait un monde de grisaille, le monde de l'aube. Tous ces gris si finement gradués. C'était comme ça que les chats devaient y voir. Une vision tout à fait différente.

Dans la forêt, à nouveau. Les veinures végétales de l'air étaient un chef-d'œuvre de tridimensionnalité. La disposition précise de toute chose suggérait une sorte d'immense sculpture, comme dans une photo d'Ansel Adams. L'œil humain avait une profondeur de champ stupéfiante.

Il se dressa sur le grès ocre de la ravine du Rock Creek, avec sa nouvelle patine, et s'écouta respirer. Il faisait tout juste frais. Le ciel gris plat se muait en un bleu pâle incurvé.

— *Oooooooouuuup !*

Il trembla dans les profondeurs de sa chair, comme un cheval.

Le bruit venait d'au-dessus de sa tête ; un « *oooouuuu* » qui montait, et retombait tout d'un coup. Un peu comme le roucoulement d'une tourterelle, ou l'appel d'un coyote. Une voix, ou une espèce de sirène – musicale, irréelle, bizarre. Des glissandos, qui montaient et descendaient. Des voix, oui. Des gibbons, et/ou des siamangs. Frank avait entendu des cris pareils il y avait bien longtemps, au zoo de San Diego.

Apparemment, ils étaient plusieurs, maintenant :

— Oooouuup !

— Oooooouuuuuup !

— Oooooouuup !

Du plus grave au plus haut. Pénétrant et pur. Frank sentit ses

poils se dresser sur sa nuque.

Il essaya lui-même. Chanta doucement :

— Ooooooouuuup !

Ça paraissait coller ; il pouvait faire une assez bonne imitation d'une partie de leur éventail vocal. Sa voix n'était pas aussi fluide, ni aussi claire, mais le ton y était. Assez proche pour qu'il joigne ses cris aux leurs sans se faire remarquer.

Alors il chanta avec eux, en s'aventurant lentement, très lentement entre les arbres, regardant vers le haut dans l'espoir de les apercevoir. Ils se nourrissaient de leur énergie mutuelle, avec une exubérance croissante. Des animaux sauvages ! Qui fêtaient l'avènement du jour tout neuf. Et peut-être même leur liberté. Impossible d'en être sûr, évidemment, mais Frank avait bien cette impression.

En tout cas, c'était ce qu'il ressentait. Il était gonflé à bloc par ce chant, par le matin, par le printemps, par tout ça, et il lança un nouveau « Ooooooouuupie ooup ooup ! », à pleins poumons.

Il aurait voulu pouvoir chanter un ton plus haut ; il hurlait aussi fort qu'il pouvait. Les gibbons s'en fichaient. Il n'était même pas sûr qu'ils l'aient remarqué. Il essaya d'imiter tous les appels qu'il entendait, échouant pour la plupart d'entre eux. En haut, en bas, crescendo, decrescendo, pianissimo, fortissimo. Une musique soûlante. Un compositeur avait-il jamais entendu ça ? L'avait-il jamais utilisé ? Où étaient les gens qui croyaient savoir ce qu'était la musique ?

Le chœur s'amplifia encore et se disloqua alors que le ciel s'éclaircissait. Quand le soleil troua la forêt, ça devint vraiment dingue.

C'est alors qu'il en vit trois, assis sur les plus hautes branches des arbres. Longs bras, queue encore plus longue, épaules larges, petit derrière osseux. L'un d'eux atterrit sur une branche, à côté d'un autre, encaissa une taloche, recommença à hurler. Encore une fois, leur tapage heurta Frank de plein fouet. Lorsqu'ils finirent par se calmer, après une note culminante qui lui déchira les oreilles, il faisait tout vert.

Le sénateur Phil Chase dit :

— Vous savez, la question n’est pas de savoir si vous avez raison et si moi j’ai tort.

— Bien sûr que non, répondit Charlie Quibler.

— Nous étions tous d’accord pour dire que le réchauffement global était bien réel, ajouta Phil avec un grand sourire.

— Oui, bien sûr.

— Non ! murmura Joe Quibler, qui somnolait sur le dos de Charlie.

Phil éclata de rire.

— Vous avez un détecteur de mensonge dans le dos !

— Il se déclenche intempestivement quand il y a trop de monde.

— Ha ha. On dirait qu’il se réveille.

Charlie jeta un coup d’œil par-dessus son épaule.

— Je ferais mieux d’y aller…

— Je vous accompagne. J’ai eu ma dose, ici, de toute façon.

Ils se trouvaient face au Memorial du Vietnam, où venait d’avoir lieu la cérémonie marquant sa réouverture. Phil, qui était un vétéran du Vietnam – il avait servi comme reporter pour l’armée à Saigon pendant un an –, avait dit quelques mots ; puis le Président avait fait une apparition, mais vers la fin seulement – le sentiment de sa garde rapprochée étant que le mémorial aurait aussi bien pu rester enfoui dans la boue. Après quoi, les médias qui avaient daigné se déplacer laissèrent Phil en plan, ce qui ne le surprit pas ; mais Charlie voyait à un léger raidissement de la commissure de ses lèvres que ce mépris calculé envers le Vietnam l’irritait.

Quoi qu’il en soit, ils pouvaient partir. En temps normal, Phil aurait été ramené vite fait bien fait, en voiture, à ses bureaux du Mall, mais une annulation de dernière minute avait dégagé un créneau d’une demi-heure dans son emploi du temps.

— Allons dire bonjour à Abe, murmura-t-il.

Et il prit la direction du monument dédié à Abraham Lincoln.

Faisant l’offrande de ce temps libre à Charlie. En guise d’excuse ? En tout cas, celui-ci ne recevrait jamais rien qui y ressemblerait davantage.

Un mois plus tôt, juste avant les inondations, Charlie avait

participé, pour Phil, à la rédaction d'un projet de loi censé marquer véritablement leur détermination à s'attaquer au problème du changement climatique. Et puis, dans la dernière phase de négociation avec le Comité – un vrai bras de fer –, Phil avait consenti au démantèlement dudit projet de loi et n'en avait fait passer qu'une petite partie, tirant bel et bien un trait sur tout le reste. Il avait promis à Charlie de ne pas le faire, et pourtant il l'avait fait ; et sans le prévenir bien sûr.

Sur le coup, Charlie avait été furieux. Phil avait écarté ses objections d'un haussement d'épaules.

« Je fais ce qu'il faut et voilà tout, avait-il lâché, dans une version bien à lui de l'accent indien. Je dois d'abord faire ce qu'il faut. »

Mais Charlie ne pensait pas que c'était suffisant. Et savoir que, depuis les inondations, Phil passait plus ou moins pour une sorte de prophète du problème de changement climatique ne faisait rien pour arranger les choses. Phil avait ri de ce petit paradoxe, remercié Charlie, et ignoré avec aplomb tous ses « Je vous l'avais bien dit », explicites ou non.

« C'est un véritable hommage qui vous est rendu, Charlie – à vous, et à votre brio inégalable.

— Ben voyons », ronchonnait Charlie.

Pour l'heure, il appréciait trop la situation pour la galvauder par des plaisanteries. Deux vieux collègues en balade vers le monument à Lincoln. Un spectacle d'une extrême rareté dans cette ville.

La rive en chantier du Potomac était envahie par les engins des paysagistes, et leur vacarme se mêlait à la rumeur omniprésente de la ville. Les ahanements et les halètements des moteurs diesel auraient réveillé n'importe quel gamin endormi, mais pour Joe Quibler, c'était une berceuse ; le bruit des camions qui changeaient de vitesse sur Wisconsin était son somnifère habituel, et il adorait tous les bruits bien dissonants. Alors il ronflotait allègrement, la tête nichée sur la nuque de Charlie, tandis qu'ils approchaient du mémorial, ce qui projetait comme toujours Charlie dans le sublime génomique.

Pendant l'inondation, cette partie du Mall s'était retrouvée à plusieurs mètres sous le flot torrentiel du Potomac. L'endroit était au départ un ancien marécage comblé, et il n'avait pas opposé beaucoup de résistance à la montée des eaux ; une grande partie avait été emportée, laissant le Lincoln Memorial isolé comme une île dans le courant.

— Regardez, dit Charlie à Phil.

Le grand bâtiment cubique blanc était marqué, à mi-hauteur, par une ligne horizontale sombre.

— La ligne des hautes eaux. Sept mètres au-dessus de la normale.

Phil se renfrogna.

— Vous savez, cette satanée Chambre n'aura jamais assez d'argent pour nettoyer la ville.

Nombreux étaient les sénateurs et leurs équipes qui avaient un souverain mépris pour la Chambre des représentants.

— C'est vrai.

— Ça ressemble trop à une prophétie biblique. Qu'est-ce que c'était, déjà ?

— Noé ? Le Déluge ? La Révélation ?

— Peut-être. En tout cas, ils en raffolent. Ils ne risquent pas de débloquer de l'argent pour interférer avec le jugement de Dieu. Ce serait mal. Ce serait pire que… que quoi ? Que de lever un impôt ?!

— Ne criez pas comme ça. Vous allez réveiller Joe.

— Désolé. Je vais la mettre en sourdine.

Joe fit rouler sa tête sur la nuque de Charlie.

— Non, dit-il.

— Ha, dit Phil avec un grand sourire. Il vous a encore pincé en flagrant délit de mensonge.

Charlie ne pouvait qu'apercevoir la joue rouge et le front plissé de Joe. Il sentait qu'il s'agitait. Le petit garçon faisait encore un de ses puissants rêves, qui, à en juger par ses froncements de sourcils et ses soubresauts, semblaient être des combats farouches, ponctués de *Non !* bien sentis. Joe se réveilla avec de grands soupirs de soulagement, comme s'il revenait à une réalité plus tranquille, un cran au-dessous ; une sorte de cosmos de vacances. Ça mettait Charlie dans tous ses états.

Phil remarqua la détresse de Joe, tapota sa tête trempée de sueur. Un grand pas après l'autre, ils gravirent les marches du mémorial.

Pour Phil, cet endroit était sacré. Il adorait Lincoln, il avait étudié sa vie, lu et relu les neuf volumes de ses œuvres complètes.

— C'est un bon endroit, dit-il, comme chaque fois qu'il venait voir le mémorial. Solide. Cubique. Comme un dolmen. Comme le Parthénon.

— Surtout maintenant, avec tous ces échafaudages.

Phil regarda la grande statue, encore maculée jusqu'aux genoux, vision qui le fit grimacer.

— Vous savez, cette ville et le gouvernement fédéral sont synonymes. Ils se représentent l'un l'autre, comme quand les gens appellent l'administration « la Maison-Blanche ». C'est quoi, une métonymie ?

— Métonymie, ou synecdoque, je ne me souviens jamais.

— Personne ne s'en souvient.

Phil entra à l'intérieur, s'arrêta net à la vue des murs maculés de boue.

— Et merde ! Ils vont laisser la ville retomber dans le marécage

dont elle est sortie.

— C'est une synecdoque, je pense. Ou le sophisme pathétique cher à Ruskin. De l'anthropomorphisme.

— Pathétique, c'est sûr, mais en quoi est-ce patriotique ? Comment vendent-ils ça ?

— Je vous en prie, Phil, vous allez le réveiller. C'est à double sens, vous savez. Ils utilisent des phrases codées qui ont une signification particulière pour la droite chrétienne et qui échappe aux autres.

— Comme « la bête immonde », ou je ne sais quoi ?

— Oui, mais c'est parfois beaucoup plus subtil que ça.

— Ha ha. Les tartufes. Ils sont partout. Les nôtres sont aussi mauvais que les étrangers. Ça pousse les gens à haïr leur gouvernement. Et en même temps vous brandissez l'épouvantail du terrorisme, quel genre de programme c'est, ça ?

Phil dériva à travers la foule recueillie vers le mur gauche, où était gravé le discours de Gettysburg. Les dernières lignes disparaissaient sous la ligne de hautes eaux du déluge. Voyant cela, il se renfrogna à nouveau.

— Ils ont intérêt à bien nettoyer tout ça.

— Oh, ils le feront. C'était un républicain, après tout.

— Abraham Lincoln n'était pas un républicain.

— Pardon ?

— Les républicains du Congrès le détestaient comme un poison. Ces salopards de Copperheads[4] ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le saborder. Ils se sont réjouis quand il a été assassiné, parce que ça leur permettait d'en faire un martyr et de mettre le Sud à feu et à sang en son nom.

— Leur renvoyer ça en pleine poire en ce moment n'aurait qu'un intérêt limité.

— Mais c'est encore ce qui se passe ! Je veux dire, depuis quand le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ne périt-il pas par et pour cette terre ?

Il tendit le doigt vers le mur et les lignes crasseuses, d'un symbolisme aussi lourd qu'un film de Cocteau.

— Une idée qui a perdu ? demanda Charlie, pour l'asticoter.

— La démocratie ne peut pas perdre. Elle doit réussir.

— « La démocratie ne réussira jamais, ça prend trop de soirées… »

— Ha. Qui a dit ça ?

— Oscar Wilde.

— Oh, pitié. Enfin, je vois ce qu'il veut dire, mais ne me citez pas Oscar Wilde quand j'essaie de penser comme Abraham Lincoln.

— Wilde serait peut-être plus à votre portée.

— Ha ha.

— Il était plein d'esprit, juste comme ça.

— Ha ha ha !

Charlie renonça à taquiner Phil pour contempler la statue maculée de boue du seizième Président. C'était une œuvre forte : massive, méditative, difficile. Les grandes bottes à bout carré et le grand manteau à bavolet manifestement cousu main évoquaient le monde de la Frontière du dix-neuvième siècle. C'était l'esprit que l'Amérique avait donné au monde – son plus beau geste, sa figure exemplaire.

Ses énormes mains étaient sales ; la grande tête barbue regardait tristement au-dessus d'eux. Tout l'espace intérieur du bâtiment avait quelque chose de grandiose – la statue fantastique, le vaste plafond carré, les extraits de discours en lettres monumentales sur les murs, le recueillement des visiteurs. Même les enfants qui venaient là étaient silencieux et attentifs.

C'est probablement ça qui réveilla Joe. Il bâilla, se redressa et flanqua un coup sur la tête de Charlie.

— En bas ! En bas !

— D'accord, d'accord !

Charlie ressortit pour le déposer à terre. Phil le suivit, et ils s'assirent sur la marche du haut, laissant Joe se dégourdir les jambes derrière eux.

Une équipe de télé vibrionnait au bas des marches, filmant ce qui ressemblait à un sujet sur le mémorial arraché aux eaux. Le reporter les repéra et s'approcha pour demander à Phil s'il voulait faire un commentaire.

— Avec plaisir, répondit Phil.

Le reporter fit signe à son équipe d'approcher, et Phil se retrouva bientôt face à la caméra, Lincoln dressé derrière son épaule gauche. Il se lança dans une de ces impros dont il avait le secret :

— J'en ai marre des gens qui traînent Washington dans la boue, dit-il avec un ample geste de la main englobant la ville. Ce qui fait de l'Amérique quelque chose de spécial, c'est notre Constitution, et les lois qui en découlent – c'est notre gouvernement qui fait de l'Amérique quelque chose dont on peut être fier, et le siège de ce gouvernement se trouve ici. Alors je n'aime pas voir les gens brandir le drapeau tout en foulant aux pieds le pays même qu'ils prétendent aimer. Abraham Lincoln n'aurait pas été d'accord…

— Merci, sénateur ! Je suis sûr que nous pourrons utiliser cela. Au moins en partie.

— J'espère bien.

Puis un cri d'alarme retentit à l'intérieur du bâtiment. Charlie se releva d'un bond et tourna sur lui-même en cherchant vainement Joe

du regard.

— Joe ! s'écria-t-il en se précipitant à l'intérieur.

Sitôt franchi les piliers, il s'arrêta net, Phil et l'équipe de télé sur les talons. Joe était assis tout là-haut, sur le genou de Lincoln, bien au-dessus d'eux, regardant autour de lui avec curiosité, apparemment inconscient de la distance qui le séparait du sol de marbre.

— *Joe !* fit Charlie en essayant d'attirer son attention sans le faire tomber. Joe ! Ne bouge pas ! Joe ! Reste où tu es !

Comment as-tu fait pour grimper là-haut ?

Mais ce n'était pas le moment de se poser ce genre de question. Le fauteuil de Lincoln était une falaise de marbre lisse et abrupte de tous les côtés. Même un adulte n'aurait pas pu l'escalader. À croire que quelqu'un l'avait juché là-haut. Enfin, c'était un petit gamin agile, un vrai petit singe, qui raffolait des structures de jeu du Gymboree. S'il y avait un moyen, Joe avait assurément la volonté de l'utiliser.

Charlie fit le tour de la statue en espérant trouver le chemin que Joe avait emprunté, et le suivre. Mais il n'y en avait aucun.

— Joe ! Reste où tu es ! Reste là, on va venir te chercher !

Un groupe se massa aux pieds de Lincoln, prêt à rattraper Joe s'il tombait. Il était assis là-haut, parfaitement à l'aise, et les toisait avec une sérénité impériale. Le cameraman de la télévision n'en ratait pas une miette.

Charlie ne trouva pas de meilleure solution que de faire appel à deux jeunes volontaires : ils montèrent sur la botte droite de Lincoln et s'arc-boutèrent à son mollet, après quoi il se hissa sur leurs épaules. De là, en levant les bras, il arrivait presque à toucher Joe, mais il était en équilibre instable et la situation était pour le moins précaire. Il lui fallut convaincre Joe de se laisser tomber dans ses mains, ce qui prit un moment, Joe étant parfaitement satisfait de sa position. Il finit tout de même par se laisser tomber en avant, et Charlie le rattrapa, puis le laissa glisser entre ses jambes vers les deux jeunes gens et un nid de mains, avant de retomber lui aussi dans les bras de la foule.

Il y eut de brèves acclamations, et même quelques applaudissements. Charlie remercia les deux jeunes gens et récupéra son Joe qui se tortillait dans les mains d'autres étrangers.

— Enfin, Joe ! Pourquoi fais-tu des trucs comme ça ?

— Regarde !

— Ouais, ouais, c'est ça, regarde. Mais comment as-tu fait pour monter là-haut ?

Charlie inspira profondément, plusieurs fois, en proie à un début de nausée. Si la chaîne de télé diffusait le sujet, ce qu'elle ferait probablement, et si Anna le voyait, ce qu'elle ne ferait probablement pas, ça barderait pour lui. Mais que pouvait-il y faire ? Il ne l'avait quitté des yeux qu'une seconde !

Phil revint devant les caméras avec eux, accroissant les probabilités que le sujet passe au journal.

— C'est mon jeune ami Joe Quibler et son père, Charlie, qui est membre de mon équipe. Beau boulot, les gars. Vous savez, c'est aux citoyens comme Joe que nous devons penser quand nous réfléchissons au genre de monde que nous allons laisser après nous. C'est ça, le gouvernement, ça consiste à faire le genre de monde qu'on veut laisser à nos enfants. Les gens devraient y réfléchir avant de traîner Washington dans la boue, et notre gouvernement avec. Lincoln ne serait pas d'accord !

En effet, Lincoln regardait la scène de haut, d'un air entendu, désenchanté. Il avait l'air inquiet pour l'avenir de la République, exactement comme Phil l'avait laissé entendre.

Le journaliste posa encore quelques questions à Phil, et puis il leur dit qu'il devait y aller. L'équipe de télé cessa de filmer, et la petite foule de curieux se dispersa.

Phil appela son bureau pour qu'on envoie une voiture, serra quelques mains en l'attendant. Charlie parcourut l'intérieur du mémorial, Joe dans les bras, à la recherche des chemins qui menaient vers le gigantesque giron de Lincoln. Des échafaudages démontés étaient empilés sur les côtés, contre le mur du fond, derrière Lincoln et près d'un pilier intérieur. Joe aurait peut-être pu les escalader. Plus facile que d'attaquer le mollet de Lincoln par la face nord, mais quand même. C'était difficile à imaginer.

— Putain de merde, marmonna Charlie. Joe, comment as-tu réussi ce tour-là ?

Il finit par rejoindre Phil et ils se plantèrent sur les marches du mémorial, tenant Joe par la main entre eux et le faisant se balancer vers les mares réfléchissantes. Le gamin riait aux éclats.

— Il ignore, dit Phil, qu'il se trouve juste à l'endroit où Martin Luther King se tenait quand il a prononcé son discours « J'ai fait un rêve ». C'est la journée des retours aux sources, pour lui, aujourd'hui.

Charlie eut un rire encore un peu tremblant de soulagement.

— Vous savez quoi, Phil ? Vous devriez vous présenter à la présidence.

Phil eut son beau sourire.

— Vous croyez ?

— Oui. Je vous assure, même si ça me coûte de vous le dire. Ça impliquerait des emmerdements à n'en plus finir pour moi, et je n'ai pas le temps.

— *Vous* ? Et moi, alors ?

Phil regardait à nouveau dans l'intérieur du bâtiment.

— Pour vous aussi, bien sûr. Mais c'est déjà comme ça que vous vivez, non ? Ça ne ferait qu'en rajouter un peu, c'est tout.

— Pas un peu : beaucoup.

— D’un autre côté, le fait de vous présenter à la magistrature suprême vous permettrait de frapper un grand coup. Et puis vous êtes l’un des seuls hommes au monde à pouvoir battre le ravi de la crèche.

— C’est ce que vous pensez ?

— Oui, vraiment. Vous êtes le Sénateur du Monde, d’accord ? Et le monde a besoin de vous, Phil. Je veux dire, quand l’hyperpuissance devient dingue, qu’est-ce qu’on fait ? Nous avons besoin d’aide. Le problème n’est pas seulement de nettoyer cette ville, ni même de faire le ménage dans toute l’Amérique. C’est le monde entier qui a besoin d’aide, maintenant.

— Un sacré putain de destin, murmura Phil en regardant le sombre et peu engageant Lincoln.

Mauvaise idée, semblait dire Lincoln. Une affaire sérieuse. Des copperheads partout, frappant à la tête et au talon. C’est votre vie que vous mettez en jeu.

— Il va falloir que j’y réfléchisse.

2

Changement climatique brutal

Le sol est de boue. Il y a quelques blocs de grès épars et des fragments de quartzite ambrée poli par le fleuve, mais surtout de la boue. Il n'est déjà pas facile de marcher dessus, mais s'y asseoir ou s'y allonger est affreux.

Les frondaisons se dressent à une trentaine de mètres de hauteur. L'été, c'est un plafond vert, compact, parfois troué par une colonne de lumière qui tombe à terre. Le tronc des plus grands arbres fait un mètre vingt de diamètre, et ils montent tout droit, comme des piliers, leurs premières grosses branches ne démarrant qu'à douze ou quinze mètres de hauteur. Il n'y a pas d'arbres à feuilles persistantes, ni de conifères. Pas de couverture d'aiguilles de pin, pas de pommes de pin. Les feuilles qui tombent tous les ans se désintègrent complètement, et c'est ce qui alimente la boue : des siècles de purée de feuilles.

Les arbres sont soit très grands, soit tout petits. Ceux-ci, des épineux assoiffés de lumière, semblent condamnés d'avance. Il n'y a pratiquement pas d'arbres de taille moyenne. Le problème du renouvellement est difficile à comprendre. Après son adhésion au FOG, Frank apprit que le renouvellement était perturbé par l'explosion de la population des cerfs à queue blanche, dont les prédateurs naturels avaient tous été éradiqués. Plus de loups ni de pumas ; et depuis des générations, maintenant, les jeunes pousses d'arbres étaient surtout mangées par les cerfs.

Grands ou petits, les arbres étaient de la deuxième ou de la troisième génération, le bassin hydrographique ayant été défriché avant la guerre de Sécession. Il s'agissait alors de donner aux canons de Fort DeRussey, situé au point le plus élevé du parc, près de Military Road et d'Oregon Avenue, une perspective dégagée dans toutes les directions. Une fois, ils avaient même fait feu par-delà la gorge, sur un groupe de reconnaissance confédéré.

Le parc avait été créé en 1890, et son aménagement confié au grand architecte paysagiste Frederick Law Olmstead. L'entreprise dirigée par ses fils avait rédigé, à la fin de la Première Guerre mondiale, des plans qui avaient été scrupuleusement suivis jusqu'à la fin du vingtième siècle. Dans le sillage de l'inondation, le parc semblait retourner à la forêt, la grande forêt de feuillus qui s'était étendue sur la moitié est du continent pendant des millions d'années.

La boue qui couvrait le sol de la forêt était cannelée comme de la tôle ondulée. Sur la pente qui descendait vers le Rock Creek étaient apparus des

petits canaux dont la profondeur atteignait parfois une dizaine de mètres, mais ce n'étaient que des rigoles de boue, sans lit de roche pour accueillir un torrent. L'eau n'y restait pas après la pluie.

La forêt semblait vide. Il était facile de s'y promener, mais il n'y avait pas grand-chose à voir. Les animaux, indigènes et sauvages, semblaient s'efforcer de se cacher.

Il y avait des ordures partout. Les bouteilles en plastique détenaient la palme, immédiatement suivies par les bouteilles en verre et divers détritus : des boîtes, des chaussures, des sacs en plastique… Un sac d'épicerie en plastique pendait à une branche, au-dessus du Rock Creek, comme un drapeau de prière. Encore une marque du niveau auquel les eaux étaient montées.

Les traces de l'inondation étaient nombreuses. La plupart des routes, des sentiers et des coins pique-nique du parc, qui se trouvaient naguère le long du torrent, avaient disparu sous la boue ou été emportés par les eaux. Les stigmates des glissements de terrain étaient visibles partout, sur les parois de la gorge. Beaucoup d'arbres avaient été déracinés, et certains avaient été arrêtés par le Boulder Bridge, où ils formaient un barrage qui retenait un lac étroit, en amont. Les pans de grès nu, minés par ce lac, étaient incrustés de blocs de roche émergeant d'une matrice plus tendre. Dans toute la forêt, le sol au-dessus de ces nouvelles falaises était jonché de talus formés par un magma d'arbres renversés, de souches, de branches et de débris de toutes sortes.

Les routes et les pistes situées plus haut avaient résisté. Le Western Ridge Trail, qui s'étendait sur toute la longueur du parc sur la crête dont il portait le nom, était intact. Les neuf pistes numérotées qui s'entrecroisaient en descendant du Western Ridge Trail dans la gorge étaient maintenant toutes interrompues. En remontant vers le nord et la limite du Maryland, le Pinehurst Branch Trail avait disparu, le lit de son torrent arraché.

Avant l'inondation, il y avait trente coins pique-nique dans le parc, dont dix réservés aux personnes disposant d'un laissez-passer. Les plus haut placés avaient beaucoup souffert, ceux – une douzaine – qui se trouvaient le long du torrent avaient été emportés. Les survivants n'étaient plus que des installations rudimentaires, pour autant que Frank pouvait en juger à travers ce désastre, des petites clairières avec des tables de pique-nique, un foyer et une poubelle. L'aire 21 était la plus mal lotie du parc : deux vieilles tables coincées au fond d'une combe humide, perpétuellement à l'ombre, qui descendait droit sur Ross Drive. La route était évidemment interdite à la circulation, et elle y avait gagné une intimité nouvelle. Dans la boue, sous l'une des tables, Frank trouva un préservatif usagé et une petite culotte rose, avec un personnage de dessin animé de Disney – Ariel – brodé à la taille et une étiquette marquée dimanche. *Il espérait qu'ils avaient pensé à emmener une couverture. Qu'ils en avaient bien profité. Le préservatif était plutôt bon signe.*

À l'est de l'aire 21, le sol descendait en pente raide vers le torrent. Les grands arbres qui avaient survécu surplombaient un cours d'eau obstrué par des blocs de grés aussi gros que des voitures. Il n'y avait plus aucun signe du sentier de gravier indiqué sur la carte et qui remontait le long de la rive ouest, et seulement de courts segments de Beach Drive, une route à deux voies qui suivait la rive est. De grands arbres étaient penchés au-dessus d'une roche lisse tombée de guingois dans le torrent. L'autre côté de la ravine était une paroi verte, abrupte. Là, le bruit du torrent couvrait la rumeur de la ville. Tant que Beach Drive ne serait pas rouverte à la circulation, ce qui n'était apparemment pas près d'arriver, l'eau resterait le bruit dominant de cet endroit, juste devant le bourdonnement des insectes. On entendait quelques oiseaux. Les écureuils avaient un dos gris, pelucheux, le ventre recouvert d'une fourrure beaucoup plus fine, du même cuivre doré que les tamarins-lions qui n'avaient pas réintégré le zoo.

On voyait beaucoup de daims à queue blanche filer entre les arbres. Il n'était pas facile de les suivre en catimini dans la forêt, parce qu'il y avait des brindilles partout, dans la boue, qui ne demandaient qu'à craquer sous les pas. Les gens étaient plus faciles à suivre que les daims. Les talus étaient les seules bonnes cachettes ; les troncs des grands arbres étaient assez larges pour qu'on se cache derrière, mais il fallait bien tendre la tête, à un moment donné, pour les regarder, s'exposant à la vue.

À quoi la forêt ressemblerait-elle à l'automne ? Et en hiver ? Combien de ces animaux sauvages survivraient à l'hiver ?

Il se trouvait que Home Depot[5] vendait d'assez bons kits de cabanes pour arbres. Les outils, de qualité professionnelle, permettaient de fixer avec des colliers plusieurs poutres à un tronc ou à de grosses branches, après quoi il ne restait plus qu'à assembler des tasseaux et du contre-plaqué, coupés sur mesure. Le reste du kit était accessoire : un remplissage dit « en pain d'épices », allusion aux Robinsons suisses qui fit sourire Frank, lui rappelant ses rêveries d'enfance. Il avait toujours eu envie d'avoir une maison dans les arbres. À présent, il visait la simplicité.

Ce qui n'était pas si facile à obtenir. Pendant un certain temps, il quitta son travail le plus tôt possible pour aller en van, d'un bord à l'autre du parc, tester des itinéraires et des places de stationnement. Après quoi il s'aventurait à pied dans le parc, une carte du Club de randonnée du Potomac et des Appalaches en main, manière de se familiariser avec les lieux. Il arpenta toutes les pistes qui avaient résisté, mais ce n'étaient généralement que des points de départ pour des treks dans la forêt et des escalades dans la gorge.

Il eut du mal, au début, à trouver un arbre à son goût. Il voulait un arbre à feuillage persistant, de préférence dans un bosquet d'arbres identiques. Mais presque tous ceux du Rock Creek Park se dépouillaient à l'automne : les hêtres, les chênes, les sycomores, les frênes, les peupliers, les érables – il n'était même pas capable de les reconnaître entre eux. Ils avaient tous de grands troncs droits, dont les premières branches partaient de très haut. Il y avait quand même une différence dans la structure de leur écorce, et il décida que les meilleurs arbres étaient ceux dont l'écorce ondulait selon un schéma de losange vertical – les chênes châtaigniers.

Il y en avait beaucoup en amont de l'aire de repos 21. L'un d'eux était incline et surplombait le torrent. Il lui semblait qu'on devait avoir une belle vue de ses branches supérieures, mais pour s'en assurer il devrait y grimper.

Au fil de ses reconnaissances, il tombait souvent sur les frisbee-golfeurs, et se joignait généralement à eux. Leur parcours les faisait toujours passer le long de l'aire 21, et quand les sans-abri étaient là, le deuxième vétéran, un dénommé Andy, les accueillait d'une voix rugueuse : « Qui c'est qui gagne ? Qui c'est qui gagne ? » La plupart du

temps, les joueurs de frisbee s'arrêtaient pour bavarder un moment. Spencer, le lanceur aux dreadlocks, s'enquérait des dernières nouvelles et recevait parfois une flopée de réponses. Puis ils repartaient, Spencer en tête, ses tresses rastas volant sous son bandana, Robin et Robert le suivant à toute vitesse. Robin devait être déiste, animiste ou quelque chose dans ce genre-là. Pour lui, tout était vivant, et quand il lançait, il hurlait toujours des instructions à son frisbee, ou il invoquait l'aide des arbres. Robert s'exprimait plutôt dans le style d'un journaliste sportif commentant un match. Spencer, lui, c'était plutôt le style cris et hurlements, en une sorte de langage chamanique ; c'était lui qui bavardait avec les sans-abri.

Au cours d'un de leurs passages, Frank vit que le jeune joueur d'échecs que tout le monde appelait Chessman était là, et sous le regard torve de Zeno il lui proposa de revenir jouer contre lui pour de l'argent. Chessman hocha la tête, l'air satisfait.

Alors, après la course, Frank se pointa avec une pizza dans une boîte et un pack de bières Pabst.

— Hé, v'là le docteur ! ironisa Zeno avec sa lourdeur coutumière.

Frank l'ignora, s'assit face au gamin, joua de son mieux et perdit dix dollars. Il savait qu'il était sérieusement dépassé. Il ne dit pas grand-chose, et partit dès que ça lui parut possible.

La première fois qu'il grimpa dans le chêne-châtaignier qu'il avait élu, il dut utiliser des crampons, un piolet et le matériel que les poseurs de lignes téléphoniques utilisaient pour escalader les poteaux : un souvenir de l'époque où il était laveur de carreaux, extirpé des profondeurs de son box d'entreposage. Et donc, dans l'arbre, à l'aube, donner des coups de talon comme un poseur de lignes, faire glisser la lanière vers le haut et se pencher vers l'arrière dans son harnais, et monter, monter toujours plus haut, dans les branches inférieures tortueuses puis dans la fourche des deux premières grosses branches… C'était agréable de pouvoir enfoncer son piolet où bon vous semblait ; mais l'escalade était quand même pénible. Ce serait bon de se choisir un arbre et d'y installer une échelle.

Une fois en haut, il vit qu'une branche principale s'incurvait au-dessus du cours d'eau et se divisait en deux. La fourche lui offrirait de bonnes fondations, tout en le dissimulant à la vue, en dessous, il n'avait besoin que d'une plate-forme à peine plus grande que son sac de couchage, un peu comme un bivouac en corniche. Il avait une vue géniale de la paroi opposée de la ravine et il entrevoyait le torrent gargouillant en contrebas, mais pas le sol, juste en dessous de lui. Ça paraissait bien.

Après ça, il gara son van dans le quartier résidentiel. Il y dormait,

se levait avant l'aube et s'aventurait dans la forêt en transportant du bois et son matériel d'escalade. C'était assez peu discret, mais à cette heure matinale le quartier – plongé dans la grisaille – et le parc étaient complètement déserts ; de toute façon, ce n'était qu'à dix minutes de marche, et la forêt était généralement vide, même au moment où tout le monde sortait se promener, le dimanche après-midi.

Il lui suffit de deux allers et retours à l'aube pour installer une échelle d'escalade enroulée sur un treuil électrique, qu'il faisait descendre et remonter à l'aide d'une télécommande de garage. Ensuite, il put hisser deux plaques d'agglo d'un mètre par un mètre cinquante et toutes les traverses nécessaires en utilisant l'échelle électrique. Après quoi il grimpa à l'échelle avec son sac à dos plein d'outils et de matériel, en plantant le piolet dans le tronc pour se stabiliser.

Le collier passé autour du tronc, les traverses sur les branches, le plancher d'agglo, une petite rambarde et une échancrure pour l'échelle… Il s'affairait en se déplaçant sans précipitation autour du tronc, assuré par un harnais fixé à un piton planté au-dessus de lui. Quand le Cirque du Soleil rencontre l'Amélioration de l'Habitat… Il utilisait des vis à bois au lieu de clous, ce qui réduisait le bruit provoqué par les travaux tout en renforçant la solidité de l'ensemble.

Une heure de travail, tous les jours, dans la lumière verte, horizontale, et la cabane fut achevée, trop vite à son goût, puis aménagée. En guise de toit, une bâche en plastique transparent fixée au tronc et aux branches par des agrafes et de la colle, et inclinée de façon à permettre à la pluie de s'écouler. L'ouverture dans la balustrade, le treuil vissé à la plaque d'agglo, juste à l'intérieur. Le gros sac saucisson appuyé au tronc, protégeant un matelas en mousse roulé, un sac de couchage, un oreiller, une lanterne et divers objets.

Debout, un matin, sur sa plate-forme, sans son harnais, dans la lumière oblique qui lui disait qu'il était temps d'aller au boulot, il vit que sa maison était terminée. Dommage ! Il aurait aimé que le projet mette plus longtemps à arriver à son terme.

En traversant la ville, ce matin-là, il se dit qu'il avait maintenant un deux-pièces modulaire dispersé dans la ville : une chambre mobile, l'autre dans un arbre. C'était cool, non ? N'est-ce pas que c'était parfaitement sain et rationnel ?

Arrivé à Arlington, il gara sa voiture dans le parking souterrain de la NSF et se rendit à pied à l'Optimodal prendre une douche.

Grand, neuf, propre, éclairé comme en plein jour, l'endroit offrait un contraste choquant avec la forêt à l'aube, et il éprouvait toujours la même espèce de stupeur lorsqu'il se changeait devant son casier, avant d'aller à la salle de muscu.

Là, son appareil préféré était un poste de tirage qui lui permettait

de faire travailler ses grands dorsaux. Le poids était réglé au minimum et il effectuait de nombreuses séries, en un exercice qui se situait entre la natation et l'escalade. Un échauffement paisible, effectué à genoux, comme en prière.

Ensuite, il passait à la presse à jambes. Là aussi, il privilégiait la répétition du mouvement avec un faible poids, bien qu'il se soit aperçu, depuis qu'il s'était inscrit au club, que la salle de muscu avait sur l'exercice au grand air l'avantage de lui permettre de travailler en force. Alors il augmentait le poids pour quelques mouvements plus puissants en fin de séance.

En haut, en bas, en avant, en arrière, pousser, tirer, tout en regardant les autres sportifs dans la salle – plus précisément les femmes, sans vraiment se concentrer sur une en particulier. Quoi qu'elles fassent, qu'elles soulèvent de la fonte, qu'elles courent ou qu'elles rament, ça lui plaisait. Frank avait pour les femmes athlétiques un faible qui remontait à bien avant ses années de sociobiologie. En fait, il s'y était vraisemblablement inscrit pour s'expliquer cet intérêt – parce que, aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours été attiré par les femmes sportives ; elles incarnaient pour lui le stimulus ultime. Il aimait voir comment elles féminisaient les mouvements sportifs, comment elles leur conféraient grâce et beauté, les faisant ressembler à une sorte de danse, et la façon dont les mouvements révélaient la forme de leur corps. Sûrement encore un plaisir de primate très ancien.

À l'Optimodal, tout cela restait vrai alors même qu'il n'y avait pas beaucoup d'athlètes à observer, mais plutôt des non-athlètes qui essayaient de « garder la forme ». En fin de compte, ce qu'il observait en douce, c'était des femmes à divers stades de détresse cardio-vasculaire. Mais même ça, ça lui allait : des visages roses, en sueur, des respirations haletantes ; autant d'expressions manifestement sexuelles. Frank n'était pas attiré par toutes ces mièvreries stupides – la lingerie, le maquillage, même la danse –, tout cela était beaucoup trop calculé, chorégraphié, parfois même conflictuel. Les femmes qui se dépensaient physiquement, sans gêne, étaient beaucoup plus jolies, et de loin.

— Tiens ! Salut, Frank !

Il fit un bond de trente centimètres.

— Oups ! Salut, Diane.

Elle était assise sur le siège d'une presse à jambes et lui souriait de toutes ses dents.

— Oh, pardon ! Je ne voulais pas vous faire peur.

— Non, non, pas du tout.

— Alors, vous vous êtes inscrit…

— Oui, en effet. C'est exactement comme vous disiez. Très

chouette. Mais ne vous interrompez pas pour moi…

— Non, j'avais fini.

Elle prit une serviette et s'essuya le front. Elle avait l'air différente en tenue de gym, évidemment. Courte, ronde, musculeuse ; difficile de mettre le doigt sur ce que c'était au juste, mais elle était vraiment superbe. Elle attirait le regard. En tout cas, elle avait attiré le regard de Frank ; tout le monde ne partageait pas forcément son sentiment.

Elle resta assise là, pieds nus et en sueur.

— Vous voulez la place ?

— Oh non, il n'y a pas le feu. À vrai dire, je me réveille, enfin, plus ou moins.

— D'accord.

Elle souffla pour chasser une mèche de cheveux de sa bouche, effectua une série de dix avec les jambes, en ralentissant pour les derniers. Elle sentait légèrement la sueur et le savon. Et probablement aussi les phéromones, les composés œstrogènes et le parfum.

— Vous avez beaucoup lesté les poids, là.

— Vraiment ? Pas tant que ça, dit-elle après un coup d'œil aux curseurs.

— Quatre-vingt-dix kilos… Vous avez les jambes plus fortes que moi.

— Oh, ça, j'en doute.

C'était pourtant vrai, sur la machine, au moins. Diane souleva encore dix fois les quatre-vingt-dix kilos. Puis Frank la remplaça et allégea les poids. Diane souleva une haltère et fit quelques flexions pendant qu'il s'exerçait les jambes derrière elle. Elle avait de très beaux biceps. Des muscles fermes sous la peau moite, rosée. L'absence de poils rendait tout ça très visible. Dans la savane, ils se seraient observés tout le temps, chacun conscient du corps de l'autre.

Il se demanda s'il pourrait faire une observation comme ça à Diane, et, s'il le faisait, ce qu'elle dirait. Elle l'avait assez souvent surpris, ces temps derniers, pour qu'il se méfie de ses réactions.

Remarquant qu'elle regardait la rangée de coureurs sur les tapis de marche, Frank dit :

— Tout le monde essaie de retourner dans la savane.

— Ce n'est pas difficile, acquiesça Diane avec un sourire.

— Vraiment ?

— Quand on sait pour quoi on se démène.

— Hmm. Peut-être. Mais je pense que la plupart des gens l'ignorent.

— C'est probable. Dites, si vous avez fini, là, vous pourriez m'assister ? Je voudrais travailler le développé-couché, et j'ai parfois le coude droit qui se bloque.

Alors Frank tint la barre d'appui à portée de sa main. Une jeune

femme aux bras couverts de tatouages attendait que l'appareil se libère.

Diane finit, et Frank lui tendit la main pour l'aider à se relever. Elle la prit et se redressa, tous deux resserrant leur poigne pour assurer la prise. Lorsqu'elle fut debout, la jeune femme s'avança pour prendre sa place, mais Diane attrapa une serviette et dit :

— Attendez une seconde, je vais essuyer les traces d'humidité…

— Oh, je déteste poser mes fesses dans du mouillé, dit la jeune femme, spontanément, avant de devenir toute rouge et de se cacher la bouche avec la main.

Frank et Diane se mirent à rire, et, les voyant faire, la jeune femme en fit autant, d'un rire embarrassé. Diane finit d'essuyer l'appareil et lui céda la place en disant :

— Voilà ! Si seulement c'était toujours aussi simple !

Ils rirent à nouveau et Frank et Diane passèrent à la machine suivante. Développé horizontal, travail des jambes ; puis Diane regarda sa montre et dit :

— Oups ! Il faut que j'y aille.

— Moi aussi, annonça Frank.

Et sans autre forme de procès, ils se dirigèrent vers leurs casiers respectifs.

— À tout de suite.

— Oui, à tout de suite.

Dans le vestiaire des hommes, la douche, aaah. L'eau chaude ne devait pas être fréquente, dans le monde des hominidés. Les sources chaudes, les bancs de sable de l'océan Indien. Et dans la rue, l'air encore frais, doux comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Diane sortit, en même temps que lui, du vestiaire des filles, métamorphosée : en tenue de travail, mais en plus moite.

Ils allèrent ensemble à la NSF, en parlant d'une réunion prévue ce jour-là. Frank arriva à son bureau à huit heures du matin, comme si c'était un matin ordinaire. Il ne put retenir un petit rire.

Lors de cette réunion, Kenzo et son équipe devaient faire un exposé devant Diane, le comité de Frank et certains membres du Comité national pour la science, le groupe qui supervisait la Fondation un peu comme un comité de direction, à ce que Frank avait cru comprendre. L'écran affichait déjà une grande carte en couleurs de l'Atlantique Nord, où les courants rouges qui matérialisaient la partie supérieure du Gulf Stream se séparaient et s'incurvaient comme de jeunes fougères, une crosse près de la Norvège, une autre entre l'Islande et l'Écosse, une troisième entre l'Islande et le Groenland, une quatrième le long du canal qui séparait le Groenland et le Labrador.

— Voilà à quoi ça ressemblait, dit Kenzo. Et ça, c'est le relevé de

cet été, fourni par le système de balises Argos…

Ils regardèrent les tentacules rouges se recroqueviller sur eux-mêmes au point qu'ils se rejoignaient presque, à peu près à la latitude du sud de l'Irlande.

— Voilà où nous en sommes à l'heure actuelle, en terme de température. Et ça, c'est la hauteur de la surface…

Il cliqua sur une autre carte en couleurs représentant ce qui était en fait des tourbillons géants, peu profonds, de cinquante kilomètres de largeur mais de quelques centimètres de profondeur à peine.

— Nous pensons que les sites de downwelling, les endroits où l'eau plonge dans les profondeurs, n'ont guère bougé depuis huit mille ans. Vous remarquerez que la force de Coriolis aurait dû faire tourner les courants vers la droite, mais la configuration des terres émergées et du fond des océans les a fait tourner vers la gauche, et ils ne sont pas aussi stables qu'ils auraient pu l'être. Donc, voilà la situation actuelle. Vous voyez ? Le downwelling a clairement dérivé vers le sud-ouest de l'Irlande.

— Qu'arrive-t-il à l'eau, au nord de cet endroit ? demanda Diane.

— Eh bien, nous ne le savons pas encore. Nous n'avions encore jamais vu ça. C'est une calotte d'eau fraîche, une sorte de lentille qui se forme en surface. En général, l'eau de l'océan se déplace sous forme de globes de salinité ou de douceur relative, qui se mélangent lentement. Une équipe a identifié et suivi la grande anomalie de salinité de 1968 à 1982 : c'était une énorme masse d'eau moins salée qui faisait le tour de l'Atlantique Nord, à la surface. Elle a effectué un circuit géant, puis elle s'est enfoncée au deuxième passage dans la zone de downwelling à l'est du Groenland. Maintenant, avec cette calotte d'eau douce, qui sait ? Si elle est réalimentée à partir du Groenland ou de l'Arctique, il se peut qu'elle y reste.

Diane regardait la carte, les yeux écarquillés.

— Mais que s'est-il passé ? À votre avis, qu'est-ce qui a pu provoquer cette calotte d'eau douce ?

— Il se peut que ce soit une espèce d'événement de Heinrich, une dérive des icebergs vers le sud. Heinrich a fait sa découverte en analysant les roches qui étaient tombées sur le fond des océans après la fonte des icebergs. Selon sa théorie, tout ce qui apportait un excès d'eau douce dans l'extrême nord de l'Atlantique avait tendance à interférer avec le downwelling à cet endroit. Même la pluie pouvait produire ce résultat. Du coup, nos principaux suspects sont la rupture de la glace de mer dans l'Arctique, et le fait que le Groenland fond plus rapidement qu'auparavant. Les pôles se révèlent beaucoup plus sensibles au réchauffement global que n'importe quel autre endroit, et au nord les effets paraissent se combiner pour rafraîchir l'Atlantique Nord. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui arrive, et l'implication forte, c'est

que nous sommes partis pour un changement de climat du genre froid, sec et venteux… comme au Dryas récent.

Diane parcourut l'assistance du regard.

— Bon. Nous avons donc des indices irréfutables d'un épisode océanique qui est l'événement déclencheur le mieux identifié d'un changement climatique brutal…

— Indéniablement, répondit Kenzo. C'est évident, comme nous le verrons cet hiver.

— Vous pensez que ce sera sérieux ?

— Oui. Peut-être pas complètement froid-sec-venteux, mais pas loin. Le Gulf Stream se combinait avec le Groenland pour ancrer, si l'on peut dire, le jet-stream, et il est donc probable que le jet-stream va se déplacer davantage, parfois pénétrer tout droit sur les continents à partir de l'Arctique. Le temps sera froid, sec et venteux sur tout l'hémisphère Nord, mais surtout dans la partie orientale de l'Amérique du Nord, et sur toute l'Europe. Vous pouvez parier là-dessus, conclut-il en faisant un geste vers l'écran.

— Et donc… les implications ? Et ce que nous devons dire au Congrès sur la situation ?

Kenzo agita les mains dans son style habituel, digne d'un chef d'orchestre.

— À vous de voir ! Vous pourriez faire référence à ce rapport du Pentagone selon lequel un éventuel changement climatique constituerait une menace pour la sécurité des États-Unis, parce que la nation ne pourrait pas se défendre contre un monde en proie à la famine…

— La famine ?

— Eh bien, il n'y a pratiquement pas de réserves alimentaires. Je sais que le problème de production agricole semble résolu, au moins dans certaines régions, mais il n'y a jamais eu suffisamment de réserves de faites. On s'est toujours contenté de penser qu'on arriverait à faire pousser ce qu'il fallait. Mais prenez l'Europe : six cent cinquante millions d'habitants. Pour le moment, elle est plus ou moins autosuffisante, sur le plan alimentaire. Tout ça grâce au Gulf Stream. Il se déplace vers le nord en développant une énergie d'un petawatt – dix puissance quinze watts, c'est-à-dire mille millions de millions de watts, soit à peu près cent fois l'énergie produite par l'humanité. Le Canada, qui est à la même latitude que l'Europe, cultive juste ce qu'il faut pour nourrir ses trente millions d'habitants, plus à peu près le double de céréales. Ils pourraient monter un peu en puissance s'il le fallait, mais imaginez que le climat de l'Europe se mette à ressembler à celui du Canada : comment tout ce monde-là arriverait-il à se nourrir ? Ce serait la disette pour quatre ou cinq cents millions de personnes.

— Hum, fit Diane. C'est ce que disait le rapport du Pentagone ?

— Oui. Mais c'était un document interne, commandé par le Département de la Défense, sous la direction d'Andrew Marshall, qui milite pour les missiles de défense. Ses conclusions ne convenaient pas à l'administration, et il était en cours d'enfouissement quand un membre de l'équipe l'a fourgué à *Fortune,* qui l'a publié. Ça a fait un peu de raffut, sur le coup, parce qu'il émanait du Pentagone et que les possibilités évoquées étaient désastreuses. On se disait que ça pourrait influer sur le vote de la Banque mondiale, l'amener à revoir son schéma d'investissement. L'examen des industries d'extraction effectué par la Banque mondiale recommandait la suppression de tous les investissements à venir dans les combustibles fossiles, et leur report sur les énergies renouvelables, propres. Mais finalement, la Banque mondiale a gardé son plan de financement inchangé, c'est-à-dire quatre-vingt-quatorze pour cent de combustibles fossiles et six pour cent de renouvelables. Après ça, le rapport du Pentagone a connu le sort habituel.

— Il a été enterré.

— Oui.

— Nous ne nous rappelons pas non plus nos propres dossiers, dit Edgardo. Il y a plusieurs rapports de la NSF sur la question. J'en ai un, ici, intitulé « Sciences de l'Environnement et ingénierie pour le vingt et unième siècle, le rôle de la Fondation nationale pour la science ». Il prônait le quadruplement de la somme que la NSF consacrait aux programmes environnementaux, et suggérait que tout le monde en fasse autant, au gouvernement et dans l'industrie. Regardez le tableau, là : quarante-cinq pour cent de la surface de la Terre transformée par les êtres humains, cinquante pour cent de l'eau douce de surface utilisée, les deux tiers des pêcheries marines surexploitées ou épuisées. Le taux de CO_2 contenu dans l'atmosphère trente pour cent plus élevé qu'avant la Révolution industrielle. Un quart de toutes les espèces d'oiseaux éteintes. Et tous ces chiffres ont encore empiré aujourd'hui, conclut-il en les regardant par-dessus ses lunettes de presbyte.

Diane parcourut la copie de la page qu'Edgardo avait fait passer.

— Il est clair que le problème n'est pas l'ignorance de la situation. Le problème est d'agir en conséquence de ce que nous savons. Peut-être que les gens seront prêts pour ça, maintenant. Mieux vaut tard que jamais…

— Sauf s'il est déjà trop tard, émit Edgardo.

Diane avait dit la même chose en privé à Frank, mais elle répliqua fermement :

— Partons du principe qu'il n'est *jamais* trop tard. Nous sommes là. Alors, faisons venir Sophie et préparons quelque chose pour la Maison-Blanche et les comités du Congrès. Des projets. Des choses

qu'on peut faire tout de suite, concernant le Gulf Stream et plus généralement le réchauffement global.

— Il faudrait surtout leur foutre une trouille verte, dit Edgardo.

— Oui. Enfin, la ville est encore pleine des traces de l'inondation. Ça devrait aider.

— Les gens adorent déjà l'inondation, dit Edgardo. C'était une aventure ; ça les a fait sortir de leur train-train.

— Quand même…, dit Diane avec une grimace qui était encore, d'une certaine façon, chaleureuse ou amusée.

Comme si elle se faisait une joie de flanquer la trouille aux politiciens.

Compte tenu de tout ce qu'il avait à faire, Frank ne partait généralement pas aussi tôt du boulot qu'il l'aurait voulu. Mais les journées étaient longues en juin, et maintenant que sa maison dans l'arbre était finie, rien ne pressait. Une fois dans le parc, il pouvait flâner sur le Western Ridge Trail et s'enfoncer encore plus vers l'est à la recherche d'animaux. Juste au nord de Military Road, la piste passait le long du point le plus élevé du parc, où s'était dressé Fort DeRussey, maintenant réduit à des tumulus.

Un soir, sur ces tertres, un mouvement attira son regard. Il se figea : le cou tendu, une espèce d'antilope, d'une couleur roussâtre qui se fondait avec celle des buttes de terre, tirait sur une branche pour la dépouiller de ses feuilles. Des rayures blanches montaient en diagonale de son ventre blanc. Un animal exotique, assurément. Une bête échappée du zoo, la première qu'il repérait !

Elle le vit mais continua à manger. Sa mâchoire décrivait un mouvement de va-et-vient latéral en mastiquant. C'était la mâchoire inférieure qui restait immobile. Elle surveillait ses mouvements mais n'avait pas l'air apeurée. Il se demanda s'il y avait des caractéristiques sauvages générales, si les animaux échappés du zoo étaient plus ou moins méfiants que les créatures indigènes. Une question à poser à Nancy.

L'animal détala soudainement et fila entre les arbres. Il était énorme ! Frank eut un sourire, prit son téléphone FOG et appela l'association. Le petit téléphone portable bon marché était une sorte de talkie-walkie, ou de système de ligne partagée, et Nancy ou l'un de ses assistants décrochaient généralement tout de suite.

— Désolé, expliqua-t-il, je ne sais vraiment pas ce que ça pouvait être…

Il le décrivit de son mieux. D'une façon assez lamentable, mais avec toute sa meilleure volonté. Il avait besoin d'apprendre.

— Appelez Clark, sur le 12, suggéra Nancy. C'est le spécialiste des ongulés.

Pas besoin de repérer la position de l'animal par GPS ; il se trouvait juste à l'endroit du vieux fort.

Frank redescendit la piste qui menait vers le torrent, parallèlement à Military Road, et passa sous le grand pont, qui avait tenu le coup mais était toujours interdit d'accès. Il régnait un calme agréable dans la ravine, maintenant que Beach Drive avait été emportée et que toutes les routes qui sillonnaient le parc étaient soit impraticables, soit fermées pour réparations. Un sanctuaire.

Une lumière verte dans la touffeur de la fin d'après-midi. Il restait à l'affût des autres animaux, pensant à l'effet que le changement climatique subit annoncé par Kenzo pourrait avoir sur eux. Toutes les discussions de la réunion de ce jour-là avaient tourné autour des impacts sur les hommes. C'était généralement le cas de la plupart des discussions, mais des biomes entiers, des écologies entières, seraient modifiés, peut-être dévastés. C'était ce qu'ils disaient, en fait, quand ils parlaient de l'impact sur les hommes : ils perdraient le soutien de la partie domestiquée de la nature. Tout deviendrait exotique ; tout retournerait à la vie sauvage.

Il descendit vers le sud sur une route qui suivait au plus près la partie de la gorge que le courant avait emportée. En arrivant à l'aire 21, il tomba sur les sans-abri, comme d'habitude. Ils étaient assis, l'air plutôt abattus.

— Alors, toubib ! Tu joues pas au frisbee ? Ils viennent de passer…

— Vraiment ? Peut-être que je pourrai les rattraper en repartant.

Frank les regarda qui traînaient là, dans les vapeurs du crépuscule, enfumés par leur propre feu, des emballages vides répandus par terre, autour d'eux. Frank se rendit compte qu'il avait soif, et faim.

— Qui mangerait de la pizza si j'en rapportais une ?

Tout le monde.

— Et de la bière, aussi ! lança Zeno, avec un rire rauque.

Histoire de laisser faussement supposer qu'il avait dit ça pour blaguer.

Frank alla jusqu'à Connecticut acheter des pizzas à une petite baraque, en face du Chicago Pizza Pie Factory. Il les aimait bien ; il trouvait que leur pâte fine faisait la nique aux grosses mottes caractéristiques des pizzas du fameux restaurant. Frank était personnellement pour les pâtes fines.

Retour dans la forêt crépusculaire, tenant deux boîtes devant lui, comme un livreur. Puis la pizza autour du feu, avec les types et leur conversation décousue. Un des vétérans, celui qui aimait éplucher le *Post,* semblait connaître toutes les ficelles de la bureaucratie fédérale, et était très chatouilleux sur la question.

— La main gauche ne sait pas ce que fait la main droite, marmonna-t-il, pour la énième fois.

Frank avait déjà pu observer qu'ils répétaient toujours la même chose. Enfin, ils en étaient tous là, non ? Il finit sa part de pizza et s'accroupit pour s'occuper de leur feu fumant.

— Hé, quelqu'un a mis des pommes de terre là-dedans, et elles sont en train de brûler…

— Oh ouais, tire-les d'là ! Tu peux en prendre une, si tu veux.

— Vous ne savez pas qu'on ne peut pas faire cuire des pommes de terre *sur* le feu ?

— Bien sûr que si ! Qu'est-ce que tu crois ?

Frank secoua la tête ; les patates étaient calcinées à un bout et vertes à l'autre. Au paléolithique, il devait y avoir eu des types qui étaient interdits de séjour dans la grotte, parce qu'ils avaient déplu au mâle alpha, tué quelqu'un accidentellement, ou merdé d'une façon ou d'une autre, des types qui étaient tout simplement incapables de comprendre les règles, ou qui n'avaient pas réussi à trouver une compagne (comme Frank), et ils étaient condamnés à crapahuter comme ça autour d'un feu, au-dehors, à manger des pizzas tièdes et à tenir des conversations rudimentaires, toujours les mêmes, en rigolant de leurs vieilles blagues éculées.

— J'ai vu une antilope dans le vieux fort, proposa-t-il.

— J'ai vu un tapir, répondit très vite le lecteur du *Post.*

— Allons, Fedpage, comment tu sais que c'était un tapir ?

— J'ai vu ce putain de *jaguar,* j'vous jure.

Frank poussa un soupir.

— Si vous le disiez aux gens du zoo, ils vous mettraient dans leur groupe de volontaires. Ils vous donneraient un passe pour rester dans le parc.

— Tu penses qu'on a besoin d'un passe ?

— C'est nous qui devrions leur en donner un, de passe !

— Ils vous donneraient aussi un téléphone portable.

Ce qui leur coupa la chique un moment.

Chessman s'approcha et jeta un coup d'œil à Frank, qui répondit d'un hochement de tête peu enthousiaste. Il s'apprêtait à partir. Et c'était son tour de jouer avec les noirs. Chessman installa l'échiquier entre eux et avança le pion du roi.

Tout à coup, Zeno et Andy commencèrent à se disputer les pommes de terre. Le groupe adorait les chamailleries. Zeno était terrible, pour ça. Il pouvait passer de la camaraderie à la hargne dans la même phrase, et vice versa. Changement subit de climat. Les autres étaient plus cohérents. Andy cherchait tout le temps la petite bête, avec son humour pas drôle mais amical. Fedpage secouait constamment la tête d'un air écœuré, comme s'il ne supportait plus ce

qu'il lisait. Le type silencieux avec la barbe roux foncé, soyeuse, était toujours en retrait, mais quand il parlait, c'était toujours pour se plaindre, le plus souvent de la police. Il y avait un autre habitué, plus vieux, avec des cheveux blond-gris passés, un visage grêlé, presque plus de dents. Et puis il y avait Jory, un grand échalas à la peau olivâtre et aux cheveux noirs, graisseux. Sa voix ressemblait tellement à celle de Zeno que Frank les confondait, au début, quand il les écoutait bavarder. Il pétait les plombs encore plus facilement que Zeno, mais il n'avait pas de mode amical. Il était systématiquement exécrable et ombrageux. Il se refusait à regarder Frank en face et se contentait de lui jeter de longs coups d'œil en biais, pleins d'hostilité.

Le dernier des habitués était Cutter, un grand Noir jovial, qui arrivait généralement avec un bout de viande à faire cuire sur le feu, dont il fournissait le pedigree : généralement une histoire de chapardage ou de « récupération ». Des aventures sur le thème de la chasse à la nourriture. Il était souvent flanqué de deux copains, connaissait Chessman et semblait avoir un boulot dans le service des parcmètres de la ville, à en juger par ses chemises et les histoires qu'il racontait. Il rappelait à Frank l'époque où il était laveur de carreaux, et aussi les amateurs d'escalade – il y avait en lui comme un baroudeur pour qui la vie était une succession d'activités au grand air. Apparemment, Cutter était basé ailleurs ; et c'était aussi lui qui avait donné à Frank l'idée d'apporter à manger.

Chessman fit une soudaine percée sur son flanc gauche. Frank rendit les armes en secouant la tête et paya son dû.

— La prochaine fois, promit-il.

Le feu s'éteignait en crachotant ; il n'y avait plus rien à manger, et plus de bière. Les patates calcinées fumaient sur une table. La conversation devint languissante. Barbe-Rousse disparut dans la nuit, permettant à Frank d'en faire autant sans se singulariser. Certains faisaient tout un show de leur départ, expliquant où ils allaient et pourquoi, et quand ils pensaient revenir ; d'autres s'en allaient tout simplement sans rien dire, comme s'ils allaient pisser, et ne revenaient pas. Frank disait : « Je vous accompagne, les gars », pour ne pas paraître inamical, et ne le disait qu'en partant, afin de ne pas susciter les questions.

Vers le nord, et son arbre. Faire descendre l'échelle. Le bourdonnement du moteur, qui lui faisait penser aux rouages de son cerveau.

Le truc, se dit-il en attendant, c'est que personne ne connaissait personne. Personne ne savait qui on était. On pourrait passer toutes ses journées, du matin au soir, avec quelqu'un, et il y avait des gens qui faisaient ça, eh bien, même comme ça – non. Tout le monde vivait

seul, en fin de compte, et pas seulement dans sa tête, mais aussi dans ses activités routinières. Les contacts humains étaient fragmentés, pour utiliser un terme qu'employaient les spécialistes du cerveau, ou de la théorie des systèmes ; *fragmentés.* Il y avait :

1) les gens avec qui on vivait, si on ne vivait pas seul ; ça représentait une centaine d'heures par semaine environ, dont la moitié passées à dormir ;

2) les gens avec qui on travaillait, soit une quarantaine d'heures par semaine, à peu près ;

3) les gens avec qui on jouait, qui occupaient une portion de la trentaine d'heures restante par semaine ;

4) les étrangers, avec qui on passait du temps dans les transports, en mangeant dehors, etc. Qui venaient s'ajouter à un agenda déjà bien rempli, selon les calculs de Frank.

Et donc, ils vivaient tous plus d'heures par semaine qu'il n'y en avait en réalité, ce qui paraissait pourtant bien être le cas. Quoi qu'il en soit, une vie normale était fragmentée en groupes différents qui ne se croisaient jamais ; de sorte que personne ne pouvait connaître complètement quelqu'un, à part soi-même.

On pouvait donc :

1) poursuivre un projet de vie paléolithique ;

2) changer le climat ;

3) tenter de revisiter sa profession ;

4) essayer d'être heureux.

Tout ça en même temps, bien que *pas* simultanément, mais en passant d'une chose à l'autre, parmi des populations différentes ; en se comportant dans chaque situation comme une personne différente. C'était possible, parce qu'il n'y avait pas de témoins. Nul n'avait suffisamment de recul pour être témoin de votre vie et en raccorder tous les éléments.

À travers les feuilles du bas de son arbre apparut l'échelle de corde en nylon et barreaux d'aluminium. Le genre d'échelle utilisé pour le franchissement des glaciers, une « Miss Piggy », à en croire l'un de ses compagnons d'escalade, peut-être parce que les barreaux d'alu ressemblaient à du « pig iron », de la gueuse de fer, ou bien parce que c'était sur une échelle exactement identique que Miss Piggy poussait la chansonnette dans *L'Île au trésor des Muppets.* Frank attrapa l'un des barreaux, tira dessus pour s'assurer qu'elle était bien accrochée, et commença à grimper tout en suivant l'enchaînement de ses pensées. Une vie fragmentée. Complètement… optimodal. Aucune raison de ne pas aimer ça ; et tout à coup, il se rendit compte qu'il adorait ça. Comme s'il était un acteur protéiforme, qui jouait des pièces du répertoire classique, passant sans arrêt d'un rôle à l'autre. Et l'un dans l'autre, c'est ce qui faisait sa vie, et une partie de la vie de

son époque.

Enchanté par cette idée, il acheva de gravir sa Miss Piggy, en se balançant le moins possible dans les branches, passa par le trou et prit pied sur son plancher d'agglo.

Il remonta son échelle à la main pour ne pas gâcher de courant. Une fois qu'elle fut bien arrimée, il boucha l'ouverture avec un morceau d'agglo bien ajusté. Il pouvait enfin se détendre. Il était chez lui.

Son gros sac était appuyé contre le tronc de l'arbre, bien maintenu par des tendeurs sous la bâche. Il en sortit son matelas de mousse, des oreillers, une moustiquaire, son sac de couchage et un drap. Par ces chaudes nuits, il dormait avec le drap seulement, sous la moustiquaire, et ne se coulait dans son duvet qu'à l'approche de l'aube.

S'allonger, s'étirer, sentir la fatigue de la journée. Le léger balancement de l'arbre : oui, il était dans une cabane perchée.

Cette seule idée le rendait heureux. Ses fantasmes d'enfance étaient le résultat de visites à la grande maison de béton construite dans un arbre, à Disneyland. Il avait huit ans la première fois qu'il l'avait vue, et ça l'avait emballé : le système de tuyauterie en bambou élaboré, l'alimentation en eau assurée par une roue, l'escalier en spirale avec sa rampe qui montait le long du tronc, le grand salon avec son harmonium de récup', les passerelles qui menaient aux différentes chambres dans les branches, les fenêtres ouvertes sur les quatre côtés…

Son repaire actuel était évidemment une version très modeste de ce fantasme. Juste l'essentiel : un bivouac en corniche plutôt que la maison des Robinsons suisses, et de fait, son vieux matériel de camping était bien là, autour de lui, enrichi d'extras raffinés tels la lanterne, le matelas de mousse et les oreillers, dignes d'un camping-car ou d'un appartement. Du matériel récupéré dans les ruines de sa vie, comme dans n'importe quelle robinsonnade.

L'arbre oscillait et bruissait dans le vent. Frank était assis sur son épais matelas de mousse, le dos appuyé contre le tronc. Une façon particulièrement luxueuse de lire au lit. Autour de lui, son ordinateur et son téléphone portables, un minifrigo, une lanterne Coleman à piles ; dans son sac à dos, il avait une trousse de toilette et des vêtements de rechange. Bref, tout le nécessaire. La lampe projetait une mare de lumière sur le plancher d'agglo. Personne ne pouvait le voir. Il était dans son espace personnel, et en même temps au beau milieu de Washington. L'un des animaux retournés à la vie sauvage de la forêt toujours plus présente. « Ooup, oup, oup, oouup ! » Il éteignit sa lampe et s'endormit, bercé par le vent, dans son arbre.

Il dormait comme un bébé lorsque son téléphone portable sonna.

Il roula sur lui-même et répondit, encore à moitié somnolent.

— Allô ?

— Frank Vanderwal ?

— Oui ? Mais quelle heure est-il ? Où suis-je ? Que…

— C'est le milieu de la nuit. Désolée, mais c'est le seul moment où je peux téléphoner.

C'est alors qu'il reconnut sa voix. Elle poursuivait déjà :

— Nous nous sommes rencontrés dans l'ascenseur qui était resté coincé…

— Ah oui ! Évidemment ! dit-il en se redressant, effaré. Je suis heureux de vous entendre…

— Je vous avais dit que je vous appellerais.

— Je sais.

— On peut se voir ?

— Évidemment ! Quand ça ?

— Tout de suite.

— D'accord.

Frank regarda sa montre. Trois heures du matin.

— C'est le seul moment où je peux, expliqua-t-elle.

— Ça me va. Où ça ?

— Il y a un petit parc, près de l'endroit où on s'est vus la première fois. À deux rues au sud et une rue à l'est de Wisconsin. Il y a une statue au milieu du parc, avec un banc, juste à côté. Ça vous irait ?

— Bien sûr. Il va me falloir, je ne sais pas, une demi-heure pour y être. Peut-être moins.

— D'accord. J'y serai.

La ligne fut coupée.

Encore une fois, il n'avait pas réussi à avoir son nom, se dit-il en s'habillant et en roulant son matériel de couchage sous la bâche. Il se brossa les dents en mettant ses chaussures, intrigué par le fait qu'elle l'ait appelé à une heure pareille. Puis l'échelle finit de se dérouler, et il descendit en se balançant. Il heurta une branche, se cramponna plus fermement. Ce n'était pas le moment de tomber, ça non.

Une fois par terre, il renvoya l'échelle. Tandis qu'il quittait le parc, les lampadaires lui brûlaient les yeux, encagés dans des globes orange et des polygones bleus. Il avait l'impression de traverser une scène vide. Il remonta Wisconsin jusqu'à Elm Street et tourna à droite. Il y avait là toutes les places de parking qu'on voulait. Et aussi le petit parc dont elle lui avait parlé. Il ne le connaissait pas. L'obscurité était seulement trouée par un lampadaire orange, sur le côté, près d'une rangée de courts de tennis. Il se gara, descendit de voiture.

Au milieu du parc, une petite statue de femme tenait un cerceau noir. À la lueur du lampadaire et du nuage luminescent de la ville,

tout était à la fois à peine visible et néanmoins distinct. L'éclairage lui fit penser au bâtiment de la NSF, la nuit de son intrusion manquée, et il secoua la tête, peu désireux de se remémorer cette ineptie. Alors il se rappela que la nuit où ils s'étaient rencontrés était également cette nuit même qui l'avait vu rentrer par effraction dans le bâtiment de la NSF, précisément parce qu'il avait décidé de rester à Washington et de retrouver cette femme.

Et elle était là, sur le banc. Il était trois heures trente-quatre du matin et elle était là, assise sur un banc, dans un parc plongé dans le noir. Quelque chose, dans cette vision, le fit frissonner, et il courut vers elle.

Le voyant arriver, elle se leva et fit le tour du banc. Ils s'arrêtèrent face à face. Elle était presque aussi grande que lui. Elle tendit la main, un peu incertaine. Il la prit. Leurs doigts s'entrecroisèrent. De longs doigts minces. Elle lui lâcha la main et lui indiqua le banc d'un geste. Ils s'assirent.

— Merci d'être venu, dit-elle.

— Oh, euh… Je suis tellement content que vous ayez appelé.

— J'ai hésité, et puis je me suis dit…

— Je vous en prie. N'hésitez jamais à appeler. J'avais envie de vous revoir.

— Oui.

Elle eut un petit sourire, comme si elle avait conscience que ce mot, *revoir,* ne traduisait pas complètement sa pensée. Frank frissonna à nouveau : qui était-elle, et que faisait-elle ?

— Dites-moi votre nom. S'il vous plaît.

— Caroline.

— Caroline comment ?

— Ne parlons pas de ça tout de suite.

La lumière était trop faible ; il aurait voulu mieux la voir. Elle le regarda avec une expression curieuse, comme si elle se demandait par où commencer.

— Quoi ? fit-il.

Elle fit une sorte de moue.

— Quoi, *quoi ?*

Elle dit :

— Je voudrais que vous me disiez une chose. Pourquoi m'avez-vous suivie dans cet ascenseur ?

Frank ne savait pas qu'elle l'avait repéré.

— Eh bien… J'aimais votre allure.

Elle hocha la tête, détourna le regard.

— C'est ce que je pensais.

Elle eut un petit sourire, un soupir.

— Écoutez…, commença-t-elle.

Elle baissa les yeux sur ses mains, joua avec son alliance.

— Quoi donc ?

— Vous êtes sous surveillance. Vous le saviez ?

Elle releva les yeux, chercha son regard.

— Non ! Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous faites l'objet d'une surveillance.

Frank se redressa, recula un peu.

— De qui ?

Elle ébaucha un haussement d'épaules.

— Ça a à voir avec la Sécurité du territoire.

— Hein ?

— Une agence qui dépend de la Sécurité du territoire.

— Et comment le savez-vous ?

— C'est moi qui suis chargée de votre dossier.

Frank ne put s'empêcher de déglutir.

— Et… depuis quand ?

— Un an, à peu près. Quand vous êtes arrivé à la NSF.

Frank se redressa encore davantage. Elle tendit la main vers lui. Il frémit ; la nuit lui parut froide, tout à coup. Il avait du mal à comprendre ce qu'elle disait.

— Pourquoi ?

Elle posa la main légèrement sur son genou.

— Écoutez, ce n'est pas ce que vous pensez…

— Je ne sais pas ce que je pense.

Elle sourit. Sa main en disait beaucoup plus que des mots, mais pour le moment ce contact ne faisait qu'ajouter à la confusion de Frank.

Elle s'en aperçut et dit :

— Je surveille beaucoup d'individus. Vous n'êtes qu'un de mes dossiers parmi bien d'autres. Ce n'est pas une grosse affaire, en réalité. Des gens impliqués dans certaines technologies émergentes. Ce n'est pas une surveillance directe. Je veux dire, personne ne vous espionne, ou rien de ce genre. Ça consiste principalement à observer vos activités.

— C'est tout ?

— Eh bien… pas tout à fait. Vos e-mails, les gens que vous appelez, vos dépenses – ce genre de chose. Une grande partie de toutes ces informations est purement routinière, informatisée. Comme le suivi de votre compte en banque. Ce n'est qu'une sorte de monitoring, une recherche de schémas.

— Hm hm, fit Frank, se sentant un peu moins troublé mais repensant à certaines de ses conversations téléphoniques, avec Derek Gaspar, par exemple. Enfin, je veux bien, mais quand même, pourquoi moi ?

— On ne me dit pas pourquoi. Mais j'ai regardé ça d'un peu plus près après notre rencontre, et je pense que vous êtes un associationnel.

— Ce qui veut dire ?

— Que vous avez une sorte de lien avec un certain Yann Pierzinski.

— Aahhh ? parvint à dire Frank, qui réfléchissait frénétiquement.

— C'est ce que je pense, en tout cas. Vous faites partie d'un groupe qui est monitoré collectivement, et dont les membres sont tous plus ou moins reliés à lui. C'est lui le point focal.

— Ça doit être son algorithme…

— Peut-être. En réalité, je n'en sais rien. Ce n'est pas moi qui détermine les cibles.

— Qui, alors ?

— Mes supérieurs. Certains que je connais, et d'autres, encore au-dessus. Ce ne sont pas les pare-feux qui manquent, dans l'agence…

— Ça doit être son algorithme. C'est son principal sujet de recherche depuis sa thèse de doctorat.

— Peut-être. Les gens pour qui je travaille utilisent eux-mêmes un algorithme pour identifier les gens à monitorer.

— Vraiment ? De quelle sorte ? Vous le savez ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'ils dirigent un marché à terme. Vous savez ce que c'est ?

Frank secoua la tête.

— Comme le truc de Poindexter ?

— Oui, en quelque sorte. Il a été obligé de démissionner, et il a vraiment bien fait. En réalité, il n'avait pas le choix, parce qu'il avait vraiment déconné. Mais l'idée d'utiliser les marchés à terme proprement dits n'en est pas restée là.

— Alors, ils parient sur les futures actions terroristes ?

— Non, non. C'est ça qui était stupide, de présenter le projet comme une bourse aux attentats. Il y a de bien meilleures façons d'utiliser ces programmes. Ce sont des marchés à terme comme les autres, et c'est un moyen puissant de collationner des informations, et qui surpasse la plupart des autres méthodes prédictives mises à notre disposition.

— C'est difficile à croire.

— Vraiment ? Eh bien, les gens pour qui je travaille y croient, eux, dit-elle en haussant les épaules. Mais la méthode qu'ils ont élaborée est un peu différente des marchés à terme standard. Ce n'est pas à la portée du premier venu, et les sommes en jeu ne sont même pas du vrai argent. C'est une sorte de marché à terme virtuel, une simulation. Il y a des gens, au MIT, qui pensent avoir réussi à faire vraiment bien marcher le truc, et ils obtiennent des résultats tangibles dans le monde réel. Ils s'intéressent aux gens plutôt qu'aux

événements, de sorte qu'en réalité, c'est plutôt un marché à terme d'individus que de biens d'équipement ou de matériels. C'est pour ça que la Sécurité du territoire et les agences associées comme la nôtre s'y intéressent. Nous avons poussé ce programme, et maintenant, vous en faites partie. C'est quasiment un programme pilote, mais c'est énorme, et je parie que ça ne va pas s'arrêter de sitôt.

— Et c'est légal ?

— Difficile de dire ce qui est légal, ces temps-ci, vous ne trouvez pas ? Du moins en ce qui concerne la surveillance. Généralement, c'est le Département de la Justice qui détermine les cibles, ou qui les approuve. C'est classé secret défense –, nous sommes un programme ultrasecret dont personne n'entendra jamais parler. Ceux qui essaient de publier des articles sur le marché à terme des idées ou des gens sont dissuadés de le faire. D'une façon qui peut être assez persuasive. Je pense que mes patrons espèrent poursuivre le programme sans que ça fasse de vagues.

— Alors il y a des gens qui parient sur ceux qui vont faire des travaux innovants, ou faire défection au profit de la Chine, des choses comme ça ?

— Oui. Des choses comme ça. Il y a beaucoup de critères qui entrent en ligne de compte.

— Waouh…, fit Frank en secouant la tête, sidéré. Mais enfin… qui, au nom du ciel, parierait sur moi ?

Elle éclata de rire.

— Moi, d'accord ?

Frank posa sa main sur la sienne et la pressa doucement.

Elle retourna sa main et entrecroisa ses doigts avec les siens.

— En réalité, à ce stade, dit-elle, je pense que la plupart des investisseurs du marché sont des programmes diagnostics d'une espèce ou d'une autre.

Ce fut au tour de Frank de rire.

— Alors, derrière tout ça, il y a des programmes informatiques qui parient que je vais devenir une espèce de risque pour la sécurité !?

Elle hocha la tête en souriant, amusée. C'était absurde. Et puis Frank se rendit compte, avec un léger sursaut, que, si tout le projet tournait autour de Pierzinski, alors il était bien possible que les programmes voient juste. Frank lui-même avait estimé que l'algorithme de Pierzinski pourrait permettre de déchiffrer le protéome directement au niveau du génome, ouvrant la voie à Dieu sait combien de nouvelles thérapies géniques, qui, s'ils arrivaient à résoudre le problème d'apport ciblé, avaient le potentiel de guérir beaucoup, beaucoup de maladies. Ce qui serait un bien en soi, et bien sûr vaudrait des milliards. Et Frank avait bel et bien joué un rôle dans la carrière de Yann, d'abord en faisant partie de son jury de thèse, puis

en animant le panel qui avait évalué sa demande de subvention. Il avait affecté la carrière de Yann de plusieurs façons, sans le vouloir, en sabotant sa demande de subvention, l'obligeant à se tourner vers Torrey Pines Generique, puis Small Delivery Systems, où il travaillait à l'heure actuelle.

Peut-être les marchés à terme l'avaient-ils remarqué.

Caroline avait l'air plus détendue, maintenant. Était-ce le soulagement qu'il ne pète pas les plombs, sous l'effet de l'indignation, ou de la trouille ? Il s'efforçait de rester cool. Ce qui était fait était fait. Il avait essayé de sécuriser les travaux de Pierzinski pour une boîte à laquelle il avait été lié, oui ; mais il avait échoué. Alors, malgré tous ses efforts (ou à cause d'eux), il n'avait plus rien à dissimuler, désormais.

— Vous avez parlé du MIT, dit-il après réflexion. Francesca Taolini est-elle en cause ?

Un regard surpris, puis :

— Oui. C'est l'un des sujets qui nous intéressent. Vous êtes une douzaine, environ. C'est moi qui étais chargée de suivre la plupart des membres du groupe.

— Vous avez… Comment dire ? Vous enregistrez ce que les gens disent au téléphone, ou chez eux ?

— Parfois, si ça nous paraît utile. La technologie est devenue d'une puissance dont vous n'avez pas idée. Mais ce n'est pas donné, et on ne l'applique complètement que dans certains cas. Le groupe de Pierzinski… vous faites encore l'objet d'une surveillance beaucoup moins intrusive.

Frank secoua la tête comme un chien mouillé qui s'ébrouerait pour se sécher. Ses pensées fusaient dans toutes les directions.

— Bien, fit-il. Alors… vous me surveillez depuis un an. Mais je n'ai rien fait.

— Je sais. Et puis…

— Et puis ?

— Et puis je vous ai vu dans ce wagon de métro, et je vous ai reconnu. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Je n'avais vu que votre photo, peut-être des vidéos, mais j'ai tout de suite su que c'était vous. Et vous aviez l'air mécontent. Très… remonté contre quelque chose.

— Oui, dit Frank. C'est vrai.

— Que s'est-il passé ? Je veux dire, je me suis renseignée, par la suite, mais apparemment, vous aviez passé la journée à la NSF…

— Exactement. J'avais assisté à une conférence, comme je vous l'ai dit.

— C'est vrai, vous me l'avez dit. Sauf que je ne le savais pas quand je vous ai vu dans le métro. Vous étiez là, l'air hors de vous, et

je… j’ai pensé que vous me suiviez peut-être. Que vous aviez tout découvert, je ne sais comment, et que vous me rendiez la pareille – c’est l’un de mes domaines de compétences, la surveillance en miroir. Je me suis dit que vous aviez décidé de m’attaquer de front, pour savoir ce que je vous voulais. En tout cas, c’était du domaine du possible. À moins que ce ne soit l’une de ces coïncidences stupéfiantes dont Washington a le secret. Je veux dire, on a le chic pour tomber sur les gens, ici.

— Et je vous ai suivie, fit Frank avec un petit rire.

— Exactement. Vous m’avez suivie, et moi j’étais plantée là, à attendre cet ascenseur en me demandant : Qu’est-ce que ce type va me faire ?

Ce souvenir lui arracha un rire nerveux.

— Ça ne se voyait pas.

— Non ? Et pourtant… ! Vous ne me connaissiez pas. Enfin, l’ascenseur est tombé en panne…

— Ce n’est pas vous qui l’avez coincé, au fait ?

— Bien sûr que non ! Comment m’y serais-je prise ? Je ne suis pas une espèce de…

— De James Bond. Une… James Bondette ?

— Ce n’est pas comme ça que ça marche, fit-elle en riant. On se contente de tenir les gens à l’œil. Enfin, on était là tous les deux, on a commencé à parler, et il ne m’a pas fallu longtemps pour comprendre que vous ne saviez pas qui j’étais, que vous ne saviez pas qu’on s’intéressait à vous. Ce n’était qu’une coïncidence.

— Mais vous avez dit que vous saviez que je vous suivais.

— C’est vrai. Ou du moins, c’est bien l’impression que ça me faisait. Mais comme vous n’étiez pas au courant de ce que je faisais, ça devait être, je ne sais pas…

— Parce que j’aimais votre allure.

Elle acquiesça d’un hochement de tête.

— Eh bien, c’est vrai, répondit Frank. Faites-moi un procès.

Elle lui serra la main.

— Pas de problème. Je veux dire, ça me plaisait. Je suis dans une mauvaise… Enfin, bref, je n’avais rien contre. Et vous me plaisiez déjà, vous aussi, vous comprenez ? Je ne vous surveillais pas de très près, mais d’assez près pour savoir certaines choses sur vous. Je… j’avais dû écouter quelques-unes de vos conversations téléphoniques. Et je vous trouvais drôle.

— Ah bon ?

— Oui. Vous êtes drôle. Enfin, je trouve. Écoutez, je suis désolée. Je n’ai jamais vraiment été amenée à réfléchir à ce que je fais, pas comme ça, pas en pensant que ce sont des personnes à qui je pourrais parler. Je veux dire… Ça doit paraître vraiment horrible…

— Vous espionnez les gens. C'est ça, votre boulot.

— Oui. C'est vrai. Mais je n'ai jamais pensé que ça pourrait nuire à quelqu'un. C'est une façon de veiller sur les gens. Quoi qu'il en soit, dans ce cas précis, ça voulait dire que je vous connaissais déjà. Vous me plaisiez. Et vous étiez là, vous comprenez… ? Voilà. Ça voulait dire que je vous plaisais aussi.

Et là, un sourire.

— Ça non plus, ce n'était pas grave. Je n'ai pas l'habitude qu'on me suive comme ça.

— Ouais, tu parles.

— Non, je vous assure.

— Hmm. L'homme qui en savait trop peu, espionné par l'espionne qui en savait encore moins.

Elle éclata de rire, retira sa main, lui flanqua un petit coup sur le bras, pour rire. Il lui reprit la main, l'attira vers lui. Elle se pencha sur sa poitrine et il lui embrassa le sommet de la tête, comme pour dire : « Je vous pardonne votre boulot, je vous pardonne de m'avoir espionné. » Il huma l'odeur de ses cheveux. Elle leva les yeux. Alors ils échangèrent un baiser, très bref ; puis elle s'écarta. Tout cela lui faisait l'effet d'un choc qui lui mettait tous les sens en éveil, le rendait heureux. Il repensa à l'ascenseur, à ses sensations, à ce moment-là. Ce n'était pas pareil, mais il sentit qu'elle s'en souvenait aussi.

— Oui, dit-elle pensivement. Et puis on a fait ça. Vous êtes un homme séduisant. Je pensais avoir compris pourquoi vous m'aviez suivie et je me suis sentie… Je ne sais pas. Vous me plaisiez.

— Oui, fit Frank, pensant toujours à l'ascenseur.

Encore envahi des sensations du baiser. Sa peau le brûlait.

Elle rit à nouveau, à ce souvenir.

— J'ai eu peur, a posteriori, que vous pensiez que j'étais une espèce de femme facile, pour vous avoir sauté dessus comme ça. Mais sur le coup, j'y étais juste allée franco.

— Ça oui, dit Frank.

Ils rirent, s'embrassèrent à nouveau.

Quand ils s'écartèrent, elle eut une sorte de sourire intérieur, chassa une mèche de cheveux de son front.

— Eh bien, murmura-t-elle.

Frank essaya de suivre le fil d'une des innombrables pensées qui se bousculaient dans sa tête.

— Vous… tu as dit que tu étais dans une mauvaise…

— Ah. Oui. C'est vrai.

Les coins de sa bouche se crispèrent. Elle se rétracta un peu. Tout à coup, Frank sut qu'elle n'était pas heureuse ; et c'était tellement contraire à l'impression qu'il avait gardée d'elle dans l'ascenseur que ce fut encore un choc pour lui. Il comprit qu'il ne la connaissait pas,

évidemment ; il ne la connaissait pas. Il croyait la connaître, mais ce n'était pas vrai. C'était une étrangère.

— Quoi ? dit-il.

— Je suis mariée.

— Aah.

— Et… Enfin, tu sais… Ça ne se passe pas bien.

— Oh, euh…

D'un autre côté, ce n'était peut-être pas plus mal, pensa-t-il.

— Je… En fait, je n'ai pas envie d'en parler. S'il te plaît… C'est comme ça, c'est tout. Voilà où j'en suis.

— D'accord. Mais… tu es ici.

— Je suis descendue chez des amis, cette nuit. Ils habitent dans le coin. Je suis censée dormir sur leur canapé. J'ai laissé un mot, pour le cas où ils se réveilleraient. Un mot disant que je n'arrivais pas à dormir et que j'étais sortie faire un tour. Mais ils ne se lèveront pas. Et quand bien même, ils ne sont pas du genre à me fliquer.

— Ton mari est dans la surveillance, lui aussi ?

— Oh oui. Il est bien plus haut placé que moi.

— Je vois.

Frank ne savait pas quoi dire. C'était une mauvaise nouvelle. La pire nouvelle de la nuit, pire que d'apprendre qu'il était dans le collimateur des services secrets. D'un autre côté, elle était là, à côté de lui. Et ils s'étaient embrassés.

— S'il te plaît…

Elle posa la main sur sa bouche, et il lui embrassa le bout des doigts. Il essaya de ravaler toutes ses questions.

Mais certaines d'entre elles représentaient un changement de sujet, un mouvement vers un terrain plus sûr.

— Alors… dis-moi ce que ça veut dire au juste, quand tu parles de surveillance ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a différents niveaux. En ce qui te concerne, c'est presque exclusivement documentaire. Les cartes de crédit, les factures de téléphone, les e-mails, les fichiers informatiques…

— Waouh.

— Hé oui. Réfléchis. La localisation physique, aussi, parfois. Bien que la plupart du temps ça se borne aux remontées d'appels téléphoniques sur ton portable. Ce n'est pas très précis. Je veux dire, je sais que tu habites quelque part sur Connecticut, mais tu n'as pas d'adresse connue pour le moment. Alors, peut-être que tu habites chez quelqu'un. Ce genre d'information est élémentaire. S'ils voulaient, ils pourraient te mettre un mouchard. Et ton nouveau van a un transpondeur, il est repérable par GPS.

— Et merde !

— Comme tout le monde. Comme les transpondeurs des avions. Il

suffit d'obtenir le code et de le verrouiller.

— Dieu du ciel !!

Frank y réfléchit. Il y avait tellement d'informations dans tout ça. Celui qui y avait accès pouvait découvrir énormément de choses.

— La NSF sait qu'on enquête comme ça sur son personnel ?

— Non. C'est hyper super secret.

— Et ton mari, il fait quoi ?

— Il est à un niveau supérieur, je te l'ai dit.

— Ah, oh. Oui.

— Ouais. Mais écoute, je n'ai pas envie de parler de ça tout de suite. Une autre fois.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Une autre fois.

— La prochaine fois qu'on se verra ?

Elle eut un faible sourire.

— Oui. La prochaine fois. Mais tout de suite…

Elle appuya sur le bouton lumineux de sa montre, regarda l'heure.

— Et merde ! Il faut que j'y aille. Mes amis ne vont pas tarder à se lever. Ils partent tôt, le matin.

— D'accord… Ça va aller, pour toi ?

— Oh oui. Bien sûr.

— Et tu me rappelleras ?

— Oui. Mais je dois choisir mon moment. Il faut que j'aie un créneau libre, et que je trouve un téléphone non surveillé pour t'appeler. On pourrait établir des protocoles. On en parlera. On organisera des choses. Mais pour le moment, il faut que j'y aille.

— D'accord.

Elle lui planta un baiser et disparut dans la nuit.

Il retourna garer son van le long du Rock Creek Park et resta au volant, à réfléchir. Plus qu'une heure avant l'aube. Il plut pendant près d'une demi-heure. Les gouttes tambourinaient sur le toit du van comme deux baguettes frappant toutes les deux en même temps.

Caroline. Mariée, mais malheureuse. Elle l'avait appelé, elle l'avait embrassé. Elle le connaissait, d'une certaine façon. Elle l'avait sous surveillance. Une sorte de programme de sécurité, basé sur les cotes virtuelles de certains ordinateurs du MIT, pour l'amour du ciel ! Peut-être que ce n'était pas aussi terrible que ça en avait l'air au premier abord. Un exercice pour la forme. Comparé à un mariage qui battait de l'aile… Se glisser dehors à trois heures du matin… Il avait du mal à savoir ce qu'il était censé éprouver.

Et puis, dans les premières lueurs grisâtres de l'aube, la pluie cessa. Alors il descendit de voiture et alla se promener dans le parc. Des chants d'oiseaux de toutes sortes : des piaillements, des trilles, des

pépiements ; puis une grive nocturne, aux petites mélodies tellement insolentes qu'au début elles semblaient au-delà de la musique, comme si elles étaient à la musique humaine ce que les rêves étaient à l'art – plus étranges, plus audacieuses, plus sauvages. Les oiseaux dans la forêt, à l'aube, chantaient : *La pluie a cessé ! Le jour est revenu ! Je suis là ! Je t'aime ! Je chante !*

Il faisait encore assez sombre, et quand il arriva au point d'observation de la gorge, il prit un petit scope infrarouge dans sa poche et regarda vers le trou d'eau. De gros corps rouges, vacillant dans le noir ; pour Frank, on aurait dit de grosses antilopes ; peut-être des élans. Ça pouvait faire sortir le jaguar. Un prédateur d'Amérique du Sud attaquant des proies africaines, comme si l'Atlantique s'était effondré, de nouveau réduit à son étroite ravine, et qu'ils se retrouvaient tous ensemble dans le Gondwana. Il crut reconnaître, dans le lointain, le chœur de l'aube des siamangs. Ils avaient l'air vraiment très loin. Tout à coup, quelque chose, dans sa poitrine, se gonfla, s'enfla de bonheur, et il se dit – il dit à Caroline, dans un murmure :

— Oouup ! Oooooouuuup !

Il écouta les siamangs en chantant avec eux, tout bas, et régla sa caméra digitale sur prise de vue nocturne afin de prendre des photos infrarouges des animaux en train de boire, pour le FOG. Dans la jeune lumière, il les voyait maintenant sans le scope. Noirs sur gris. Il se demanda si c'était le même siamang – ou le même gibbon – qui lançait le premier appel, tous les matins. Il se demanda si ses compagnons dormaient à poings fermés sur les branches, et si ça les ennuyait d'être réveillés ; ou si dormir sur les branches était inconfortable, et s'ils attendaient le lever du jour avec impatience pour se lever et se remettre à bouger. Peut-être que ça changeait selon les animaux, ou les circonstances – comme chez les êtres humains –, et que certains passaient ces derniers précieux moments à somnoler, avant que le bruit ne devienne un chœur d'opéra tapageur qui empêchait tout le monde de dormir. Même de loin, c'était un son excitant ; et maintenant, c'était le chant de la rencontre avec Caroline, alors il renonça à éviter d'effrayer les gros ongulés près du trou d'eau et hurla :

— OOOOUUUUUP ! OoooooouuuuuOOOOOOOUUUUUUPOUP ! OUP !

Il se sentait submergé. C'était la première fois qu'il éprouvait cette sensation, une nouvelle émotion, intense et sauvage. Plus d'excès de raison pour lui, plus maintenant ! Il se demandait ce que le gourou dirait de tout ça. Le vieil homme avait-il jamais ressenti cela ? Et si c'était de l'amour, et s'il le rencontrait pour la première fois, s'il n'avait jamais su auparavant ce que c'était ? Elle était mariée, certes,

mais il y avait des circonstances, des obstacles bien pires. Ça n'avait pas l'air de devoir durer. Il pouvait être patient. Il attendrait que la situation se décante. Il devrait attendre un nouvel appel, de toute façon.

Puis il vit de l'autre côté de la ravine, et en amont, un gibbon, ou un siamang, qui se balançait dans les branches. Une petite forme noire, comme un gros chat, mais aux bras très longs. Le singe classique. Il entrevit des joues blanches, et il sut que c'était l'un des gibbons. Des gibbons à joues blanches. Les *Oooup* paraissaient retentir à des kilomètres à la ronde, mais ils étaient peut-être tout près depuis le début. Dans la forêt, c'était difficile à dire.

Et d'autres suivirent le premier. Ils volaient dans les arbres comme des trapézistes surdoués, dingues, improvisant chaque balancement. La brachiation, quel mode de déplacement stupéfiant ! Frank les photographia aussi, en espérant que les images permettraient aux gens du FOG de les identifier. Se déplacer de branche en branche, sans projet, sans destination arrêtée, improviser au fur et à mesure… Il aurait payé cher pour les rejoindre et voler comme Tarzan, mais en les regardant il comprit que c'était un fantasme irréalisable. Les hominidés étaient descendus des arbres, ils ne vivaient plus dans la forêt. Tarzan avait tort, et même sa maison dans l'arbre était une régression.

En amont, les trois élans levèrent les yeux, dérangés, mais continuèrent à boire tout leur soûl. Frank se dressa sur le promontoire, chantant joyeusement son glissando qui allait crescendo, ce cri de joie animale : « Oooouuup ! »

À propos d'animaux, une fête était prévue, dans la matinée, au Zoo national rouvert.

Le Zoo national, qui était perché sur un promontoire surplombant une courbe du Rock Creek, avait beaucoup souffert lors de la grande inondation. Le flot surgissant du nord s'était rué à la rencontre du Potomac en crue, et les tourbillons avaient arraché beaucoup de barrières et d'aménagements du parc. La plupart des bâtiments et des enclos étaient heureusement en béton ; leurs fondations n'avaient pas été minées, et ils avaient tenu bon. L'administration avait pu financer les travaux de restauration en interne, et comme la plupart des animaux qui avaient été relâchés avaient survécu au déluge et avaient été récupérés assez facilement après (à vrai dire, certains étaient même retournés spontanément vers le zoo dès que les eaux s'étaient retirées), les travaux avaient été effectués très vite. Les Amis du Zoo national, qui étaient maintenant près de deux mille, y avaient participé par leur travail et leurs souvenirs du parc, et la version réhabilitée maintenant offerte au public ressemblait beaucoup à la précédente – en dehors d'une certaine rusticité, un peu insolite par endroits.

L'enclos des tigres et des lions, à l'extrémité sud du parc, était une île circulaire divisée en quatre quartiers, séparée des observateurs humains par des douves et un mur extérieur élevé. Les arbres de l'île avaient résisté, même s'ils avaient l'air étrangement maigres et dépouillés en ce mois de juin.

Par ce matin spécial, à la foule revenue s'était jointe la légation khembalaise, prête à répéter la cérémonie de bienvenue des tigres nageurs, si ironiquement interrompue par le déluge. Les Quibler étaient là aussi, évidemment ; l'un des tigres avait passé deux nuits dans leur sous-sol, et ils éprouvaient maintenant une sorte d'intérêt familial.

Anna apprécia de voir Joe se redresser dans son porte-bébé, sur le dos de Charlie, heureux d'être à un endroit d'où il y voyait bien. Il flanquait des coups sur le côté de la tête de Charlie en hurlant :

— Tigre ? Tigre ?

— Tigre, oui, acquiesçait Charlie en essayant, à l'aveuglette, d'attraper les petits poings qui le bourraient de coups. Nos tigres ! Les tigres nageurs.

La foule qui se pressait autour d'eux poussa des « Ooh » et des

« Ah » lorsque la porte du sanctuaire intérieur des tigres s'ouvrit, et quelques instants plus tard, les félins en sortirent d'un pas de sénateur, auréolés par le soleil matinal.

— Tigre ! Tigre !

La foule poussa des hurlements joyeux. Les tigres les ignorèrent superbement, indifférents au vacarme. Ils déambulèrent sur l'herbe délavée, reniflant les choses. L'un d'eux marqua le grand arbre de leur territoire – protégé des griffes mais pas des jets d'urine par une nouvelle clôture de bois –, et la foule fit « Ah ! », d'un seul cri.

Nick, l'aîné des enfants Quibler, expliqua aux gens qui se trouvaient près de lui que c'étaient des tigres du Bengale qui avaient été emportés vers la mer par une grande inondation du Brahmapoutre, et pas du Gange ; qu'ils avaient survécu en nageant ensemble pendant une durée inconnue, et que le Brahmapoutre changeait de nom et s'appelait Tsangpo après une courbe impressionnante. Anna demanda si le Gange n'avait pas débordé aussi, même un tout petit peu. Joe s'agitait dans son sac à dos, faisait des bonds, manquant basculer par-dessus la tête de Charlie. Qui écoutait Nick, tout comme Frank Vanderwal, debout derrière eux, parmi les Khembalais.

Rudra Cakrin fit un petit discours, traduit par Drepung, pour remercier le zoo et tous ceux qui y travaillaient, puis les Quibler.

— Tigre tigre tigre !

L'excitation de Joe arracha un sourire à Frank.

— Ooouup ! s'écria-t-il, imitant les gibbons.

Ce qui excita encore plus Joe. Anna eut l'impression que Frank était d'exceptionnellement bonne humeur. Des FONZies – des Amis du Zoo – lui donnèrent un gros badge du FOG, et il leur en demanda un autre, qu'il épingla sur le tee-shirt de Nick. Celui-ci soumit les volontaires à un feu roulant de questions sur les animaux du zoo qui étaient encore en vadrouille, tout en parcourant avidement la brochure du FOG qu'ils lui avaient donnée.

— Y a-t-il des animaux qui sont allés jusqu'à Bethesda ?

Frank répondit pour les FONZies, qui repartaient poursuivre leur ronde.

— Ils en trouvent des petits un peu partout. Apparemment, ils rayonnent autour des cours d'eau qui descendent du Rock Creek. Si tu regardes sur le site Web, tu verras tous les derniers repérages, et tu pourras suivre les signaux radios émis par ceux qui ont été repérés. Quand on s'inscrit au FOG, on peut afficher la localisation GPS de tous les animaux sauvages déjà repérés.

— Cool ! On pourrait aller en chercher ?

— Je ne demande pas mieux, répondit Frank. Ce serait amusant.

Il consulta du regard Anna, qui hocha la tête, toute contente.

— On pourrait partir en expédition, tous les deux.

— Le Rock Creek Park est rouvert ?

— Oui, pour les membres du FOG.

— Et on peut s'y promener sans danger ? demanda Anna.

— Bien sûr. Je veux dire, il y a des endroits de la gorge où les nouvelles parois ne sont pas encore stabilisées, mais on n'aura qu'à les éviter. Il y a un point d'observation d'où on peut voir la partie arrachée, et la nouvelle mare où beaucoup d'animaux viennent boire.

— Super !

Le plus gros des tigres nageurs s'aventura près des douves et tâta l'eau avec son énorme patte.

— Tigre tigre tigre !

Le tigre leva les yeux. Il repéra Joe, redressa son énorme tête et eut un bref rugissement émis sur ce qui devait être la fréquence la plus basse audible par un être humain, voire plus grave. C'était un son qu'on entendait surtout par l'estomac.

— Oooooh, dit Joe.

Et la foule en fit autant.

Frank eut un sourire. Celui qu'Anna pensait maintenant être son vrai sourire.

— Sacrée vocalisation ! dit-il.

Rudra Cakrin dit quelque chose en tibétain et Drepung traduisit ses paroles.

— Le tigre est un animal sacré, évidemment. C'est le symbole du courage. Chez nous, on ne doit pas prononcer ce nom à haute voix ; ça porte malheur. À la place, on préfère dire le Roi de la Montagne, ou le Gros Insecte.

— Le Gros Insecte ? répéta Nick, incrédule. À sa place, moi, ça me rendrait dingue !

Le plus gros tigre, un mâle, s'aventura près de l'arbre et griffa la nouvelle barrière, laissant de belles balafres sur le bois frais. La foule redoubla de « Oh » et de « Ah ».

— Hé ! s'écria Frank. Je voudrais voir si je peux faire démarrer les gibbons. Nick, tu veux venir avec moi ?

— Pour quoi faire ?

— Je voudrais faire chanter les gibbons. Je sais qu'ils en ont repris un ou deux.

— Oh, non, merci. Je pense que je vais plutôt rester ici, à regarder les tigres.

— D'accord. Si ça marche, tu devrais arriver à les entendre d'ici.

Les tigres finirent par s'allonger dans l'ombre du matin et regardèrent dans le vide. Les gens du zoo firent des discours tandis que la foule s'éparpillait un peu partout dans le zoo. De grands « whoouup » vigoureux émanaient de la direction générale des gibbons, mais ça ne ressemblait pas tout à fait à leurs vrais cris. Au

bout d'un moment, Frank revint en secouant la tête.

— Ils n'ont récupéré qu'un couple de gibbons. Les autres sont encore dans le parc. J'en ai vu quelques-uns. C'est chouette, dit-il à Nick. Ça te plaira.

Drepung s'approcha d'eux.

— Voulez-vous vous joindre à notre petite fête, à l'accueil ? demanda-t-il à Frank.

— Et comment ! Merci.

Ils suivirent les sentiers du zoo jusqu'à un bâtiment situé près de l'entrée, sur Connecticut. Drepung conduisit les Quibler et Frank vers une pièce, à l'arrière, et Rudra Cakrin leur indiqua des sièges autour d'une table ronde, sous une fenêtre. Il s'approcha de Frank et lui serra la main.

— Salut, Frank. Bienvenue. Content de vous revoir. Asseyez-vous, je vous en prie. Mangez et buvez un peu de thé.

Frank eut l'air surpris.

— Alors, vous parlez anglais !

Le vieil homme eut un sourire.

— Oh oui, anglais, très bien. Drepung m'a fait prendre des leçons.

Drepung leva les yeux au ciel et secoua la tête. Padma et Sucandra les rejoignirent alors qu'ils faisaient passer de minuscules tasses de thé tibétain. L'expression de Nick, qui flaira sa tasse et se mit à loucher, fit bien rire Drepung.

— Tu n'es pas obligé d'y goûter, assura-t-il au garçon.

— On dirait que chaque ingrédient s'ingénie à avoir mauvais goût individuellement… commenta Frank après y avoir goûté.

— Mauvais au début, répondit Drepung.

— Bon ! s'exclama Rudra. Bon produit.

Il se pencha en avant, porta sa tasse à ses lèvres. Il ne ressemblait pas au personnage autoritaire qui avait fait une conférence à la NSF, se dit Anna.

Ce qui expliquait peut-être pourquoi Frank le regardait avec une telle curiosité.

— Alors, vous avez pris des cours d'anglais ? demanda Frank. À moins que, comme disait Charlie, vous ne parliez anglais depuis le début, mais que vous ne vouliez pas nous le dire ?

— Charlie dit ça ?

— Je plaisantais, répondit Charlie.

— Charlie très drôle.

— Oui… Alors, vous prenez des cours ?

— Je suis savant. Étudier l'anglais comme un insecte.

— Un savant !

— Je suis toujours savant.

— Moi aussi. Mais je pensais vous avoir entendu dire, à votre

conférence, que la rationalité ne suffisait pas. Qu'un excès de raison était une forme de folie.

Rudra échangea quelques mots avec Drepung et dit :

— La science est plus que la raison. Plus forte.

Il donna un coup de coude à Drepung, qui développa :

— Rudra Cakrin utilise un mot pour science qui est un peu comme dévotion. Une sorte de dévotion, dit-il. Une façon d'honorer, ou d'adorer.

— D'adorer ? Mais quoi ?

Drepung interrogea Rudra, traduisit sa réponse :

— Tout ce que vous trouvez. Dévotion serait un meilleur mot qu'adoration, peut-être.

Rudra secoua la tête, comme frustré par la palette limitée offerte par la langue anglaise.

— Vous *observez*, dit-il de sa voix rocailleuse, les yeux fixés sur Frank. *Écoutez.* Si vous pouvez. Un peu comme guérir.

Il fit à nouveau appel à Drepung. Un rapide échange en tibétain, puis il poursuivit :

— Regarder et guérir, oui. Faire mieux. Faire pire, faire mieux. Par exemple, faire une *promenade.* Regarder *dedans.* Dedans, dehors, autour, en bas, en haut. En haut et en bas. Dessus et dessous. Ha ha ha.

Drepung dit :

— Ses leçons d'anglais lui profitent beaucoup.

À ces mots, Sucandra et Padma se mirent à rire, et Rudra fronça les sourcils, un froncement de sourcils ironique, complètement différent du vrai.

— Il garde rarement longtemps ses professeurs, dit Padma.

— Il les jette comme des mouchoirs en papier, amplifia Sucandra.

— Eh bien ! dit Frank.

Le vieil homme retourna à son thé, puis dit à Frank :

— Vous viendrez chez nous, s'il vous plaît ?

— Merci, avec plaisir. Je crois que c'est tout près de la NSF…

Rudra secoua la tête et prononça quelques mots en tibétain.

— Quand il dit « chez lui », il veut parler du Khembalung, dit Drepung. Nous prévoyons d'y retourner pour un bref voyage, et le rimpoche pense que vous devriez vous joindre à nous. Il pense que ce serait très instructif pour vous.

— Ça, j'en suis sûr, répondit Frank, surpris. Et j'adorerais voir ça. J'apprécie qu'il ait pensé à moi. Mais je ne vois pas comment je pourrais faire. Je crains de ne guère avoir le temps, en ce moment.

Drepung hocha la tête.

— Tout ça est vrai. C'est bien pour ça que nous ne prévoyons qu'un bref séjour. Ce qui permettra à la famille Quibler de se joindre

également à nous. Oui, ils viennent tous, poursuivit Drepung en réponse à la surprise affichée de Frank. Nous prévoyons deux jours de voyage pour aller là-bas, quatre jours au Khembalung, deux jours pour revenir. Huit jours d'absence en tout. Mais une semaine très intéressante, je peux vous l'assurer.

— Ce n'est pas la saison des moussons, là-bas ?

Les Khembalais hochèrent solennellement la tête.

— Mais pas de mousson, cette année. Ni les deux années précédentes. Grosse sécheresse. Une autre raison d'aller voir.

Frank hocha la tête, regarda Anna et Charlie.

— Alors, vous y allez vraiment ?

— Je me suis dit que ce serait bien pour les garçons, répondit Anna. Mais je ne peux pas quitter mon travail trop longtemps.

— Ou bien sa tête va exploser, dit Charlie en levant la main pour dévier le coude d'Anna qui se pointait vers ses côtes. Je plaisante ! Et puis, tu pourras travailler dans l'avion. Je m'occuperai de Joe. Je m'occuperai de lui pendant tout le voyage.

— D'accord, répondit rapidement Anna.

— Charlie très drôle, répéta Rudra.

— Eh bien, je vais y réfléchir, dit Frank. Ça paraît intéressant. Et j'apprécie l'invitation, ajouta-t-il avec un hochement de tête à l'intention de Rudra.

— Merci, répondit Rudra.

Sucandra leva son verre.

— Au Khembalung !

— Non ! s'écria Joe.

3

Retour au Khembalung

Un samedi, Charlie sortit tout seul. Joe était à la maison avec Anna, et Nick était parti avec Frank, traquer les animaux. Après avoir fait quelques courses, il fouina un moment dans une librairie d'occasion, et il remettait un livre sur une étagère quand une femme s'approcha de lui et lui demanda :

— Excusez-moi, vous savez où je pourrais trouver William Blake ?

Étonné qu'elle le prenne pour un employé (ils avaient tous vingt-cinq ans et étaient habillés en noir), Charlie la regarda d'un œil atone.

— C'est un poète, expliqua la femme.

Deuxième choc : non seulement on le prenait pour un employé du Second Story, mais encore on le pensait du genre à ne pas connaître William Blake…

— Le rayon poésie est par là, réussit-il enfin à dire, avec un vague geste vers le fond de la boutique.

La femme s'éloigna en secouant la tête.

« Tigre, tigre, tout brûlant… » pensa Charlie, mais il se retint de le dire.

Comme il se retint de hurler : « N'oubliez pas les livres d'art grand format avec les reproductions de ses gravures ! »

Ou encore : « Vous verrez – enfin, je pense –, en réalité, l'artiste était bien meilleur que le poète ! Sa poésie n'est qu'un ramassis de charabia boiteux. Enfin, presque tout. »

Son téléphone portable sonna, et il le tira de sa poche.

— William Blake racontait n'importe quoi !

— Allô, Charlie ? C'est vous ?

— Oh, salut, Phil ! Écoutez, est-ce que je vous fais l'impression d'être du genre à ne pas connaître William Blake ?

— Je ne sais pas. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Bon sang ! Vous savez, de grands chants sont perdus pour le monde parce qu'on ne dit pas ce qu'on pense. La plupart de nos meilleures répliques, on ne les prononce jamais.

— Je n'ai pas ce problème.

— Ça non, je dois dire… Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai réfléchi à notre conversation, au Lincoln Memorial.

— Notre… Ah oui. Bon ! Alors, vous allez vous lancer ?

— Je crois que oui, en effet.

— Génial ! Vous avez vu ça avec les gars qui tiennent les cordons de la bourse ?

— Oui, et on dirait que ça va coller. Il y a tout un tas de gens qui veulent que ça change.

— Ça, c'est sûr. Mais… euh… vous pensez vraiment avoir une chance d'enlever le morceau ?

— Oui, je pense que oui. Les réactions sont positives. Mais quand même…

— Quand même quoi ?

Phil poussa un soupir.

— Je m'inquiète de l'effet que ça pourrait avoir sur moi. Je veux dire, il paraît que le pouvoir corrompt, hein ?

— Oui, mais du pouvoir, vous en avez déjà.

— Donc ça y est, je suis corrompu, c'est ça ? Mais ça peut toujours empirer, non ? Le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt absolument, à ce qu'il paraît ? C'est William Blake qui a dit ça ?

— Non. Lord Acton.

— Ouais, c'est ça. Mais il a oublié le corollaire : le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument, et un peu de pouvoir ne corrompt qu'un petit peu.

— C'est possible, oui.

— Et tout le monde a un petit peu de pouvoir.

— Je suppose.

— Alors nous sommes tous un peu corrompus.

— Hmm…

— Allons, comment pourrait-il en être autrement ? C'est comme ça. Le pouvoir corrompt, et nous avons tous du pouvoir, alors nous sommes tous corrompus. Un syllogisme parfait, si je ne me trompe. Et, de fait, les seuls individus dont nous ne pensons pas qu'ils soient corrompus sont généralement des gens sans pouvoir. Les prisonniers politiques, les faibles d'esprit, les vieux, les saints, les enfants…

— Mes enfants ont un pouvoir.

— Oui, mais sont-ils parfaitement purs et innocents ?

Charlie pensa à Joe, qui feignait un désespoir monumental quand Anna rentrait à la maison après le boulot.

— Non. Ils sont un peu corrompus.

— Ah ah, nous y voilà.

— Je suppose que vous avez raison. Et les saints ont un pouvoir, mais ils ne sont pas corrompus, et c'est pour ça qu'on dit qu'ils sont des saints. Mais où est-ce que ça nous mène ? Au fait que dans ce monde de corruption universelle vous pourriez aussi bien être président ?

— Oui. C'est ce que je me disais.

— Bon, alors, tout va bien.

— Oui. Mais ce qu'il y a de triste, c'est que la corruption n'atteint pas

seulement les gens au pouvoir. Elle contamine leurs proches. Elle se répand autour d'eux. Je sais que c'est vrai parce que je le constate. Tous les jours, des gens viennent me voir parce que j'ai du pouvoir et je les regarde se corrompre, ou devenir dingues, d'une manière ou d'une autre. Je les vois pourrir sous mes yeux. C'est déprimant. C'est comme si j'avais le don de changer l'or en merde, comme le roi Midas, mais à l'envers.

— La solution est dans la sainteté. Faites comme Lincoln. Il avait du pouvoir, mais il a conservé son intégrité.

— Lincoln voyait à quel point son pouvoir était limité. Les événements échappaient à son contrôle.

— C'est vrai pour nous aussi.

— Exact. Bien vu. Je vais essayer de ne pas m'en faire. Mais, vous savez, je vais avoir besoin de vous, les gars. Je vais avoir besoin d'amis qui me diront la vérité.

— Nous serons là. Nous ne vous cacherons rien.

— Bon. J'apprécie. Parce que ça fait assez bizarre d'envisager une perspective pareille.

— Ça, j'en suis sûr. Mais vous feriez aussi bien d'y aller. Que vous ayez le doigt dedans, ou tout un bras… Et nous avons besoin de vous.

— Vous m'aiderez pour les problèmes d'environnement ?

— Comme toujours. Je veux dire, il faut que je m'occupe de Joe, vous le savez bien. Mais je peux toujours répondre au téléphone. Je serai disponible à tout moment… Oh, non, pitié ! La revoilà ! Écoutez, Phil, il faut que je me tire de là avant que cette bonne femme ne revienne m'apprendre qu'Abraham Lincoln était président…

— Dites-lui que c'était un saint.

— Faites-en votre saint patron et tout ira bien pour vous. Allez, salut !

— On dit : « Au revoir, monsieur le Président ! »

Il était sous surveillance.

Après l'euphorie de la rencontre avec Caroline – il avait parlé avec elle, il l'avait embrassée, ils avaient prévu de se revoir –, était venu le temps de la redescente : Frank encaissait la réalité déstabilisante des nouvelles qu'elle lui avait apportées. La Sécurité du territoire le tenait à l'œil. Pas moins.

Ça faisait froid dans le dos. Enfin, ce n'était pas comme s'il avait quelque chose à cacher – sauf que si, justement. Il avait essayé de torpiller la demande de bourse d'un jeune collègue, afin de réserver ses travaux à une boîte privée avec laquelle il était en relation ; et la première partie du plan avait marché. Il était peu probable que ce soit pour ça qu'on le tienne à l'œil – mais d'un autre côté, peut-être que si, justement. Le lien avec Pierzinski était apparemment la principale raison pour laquelle on s'intéressait à lui. Une preuve de ce qu'il avait essayé de faire… en trouverait-on dans les dossiers ? S'il avait agi ainsi, c'était en partie parce que ce n'était pas en contradiction avec les protocoles des panels de la NSF. Cela dit, parmi les autres actions qu'il passait maintenant en revue, il avait souvent téléphoné à Derek Gaspar, le PDG de Torrey Pines Generique. Lors de certains de ces coups de fil, il avait peut-être manqué de réserve.

Enfin, maintenant, il n'y pouvait plus rien. Il ne pouvait que se concentrer sur le présent, et sur l'avenir.

Il pensait à tout ça, dans son bureau, en regardant son ordinateur. Il était connecté sur le Net, évidemment. Il disposait d'antivirus, de pare-feux, de clés de cryptage. Mais pour ce qu'il en savait, il y avait des programmes encore plus puissants capables de court-circuiter tout ça et de fouiner directement dans ses fichiers. En tout cas dans ses mails. Et dans ses conversations téléphoniques, bien sûr. Dans son compte en banque, évidemment, ses crédits et tout ce qui concernait l'état de ses finances – autant d'informations offertes à l'examen des participants d'une sorte de marché à terme virtuel, un marché qui spéculait sur les idées, les technologies et les chercheurs émergents. Parce qu'on pouvait spéculer là-dessus, comme sur n'importe quelle marchandise. Les gens considérés comme des marchandises… Enfin, ce ne serait pas la première fois.

Il entra dans un cybercafé et paya – cash – le droit de s'asseoir

devant une des machines de la maison, avec un triple expresso en prime. Il fit un tour de piste, juste pour voir ce qu'on trouvait.

Les premiers sites sur lesquels il tomba parlaient du projet de FuturMAP, le Marché d'analyse politique qui avait pété à la gueule de la DARPA, l'agence du Pentagone spécialisée dans les projets de recherche avancée en matière de défense, il y avait déjà un moment de ça. John Poindexter, qui avait été impliqué dans l'affaire de l'Irangate, avait lancé un marché à terme où on pouvait miser sur les événements susceptibles de se produire au Moyen-Orient, et notamment les attentats terroristes et les assassinats. Huit jours, même pas, après l'annonce du projet, Poindexter avait été contraint à la démission, et la DARPA avait coupé les vivres non seulement au projet FuturMAP, mais à toutes les recherches concernant les marchés en tant qu'outils prédictifs. Ce qui avait, à l'époque, fait pousser les hauts cris à divers groupes convaincus que les marchés pouvaient être des instruments de prévision puissants : après tout, ils distillaient le corpus d'informations et de compétences de beaucoup de gens, qui ne risquaient pas d'agir contre leurs intérêts. Des individus différents apportaient une expertise différente à la table, disait-on, et on pensait que l'information agrégée avait plus de chances d'anticiper les performances des valeurs cotées que n'importe quel individu ou groupe isolé.

Tout ça faisait à Frank l'impression d'une belle fumisterie, mais ce n'était pas la question. Les fétichistes du marché qui dominaient la civilisation actuelle n'allaient sûrement pas renoncer à une idée aussi politiquement correcte rien qu'à cause de la bourde d'un service de communication. Et, de fait, Frank tomba très vite sur l'annonce d'un programme appelé ARDA, pour Advanced Research and Development Activity, qui recouvrait à la fois le programme Total Information Awareness, ou Projet de connaissance totale de l'information, et le marché à terme des idées. L'ARDA avait été créé dans le cadre du National Foreign Intelligence Program, un programme de recherche de renseignements dépendant d'une agence qui n'avait pas été publiquement identifiée. « Extraction d'information », « Mise en évidence de liens », « Analyse et surveillance de réseaux sociaux » ; toutes sortes de projets de fouille de données avaient été engloutis avec le marché à terme d'idées, dans ce terrier de lapin qu'Alice n'eût pas renié.

Avant de quitter le devant de la scène avec tous les programmes de cet acabit, le concept de marché à terme des idées avait été peaufiné pour traiter avant tout les problèmes d'itération. Le système d'« enchères conditionnelles » permettait aux participants de faire varier leur mise en fonction des événements intermédiaires. Et – ainsi qu'il le découvrit en poursuivant sa lecture – des « market makers »,

ou faiseurs de marché, avaient été introduits dans le système : des enchérisseurs automatisés qui étaient toujours prêts à intervenir, permettant de soutenir le marché même quand il y avait peu de participants. Les premiers programmes de market makers avaient perdu des sommes considérables, mais leurs programmeurs les avaient si bien perfectionnés qu'ils étaient désormais capables de rivaliser victorieusement avec les traders en chair et en os.

Bingo. Les investisseurs de Frank.

Ce concept de marché à terme était ensuite devenu super secret, tout comme l'ARDA proprement dite. Quel que soit le stade de développement qu'elle avait atteint, elle utilisait sans aucun doute ces programmes susceptibles de mettre en coupe réglée l'avenir des chercheurs et de leurs idées, anticipant lesquels auraient du succès grâce au pool collectif d'informations prévu par le concept de Total Information Awareness, qui se proposait de collecter toutes les informations de la sphère de données.

Donc : des marchés virtuels, avec des participants virtuels, engendrant des résultats virtuels, suivis par des vraies gens dans de vraies agences de sécurité. Tout ça dans le cadre du nouvel environnement sécurisé conçu par les décrets de la Sécurité du territoire. Que tous ces gens aient choisi un intitulé nazi pour leur entreprise était probablement plus un aveu d'ignorance et de stupidité que le fruit d'une intention maléfique. Cela dit, ce n'était pas plus rassurant.

Frank se demanda brièvement s'il pourrait en apprendre assez pour effectuer des transcriptions à l'envers et utiliser le système contre lui-même. Le bombardement Google avait réussi à influer sur la datasphère, en référençant les informations de telle sorte qu'elles irriguent le système de façon inappropriée. Cette méthode particulière avait été contrée par les blockers, mais il y avait d'autres méthodes, qui utilisaient les modèles de cascades de bifurcations, dans l'esprit des algorithmes que Frank et Yann Pierzinski avaient étudiés. Pierzinski était le jeune crack apparu comme une comète, qui avait entrepris de déchiffrer un territoire inexploré ; mais c'était Frank qui avait vu les applications potentielles dans le monde réel de son nouvel et puissant algorithme. Et voilà qu'il venait peut-être d'en identifier une autre. Yann ne le ferait jamais ; c'était un de ces mathématiciens qui se fichaient purement et simplement de tout le reste.

Il y avait les théoriciens et les ingénieurs, et il y avait la poignée de gens qui avaient un pied dans chacun des deux domaines, ceux qui avaient le don d'identifier les théories qui avaient le plus de chances de porter leurs fruits dans le monde réel, et de suggérer aux habitants du monde des ingénieurs les moyens d'y arriver. C'était comme ça que Frank voyait son rôle, et il se demandait maintenant comment le

problème pourrait être formulé pour un mathématicien, puis pour une équipe d'ingénieurs…

Frank faillit appeler Edgardo, qui, comme lui, faisait le lien entre ces deux domaines, et lui demander ce qu'il savait sur la question ; notamment parce que, avant d'entrer à la NSF, Edgardo était à la DARPA. Comme la NSF, la DARPA embauchait surtout des chercheurs résidents, sauf que, au lieu d'un an ou deux, à la DARPA les missions étaient généralement de trois ou quatre ans. Mais Edgardo en était parti au bout d'un an. Il ne s'était jamais étendu sur les raisons. Il avait juste, une fois, lâché que son attitude n'avait pas été appréciée. Son point de vue sur cette affaire de surveillance avait toutes les chances d'être extrêmement intéressant…

Sauf que Frank ne pouvait évidemment pas l'appeler. Même son portable pouvait être sur écoute ; et celui d'Edgardo aussi. Tout à coup, il repensa à l'ouvrier qui avait installé une nouvelle ligne électrique dans son bureau. Un fil électrique pouvait-il être muni d'un répartiteur qui redirigeait toutes les données entrantes dans plusieurs directions ? Et d'un micro ? Et de quoi d'autre encore ?

Probablement. Il faudrait qu'il en parle à Edgardo de vive voix, et en privé. Le jogging de l'heure du déjeuner lui en donnerait l'occasion ; le groupe s'étirait souvent le long des sentiers.

Il avait besoin d'en savoir davantage. Il avait déjà hâte que Caroline rappelle. Il voulait parler à tous ceux qui étaient impliqués : Yann Pierzinski – et donc Marta, ce qui serait pénible, terrible, en fait, mais Marta était partie pour Atlanta avec Yann, ils vivaient ensemble, alors il n'y avait pas moyen d'y couper. Et il y avait Francesca Taolini, qui avait manœuvré pour faire embaucher Yann par une boîte pour laquelle elle avait été consultante, exactement comme Frank espérait lui-même le faire. Le soupçonnait-elle d'avoir eu des vues sur Yann ? Avait-elle perçu la puissance de son algorithme ?

Il regarda sur Google ce qu'on pouvait trouver sur elle. Il s'avéra, entre autres choses intéressantes, qu'elle participait à l'organisation d'une conférence au MIT sur la bio-informatique et l'environnement. Exactement le genre de manifestation à laquelle Frank pourrait assister. Apparemment, la NSF avait même déjà prévu d'y envoyer un groupe, pour parler des nouvelles institutions fédérales.

D'abord, la rencontrer, puis filer à Atlanta voir Yann – est-ce que ça ferait monter ses actions sur le marché virtuel, est-ce que ça lui vaudrait d'être plus étroitement surveillé ? Ce n'était pas une pensée agréable. Elle lui arracha même une grimace.

Il ne pouvait complètement échapper à cette surveillance. Il devait continuer à faire comme si de rien n'était. Après tout, c'était une façon de tester la sensibilité de la surveillance dont il était l'objet. Il irait donc voir Taolini et Pierzinski, et il verrait bien si ça boostait

sa cote. Sauf que, pour le savoir, il aurait besoin d'informations détaillées de la part de Caroline.

Il envoya un mail au bureau de voyage de la NSF et leur fit réserver des vols pour Boston. Un aller et retour dans la journée devrait faire l'affaire.

Certains matins, il était réveillé par la pluie qui crépitait sur son toit et sur les feuilles, tout autour de lui. La lumière de l'aube, filtrée et mouillée. Il restait allongé dans son duvet, à regarder les gris s'argenter. Son toit se prolongeait bien au-delà de son plancher d'agglo. Quand tous les câbles et les sandows étaient bien tendus, le plastique transparent frémissait avec raideur dans le vent, éparpillant ses résilles liquides. Et Frank regardait tout ça, bien au sec si l'on excluait le taux d'humidité qui accompagnait la pluie, contre lequel il n'y avait rien à faire. C'était toujours comme ça quand on campait. Mais dans l'ensemble il était bien au chaud et au sec, dans les hauteurs de la forêt, sous la pluie, dans la canopée de la forêt tropicale, encocooné dans les éclaboussures d'un million de gouttes et le souffle humide du vent dans les branches. Oui, il était un primate arboricole, confortablement allongé dans son duvet, sur son matelas de mousse, à regarder à travers le rideau de perles d'eau. Un matin vert argenté.

Il entendait souvent les autres primates arboricoles saluer le jour. Ces jours-ci, ils dormaient sur la pente abrupte, de l'autre côté du torrent. Le premier cri du matin emplissait la ravine, grave et liquide au départ, un étrange croisement de sirène et de voix. Il en avait chaque fois des frissons dans le dos. C'était quelque chose de fortement ancré en lui. Aucun doute, le cerveau hominidé comportait une aptitude musicale distincte de sa faculté langagière. Ses contemporains avaient tendance à n'utiliser que la fonction « écoute » de leur cerveau musical, et loupaient donc l'expérience somatique qui consistait à produire les sons. Une fois qu'on l'avait perdue, c'était tout le potentiel expérimental qui faisait défaut. « Ooouup ! » Chanter, hurler ; tout ça paraissait si bon. « Ooouh-oooouuuu-da. »

Il devrait écrire quelque chose là-dessus. La musique comme précurseur du langage chez les primates. Encore un sujet à ajouter à sa liste d'articles à écrire, qui en comportait déjà des dizaines. Il savait qu'il n'y arriverait jamais, mais il faudrait que quelqu'un le fasse.

Il avait prolongé son toit pour couvrir l'échancrure dans la balustrade et le plancher par laquelle il faisait descendre son échelle de corde, et il arriva en bas sans trop se mouiller. Traverser la forêt, dont le sol n'était pas encore détrempé, récupérer son van, faire le tour de Washington sur le Beltway, passer les premiers coups de fil de la journée avec son oreillette. S'arrêter à l'Optimodal en chantonnant

tout bas « J'suis optimodal, aujourd'hui, complètement optimodal ! » Et puis la salle de musculation, où – il était six heures – Diane s'exerçait sur une presse à jambes. De grands bonjours familiers, un petit échange de considérations sur la pluie, et ses appels du matin, généralement vers l'Europe pour profiter du décalage horaire. Apparemment, l'été était très frais en Europe, et il y avait beaucoup de pluie, et des orages, qui étaient accueillis comme salvateurs ; mais les administrations chargées de l'environnement se répandaient en avertissements.

La douche, se changer, aller à pied à la NSF avec Diane. Étonnant comme les habitudes s'installaient vite. Frank avait fini par conclure qu'on ne pouvait pas s'en passer. Il avait maintenant tout un éventail d'habitudes entre lesquelles choisir, une sorte de menu. Dans son bureau, relever les messages téléphoniques et les mails, aller chercher un café, s'attaquer aux messages en attente de réponse, rédiger, sur le tableau blanc, une liste de « choses à faire » pour la journée, et manger un morceau quand son estomac se rappelait à son bon souvenir.

Parmi les « choses à faire », il y avait une réunion organisée par Diane, en fin de matinée, avec divers responsables de division, dont Anna, et des membres du Comité scientifique.

Diane s'était documentée afin de se faire une opinion personnelle sur le changement climatique, dans ses grandes lignes. Mais d'abord, elle avait de bonnes nouvelles à leur annoncer : les commissions des crédits du Congrès avaient débloqué deux milliards de dollars pour la NSF, afin qu'elle prenne les problèmes climatiques à bras-le-corps, le plus vite possible.

— Ils veulent qu'on prenne des mesures, mais d'une manière strictement scientifique.

Edgardo renifla.

— Ils veulent une balle d'argent. Une sorte de piqûre technique qui fera disparaître tous les problèmes de façon indolore pour Wall Street…

— Peu importe, répondit Diane. Tout ce qui compte, c'est qu'ils nous financent. À nous de décider de ce qui a des chances de marcher.

Elle cliqua sur la première page de sa présentation PowerPoint.

— Donc… Un problème environnemental global, qui se traduit par une dégradation de l'habitat et une élévation de cent ppm du carbone atmosphérique, entraînant disparition d'espèces et problèmes de ressources alimentaires… Sérions les questions entre les terres, les océans et l'atmosphère. Sur terre, on constate une diminution des surfaces cultivables, une désertification et, en certains endroits, des inondations. Dans les océans, une élévation du niveau de la mer, soit

lente, à cause du réchauffement global, qui est déjà amorcé, soit rapide, à cause du détachement de la banquise dans l'ouest de l'Antarctique. La probabilité du détachement de la banquise de l'Antarctique est très difficile à calculer. Il y a aussi le problème de la circulation thermohaline, et plus particulièrement de la stagnation du grand courant mondial dans l'Atlantique Nord, la diminution des espèces de poissons et la disparition des récifs coralliens. Les océans posent des problèmes plus préoccupants que nous ne le pensions. Dans l'atmosphère, tout le monde est sensibilisé à l'élévation du gaz carbonique, bien sûr, mais il y a aussi le niveau du méthane et d'autres gaz de serre plus puissants…

Elle cliqua sur l'image suivante.

— Commençons par l'atmosphère, et d'abord sa teneur en gaz carbonique. Elle est actuellement de 440 ppm, alors qu'elle était de 280 avant la révolution industrielle. Il est clair que nous devons réduire les rejets de CO_2 dans l'atmosphère, malgré l'industrialisation de la Chine, de l'Inde et d'autres pays de ce genre. Et puis il serait intéressant de voir si nous ne pouvons pas séquestrer une proportion importante du CO_2 qui se trouve déjà dans l'atmosphère. Des études de puits de carbone sont déjà lancées.

« D'où vient le carbone de l'atmosphère ? Eh bien, principalement, de la production d'énergie et des voitures. Nous brûlons des carburants fossiles pour la production d'électricité et pour les transports de personnes et de marchandises. Si nous avions des véhicules moins polluants et des sources d'énergie plus propres, nous enverrions moins de carbone dans l'air. Il y a déjà eu beaucoup de recherches sur ces deux fronts, avec des perspectives très excitantes à explorer ; mais au final, les industries automobile et pétrolière, qui sont très puissantes, travaillent main dans la main pour faire obstacle à la recherche et au développement de technologies plus propres, susceptibles de les remplacer. En partie à cause de leur lobbying, ici, à Washington, les recherches sur des technologies plus propres sont sous-financées, alors que certaines nouvelles méthodes se révèlent très prometteuses. Il y en a même qui seraient prêtes à être mises en œuvre, et qui pourraient changer très rapidement les choses, mais elles sont encore trop coûteuses pour être compétitives, surtout compte tenu des investissements initiaux, quels qu'ils puissent être.

« Voilà… Compte tenu de la situation, je pense que nous devons identifier les deux ou trois options les plus prometteuses chez les deux grands émetteurs de carbone, l'énergie et les transports, et mettre immédiatement la gomme sur ces options. Des projets pilotes, peut-être des concours dotés de prix, sûrement une révision de la fiscalité et des structures de taxation afin d'inciter l'industrie privée à investir…

— Faire en sorte que les émissions de carbone reviennent

vraiment cher, dit Frank.

— Faire en sorte que l'essence soit vraiment chère, répondit Edgardo.

— Oui. Ce sont des problèmes plus purement économiques ou politiques. Sur lesquels nous risquons de nous heurter à une résistance politique.

— Vous vous heurterez à une résistance politique sur tous ces fronts.

— Oui. Mais nous devons œuvrer pour tout ce qui semble pouvoir être utile, résistance politique ou non. Je suis de plus en plus convaincue que ça devra être un effort pluridisciplinaire, au sens le plus large. Le front est très vaste, et nous ne pouvons éluder les difficultés sous prétexte qu'il y a des problèmes. Je me contentais de les mentionner.

Elle cliqua sur l'image suivante.

— Les voitures… Il faut compter une dizaine d'années pour remplacer le parc automobile, alors si nous voulons qu'il se passe quelque chose pendant cette période, il faut commencer tout de suite. Des véhicules électriques, à hydrogène, à pile à combustible. Et puis il y a des choses que nous pourrions faire tout de suite pour améliorer les modèles actuels. Accroître le rendement énergétique, évidemment. Ça pourrait être légalisé. De même que la versatilité des carburants. On pourrait ajouter à toutes les voitures conventionnelles un système qui leur permettrait de brûler de l'essence, de l'éthanol ou du méthanol. Ça ne coûterait que quelques centaines de dollars par véhicule. Ça aussi, on pourrait l'imposer par voie législative, en invoquant un argument de sécurité nationale : si nos ressources en pétrole venant de l'étranger venaient à manquer subitement, tout le monde pourrait encore rouler à l'éthanol. Nous ne serions pas complètement paralysés.

— Brûler de l'éthanol renverrait encore du gaz carbonique dans l'atmosphère, objecta Frank.

— Oui, mais l'éthanol est produit à partir de matériaux biologiques que la plante extrait de son environnement, et de toute façon, à sa mort, elle aurait pourri et réintégré l'environnement sous forme de carbone. La brûler renvoie ses composants dans l'atmosphère, où ils sont de nouveau captés par des plantes qui seront utilisées par la suite comme carburant. C'est un système en vase clos, où le bilan du rejet de carbone dans l'atmosphère est nul, et celui des transports effectués important. Alors que la combustion des énergies fossiles, le pétrole et le charbon, rejette dans l'atmosphère d'importantes quantités de carbone qui sont proprement séquestrées avant son extraction. L'éthanol est donc préférable ; il est immédiatement disponible, et les véhicules normaux peuvent déjà

l'utiliser. La plupart des autres technologies destinées à promouvoir des énergies propres ont dix années de recherche et de développement devant elles. Alors réjouissons-nous d'avoir une technologie de substitution directement exploitable. C'est clair : elle devrait déjà être exploitée.

— Sans toutes ces obstructions politiques.

— Oui. Dans ce domaine, il va falloir que nous fassions l'éducation du Congrès, de l'administration et de la population. Réfléchissez à la façon dont nous pourrions procéder… Bon, pour l'instant, passons à la production d'énergie plus propre…

Diane cliqua sur la diapo suivante.

— Là aussi, nous avons déjà des options viables : toutes les énergies renouvelables, dont beaucoup marchent et sont prêtes à être développées. Le vent, la géothermie, l'énergie solaire, etc. Il y en a une dont le potentiel de croissance est formidable : l'énergie solaire. La production d'électricité à partir de la lumière du soleil pose des problèmes technologiques assez compliqués pour susciter divers projets d'amélioration concurrents, qui devront faire la preuve de leur efficacité. Nous pourrions participer à l'identification de ceux qui méritent un accompagnement et un gros coup de pouce. Il y a la recherche photovoltaïque, bien sûr, mais nous devons aussi nous intéresser à ces systèmes de miroir flexible qui dirigent la lumière vers des éléments chauffants, transformant la chaleur en électricité. Plus loin, dans la liste, il y a aussi l'énergie solaire spatiale, qui concentre la lumière solaire de l'espace et la projette vers la Terre…

— Mais ça exigerait l'aide de la NASA, non ?

— Oui, la NASA devrait être impliquée. Les projets solaires spatiaux envisageables exigeraient tous des propulseurs vraiment puissants.

— Et le Département de l'Énergie ?

— Pourquoi pas ? Le problème, là, c'est que certaines agences fédérales ont été phagocytées par les industries qu'elles étaient censées contrôler, et le Département de l'Énergie fait partie du lot. Elles auraient dû jouer un rôle moteur dans le domaine de l'énergie propre, mais elles ont vu le jour sous l'égide du CEA français, et pendant un moment elles n'ont eu d'yeux que pour l'énergie nucléaire, et maintenant, ce sont des marionnettes de l'industrie pétrolière. Autant dire qu'elles font obstacle à l'innovation depuis bien des années. Je ne vois pas comment ça pourrait changer. J'imagine que la seule chose positive qu'on peut en attendre est une version de charbon propre. Si on arrivait à gazéifier le charbon, on pourrait en capturer et en séquestrer le carbone avant la combustion. Ce serait bien, s'ils arrivaient à faire décoller le projet. Mais en amont, la triste vérité, c'est que le Département de l'Énergie risque d'entraver nos efforts

plutôt que de les favoriser. Il va falloir que nous tentions d'obtenir leur adhésion au projet, tout en évitant les bâtons qu'ils ne vont pas manquer de nous mettre dans les roues…

Nouveau clic de souris.

— Passons à la capture du carbone et à sa séquestration. Là, tous les espoirs résident dans la découverte de moyens de capturer une partie du CO_2 déjà présent dans l'atmosphère. Ça pourrait évidemment être très utile. Il existe des moyens mécaniques d'y parvenir, mais à une échelle beaucoup trop restreinte. Si quelque chose doit marcher, ce sera probablement une méthode biologique. Celle qui vient immédiatement à l'esprit consiste à faire pousser davantage de plantes. Les programmes de reforestation sont utiles à tous points de vue : elle favorise la stabilisation des sols, la restauration de l'habitat, la production d'énergie et de matériaux de construction, tout en attirant le carbone. Les peupliers sont souvent cités : ce sont des arbres à croissance rapide, qui offrent une perspective très significative d'attraction du gaz carbonique contenu dans l'atmosphère.

« Autre méthode biologique possible : la modification génétique d'un système biologique afin d'accroître sa captation du carbone atmosphérique. Ce problème de biotechnologie pourrait se révéler crucial, et bien utile à court terme, parce que ça pourrait aller assez vite.

Pendant un moment, ils discutèrent des moyens logistiques nécessaires au lancement des projets que Diane avait évoqués jusque-là, et Anna prit le relais devant l'écran PowerPoint :

— Un autre moyen de séquestration du gaz carbonique consiste à ne pas consumer le pétrole que nous brûlerons si nous continuons sur notre lancée. Autrement dit, en l'économisant. Ça pourrait faire une énorme différence. Et comme il n'y a pas un seul autre pays qui consomme au même rythme que les États-Unis, il suffirait que nous décidions de réduire notre consommation pour que la consommation mondiale diminue de façon significative.

Elle cliqua sur une diapo intitulée *taux de carbone.* Elle consistait en une liste de phrases :

• *conservation, préservation (efficacité énergétique, taxes sur le carbone) ;*
• *réduction volontaire ;*
• *responsabilité, action légitime (religion) ;*
• *durabilité, permaculture ;*
• *laisser aux générations futures un système environnemental sain.*

Edgardo secoua la tête.

— Vous savez, ce mouvement volontaire vers la simplicité, que

les ingénieurs appellent « amishisation », n'a aucune chance de fonctionner. Jamais. Non seulement nous aimons trop notre confort et nos jouets, non seulement nous sommes trop égoïstes et trop paresseux pour nous lancer là-dedans, mais encore il y a une industrie de cinquante milliards de dollars par an qui s'oppose à ce changement, et c'est la *publicité.*

— On pourrait peut-être demander à une boîte de pub de concevoir une série d'annonces télé sur la réduction volontaire qu'on diffuserait sur certaines chaînes, suggéra Anna.

Edgardo eut un grand sourire.

— J'aimerais bien voir ça, mais il y a une économie de dix trillions de dollars par an qui veut plus de consommation. C'est comme si nous travaillions à l'intérieur d'une tumeur cancéreuse. C'est sans espoir, en réalité ; nous allons tout simplement nous jeter du haut de la falaise, comme des lemmings…

— Les lemmings ne sautent pas du haut des falaises, objecta Anna. Les gens peuvent changer. Les gens passent leur vie à changer. Tout dépend de ce qu'ils veulent.

Elle avait fait des recherches approfondies sur la question, qu'elle avait baptisée macro-bio-informatique. Elle avait même inventé des rubriques qui permettaient de quantifier le niveau de consommation des individus, l'idée étant que s'ils voyaient clairement ce qu'ils gâchaient ils feraient plus attention, et même des économies. La plus connue de ces rubriques englobait les divers paramètres de l'« empreinte écologique ». Elle avait été conçue, au départ, pour les villes et les pays, mais Anna avait mis au point une méthode de calcul pour les foyers individuels, et elle fit passer un tableau illustrant une méthode, avec un tableau statistique qui appuyait sa théorie selon laquelle les Américains étant seuls au monde à avoir atteint le niveau de consommation qui était le leur, toute réduction de leur consommation réduirait considérablement l'empreinte écologique à l'échelon mondial.

— Tout cela devrait être traduit en termes financiers à chaque stade, dit Edgardo. Et présenté d'une façon aussi attrayante que possible, pour que tout le monde, dans ce pays, puisse mesurer les coûts en dollars et en *cents.* Oubliez ces histoires d'acres et d'arpents carrés. Personne ne sait plus ce que c'est, ou ce qu'on peut espérer en extraire.

— L'éducation. Parfait, dit Diane. Ça fait déjà partie de la définition de notre tâche. Et ça contribuera à y faire adhérer les enfants.

Edgardo eut un caquètement.

— D'accord, peut-être qu'ils marcheront, mais les économistes devraient aussi essayer d'inventer un système de comptabilité honnête

qui tienne compte des coûts réels. N'importe quel foutu truc peut être rentable quand on fait supporter les coûts aux générations futures, alors que ce n'est pas la réalité. Je vous préviens, ce sera l'une de nos tâches les plus ardues. L'économie est incorrigible. Carlyle disait que c'était la science lugubre, mais en réalité, c'est la religion du bonheur.

Frank avait tendance à partager le scepticisme d'Edgardo sur ce genre d'interventions sociales, et il s'intéressait à d'autres sujets qui rentraient dans la catégorie que Diane avait intitulée « Projets d'atténuation ». Elle reprit sa présentation PowerPoint et cliqua sur une liste de suggestions que Frank lui avait faites :

1) fonder un ou plusieurs instituts nationaux pour l'étude du changement climatique subit et de son atténuation, sur le modèle des Instituts Max Planck en Allemagne ;

2) créer des bourses et des concours destinés à identifier et à financer des travaux d'atténuation que la NSF considère comme cruciaux ;

3) passer au crible les agences fédérales existantes afin de détecter les projets potentiellement utiles auxquels elles auraient contribué, ou qu'elles auraient proposés, et coordonner leur action.

Rien que de bons projets, mais ce fut la diapo suivante, *MESURES CORRECTIVES,* que Frank trouva la plus intéressante.

Entre autres problèmes urgents, ils devaient évidemment commencer par la stagnation de la circulation thermohaline. Kenzo et ses collègues de la météo avaient fourni à Diane un rapport complet dont la conclusion provisoire était que le grand courant mondial, bien que gigantesque, était sensible, d'une façon non linéaire, aux petites perturbations. Ce qui voulait dire qu'il pourrait réagir de façon tangible à de petites interventions s'ils arrivaient à bien les cibler.

Alors, conclut Diane, c'était à cela qu'il fallait s'intéresser. Quelle était la surface de l'océan concernée par le problème de downwelling ? Avec quelle précision pouvaient-ils repérer les sites de downwelling potentiels ? De quel volume d'eau parlait-on ? S'ils devaient en accroître la salinité afin de l'obliger à s'enfoncer, de quelle quantité de sel parlait-on ? Pouvaient-ils provoquer de nouveaux downwellings au nord, où ils se produisaient habituellement ?

Kenzo ouvrait des yeux ronds. Il croisa le regard de Frank, haussa et baissa les sourcils comme Groucho Marx. C'était sacrément intéressant !

— Nous devons faire quelque chose, déclara Diane sans un regard à Frank.

Il se dit : Au moins, elle est convaincue. C'était déjà ça.

— Le Gulf Stream est le premier endroit où chercher à y remédier, mais on peut imaginer beaucoup d'autres interventions

directes. Nous devons les évaluer selon divers critères – de coût, d'efficacité, de rapidité, et ainsi de suite –, et leur attribuer une priorité.

Edgardo eut un grand sourire.

— Alors, nous allons devenir les gestionnaires de la biosphère globale. Nous allons terraformer la Terre !

— C'est ce que nous faisons déjà, répondit Diane. Le problème, c'est que nous ne savons pas comment.

Ce midi-là, Frank décida d'aller courir. Il retrouva Edgardo et Kenzo au gymnase pour se mettre en tenue, puis Bob et Clark, du programme Antarctique du septième étage, les rejoignirent. Le groupe était élastique, parfois plus important, parfois moins. Ils avaient plusieurs itinéraires possibles, souvent de vieilles voies de chemin de fer reconverties en pistes cyclables et réservées aux joggeurs. Il y en avait dans toute la région. Le midi, ils suivaient généralement la route 66 vers l'est pendant un moment, puis ils contournaient la boucle du Potomac avant de revenir vers l'ouest et la NSF.

Ils couraient à une allure qui leur permettait de parler, ce qui voulait dire qu'ils faisaient du dix kilomètres à l'heure. C'était surtout Edgardo qui parlait, bavardant sur un sujet ou un autre. Il aimait mettre les choses en question, en relation. Il ne croyait à rien. Même la méthode scientifique était pour lui une sorte de démarche survivaliste ad hoc, une mouture pas très réussie de stratégie d'adaptation émergente. Cela dit, cette prise de position ne l'empêchait pas d'empoigner à bras-le-corps, avec une énergie démentielle, tous les projets qui lui tombaient dans les pattes, ou de faire la fête presque tous les soirs, jusque tard dans la nuit, avec divers groupes latinos. Il était originaire de Buenos Aires, et il disait que ça expliquait tout ce qui le concernait.

— On est tous pareils, nous, les Porteños.

— Il n'y a personne comme toi, Edgardo, rectifia Bob.

— Au contraire, mon ami. À Buenos Aires, tout le monde est comme moi. Comment tu voudrais qu'on survive, autrement ? On a déjà vécu dix fois la fin du monde. Qu'est-ce qu'on peut faire après ça ? On met Piazzolla en boîte et on danse, c'est tout. Et on rit comme des crétins.

Pour ça oui, se dit Frank, mais il se garda bien de le dire. Edgardo nageait comme un poisson dans l'eau dans des univers mathématiques aussi variés que le calcul quantique, la cryptologie et les bioalgorithmes – le seul aspect de son travail auquel Frank comprenait quelque chose. Il était clair pour lui qu'à la DARPA Edgardo devait toucher à toutes sortes de sujets auxquels Frank s'intéressait maintenant plus que jamais.

Le long de la route 66, la piste de jogging devenait un étroit

trottoir de béton coincé entre le mur antibruit et les voitures, une misérable chaîne les séparant de la circulation rugissante. L'horreur de la situation arrachait toujours un sourire entendu à Edgardo. À midi, heure à laquelle ils couraient généralement, la « piste » était en plein soleil, alors ils courbaient la tête sous le cagnard, transpirant dans le brouillard mêlé de gaz d'échappement.

— Tu devrais courir avec un chapeau-parapluie, comme moi.

Edgardo était vraiment ridicule avec ce gigantesque système sur sa tête saturnienne, mais il prétendait qu'au moins, ça lui gardait le cerveau au frais.

— C'est à ça que servent les cheveux, non ?

— La calvitie androgénétique me prive de cette option, comme tu l'as sûrement remarqué.

— Ce qui fait de la calvitie un défaut d'adaptation.

— Un défaut qui dépasse de loin le contrôle thermique, mon ami.

— Tu as lu *Pourquoi nous courons ?,* le livre de Bernd Heinrich ? Il explique que tout, absolument tout, chez l'homme est lié à l'adaptation à la course. Même le fait que nous conservions des poils sur le sommet de la tête.

Edgardo fit un bruit obscène.

— « Pourquoi nous courons », « Pourquoi nous aimons », « Pourquoi nous raisonnons », tout ça c'est pareil, des titres pour faire vendre, un point c'est tout.

— *Pourquoi nous courons* est un bon livre, objecta Frank. Il y a de bonnes remarques sur la physiologie de l'endurance. Et ça dit comment beaucoup de peuples indigènes chassent les animaux à la course, pendant des jours d'affilée, même des cerfs et des antilopes. Les animaux sont plus rapides, mais le groupe de chasse les harcèle jusqu'à les avoir à l'usure.

— Le lièvre et la tortue.

— Je suis définitivement une tortue.

— Je vais écrire un livre qui s'appellera « Pourquoi nous chions », déclara Edgardo. Je passerai en revue tous les détails de la digestion, je la comparerai à celle des autres espèces, et je décrirai tous les poisons qu'on ingère et qu'on est obligés de retraiter ou d'éliminer, ou par lesquels on est condamnés à être empoisonnés. Le seul ennui, c'est que le temps qu'ils arrivent à la fin, les gens ne voudront plus jamais rien manger.

— Mmm, ça ferait un bon livre de régime…

— Exactement ! Désormais, il y aura Atkins, la clinique Mayo, et moi. Le régime Alfonso. N'avalez rien, que des informations ! Digérez ça une fois pour toutes, et ne chiez plus jamais.

— Comme avec le régime Atkins, c'est ça ?

Ils quittèrent la 66 pour la rivière, franchirent une barrière

d'arbres et se retrouvèrent en plein soleil.

— Comment tu as trouvé la réunion de Diane ? demanda Frank à Edgardo alors qu'ils traînaient en queue de peloton.

— Pas mauvaise, répondit Edgardo. Diane met vraiment le paquet. Bien des choses dépendent de celui ou celle qui se trouve à la tête de ces agences ; de sa façon de fonctionner. Enfin, je trouve. Les agences subissent de fortes contraintes, et le Kriegspiel y est redoutable. Mais si le directeur d'une agence a une idée et s'y cramponne avec ténacité, ça peut devenir intéressant. Alors c'est bien qu'elle pousse à la roue. Là où elle risque d'avoir une surprise, c'est quand elle va découvrir la férocité de l'opposition qu'elle va rencontrer de la part de certaines agences. Il y a des gens, dehors, qui tiennent vraiment au statu quo, si tu vois ce que je veux dire…

Ils rattrapèrent Bob, Kenzo et Clark, qui discutaient de diverses propositions insolites sur le climat qu'il leur avait été donné d'entendre.

— J'aime l'idée d'introduire dans la nourriture des animaux un certain agent bactérien qui vivrait dans leur tube digestif et réduirait la production de méthane, dit Bob.

— L'Anti-Flatulence Animal Food ! AF-AF !! C'est le bruit que feront les rires, au Congrès, quand on leur soumettra la proposition !

— Mais c'est une bonne idée. Le méthane est un gaz à effet de serre beaucoup plus puissant que le CO_2, et il est principalement d'origine biologique. En supplémentant la sauce au soja en vitamine A, on a sauvé des millions de gamins du rachitisme. Quelle différence ?

Ils se moquèrent de Bob, mais il restait convaincu qu'avec un peu d'audace ils pourraient modifier délibérément le climat, d'une façon positive. Kenzo, quant à lui, était dubitatif, et Edgardo pensait carrément que c'était impossible.

— Rappelle-toi le Projet Manhattan, dit Bob. Une guerre contre le désastre. Ou le Projet Apollo…

— Je me demande si tu fantasmes physiquement ou politiquement, rétorqua Edgardo, l'éternel poil à gratter.

— Eh bien, il est évident qu'on peut changer l'atmosphère, puisqu'on l'a fait.

— Oui, mais là, on a déclenché un changement climatique subit. Le réchauffement global est un problème dont la solution aurait pu prendre des siècles, sauf que maintenant, on n'a que trois ans devant nous.

— Peut-être moins, trompeta Kenzo.

— Oui, eh bien merde, fit Bob, impassible. Tout le truc est de prouver le mouvement en marchant.

Frank aimait cette idée.

Ils coururent en silence pendant un moment. La conscience fluctuante de la meute ; l'immersion dans l'instant. Dans la marinade collante de sa propre sueur.

— Il fait plus chaud qu'en enfer, ici.

Après ces séances de jogging, Frank se douchait et passait l'après-midi à travailler, se sentant plus affûté qu'à n'importe quel autre moment de la journée. Le matin était consacré aux conversations et à la préparation, les après-midi au travail. Par exemple sur les algorithmes, où ce qu'il pouvait faire de mieux, actuellement, était d'essayer de comprendre les articles de Yann, qui se faisaient plus rares, les recherches de Small Delivery étant devenues confidentielles.

Il y avait toujours plus de travail qu'il ne pouvait en effectuer, alors il se rabattait sur les rubriques de sa liste et mettait sa montre à sonner à dix-sept heures, un truc qu'il avait piqué à Anna, afin de ne pas se retrouver encore au boulot à une heure impossible. Puis il bossait jusqu'à ce que ça sonne. Les heures filaient dans un flot subjectif où elles paraissaient ne durer que quelques minutes.

En réalité, ils en faisaient plus qu'ils n'avaient de temps pour le dire, passant de discussions en interne à des réunions avec des interlocuteurs d'autres organisations, sans oublier le travail de Sisyphe qu'était l'examen des demandes de subventions. Le fait qu'elles soient maintenant en ligne, affichées sur un écran, n'y changeait rien. Peu importait le niveau hiérarchique auquel on se trouvait au sein de la Fondation, et peu importait l'importance de ses autres tâches, la question incontournable tombait toujours d'en haut : combien de dossiers avait-on traités ce jour-là ? C'était un travail sans fin, au sens propre du terme. Et compte tenu des nouvelles préoccupations de Diane, ils ne travailleraient jamais trop en réseau avec le monde extérieur, ce qui apportait évidemment à Frank des nouvelles de ce que tous les autres faisaient.

C'est ainsi qu'il lui arrivait parfois, dans le même après-midi, d'entendre parler d'un nouveau projet de génie génétique – du plancton destiné à produire des bulbes pleins d'hydrates de carbone prêts à brûler –, de discuter pendant une heure avec le responsable de l'UNEP, le programme des Nations unies pour l'environnement, qui se trouvait en ville pour mettre au point un système de capture d'énergie consistant à placer une barge sur des pilotis à crémaillère dans la zone de marée, puis de s'entretenir avec un groupe de responsables scientifiques d'ONG concernées par le projet de télédétection par micro-ondes du couvert nival antarctique, et de rencontrer les membres d'un consortium d'ingénieurs constitué en groupe paritaire gouvernement-université-industrie qui étudiait des panneaux photovoltaïques efficaces et bon marché. Sa montre sonna alors qu'il

sortait de là, tout étourdi d'avoir touché du doigt le technologiquement sublime, sentant qu'un bel éventail de projets existaient déjà – et que s'ils réussissaient à les mettre en forme, ils auraient fait un grand pas en avant. Peut-être arriveraient-ils à éviter la catastrophe. Peut-être qu'ils étaient déjà sur le point d'y parvenir. En réalité, c'était difficile à dire ; la situation était tellement complexe que toute tentative de description aurait comporté une part de vérité, allant de « crise désespérée, événement complètement ignoré » à « problèmes mineurs fermement pris en main ». La seule chose à faire était donc d'avancer sans chercher à trop en savoir sur la situation globale.

Il mit la dernière touche aux demandes de propositions chiffrées pour les huiles de la NSF, tout en rassurant le noyau dur qui avait l'impression que la Fondation créait ainsi ses propres successeurs dans l'évolution. C'était drôle d'observer, par le biais de ces échanges, la façon dont les gens voyaient les agences, selon des critères humains, de volonté, de talent et d'efficacité. Certaines étaient d'une efficacité surprenante pour leur taille, d'autres étaient irrémédiablement handicapées par leur personnalité et leur histoire. Ses dix milliards de dollars de budget annuel faisaient de la NSF un assez petit joueur sur la scène nationale et mondiale, mais elle occupait une position cruciale, comme le barreur par rapport aux rameurs. Elle pouvait coordonner les autres organisations scientifiques, et dans une certaine mesure l'industrie. En agissant comme elle le faisait à présent sous la houlette de Diane, il se pouvait que ce soit la queue qui remue le chien, et que même les plus rigoureux et les plus réputés des modèles mathématiques ne la battent pas en brèche. Tous les individus suprahumains représentés par les divers organismes scientifiques se serraient les coudes dans une sorte de réflexe de groupe contre le problème qui se posait à eux. Anna les avait aidés à identifier les éléments d'infrastructure scientifique déjà en place au sein du gouvernement fédéral et à l'international, et les programmes de transfert d'infrastructure lancés à la suite de ses études recevaient déjà un soutien et du matériel. Pour Frank, la science commençait à avoir l'air d'une mêlée sauvage. Il voyait sur la paroi de la caverne glisser une meute de grandes silhouettes ombreuses.

Il faisait sa part du boulot. Il s'acharnait à apprendre tout ce qui concernait la banquise de l'Antarctique de l'Ouest et son possible détachement de son ancrage au fond de l'océan. Se renseignait sur les projets de circulation des pétroliers et autres bâtiments par le pôle, du Japon vers l'Écosse puis la Norvège et retour, divisant la distance en deux et faisant de l'océan Arctique un grand lac d'échange comme la Méditerranée…

Et puis sa montre sonnait, le prenant toujours par surprise, alors il sortait dans la longue fin verte de la journée, livide et en sueur. Heureux d'être soudain libéré de la position assise derrière un bureau, des réflexions abstraites et de l'angoisse globale (peintures rupestres, image d'Atlas, efforts désespérés pour tenir le monde à bout de bras).

Au fond, tout ça n'était qu'une partie du projet optimodal : traquer les animaux, jouer aux échecs avec Chessman, lire au restaurant, dormir dans son arbre…

Ces journées d'été se rafraîchissaient généralement un peu avant la nuit. Le soleil disparaissait dans la forêt, et dans la dernière, ou les deux dernières heures de jour, si Frank avait réussi à arriver au Rock Creek Park à temps, il se joignait aux frisbee-golfeurs et courait dans les ombres après un disque. Courait après les autres joueurs. Frank aimait le côté steeple-chase du jeu, et la façon dont il se sentait après. Aimait aussi ce que ça lui apprenait sur lui-même : une fois, lors d'un sprint, il mit le pied dans un trou invisible, seuls ses orteils prenant prise sur le bord opposé. Le temps qu'il s'en rende compte, son pied et sa jambe s'étaient suffisamment raidis pour qu'il s'en soit déjà sorti en poussant seulement sur ses orteils. Comment y était-il arrivé ? Sans avertissement, un réflexe instantané, comment en avait-il eu le temps ? En quelques millièmes de seconde, son corps avait senti que le sol manquait sous son pied, avait contracté les muscles appropriés juste ce qu'il fallait et adopté une solution d'urgence.

Une autre fois, c'est le contraire qui se produisit : le bout de son pied heurta une bosse cachée. Et, là encore, il ne le sut qu'après avoir renoncé à ce mouvement et s'être récupéré sur l'autre pied, s'évitant une foulure.

Il se passait des choses comme ça tout le temps. Alors, quelle était la rapidité d'action du cerveau ? Elle semblait presque inconcevable. Dans ces fractions de seconde, son cerveau lui paraissait faire preuve d'une vivacité et d'une créativité extrêmes. En réalité, quand il courait le steeple-chase et regardait ce que faisait son corps, surtout après avoir trouvé une solution à ce genre de problèmes imprévus, Frank devait conclure qu'il était le geôlier imprévu d'un génie muet. Son pied se posait dans le vide, il volait vers l'avant, rebondissait et continuait à courir comme s'il avait répété ce mouvement pendant des années. Comment était-ce possible ? Qui faisait ça ?

Il avait lu que les terminaisons du système nerveux traitaient onze milliards de bits d'informations à la seconde. Chaque seconde, toutes les données entrantes étaient scannées, triées par catégories, classées par priorité en fonction de critères de danger, une réaction était apportée, et ainsi de suite, continuellement, seconde après seconde ; et tout ça inconsciemment. Dans sa réflexion consciente, son cerveau pouvait chanter avec les oiseaux, se concentrer sur un lancer

ou réfléchir à ce qu'impliquait le fait d'être sous surveillance. Le traitement parallèle de différentes activités dans l'esprit fragmenté, à différentes vitesses, en quelques microsecondes comme en plusieurs années, ou dizaines d'années.

Et donc la joie de courir dans la forêt lui valait de petits aperçus du grand Esprit inconscient.

Lancer était tout aussi marrant que courir, et peut-être même plus, parce que plus conscient et plus observable. Regarder, viser, calculer, essayer d'obtenir un certain résultat. Rien à voir avec l'ajustement inconscient de la course, c'était beaucoup plus erratique et imprécis. Et pourtant, quand le disque volait à travers les arbres vers sa cible, faisait tinter les chaînes et retombait dans un panier, ça tenait du miracle. Ça ne paraissait pas physiquement possible. S'il y réfléchissait trop, il n'y arrivait pas, son lancer dégénérait immédiatement en approximation robotisée ; il fallait laisser jouer l'inconscient, laisser des parties inaccessibles du cerveau procéder aux calculs tout en dirigeant consciemment les tentatives de lancer.

Alors il jouait, encore et encore, dans un état quasiment extatique. Le jeu avait une qualité qui paraissait transcender les sports tels qu'il les avait connus ; même l'escalade ne ressemblait pas à ça. C'était assurément très proche de la vie des hominidés chasseurs-cueilleurs, qui avait été cruciale pour l'émergence de l'humanité. En courant dans le parc avec les autres, Frank pensait parfois à ce qui avait pu se passer : Je lance. Je lance la pierre. Je lance la pierre sur le lapin. Je lance la pierre sur le lapin pour le tuer. Si je tue le lapin je le mangerai. J'ai faim. Si je lance bien je n'aurai plus faim. Une pierre de la taille du poing se lançait *comme ça* (le premier savant). Pierre *juste de cette taille, juste de ce poids*, lancée *juste en dessous de la vitesse maximale dont on était capable,* selon *une trajectoire partant juste au-dessus de l'horizontale.* Elle atteignait le lapin à la patte, mais le lapin s'enfuyait. Quand une pierre atteignait un lapin à la tête, généralement il s'arrêtait. Hypothèse ! Essayer encore !

À la fin, les joueurs s'écroulèrent autour du dernier trou en soufflant et en haletant, ruisselants de sueur.

— Quarante-deux minutes et dix secondes, dit Robert en regardant sa montre. Pas mal.

— On a été faits pour ça, dit Frank. Nous avons évolué pour faire ça.

Les autres se contentèrent de hocher la tête.

— Ce n'est pas nous qui faisons ça, dit Robin. C'est les dieux qui le font à travers nous.

— Robin est un prédépressif de l'esprit bicaméral.

— Le frisbee est la religion de Robin.

— Ben évidemment ! répondit Robin.

— Oh, allez, ronchonna Spencer, défaisant le chignon qui retenait ses dreadlocks. C'est plus grand que ça.

Frank rigola avec les autres.

— Mais si, insista Spencer. Plus grand et plus vieux.

— Plus vieux que la religion ?

— Plus vieux que l'humanité. Plus vieux que l'*Homo sapiens.*

Frank regarda Spencer, surpris par le ton réprobateur avec lequel il accueillait ses rêveries sur l'évolution.

— Que voulez-vous dire ?

Spencer attrapa son disque d'or par le bord.

— Il y a un outil préhistorique appelé biface acheuléen. On en a fabriqué pendant des centaines de milliers d'années, sans rien changer. La moitié d'un million d'années ! Il est donc beaucoup plus ancien que l'*Homo sapiens.* C'était un outil de l'*Homo erectus.* Et le plus marrant, c'est que les archéologues l'ont appelé « hache à main » sans vraiment savoir ce que c'était. En réalité, ça ne devait pas faire une très bonne hache.

— Comment ça ? demanda Frank.

— Il est aiguisé sur tout le tour, alors par où le tenaient-ils ? Il n'y a pas un seul endroit par où le tenir pour frapper avec. Ça ne pouvait donc pas être une hache à main. Pourtant, il y en a des millions, en Afrique et en Europe. Le rivage de certains lacs asséchés d'Afrique en est couvert.

— Des bifaces, dit Frank en regardant son disque doré et en se rappelant des illustrations d'articles qu'il avait lus. Mais ils n'étaient pas ronds.

— Non, mais presque. Et ils sont plats ; c'est le principal. Si on en avait lancé un, il aurait volé comme un frisbee.

— On ne pouvait pas tuer de grosses bêtes avec.

— On pouvait en tuer des petites. Et ce type, Calvin, dit que ça permettait de faire peur aux plus grosses.

— Hobbes n'est pas d'accord, intervint Robert.

— Non, sérieusement ! s'écria Spencer avec un grand sourire. C'est une vraie théorie, c'est ce que les archéologues disent maintenant de ces bifaces. Ils appellent même ça la théorie du frisbee tueur.

Les autres éclatèrent de rire.

— Mais si, c'est vrai ! insista Spencer en faisant voltiger ses dreadlocks. Évidemment que c'est vrai ! On le *sent* quand on lance.

— Toi, tu le sens, Rasta-man.

— Tout le monde peut le sentir. J'ai pas raison ? demanda-t-il, prenant Frank à témoin.

— Si si, rigola Frank, que cette idée amusait. Je me rappelle plus ou moins cette théorie du frisbee tueur. Je ne suis pas sûr qu'elle soit

allée très loin.

— Pff… Les savants n'aiment pas accepter de nouvelles théories.

— Eh bien, ils aiment avoir des preuves pour ça.

— Des fois, les choses sont tout simplement trop évidentes ! On ne peut pas réfuter une théorie pour la simple raison qu'on pense que le frisbee est une espèce de truc de hippie.

— Ce qu'il est, pourtant, souligna Robert.

— Non, fit Frank. Vous avez raison.

Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de rire. Quand il écoutait Spencer, il avait l'impression de se regarder dans un miroir de baraque foraine, d'entendre la parodie d'une de ses théories par un imitateur talentueux. Et la lueur farouche qu'il voyait briller dans les yeux bleus de Spencer lui donnait à penser que cette interprétation n'était pas dénuée de vérité. Il avait intérêt à faire plus attention à ce qu'il disait.

Mais la réalité de la situation demeurait, et on ne pouvait l'ignorer. En ce moment même, ça bourdonnait joyeusement dans toutes les fragmentations de son esprit inconscient, profond. C'était une réponse globale. Tout au fond, une ancienne faculté à lancer des choses sur d'autres choses attendait patiemment le moment de se redéployer.

— C'était bon, dit-il en se levant pour partir.

— Regardez les bifaces acheuléens sur Google, dit Spencer. Vous verrez.

C'est ce que Frank fit, dès le lendemain, et il constata que c'était plus ou moins ce que Spencer avait dit. Selon certains anthropologues, la croissance évolutionnaire rapide du cerveau humain avait été causée par la mentation nécessaire pour lancer des objets sur une cible ; un sous-ensemble de ces anthropologues considérait les bifaces comme leur projectile de prédilection, et un certain William Calvin les avait bel et bien appelés les « frisbees tueurs ». Utilisés pour disperser les animaux au trou d'eau, disait-il, après quoi les hominidés se jetaient sur les bêtes assommées lors de l'attaque. L'augmentation de puissance prédictive exigée pour lancer avec précision les pierres aplaties avait entraîné la croissance du lobe frontal du cerveau.

Frank ne put s'empêcher de rire, encore une fois, malgré son envie d'y croire. En tant que rédacteur du *Journal de sociobiologie,* il avait eu sa dose de théories loufoques pour expliquer l'évolution des hominidés, et il sautait aux yeux que celle-ci faisait partie du lot. Bon, et alors ? Elle était aussi plausible que la plupart des autres, et compte tenu de ses récentes expériences dans le parc, plus convaincante que nombre d'entre elles.

Il regarda, sur un site Internet, la photo d'un biface, tout en réfléchissant à sa vie dans le parc. Il avait écrit pour le *Journal de*

sociobiologie des articles suggérant que les gens seraient en meilleure santé s'ils menaient une vie plus proche de celle de leurs ancêtres paléolithiques. Ça ne voulait pas dire qu'ils devaient s'affamer de temps en temps, ou tuer eux-mêmes toute la viande qu'ils mangeaient, mais juste qu'adopter certains comportements du paléolithique pourrait augmenter leur santé et leur bien-être. Après tout, un ensemble de comportements assez bien identifiés, répétés pendant de nombreuses générations, avaient beaucoup transformé leurs ancêtres. C'est ce qui avait créé les *Homo sapiens* et fait gonfler leur cerveau comme un ballon. Ces comportements auraient sans doute assuré le bien-être de l'homme d'aujourd'hui. Et plus ils s'en éloigneraient, en restant assis dans des boîtes comme s'ils n'étaient que des cerveaux directement connectés à des bouts de doigt, plus ils seraient malheureux et en mauvaise santé.

Frank cliqua sur cet article et sur une liste des comportements paléolithiques que les anthropologues considéraient comme ayant stimulé la grande expansion du cerveau. Combien de ces choses faisait-il maintenant ?

• *parler* (il parlait le plus clair de son temps) ;
• *marcher* debout (il marchait beaucoup dans le parc) ;
• *courir* (il courait avec le groupe d'Edgardo et avec les joueurs de frisbee) ;
• *danser* (il dansait rarement, mais il lui arrivait d'esquisser des pas de danse le long des pistes du parc tout en vocalisant) ;
• *chanter* (« Sans-abri, sans-abri, ooooouuup ! ») ;
• *traquer les animaux* (il traquait les animaux du parc pour le FOG) ;
• *lancer des objets sur des cibles* (il lançait ses frisbees dans les paniers) ;
• *regarder un feu* (il regardait le pitoyable feu des potes) ;
• *faire l'amour* (oui, bon, en tout cas il faisait ce qu'il pouvait pour ça. Et Caroline l'avait embrassé) ;
• *avoir plus généralement des échanges avec le sexe opposé* (Caroline, Diane, Marta, Anna, Laveta, etc.) ;
• *cuisiner et manger paléolithique* (réfléchir à ça ; difficile de faire la cuisine dans les circonstances actuelles, mais pas impossible) ;
• *faire des projets pour manger* (ça, il ne le faisait pas ; à méditer) ;
• *tuer des animaux pour se nourrir* (il n'en avait pas envie, mais à la place il avait le frisbee-golf) ;
• *éprouver de la terreur* (il n'en avait pas envie non plus).

Il lui semblait, selon ces critères, qu'il vivait une vie assez saine. Les plaisirs paléolithiques, plus les soins dentaires modernes, que

pouvait-il y avoir de mieux ? L'optimodal dans le meilleur sens possible.

Il retourna sur le site du biface acheuléen, explora les liens et tomba sur un site commercial appelé Montana Artifacts. Il découvrit que ce site vendait un biface acheuléen trouvé à côté de Madrid, daté entre deux cent mille et quatre cent mille ans. « Forme de larme classique taillée dans un quartzite gris à la belle texture. Les faces exposées ont pris un poli lustré. Superbe spécimen. » Une affaire : cent quatre-vingt-quinze dollars.

Quelques clics de souris plus tard, Frank l'avait acheté.

Des primates en avion. *Aaack !*

Maintenant, quand il prenait l'avion, Frank se sentait un peu nerveux. Il agrippa les bras de son fauteuil en pensant aux réalités de l'évaluation du risque, s'endormit. Il se réveilla alors qu'ils amorçaient la descente vers Logan. Ils allaient se poser sur l'eau, wouah ! Mais non. La piste apparut juste à temps, comme toujours.

Ensuite, Boston, une ville que Frank aimait bien. La conférence avait lieu au MIT, avec quelques réunions de l'autre côté du fleuve, à l'université.

Frank comprit très vite qu'il aurait du mal à saisir une occasion de parler en privé avec le docteur Taolini. Elle participait à l'organisation de la manifestation, et elle était très occupée. Frank ne la vit seule qu'une fois, dans un couloir, avant son intervention, et elle téléphonait.

Mais elle l'aperçut et lui fit signe d'approcher, tout en coupant court à la communication.

— Salut, Frank ! Je ne savais pas que vous alliez venir.

— Je me suis décidé à la dernière minute.

— Ah bon. Vous allez nous parler de ces nouveaux instituts ?

— Absolument. Mais j'aimerais vous parler en particulier. Enfin, si vous avez le temps, parce que je sais que vous êtes très prise.

— Oui, mais voyons un peu…

Elle consulta l'agenda de son téléphone portable.

— Vous pourriez venir me voir, après mon intervention ?

— Bien sûr. De toute façon, je serai là.

— Ce serait formidable.

Son topo portait sur les algorithmes destinés à déchiffrer le génome des méthanogènes. Elle parlait vite, et sur un ton emphatique, très adapté aux lumières de la rampe : une vedette, même au MIT, qui avait tendance à devenir une équipe de choc. Très classe, avec sa robe de soie grise, ses cheveux noirs coupés au carré au ras des épaules, encadrant un visage étroit aux traits nets, presque sculpturaux. Entre deux diapos, elle parcourait le public de ses grands yeux bruns sous des sourcils noirs, épais, transmettant une forte impression d'intelligence et de vivacité, de plaisir dans l'instant.

Après son intervention, beaucoup de gens, surtout des hommes,

l'entourèrent, avec ce qui fit à Frank l'impression d'être un intérêt plus que scientifique. En se tournant pour répondre à une question, elle le vit et lui sourit.

— J'en ai pour une minute, dit-elle.

Une petite vague de plaisir, à ces mots, genre : « Ha ha, c'est moi qui vais rafler la mise avec cette beauté, oooooouuup ! »

Elle parlait d'une voix de gorge, qui aurait même été nasale si elle n'avait été aussi grave. Une sorte de basson, ou de hautbois, très séduisante. Une pointe d'accent, peut-être italien de Boston, mais si léger que Frank n'arrivait pas à l'identifier.

Puis, les autres ayant été évacués, il se retrouva seul en lice. Il eut un sourire maladroit, se sentant sur la défensive et tendu.

— Très bien, votre topo.

— Merci. Dites, si on sortait ? Je prendrais bien un café, et peut-être quelque chose à manger.

— Sûr. Ce serait super.

Ils se retrouvèrent dans le soleil éclatant et longèrent la Charles. Francesca suggéra une buvette de l'autre côté du pont de Massachusetts Avenue, et Frank la suivit avec plaisir. Il y avait beaucoup de ciel dans l'image, et la Charles, offerte au vent, était éclatante de lumière. L'endroit proposait un bon feng shui.

Ils parlèrent des instituts spécialisés que la NSF prévoyait de lancer. Francesca avait fait son post-doc à l'Institut Max Planck de Brême, et en avait gardé une forte impression. Arrivés à la buvette, ils achetèrent des scones et des cappuccinos, reprirent le pont. Frank s'arrêta pour regarder un huit barré féminin qui filait en dessous d'eux comme un gros insecte aquatique ; il se serait bien attardé, mais Francesca eut un frisson.

— Je commence à avoir froid, dit-elle. Byrd disait que c'était sur le pont de la Charles qu'il avait eu le plus froid.

— Byrd, l'explorateur des pôles ?!

— Oui. Mon mari, qui a participé au carottage de la calotte glaciaire, au Groenland, aime les classiques de la littérature polaire. C'est lui qui m'a rapporté cette citation de Byrd, parce que je me plaignais toujours du froid.

— Eh bien, regagnons la terre ferme.

— Il y a des bancs au soleil, juste là-bas, fit-elle en tendant le doigt.

— Il paraît que Byrd a seulement fait semblant d'arriver aux pôles…

— Ça expliquerait peut-être qu'il n'ait jamais mis les pieds dans un endroit plus glacial que celui-ci, fit-elle en riant.

— Vous croyez qu'il a tout inventé ?

— Je ne sais pas. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il a passé un

hiver sur la plate-forme glaciaire de Ross.

— Ce ne serait plus possible, aujourd'hui.

— Bien sûr que si. Il y a encore des gens qui vivent sur les gros fragments à la dérive. C'est ce que Jack me dit. Des icebergs aussi grands que le Massachusetts, sur lesquels les gens se sont installés.

— Hum, marrant. Que fait-il ?

— Il est paléoclimatologue. Il y a longtemps qu'il étudie le Dryas récent.

— Vraiment ?! Il paraît que c'est le climat vers lequel nous retournons en ce moment…

— En effet. Il est souvent en déplacement pour donner des conférences sur la question. C'est assez sportif, avec les enfants.

— Ça, j'imagine. Vous en avez combien ?

— Deux. Angie, huit ans, et Tom, cinq ans.

— Waouh ! Vous ne devez pas vous ennuyer.

— Ça non. C'est vraiment de la folie.

Ils s'assirent sur un banc qui donnait sur le fleuve et mangèrent leurs scones en bavardant. C'était une belle femme. Frank ne s'en était pas vraiment rendu compte pendant la réunion du panel, à la NSF. Certes, il connaissait la célèbre expérience de la femme séduisante qui abordait des hommes, sur un pont, et leur demandait sous un prétexte plausible de la rappeler par la suite, et soixante-dix pour cent des hommes du pont la rappelaient en effet, contre trente pour cent des hommes accostés de la même façon dans un parc. Il se pouvait donc que ce ne soit qu'un exemple du fameux « effet pont ». Enfin, quelle importance ? Elle avait vraiment de l'allure. Des boucles noires, en désordre, autour d'un visage méditerranéen spectaculaire ; des dents bien rangées, un peu rentrées. De la personnalité, de la classe, et intelligente, par-dessus le marché. S'il avait dû trouver une actrice de cinéma pour jouer son rôle, il aurait fallu faire appel à l'une des dernières beautés exotiques italiennes, une Sophia Loren plus jeune, ou une Claudia Cardinale.

Un réel plaisir, rien qu'à la regarder manger.

Il repensa à un article qu'il avait lu un jour sur la séduction exercée par les femelles humaines. D'après l'article, même les critères de beauté faciale renvoyaient à des indices de potentiel reproducteur : la symétrie révélait un ADN sain, des yeux largement écartés étaient signe de bonne vue, des pommettes saillantes et une mâchoire bien dessinée traduisaient une « efficacité masticatoire ». À ce stade de sa lecture, Anna avait passé la tête par la porte de son bureau pour voir ce qui le faisait tellement rigoler. « Le fait que tu mastiques bien ta nourriture est sexy ! » lui avait-il dit en lui tendant l'article, en proie à un fou rire convulsif. Ce que la sociobiologie pouvait être stupide ! Anna s'était marrée à son tour, et sa radieuse hilarité avait perlé dans

les couloirs.

Frank eut un sourire en y repensant, en regardant Francesca boire son cappuccino à petites gorgées. Aucun doute, elle mastiquait efficacement. Et elle avait des jambes assez rapides pour échapper aux prédateurs, le bassin assez large pour la parturition, des glandes mammaires assez généreuses pour nourrir des enfants, oui, assurément, elle avait une sacrée silhouette, pour autant qu'on pouvait la deviner sous sa robe – sauf qu'on la devinait rudement bien, en effet. Elle aurait sûrement beaucoup de rejetons tout ce qu'il y avait de réussis, et elle était donc belle. C'était tellement crétin ! Aucune *reductio ad absurdum* ne pouvait être plus absurde.

— Oui, c'est plutôt mouvementé, dit-elle entre deux bouchées, en réponse à une question qu'il ne se rappelait plus lui avoir posée.

Elle n'avait pas l'air de suivre le cheminement de sa pensée, mais peut-être que si, après tout ; peut-être aussi qu'il la fixait, les yeux écarquillés.

— Dans l'ensemble, ça marche, mais *(mâche, mâche),* c'est vraiment la panique. Je ne sais pas pourquoi *(avale),* j'ai l'impression que c'est de plus en plus dingue.

Frank hocha la tête.

— C'est vrai, dit-il entre deux bouchées. Même pour moi, et je ne suis pas marié.

— Ce qui explique que vous soyez si occupé ! fit-elle en souriant.

Avec un petit coup d'épaule complice.

Surpris, Frank ne put qu'acquiescer. Il y avait toutes sortes de façons d'être débordé, se dit-il, et ses journées étaient bien remplies. Elle savourait son cappuccino, l'air détendue et contente. Pas flirteuse, mais chaleureuse. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait, quel homme trouverait à y redire ? D'une petite langue rose comme celle d'un chat, elle lécha la moustache de café qui soulignait sa lèvre supérieure. L'hypothèse de la symétrie comme critère de beauté était évidemment dingue ; Frank avait tendance à se focaliser sur l'asymétrie dans le visage des gens, et il avait souvent noté que c'était précisément ce qui attirait le regard comme un aimant, ou le retenait. Comme en cet instant, où il venait de remarquer que le nez pointu de Francesca partait très légèrement sur la gauche avant de se redresser. Magnétique.

Et puis, évidemment, il l'enviait. Laboratoire, poste universitaire, maison, partenaire, enfants : elle avait tout. Et elle avait beau dire qu'elle menait une vie de dingue, elle avait l'air détendue et heureuse. Comblée. « Elle a vraiment tout pour elle, hein ? » comme aurait dit la mère de Frank, dont c'était l'une des formules les plus énervantes. À ce stade de sa vie, Frank doutait que qui que ce soit, en ce bas monde, ait « tout pour lui », au sens où sa mère l'entendait. Enfin, si quelqu'un

l'avait, c'était peut-être bien cette femme.

Alors Frank bavardait joyeusement, plein d'admiration, de respect, d'envie, de doute, de ressentiment, de suspicion, et d'un désir peut-être catalysé par le pont, mais pas moins réel pour autant. Mais ça, il avait intérêt à le dissimuler. Elle devait avoir l'habitude de susciter ce genre de réaction chez les hommes. Certaines régions non conscientes de l'esprit y étaient très sensibles.

Il avait aussi intérêt à y aller comme sur des œufs quand il se déciderait à essayer de se renseigner sur son travail. Elle avait fini son scone, et elle allait sûrement bientôt suggérer de retourner au boulot, alors c'était probablement le moment ou jamais.

Mais ce n'était pas un sujet que les chercheurs abordaient aisément lors des rencontres professionnelles, parce que ça touchait de trop près la question des revenus personnels. *Comment monnayez-vous vos recherches universitaires ? Combien gagnez-vous ?* On ne posait pas ce genre de question.

Il essaya une approche indirecte :

— La charge d'enseignement est-elle très lourde, par ici ?

Elle l'était.

— Vous assumez une part de travaux administratifs ?

En effet.

— Et il me semble vous avoir entendu dire que vous êtes consultante, aussi ?

— Oui, répondit-elle, l'air un peu surprise, probablement parce qu'elle ne se rappelait pas l'avoir dit. Juste un peu. Ça ne me prend pas beaucoup de temps. Une boîte à Londres, une autre à Atlanta.

Frank hocha la tête.

— Je l'ai un peu fait, à San Diego. Les biotechs ont bien besoin d'aide, même si elles donnent l'impression d'avoir du mal à transformer les résultats de labo en produits. Comme ceux que nous avions évalués lors de ce panel, l'automne dernier.

— Ah oui, c'était intéressant.

Ça paraissait devoir rester au niveau de la conversation polie. Et puis elle lui jeta un coup d'œil et poursuivit :

— J'avais vu, à ce moment-là, une proposition qui m'avait paru intéressante, et que le panel avait retoquée.

— Ah bon ?

— Oui. Celle d'un certain Yann Pierzinski.

— Oh oui. Je me souviens. C'était un bon projet. J'étais dans son jury de thèse, à Caltech. Un travail vraiment intéressant.

— Oui, dit-elle. Mais ce n'est pas ce que le panel avait pensé.

— Non. Ça m'avait surpris, je m'en souviens.

— Moi aussi. D'ailleurs, quand Small Delivery m'a fait savoir qu'ils cherchaient un biomathématicien, je le leur ai recommandé.

— Oh. C’est donc comme ça que ça s’est passé ?

— Oui.

Elle avait des prunelles acajou, piquetées de brun plus clair. Était-ce le visage de ce que la science pouvait devenir, dans toute sa vivacité et sa sophistication ?

— Enfin, dit-il prudemment, tant mieux pour lui. Son sujet de recherche m’avait bien plu, à moi aussi.

— Ce n’est pas l’impression que j’avais eue, sur le coup.

— C’est-à-dire que… j’étais dans son jury de thèse. Et de toute façon, je m’efforce de ne pas donner mon point de vue personnel dans les panels que j’organise.

— Non ?

— Non. Je me contente d’animer les débats. Je ne veux influencer personne.

— Alors vous devriez faire attention aux demandes de subvention que vous confiez à Stuart Thornton, dit-elle avec un petit sourire ironique.

— Ah bon ? fit-il, sur la défensive, surpris. Vous trouvez ?

— Hum hum, fit-elle en le regardant.

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire. C’était probablement une erreur de l’inviter au panel, de toute façon. Seulement voilà…

Il agita la main : tous ceux qui se trouvaient légitimement à la pointe de la recherche méritaient d’être consultés, quelle que soit leur personnalité.

Elle fronça imperceptiblement le sourcil, comme si elle n’était pas d’accord, ou comme si elle n’appréciait pas qu’il fasse semblant de penser qu’elle ne savait pas ce qu’il avait fait.

Frank poursuivit :

— En tout cas, apparemment, ça s’est bien terminé pour Yann, grâce à vous.

— Oui. Enfin, espérons-le.

Une gorgée de cappuccino. Elle avait de longs doigts aux ongles vernis – un vernis transparent, brillant. Son seul bijou était une mince alliance. Frank baissa les yeux pour ne pas croiser son regard pénétrant. Elle avait des chaussures ouvertes au bout, les ongles de pied vernis en rose. Frank avait toujours considéré le vernis à ongles sur les orteils comme une sorte de test d’intelligence que ses praticiens auraient lamentablement foiré ; et voilà que le docteur Taolini, titulaire d’une chaire au MIT, membre de l’Académie nationale des sciences, exposait sans vergogne, au vu et au su de l’univers entier, des ongles de pied vernis en rose. Il allait être obligé de revoir partiellement son point de vue.

— Enfin, dit-il prudemment, je me réjouis que Yann ait trouvé un

bon point de chute, mais j'aimerais quand même faire appel à lui pour un de ces nouveaux instituts.

— Ce serait peut-être possible, dit-elle. Il n'est plus inhabituel d'avoir plusieurs casquettes.

— À l'université, en tout cas. Vous pensez que son contrat lui permettrait ce genre de chose ?

Elle haussa les épaules, eut un petit geste bien dans sa manière : « Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis qu'une consultante. »

Il avait appris ce qu'il voulait savoir, concernant ses relations avec Yann. Il ne pouvait pas insister davantage sans que ça paraisse bizarre. Elle se prélassait au soleil, dans le vent, et elle voudrait bientôt regagner la conférence.

Il aurait pu lui demander de but en blanc si elle était au courant de la surveillance dont ils faisaient l'objet. Il aurait pu partager ce qu'il savait. Encore un dilemme du prisonnier : chacun d'eux savait des choses dont l'autre pourrait probablement tirer profit s'il en était informé, mais c'était un risque de les évoquer. L'autre pourrait trahir. Le plus sûr était de trahir soi-même, à titre préventif. Enfin, Frank était enclin à tenter les stratégies les plus généreuses, ces temps-ci, et il avait envie de lui dire : « Nous sommes dans le collimateur de la Sécurité du territoire, dans le cadre d'une surveillance centrée sur Pierzinski. Vous le saviez ? Pourquoi pensez-vous qu'ils font ça ? Que croyez-vous qu'il se passe ? »

Mais elle risquait de demander : « Comment le savez-vous ? » Et là, il serait coincé. Il ne pouvait pas dire : « Je me suis amouraché d'un fantôme qui m'a embrassé dans un ascenseur et qui me l'a appris. » Ce n'était vraiment pas le genre de chose qu'il avait envie d'avouer à cette femme.

D'un autre côté, c'était assez tentant ; ce serait génial d'être assez proche d'une personne pareille pour pouvoir se confier à elle ; peut-être qu'elle rirait, peut-être qu'elle lui flanquerait un autre petit coup d'épaule, pour lui tirer les vers du nez.

En réalité, il n'était pas si proche d'elle que ça. Alors il ne pouvait pas lui en parler.

Il lui vint à l'esprit une autre approche :

— Je m'intéresse à la découverte d'algorithmes ou d'autres moyens de faire le tri dans les différentes propositions climatiques qui nous sont faites, pour voir si certaines sont assez intéressantes pour qu'on embraye dessus tout de suite. Des moyens de vérifier non seulement la portée physique des projets, ça, c'est la partie facile, d'une certaine façon, mais aussi leur viabilité économique et politique.

— Vraiment ? fit-elle, intéressée.

— J'ai lu quelque chose qui venait, je crois, du MIT –

évidemment, il y a un million de choses qui émanent du MIT, mais vous avez peut-être entendu parler de ça, une sorte de marché à terme des idées ? Vous réunissez un groupe d'acteurs du marché et vous triez les idées en fonction de la somme que les gens sont prêts à miser sur elles…

— J'ai entendu parler d'un programme de simulation de cette espèce, en effet, dit-elle. Pour moi, c'est le type même de situation où la simulation rate son but. De vrais experts qui risquent vraiment de l'argent auraient plus de chance de produire le genre de rétroaction qu'on est censé attendre d'un marché à terme.

— Oui. C'est aussi mon point de vue.

— Alors, je ne sais pas. Vous devriez en parler à Angelo Stavros.

— Quel département ? demanda Frank en prenant son téléphone portable pour enregistrer l'information.

Puis tout à coup il se rappela que son cellulaire pouvait être sur écoute.

— Le département d'économie. Mais de quoi s'agit-il, au juste ?

Elle l'observait attentivement, maintenant, et il se demanda si elle n'en savait pas plus long qu'elle ne voulait bien le lui dire sur le marché à terme des idées.

— Je commence à penser que vous avez probablement raison. En fin de compte, ça exigerait l'analyse habituelle des options à laquelle nous avons toujours procédé jusque-là.

— Un autre panel, vous voulez dire ?

— Oui, fit-il avec un petit rire mélancolique. Je suppose.

Soudain, elle eut un sourire torve, ses yeux lancèrent des éclairs, et elle dit, comme en italique :

— *Vous auriez tout intérêt à éviter d'inviter Thornton.*

Un peu plus tard, il longeait, seul, la rive nord de la Charles, en savourant le vent qui ridait l'eau.

Voyons… Francesca Taolini semblait avoir deviné ce qu'il mijotait lors de ce fameux panel. Peut-être le fait d'y avoir convié Thornton avait-il constitué une manœuvre un peu grossière, une sorte de pavé dans la mare, qui ne pouvait manquer d'attirer son attention, ajoutant probablement encore à l'intérêt qu'elle portait déjà au projet de Pierzinski.

C'était un choc pour lui, petit mais profond, comme son coup d'épaule. Déstabilisant. Il supposait qu'il finirait par retrouver son équilibre. En attendant, c'était un genre de frémissement, de grattouillis, de douleur. Bref, du désir.

Ainsi donc, il voyait la beauté chez les femmes. À Boston, le long de la Charles, elle se traduisait surtout par la jeunesse et l'intelligence. Rien d'étonnant à ça : soixante organismes qui décernaient des diplômes, trois cent mille étudiants environ, soit au minimum cent

cinquante mille jeunes femmes nubiles. C'était peut-être pour ça que les hommes restaient à Boston après la fin de leurs études, et qu'ils étaient hyperactifs sur le plan intellectuel, tellement frustrés, si souvent alcooliques et si mauvais conducteurs. Ça lui paraissait parfaitement logique. Frank se sentait plein d'aspirations, les femmes de cet endroit étaient toutes des déesses lâchées au soleil. L'image de Francesca Taolini le mettait même d'une certaine façon en colère ; elle avait flirté avec lui avec désinvolture, joué avec lui. Il voulait que sa Caroline le rappelle, il voulait l'embrasser, et plus encore. Il la voulait.

Au Rock Creek Park, les choses étaient bien différentes. Dès son retour, tard, ce soir-là, Frank alla se promener vers les tables de pique-nique. En le voyant, Zeno hurla :

— Hé, c'est le professeur ! Tu veux tirer un coup pas cher ? Elle le fait pour cinq dollars !

Ce qui fit pousser de grands cris railleurs aux autres. La femme assise parmi eux leva les yeux au ciel sans cesser de tricoter. Elle avait déjà tout entendu. Blonde, carrée, stoïque. En réalité, Zeno et les autres étaient contents qu'elle soit là, mais ils le montraient bêtement.

— Non, merci, répondit Frank.

Il sortit un pack de bière d'un sac d'épicerie pour couper court aux conneries de Zeno avant que ça n'aille trop loin. Il en proposa une à la femme, qui secoua la tête.

— J'en suis à mon soixante-cinquième jour, dit-elle à Frank avec un éclair de sourire édenté. Soixante-cinq jours, et je traîne encore avec ces abrutis !

— Yarr !! firent-ils, réjouis.

— Félicitations, dit Frank.

— Pour quoi ? lança Zeno. Pour rester sobre, ou pour traîner avec nous ?

Leçons d'humour dans un parc.

On n'y voyait pas beaucoup de femmes, remarqua Frank en s'asseyant à la table, avec elle ; et celles qu'on voyait paraissaient tristes, des épaves qui s'en tiraient de justesse. Se retrouver à la rue était dur pour tout le monde, mais plus encore pour les femmes. Elles ne pouvaient pas faire comme si c'était une espèce d'aventure.

Et pourtant, l'économie tenait à ses cinq pour cent de chômage minimum, pour maintenir la « pression salariale » idoine. Des millions de gens cherchaient du boulot et n'en trouvaient pas, ne pouvaient pas se permettre de se loger et souffraient d'« insécurité alimentaire », tout ça pour que les entreprises puissent maintenir de bas salaires.

Frank n'était pas comme ça. Il était là en dilettante, un SDF amateur. Par choix, ce qui faisait toute la différence. Il aurait pu payer un loyer, il aurait pu verser une caution et s'installer. Au lieu de ça, il

traînait là, à entretenir leur feu minable et à enchaîner les parties avec Chessman, en perdant quatre, non sans s'être bagarré comme un beau diable pour la dernière. Chessman partit avec ses vingt dollars, Frank se leva et s'enfonça dans la nuit en s'assurant que personne ne le suivait. Il alla à son arbre, fit descendre Miss Piggy et monta dans sa cabane, s'allongea sur le meilleur lit du monde et lut à la lumière de sa lanterne Coleman, bercé par le bruit du vent dans les feuilles. Que le vent chasse le monde de ses cheveux. Bercé comme un bébé dans la cime de l'arbre. C'était un soulagement de se retrouver là, après l'étrangeté de la journée.

Les cheveux ondulés étaient-ils adaptatifs ? Les boucles emmêlées, aussi noires qu'une aile de corbeau ?

Il avait envie d'elle.

Enfin, merde, quoi ! La sociobiologie était une mauvaise habitude dont on ne se débarrassait jamais. Une fois qu'elle avait envahi vos pensées, il était impossible d'oublier que les êtres humains n'étaient que des singes, aux désirs façonnés par la vie dans la savane. Vues sous cet angle, toutes les manœuvres auxquelles on assistait dans le laboratoire politique ou dans les conseils d'administration devenaient autant de pulsions pour la nourriture ou le sexe ; les rebuffades verbales d'un patron étaient l'équivalent du revers de main esquissé par un gorille argenté, le flirt et la façon dont les femmes vous envoyaient balader rappelaient l'attitude du babouin femelle qui tournait dédaigneusement la tête, l'air de dire : Tu n'arriveras pas à me baiser, et si tu essaies, mes sœurs te flanqueront une tannée. Et quand ça marchait, ça évoquait ces babouins qui vous fourraient leur derrière rose sous le nez au passage, disant : Je suis en chaleur, tu peux me baiser si tu veux, vous flanquant un coup d'épaule complice, ou regardant dans le vide, l'air de s'ennuyer…

Mais le problème, quand il envisageait les interactions avec les autres selon cette perspective, c'est qu'en réalité ça ne lui était pas d'un grand secours. D'abord, ça le laissait souvent sans voix. Comme à la gym, par exemple. Bon Dieu ! si ce n'était pas la savane, alors il ne voyait pas ce qui y ressemblerait davantage – et si c'était le discours primal, alors il préférait passer son tour, merci beaucoup, et rester seul. Il était trop inhibé pour s'exhiber, et trop honnête pour s'exprimer à l'aide d'un code plein d'euphémismes. Il était trop emprunté. Trop timoré. Le sexe recelait un pouvoir terrifiant, et il voulait que ça se passe bien. Il voulait que ça fasse partie d'un tout monogame. Il voulait que l'amour soit réel. Et la science pouvait aller se faire foutre !

Ou bien : qu'elle devienne utile. Un atout, bordel ! C'était pareil dans sa vie personnelle et dans le monde en général. Si la science n'y pouvait rien, alors c'était une perte de temps stérile. Ça devait être

utile, parce que si ça ne servait à rien, le monde n'était plus qu'un misérable merdier. Avec lui au milieu.

Le groupe qui partait pour le Khembalung comptait dix personnes : les Quibler et Frank, Drepung, Sucandra, Padma, Rudra Cakrin et Qang, une Khembalaise qui tenait la grande maison de l'ambassade à Arlington.

De Dulles à L. A., de Tokyo à Bangkok, de Calcutta au Khembalung : pendant deux jours, ils vécurent dans de longues pièces vibrantes en plein vide, faisant de courtes haltes dans de grandes pièces à terre. Ils mangèrent, regardèrent des films, allèrent aux toilettes et dormirent. En théorie, ça aurait pu ressembler à un week-end pluvieux, où on serait resté chez soi.

Sauf, se disait Charlie, qu'un week-end pluvieux chez les Quibler pouvait être vraiment pénible. Il était déconseillé de laisser Joe aussi longtemps enfermé. À la maison, ils arrivaient à l'occuper, à trouver des trucs pour lui permettre de se défouler. Ils pouvaient sortir sous la pluie et faire la fête. Là, ils n'avaient pas cette option.

Grâce aux Khembalais, ils voyageaient en classe affaires. Ils avaient plus de place, mais Anna ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour la dépense. Charlie avait beau lui dire de ne pas s'en faire, il ne connaissait pas le budget des Khembalais, alors qu'elle si, et ça ne la rassurait pas que quelqu'un qui connaissait moins bien la situation qu'elle lui dise de ne pas se tracasser.

Dans le premier avion, Joe exigea d'inspecter le moindre recoin, Charlie à la remorque, renvoyant de grands sourires aux passagers amusés. Joe suivit un chemin qui ressemblait à un long huit, en chantant « Avion ! Avion ! Avion ! », et quand les chariots de rafraîchissements et de repas passèrent dans les allées, et qu'il s'écria « Camion ! Camion ! » (le chariot de boissons), puis « Gens ! », Charlie dut se bagarrer pour le faire se rasseoir. Joe finit par manquer de carburant et s'endormit à côté de Rudra Cakrin, qui somnola, penché sur lui, tenant parfois son poignet ou sa cheville entre ses doigts noueux.

Anna, assise de l'autre côté de Joe, avait apparemment décidé d'épuiser la batterie de son ordinateur portable en une fois. De l'autre côté de l'allée, Charlie avait décroché le téléphone intégré au dossier du siège devant lui et passait quelques coups de fil. Anna essaya de l'ignorer et de travailler, mais en l'entendant saluer Wade Norton, un

collègue qui se trouvait dans l'Antarctique, elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille.

— … survol à quelle hauteur ? Ah, pardon, en Twin Otter !… Oh. Hon-hon. Vous avez vu l'île Roosevelt. Bien… Comment ça, il se pourrait qu'elle soit visible pour la première fois ?… Oh !… Combien de mètres ?… Et la glace, elle est allée où ?… Wouah ! Eh ben ! Ça fait un paquet… C'est le début de… La banquise de l'Antarctique Ouest, oui, je sais. Le niveau de la mer, tout ça… Quelle taille, le morceau ? Eh ben !… Ouais, c'est sûr. Oh, nous, ça ira. Nous ne serons pas de retour avant quelques jours, de toute façon.

Charlie écouta un moment, et puis :

— Hé, Roy ! Je suis content que tu aies réussi à te connecter. Que se passe-t-il ?… Et pas Andréa ? Hé, ça veut dire que vous vous reparlez, tous les deux ? Ha, ha… Non, je n'ai plus d'illusions à ce sujet-là, mais Phil ne vous écoute pas non plus, les gars… Bon, c'est vrai. Du pôle Sud, j'en suis sûr… Je pensais que tu avais dit que c'était une géante… Un mètre quatre-vingt-quinze, moi, je trouve ça vraiment grand… Non, pas toi, toi tu fais un mètre quatre-vingts, à tout casser… Avec des échasses… Elle fait quoi ? Deux mètres cinq !?… Ouais. Ha… Non, je pense que c'est à sa portée ! Le ravi de la crèche est comme Hoover, et les Républicains ne sont pas des gens heureux. Ce sont des furieux. La Maison-Blanche et le Congrès sont à eux depuis si longtemps que ça les a rendus amers. Ils ont déjà tellement de mal à faire comme si leur programme avait un sens. Ça les met en rogne… Non. Ce n'est pas un processus qu'on a envie de suivre jusqu'à son issue naturelle. Je suis d'accord… Eh bien, je me suis dit que c'était une bonne idée ! Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse, de toute façon ? Il faut bien qu'on tente le coup, et Phil est notre meilleur atout… Je sais. Je sais… Ouais, suis le mouvement… Eh bien, plus on est de fous… ! Je vais au Shambhala, et Wade est au pôle Sud. Tu peux avoir Washington pour toi tout seul, ha, ha !

Il raccrocha et se cala à son dossier, l'air content.

— Tu fous la merde, observa Anna.

— Oui. Il faut bien que quelqu'un s'y colle.

Quelques heures plus tard, ce fût la descente au-dessus des champs verts du Japon, une vision stupéfiante quand on s'attendait à des paysages de villes comme Tokyo. Ensuite, quitter l'avion, prendre des jetways, se sentir légèrement patraque, traverser l'aéroport tel un flic sur un coup ou le surveillant préposé à la garde d'un prisonnier en transfert. Se retrouver dans un autre avion, et remonter dans le ciel, avec la perspective d'une nouvelle longue journée. Nick lisait *L'Histoire de la Révolution française* de Carlyle. Charlie et Anna se relayaient pour courir après l'infatigable Joe, Anna ayant renoncé à

compter sur Charlie pour le faire seul, comme ils savaient tous les deux que cela finirait. Et puis, elle préférait économiser la batterie de son portable qui serait bientôt à plat.

Joe semblait déterminé à confirmer ce qu'Anna n'arrêtait pas de lui dire, à savoir que cet avion était identique au précédent. Sauf que, dans celui-ci, les passagers semblaient moins amusés par les coups qu'il leur donnait sur les genoux, à titre expérimental.

L'hôtel de l'aéroport de Bangkok dressait sa grande masse blanche au-dessus de sa vaste piscine sous le soleil implacable. Courir, à bout de souffle, mort de fatigue, après Joe dans les bassins turquoise, en faisant attention à ne pas attraper un coup de soleil, empêcher le gamin de piquer une tête dans le grand bain. L'eau était trop chaude. Puis retour dans la chambre fraîche, dormir, et puis le réveil, oh non, oh si, au beau milieu de la nuit, complètement groggy, refaire les bagages et repartir pour l'aéroport, les interminables queues, encore, et remonter dans ce qui ressemblait au même avion. Sauf que dans celui-ci, des orchidées étaient épinglées au dossier de chaque siège. Joe mangea la sienne avant qu'ils aient eu le temps de dire ouf. Et si elle était toxique ? Anna se plongea dans l'encyclopédie de son portable pour vérifier. C'était possible, apparemment, mais Joe ne semblait pas éprouver de symptômes inquiétants, et Charlie mangea aussi un pétale de la sienne, ne réussissant – du point de vue d'Anna – qu'à empirer la situation par un acte mal inspiré.

Nick, qui n'avait plus rien à lire, écoutait Charlie expliquer à Frank que Phil Chase allait présenter sa candidature à l'élection présidentielle.

— Et toi, Nick ? demanda Frank. Qui vois-tu comme président ?

Nick plissa le front et Frank jeta un coup d'œil à Anna – oui, elle sentait forcément le même froncement des muscles de son propre front. Décidément, Nick était bien le fils de sa mère. Frank le regarda réfléchir, et Anna se dit : C'est l'inconscient confronté à l'inconscient. Frank inconscient de sa condescendance, Nick inconscient de la condescendance de l'autre. Peut-être cela voulait-il dire que tout cela se passait dans sa tête.

— Eh bien, tu vois, se lança Nick, en Suisse le pouvoir exécutif est incarné par un conseil de sept personnes dont les membres sont élus par la législature. Comme ça, différents points de vue sont représentés au sein de l'exécutif, qui ne domine pas trop les autres pouvoirs de l'État. La plupart des Suisses ne connaissent même pas le nom de leur président ! Il se contente plus ou moins de présider les réunions du conseil.

— C'est une bonne idée, dit Frank.

— Les Suisses ont beaucoup de bonnes idées. On les étudie en géo.

— Oh, je vois. Il faudra que tu m'en dises davantage.

— Ce n'est pas facile de changer la Constitution, les avertit Charlie.

Nick et Frank le savaient.

— Et si l'un des candidats à l'élection présidentielle annonçait qu'en cas de victoire il désignerait un conseil pour faire son boulot ?

— Comme Reagan, dit Charlie en rigolant.

— N'empêche que c'est une bonne idée, dit Frank.

Leur avion amorça à nouveau sa descente.

À Calcutta, ils assistèrent comme des zombis à une réception au consulat du Khembalung. Ils dormaient debout ; tous, sauf Joe, qui dormait sur le dos de Charlie. Ils venaient de s'écrouler dans leur lit et de savourer la joie de l'horizontalité lorsque le réveil sonna à nouveau.

— Ah, Seigneur !

Pour un peu, ils se seraient crus chez eux.

L'aéroport, de nouveau, mais un petit avion de seize places, bruyant, qui arracha des piaulements de joie à Joe. En l'air et vers l'est, au-dessus des deltas entremêlés, d'une complexité inextricable, du Gange et du Brahmapoutre, le plus grand delta du monde, qui occupait un bon pourcentage de la surface du Bangladesh. En regardant cela, Charlie hurla à Anna :

— Je ne dirai plus jamais que Washington est un marécage !

Des îles brun-vert dans une mer vert-brun. La résille du delta était orientée au sud. Ils descendirent vers un chenal brun-vert jusqu'à ce que les îles soient plus diffuses, et plus basses, la plupart à moitié submergées, la ligne de leur côte visible sous l'eau, dans les hauts-fonds. L'eau passait par étapes successives du brun-vert au vert jade puis au bleu de l'océan.

La ligne de côte d'une des îles les plus au large, juste à la limite de la mer vert jade et du bleu, était soulignée par un anneau brun. Comme ils descendaient toujours, l'intérieur de l'île se différencia en schémas colorés qui devinrent des champs, des routes et des toits. Lors de l'approche finale, ils virent que l'anneau brun était une digue, assez large et plutôt haute. Tout à coup, Anna eut l'impression que la terre, à l'intérieur de la digue, était légèrement au-dessous du niveau de l'océan qui l'entourait. Elle espérait que ce n'était qu'une illusion d'optique.

Joe s'était écrasé le visage et les mains sur la vitre et regardait l'île en gargouillant.

— Oh, dis donc… Gros camion ! Grosse maison ! Ah fah ! Eh ben !

Frank, qui avait réussi à dormir pendant les trois quarts du vol, se redressa et regarda Joe en souriant.

— Oooooouuup ! fit-il, comme un gibbon, en lui bourrant les côtes.

Joe se mit à caqueter de rire.

Et l'avion se posa.

À leur descente d'avion, ils furent accueillis par un important groupe d'hommes, de femmes et d'enfants sur leur trente et un, c'est-à-dire portant des tenues de cérémonie plus conçues pour le toit du monde que pour la baie du Bengale. Et puis un examen plus attentif révéla à Anna que le tissu de beaucoup des robes et des coiffes voletait dans la brise de mer brûlante, car ils étaient coupés dans des cotons diaphanes, de la soie et du nylon, mais à la mode tibétaine et dans les mêmes couleurs. Le Khembalung dans une coque de noix.

Rudra Cakrin descendit d'avion le premier, Drepung derrière lui. Le *blaaaaaaaaaaaa* triomphant de longues trompes de cuivre fit vibrer l'air si violemment qu'il paraissait pouvoir en faire jaillir la pluie. C'était le son d'airain qui avait, le premier, attiré l'attention d'Anna sur les Khembalais, le jour de leur arrivée dans le bâtiment de la NSF.

Tous leurs hôtes s'inclinèrent, et les visiteurs contemplèrent les cheveux noirs et les coiffes colorées de plusieurs centaines de têtes. Joe les regarda en ouvrant de grands yeux, la bouche ouverte en un « O » parfait.

Ils descendirent dans la foule, qui se referma sur eux. Deux femmes de l'Institut khembalais des hautes études se présentèrent à Anna. Elles avaient correspondu par mail. Elles prirent les visiteurs en main, les conduisirent lentement à travers la foule et leur présentèrent la plupart des gens devant qui ils passaient.

Ils sortirent bientôt du petit aéroport et s'entassèrent dans un van qui les conduisit vers l'est par un large boulevard de béton blanc, poussiéreux, bordé de palmiers. De chaque côté s'étendaient des champs plats, séparés par des rangées d'arbres ou des buissons. Des petits complexes de bâtiments se dressaient entre les palmiers qui faisaient le dos rond sous le soleil. La végétation avait l'air desséchée, presque brune.

— Deux années de sécheresse, leur expliqua l'un de leurs guides. C'est la troisième saison de mousson sans pluie, mais nous espérons qu'elle va bientôt venir. Tout le sud de l'Asie souffre de ces deux mauvaises moussons d'affilée. Nous avons besoin de pluie.

Anna en avait beaucoup entendu parler. Notamment par les gens de l'ABC, l'« Asian Brown Cloud », qui essayaient de déterminer s'il y avait une relation de cause à effet entre la sécheresse et la persistance à long terme, dans l'air de l'Asie du Sud, de particules dont l'origine exacte était mystérieuse, même s'il était clair qu'elle était liée à

l'industrialisation et à la déforestation de la région.

Quoi qu'il en soit, le paysage était plutôt morne et rabougri. Tandis qu'ils avançaient à travers le nuage de poussière soulevé par le bus, on leur dit qu'aucune des plantes qu'ils voyaient n'était autochtone. Tout, sur l'île, avait été fait de main d'homme ; même le sol proprement dit avait été importé, pour élever d'un ou deux mètres le niveau de l'île. Nick demanda d'où venait la terre en question, et on lui répondit que quelques îles environnantes avaient été draguées et amenées là, et que c'était aussi de là que venaient les matériaux qui avaient servi à ériger la digue. Tout cela avait été fait une cinquantaine d'années plus tôt, sous la supervision d'ingénieurs hollandais. Il n'y avait pas eu beaucoup de travaux depuis, pour autant qu'Anna pouvait en juger. La digue était visible partout, à travers les arbres, élevant un peu l'horizon, de sorte qu'ils avaient l'impression de rouler dans une immense pièce sans toit, où le ciel faisait comme un plafond de lumière blanche au milieu duquel brillait un soleil dur, poussiéreux, écrasant. Sur la paroi intérieure de la digue étaient plantés des parterres de fleurs aux couleurs traditionnelles de la palette tibétaine – marron et safran, brun, bronze et rouge –, mais elles étaient pour le moment presque invisibles, en dehors de plaques bleues et noires, faites de pierres peintes.

Dans une petite ville, ils descendirent du van et traversèrent une esplanade piétonnière. La brise de la mer déversait sur eux une vague chaude, saumâtre, qui sentait les algues. L'odeur des autres îles du delta des Sundarbans, peut-être.

— On va voir d'autres tigres nageurs ? demanda Nick.

Il regardait tout avec un immense intérêt, très cool derrière ses lunettes de soleil. Joe avait refusé de mettre les siennes. Il essayait de tout voir à la fois et se repaissait de ce qui l'entourait avec une telle avidité qu'il risquait l'overdose. Anna était heureuse de la curiosité dont ses garçons faisaient preuve ; il était clair que l'Amérique n'avait pas fait d'eux des gamins blasés, imperméables à la beauté et à la pure diversité du monde.

Leurs guides les emmenèrent dans le plus grand bâtiment, le Palais du Gouvernement. Il faisait plus sombre, à l'intérieur, et avec leurs lunettes ils se crurent d'abord dans le noir. Le temps qu'ils les enlèvent et que leur vue s'adapte à la pénombre, ils s'aperçurent que Joe les avait devancés en courant. Ils étaient dans une salle typique des constructions de l'Himalaya, et les poteaux des coins étaient couverts de masques de démons.

Ils suivirent Joe vers l'un de ces éventaires. Chaque masque grimaçait grassement, explosant de fureur, de douleur, de répugnance. On eût dit le totem d'une tribu de fous délirants. Joe passa les bras autour du poteau.

— Oooh ! Oooh ! Grand, grand, grand !

Grand quoi ? Il était bien incapable de le dire. Il avait la bouche ouverte, les yeux exorbités. On aurait pu réaliser une allégorie de la stupéfaction en faisant un moulage de son visage.

— On dirait que ça lui plaît ! s'esclaffa Frank.

— Il doit se croire devant un stand de miroirs, dit Charlie.

— Ça suffit, dit Anna. N'en rajoute pas.

Charlie et Nick se positionnèrent de chaque côte de Joe, les yeux ronds, la langue tirée, pointée vers le bas, pour prendre des photos. Anna espéra qu'ils n'offensaient pas leurs hôtes. Et puis, en regardant autour d'elle, elle vit que leurs guides souriaient.

— Ce sont des masques qui cachent le visage mais montrent les sentiments, expliqua Charlie. C'est à ça que nous ressemblons tous à l'intérieur.

— Non, objecta Anna.

— Oh, allez. Tout au fond ? Dans tes rêves ?

— J'espère bien que non. Et puis, où sont les bons sentiments ?

Elle pensait peut-être au masque de la curiosité, ou de la recherche de la précision, mais Charlie lui fit une grimace à la Groucho et indiqua avec ses sourcils les poutres peintes entre les murs et le plafond, qui représentaient des couples engagés dans des étreintes improbables. Frank les examina sans vergogne en hochant la tête, comme si cela confirmait une théorie sociobiologique qu'il était seul à entrevoir, une sorte de bouddhisme bonobo, peut-être. Anna considéra avec un reniflement les capacités de flexibilité purement fantasmatiques dont ces peintres tantriques en rut avaient doté les sujets féminins. Enfin, peut-être que certaines positions étaient plus faciles à adopter avec six bras ; à moins qu'il n'y ait pas de gravité au Nirvana. Ce qui aurait expliqué, par la même occasion, ces seins aussi parfaitement ronds. Elle se demanda ce que Joe, grand amateur de nichons devant l'Éternel, pouvait bien comprendre à tout ça. Pour l'heure, il était trop focalisé sur les masques de démons pour les remarquer.

C'est alors qu'ils furent rejoints par d'autres savants de l'Institut khembalais des hautes études. Tout le monde fut présenté à tout le monde, et Anna serra des mains, heureuse de voir enfin ses correspondants, d'une réalité aussi vivace, presque choquante, que les masques de démons. Frank se joignit à eux, et pendant un moment, ils parlèrent à bâtons rompus de la NSF et de leurs diverses collaborations, après quoi Frank, Anna et Nick laissèrent Charlie et Joe au Palais du Gouvernement et suivirent leurs nouveaux hôtes dans un dédale de pièces puis à travers une cour vers l'institut proprement dit, où les nouveaux labos au financement desquels la NSF avait contribué étaient encore en construction. Devant l'une des pièces se

trouvait une statue du Bouddha, debout, une main tendue devant lui, la paume tournée vers l'extérieur, dans un geste qui rappelait celui d'un flic faisant la circulation et arrêtant une file de voitures.

— Je ne l'avais jamais vu dans cette attitude.

— C'est, comment dire, le Bouddha Adamantin, répondit l'un de ses correspondants. Le Bouddha est représenté dans un certain nombre de positions différentes. Il n'est pas toujours en méditation, ou en train de rire. Quand il se passe de mauvaises choses, le Bouddha est obligé, comme tous ceux qui voient ces choses, de les arrêter. Vous savez qu'il arrive assez régulièrement de mauvaises choses, alors il y a une position pour représenter la réaction du Bouddha.

— On dirait un policier, dit Nick.

Leur guide hocha la tête.

— L'inspecteur Sakyamuni. Qui nous incite à résister aux trois poisons de l'esprit : la peur, l'avidité et la colère.

— C'est bien vrai, dit Anna.

Frank hochait la tête, perdu dans ses pensées.

— C'est aussi cet aspect de la nature du Bouddha qui figure sur les statues de la digue…

— On pourra monter dessus ? demandèrent ensemble Frank et Nick.

— Évidemment. Nous en sommes tout proches, ici.

Ils finirent leur tour et retrouvèrent le reste du groupe dehors, sur une pelouse entourée sur trois côtés par des bâtiments, le quatrième, à l'est, étant le mur intérieur de la digue. À cet endroit, la paroi était une pelouse inclinée, coupée par de larges marches de pierre qui montaient vers le sommet. Frank, Anna et Nick gravirent cet escalier à la suite de leurs guides ; Charlie et Joe apparurent en dessous, et Joe commença à courir en rond sur l'herbe.

En haut, ils reçurent de plein fouet la forte brise du large. Sur la mer voguait une flottille d'immenses nuages ; une grande statue du Bouddha Adamantin regardait vers l'est, la main tendue. Ils se dressèrent à côté de lui. De là, ils avaient une bonne vue de l'océan et de la terre, et Anna eut une petite impression de vertige.

— Wouah…, fit Nick.

Les choses étaient telles qu'elles leur étaient apparues de l'avion, au cours de leur approche : le sol, à l'intérieur de la digue, était légèrement en contrebas par rapport à l'océan qui l'entourait. Ce n'était pas une illusion d'optique. Leur vue et leur oreille interne le leur confirmaient.

— C'est comme en Hollande, dit Frank à Anna alors qu'ils suivaient Nick et les guides. Tu as déjà vu les digues ?

— Non.

— Certains polders sont nettement plus bas que la mer du Nord.

On peut marcher sur les digues, et c'est une vision extraordinaire.

— Alors, c'est vrai ? demanda Anna avec un ample geste du bras englobant le Khembalung. C'est que… on dirait que c'est *vrai.*

L'un de leurs guides se retourna et dit :

— Malheureusement, oui. Quand le sol sèche, ça provoque une rétraction. La terre sèche est plus lourde ; elle s'enfonce, et elle aspire l'eau. Nous avons connu plusieurs cycles de cette nature.

Anna frémit malgré la chaleur du vent. Elle se sentait un peu barbouillée, déséquilibrée.

— Essayez de ne regarder que d'un côté à la fois.

Anna tourna le dos à l'île. Sous un bol de ciel bleu pastel, des nuages affluaient du sud-ouest. La mer rebondissait vers l'horizon bleu, les vagues coiffées de moutons blancs roulaient vers eux. Un si grand monde. Leurs guides montrèrent les nuages, s'exclamèrent que cela ressemblait au début de la mousson. Si seulement ça pouvait être la fin de la sécheresse !

Ils marchèrent le long de la digue, qui semblait très ancienne. Un lourd filet d'acier, au niveau de l'eau, avait rouillé et s'était désagrégé, de sorte que les blocs de pierre qu'il maintenait s'affaissaient par endroits. Leurs guides leur expliquèrent que l'entretien de la digue était effectué manuellement, avec les rares machines dont ils disposaient, que des réparations structurelles étaient nécessaires, mais qu'ils ne pouvaient pas se les permettre, comme ils pouvaient le constater. Frank sauta sur le mur extérieur, qui lui arrivait à hauteur de la taille, donnant le mauvais exemple à Nick, qui le suivit immédiatement.

Sucandra et Padma arrivèrent par le large escalier de pierre. Quand ils virent Frank et Nick sur le mur de retenue, ils les hélèrent :

— Hé ! Regardez ! C'est peut-être la mousson qui arrive !

Ils les rejoignirent en haut du mur.

— Nous voulons vous montrer le mandala… Salut, Mingma. Alors, vous avez fait la connaissance de nos visiteurs ?

En bas, sur l'herbe poussiéreuse, Charlie et Joe avaient été rejoints par Rudra, Drepung et un groupe de jeunes Khembalais qui créaient un mandala sur un gigantesque disque de bois posé sur la pelouse.

— Allons voir ça, suggéra Sucandra.

Ils descendirent l'escalier, se retrouvèrent à l'abri du vent. L'air était chargé d'une humidité annonciatrice de pluie.

Il fallait près d'une semaine pour réaliser les plus grands mandalas de sable, leur dit Mingma. Les artistes maintenaient de longs entonnoirs de laiton à un pouce au-dessus du schéma, et les effleuraient avec des baguettes pour en faire tomber de fines lignes de sable coloré. Les coloristes avançaient à genoux, respirant à peine,

frottant rythmiquement les entonnoirs, doucement, le visage au niveau du sol pour regarder la ligne de sable qui tombait ; puis, d'une rapide rotation de l'entonnoir, ils interrompaient le flux, se rasseyaient et se tournaient vers les autres pour faire une plaisanterie ou rire de celle de quelqu'un d'autre.

Quand le dessin serait complètement coloré, il y aurait une cérémonie pour célébrer ses diverses significations, après quoi il serait transporté devant le Palais du Gouvernement, vers le long bassin d'eau qui réfléchissait le ciel, où il serait immergé.

— Une vraie cérémonie de lancement, nota Charlie.

— Ça symbolise la transitivité de toute chose.

Pour Anna, ça s'appelait gâcher une œuvre d'art. Elle n'aimait pas la transitivité de toute chose, et avait l'impression qu'il y en avait déjà suffisamment de preuves dans le monde pour qu'elle ne risque pas de l'oublier. Elle aimait penser que les efforts humains étaient cumulatifs, qu'il en resterait toujours quelque chose, qui s'ajouterait au tout. Peut-être que dans ce cas ça serait le schéma du mandala qui subsisterait dans leur mémoire. À moins que cet art ne réside dans la performance plus que dans l'objet. Peut-être. Ce qu'elle attendait de l'art, c'était qu'il demeure. Si leur art ne demeurait pas, ce n'était qu'une vaste perte de temps.

De l'autre côté du mandala, Joe et Rudra étaient debout devant un groupe de moines, et Rudra chantait avec intensité, de sa voix profonde, rocailleuse, une lueur heureuse dans le regard. Ceux qui l'entouraient répétaient le dernier mot de chaque phrase, en entonnant une sorte de cri ou de chant. Joe tapait du pied en rythme, criant « Non ! » à l'unisson avec les autres ; il n'avait même pas remarqué qu'Anna était là.

Puis, tout à coup, il fonça droit sur le mandala de sable, les poings serrés, se balançant comme un John Wayne en miniature. Anna eut beau l'appeler, « Joe ! », il ne l'entendit pas. Les Khembalais dégagèrent la voie devant lui, les bras tendus comme pour lui offrir un meilleur couloir.

— Joe ! s'écria-t-elle, plus fort. Joe ! Arrête-toi !

Il hésita une seconde, au bord du cercle de couleurs éclatantes, et s'engagea dessus.

— JOE !!

Personne ne bougea. Joe s'avança paisiblement vers le centre du mandala, en regardant autour de lui.

Anna dévala en courant les marches qui descendaient vers le bord du cercle. Les empreintes de Joe avaient brouillé certaines lignes, et des grains de sable coloré étaient maintenant dérangés, dispersés dans les mauvaises zones. Joe, l'air très content de lui, observait le schéma sous ses pieds, un schéma fait de couleurs qui rappelaient celles de ses

cubes, à la maison, en plus vibrantes. Il remarqua Rudra et tendit le bras pour le saluer.

— Ba ! déclara-t-il.

— Baaa, répondit Rudra en joignant les mains, avant de s'incliner.

Joe tint la pose, qui rappelait un peu celle du Bouddha Adamantin, avec une sorte de grandeur napoléonienne. Debout à côté d'Anna, Charlie secoua la tête.

— Quel phénomène, marmonna-t-il.

Joe baissa le bras et fit un geste englobant les spectateurs. Quelques gouttes de pluie tombèrent des nuages bas qui bouillonnaient au-dessus de la mer, et les Khembalais levèrent les yeux en poussant des « Ooh » et des « Aah ».

Joe repartit, cette fois en direction de la mare étincelante. Anna fit en courant le tour du cercle de gens pour lui couper la route, mais elle arriva trop tard ; il marcha droit dans l'eau peu profonde.

— Joe ! appela-t-elle, en vain.

Joe se retourna vers la foule qui l'avait suivi. Il avait de l'eau jusqu'aux genoux. La pluie chaude crépitait maintenant, légère mais régulière, sur la mer, sur le visage d'Anna, et tous les Khembalais souriaient. Le sable coloré qui était resté collé aux pieds de Joe formait des bourgeons jaune et vermillon qui s'étalaient dans l'eau, autour de lui.

— *Rgyal ba*, déclara Rudra.

La foule répéta. Et :

— *Ce ba drin dran-pa !*

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Anna à Drepung.

Il était maintenant debout à côté d'elle, comme pour la soutenir si elle s'évanouissait, ou peut-être pour la retenir si elle fonçait derrière Joe. Charlie était debout de l'autre côté.

— Salut à tous, dit Drepung.

Anna lui trouva l'air plus vieux. Son visage rond et sa petite bouche semblaient finalement à leur place. C'était manifestement un personnage bien connu et populaire.

Joe était debout au bord de l'eau et regardait la foule. Il était heureux. Les Khembalais lui passaient tout, l'adoraient. La pluie chaude tombait sur eux comme un baume. Tout à coup, Anna se sentit heureuse ; son petit tigre voyait qu'il était parmi des amis. Il était enfin debout dans le monde, content, détendu, et même serein. Elle ne l'avait jamais vu comme ça. Elle voulait tellement qu'il éprouve quelque chose de pareil.

Charlie, lui, sentit son estomac se nouer quand il vit Joe dans le bassin. Toutes ses craintes étaient confirmées. Il inspira un bon coup en pensant : Rien n'a changé, tu le savais déjà… ils pensent qu'il est

l'un de leurs tulkus. Ça ne veut pas dire que c'est vrai.

Il n'avait pas idée de ce qu'Anna pouvait bien comprendre à tout ça.

Debout côte à côte, ils sentaient qu'ils ne réagissaient pas du tout de la même façon. Et aussi que leurs réactions ou leurs états d'âme habituels étaient intervertis. Anna était ravie par une anomalie de Joe, laquelle inquiétait Charlie.

Mal à l'aise, ils se regardèrent, pensant tous les deux : C'est à rebours, que se passe-t-il ?

— Grande pluie ! s'exclama Joe en levant les yeux, la foule poussant un soupir appréciatif.

En début de soirée, ce jour-là, les visiteurs s'écroulèrent sur leur lit, dans leur chambre – même Joe –, et ils dormirent toute la nuit, jusqu'à une heure avancée de la matinée, le lendemain.

Il pleuvait toujours, et quand ils sortirent, après le petit déjeuner, ils virent que l'île était transformée ; tout était trempé, il y avait des flaques d'eau partout. Les Khembalais étaient très heureux. Ils se divisèrent en petits groupes et partirent sous la pluie, comme prévu. Joe et Nick furent d'abord emmenés à l'école pour voir les classes et les jeux de plein air. Partout où il allait, Joe était l'objet de l'attention générale, et il était libre de communier avec tous les masques de démons devant lesquels il passait, leur adressant des diatribes dans son langage privé.

Dans l'après-midi, Nick quitta son groupe et rejoignit Anna à l'institut, où elle parlait avec ses correspondants et aux autres chercheurs de cet endroit. Charlie passait son temps au Palais du Gouvernement, à s'entretenir avec les fonctionnaires que lui présentait Padma.

Frank avait disparu. Ils ne savaient pas ce qu'il faisait. Anna l'avait seulement vu, en passant, discuter avec Sucandra et un groupe de moines.

Plus tard, elle le revit sur la digue, en train de suivre le chemin avec Rudra Cakrin. À en juger par ses conversations, au dîner, il avait aussi passé un certain temps dans les champs, à parler d'agriculture. Mais il faisait plutôt à Anna l'impression d'un pèlerin, mystique, avide d'instruction et d'illumination, absorbé, lointain, détendu ; rien à voir avec son attitude habituelle, à Washington.

Le lendemain après-midi, ils allèrent au zoo, situé dans un grand parc qui occupait le quart nord-ouest de l'île. Beaucoup d'animaux et d'oiseaux des Sundarbans étaient représentés. Les éléphants avaient un large enclos, mais le plus grand de tous était celui des tigres. Bien des félins avaient été emportés par la mer lors des diverses inondations, certains sauvés par des bateaux de patrouille khembalais. Maintenant,

ils vivaient dans un enclos avec plein d'herbe à éléphant et d'arbres saal. L'un des côtés était occupé par un grand plan d'eau coupé par une vitre incurvée, ce qui permettait de voir les tigres sous l'eau lorsqu'ils allaient nager. Ils sautaient dans le lac, les quatre pattes en avant, abruptement. Les gerbes d'eau qu'ils soulevaient conféraient à leur grâce féline quelque chose d'étonnamment aquatique, et sous l'eau leur fourrure brillait comme des algues.

— Tigre ! Tigre ! Grand grand *tigre !*

À la fin de cette journée de pluie, ils se réunirent dans une grande salle et firent un repas essentiellement composé de riz au curry. Nick se fit servir un plat de riz nature, spécialement concocté par Drepung, mais Joe était content de son curry. Ou du moins c'est ce qu'il sembla pendant le dîner ; mais cette nuit-là, dans leur chambre, il fut grognon, et après une longue séance de tétée il resta bien éveillé. Le décalage horaire, peut-être ? La pluie de mousson tombait avec violence, sans discontinuer, le martèlement sur le toit était très fort. Joe commença à se plaindre. Anna dormait debout, mais Charlie était complètement KO, alors elle devait tenir le coup. Pendant des heures, elle marmonna, comme un zombi, des réponses aux propos sans queue ni tête d'un Joe ivre de joie. Elle était sur le point de s'effondrer quand on frappa à la porte. C'était Frank, qui passa la tête dans la pièce.

— Je n'arrivais pas à dormir, et je t'ai entendue avec Joe. Je me suis demandé si tu me laisserais jouer avec lui un moment…

— Oh, Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. J'étais sur le point de craquer…

Elle s'écroula sur le canapé et ferma ses yeux brûlants de fatigue.

Pendant un instant, son cerveau continua à tourner, alors que son corps sombrait dans le sommeil, entraînant sa conscience avec lui.

— Nick dort. Pa dort. Maman dort.

— C'est vrai.

— Tu veux jouer ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu as là ? Des trains ? Et pourquoi pas des avions ? Tu n'as pas d'avions ?

— Si si, j'en ai.

— Bon. On va les faire voler. Voler et planer.

— Voler !

— Hé, mais c'est des tigres ! Eh bien, c'est parfait. Des tigres volants, exactement ce qu'il faut ici. Attention, le voilà qui descend !

— Tigre vole !

Anna zigzagua le long de la frontière mouvante entre le sommeil et les rêves, dedans-dehors, en haut-en bas. Frank et Joe se passaient les jouets l'un à l'autre.

Une petite heure avant l'aube, on frappa impérieusement à la porte de leur chambre, et Anna se réveilla en sursaut. Elle avait rêvé

de la nage fluide des tigres dans le ciel…

C’était Drepung, l’air agité.

— Je suis désolé de vous déranger, mes amis, mais la décision a été prise. Nous devons évacuer l’île.

Ce qui les réveilla tous, même Charlie, réputé pour ses difficultés à émerger. Frank alluma toutes les lumières et ils emballèrent leurs affaires pendant que Drepung leur expliquait la situation :

— La mousson est revenue, comme vous l’avez remarqué. C’est une bonne chose, mais malheureusement elle est arrivée alors que les marées étaient spécialement fortes, et la montée des eaux due à la tempête associée aux basses pressions fait que le niveau de la mer est extrêmement haut.

Il aida un Nick comateux à enfiler sa chemise.

— Il y a des années que nous ne l’avions vue à ce niveau. Elle est déjà tellement montée sur les digues que notre sécurité n’est plus assurée. Certaines faiblesses du gros œuvre sont apparues. Et puis on nous informe que la mousson ou quelque chose d’autre a provoqué la rupture des barrages de glace qui retenaient le Brahmapoutre.

Il regarda Charlie, poursuivit :

— Ces grands lacs glaciaires sont un résultat du réchauffement global. Les glaciers de l’Himalaya fondent rapidement, et beaucoup de barrages de glace qui créaient des lacs derrière eux cèdent sous ces pluies de mousson, créant un énorme apport d’eau. Le Brahmapoutre déborde déjà, et une grande partie du Bangladesh est inondée. L’alarme a été déclenchée à Dacca il y a peu de temps. Une heure à peine, ajouta-t-il en regardant sa montre. Ça va vite. L’afflux d’eau va bientôt arriver, et la limite des digues est déjà atteinte. Or, comme vous l’avez vu, l’île est en dessous du niveau de la mer. C’est tout le problème des digues. Si elles se rompent, le résultat peut être catastrophique. Alors nous devons évacuer l’île.

— Comment ? s’exclama Anna.

— Ne vous en faites pas ; nous avons des ferries au dock ; assez pour tout le monde. Ils sont amarrés là, dans ce but précis, parce que le danger est omniprésent. Nous les avons déjà utilisés, lors de crues des fleuves, ou de marées très fortes. N’importe quoi peut nous inonder. L’île est tout simplement trop basse, et malheureusement elle s’enfonce.

— Et le niveau de la mer monte, dit Charlie. J’ai entendu dire par un ami qui se trouve dans l’hémisphère Sud qu’un bout de la plate-forme glaciaire de l’Antarctique Ouest s’était détaché, il y a quelques jours. Chaque fois que ça arrive, la quantité d’eau déplacée par la glace élève le niveau de la mer.

— Intéressant, dit Drepung. Ça explique peut-être pourquoi nous sommes déjà à la limite de sécurité de la digue.

— Nous avons combien de temps devant nous ? demanda Anna.

— Deux ou trois heures. C'est plus que suffisant.

Il poussa néanmoins un soupir.

— Dans les situations de ce genre, nous préférons que nos hôtes partent par hélicoptère, mais pour vous dire la vérité, l'hélicoptère est parti pour Calcutta, hier soir, chercher les officiels de l'ABC que vous deviez rencontrer. Alors, apparemment, vous allez devoir vous joindre à nous à bord des ferries.

— Combien de gens vivent ici, déjà ? demanda Charlie en jetant leurs trousses de toilette dans son sac à dos.

— Douze mille.

— Wouah…

— Oui. C'est une vaste opération. Mais tout se passera bien.

— Et les animaux du zoo ? demanda Nick.

Leurs bagages étaient prêts, à présent, Nick était habillé et avait l'air parfaitement réveillé.

— Nous avons un bateau pour eux aussi. C'est une procédure compliquée, mais il y a une équipe qui s'en charge. Des gens qui ont l'expérience du cirque. Ils appellent leur numéro « Noé, grouille-toi ». Et vous, vous êtes prêts ?

Ils étaient prêts. Joe, qui avait observé tout ça d'un œil intéressé, dit :

— Pa ? Partir ?

— C'est ça, mon grand. On repart en voyage.

Dehors, il pleuvait plus fort que jamais, le couvercle de nuages avait éclaté et volait vers le nord, poussé par un fort vent. Ils se précipitèrent dans un van et rejoignirent un petit embouteillage, sur la route principale de l'île. Tous les véhicules, bourrés à craquer, allaient vers la jetée, au nord. Joe, assis sur les genoux d'Anna, regarda par la fenêtre et dit :

— Ba ? Ba ?

Charlie était au téléphone. Anna pencha la tête pour essayer de saisir ses paroles.

— Hé, Wade ! disait-il. De quelle taille était cet iceberg ?… Non, sans blague ?! Ils ont calculé le déplacement, là ?… Bon, d'accord. Ouais, pas tant que ça, mais ça va mal, ici. Une inondation due à la mousson, et une marée de pleine lune… Et merde ! D'accord.

Il raccrocha.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna.

— D'après Wade, le fragment de banquise qui s'est détaché a probablement déplacé assez d'eau pour que le niveau de la mer monte d'un centimètre ou deux.

— Seigneur ! Ça devait être un sacrément gros iceberg, dit Anna. Tu te rends compte ? Une élévation du niveau de la mer d'un

centimètre sur l'ensemble du globe terrestre !

— Oui. Sauf qu'apparemment ce n'est qu'un petit bout de la banquise totale. Et à partir du moment où elle commencera à se détacher, personne ne peut dire à quelle vitesse ça va aller…

— Mon Dieu !

Ils continuèrent en silence, les garçons sur leurs genoux. Nick ouvrait de grands yeux, mais semblait trop surpris par toute l'activité alentour pour lancer son feu roulant de questions habituel. Leur van rejoignit la file vers la partie sud de la digue.

Drepung se pencha sur son siège pour leur montrer l'écran de son téléphone portable, sur lequel on voyait maintenant une petite image de la partie supérieure du golfe du Bengale, et la partie inférieure du delta du Gange et du Brahmapoutre. La photo satellite rendait les données altimétriques en couleurs fausses, brillantes, mettant en évidence les anomalies de niveau du fleuve et de la mer, l'éventail du spectre allant des bleus froids et des verts de la normalité aux jaunes, oranges et rouges furieux des eaux profondes. Le côté droit du delta passait au rouge, tandis que le côté gauche devenait orange puis jaune. Et tout le golfe du Bengale était déjà orange clair.

Drepung posa le bout du doigt sur l'écran.

— Vous voyez cette petite tache bleue, là ? dit-il gravement. C'est nous.

Nous sommes en contrebas. Entourés d'orange. Ça veut dire deux mètres plus haut que la normale.

— Ce n'est pas si grave, si ? demanda Charlie.

— La digue est à la limite de résistance. Il semble probable qu'elle ne tiendra pas le coup, face à cet afflux d'eau.

Il se pencha pour prendre un appel sur son portable, et annonça :

— On me dit que l'hélicoptère revient, et qu'il sera ici avant que les ferries finissent d'être chargés. Nous apprécierions vivement que vous le preniez pour retourner à Calcutta.

— Nous ne voulons pas prendre des places dont vous pourriez avoir besoin, dit Charlie.

— Non, c'est mieux comme ça. Ce sera plus facile pour nous si vous êtes en route. Pas de rupture dans la routine, aux docks.

Leur van fit demi-tour et retourna en ville. Maintenant, ils remontaient le trafic et pouvaient aller à toute vitesse sur la route qui menait à l'aéroport. Une fois là, ils firent le tour du terminal, droit vers le tarmac trempé, près de la plate-forme d'atterrissage de l'hélicoptère.

— Plus que vingt minutes, dit Drepung.

Joe se mit à geindre, et ils le posèrent à terre pour qu'il puisse courir. De temps en temps, ils regardaient, sur l'écran de Drepung, le delta s'afficher en temps réel et fausses couleurs. Avec l'arrivée du

jour, l'image était plus difficile à voir, mais tout le delta était maintenant orange, et les zones bleues, qui représentaient les îles, diminuaient à vue d'œil.

— Les Sundarbans, dit Drepung en secouant la tête. Elles sont vraiment faites pour être amphibies.

Puis un hélicoptère sortit du ciel blêmissant.

Drepung les conduisit vers un champ, à côté d'un carré de béton. Ils regardèrent le gros hélicoptère descendre à travers les nuages, dans un bruit et un vent énormes, et se poser sur sa plate-forme comme une libellule géante. Joe se mit à hurler. Charlie le prit dans ses bras et sentit qu'il se cramponnait à lui. Ils attendirent qu'on leur fasse signe de s'approcher. Les pales continuaient à tourner, hachant l'air à une vitesse proprement impressionnante.

— Pa' terre ! hurla Joe à l'oreille de Charlie. Pa' terre ! Pa' terre ! Pa' terre ! Pa' terre !

— Pose-le une seconde, dit Anna. Nous avons encore le temps, n'est-ce pas ?

— Oui, il y a encore le temps, répondit Drepung.

Des hommes en uniforme vert foncé descendirent de l'hélicoptère. Charlie posa Joe par terre. Il courut immédiatement vers l'appareil et Charlie s'élança pour le rattraper. Il vit que les pieds de Joe s'étaient enfoncés dans le sol qui devait être très mou, et que l'eau montait rapidement dans ses empreintes. Charlie l'agrippa et le ramena vers les autres, ignorant ses pleurs. Il regarda en arrière. Les petits lacs qui s'étaient formés dans les empreintes de Joe capturaient les minces éclats de lumière de l'aube, on eût dit des pièces d'argent.

Puis vint le moment de monter à bord. Joe insista pour y aller à pied, tout seul, donnant des coups de pied furieux quand Charlie ou Anna essayaient de l'attraper, hurlant « Pa' terre pa' terre pa' terre ! » ; alors ils le remirent par terre et avancèrent en le tenant fermement chacun par une main, Nick de l'autre côté d'Anna, tous penchant instinctivement la tête sous les hautes pales incurvées vers le sol, qui continuaient de guillotiner bruyamment l'air au-dessus de leur tête.

Dans l'hélicoptère, c'était un peu plus silencieux. Il y avait déjà quelques personnes sur les brèves rangées de sièges, et au cours de la demi-heure suivante ils furent rejoints par d'autres, près d'une moitié d'Occidentaux, et quelques Indiens, peut-être, parmi lesquels une pincée d'écolières qui ouvraient de grands yeux. Les Quibler et Frank les saluèrent, et les écolières se massèrent autour de Joe, pour déverser sur lui leur anglais musical. Mais il se cacha la tête, se cramponnant à Anna. Charlie regarda par une sorte de petit hublot situé très bas, de sorte qu'il ne voyait pas grand-chose en dehors des mares sur le ciment.

Le bruit des moteurs se fit plus fort et ils se sentirent soulevés par

l'arrière, puis l'appareil releva le nez et avança. C'était une sensation étrange pour tous ceux qui avaient l'habitude de l'avion.

Par la petite vitre basse, ils virent qu'ils passaient au-dessus de la digue. La mer, juste derrière, léchait le haut du barrage. Cette vision stupéfiante se grava dans leur esprit alors que l'hélicoptère s'inclinait et que l'image leur échappait.

Ils s'élevèrent en virant au-dessus de l'île, et l'image revint dans leur champ de vision, disparut à nouveau, revint et redisparut. Joe se pencha sur les genoux d'Anna pour essayer de mieux voir par la vitre, Nick en faisant autant depuis le siège de derrière. La mer était marron foncé, et sur l'île tout était détrempé : les champs gris-vert étaient bordés d'eau – les arbres, le toit des maisons, la plaza avec le bassin qui reflétait le ciel, tout était plongé dans les ombres. Puis l'océan, à nouveau, visiblement aussi haut que la digue.

— C'est là qu'on était ! fit Nick en tendant le doigt.

Ils virèrent, dans un tourbillon qui creva le ventre des nuages. Ombre, lumière, pluie, lumière, ils volaient d'un extrême à l'autre. La pluie fouettait l'extérieur de la vitre par deltas soudains, ruisselants. Ils voyaient les ferries au dock, du côté nord de l'île. Ils larguaient les amarres. Drepung cria quelque chose aux pilotes, regarda les Quibler et leva le pouce. Puis l'hélicoptère poursuivit sa courbe et ils virent d'autres îles, dans l'archipel des Sundarbans, dont beaucoup étaient submergées par l'inondation et n'étaient plus que des hauts-fonds d'où émergeaient des écueils séparés par des canaux marron clair, piquetés de blanc sale.

Ils revinrent vers le Khembalung et virent que la courbe de la digue avait été rompue au sud-ouest, à l'endroit où elle affrontait le martèlement des flots en furie ; l'eau brune, parsemée d'écume, se déversait dans les champs, au niveau de la brèche, élargissant la trouée dans la digue. Le Khembalung ressemblerait bientôt à toutes les autres Sundarbans.

Joe monta sur les genoux de Charlie et lui enserra le cou dans une étreinte mortelle, geignant ou gémissant, c'était difficile à dire dans ce vacarme, mais ce bruit dominait tous les autres. Charlie l'obligea à lui lâcher le cou.

— Tout va bien ! lui dit-il en haussant la voix pour se faire entendre. Tout ira bien ! Ils vont tous s'en sortir. Ils sont sur les bateaux. De grands bateaux ! Les gens sont sur les bateaux ! Tous les gens sont sur les bateaux…

— *Papapa,* gémissait Joe.

À moins que ce ne soit *Non non non.*

Il mit la main sur la vitre.

— Oh mon Dieu, dit Charlie.

Par-dessus la tête de Joe, il voyait à nouveau la brèche, à

l'endroit où l'océan se déversait à l'intérieur. Elle s'était terriblement élargie. Toute la courbe sud-ouest allait visiblement disparaître, arrachée. La plupart des champs, à l'intérieur, étaient déjà couverts d'une eau mousseuse.

Devant eux, le pilote et le copilote hurlaient dans leur casque. L'hélicoptère bascula, monta en spirale. Les nuages obstruèrent leur visibilité. Une montée bruyante, assourdie, puis ils revirent le Khembalung, d'encore plus haut, par une trouée dans les nuages. On aurait dit un bol vert, peu profond, immergé dans une eau brune, jusqu'à ce que le bord du bol émergé se réduise à un fragment d'arc.

— Arrête, Joe ! Tu m'empêches de respirer, dit Charlie.

— Ah parti ! Ah parti !

Soudain, l'hélicoptère s'inclina et ils ne virent plus par la vitre que des nuages. Les Sundarbans avaient disparu, les marécages de mangrove noyés, les tigres nageurs emportés par les flots. L'hélicoptère s'éloigna comme une feuille chassée par le vent.

Joe enfouit son visage contre la poitrine de Charlie et éclata en sanglots.

4

Y a-t-il une solution technique ?

On ne veut jamais croire que ça nous arrivera jusqu'à ce que, tout d'un coup, on se retrouve en plein dedans, et tout ébaubi d'y être.

Une tornade à Halifax, en Nouvelle-Écosse, une troisième année de sécheresse catastrophique en Irlande, les crues dramatiques de la Los Angeles River : des anomalies de ce genre, il s'en produisait sans arrêt, au rythme d'une par jour sinon plus, un peu partout dans le monde. C'était une question d'heures, ou d'années, mais, tôt ou tard, tout le monde ou presque serait directement concerné par un désordre de cette espèce ou en subirait les conséquences, parce que des événements climatiques aigus et chroniques se succédaient.

Et pourtant, on avait du mal à imaginer que ça puisse nous arriver un jour.

Aux pôles, les résultats étaient particulièrement impressionnants, à cause des changements majeurs et rapides subis par la glace. Pour des raisons mal comprises, les régions polaires se réchauffaient beaucoup plus vite que le reste de la planète. Dans le Nord, ça se traduisait par la rupture de la glace de mer de l'océan Arctique, l'extinction imminente de beaucoup d'espèces, dont l'ours polaire, et la stagnation du Gulf Stream. Dans le Sud, les conséquences étaient la rupture rapide des gigantesques plates-formes glaciaires qui enserraient les côtes de l'Antarctique, débloquant la chute des grands glaciers dans la mer de Ross, où ils formaient des « fleuves de glace » si rapides qu'ils déstabilisaient la banquise de l'Antarctique Ouest, la plus grande variable de l'ensemble du tableau : si cette plate-forme glaciaire ancrée sur le fond de l'océan se décrochait, les impacts sur le monde seraient beaucoup plus importants, et de loin, que ceux auxquels on avait déjà pu assister, à commencer par une élévation rapide du niveau des océans, de sept mètres peut-être, si toute la banquise venait à se détacher.

Et pourtant, on avait du mal à imaginer que ça puisse nous arriver.

Il y avait d'autres implications.

Le fond de l'océan, à l'endroit où la plate-forme continentale tombait en pente abrupte vers les plaines abyssales, était recouvert par une couche épaisse de boue gorgée de méthane, plus précisément des clathrates, des composés organiques de méthane et d'eau sous forme cristalline. Le réchauffement de l'océan déstabilisait ces cristaux, et la libération du méthane risquait de provoquer des avalanches sous-marines qui libéreraient encore davantage de méthane, lequel monterait à la surface de l'eau et

rejoindrait l'atmosphère, or c'était un gaz de serre beaucoup plus puissant que le CO_2*. L'élévation de température de l'atmosphère impliquerait un réchauffement de l'océan, ce qui impliquerait une libération de méthane, ce qui impliquerait un réchauffement de l'atmosphère, et donc…*

Un cercle vicieux de cycles – géologique, océanique et atmosphérique – qui s'enchaînaient et affectaient tout le reste. Les interactions étaient tellement complexes, les rétroactions positives et négatives si difficiles à prévoir, les conséquences fortuites recelaient un potentiel tellement énorme, que personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait du climat global. Des modélisations avaient été tentées pour estimer l'élévation générale de la température. Elles avaient même été affinées au point qu'il existait un consensus quant aux paramètres extérieurs de changement possible, qui allaient d'une élévation de température de deux à onze degrés centigrade – une fourchette très large, mais on avait la même incertitude sur toutes les estimations à ce stade. Et même si on avait pu resserrer l'écart, les moyennes globales ne révélaient pas grand-chose sur les effets locaux ou ultimes, ainsi que le public commençait à le découvrir. Il y avait des points de non-retour, et on commençait à les voir apparaître. On s'attendait à ce que la stagnation du Gulf Stream refroidisse la température dans l'hémisphère Nord, surtout de part et d'autre de l'Atlantique ; les effets à long terme étaient plus ou moins certains. On ne comprenait pas pourquoi il n'y avait pas eu de mousson pendant deux ans, et on ne comprenait pas davantage son retour violent. En tout cas, les deux phénomènes avaient dévasté des communautés entières dans toute l'Asie du Sud et au-delà, en Asie du Sud-Est, et même en Afrique, et ils auraient probablement d'autres conséquences encore inconnues. La sécheresse en Chine se poursuivait, de même que le plus long El Niño de l'histoire – on l'appelait maintenant l'Hyperniño. La désertification du Sahel avançait de plus en plus vite vers le sud, et à cause des pluies provoquées par El Niño, l'Amérique du Sud souffrait des pires inondations de l'histoire connue. Il avait plu dans le désert d'Atacama.

Le temps devenait fou un peu partout. C'était, pour la huitième fois d'affilée, l'année la plus coûteuse jamais répertoriée par les compagnies d'assurances, et ça n'allait pas en s'arrangeant. Ce n'étaient que des chiffres, des sommes distribuées à travers les systèmes financiers du monde par les assurances de toute sorte ; mais ils fournissaient aussi une échelle de mesure de catastrophe, de souffrance, de peur et de mort ; d'insécurité et tout simplement d'emmerdements majeurs à l'échelle universelle.

Le problème était que la vie sur Terre dépendait du fait que les conditions environnementales, et notamment climatiques, restaient à l'intérieur de certains paramètres étroits. L'atmosphère avait une épaisseur limitée. Comme l'avait dit Frank, en discutant avec Anna et Kenzo, quand on passait en voiture le long du mont Shasta, sur l'Interstate 5, on pouvait voir la hauteur de la partie viable de l'atmosphère, droit devant soi.

Aucune colonie humaine permanente sur Terre ne vivait plus haut que le Shasta, qui culminait à 4 320 mètres, et donc il permettait de mesurer l'épaisseur de l'atmosphère respirable. Or il était très peu élevé par rapport à l'immense étendue du plateau sur lequel passait l'autoroute, ou à la hauteur du ciel au-dessus. Ce n'était qu'une colline enneigée ! Ça remettait vraiment les choses en place, disait Frank ; après, on ne voyait plus rien de la même façon. On regardait la montagne, on pensait à la taille de la planète, et ça changeait tout. Même après, on avait conscience du plafond invisible, très bas au-dessus de sa tête, qui emprisonnait la totalité de l'air respirable contenu en dessous – l'atmosphère n'était donc qu'un voile ténu, une peau impalpable, une sorte de cellophane qui aurait étroitement enserré la lithosphère. Une couche d'eau tout aussi fine s'était liquéfiée dans les faibles creux de cette lithosphère, et c'était la zone de vie : la cellophane qui emballait la planète, un simple, un imperceptible soupir qui s'échappait dans l'espace. Frank ne pouvait s'empêcher de secouer la tête chaque fois qu'il y repensait.

Et pourtant, on avait du mal à l'imaginer.

Maintenant, Frank était chez lui dans ses habitudes, aussi le voyage au Khembalung puis ses suites lui donnaient-ils l'impression d'être à nouveau un peu sans-abri. Que faire de ses journées ? Ça redevenait une question à laquelle il devait répondre heure par heure, et ça lui était parfois difficile.

D'un autre côté, les réfugiés khembalais qui affluaient à Washington l'aidaient à garder les choses en perspective. Ils n'avaient pas choisi d'être sans domicile, contrairement à lui ; il avait son van, son arbre, son bureau, son club – toutes les pièces de son équivalent-maison, dispersées dans la ville ; eux, ils n'avaient rien. Leur ambassade, à Arlington, leur procurait un abri temporaire, mais ils y étaient tassés comme des sardines, et le resteraient un long moment.

Et pourtant, ils avaient une réelle joie de vivre. Frank trouvait ça impressionnant, et se demandait combien de temps ça durerait. Doublement exilés, d'abord du Tibet, puis de leur île. Ils allaient maintenant rejoindre les nombreux groupes de réfugiés qui étaient venus plaider leur cause à Washington, avec l'espoir de rentrer chez eux, n'y étaient pas arrivés et n'étaient jamais repartis, ajoutant leurs enfants, leur cuisine et leurs vacances à un mélange déjà riche.

Le Khembalung était anéanti. On parlait d'assécher l'île et de réparer la digue, mais il n'y avait pas de matériaux pour la reconstruire et pas d'énergie pour faire fonctionner les pompes. Et même si on arrivait à régler ces problèmes, les réserves d'eau douce semblaient aussi très compromises. L'île était complètement saturée d'eau de mer ; et plus longtemps elle resterait submergée, plus les dégâts seraient profonds.

Le Khembalung était trop bas, voilà tout. Les Sundarbans étaient des îles marécageuses, des terres inondables, inondées de façon saisonnière, mais, à présent que le niveau moyen des océans s'élevait, la marge de sécurité avait disparu. Ils auraient beau faire, les inondations catastrophiques étaient vouées à se répéter partout dans les Sundarbans. Les marées lunaires, la montée des eaux due aux tempêtes, et même les tsunamis occasionnels, dont la fréquence allait vraisemblablement s'accélérer au fur et à mesure que les clathrates de méthane se réchaufferaient et déclencheraient des glissements de terrain sous-marins – tout cela inonderait de plus en plus souvent les

basses terres côtières du monde entier.

Aussi, compte tenu des sommes et des efforts immenses nécessaires pour assécher et rebâtir le Khembalung, le jeu n'en valait tout simplement pas la chandelle. Les Khembalais avaient d'autres options : des réfugiés tibétains étaient dispersés dans diverses colonies en Inde, les Khembalais eux-mêmes possédaient des terres dans les collines au nord de Calcutta, et certains, à l'ambassade de Washington, parlaient d'acheter du terrain dans le district de Columbia et de s'y installer. En attendant, les douze mille citoyens du Khembalung n'avaient, pour territoire national, qu'une vieille baraque à Arlington et un bureau dans le bâtiment de la NSF.

Une maison et un bureau très surpeuplés, du coup. Frank n'en revenait pas de voir à quel point la maison était bondée. Il passait souvent dire bonjour à ses occupants, et leur demander s'il pouvait faire quelque chose pour eux. Il n'en revenait pas de la quantité de gens qu'on pouvait entasser dans un endroit, au seul préjudice du coefficient d'occupation des sols. Il faisait des déménagements de fourmi entre les camions de livraison et la cuisine, il parlait à Rudra en anglais, lui demandait de lui apprendre quelques mots de tibétain. Il était toujours ravi de les voir – et heureux de reprendre sa voiture pour regagner, de l'autre côté du Potomac, le Rock Creek et son refuge dans la forêt.

Les derniers jours de l'été offraient encore une bonne durée d'ensoleillement, ce qui tombait à pic, parce que Frank avait besoin de lumière. Il allait se promener dans le parc en consultant les derniers relevés sur son téléphone du FOG, et il essayait de localiser les gibbons, qui formaient une famille, à ce qu'il avait appris – Bert, May et les enfants –, ou les siamangs ; mais n'importe quel animal sauvage faisait l'affaire. Au cours de l'heure qui précédait le coucher du soleil, ils allaient souvent boire une dernière fois avant la nuit au trou d'eau dans la gorge, et c'est là qu'il allait les observer. Autruches, tapirs, singes-araignées, élans, sitatungas – des espèces d'antilopes ou de koudous –, tamarins, cerfs rouges, ours bruns… sa liste personnelle d'animaux repérés s'allongeait.

Son biface acheuléen arriva par la poste, au bureau. Il ouvrit le paquet, déballa le bull-pack, présenta l'objet à la lumière et en tomba aussitôt amoureux. Il aimait son poids, et il l'avait bien en main. C'était l'ovale acheuléen classique, avec une pointe acérée à une extrémité. La pierre était très habilement taillée des deux côtés. On aurait plutôt dit une œuvre d'art qu'un outil ; une petite sculpture d'Andy Goldsworthy. Un pétroglyphe à part entière, qui en disait plus long qu'un roman. Sur ceux qui l'avaient fait. Du quartzite gris, légèrement translucide, les faces taillées presque aussi lissées et

patinées, au fil de leurs quatre cent mille ans d'exposition, que la courbe brune du noyau de départ. Une splendeur.

Il l'emporta au parc, dans son sac à dos, et le montra à Spencer, Robin et Robert, lorsqu'ils se retrouvèrent pour courir. Ils se jetèrent spontanément à genoux pour l'adorer, en poussant des cris inarticulés, comme les gibbons : « Ahh ! Ahh ! Oh, mon Dieu ! Oh, Seigneur, la voilà ! » Robin se prosterna devant comme s'il adorait Allah, Spencer en inspecta chaque courbe et la moindre entaille, l'embrassant de temps à autre.

— Admirez cette perfection, dit-il enfin.

— Regardez, dit Robin en la soulevant. Elle est taillée pour un gaucher, vous voyez. Ça va beaucoup mieux quand on la tient de la main gauche.

Il était gaucher, bien sûr.

— Et si l'*Homo erectus* était gaucher ? Comme les ours polaires ? Vous saviez que les ours polaires étaient gauchers ?

— Seulement parce que tu nous l'as dit un millier de fois, répondit Spencer en lui prenant la pierre. Quel âge, déjà ? demanda-t-il à Frank.

— Quatre cent mille ans.

— Incroyable ! Cependant, vous savez, ça m'ennuie vraiment de vous le dire… mais elle n'a pas l'air de pouvoir voler comme un frisbee.

— Non, sûrement pas.

— Et puis, cette idée que ça ne ferait pas un très bon biface, parce qu'elle est affûtée sur tout le tour… En réalité, il me semble qu'on pourrait la tenir à peu près comme on veut et taper avec sans se couper la main ; le bord n'est pas assez tranchant.

— C'est vrai.

— Vous avez essayé de la lancer, déjà ?

— Non.

— Eh bien, merde quoi ! Essayons.

— Lançons-la sur un lapin !

— Allons, allons !

— Hé, il faut bien qu'on la teste. Comment voulez-vous faire, autrement ? Si on la lance sur un de ces tapirs, elle va rebondir dessus.

— Mais non.

— Si vous le tuez, vous le mangez.

— Ça me va !

Ils firent le parcours en courant et s'arrêtèrent dans la prairie, près de l'aire de pique-nique numéro 14. Frank prit le biface et ils le lancèrent sur un arbre (où il fit une entaille impressionnante), puis sur des bouteilles trouvées dans les ordures et disposées sur un tronc d'arbre. Oui, on pouvait casser une bouteille avec, à condition de

l'atteindre, bien sûr : la pierre avait tendance à tourner autour de son axe, bien que pas forcément dans le plan horizontal. En réalité, elle décrivait plus ou moins une spirale tout en volant.

— On pourrait tuer un lapin, si on arrivait à l'atteindre.

— Comme avec n'importe quelle pierre.

— On pourrait faire peur à un gros animal, au trou d'eau.

— Comme avec n'importe quelle pierre.

— D'accord, d'accord.

— Mais je pense qu'elle pourrait permettre de le dépecer.

— C'est vrai, répondit Frank. Sauf qu'ils ont essayé, en Afrique du Sud, et qu'ils se sont aperçus que le tranchant s'émoussait très vite, après un seul animal ou presque.

— Vous plaisantez !

— C'est ce qu'ils ont constaté. Ils pensent que c'est pour ça qu'il y en a tellement. Ils pensent qu'ils taillaient une nouvelle pierre chaque fois qu'ils en avaient besoin pour faire quelque chose.

— Hum, je ne sais pas. Cette merveille m'a l'air faite pour être lancée. On dirait l'outil idéal.

— Un couteau de l'armée suisse.

— C'est juste la patine. Elle a quatre cent mille ans, mec. C'est vieux. Plus vieux que l'art et que la religion, comme vous disiez.

— C'est l'art *et* la religion.

— Un frisbee fossilisé.

— Un frisbee fossile tueur.

— Sauf que ça n'a pas l'air d'avoir été ça.

— Je m'en tiens à ce que j'ai dit, répéta Spencer. C'est une trop bonne théorie pour qu'on y renonce à cause d'une stupide histoire de preuve.

— Yahhh !

— Ce n'est qu'une preuve anecdotique, de toute façon. Ça ne veut rien dire.

Jouer au frisbee-golf pendant la dernière heure de lumière, courir dans les ombres mouvantes et la lumière. Suer et transpirer, effectuer des tirs magnifiques ou foirés. Vivre en mode frisbee, sans intrusion d'aucune sorte. L'intemporalité bénie de la méditation. Le sport faisait parfois cet effet et, en ce sens, devenait une religion. En éternisant l'instant.

Sa cabane était complètement à l'abri de la pluie, et, compte tenu des fréquentes averses estivales, la situation était extraordinairement satisfaisante : sa petite pièce, ouverte sur les côtés sous son dais de plastique transparent, était souvent murée par des rideaux d'eau pareils à des cascades de perles ininterrompues. La pluie martelait le plastique, tambourinait comme la douche qu'on entend le matin quand l'autre se lève – un susurrement ou un tapotement, qui

chevauchait le rugissement liquide de la forêt et le clapotis du torrent, en contrebas. L'air était moins humide que pendant ces journées étouffantes où il ne pleuvait pas.

La pluie venait souvent juste avant ou juste après l'aube. Ces jours-là, la nuit charbonneuse se muait en grisaille. Des nuages bas détalaient ou s'appesantissaient sur eux. Il lui arrivait de somnoler encore une demi-heure. Il aurait cessé de dormir, où qu'il ait passé la nuit ; quelque chose le réveillait, son cœur se mettait à cogner contre ses côtes, sans raison, puis son cerveau embrayait, et il pensait au travail, à Caroline, à Marta, aux Khembalais, à tous ces sans-abri, aux joueurs de frisbee, au prix de l'immobilier dans le nord du comté de San Diego – n'importe quoi pouvait faire démarrer le petit vélo qu'il avait dans la tête, et après, il avait le plus grand mal à se rendormir. Il restait allongé là, dans son van ou dans sa cabane, très occasionnellement dans son bureau, conscient qu'il allait manquer de sommeil mais incapable de se rendormir.

La pluie était donc une bénédiction, parce que le bruit avait tendance à l'assommer. Et la pluie, le matin, lui laissait le temps de rester allongé là et de songer à ses projets, à ses expériences, aux animaux, aux papiers, à l'argent, aux femmes. Le temps de se rappeler que beaucoup d'hommes de son âge, sinon la plupart, dormaient avec une femme toutes les nuits de leur vie, au point que c'était à peine s'ils le remarquaient, sauf en cas d'absence de leur partenaire.

Mieux valait penser à son travail.

Ou regarder les dessins que les feuilles faisaient sur le fond du ciel, noir sur le velours gris de l'aube. Se retourner avec raideur, essayer de se réveiller et s'asseoir au bord de la plate-forme, son sac de couchage drapé sur ses épaules comme une cape, les pieds pendant dans le vide, à écouter les gibbons. L'insomnie comme une espèce de cadeau, donc, de la nature, de Gaia, des animaux, des oiseaux ou de son inconscient perturbé. Bien sûr qu'on se réveillait un peu avant l'aube ! Comment aurait-il pu en être autrement ? C'était tellement beau. Il avait parfois l'impression d'être assis au bord d'une grande chose qu'il était seul à voir venir. Un changement comme le matin lui-même, mais différent.

D'autres jours, quand il se réveillait, il devait lutter contre le nœud qui s'était formé pendant la nuit au creux de son estomac. Seuls les gibbons pouvaient l'en libérer. S'ils étaient à portée de voix, et s'il les entendait vocaliser, aussitôt tout allait bien, le nœud se dénouait. Une aubade : tout irait bien, tout irait bien, tout irait parfaitement bien. C'était ce qu'ils chantaient, comme des transcriptions médiévales. Encore un cadeau. Parfois, il se contentait d'écouter, mais généralement, il chantait avec eux, si chanter était le terme qui convenait. Il hurlait, il hululait, il appelait ; en réalité, c'était plutôt un

chant, même s'il chantait toujours « *Ooooooouuuup* », et si chaque *oup* était un glissando, montant ou descendant. *Oooooouuup ! Ooooooouuup !*

S'ils donnaient l'impression d'être assez près, il descendait de son arbre et essayait de les repérer. Il ne fallait pas faire de bruit, et rester aussi invisible que possible. Mais bon, comme toutes les fois qu'il traquait un animal. Avancer à pas légers sur le sol encore gris, en prenant bien garde à ne pas mettre le pied sur une brindille, juste sur la boue noire, nue.

Tous les animaux du parc étaient assez craintifs, maintenant, et les bandes de gibbons et de siamangs ne faisaient pas exception à la règle. Au moindre bruit, l'un des sujets poussait un cri d'avertissement – souvent un « Aaack ! » très fort, comme dans les bandes dessinées –, et ils fuyaient, volant de branche en branche ou accrochés à une liane, à la Tarzan, quelques cris étouffés indiquant seuls quelle direction ils avaient prise. Typiquement, ils s'éloignaient de cinquante ou cent mètres avant de se poser à nouveau. Quand ils prenaient peur, Frank changeait généralement de proie et s'intéressait à un autre animal. On ne pouvait pas lutter contre la brachiation, dans la forêt.

Il se dirigeait vers le Rock Creek, et le promontoire au-dessus du trou d'eau. Le FOG avait déposé un bloc de sel à lécher au bord de l'eau. Frank faisait attention lors de l'approche finale, parce qu'on avait vu, sur le promontoire même, de grandes empreintes de pattes, apparemment félines mais vraiment énormes, peut-être celles du jaguar qu'on n'avait pas encore repéré. À moins que les empreintes ne soient celles d'un félin plus petit, le léopard des neiges, le lynx, ou l'un des chats sauvages qui habitaient la forêt. En tout cas, mieux valait éviter de le prendre par surprise. Parfois, Frank approchait du promontoire la main crispée sur son biface, rassuré par son poids.

Une fois là-haut, il pouvait regarder les animaux boire avec circonspection et lécher le bloc de sel. Ce matin-là, il vit deux petits tamarins, une gazelle, un okapi et le rhinocéros, qui étaient déjà tous équipés d'une balise radio. La veille, il avait vu un trio de loups rouges abattre une jeune antilope.

Après le trou d'eau, il partait en exploration, un peu au hasard, vérifiant au passage les tributaires du bassin hydrographique raviné du Rock Creek. Il marchait, discrètement, dans l'espoir de repérer des animaux, et ça aussi, comme le poids de son biface ou le balancement de son arbre dans la brise, son corps semblait y être habitué, comme s'il l'avait souvent fait. Habitué à des choses qu'ils n'avait jamais faites. Traquer des animaux – des paparazzis suivant des vedettes de cinéma…

Un éclair gris vola par-dessus le torrent.

Il reconstitua le souvenir qu'il avait de l'éclair. Une fourrure argentée, peut-être une martre, ou un vison. Qui avait bondi précipitamment par-dessus les pierres.

À un détour, il tomba sur les tapirs, qui fouillaient pitoyablement dans la boue. Ils ne pouvaient pas trouver leur pitance dans la forêt, et Frank avait appris qu'ils survivaient grâce à la nourriture distribuée par le personnel du zoo et les membres du FOG. Selon certains d'entre eux, ça signifiait qu'il fallait les reprendre. Seuls les animaux capables de subsister dans la forêt par leurs propres moyens devaient être considérés comme ayant un statut sauvage permanent, disaient-ils.

Évidemment, beaucoup d'espèces sauvages étaient tropicales ou semi-tropicales. Il avait déjà été amplement question de ce qu'il faudrait faire quand l'hiver viendrait. Peut-être le projet sauvage de ces animaux s'interromprait-il ainsi, même si on ne voyait pas très clairement comment certains d'entre eux pourraient être capturés.

Enfin, ils régleraient ce problème en temps utile. Pour le moment, repérer les tapirs par GPS et les ajouter au répertoire de son téléphone FOG. Jusque-là, sa liste comprenait quarante-trois spécimens non natifs, de l'autruche au zèbre. Puis il retournait récupérer son van et retraversait le fleuve, direction l'Optimodal. Souvent, il vivait tout ça, et il trouvait encore le moyen d'arriver au gymnase avant sept heures.

Après, la journée se compliquait. Pas de réunion à huit heures, alors il filait à la salle de musculation de l'Optimodal. S'il tombait sur Diane, ils faisaient leurs exercices ensemble. C'était fréquent, et ça commençait, en fait, à être un peu complexe. Non que ce ne soit amusant – ça, ça l'était toujours. La main de Diane sur le bras de Frank : c'était intéressant. Mais les conversations amicales, les exercices partagés avec une femme au gymnase suggéraient une certaine sorte de relation, et quand la femme en question était aussi votre chef – également célibataire, ou plutôt veuve depuis des années, à ce qu'on disait –, il n'y avait pas moyen d'échapper à certaines petites implications qui semblaient en découler. C'est ce qu'exprimait la façon dont leurs yeux s'évitaient, ou dont ils abordaient certains sujets, ainsi que ces petits rites et ces petits échanges courtois, un peu différents du comportement habituel dans le cadre du gymnase. Il lui arrivait souvent de commencer ses exercices avec l'impression d'être trop mobilisé par d'autres sujets de préoccupation pour penser à la question ; mais assez vite, elle s'imposait. Le salut professionnel de Diane, son esprit rapide, son efficacité et son amusement, son corps de femme mûre, musclé, qui se ployait et rosissait devant lui, parfois avec son aide – il était impossible de ne pas être affecté par ça. Elle avait vraiment de l'allure. Il voulait que Caroline le rappelle.

À vrai dire, depuis sa rencontre avec Francesca, toutes les femmes

lui paraissaient belles. Dans le métro, à la NSF, à la gym. Il y avait des matins où il valait mieux se contenter de se doucher, de se raser, et d'aller droit au travail. Dans son bureau, s'asseoir avec un café, parcourir l'énorme liste de « choses à faire ». Beaucoup étaient très intéressantes. Comme :

1) quantifier le « rendement maximal estimé » pour toutes les méthodes de capture de carbone évoquées par les publications scientifiques (pour la prochaine réunion de Diane) ;

2) rencontrer le Corps des ingénieurs de l'armée ;

3) formaliser les critères de récompenses style MacArthur destinées aux chercheurs ;

4) proposer à l'UCSD d'encadrer un nouvel institut à La Jolla.

Choisir une de ces choses, s'y investir, et aussitôt c'était une succession rapide de réunions, de coups de fil, de lecture accélérée, de rédaction de mémos, de rapports et de résumés – Dieu bénisse les résumés, si seulement tout pouvait être condensé, au fond, y perdrait-on grand-chose ? –, faire ci, faire ça. Toutes les petites étapes nécessaires si on voulait que les choses se fassent.

Et puis une autre réunion avec Diane et plusieurs membres du Comité national pour la science. Frank trouva Diane un peu sombre, cette fois. Pas étonnant, parce que, vraiment, elle ne ménageait pas ses efforts pour faire de la NSF un point focal dans le réseau d'organisations scientifiques qui s'occupaient du climat. Alors elle faisait exactement ce que Frank l'avait pressée de faire dans son topo, avant l'inondation, et même s'il ne serait jamais venu à l'idée de personne de le dire dans ces termes, il s'en réjouissait. Passer à l'action dès qu'ils pouvaient identifier une mesure à prendre. Tous les membres du conseil présents à la réunion semblaient de cet avis. Les partenaires potentiels étaient identifiés dans la communauté scientifique, ainsi que les membres du Congrès qui les soutenaient et les organismes sympathisants. Comme disait toujours Diane, ils avaient besoin d'une réglementation, et de capitaux. En attendant, elle travaillait avec l'IPCC – le Panel intergouvernemental sur le changement climatique –, le Conseil scientifique international, l'Union mondiale pour la nature, l'Académie nationale d'ingénierie, la NASA et la NOAA, le Programme américain de recherche sur le changement global, l'Organisation météorologique mondiale, l'Institut des ressources mondiales, le Pew Charitable Trust, le Centre national pour la recherche atmosphérique, le Comité de conseillers pour la science et la technologie auprès du Président, l'OSTP[6], le Nature Conservancy[7], la Société écologique d'Amérique, DIVERSITAS – le programme qui chapeautait les recherches scientifiques en madère de

biodiversité à l'échelon global –, le réseau GLOBE[8]…

— … ainsi de suite, conclut-elle en regardant avec impassibilité une page du diaporama PowerPoint qui énumérait ces organisations. Il y en a beaucoup d'autres. Ce ne sont pas les organisations qui manquent. Les agences gouvernementales, les Nations unies, les sociétés scientifiques, les ONG. La situation est intensément monitorée, par tous les moyens possibles. Maintenant, la coordination de toutes ces initiatives et le fait qu'elle puisse mener à des actions cohérentes sont une autre question. C'est celle que je voudrais aborder aujourd'hui, quand nous aurons passé en revue les différents points à l'ordre du jour. C'est ça, le vrai problème : nous savons, mais nous ne pouvons pas agir.

Plus Frank observait Diane dans ces réunions, plus il l'appréciait. Elle ne faisait pas d'esbroufe. Elle ne se laissait pas détourner de son but, elle s'en tenait à l'essentiel, elle veillait à ce que tout le monde sache ce qu'elle trouvait important. Elle ne perdait pas de temps. Elle travaillait avec les gens et les faisait travailler – comme Frank –, et ils se démenaient pour elle en croyant poursuivre leurs propres projets (ce qui était souvent le cas), mais en menant à bien ses projets à elle aussi. Et c'était elle qui les coordonnait, leur permettait d'exister. Elle impulsait le rythme et trouvait l'argent.

Là, elle revenait au principal centre d'intérêt de Frank :

— Nous devons envisager des interventions potentielles dans la biosphère proprement dite, dit-elle en secouant la tête comme si elle n'arrivait pas à en croire ses oreilles. S'il y a des moyens d'éviter le changement climatique global, brutal, nous devons les identifier et les mettre en œuvre. Si nous n'y arrivons pas, un trop grand nombre de choses auxquelles nous tenons seront vouées à l'échec. Alors, est-ce que ça peut être fait, et dans ce cas, comment ? Quelles sont les interventions qui ont les meilleures chances de réussir, et lesquelles pouvons-nous entreprendre en réalité ?

— Il paraît sensé d'essayer d'agir sur le déclencheur que nous avons déjà identifié, dit Frank.

Diane hocha la tête. Ça voulait dire la stagnation de la circulation thermohaline, or elle avait déjà amorcé les discussions avec les Nations unies et l'IPCC sur les moyens d'y remédier.

— Nous allons bientôt recevoir un rapport là-dessus. Pour le moment, *quid* des méthodes de capture du carbone ?

Frank parcourut la liste qu'il avait établie :

Cette dernière mesure battait à plate couture tous les projets de stimulation du piégeage de carbone par les moyens biologiques.

« C'est la loi des conséquences fortuites », comme l'avait dit à Frank un écologiste.

Et comme il l'expliquait maintenant à Diane et aux autres :

— Mettons que votre fer encourage la croissance de bactéries marines et attire le carbone vers le fond ; ça risque de favoriser la prolifération de types de bactéries qui dégagent des oxydes nitreux. Et ces oxydes nitreux sont des gaz de serre bien pires que le CO_2. De la même façon, une grande partie du carbone de l'océan est fixée dans les coquilles de diatomées mortes. Certaines bactéries marines se nourrissent de ces diatomées, libérant ce carbone, jusque-là fixé dans des carbonates qui auraient fini par devenir du calcaire. Alors, question : l'ensemencement de l'océan avec du fer se solderait-il vraiment par une diminution nette des gaz de serre ? Même à court terme, ce n'est pas certain.

— Nous devons nous en assurer, disait Diane.

— Ça risque d'être difficile.

Lors d'une autre réunion, ils discutèrent de diverses méthodes envisagées pour modifier directement le climat, dont l'ajout de produits chimiques dans le carburant pour avions, afin que les traînées de condensation durent plus longtemps, renvoyant davantage de lumière dans l'espace ; l'ensemencement des nuages ; la projection de poussières dans la stratosphère, sur le modèle des volcans, et le largage de divers écrans solaires en haute altitude. Là encore, la complexité des divers mécanismes de rétroaction et l'importance du rôle joué par la vapeur d'eau, qui bloquait l'arrivée de la lumière tout en empêchant la chaleur de fuir, étaient telles qu'il était difficile d'anticiper le résultat d'une action donnée. Personne n'avait une vision très claire du comportement des nuages en fonction des différents schémas.

— Je ne pense pas que nous soyons prêts pour l'un ou l'autre de ces scénarios, dit Diane. Pas tant que nous ignorerons les effets possibles.

Elle prononça ces paroles alors qu'ils regardaient une diapo d'un des programmes d'écologie polaire de la NSF. Les deux pôles se réchauffaient rapidement, mais surtout le pôle Nord ; et la diapo montrait qu'un septième de tout le carbone de la Terre était emprisonné dans la matière biotique congelée dans le permafrost de l'Arctique, qui fondait rapidement. Dès qu'il serait liquéfié, l'action bactérienne commencerait à libérer une partie de ce carbone dans l'atmosphère.

— Ça pourrait être une rétroaction plus positive, comme le dégel des hydrates de méthane sur les plates-formes continentales.

— Encore un coup de la loi des conséquences fortuites.

— Et si la toundra se changeait tout simplement en tourbière ? demanda Frank.

— Les tourbières sont anoxiques. Pas le permafrost.

— Ah.

Le lendemain, dans une autre réunion, une équipe de la NOAA qui s'efforçait de chiffrer les programmes d'intervention potentiels dans l'Atlantique Nord vint exposer ses travaux. Les données étaient très sensibles, annonça leur principal intervenant, et faisaient appel au volet mathématique de la théorie du chaos. Frank, qui s'intéressait aux algorithmes utilisés dans la modélisation informatique, mit cet aspect de côté pour plus tard ; compte tenu des questions qui se posaient à eux, une précision de l'ordre de plusieurs puissances de dix suffisait probablement pour le moment : quel était le volume d'eau concerné par le downwelling ? Quel volume d'eau devrait s'enfoncer à chaque endroit précis pour le remettre en mouvement ? De quel genre de gradient thermohaline parlait-on ? De combien la mer devrait-elle être resalinisée pour plonger à travers la calotte d'eau douce qui recouvrait maintenant l'océan ? Quel serait le poids de sel sec nécessaire pour créer ce gradient ?

Autant de questions auxquelles les gens de la NOAA s'efforçaient de répondre pendant que Frank et les autres se risquaient à divers calculs au dos d'une enveloppe et parlaient de ce qu'il faudrait faire pour apporter ce sel. Ça paraissait à la portée de l'industrie et des transporteurs des nations avancées, en théorie, du moins – les chiffres étaient comparables au volume de transport des produits pétroliers –, mais on se demandait aussi s'il suffirait d'un apport unique, ou s'il ne faudrait pas recommencer tous les ans pour compenser la glace de l'Arctique qui se reformerait probablement chaque hiver, se romprait au printemps et dériverait vers le sud en été.

— Il sera toujours temps de s'en occuper plus tard, déclara Diane. D'ici là, je veux des réponses aussi concises que possible pour pouvoir soumettre un plan au Congrès et au Président. Tout ce que nous pourrons faire pour qu'il soit clair que nous ne sommes pas sans ressources sera utile sur d'autres fronts. Alors, pour autant que je le sache, ce point de départ en vaut un autre.

Le midi, quand il réussissait à se libérer, il courait avec le groupe de joggeurs de la NSF. C'était une drogue ; il ne pouvait pas s'en empêcher. Il se justifiait en s'inventant des questions à poser à Kenzo sur le climat dans l'Arctique, et ainsi de suite. Il n'en fallait pas davantage pour Kenzo, qui démarrait au quart de tour et se lançait dans un laïus sur les dernières catastrophes, tel un conservateur parlant d'un spécimen exceptionnel. Il n'y avait rien à faire ; Kenzo ne se lassait jamais de ce rôle de Maître des Désastres, et il n'avait pas l'air de penser qu'il narrait l'histoire du début de la fin de la civilisation.

Ça, c'était le rôle d'Edgardo.

— Alors, Frank, comment vont tes Khembalais ?

— Eh bien, ils sont un peu tassés, chez eux.

— J'ai cru comprendre qu'il y en avait qui dormaient au bureau…

— Oui. Je pense que l'Immigration va commencer à s'intéresser à leur cas. Ils espèrent obtenir le statut de réfugiés.

— Ils ne l'obtiendront jamais, trancha Edgardo. Ils devraient s'intituler le seul laboratoire d'idées bouddhiste de Washington.

— Pourquoi pas !

— Ou dire qu'ils sont l'ambassade de l'Atlantide.

— Ça les aiderait à entrer au Congrès, c'est sûr.

Edgardo éclata de rire.

— Et comment ! Ils adoreraient ça ! L'Atlantide, le Shambhala… Ils doivent vraiment venir d'un endroit intéressant, tes gars. Ils ont des avocats qui savent à qui il faut faire un procès pour demander des dommages-intérêts ?

— Non.

— Ils ont des compagnies d'assurances pour épauler leur plainte ?

— Non ! Bon, tu te tais et tu cours, d'accord ?

Mais Frank ne courrait jamais assez vite pour les essouffler. Ils étaient plus rompus à la course que lui, et ils parlaient parlaient parlaient tout le long du chemin, pas après pas. Des chercheurs, des bureaucrates – des bureaucrates de la recherche –, des technocrates, ils étaient tous des intellectuels à un degré ou un autre. Enfin, pas tous aussi bavards, bien sûr, et ils n'avaient pas tous le même caractère. Frank peinait derrière Edgardo et Kenzo en passant en revue les différentes personnalités d'une technocratie même aussi homogène que la NSF. Il y avait les timides ; les fous de science comme Kenzo ; les intellectuels délirants comme Edgardo ; et les « simplets », bruts de décoffrage, comme Bob ou Clark, qui refusaient de reconnaître qu'ils savaient quoi que ce soit ou qu'ils avaient un avis en dehors de leur domaine de compétence, et laissaient entendre que cette modestie était la plus pure forme de précision scientifique et de justesse d'action : ne pas avoir d'avis, se contenter d'avancer ce qu'on pensait pouvoir prouver.

Edgardo n'était pas comme ça. Il avait eu une nouvelle idée de best-seller scientifique :

— L'autre jour, en lisant un article d'une longueur phénoménale sur l'hypergraphie, je me suis dit que le chercheur était lui-même atteint de cette maladie, et que c'était pour ça qu'il s'y intéressait. Je me suis demandé si c'était souvent le cas. En tout cas, l'hypergraphie est un peu comme l'épilepsie ; elle concerne la même zone du cerveau.

— Difficile d'imaginer l'histoire évolutionnaire de ce truc, remarqua Frank. Une tendance à mettre les choses par écrit ?

— Ce n'est probablement qu'une variante de l'hyperlogie, répondit Kenzo. Ce qui expliquerait l'intérêt d'Edgardo, aussi.

— Ha ha ! Non, ça, ça concerne une autre zone du cerveau. La

parole se situe dans l'aire de Broca, alors que l'hypergraphie de Wernicke concerne la même région que l'épilepsie. En réalité, elle crée une sorte de style. Une suite d'habitudes stylistiques qui peuvent être isolées et quantifiées par ordinateur afin d'établir un diagnostic. Naturellement, le premier indice est la masse produite, ce qui a dû être utile à plusieurs romanciers très prolifiques ; c'est un bel exemple de couple problème/solution. Bon, même pour les grands hypergraphiques comme Balzac ou Dick, il semblerait que ça ait été autant un problème qu'un avantage, comme une sorte de priapisme, mais ce qui m'a tout de suite frappé, c'est que les tics stylistiques communs aux hypergraphiques sautent aux yeux dans le *Livre de Mormon* comme dans les écrits de Mary Baker Eddy, et dans le Coran, bien sûr, de même que chez tous ces prophètes qui mettaient la vérité par écrit, en long, en large et en travers – or le centre religieux du cerveau est aussi étroitement lié au centre de l'épilepsie ! Ce n'est qu'un seul et unique complexe ! Ces prophètes scribouillards souffraient donc tous d'une forme d'épilepsie, et quand ils écrivaient, en fait, ils avaient des convulsions.

— Mohammed a dicté le Coran.

— Vraiment ?! Bon, enfin, c'est peut-être encore un cas d'hyperlogie.

— Combien de religions penses-tu arriver à offenser en même temps avec ce livre ?

— Oh, beaucoup, sûrement, mais ce n'est pas la question. La question, c'est l'explication de notre comportement. On pourrait aussi mettre l'existentialisme dans le lot. Sartre était manifestement un hypergraphique, surtout quand il était sous amphètes.

— Il va falloir prévoir une sacrée tournée de promotion pour le vendre, celui-là ! conclut Kenzo.

Certaines autres fois, le midi, Frank sortait déjeuner avec Anna et Drepung, à la Food Factory. Drepung arrivait avec les dernières nouvelles de l'ambassade et passait le déjeuner à secouer la tête. Il semblait de plus en plus clair, au fur et à mesure que les semaines passaient, que le Khembalung était bel et bien perdu. Dans son discours, les plans d'urgence avaient remplacé les projets de restauration.

— Vous étiez assuré contre les dégâts des eaux ? demanda Anna.

— Non. Je ne pense pas que quelqu'un nous aurait vendu une police, de toute façon.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Nous n'en savons encore rien, répondit Drepung en haussant les épaules.

— Aïe, dit Anna.

— Ça ne fait rien. Ça paraît plutôt bon pour les gens. Ça les réveille.

Frank hocha la tête, mais Anna avait l'air franchement désespérée.

— Vous prenez tout de même des dispositions ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr. On ne peut pas éternellement échapper à ses habitudes ; les gens deviendraient fous.

Il jeta un coup d'œil à Frank et éclata de rire ; Frank sentit qu'il s'empourprait.

— Nous parlons avec le Dalaï-lama, bien entendu. Et avec le gouvernement indien. Ils vont probablement nous donner une autre île dans les Sundarbans.

— Mais ça ne fera que recommencer, objecta Frank.

— Oui, ça paraît probable.

— Il faut que vous trouviez un territoire plus en hauteur.

— Oui.

— Retournez dans l'Himalaya, suggéra Anna.

— On verra. Pour le moment, Washington DC.

— Plus haut que ça, pour l'amour du ciel !

Parfois, quand Drepung avait des courses à faire, Frank et Anna commandaient un autre café et bavardaient encore quelques minutes avant d'emporter leurs cafés au travail. Anna parlait généralement de Charlie et des garçons, et Frank d'un truc qu'il avait vu ou fait. Anna riait du contraste entre leurs histoires : « Il t'arrive vraiment de drôles de choses ! »

Frank levait les yeux au ciel. Pendant un moment, ils parlaient un peu de l'impression que leur faisaient les événements, et ils étaient d'accord : on ne racontait pas facilement sa vie aux autres. Frank estimait que la vie des gens consistait souvent en une quête d'habitudes, de schémas réitérés. Et donc, tout ensemble d'habitudes était intrinsèquement insatisfaisant ; il fallait en changer. L'individu se lançait alors dans une quête de nouvelles habitudes, ou bien, exceptionnellement, il renonçait à cette quête au profit de la conservation de ce qu'il avait, ou du maintien chaotique dans le moment existentiel (non adaptatif, si le succès reproductif était le but, remarqua-t-il tout bas). Frank vivait donc un schéma, alors qu'Anna vivait sa vie, et quand ils abordaient des questions personnelles, il avait du nouveau, là où elle répondait « toujours pareil », ce qu'ils comprenaient tous les deux comme étant l'état désiré, si irritant et difficile que puisse être sa préservation.

Anna se contentait de rire de tout ça.

Un jour, la liste de « choses à faire » comprit un déjeuner, dans un restaurant de Crystal City, avec le général quatre étoiles qui dirigeait

le Corps d'ingénieurs de l'armée des États-Unis, un homme amical et sans prétention appelé Arthur Wracke, « Prononcez Rack, oui, comme dans baraque ». Un homme blanchi sous le harnais, aux cheveux poivre et sel, à la peau burinée. Un sourire étrangement malicieux. Imperturbable ; ce qui lui avait valu ses quatre étoiles, comprit Frank. Et sûrement, en cours de route, d'essuyer un certain nombre de tempêtes politiques sur des interventions environnementales majeures, comme celles à laquelle la NSF était actuellement confrontée.

Quand Frank exprima ses doutes sur la possibilité d'atténuation climatique majeure, sur le plan matériel comme sur le plan politique, Wracke agita la main.

— Le Corps a toujours fait les choses à grande échelle. Je devrais plutôt dire gigantesque. Parfois, en faisant des bourdes gigantesques. Tout ça avec les meilleures intentions du monde, naturellement. Le génie militaire ne mérite pas toujours son nom. C'est comme ça. Nous sommes toujours prêts à y aller, la fleur au fusil. Des tas de catastrophes sont réversibles, à long terme. Par bonheur, cette fois, nous bénéficierons des avancées de la science. Mais c'est un processus itératif, vous savez. Alors, pour résumer en peu de mots une longue histoire, vous faites approuver un projet, et nous sommes parés pour y aller. Nous avons le savoir-faire. L'esprit de corps du Corps est toujours très fort !

— Et le budget ? demanda Frank.

— Quoi, le budget ? On dépensera ce qu'on nous donnera.

— Oui, mais y a-t-il une sorte de… comment dire ? des fonds discrétionnaires dans lesquels vous pourriez puiser ?

— Nous n'avons pas pour habitude de chercher les subventions, admit le général.

— Mais vous pourriez le faire ?

— Eh bien, en corrélation avec une demande d'intervention. Mettons que vous veniez nous voir avec une demande d'intervention qui excéderait le budget dont vous disposez. Nous pourrions en référer en haut lieu, et ça remonterait jusqu'au Comité des chefs d'état-major. Est-ce qu'ils disposent d'une possibilité de financement discrétionnaire ?… Bien sûr que oui, répondit-il avec un grand sourire. Mais pas tant que vous pourriez le penser. Ils ont eu des problèmes avec ce qu'on appelle la reprogrammation budgétaire. En réalité, tout ça remonte au Congrès, qui tient les cordons de la bourse, bien plus que le Président. Alors, s'ils acceptaient de procéder à une rallonge, en gros, les chefs d'état-major feraient ce qu'on leur dirait de faire.

Frank hocha la tête.

— Et le Pentagone…

— Il faudrait voir. Mais nous pourrions défendre votre point de vue, et si nous avions les capitaux, nous agirions.

— Une atténuation majeure du changement climatique.

— Oh, ça oui ! Nous adorons ce genre de défis. Comment ne pas aimer ça ?

Frank ne put s'empêcher de rigoler. Le monde était leur bac à sable. Des châteaux et des douves, des barrages et des talus… Ils avaient asséché et réirrigué les Everglades, ils se démenaient pour que les habitants de La Nouvelle-Orléans aient les pieds au sec, ils avaient dérouté tous les principaux fleuves, irrigué l'Ouest, déplacé des montagnes. Tout ça se voyait là, sur le visage épanoui du général. Le service, la fiabilité – très bien ! La baraque Wracke n'est pas en ruine. Travailler pour le long terme voulait dire qu'il n'y avait pas de limite, et qu'il n'y en aurait jamais, aux pâtés de sable qu'ils pouvaient faire dans leur bac.

— J'imagine qu'il n'y a pas d'écologistes purs et durs dans le Corps d'ingénieurs de l'armée des États-Unis ?

— Ha ha ! fit Wracke, des étoiles dans les yeux. Donnez-nous-en l'occasion et nous deviendrons des écologistes pur et durs. Jusqu'à la moelle des os.

En retournant au bureau, Frank se disait qu'il était vraiment intéressant de voir à quel point certains individus adoraient devenir l'avatar de l'institution pour laquelle ils bossaient, et exprimaient la personnalité de l'organisation avec diligence, mais sans goût particulier. Cela dit, on rencontrait parfois de bons acteurs dans un rôle fait pour eux. Diane était un peu comme ça, même si, comme l'avait dit Edgardo, elle poussait la NSF dans des registres où la Fondation n'avait jamais mis les pieds. La vibration qu'elle émettait n'avait rien à voir avec ce que dégageait Wracke lorsqu'il parlait du Corps, parce qu'on pouvait vraiment dire qu'il dégageait ; c'était plutôt celle d'une personne en cours d'éveil. Diane la Science, s'ouvrant à la conscience. Brisant ses fers. Se déchaînant. Diane en Prométhée.

Pendant la dernière heure de sa journée de travail, Frank se calait généralement dans le fauteuil de son bureau, et examinait les dossiers de demandes de subvention. On pouvait être en train d'inventer une post-néo-religion mondiale, ou de sauver la biosphère, ça n'avait pas d'importance ; on devait quand même assurer l'activité inconsciente, la procédure de support-vie de la NSF, les pulsations de son cœur et sa respiration. Combien de dossiers as-tu traités aujourd'hui ?

Il lui arrivait de ne pas pouvoir le supporter, alors, à la place, il passait en revue les articles proposés au *Journal de sociobiologie.* Le sentiment maternel n'était pas inné, disait l'un d'eux. La preuve : il arrivait régulièrement que les femmes du nord de Taïwan, et les femmes européennes, au Moyen Âge et au début de la période

moderne, donnent leurs enfants, pour des raisons économiques. Le sentiment maternel était donc peut-être une réaction acquise. Frank avait des doutes, et puis d'ailleurs, toutes ces hypothèses avaient été depuis longtemps évoquées par Hrdy, l'ethnologue et primatologue tchèque dont les auteurs de l'article semblaient ignorer l'existence. Ce qui, allié à des généralisations abusives et des conclusions hâtives, condamnerait probablement l'article au rebut.

Résumé, conclusion ; résumé, conclusion. Les femelles chez les capucins bruns lançaient des objets quand elles voyaient d'autres singes tirer d'un échange un avantage supérieur. Il se pouvait, par conséquent, que l'aversion pour l'injustice soit profondément enracinée, sur le plan évolutionnaire. Le sens de la justice évoluait. Et donc les groupes coopératifs, bien avant les hominidés. Une éthique simiesque… intéressant.

Le premier primate découvert et identifié, en Chine, avait cinquante-cinq millions d'années. Baptisé *Teilhardina*, très joli. Trente grammes, et il tenait dans la paume de la main. Stupéfiant.

Des groupes de babouins femelles pouvaient amener de nouveaux membres mâles de la troupe à adopter un comportement plus pacifique. Chez les *Coturnix japonica,* des cailles japonaises, les femelles avaient tendance à choisir les perdants des joutes entre mâles. C'est peut-être pour ça que je plais à Caroline, songea Frank, puis cette trahison envers lui-même lui arracha une grimace. D'aucuns postulaient qu'en choisissant le perdant la caille réduisait le risque de coups et blessures, les mâles étant brutaux pendant l'accouplement. Il y avait des chances pour que les femelles qui s'étaient déjà accouplées choisissent plus volontiers un perdant que les vierges.

Il poursuivit avidement sa lecture, le nez quasiment collé à l'écran de son portable. Il ne pouvait pas y avoir un seul individu sur Terre qui lisait ces articles avec un intérêt plus vif que le sien, parce que pour lui ces questions trouvaient une application immédiate, susceptible d'influencer son comportement de la journée. Pour lui, chaque article était accompagné d'un sous-titre subliminal : *Comment dois-je vivre, là, maintenant ?*

Lorsque la sonnerie de sa montre retentit, la question était encore sans réponse. Mais il était temps de se bouger et d'inventer le soir.

Lancer le frisbee, tomber sur les potes, jouer aux échecs avec Chessman, aller voir les Quibler, faire un tour chez Kramer ou chez Second Story, la librairie d'occasion, prendre un ouzo à l'Odysseus. Pendant près d'un mois, il joua presque tous les soirs avec le joueur d'échecs, devenant l'un de ses punching-balls réguliers, comme disait Zeno, Chessman étant quasiment imbattable. Il jouait énormément, c'était un pro, et il se pouvait qu'il devienne vraiment excellent ;

Frank ne jouait pas assez bien pour en juger. Paradoxalement, le style du jeune était devenu moins agressif. Il attendait que l'adversaire avance un peu pour le rétamer. Il faisait durer les parties plus longtemps, et c'était peut-être voulu ; en laissant le pigeon rêver à une éventuelle victoire, il pouvait espérer le voir revenir plus souvent.

Entre les parties, ils restaient assis près d'une lampe à kérosène, avec un café ou une bière. Chessman lisait des livres de poche comme *Les Cent Meilleures Fins de partie, Les Parties immortelles de Paul Morphy* ou *Le Génie de Paul Morphy*. Frank bavardait avec les autres, prenant sa part d'une discussion qu'ils avaient eue maintes et maintes fois sur les lacunes du National Park Service. Leurs conversations ressemblaient à des répétitions de pièces jouées et rejouées, en alternance, telles des pièces du répertoire classique. Des rires aux endroits habituels. Frank n'avait jamais entendu personne rire autant que les potes, mais c'étaient rarement des rires heureux. Plutôt des hurlements de défi. Les vocalisations étaient aussi importantes pour les hommes que pour les gibbons. Le hurlement du jour :

Oooooouuuup !

Or donc ils étaient assis là, à se raconter des histoires. Des horreurs du Vietnam, un article rare dans leur répertoire, mais parfois Zeno, Fedpage et Andy avaient un affreux besoin de se rappeler. Plus souvent, ils décrivaient des échauffourées récentes, revécues en temps réel. Les potes avaient une mémoire chorégraphique de toutes les bagarres auxquelles ils avaient été mêlés. De leurs derniers repas, aussi ; des opérations commandos de toutes sortes, importantes ou triviales ; le temps. Cutter passait presque tous les soirs, bien qu'il ait apparemment un endroit à lui. Ce en quoi il était comme Frank. C'était peut-être pour ça qu'ils parlaient peu, Frank et lui. La vérité, c'était que Frank ne parlait pas à grand monde, en dehors de Chessman et de Zeno. Parfois, il parlait à Fedpage d'un article du *Post*, et il lui arrivait d'échanger quelques mots avec Andy. Cutter apportait toujours un ou deux packs de bière. Ils se jetaient dessus, se répartissaient les canettes et buvaient jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Ce qui avait généralement pour effet de les gonfler à bloc.

— Notre Cutter est chirurgien des arbres, expliqua Zeno pour Frank. Chirurgien des arbres, sans travail pour le moment.

— Vous n'êtes pas aux parcs de la ville ? demanda Frank à Cutter, avec un geste en direction de l'écusson brodé sur sa poche de chemise.

— J'y étais.

— Mais on dirait que vous y êtes toujours ?

— Oh, j'y suis, j'y suis.

— Cutter est le gardien de la forêt. Il est le sauveteur méconnu de cette putain de ville.

— Et qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?

— Alors vous coupez tout seul ?

— Eh oui.

— Il fauche de l'essence dans le réservoir des voitures pour mettre dans sa tronçonneuse. Pas vrai, Cutter ?

— Faut bien que quelqu'un le fasse. Sans ça, cette ville disparaîtrait !

— La forêt, elle veut que cette ville revienne, vous le savez bien ! C'est elle qui gagne !

— … deux, trois ans, j'vous jure. Mais la ville sait que certains d'entre nous continueront à bosser, alors ils continuent à couper dans les effectifs.

— Ils coupent plus de gens que d'arbres !

Cutter éclata de rire.

— Hier, Byron a bouclé son harnais au dernier cran, vous savez, il a tellement grossi ces temps derniers, et puis il s'est détaché juste comme il finissait de couper une grosse branche, alors il est tombé, il a glissé hors de son harnais, mais ses jambes ont tenu bon, il s'est balancé, et puis la tronçonneuse l'a atteint là, juste en haut de la jambe. Fallait le voir, pendu là, à gueuler comme un fou, je me suis coupé la patte, je me suis coupé la patte, mon Dieu mon Dieu, mais il était pas blessé, il avait juste un bleu et une éraflure. Alors on lui a gueulé : Tout va bien, Byron, t'as pas la jambe coupée, arrête de gesticuler, tu vas tomber de ton harnais et te fendre le crâne comme un œuf. Mais il gueulait si fort qu'il nous a jamais entendus, Ma patte, ma patte, je m'suis coupé la paaatte ! J'la sens plus ! Et nous on lui disait : Ouvre les yeux, imbécile, tu verras bien que tu n'as rien, mais il ne voulait rien entendre. Je supporte pas de voir ça, qu'il disait ! Il avait les yeux fermés tout fort, Non non *non,* je ne *peux pas,* je ne peux pas supporter de *voir* ça, je ne peux pas supporter de regarder, c'est trop horrible, je le *sens* bien que j'ai plus de patte, je *sens* le sang *qui pisse !*

Les potes adoraient ça. « Ma paaatte ! » Il était évident que c'était un leitmotiv qu'ils allaient répéter pendant des mois, une nouvelle addition à leur stock de phrases toutes faites.

— Comment vous avez réussi à le faire descendre ?

— Il a fallu lui ouvrir les paupières de force, et l'obliger à regarder.

De gros rires, des hurlements, la répétition ironique de ce que ça avait dû donner. Un autre petit pic d'hilarité ou de fête ponctuant la journée.

Après ça, ils retombaient doucement dans un calme languissant ou de mornes bagarres, toujours les mêmes. Les divers maux, les sempiternelles jérémiades. Fedpage retournait à son *Post,* les autres à l'échiquier ou au graillon qui collait à la grille, sur les braises

fumantes du brasero. Des feuilles sèches, des branches mouillées, et la viande à la fois noire de fumée et pas assez cuite. Tisonner le feu pour qu'il continue à crachoter. Aller dans le noir pisser copieusement en bande. Certains filaient chercher un autre endroit à hanter ; d'autres s'effondraient sur place, ayant épuisé les distractions de la soirée.

Frank s'enfonça dans la nuit. Le bruit du torrent, la rumeur de la ville tout autour. Des voix dans le lointain. Il y avait des gens à l'aire 20, comme toujours, mais aussi à la 18, ce qui était une surprise. Alors qu'il se rapprochait de son arbre, tout devint plus silencieux, et lui aussi, il procéda à son approche finale aussi silencieusement que possible, le bruit du torrent couvrant celui de ses pas. Il attendit sous son arbre, tendant l'oreille. Les jumelles à vision nocturne. Observer la scène ; rien de chaud, ni en amont, ni en aval. Quand il fut convaincu qu'il n'y avait personne aux environs, il fit descendre Miss Piggy et monta dans la nuit, dans son aire en plein ciel, comme un montagnard escaladant un dernier surplomb vers un campement en corniche.

Il passa par le trou dans la rambarde et s'assit sur le plancher d'agglo. Il se dit, tout en remontant Miss Piggy, que le loyer qu'il économisait ces temps-ci finirait peut-être par lui permettre de verser l'acompte pour une maison quand il retournerait à San Diego. Un rapide calcul montrait que pour économiser suffisamment, il devrait rester ici cinq ou six ans.

Enfin, ça pourrait être pire. Ce n'était pas une si mauvaise perspective, en réalité. Là-haut, dans la nuit et le vent, se balançant légèrement ; qu'y avait-il de mal à ça ?

Il se coula dans son lit. À la lueur tendre de sa lampe Coleman, il ouvrit une édition de poche du *Baron perché* d'Italo Calvino trouvée chez Second Story. Il l'avait acheté en espérant y apprendre quelque chose. Mais jusque-là, il le trouvait dépourvu d'informations logistiques et du pouvoir explicatif qu'il en attendait. Le jeune baron s'était installé dans les arbres après une dispute avec son père, ce qui était assez crédible mais n'apportait rien. Et sa décision de passer le reste de sa vie là-haut, sans jamais redescendre, était tout simplement déraisonnable. Cosimo aurait pu faire tout ce qu'il faisait et descendre de temps en temps quand même. Ne pas descendre en faisait plus une parabole qu'un programme. Une allégorie, peut-être, de l'obligation de rester dans la nature à tout prix. Enfin, en ce sens, Cosimo était un héros, et son histoire, une bonne fable.

Mais Frank était satisfait d'être là, dans les hauteurs, et n'en demandait pas davantage. Autour de lui, les feuilles jaunissantes se frôlaient ; dans le lointain, le cri d'un plongeon, ou peut-être d'un coyote – en tout cas, l'une de ces dingues de bêtes qui ne voulaient pas la fermer la nuit. Comme certains des potes. Chaque caractéristique animale trouvait un écho dans une qualité humaine. « Owwww »,

hulula-t-il silencieusement. « Owwwwwwww. » L'arbre le berçait doucement, sur un rythme syncopé, à contretemps du vent.

Il voulait que Caroline le rappelle. Il en avait assez d'attendre. Pourquoi n'appelait-elle pas ? Elle devait savoir qu'il attendait. Même si elle avait des problèmes de couple, même si elle ne pouvait pas sortir, elle pouvait sûrement appeler ? Et si elle avait des ennuis ? Et si son mari (quel horrible terme) la faisait surveiller ? Si étroitement qu'elle ne pouvait s'éclipser pour téléphoner ? Et s'il imposait la même surveillance à Frank, de sorte qu'il lui soit doublement difficile de téléphoner ? Quelque chose l'empêchait-il de se libérer comme il lui était arrivé de le faire ? Après tout, elle l'avait appelé, et elle était venue dans le parc de Bethesda. Peut-être était-elle obligée, pour ça, de descendre chez ses amis. Qui étaient-ils, ces amis chez qui elle avait dormi ? Et le bateau sur lequel elle était pendant l'inondation ? Était-elle sous surveillance, à ce moment-là ? Pourquoi ne… Mais peut-être qu'elle ne pouvait pas… mais pourquoi n'appelait-elle pas ?

Il commençait à somnoler. Il y avait tant de questions sans réponse, qu'il ne pouvait même pas poser. Tant de choses qu'il ne savait pas. Il aurait tellement voulu la toucher. L'embrasser. Enfouir son visage dans ses cheveux. En son absence, ce désir spécifique devenait un désir général, qui se diffusait partout, dans le paysage même. À Washington, ça pouvait être une sacrée expérience ; les femmes y étaient magnifiques. On croisait dans la rue toutes les déesses de la Terre en exil. Chaque femme se métamorphosait en la vedette de cinéma qui aurait joué son rôle à l'écran ; chacune devenait l'avatar de son type particulier, tout en restant complètement elle-même. Pourquoi n'appelait-elle pas ?

Des voix, en bas. Frank planait au-dessus, comme un esprit. Il n'y avait aucun risque qu'on le voie dans le noir, même les infrarouges ne pouvaient traverser l'agglo et l'isolation camouflée dans les branches qu'il avait placée en dessous ; il s'en était assuré.

Les voix discutaient de quelque chose ; des plans, apparemment. Il attendit qu'elles s'éloignent et que leur murmure se perde dans le bruit du torrent.

Elle n'appelait pas à cause de la surveillance. Frank s'était un peu renseigné sur ce que pouvait vouloir dire, par les temps qui couraient, le fait d'être sous surveillance. Mais au début il avait utilisé l'ordinateur de son bureau pour effectuer cette recherche, et il commençait à se dire qu'il aurait aussi bien pu brandir une espèce de drapeau et l'agiter en tous sens. Il avait alors commencé à fouiner à la bibliothèque de la NSF, une source d'informations très différente. Mais il s'était peut-être déjà trahi. S'ils le tenaient à l'œil, est-ce qu'ils auraient des soupçons, en concluraient-ils qu'il se savait surveillé ? Et

dans ce cas, est-ce que ça aurait pour effet d'accentuer ou d'alléger la surveillance ?

Frank avait lu et entendu toutes sortes de choses sur la surveillance moderne, et chaque fois qu'il interrogeait Edgardo à ce sujet, pendant leur jogging, quand on ne les écoutait pas, Edgardo souriait, hochait la tête et disait : « C'est vrai. » Il dit « C'est vrai » à tout, jusqu'à ce que Frank dise :

« Tu veux dire que tu ne sais vraiment pas ce qui se passe, et que personne sur Terre ne le sait ?

— C'est vrai. »

C'était une situation impossible. Il pourrait s'user les yeux sur Google, ça ne réglerait rien, au contraire : des investigations un peu approfondies risquaient d'attirer l'attention et d'aggraver sa situation. Mieux valait garder profil bas, se renseigner auprès de gens qui pouvaient être au courant et n'en parleraient à personne, dans des endroits où on ne surprendrait pas leurs paroles. Étrange, mais vrai ; la possibilité de surveillance électronique le ramenait à la plus vieille de toutes les technologies : parler en plein air.

Il se demanda si Yann savait qu'il était sous surveillance, et qu'à cause de lui beaucoup de gens de sa connaissance l'étaient aussi. Il fallait qu'il lui parle.

Il avait dit à Diane qu'il aurait aimé débaucher Pierzinski, et l'idée lui avait plu. La séquestration du carbone était en grande partie un problème biologique ; la quantité de carbone à capturer dépassait les capacités industrielles actuellement disponibles et mobilisables. Ils devaient faire appel au monde bactérien, dans toute la mesure du possible ; Pierzinski travaillait sur un algorithme dont Frank pensait qu'il pourrait permettre de prévoir et de manipuler les génomes d'une façon beaucoup plus raffinée, et apparemment Yann, Eleanor Dufour et Marta obtenaient les meilleurs résultats au niveau bactériologique.

Il devait donc aller à Atlanta discuter avec Yann. Ajouté à sa visite à Francesca, ça pourrait même influencer le marché à terme de telle façon que Caroline le remarque, et lui en parle quand elle l'appellerait. De toute façon, il fallait qu'il sache où Pierzinski en était avec son algorithme, et comment il envisageait son avenir professionnel.

Mais parler à Yann impliquait qu'il revoie Marta. Ils vivaient ensemble, alors s'il allait le voir, il ne pourrait pas l'éviter, elle. Et il se pouvait que ça se passe très mal. La dernière fois qu'il l'avait vue, ça avait été terrible. Enfin, tant pis ; il ne pouvait pas faire autrement. Ce serait encore pire s'il allait voir Yann dans le dos de Marta ; il y aurait un choc en retour, c'était sûr, même s'il était difficile d'imaginer qu'elle soit encore plus furieuse contre lui qu'elle ne l'était déjà. Alors

peut-être que ça n'avait aucune importance.

Et puis une partie de lui voulait la revoir, de toute façon. Toutes ces femmes auxquelles il pensait – surtout Caroline, dont la seule idée lui faisait battre le cœur, et ajoutait peut-être aussi une pointe de sentiment à l'idée qu'il se faisait de Diane et de son calme intelligent, ou même de Francesca, à qui il n'avait pas envie de songer du tout –, toutes ces pensées le ramenaient souvent, en fin de compte, à Marta, une femme avec qui il avait vécu pendant des années, qu'il connaissait vraiment et avec qui il avait eu une relation, même si elle avait implosé. Elle devait encore lui en vouloir. Et pourtant, il fallait qu'il la voie.

De l'aéroport d'Atlanta, il prit une navette vers un hôtel du centre-ville. Autour du Georgia Tech, de larges avenues surfaient sur des vagues de petites collines, entre d'énormes et superbes gratte-ciel cuivre, bleu irisé et vert aile de libellule. Le stade de football de l'université apparut en contrebas de la route, sur sa droite, alors que la navette avançait, pas à pas, lui rappelant avec un bref pincement au cœur le Khembalung.

Après s'être enregistré à l'hôtel, Frank prit une douche et s'habilla avec un soin particulier. Se regarda d'un œil indécis dans le miroir de la salle de bains. Pierzinski souffrait d'un léger syndrome d'Asperger, et témoignait d'une certaine difficulté à se représenter les intentions d'autrui ; ce n'était pas rare chez les mathématiciens. Au téléphone, il avait accepté la proposition de rendez-vous de Frank avec un plaisir innocent, et ajouté :

« Je vais dire à Marta de venir avec moi, elle adorera vous revoir. »

Frank avait repensé à sa dernière rencontre avec Marta à San Diego, et s'était abstenu de répondre. Ça avait suffi pour qu'il s'interroge sur le degré d'intimité de Marta et de Yann. Peut-être qu'elle n'aimait pas parler de son passé à Yann. Frank l'espérait ardemment.

En tout cas, elle serait là. Frank était encore un peu surpris de sa liaison avec Yann. Il ne les imaginait pas ensemble. D'un autre côté, il aurait pu dire la même chose de tous les autres couples qu'il connaissait.

Yann avait proposé qu'ils se retrouvent dans un restaurant pas loin de là. Pour l'heure, Frank était coincé devant sa glace. En réalité, ça ne lui disait rien d'y aller. Ça lui faisait presque peur. Il se trouvait rose comme un tube au néon, comme s'il avait un peu bouilli sous la douche. Son costume lui semblait hurler « universitaire en goguette ! ». Mieux valait renoncer aux apparences. Marta savait de quoi il avait l'air.

Comme celui qui l'espionnait, quel qu'il soit. Et qui espionnait aussi Yann et Marta ! Trois valeurs de ce marché qui se rencontraient… La situation avait de quoi faire passer tous les voyants au rouge.

Il sortit de l'hôtel et se rendit à pied chez Manuel, le restaurant choisi par Yann. La nuit était étouffante, un vent humide coulait comme du sirop dans les rues. Marta lui avait envoyé l'adresse dans un e-mail qui ne comportait pas la moindre touche personnelle. Pas bon signe.

Chez Manuel se révéla être un saloon à l'ancienne, où planait une odeur à couper au couteau de vieux cigare et de tractations politiques. Des poutres en bois traversaient le plafond de style Tudor, divisant l'espace en petites pièces. Un capharnaüm d'objets sportifs, des postes de télé fixés en hauteur. L'endroit idéal pour espionner quelqu'un. Les murs de l'entrée disparaissaient sous les photos en noir et blanc de groupes assis aux plus grandes tables, des hommes en gilet. Les photos étaient entourées de badges de partis politiques. Frank avait du mal à imaginer Marta dans un endroit pareil.

Et pourtant elle était déjà là, assise dans un box du fond, avec Yann.

— Salut, Yann. Salut, Marta.

Yann se leva et lui serra la main ; pas Marta. Après avoir essuyé un coup d'œil furibard, Frank évita son regard et s'assit en faisant un effort sur lui-même pour ne pas rentrer la tête dans les épaules. Il pensa à Caroline, suscita délibérément son image, se représenta l'expression de ses yeux, et puis, involontairement, il pensa à Diane, aussi. Et à Francesca. Le contact des mains de Caroline. Il connaissait des femmes puissantes. Une de trop, pourrait-on dire. Il croisa à nouveau le regard de Marta, ne détourna pas les yeux. *Ooouuup ! Ooouuup !*

Ils parlèrent de la pluie et du beau temps, commandèrent à boire. Il était tôt, et Frank et Marta refusèrent de dîner, mais Yann commanda des frites. Quand elles arrivèrent, il les engloutit comme du pop-corn, bang, bang, bang.

Yann étant totalement occupé, le silence s'installa inévitablement.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda Marta au bout d'un moment.

— Eh bien, je suis toujours à la NSF.

Frank savait que Marta pensait qu'il était entré à la NSF pour la fuir, elle. Alors ça pouvait être interprété comme signifiant qu'il avait eu d'autres raisons d'y aller.

Mais elle ne l'entendait pas de cette oreille.

— Et pourquoi ça ?

— Eh bien, je m'intéresse à ce que la NSF peut faire et que l'UCSD

ne peut pas faire. La politique nationale, de nouveaux grands programmes. On m'a proposé de participer à certains de ces programmes et j'ai décidé de saisir cette chance.

— Hon-hon, fit Marta. Et ça consiste en quoi, au juste ?

— Oh, euh, un certain nombre de projets. Notamment la création d'instituts calqués sur le modèle des Instituts Max Planck, en Allemagne, qui se consacreraient à des problèmes particuliers. Et bien sûr, l'une des choses évidentes à considérer, c'est ce que vous faites à San Diego, les gars. Vous savez, la mise en place d'une protéomique haut débit vraiment solide, dans l'idée que ça pourrait conduire à des avancées majeures. Alors je suis venu voir, euh… vous demander si ça vous intéresserait de participer à quelque chose comme ça.

Eh bien, si des espions les écoutaient, ils devaient être édifiés. Frank frémit à l'idée qu'il avait déjà essayé une fois de fausser le jeu en faisant participer Thornton au panel.

Enfin, la chasse de têtes était une pratique répandue.

— Ça se passe bien pour nous, fit sèchement Marta. Small Delivery appartient au groupe Bizet.

L'un des Grands de la Pharmacie, comme disait Edgardo.

— Nous avons un budget supérieur à tout ce que la NSF pourrait nous proposer.

C'était faux, et Frank se mordit la langue pour ne pas lancer : « J'ai deux milliards de dollars à dépenser. Il les a, Bizet ? » Il serra les dents ; mais les muscles de ses joues devaient se gonfler d'une façon qu'elle avait appris à repérer. Elle le connaissait si bien. Il essaya de se détendre.

— Enfin… Alors, vous travaillez toujours sur les mêmes choses qu'à San Diego ?

Yann, qui avait exterminé ses frites, hocha la tête.

— L'algorithme marche mieux sur le génome des plantes, vous voyez ? Alors une partie du travail sur les algues devient vraiment prévisible.

Marta fronça les sourcils. Elle n'appréciait pas que Yann lui en parle, même si peu.

Frank sentit son estomac se contracter. Ils avaient été ensemble, Marta et lui, pendant quatre années très intenses, et leur rupture avait été tellement effroyable… L'horreur de la situation, les remords de cette époque lui faisaient l'effet d'un étau prêt à se resserrer chaque fois qu'il y pensait. Il avait une lourde responsabilité dans tout ce qui s'était passé entre eux. C'est ce qu'il s'était dit pendant presque toute l'année précédente, et voilà que ça lui retombait dessus. Des vibrations de colère traversaient la table, venaient sur lui par vagues, et il n'arrivait pas à soutenir son regard.

Yann avait l'air d'ignorer tout ça. C'était assez difficile à croire.

Aussi difficile que d'imaginer ces deux-là ensemble. Yann décrivait certaines modifications qu'il avait apportées à son algorithme, et Frank s'efforçait de suivre, et de poser les questions qu'il était venu poser. Comment est-ce que ça marchait ? Comment est-ce que ça marcherait ? Un afflux de capitaux accélérerait-il le travail ? Il devait se concentrer. En apprendre un peu plus sur l'avancement des travaux de Pierzinski. C'était important. Frank avait des idées sur leurs conséquences possibles, et il voulait en parler.

Mais il était clair que Yann avait changé de priorité depuis qu'il était passé chez Small Delivery. Frank ne comprit pas tout de suite la signification de ce changement.

— Alors, vous provoquez des modifications chez les lichens ? demanda-t-il, bien conscient du regard noir de Marta, et du fait qu'il devait avoir l'air stupide.

Elle répondit pour Yann. Sèchement :

— Il ne s'agit plus d'un problème de santé humaine. Nous nous intéressons à l'obtention par génie génétique d'un lichen d'arbre qui incorporerait plus vite le carbone dans ses hôtes.

— Une espèce de puits à carbone, alors ? fit Frank en se calant contre son dossier.

— Oui. Une espèce de puits à carbone.

Frank rumina l'information.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin.

— Les problèmes d'assimilation des gènes humains devenaient trop complexes, répondit Yann. Nous n'arrivions pas…

— On ne pouvait pas faire marcher le truc, un point c'est tout, dit platement Marta. Personne ne peut faire ça. Il se pourrait que ce soit la pierre d'achoppement de la notion même de thérapie génique. On ne peut pas modifier les gènes dans les cellules sans les contaminer avec un virus, et souvent ça se termine de façon désastreuse. Voilà à quoi ça se résume.

— Oui, mais ces nanobits ont l'air prometteurs, fit Yann avec enthousiasme. On fabrique des petits bouts de métal, hum ? Ils maintiennent l'ADN d'un côté, et quand les particules métalliques s'incrustent dans la paroi des cellules, l'ADN abandonne les nanobits, franchit la barrière cellulaire et est absorbé.

— In vivo ?

— Non, in vitro. Mais ils sont pratiquement prêts à démarrer.

— *Nous,* rectifia Marta.

— Ouais, mais l'autre labo en fait. Et on travaille sur certains virus de Venter, aussi. On peut fabriquer des virus assez inoffensifs qui modifient les bactéries auxquelles ils s'attaquent. Les algorithmes, là, sont à peu près les mêmes que les boosters de lichens… Hé, fit-il soudain en regardant sa montre, excusez-moi, Frank, mais il faut que

j'y aille. J'avais déjà pris un rendez-vous que je ne peux pas repousser.

Il se leva d'un coup, tendit une patte graisseuse à Frank. Ils échangèrent une poignée de main et, sur un rapide signe à Marta, Yann franchit la porte.

Frank regarda le vide qu'il venait de laisser. Quelle mouche l'avait piqué ? Ils avaient fixé ce rendez-vous ensemble, Frank était venu spécialement pour ça ! Et voilà qu'il se retrouvait tout seul avec Marta… ça ressemblait à ces machins qui arrivaient dans ses cauchemars, et il sentit l'angoisse monter, prête à le submerger.

— Eh bien…, fit-il pour dire quelque chose.

Elle continuait à le fusiller du regard. Spontanément, jaillissant avec la soudaineté typique du retour du refoulé, lui vint le souvenir de Marta lui hurlant « Laisse-moi tranquille ! », sur la plage, à Cardiff Reef.

— Écoute, dit-il abruptement, comme s'il l'interrompait au milieu d'une diatribe, je suis désolé.

— Quoi ?

— Je suis désolé.

— Ha ! Tu n'as pas l'air désolé.

— Et pourtant, je le suis.

— Désolé de quoi ?

Frank fit une sorte de moue, essaya de prendre un ton égal. C'était une question assez légitime, somme toute.

— Désolé d'avoir emprunté de l'argent sur la maison sans t'en parler. Je te dois de l'argent pour ça.

— Tu me dois plus que ça.

— Peut-être. Mais n'empêche que je te dois près de dix-neuf mille dollars sur l'achat de la maison, dit-il en haussant les épaules, s'étonnant lui-même de la rapidité avec laquelle le chiffre s'était présenté à son esprit. Je peux au moins te rendre l'argent. Ton apport personnel.

Tout le temps où ils étaient ensemble, ils avaient géré leurs finances d'une façon informelle. En réalité, un vrai bordel. Et lors de leur rupture, qui avait pris Frank par surprise, leur situation financière avait posé un énorme problème. Ce n'était pas complètement la faute de Frank, ou du moins c'est ce qu'il se disait. Ils avaient acheté une maison ensemble, à Cardiff, alors que Marta et son futur ex-mari étaient quasiment en état de faillite personnelle. Elle avait épousé un de ses ex-profs – une connerie, de l'avis de Frank –, et ils s'étaient séparés au bout d'un an de mariage, mais Marta n'avait pas pris la peine de demander officiellement le divorce. Tout ça aurait dû mettre la puce à l'oreille de Frank, mais il n'en avait rien été. Marta était donc engluée dans les désastres financiers de son ex, qui duraient depuis des années, la rendant hyper intolérante à toutes les espèces

d'entourloupes, mais ça, Frank ne l'avait réalisé que plus tard, quand ses propres affaires avaient tourné en eau de boudin à leur tour. Son cas était moins mauvais que celui de l'ex de Marta, mais il y avait des aspects peut-être pires : son ex s'était encore plus enfoncé dans les problèmes après sa rupture avec Marta, alors que Frank, lui, avait sciemment caché à la jeune femme qu'il avait pris une troisième hypothèque sur leur maison, pour investir dans une start-up de biotechnologie qui avait éveillé son intérêt. Il était bien le seul, malheureusement, et l'argent de la troisième hypothèque s'était bientôt évaporé, avec toute la plus-value qu'ils auraient pu réaliser sur la vente de la maison. Et donc Marta n'aurait pas pu choisir un plus mauvais moment pour déménager, vendre la maison et partager le solde. Il n'avait pas eu le temps de rembourser l'argent, et quand il lui avait avoué qu'il n'y avait rien à partager, que sa mise de fonds – plusieurs milliers de dollars – avait disparu en fumée, elle avait pété les plombs. Elle avait commencé par lui hurler dessus, elle lui avait même lancé une lampe ; puis elle avait refusé de lui parler et, ensuite, de discuter d'un étalement des versements pour qu'il puisse la rembourser. Frank avait eu l'impression qu'elle tenait vraiment à ce qu'il l'ait spoliée, afin de pouvoir lui en vouloir davantage. Sans doute pour lui éviter de reconnaître, ne serait-ce qu'à ses propres yeux, que c'était son incapacité à se dominer – et plus particulièrement ses escapades sexuelles, qui faisaient toujours « partie du deal » avec elle, comme elle le revendiquait haut et fort, même si c'était de plus en plus dérangeant – qui avait amené Frank à revoir leur relation, ce qui était à l'origine de leur rupture. Autrement dit, tout était de sa faute à elle, mais compte tenu de ce problème financier elle n'était pas tenue de le reconnaître.

Il ne pouvait qu'espérer qu'elle le savait. Elle devait le savoir ; et il était probable qu'elle se sentait un peu coupable ou responsable, ce qui contribuait à son agressivité et à son hostilité. Elle l'avait trompé, il l'avait trompée ; l'amour et l'argent. Enfin. La guerre des cœurs, sans rime ni raison.

— Pourquoi as-tu fait ça ? éclata-t-elle.

— Fait quoi ?

— Pourquoi as-tu pris une troisième hypothèque sur notre maison sans me le dire ? Pourquoi ne m'en as-tu pas tout simplement parlé ? J'aurais été d'accord.

Il lui devait une explication.

— Je ne sais pas. Je pensais que tu ne serais pas d'accord…

— Eh bien, que je l'aie été ou non, de toute façon, tu as tout perdu, parce que c'était une mauvaise idée, alors peut-être que si je n'avais pas été d'accord, ç'aurait été pour une bonne raison ! Je ne suis pas idiote, tu sais.

— Je sais.

— Mais non, tu ne le sais pas ! Tu me prends pour une technicienne de laboratoire, c'est tout ! Tu penses que je suis la pute surfeuse qui massacre les souris et qui fait le café…

— Mais non ! Absolument pas !

— Tu parles ! Bien sûr que si, bordel !

Elle l'avait vraiment mauvaise. Elle détestait sacrifier les souris du labo.

— J'ai mon propre labo, ici, et on fait des choses vraiment intéressantes, avec Yann. Tu n'en reviendrais pas !

— Sûrement pas.

— Je t'assure ! Tu n'as pas idée…

— Vous créez par génie génétique un organisme susceptible de faire office de puits à carbone. Tu viens de me le dire. Une façon de séquestrer rapidement le carbone.

— Oui.

— Et c'est génial ! Tu sais, poursuivit prudemment Frank, il est absolument indispensable de capturer le carbone, et vite, mais vos clients devraient être des gouvernements. Les groupes industriels n'en voudront pas, ou il ne réussiront pas à obtenir les autorisations. Ceux qui les auront, ce sont le gouvernement des États-Unis, les Nations unies ou des organisations de cette espèce…

Elle le regarda d'un œil moins noir.

— Et alors ?

— Alors, vous aurez besoin d'obtenir des accords gouvernementaux, des financements du gouvernement…

— Ce n'est pas différent du marché des produits pharmaceutiques.

— À part les clients. Ce ne seront pas des particuliers, si j'ai bien compris ce que vous faites ; ce n'est pas possible ; alors ça n'a rien à voir avec l'industrie du médicament.

— Pas de ce point de vue. Mais ça, on le sait.

— Bon, alors vous savez aussi que vous aurez intérêt à avoir des agences gouvernementales dans votre manche. Le Département de l'Énergie, l'EPA et l'OMB[9], le Congrès, la Maison-Blanche, c'est avec eux qu'il faudra que vous traitiez.

Elle écarta ces arguments d'un revers de main.

— On discute avec les Russes.

C'était nouveau pour Frank, et intéressant, mais il ignora l'information pour l'instant et dit :

— Si vous étiez soutenus par la NSF, vous seriez sûrs d'avoir le gouvernement américain derrière vous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que c'est là-dessus que je travaille. Il y a un

comité de la NSF qui fonctionne avec deux milliards de dollars de budget rien que pour cette année.

Voilà. Il avait lâché le morceau.

Elle était déterminée à ne pas se laisser impressionner :

— Et alors ?

— Alors, ça fait deux milliards de dollars de plus que ce dont dispose Small Delivery Systems.

Elle craqua, malgré elle :

— Tu essaies de me débaucher. Ou, plutôt, de débaucher Yann.

— En effet. Yann, Eleanor, toi, et tous ceux qui travaillent là-dessus.

Elle le regarda en ouvrant de grands yeux.

— Vous pourriez rester ensemble, Yann et toi, s'entendit-il lui dire. Peut-être que l'institut pourrait être mis en tandem avec l'UCSD, je ne sais pas, et que vous pourriez vous réinstaller tous les deux à San Diego…

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Eh bien, tu sais… Vous ne vous retrouveriez pas chacun à un bout du pays à cause du boulot. C'est ce qui arrive tout le temps aux couples, tu le sais bien. Et vous n'avez pas fini de déménager, tous les deux.

Elle eut un rire sec.

— Nous ne sommes pas ensemble.

— Quoi ?

— Tu es vraiment trop con, Frank.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Yann est gay. On est juste amis. On partage une maison, ici. Et on partage beaucoup plus de choses, tous les deux, qu'on n'en a jamais eu en commun, toi et moi. Au lieu de se bagarrer et de baiser, on se parle. C'est très agréable. C'est vraiment un type bien. Pour le reste, il a ses petits amis, et j'ai les miens.

— Oh.

Elle eut un nouveau rire sans gaieté.

— Tu es vraiment…

Elle s'interrompit, à la recherche d'un terme susceptible de traduire sa pensée. Frank ne savait que dire. Il attendit, les yeux baissés sur le dessus de la table en bois mâchuré. Il était vraiment… vraiment quoi ? Quelque chose, assurément. Aucun mot ne se présentait à son esprit. Nul ? Quel gâchis, en tout cas !

Avait-il fait plus de gâchis que d'autres ?

Peut-être.

Il haussa les épaules.

— Tu… savais pour Yann, à San Diego ?

— Évidemment. On était amis, on sortait ensemble. C'était agréable de ne pas avoir à penser aux mecs. Ils nous fichaient la paix, ou couraient après Yann. C'est quelqu'un de gentil, et son don pour les maths… Eh bien, tu sais. C'est une espèce de génie. Comme Wittgenstein, ou Turing.

— J'espère qu'il sera plus heureux qu'eux.

— Ils n'étaient pas heureux ?

— Je n'en sais rien. Il me semble avoir lu qu'ils étaient malheureux.

— Eh bien, Yann me fait l'impression d'être plutôt heureux. Il est vraiment intelligent, gentil, et il s'intéresse à mon travail.

Contrairement à toi, disait son expression.

— Et on obtient de bons résultats, Eleanor, lui et moi.

— Je m'en réjouis. Non, vraiment ! C'est pour ça que je suis venu jusqu'ici. Je voulais te parler de ça, de cette possibilité, de travail financé par des fonds fédéraux.

— Pourquoi ne pas en parler avec la direction de Small Delivery ?

— Je veux que les nouveaux instituts aient le contrôle complet de leurs résultats scientifiques. Pas de secrets professionnels, ni de brevets privés.

Elle y réfléchit.

— Et les universités publiques ?

— Comme l'UCSD, ou les labos fédéraux, tu veux dire ? Je pense que ça serait bien. Je voudrais qu'il y en ait davantage. Et il y en aura. On tente toutes sortes d'expériences dans ce sens.

Marta hocha la tête. Intéressée malgré elle.

— On a le feu vert, poursuivit Frank. Le feu vert et le budget.

Elle faisait maintenant une espèce de moue, les lèvres en cul de poule, une espèce de petit bourgeon exsangue, signe d'intense réflexion.

— San Diego…

— Quoi, San Diego ?

— Tu as parlé de l'UCSD.

— C'est vrai. Il faudrait que je démissionne de mon poste, là-bas, mais ça paraît tellement sensé… Diane pousserait le dossier à fond, j'en suis sûr. Pourquoi ? Tu veux retourner là-bas ?

— Qu'est-ce que tu crois ? fit-elle en le regardant.

— Je croyais que tu aimais ça, ici ?

— Oh, pour l'amour de Dieu, Frank. Ici, c'est Atlanta, Géorgie.

— Je sais, je sais. En réalité, je trouvais ça plutôt pas mal.

— Mon Dieu. Il y a trop longtemps que tu es là-bas.

— Probablement.

— Ça t'a déformé l'esprit.

— Ça, c'est bien vrai.

Son regard devint suspicieux, puis calculateur.

— Tu ne peux pas décemment aimer Washington.

— Eh bien, je ne sais pas. Je commence à trouver ça pas mal.

— C'est la côte Est, Frank ! Oh, putain ! Tu as perdu absolument toute perspective, là-bas. C'est un marécage ! Pas de plage, pas d'océan…

— Il y a l'Atlantique.

— Pas de vagues. Et même s'il y en avait, tu mettrais des heures à y arriver.

— Je sais.

— Frank, dit-elle en le regardant avec un intérêt renouvelé, tu es devenu dingue.

— Un petit peu, ouais.

— C'est pour ça que tu m'as fait des excuses ?

— Non. J'étais sincère. J'aurais dû le faire plus tôt.

— Ça, c'est vrai.

— Alors peut-être que je deviens moins dingue, fit-il en riant, en la regardant dans les yeux.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai.

— Enfin…

Elle le regarda, haussa les épaules.

— On verra bien.

Frank comprit qu'il avait encore perdu un lien avec quelqu'un avec qui il aurait pu s'entendre. Mais ce qui était arrivé dans le passé avait maintenant acquis une sorte d'inertie, se trouvait sur une trajectoire qui ne pouvait être modifiée ; la relation était détruite à jamais. Il entrevit fugitivement une vie différente, Marta et lui encore ensemble, à San Diego. Mais tout ce qu'il y avait eu de moche entre eux ne pourrait jamais être effacé, et tout un monde de possibilités avait disparu, éclaté comme une bulle de savon.

Et si c'était à l'image de la relation entre l'humanité et la Terre ?

Une vilaine pensée.

Il lui vint à l'esprit qu'il aurait pu prévenir Marta de la surveillance dont ils faisaient l'objet, Yann et elle. Mais, comme avec Francesca, il se rendit compte qu'il n'était pas prêt pour ça – pour se colleter avec les détails dans lesquels il serait obligé d'entrer s'il lui en parlait. « J'ai une amie fantôme, nous sommes tous sous surveillance, nous faisons partie d'une expérience dans laquelle des programmes informatiques parient sur nous, et il se peut que notre cote soit en train de monter… » Non.

Alors il dit :

— Donc, si on te proposait de déplacer ton labo vers un institut fédéral, tu examinerais la proposition ?

— Peut-être. Je vais en parler à Yann. Mais ça pourrait vraiment anéantir toute chance de toucher le jackpot.

— Mouais, peut-être, mais d'un autre côté ça a peu de chance d'arriver si ça reste dans le secteur privé.

— C'est toi qui le dis. Je vais en parler à Yann. Et à Eleanor. On prendra la décision ensemble.

Frank hocha la tête. Ouais, ouais, ouais, j'ai compris, le couteau est déjà enfoncé jusqu'à la garde, pas besoin de le remuer dans la plaie.

Marta, qui le regardait, s'adoucit un peu :

— Fais en sorte que ça nous permette de retourner à San Diego. Ça pourrait le faire. J'ai besoin de retrouver l'eau.

Anna était convaincue que Joe avait attrapé quelque chose au Khembalung, ou lors du long voyage de retour. Il s'était montré plus intenable que d'habitude dans les avions ; pire qu'à l'aller, des sanglots confus dans l'hélicoptère jusqu'aux hurlements d'épuisement lors de la dernière étape, de Los Angeles à Dulles. Ajouté à leur propre fatigue et au choc de l'inondation submergeant le Khembalung, ils en étaient arrivés au stade où tout le monde pense : Quelle idée de merde, déjà, au départ !, où personne ne trouve plus rien à dire et n'a même plus la force de soutenir le regard de souffrance de ses compagnons. Anna et Charlie avaient déjà fait des voyages de ce genre, pas aussi terribles toutefois, et ils savaient tous les deux ce que voulait dire le manque de contact visuel, et ce que l'autre pensait. Arrête de bavarder et fais ce qu'il faut, et ce dans une sorte de sinistre solidarité. Rentrons à la maison et c'est tout.

Mais à la maison l'état de Joe ne s'était pas amélioré, et Anna le trouvait un peu fiévreux. Elle sortit le thermomètre, ignorant le regard lourd de Charlie et se mordant la langue pour éviter une de ces discussions ridicules sur le thème de la collecte de données médicales. Charlie ne voulait pas l'admettre, mais une sorte de pensée magique lui faisait croire que le fait de prendre la température risquait de déclencher une maladie qui n'existait pas tant qu'on ne l'avait pas mesurée. Anna le soupçonnait de tenir de sa famille chrétienne-scientiste une tendance à voir dans la maladie la flétrissure du péché. Ce qui était absolument dingue.

Or Anna raffolait des données chiffrées. Toutes les données. Pour elle, prendre la température n'était qu'un moyen d'information. Ça l'aidait, de savoir. Plus elle avait d'informations précises, moins la peur risquait de lui faire imaginer des choses pires que les faits. Alors elle prit la température de Joe sans consulter Charlie. 37,2°.

— C'est sa température normale, remarqua Charlie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Anna.

— Il a toujours un peu de température.

— Pas que je me souvienne.

— Eh bien, si. C'est comme ça chaque fois que je l'emmène chez le pédiatre, même quand il n'a rien. Je ne pense pas qu'on lui ait jamais trouvé moins de 37,2.

— Hmm.

Anna laissa passer. Elle était à peu près sûre que ce n'était pas vrai, mais elle n'avait vraiment pas envie d'entrer dans une discussion qui ne pourrait se terminer qu'en explorant le dossier médical de Joe. Quand elle le tenait dans ses bras, quand elle lui donnait le sein, il lui paraissait plus chaud qu'avant. Et elle le trouvait toujours très rouge.

— Peut-être qu'on devrait l'emmener chez le pédiatre, tout de même.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Eh bien, quand doit-il y retourner, normalement ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas si longtemps qu'il y est allé.

Anna laissa tomber, ne voulant pas envenimer la situation. Elle allait attendre un jour ou deux, voir comment ça évoluait. Elle insisterait, si nécessaire. Et s'il fallait en arriver là, elle l'emmènerait elle-même.

Après un silence tendu, Charlie dit :

— Écoute, on va voir comment ça évolue. Si on a encore l'impression qu'il y a un problème la semaine prochaine, je l'emmènerai.

— Bon, d'accord.

Et voilà comment ça se passait dans le monde de Charlie et Anna, un monde de négociations télépathiques faites de silences et de gestes ; un monde où les paroles acerbes se contentaient généralement de planer dans l'air, ou, si elles étaient articulées sous le coup de l'énervement, elles étaient prises pour la moitié d'un esprit en désaccord avec l'autre moitié, exactement comme on se reproche facilement une bêtise, en sachant qu'il n'y a personne à blâmer, personne à qui en vouloir.

Cela dit, même une fusion mentale conjugale installée de longue date n'est jamais totale, et pour sa part Charlie n'exprimait pas et dissimulait même en réalité, dans un recoin de son esprit, hors de portée des ondes télépathiques d'Anna, les craintes que lui inspirait l'état de Joe. Il savait ce qu'elle pensait : il semblait redouter l'idée de maladie, la désapprouver et préférer l'ignorer, et pour elle, c'était nul, contre-productif. Bref, de la couardise. Mais premièrement les études corps-esprit portant sur les placebos et l'attitude positive venaient dans une certaine mesure étayer l'opposition systématique, voire l'intolérance à la notion même de maladie ; et deuxièmement, si elle savait ce qui l'inquiétait, lui, en réalité – toute la dynamique Joe/Khembalung –, elle aurait pensé qu'il était un vrai crétin, naïf et crédule, alors même qu'elle respectait les Khembalais et savait que pour eux, ce genre de chose n'était pas de la rigolade. Il ne comprenait pas trop comment elle réussissait à concilier tout ça, mais pour leur

propre interaction il valait mieux qu'elle le croie simplement retombé dans le mode « merde-à-la-maladie ». Alors il gardait ses états d'âme pour lui.

Il existait donc une dissonance, palpable pour eux deux, ils sentaient bien qu'ils ne savaient pas tout l'un de l'autre, contrairement à l'habitude. Ce qui devait aussi inquiéter Anna ; mais Charlie estimait que c'était un moindre mal, et tenait sa langue. Pas question d'avouer l'éventualité d'un problème dans la vie spirituelle de Joe. Et d'ailleurs, lequel ? Et comment mesurait-on ça ?

Alors, au travail, Anna passait son temps à essayer de se concentrer, en proie à un tumulte intérieur persistant tournant autour de son plus jeune fils. Le travail l'absorbait, comme toujours, et elle était absolument débordée, comme toujours. Ça lui fournissait un refuge provisoire.

Mais elle avait plus de mal à s'y engloutir, à rester sous la surface, dans la mer profonde de la bio-informatique. Même le contenu du travail lui rappelait, à un niveau subliminal, que la santé était un état d'équilibre dynamique d'une complexité quasi inconcevable. Autant jongler avec un millier de balles en même temps tout en pédalant sur un monocycle en équilibre sur une corde raide tendue au-dessus d'un abîme, dans un cyclone, en pleine nuit. En réalité, la vie était un miracle stupéfiant, bref et ténu. Mais assez de ce genre de réflexion ! Mieux valait se concentrer sur les faits, sur l'instant, et sur les problèmes de l'instant !

Non. Elle avait beau faire, il lui arrivait souvent d'avoir du mal à se concentrer, alors elle passait une heure ou deux à surfer sur le Net, pour voir si elle pouvait trouver quelque chose d'utile pour Diane et Frank. Des vieux trucs qui avaient marché et qu'on aurait oubliés, des nouveaux qui n'avaient pas encore été remarqués ou appréciés. C'était parfois assez déprimant. Les sites gouvernementaux consacrés au changement climatique étaient souvent médiocres. La page du Département d'État, par exemple, commençait par rappeler le but grotesque de l'administration, qui était de réduire les émissions de carbone de dix-huit pour cent en dix ans, par des actions volontaires – un pied de nez aux accords de Kyoto, qui étaient, à ce jour, la seule proposition d'action tangible de l'administration actuelle. Le programme d'une conférence affiché sur une autre page parlait *« d'adaptation* au changement climatique », or « l'adaptation » n'avait pas de sens au regard des technologies actuelles, c'était un mot qui ne voulait rien dire, ou plutôt qui disait « Ne faites rien ». Des conférences entières étaient consacrées à cela.

Après ce genre de découvertes, elle laissait tomber et cherchait ailleurs, sur des sites scientifiques ou techniques qui avaient un vrai

contenu. Elle avait de plus en plus l'impression que la science était en réalité la seule chose qui marchait au monde ; que même s'ils étaient confrontés à un changement climatique subit, qui exigeait une réponse d'urgence, la seule solution pour elle – pour *tout le monde* – consistait à diffuser plus rapidement la science.

Quand elle exposait ce point de vue à Edgardo, il secouait la tête.

« On a tendance à penser que la seule méthode qui marchera, c'est celle qu'on connaît.

— Ça, j'en suis sûre. Et si c'était vrai ? »

Un site après l'autre.

Une fois, après l'une de ces recherches, lors d'une des réunions de Diane et de Frank, elle dit :

— Je vais vous raconter une histoire…

Au cours de ses lectures, elle était tombée sur un site qui décrivait la « Campagne des savants pour Johnson », lors de l'élection présidentielle de 1964. Un groupe de scientifiques de premier plan, inquiets des discours bravaches de Goldwater sur le nucléaire, avaient constitué un comité d'action politique afin de dénoncer, sur le mode catastrophiste, ce qui arriverait si Goldwater était élu. Le vote pour Johnson était présenté comme un vote pour la paix dans le monde, le principe de réalité et généralement tout ce qu'il y avait de bon sur cette planète.

Tout cela avait peut-être aidé Johnson ; mais il y avait eu un retour de flamme quand Nixon avait été élu, quatre ans plus tard : il était arrivé à la Maison-Blanche convaincu que tous les savants le détestaient.

— Mais Nixon était paranoïaque, d'accord ?

— Paranoïaque, ou clairvoyant.

— Les deux. Comme il pensait que les gens le détestaient, il a fait ce qu'il fallait pour que ça devienne vrai, afin de se sentir clairvoyant.

— Peut-être.

En tout cas, ça avait eu un impact négatif sur la science. Nixon avait mis un terme aux activités de la Mission pour la science et la technologie, le conseiller scientifique du Président avait été exclu du Cabinet, et la mission délocalisée à Pétaouchnok. Puis il avait balancé la NSF elle-même hors du Mall, jusqu'à Arlington.

— On se croirait dans une cour féodale, observa Frank. La proximité physique avec le roi conserve toute son importance.

— Tu parles comme Edgardo.

— Oui, c'est ce qu'il a dit ce midi, pendant notre jogging.

Quoi qu'il en soit, la science avait bel et bien été éjectée hors de l'arène politique, et elle n'y était jamais revenue.

— Ce qui veut dire ? demanda Diane.

— Que la science ne fait plus partie de ce qui fait la politique !

Elle ne prend pas parti pour les candidats, et les chercheurs ne sont jamais candidats à la présidence. Ils se contentent de demander de l'argent et ils en restent là.

— La science est une activité supérieure, proclama Edgardo. Ce qu'elle fait a tellement de valeur qu'il faut lui donner beaucoup d'argent, et pas avec des élastiques. La bourse ou la vie.

— C'est plutôt malin.

— C'est ce que je pense.

— Dommage que ça ne marche pas mieux.

— Ça, c'est bien vrai. C'est là-dessus qu'on travaille.

Frank secouait la tête.

— Il me semble à moi que l'histoire de Johnson et de Nixon ne fait que traduire le fait que la science est généralement considérée comme d'orientation politique libérale.

— Comment ça ? demanda Diane.

— Eh bien, vous savez… Si le parti républicain a été confisqué par la droite religieuse, comme on le dit généralement, les démocrates commencent à avoir des allures de parti séculier, qui compte beaucoup de savants. On dirait que le débat sur l'évolution recommence. Le christianisme contre la science devient synonyme de républicains contre démocrates.

Ce n'était pas une idée réjouissante.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de nous faire piéger par un camp dans un prétendu combat culturel, dit Diane.

— Hmm. Et si nous avions déjà pris parti ? rétorqua Anna. Et si nous y avions été poussés par les autres ?

Ils y réfléchirent.

— Quand même, dit Diane au bout d'un moment. Nous faire étiqueter comme sympathisants démocrates pourrait être vraiment dangereux pour la science. Nous devons rester au-dessus de la mêlée.

— Mais il se peut que nous soyons *déjà* catalogués. Et puis, nous essayons d'influencer la politique, non ? Ce n'est pas la raison d'être de ce comité ?

— Si, mais nous devons sauter dans la mêlée. L'écraser d'en haut.

L'image les fit rigoler.

— Au-dessus du bien et du mal ! dit Edgardo. Au-delà de Marx et de Jésus ! Prométhée déchaîné ! *Science über alles !*

Anna ne put s'empêcher de rire. C'était drôle, même si ça ne l'était pas. Et plus elle y réfléchissait, moins ça l'était. Et pourtant elle rigolait, comme les autres.

— Enfin, dit Diane en secouant mélancoliquement la tête. Essayons toujours. Le moment de la SCIENCE en capitales est arrivé.

Après ça, la situation parut moins drôle. Ça n'aidait pas,

évidemment, de rentrer à la maison pour y retrouver Joe vaguement fiévreux. Après, rien ne semblait plus drôle du tout. Charlie avait capitulé et l'avait emmené chez le docteur, qui ne lui avait rien trouvé.

Ce n'était pas une question de tonus. Joe était toujours aussi plein d'énergie, sinon plus. Imprévisible, irritable, toujours en mouvement, infatigable, geignard, sans arrêt dans vos pattes… mais avait-il jamais été autrement ? C'était ce que Charlie semblait dire : Joe était peut-être un peu plus chaud maintenant, plus rouge, et un peu plus en sueur, mais à part ça, c'était toujours le même petit bonhomme pétulant.

Mais elle n'y croyait pas. Il y avait un problème. Il n'était pas lui-même.

Il y avait des moments où elle s'en faisait tellement qu'elle n'arrivait pas à en parler à Charlie. Et à quoi bon le convaincre de partager son angoisse, à quoi bon pour lui, ou pour eux ?

La meilleure façon d'arrêter de s'en faire, c'était d'être tellement occupée pendant la journée qu'elle n'avait plus de temps pour ça. Et, le soir, d'aller se coucher tellement épuisée qu'elle s'endormait comme si un mur de briques lui était tombé dessus, l'assommant et lui procurant plusieurs heures d'un sommeil lourd, parfois agité. Elle sortait de ces heures d'oubli avec tous ses rouages déjà en prise sur quelque chose – un souvenir, un rêve, le boulot, des calculs, et ça tournait, ça tournait dans sa tête, impossible de l'arrêter, son cerveau était déjà complètement réveillé à quatre heures et demie du matin. Lamentable.

De toute façon, peu importait d'où les pensées de sa nuit partaient, elles revenaient toujours à Joe. Lorsqu'elle y repensait, son cœur loupait un battement. Alors elle se levait, effleurant brièvement Charlie qui dormait encore, et restait vingt minutes sous la douche en essayant de se détendre. Qu'est-ce que c'était que les soucis, après tout, sinon une espèce de peur ? La peur de l'avenir. D'ailleurs, l'avenir était bien parti pour lui apporter sa part de maux, il n'y avait pas moyen d'y couper. S'en faire était donc vain, sans intérêt. L'anticipation du chagrin, un cauchemar de l'avenir. Une espèce de peur ; et elle était déterminée à ne pas se laisser effrayer.

Et donc elle prenait son courage à deux mains, coupait l'eau, passait le turbo et s'apprêtait à partir en réfléchissant à la façon dont elle allait séquencer ses activités de la journée. Mais, avant, elle devait monter donner la tétée à Joe, et tous ses plans étaient bouleversés par son petit corps chaud blotti dans ses bras. Il avait la bouche brûlante. Le monde était plus chaud, Joe était plus chaud, même Charlie était plus chaud. Tout, le monde entier, donnait l'impression qu'on y avait déversé plus d'énergie qu'il ne pouvait en contrôler. Tout le monde

sauf Anna, et son Nick. Elle remettait son petit sauvage endormi dans son berceau, passait dans la chambre de Nick et l'embrassait sur la tête, humant avec reconnaissance ses cheveux ondulés, frais – son âme sœur dans ce chaos, son compagnon stoïque, son calculateur *frais* –, imperturbable, inébranlable, amusé par son frère chaotique et par tout le reste : amusé là où les autres enrageaient. Qui aurait pu imaginer un meilleur frère aîné, ou un meilleur fils, une espèce de jeune jumeau d'elle-même ? Dans un soudain embrasement d'amour maternel, elle lui prenait l'épaule, la pressait sans le réveiller. Puis elle descendait l'escalier, remontait Wisconsin Avenue vers le métro qui avait rouvert, et s'ébrouait comme un chien, secouant ses boucles mouillées pour sentir leur humidité dans la fraîcheur du matin.

Ensuite, réunion avec Diane, qui avait elle aussi les cheveux mouillés. Débattre avec Aleesha, sa secrétaire, des directeurs de programme invités, de leur emploi du temps et de leurs missions. Déjeuner au bureau en lisant le *Journal de biostatistiques.* Téléphoner aux six premières personnes de sa longue liste de gens à appeler. Une brève visite en bas, aux Khembalaises de l'ambassade, pour voir comment avançait leur relogement. Et puis saluer Sucandra et Padma, qui dirigeaient un cours d'anglais et avaient brièvement fait appel à elle, lui faisant toucher du doigt son impuissance à franchir la grande barrière des langues. Elle résolut, une fois de plus, d'apprendre le tibétain, essaya de se remémorer les quelques mots qu'ils lui avaient appris. C'était une habitude mentale, cette inhalation d'informations. Charlie se marrerait bien quand elle lui raconterait ça.

De retour au bureau, un bref coup d'œil à la phrase en tibétain qu'ils lui avaient donné à apprendre. « La marée monte en six heures. Les vagues sont creuses quand la marée redescend. »

À la réunion suivante avec Diane et Frank, Anna afficha sur l'écran une page web qu'elle avait trouvée – sur le FCCSET[10], cette fois.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Frank en lisant par-dessus son épaule. Fuck set… Un site de cul ?

— Non. Ça se prononce *Fix-it,* comme « arranger ça », dit-elle en riant.

— Ah bon. Ces acronymes sont toujours tellement astucieux…

— Le *Fix-it* était censé répertorier les projets scientifiques et identifier les programmes fédéraux existants afin d'agir conjointement sur des problèmes particuliers.

— Et qu'est-ce qui a eu sa peau ?

— Comment tu sais qu'il a été interrompu ?

Pour toute réponse, Frank se contenta de la regarder.

— Eh bien, je suppose que c'était une question d'argent. Ou de contrôle ; les programmes identifiés par le Fix-it comme valant le coup

étaient automatiquement financés par l'OMB. Il y avait un gars à l'OMB qui siégeait à toutes les réunions du Fix-it, et si le projet était approuvé, il était financé.

— Ça, c'est le pouvoir !

— Oui. Sauf que c'était un pouvoir excessif, en fin de compte, parce que les responsables des agences identifiées n'aimaient pas être financés comme ça. Ce n'était plus eux qui tenaient les cordons de la bourse.

— Nom de Dieu ! C'est vraiment pour ça que ça s'est arrêté ?

— Apparemment. Enfin, ça ne s'est pas arrêté, mais ce pouvoir budgétaire leur a été enlevé. Alors je me demande si on ne pourrait pas obtenir du Congrès qu'il le restitue.

— On peut toujours essayer, dit Diane.

Frank secouait encore la tête.

— L'instinct de territorialité est vraiment incrusté en profondeur, ici. Ils pourraient aussi bien pisser autour de leur bâtiment !

— Je ne sais pas. C'est une théorie. En tout cas, je pense que nous devrions essayer de réintroduire ce programme. On devrait pouvoir obtenir de toutes les agences membres du bureau qu'elles se coordonnent. Et si elles participaient toutes au même vaste projet ?

Frank haussa les sourcils.

— Ça, pour une théorie… C'est le Projet Manhattan[11] de Bob qui redémarre !

— En tout cas, c'est le principe, dit Anna. Potentiellement, du moins. Et si on pouvait obtenir qu'une proposition soit financée par toutes ces agences en utilisant le Fix-it comme comité de coordination ?

— Il faudrait vraiment que le Congrès mette ça en place, répondit Diane, à qui cette idée plaisait. Je vais en parler à Sophie.

Il y eut un instant de silence, puis Frank reprit :

— Ce qui serait vraiment bien, ce serait qu'on ait un président qui mette ça à son programme.

— Il y a peu de chance, estima Diane.

— Je ne vois pas pourquoi, fit Frank en fronçant les sourcils. En quel siècle les gens pensent-ils qu'on vit ?

Anna et Diane échangèrent un regard, anticipant un laïus, mais Frank s'en aperçut et dit :

— Bon, mais pourquoi ? Pourquoi pourquoi pourquoi ? On devrait avoir un candidat scientifique à la présidence, une grosse tête qui saurait parler, expliquer ce que serait l'approche scientifique. Un candidat qui parlerait de la théorie écologique, de la théorie des systèmes, de capacité de traitement, qui saurait manier de vraies notions d'économie…

Diane secouait la tête.

— Et qui voyez-vous, par exemple ?

— Je ne sais pas. Richard Feynman ?

— Il est mort[12].

— Stephen Hawking.

— Anglais, et paralysé. Et puis, vous connaissez ces brillants individus. Il n'y en a pas un seul qui pourrait se prêter à tout le processus sans… je ne sais pas…

— Imploser ? suggéra Anna.

— Oui.

— Fabriquons un candidat, dit Anna. Que ferait la science si elle se retrouvait à la Maison-Blanche ?

— Comme le président de la Confédération suisse de Nick, dit Frank. Un candidat fantôme.

— Un candidat de l'ombre, rectifia Diane. Comme en Europe.

— Ou alors, dit Anna, échafaudons simplement le programme d'un candidat virtuel. Docteur Science. On verra quel parti relèvera l'idée.

— Ni l'un ni l'autre, dirent ensemble Frank et Diane.

— On n'en sait rien, dit Anna. Et ce serait plus sûr que de soutenir un parti plutôt que l'autre, ou de fonder une sorte de troisième parti scientifique qui ne ferait que nuire aux politiciens qui sont de notre côté. Et puis ça risquerait de nous bannir de la scène politique pendant des années. On pourrait se retrouver dans la nature.

— On y est déjà, répondit Frank.

— Alors, qu'est-ce qu'on a à perdre ?

— Mmm. C'est pas faux, dit Frank en réfléchissant. On pourrait toujours essayer.

— Comme si ce n'était pas déjà ce qu'on essaye de faire !

— Hmm.

— Peut-être qu'on devrait prendre position. Peut-être que c'est ce que ça veut dire, de s'impliquer dans la politique. Il faut prendre position. Parler de ce que les gens devraient faire.

Ils restèrent assis là, à réfléchir. Edgardo entra, et ils lui exposèrent leurs réflexions.

Il éclata d'un gros rire.

Frank continuait à griffonner.

— Expérience de sciences sociales en politique.

— En politique électorale, rectifia Anna en regardant Edgardo, les sourcils froncés. Alors, ça donne quoi ? L'ESSPE… un sigle sifflant. C'est bien pour s'insinuer en politique.

— Sssp ! s'esclaffa Diane. On va s'insinuer comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ! Ou comme un serpent, et tout le monde dans la boutique va se mettre à hurler…

— Peut-être. Mais le magasin de porcelaine est en train de

s'enfoncer. Il faudra bien un éléphant pour le remonter sur les hauteurs.

Cette image les fit sourire.

— Bon, dit Diane, nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour ça. Mettez de l'ordre dans toutes ces idées, Frank. Regardez tout ça en détail.

Frank acquiesça.

— Une expérimentation courageuse et soutenue. J'ai une liste, ici.

Diane agita une main.

— Plus tard. Là, tout de suite, je meurs de faim.

— D'accord. Vous voulez aller manger un morceau ?

— Et comment !

Anna baissa les yeux. Ils venaient d'arranger un rencard, là, juste sous son nez. Et pas le premier, apparemment.

Et la femme de l'ascenseur ? se demanda-t-elle. Frank avait-il renoncé à elle ? Ça ne lui ressemblait pas. Anna était confusément déçue. Elle aimait cette histoire, cette possibilité. Ça avait titillé la fibre romantique qui était enfouie en elle, somnolente mais bien réelle. Elle avait failli lui en parler lors d'un de leurs déjeuners, mais quelque chose dans son attitude l'en avait dissuadée. Quant à Frank et Diane, eh bien, elle n'arrivait pas à imaginer ce que ça pourrait donner. Elle avait sûrement mal interprété la situation. Diane était sympa, c'était sûr ; mais à la lumière de l'éthique puritaine d'Anna, elle était un peu… trop. Comment pouvait-elle être, socialement ? C'était difficile à imaginer.

Et puis elle ne saurait jamais comment Diane pouvait bien être dans le privé. Elle était une femme, et mariée ; alors que Frank était un homme, et célibataire. Diane avait perdu son mari, la pauvre. Et Frank avait été tiré du programme de directeurs invités par Diane pour diriger son comité de projet sur le climat.

— Il faut que je rentre, dit-elle en rassemblant ses affaires.

Chez elle, avec ses hommes qui lui sauteraient tous dessus et lui raconteraient leurs petites histoires, chacun plein de son monde à lui – et le dîner tout juste à moitié prêt. Et pourtant, en même temps, dans le même sursaut d'irritation, elle éprouvait un profond soulagement et le désir d'y être déjà.

Les garçons lui sautèrent dessus, comme prévu – c'était réglé comme du papier à musique –, et la maison était chaude et pleine de bonnes odeurs de cuisine.

L'inondation avait révolutionné leurs habitudes culinaires, Charlie essayant alternativement de vieilles et de nouvelles recettes, à partir des produits qu'on trouvait à l'épicerie. Ce soir-là, c'était du mexicain.

Joe la tyrannisa pour qu'elle lui relise *Bonsoir, lune,* et sur un

rythme enlevé, d'un ton déclamatoire pas du tout adapté à la nature soporifique du livre, qui marchait comme un charme, à tous les coups, sur elle mais pas sur lui. Il était à nouveau agité, et la tétait désespérément. On aurait dit qu'il cherchait à se soulager plus qu'à se nourrir. Elle parlait tout bas à Nick, qui lui répondait en lisant, ou ne répondait pas. Il était dans son monde. Elle essayait de ne pas s'en faire pour Joe, et pourtant il y avait maintenant six semaines que ça durait. Ils avaient fait tous les examens. On n'avait rien trouvé, juste qu'il avait un tout petit peu de fièvre. Sa courbe de température lui rappelait les siennes, quand elle souhaitait connaître sa période d'ovulation.

Petit visage rouge, mal-être apparent. Elle avait beau faire, elle était effrayée par les changements qu'elle notait chez lui. Elle savait comment il aurait dû être. Et elle savait que ça avait commencé après leur voyage au Khembalung. Elle l'observait, elle le dorlotait, elle jouait avec lui, elle lui donnait le sein, essayant de penser à son travail tout en fredonnant pendant qu'il tétait.

Elle entonna le livre en tibétain.

— *Don nom, zla-ba.*

Joe sursauta légèrement, la frappa tout en somnolant. Anna reprit le rythme inviolable du petit livre hypnotique en essayant vraiment de toutes ses forces d'arrêter de s'en faire.

Ça ne servait à peu près à rien, et les jours passaient. Alors, pendant que Charlie faisait autre chose, elle prenait la température de Joe en douce et elle la notait, et c'était reparti. Elle essayait de penser à son travail ; mais elle aurait donné le prix Nobel de chimie et le Gulf Stream tout entier rien que pour une semaine de température normale.

5

L'automne à New York

La plus belle régate de l'histoire du monde eut lieu cette année-là, à la mi-août, au pôle Nord.

Toute la journée, le soleil resta accroché au même endroit dans le ciel, projetant une lumière éclatante sur une eau qui paraissait plus noire que bleue. Quelques icebergs flottaient çà et là, blancs et bas pour la plupart, mais il y avait aussi des dolmens de jade ou de turquoise, plantés dans la mer d'obsidienne.

Parmi ces extravagances flottantes naviguaient à la voile ou aux moteurs près de trois cents bateaux et navires. Il y avait des voiles de toutes les tailles et de toutes les couleurs, certaines décomposant le spectre solaire alors qu'elles s'incurvaient au gré de la brise qui soufflait doucement du sud. On disait que les voiles prismatiques permettaient de voir les impacts du vent d'une façon autrement impossible. Le fait qu'elles étaient aussi « hyper cool » ne méritait même pas d'être souligné. Toutes les espèces de voiles, toutes les coques et tous les gréements possibles et imaginables étaient représentés : des catamarans et des schooners, des yawls, des ketchs, des trimarans et des gréements carrés, des caravelles, des clippers, et des expériences audacieuses, visiblement pas prévues pour le grand public ; un quintette d'énormes outriggers polynésiens, toutes sortes d'embarcations à moteur, blanches ou crème, qui ronronnaient onctueusement entre les voiles, chacune exhibant un profil particulier ; et une profusion d'embarcations à une place, dont un bon nombre de kayaks et de windsurfs, avec leurs occupants en combinaison noire.

Les plus gros bâtiments manœuvrèrent habilement afin de s'aligner et de former une sorte de galaxie spiralée, centrée autour du pôle et qui tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, vue du ciel. Tout le monde vogua ainsi vers l'ouest, suivant les deux règles simples qu'appliquent les oiseaux dans leurs grandes volées : éviter les autres, et éviter les changements de vitesse.

Le sénateur Phil Chase eut un sourire heureux quand on lui expliqua la notion de « volée d'oiseaux ».

— C'est comme au Sénat, alors ! dit-il. À moins que ce ne soit le principe même de la survie dans l'existence.

Par une heureuse coïncidence, ce jour-là, juste au pôle Nord tel que déterminé par le GPS, un grand iceberg couleur d'aigue-marine avait dérivé. Dans les parages immédiats de ce « pôle Berg » nouvellement

identifié s'aventuraient beaucoup des plus gros bâtiments de la flotte : des petits vaisseaux de croisière, d'énormes yachts privés, et même quelques brise-glace apparemment surchargés et indésirables.

C'était le cinquième festival de la mi-août au pôle. Tous les étés, depuis que des canaux navigables s'étaient ouverts dans la glace de l'Arctique, une nuée sans cesse plus vaste de vaisseaux montaient vers le nord, à la voile ou aux machines, pour faire la fête au pôle. La manifestation rappelait le festival Burning Man[13] *par sa débauche de feux d'artifice et l'aspect kermesse déjantée, sybaritique, qui lui avait valu le surnom de Drowning Man, « le Noyé », ou de Freezing-Your-Butt-Man, autrement dit « le festival des Culs-Gelés ».*

Mais cette année-là la fête avait été quelque peu confisquée par le Nunavut, la nation inuit, en conjonction avec le Panel intergouvernemental sur le changement climatique. L'année avait été déclarée Année de la prise de conscience globale de l'environnement – à l'initiative de l'IPCC, qui avait envoyé des centaines d'invitations et fourni beaucoup de bâtiments, dans l'idée de fonder une communauté flottante qui clamerait à la face du monde les changements indéniables déjà provoqués par le réchauffement global. Pour s'attirer toute la publicité possible, les organisateurs étaient prêts à courir le risque que le rassemblement prenne des airs de kermesse, ou même – le ciel nous en préserve ! – d'une célébration du réchauffement global. Évidemment, la perspective de naviguer sur un nouvel océan avait de quoi mettre les marins en transe, mais toute la glace d'hiver disparue flottait en ce moment même vers l'Atlantique Nord, changeant rigoureusement la donne. L'IPCC voulait que les gens voient de leurs propres yeux que le changement subit de climat était déjà là, sur eux, et qu'il risquait de projeter le monde entier dans des milliers d'années de mauvais temps, comme il l'avait fait au cours du Dryas récent, il y avait à peine onze mille ans de ça.

Mais beaucoup des gens qui étaient là ne considéraient pas la fête polaire sous l'éclairage officiel, de même qu'il y avait beaucoup de gens dans le monde que l'idée d'entrer dans le Dryas récent n'inquiétait pas trop.

En mettant le cap vers le festival, certains avaient rencontré un pétrolier à peine plus petit que les supertankers de la fin du vingtième siècle, à double coque, comme l'exigeait la réglementation, et qui suivait, à vide, un grand arc de cercle allant du Japon à la Norvège en passant près du pôle. Ce voyage était la démonstration que le passage du Nord-Ouest était enfin ouvert à la navigation commerciale. Enfin, mieux valait tard que jamais ; on pouvait envoyer le pétrole directement de la mer du Nord au Japon, réduisant la distance des deux tiers. Le pétrole avait beau appartenir au passé – le pic de consommation était derrière nous, c'était de l'histoire ancienne et ainsi de suite –, le Japon et les pétroliers de la mer du Nord étaient terriblement contents de pouvoir le faire transiter par le pôle.

Ils admettaient sans vergogne que le monde avait encore besoin de pétrole, et que tant que ce serait le cas, il y aurait des raisons d'apprécier certains effets du réchauffement global. Les chantiers navals de Glasgow, de Norvège et du Japon connaissaient une seconde jeunesse, et étaient maintenant occupés à construire une nouvelle classe de tankers pour la mer Arctique, afin de suivre ce prototype qui allait fièrement là où aucun pétrolier n'était allé avant lui.

Et donc, au pôle même, en ce jour de la mi-août, la situation paraissait favorable. Le monde était beau, la flotte spectaculaire. Menacée ou non, la civilisation humaine semblait être à la hauteur de l'événement. Il était midi, c'était le solstice d'été au pôle Nord, où une glorieuse armada formait comme un jardin de sculptures. Une nouvelle sorte de convergence harmonique.

Ommmmmmmmm.

Sur l'eau noire de Bar Harbor, au large de la côte du Maine, à bord de l'un des plus gros bâtiments – un catamaran-jet à coque d'aluminium –, une meute de gens étaient massés autour du sénateur Phil Chase. Beaucoup étaient engoncés dans les grosses parkas rouges fournies aux invités par le département du programme polaire de la Fondation nationale pour la science, parce que, malgré le soleil éclatant, il faisait -2 °C. Les gens avaient mis leur capuche, et la chaleur animale dégagée par les corps entassés les uns contre les autres avait quelque chose de réconfortant. Ils regardaient Chase monter dans un petit ballon à air chaud aux couleurs de l'arc-en-ciel, qui tirait sur son câble de retenue au-dessus du pont.

Le Sénateur du Monde grimpa dans la nacelle et donna le signal ; le maître aérostier alluma le brûleur et le ballon s'éleva dans l'air cristallin, accompagné par le tintamarre des sirènes et des acclamations, tandis que Phil Chase faisait de grands bonjours à la flotte, en dessous. On aurait un peu dit le Magicien d'Oz au moment où le ballon s'envole sans Dorothy et Toto.

Mais Phil était amarré au bout d'une ligne, qui tenait bon. Il planait à une trentaine de mètres au-dessus de la foule, et souriait de son beau sourire. « Nous sommes là ! » annonça-t-il par le système radio, et des haut-parleurs répercutèrent ses paroles sur les gens présents. Et bien sûr, des millions d'autres le virent et l'entendirent à la télé, grâce au satellite. Une énorme bouée tinta pour alerter le monde. Puis Phil leva la main pour faire taire les sirènes et les feux d'artifice tirés depuis les vaisseaux.

— Les gars, attaqua-t-il, je travaille depuis dix-sept ans pour le peuple de Californie, que je représente au Sénat des États-Unis. Eh bien, maintenant, je veux que tout ce que j'ai appris dans ce travail, et dans mes voyages partout dans le monde, je veux que tout cela serve au peuple des États-Unis, et au monde entier, en étant son président.

— Président du monde ? fit Roy Anastophoulus à Charlie.

Il se mit à rire.

— Chht ! Chht ! dit Charlie.

Ils regardaient tout ça à la télé, dans des parties différentes de la ville, mais ils se parlaient au téléphone, le nez collé à l'écran.

« C'est dingue de vouloir faire ça, concéda Phil, sur l'écran. Je suis le premier à l'admettre, parce que j'ai vu ce que ce travail fait aux gens. Mais quand on est dedans, qu'on y mette le doigt ou tout le bras, comme on dit… Et puis, nous sommes arrivés au stade où, si quelqu'un est capable de gérer ça, il doit utiliser sa position pour faire du bien… »

Roy se remit à glousser.

— Ta gueule ! dit Charlie.

« … n'y a pas d'alternative : c'est la coopération globale ou rien. Nous devons admettre notre interdépendance et la célébrer, et travailler de façon solidaire avec tous les êtres vivants. Toutes les créatures que Dieu fait vivre ensemble sur cette planète forment un grand organisme complexe. Voilà comment nous devons agir, maintenant, et c'est pour ça que j'ai décidé d'annoncer ma candidature ici, au pôle Nord, où tout se retrouve. Tout a changé, et le changement a commencé ici. Ce bel océan, où il n'y a plus de glace pour la première fois depuis l'apparition de l'homme, est un vibrant avertissement, clair et manifeste. Rappelez-vous à quoi ressemblait cet endroit, il y a cinq ans seulement. Vous ne pouvez pas faire autrement que d'admettre que des changements gigantesques sont déjà survenus… Et maintenant, que veulent dire ces changements ? Où mèneront-ils ? Qui peut le dire ? Personne. Personne ne le sait. C'est ce que nous devons tous nous rappeler ; personne ne peut dire ce que l'avenir nous réserve ; tout est possible. Absolument tout. Nous sommes en haut d'une gigantesque piste de ski. La piste noire, à coup sûr. Je vois d'ici scintiller des diamants noirs partout. La pente de la prochaine décennie, nous la descendrons à ski. Les puissances d'argent vont nous tomber dessus si vite que nous n'en croirons pas nos yeux. Nous n'aurons pas le temps de procéder à de longues études commanditées par des administrations politiques qui ne font jamais rien, en réalité, qu'espérer que les affaires continueront comme toujours pendant une mandature de plus, après quoi elles se réfugieront dans leurs demeures fortifiées et laisseront le reste du monde essayer de recoller les morceaux. Ça ne marchera pas, même pas pour ces gens-là. On peut prendre le large, mais on ne peut pas quitter la planète ! »

Des acclamations, des coups de trompe et des sirènes retentirent sur l'eau. Phil attendit que le calme revienne avec son grand sourire heureux, en faisant de grands gestes. Et puis il continua :

« Ce n'est qu'un seul vaste monde, maintenant. Les États-Unis ont toujours un rôle à jouer, leur rôle historique, celui du pays des pays, le mélange et l'amalgame de l'humanité entière, qui essaye des choses et regarde comment elles marchent. On pourrait dire que les États-Unis sont

l'enfant du monde, et le monde nous regarde avec la fascination de tous les parents, faite d'horreur, d'angoisse et de fierté.

« Mais il faut que nous grandissions. Si nous devions nous changer en un monstre impérialiste et stupide, l'histoire de l'histoire serait gâchée, ses plus grands espoirs pulvérisés. Nous devons renoncer à tout le mauvais et donner le meilleur de nous-mêmes. Franklin Delano Roosevelt a décrit avec beaucoup de justesse ce qu'on attendait de l'Amérique dans une période tout aussi dangereuse que la nôtre : il a imposé une stratégie d'expérimentation "courageuse et persévérante". C'est aussi ce que j'ai l'intention de faire. Plus d'empire, plus de tête enfouie dans le sable en faisant semblant que les choses vont bien pendant que quelques riches détruisent tout. Il est temps d'unir nos forces pour inventer une civilisation globale que nous pourrons transmettre à tous nos enfants en disant : "Ça va marcher, continuez comme ça, faites en sorte que ça aille mieux." C'est ce qu'on appelle parfois la permaculture, et en réalité nous n'avons pas le choix ; c'est la permaculture ou la catastrophe. Choisissons le bon combat, et œuvrons de concert pour que chaque génération puisse transmettre à la prochaine la vitalité qui nous est donnée par ce monde magnifique.

« C'est le projet, les gars. J'ai l'intention de convaincre le Parti démocrate de poursuivre son œuvre historique en améliorant le sort de chacun – homme, femme, enfant, animal ou plante – sur cette planète. C'est la vision qui a toujours présidé à la réussite du Parti, et c'est le manquement à ces valeurs centrales qui est au cœur du problème et qui a provoqué l'échec de notre époque. Ensemble, nous réaliserons l'union de l'humanité pour faire un monde beau et juste. »

— « L'union de l'humanité » ? releva Roy. C'est quoi, ça ? Il prend les démocrates pour des aliens ?

Mais Charlie ne l'entendait plus, à cause des sirènes des bateaux et des hurlements de la foule. Sur l'écran, il voyait qu'ils commençaient à ramener Phil vers le pont dans une sorte de grand cerf-volant.

Quand on vivait au-dehors, les saisons étaient énormes, simplement énormes. Ah oui, le réchauffement global, parlons-en ! Les gens qui avaient un toit sur leur tête n'avaient pas idée de ce que c'était. Les jours qui raccourcissaient, la température qui dégringolait, la lumière plus pâle tombant obliquement à travers les arbres : on aurait aussi bien pu se retrouver sur une autre planète.

C'était l'un des paradoxes de leur époque : le réchauffement global était sur le point de geler l'Europe et l'Amérique du Nord, surtout sur la côte Est, jusqu'à la hauteur de Washington. Kenzo prévoyait quelques semaines au moins de records de froid.

« Tu ne vas pas le croire, répétait-il, bien que ça ait déjà commencé en Europe, où une vague de froid sec avait prévalu tout l'été. Au cœur de l'hiver, les masses froides vont se stabiliser sur le Groenland et forcer le jet stream à descendre vers le sud à partir de la baie d'Hudson. Parfois du Yukon, mais surtout de la baie d'Hudson…

— Je te crois », répondait Frank.

Pourtant, autre paradoxe, le temps, à ce moment-là, était plutôt radieux. Les journées étaient même chaudes. Mais, entre deux heures du matin et le lever du soleil, il faisait un froid mordant. Voilà où ils en étaient, quelques semaines à peine après le cœur de leur été congolais, et il y avait déjà du givre sur les feuilles à l'aube.

Ces gelées nocturnes obligeaient Frank à déballer son matériel de montagne, ce qui était toujours un plaisir pour lui. Il se prélassait dans cette chaleur spéciale que les hominidés appréciaient depuis qu'ils avaient commencé à porter la fourrure des autres animaux. Les vêtements faisaient l'homme – et donc l'un des exemples primitifs de sublime technologique, qui était d'avoir chaud quand il faisait froid.

Frank se réveillait dans sa maison perchée, s'enroulait dans son sac de couchage comme dans une cape, s'asseyait au bord de sa plate-forme d'agglo, les bras passés sur la rambarde, les jambes ballant dans le vide, et regardait le mur d'arbres de l'autre côté de la gorge. Les feuilles commençaient à jaunir, le spectre de l'automne éclaboussait les frondaisons vertes de touches jaunes, orange, rouges et bronze. Frank, qui était californien, avait rarement vu ça, et n'imaginait pas que les couleurs seraient toutes mélangées et formeraient un champ de teintes entremêlées, comme une boîte de Tantrix répandue sur une

pelouse, épelant dans son magnifique alphabet étranger la fin de l'été, le passage du temps, l'omniprésence de la mortalité. Pour un individu sensible, c'était une vision terrible et mélancolique.

Il déroula Miss Piggy, descendit dans ce nouveau monde et marcha, absorbé par les nouvelles couleurs, les odeurs de champignon de la végétation pourrissante, les frôlements, les claquements des feuilles dans le vent. La prochaine gelée un peu dure ferait tomber la plupart des feuilles, et sa cabane dans la jungle serait exposée au regard des gens en dessous. Des flèches de soleil atteignaient déjà le sol de la forêt à des endroits où il ne pénétrait pas avant. Le parc était encore fermé, officiellement, mais Frank y voyait de plus en plus de gens, et pas seulement les sans-abri : les citoyens ordinaires de la ville, qui venaient dans le parc, avant l'inondation, pour courir, marcher ou faire de la bicyclette. Par bonheur, les routes et les pistes du côté du torrent étaient irréparables, et rares étaient ceux qui s'aventuraient dans le haut de la gorge, au-delà du barrage géant des castors, qui avait commencé gentiment et était maintenant un monstrueux barrage. Il fallait se frayer un chemin dans les fourrés pour contourner la rive instable du bassin de retenue. Mais la cabane dans l'arbre serait exposée aux regards.

Enfin, ce problème attendrait. Pour le moment, Frank suivait la piste des cerfs qui longeait le torrent vers le nord, observant comment la palette de couleurs des feuilles modifiait la perception de l'espace dans la forêt, comment l'espace semblait à la fois microscopique et dilaté par le fait que sa profondeur de champ englobait maintenant un grand nombre de feuilles individuellement visibles dans toute leur netteté.

Aussi, lorsqu'il courait avec les joueurs de frisbee, ces feuilles fonctionnaient toutes comme autant de points de référence d'un nouveau système GPS qui le verrouillait plus que jamais dans l'ici et le maintenant. Il jetait juste un coup d'œil, de temps en temps, histoire de voir où il était, et courait en oubliant le sol sous ses pieds, libre de regarder autour de lui. La joie d'être dehors par ces journées fraîches et ensoleillées, tavelées de lumière et de jaune. L'immersion dans l'image même et le symbole du changement ; très bientôt, ces routines estivales si fragilement établies prendraient fin, il devrait en trouver de nouvelles. Il pouvait le faire ; il avait même hâte, d'une certaine façon, de le faire. Bon, mais… et les gibbons ? C'étaient des créatures subtropicales, comme beaucoup d'animaux sauvages. Au zoo, quand la température chutait, ils étaient rapatriés dans des enclos chauffés.

Les espèces indigènes et les animaux sauvages des régions tempérées ou polaires s'en sortiraient probablement. Très souvent, en jouant au frisbee, ils repéraient des cerfs à queue blanche ; ils survivaient généralement à l'hiver sans trop de problème. Mais il y

avait beaucoup d'espèces sauvages différentes, ici.

Une fois, en revenant du neuvième trou – ils étaient sur les hauteurs, dans les fourrés du coin nord-ouest du parc –, Spencer s'arrêta net et tous les autres s'immobilisèrent instantanément. C'était l'un des jeux annexes qu'ils avaient inventés, très utile, celui-là, s'ils voulaient éviter d'effrayer les animaux qu'ils repéraient.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Spencer avec intensité.

Frank regarda. Un grand bœuf, un petit taureau, ou…

C'était énorme, massif, héraldique, ça avait les hanches larges, comme une bête mythique. Une vision tellement incroyable que si on l'avait eue en rêve, on se serait réveillé sur le coup.

Frank tira son téléphone du FOG, tout doucement, appuya sur le bouton de Nancy. Combien de fois avait-il fait cela au cours des semaines écoulées, déplaçant le téléphone aussi doucement que possible, murmurant : « Salut, Nancy, c'est Frank… Tu peux me dire ce que je regarde, là ? »

Une pause, pendant que Nancy procédait à la localisation GPS de son téléphone et vérifiait sur son grand tableau.

— Ha, ha, ha. Tu regardes un aurochs.

— Un *quoi ?*

— On est à peu près sûrs que c'est un aurochs. Du nord de l'Europe du Nord, un animal de l'ère glaciaire…

Tout à coup, Frank le reconnut.

— … quelques années, des chercheurs polonais ont cloné l'ADN d'un aurochs. Avec une brebis pour mère porteuse, ou je ne sais quoi. Il y en avait tout un troupeau qui s'ébattait dans un enclos d'une de leurs forêts du Sud. En réalité, nous ne savons pas comment ceux que nous voyons sont arrivés là. Il y en a surtout dans le Maryland. Une tentative d'acclimatation privée, je suppose, comme ce type qui avait décidé d'importer en Amérique du Nord toutes les espèces d'oiseaux mentionnées chez Shakespeare, nous valant, entre autres problèmes, une infestation d'étourneaux…

Frank ôta le téléphone de son oreille, alors que le visage de Spencer se convulsait grotesquement, esquissant « QUOI QUOI QUOI ».

— Un aurochs, annonça Frank dans un chuchotement de théâtre.

L'expression de Spencer changea à nouveau, adoptant le masque du Grand Ahaaaa de la Compréhension, puis du Ravissement. Ses yeux bleus brillaient comme ceux de Paul Newman. Sans cesser de regarder la bête, bien campée sur ses quatre pattes, en haut de la crête, il se laissa tomber au ralenti sur les genoux, tenant son frisbee devant lui entre ses mains en prière. Robin et Robert en firent autant, avec leur éternel sourire, puis Robin leva les mains au-dessus de sa tête, les paumes tournées vers l'extérieur, en signe d'hommage, ou comme

pour exprimer l'immensité de l'animal.

Frank lui trouvait des proportions bizarres, avec ses grosses pattes de derrière et son bassin large et rond. Une créature échappée des peintures rupestres, qui aurait bondi toute vivante dans leur monde.

Spencer se releva, tendit son frisbee aux autres en remuant les sourcils et mima un lancer vers l'aurochs : le prendre pour cible ? Les yeux brûlants, sur le point de crier – c'était la première fois que Frank voyait si clairement le chaman qui sommeillait en Spencer. Évidemment, ils avaient déjà parlé plusieurs fois de viser des animaux. Par exemple, le cerf à queue blanche qu'on voyait partout. Quoi de plus génial au monde ? La traque, le lancer, la frappe – exaltant. Aussi bien que de pêcher un poisson et de le relâcher. Mieux, même. Personne ne discutait. Ça ne ferait pas mal aux animaux ; ce serait une sorte de chasse, sans la mise à mort.

Enfin, en réalité, comme l'avait lui-même dit Spencer lors d'une de ces conversations, ils chassaient déjà sans tuer. Et s'ils leur lançaient quelque chose, les animaux risquaient d'en pâtir. S'ils voulaient que les animaux prospèrent dans le parc, qui n'était pas si vaste que ça, après tout, s'ils voulaient que les animaux habitent le monde avec eux, un monde qui n'était pas si grand, en fin de compte – eh bien, ils ne devaient pas les harceler en leur lançant dessus des disques de plastique dur venus de nulle part. La meilleure pratique du dharma était la compassion pour tous les êtres sensibles, ce qui interdisait de les prendre pour cible. Aussi avaient-ils renoncé à cette tentation.

Spencer semblait maintenant penser que c'était une occasion magique, qui transcendait les accommodements quotidiens. Une icône de l'ère glaciaire se dressait là, devant eux – une peinture des grottes de Lascaux ou d'Altamira, un fossile vivant ramené à la vie –, et ils devaient absolument abdiquer leurs protocoles ordinaires pour lui rendre justice et entrer dans l'espace sacré de l'esprit paléolithique. Faire de cette créature magnifique leur cible en une sorte de rituel religieux – d'obligation religieuse, pourrait-on même dire.

Tout cela, Spencer le traduisait par gestes, les mains en prière puis esquissant le mouvement de lancer, tout cela avec des grimaces à la fois affreuses et nettes, qui lui faisaient un masque démoniaque. Une activité sacrée ; hommage à l'*Homo erectus ;* une forme d'adoration de la nature.

— Tous en même temps, murmura Frank.

Les autres opinèrent du chef.

Ils visèrent et lancèrent, et quatre disques volèrent comme des éclairs dans la forêt. L'un d'eux heurta un arbre, surprenant l'aurochs qui fit un pas en avant. Un autre l'atteignit au flanc, lui faisant gravir la pente comme un éclair et détaler, hors de vue, avant même qu'ils

aient fini de crier. Ils se tapèrent dans la main, deux par deux, coururent ramasser leurs frisbees et continuèrent la partie.

Et c'est ainsi que les après-midi tempétueux changeaient sa vie. C'était l'automne, et Frank voyait bien que c'était normal, que le paysage semblait imprégné de la souffrance de tout ce qui passait. Un nouveau monde à chaque battement de cœur. Il devait incorporer ce sentiment de changement perpétuel, en faire un aspect optimodal. Évidemment, tout changeait sans arrêt ! C'était la vérité que ce paysage chantait avec une telle clarté. Et que c'était beau ! Ooouuup !

Plus que jamais, il aimait être dans sa maison dans l'arbre. Il fallait qu'il trouve un moyen de continuer à y vivre, alors que l'hiver venait, même au milieu des orages, oui, bien sûr. John Muir avait escaladé des arbres pendant des orages pour mieux les voir, et Frank savait, depuis le temps qu'il faisait de la montagne, combien il était merveilleux d'être dehors quand il y avait de l'orage, à condition d'être convenablement équipé. Il pourrait planter sa tente sur le plancher d'agglo, et son plus gros sac de couchage lui tiendrait chaud, quel que soit le temps. Rebondirait-il comme un marin en haut d'un mât ? Il avait hâte de le vérifier. John Muir l'avait découvert, lui.

Il ne retournerait pas vivre à l'intérieur. Il n'en avait pas envie, et rien ne l'y forcerait. Les êtres paléolithiques avaient traversé des époques glaciaires, affronté le froid et la tempête pendant des milliers d'années. Une nouvelle théorie postulait que les populations isolées, sur des îles par exemple, par des changements climatiques subits avaient dû inventer des comportements coopératifs en cas de mauvais temps, et leur répétition avait fini par changer leurs gènes, provoquant le dernier stade de révolution humaine. De bonnes chaussures de neige, des vêtements aussi chauds que l'équipement de montagne de Frank, des transporteurs de feu, un arc et des flèches. L'apparition, dans les enregistrements archéologiques, d'aiguilles en os et de filets coïncidait avec une énorme expansion vers le nord, quarante mille ans plus tôt. Ils ne s'étaient pas contentés de coopérer ; ils avaient étendu leur rayon d'action.

Peut-être qu'ils allaient être obligés de recommencer.

Les vêtements et l'habitat. Au travail, Frank voyait bien que les gens civilisés ne pensaient pas vraiment à ces choses-là, qu'ils les prenaient pour acquises. La plupart portaient des vêtements faits pour « la température ambiante », d'un bout de l'année à l'autre, de sorte qu'ils transpiraient en été et grelottaient en hiver chaque fois qu'ils faisaient un pas hors de chez eux – ce qui leur arrivait rarement, en réalité. Résultat, ils se croyaient capables d'encaisser les changements de température, alors qu'en réalité ils étaient tout le temps à l'intérieur. Les bâtiments leur servaient de vêtements, et ils les

chauffaient ou les refroidissaient pour faire ce que les vêtements ne faisaient pas, si absurde que ce soit en termes énergétiques. Et tout ça sans réfléchir, sans calcul. En été, ils portaient des blue-jeans à cause de ce que des gens, trois générations avant eux, avaient vu dans les publicités Marlboro. Le blue-jean était le 4 × 4 des pantalons, ça participait d'un fantasme de vie au grand air. Frank lui-même avait depuis longtemps adopté le pantalon de coton ultraléger des Khembalais en été, remarquant avec admiration à quel point le léger apprêt du tissu l'empêchait de coller à la peau.

Et maintenant, alors que le thermomètre commençait à descendre, les gens portaient encore des jeans tout aussi mal adaptés au froid qu'à la chaleur pendant que Frank troquait ses vêtements, pièce par pièce, pour sa tenue d'escalade. Certains effets auraient mérité un nettoyage, mais ils étaient trop délicats pour qu'il les mette dans le tambour d'une machine à laver ; il dut chercher un teinturier sur Connecticut, et il fut agréablement surpris de découvrir qu'il pouvait prendre tous ses vêtements ; Frank détestait aller à la laverie automatique.

Donc, l'automne, frais et venteux, et par conséquent les chemises en Capilene de Patagonia, leur matière tissée douce et légère sur la peau ; une veste à capuche en duvet ; son coupe-vent en nylon ; un caleçon long en capilene ; un pantalon de laine ; un pantalon coupe-vent en nylon. Ses grosses chaussettes Turlo dans ses chaussures de randonnée Salomon. L'un dans l'autre, ça avait plutôt fière allure, dans le genre techno-geek *Outside Magazine* – un style qui ne détonnait pas à la NSF. Les chercheurs émettaient des signaux vestimentaires, exactement comme tout le monde, lesquels signaux proclamaient souvent : « Je suis un savant, je fais des choses qui font sens, et je m'habille de façon sensée. » Ça pouvait coller avec le matériel d'escalade de Frank, ses anoraks à capuche, ses bottes de montagne, ses pantalons de ski et ses chemises de laine. Frank pouvait donc s'habiller comme un paléolithique high-tech et avoir encore l'air comme tout le monde à la NSF.

Le travail proprement dit commençait à s'enliser dans les marécages bureaucratiques qui venaient se superposer aux vrais marécages, au-dehors. Lesquels, bien qu'asséchés, subsistaient d'une certaine façon, fantomatique, et attiraient dans leurs profondeurs tous ceux qui s'y aventuraient, génération après génération. La capitale fédérale avait donc conservé la nature psychique et la fonction du marécage originel. Toutes les toxines de la vie nationale se retrouvaient plongées, malaxées et broyées dans ses fondrières bulleuses.

Le parcours dans cette jungle commençait à apporter à Diane des résultats et de l'endurance. Elle passait près de quatorze heures par

jour en réunion au douzième étage de la NSF et un peu partout ailleurs, dans la zone. Frank n'y allait que rarement et se contentait de comptes rendus, généralement fournis par Edgardo, qui y assistait souvent en tant que directeur de la division mathématiques et collègue de longue date de Diane.

Certaines agences étaient intéressées par la cause et souhaitaient s'y joindre, lui disait Edgardo, et d'autres n'appréciaient pas de s'entendre dire qu'on pourrait s'y prendre autrement et considéraient ça comme une intrusion sur leur territoire. En général, plus elles étaient éloignées de la politique, plus elles étaient coopératives. Un certain nombre d'agences qui avaient un pouvoir de régulation étaient complètement manipulées par les industries qu'elles étaient censées réguler, et donc généralement à la solde des ennemis du changement ; parmi celles-ci, il y avait le Département de l'Énergie (les industries nucléaire et pétrolière), la FDA (nourriture et médicaments), le Service des eaux et forêts des États-Unis et d'autres secteurs du Département de l'Agriculture (qui s'occupait aussi des bois de construction), et l'EPA (un curieux mélange, selon les divisions, mais certaines avaient des intérêts dans l'industrie des pesticides et toutes étaient aux ordres du Président). Les administrations républicaines avaient immanquablement placé dans ces agences des personnels choisis dans les industries qu'elles régulaient, et qui avaient ensuite concocté des réglementations allant dans l'intérêt de ces industries. Désormais, ces agences n'étaient plus édentées. Elles avaient un fort pouvoir de nuisance, si bons technocrates que puissent être leurs agents ; le pouvoir les changeait, corrompait leurs qualités potentielles.

Diane était donc amenée à circonvenir et/ou combattre plusieurs de ces agences, surtout l'Énergie. Certes, on pouvait argumenter que le nucléaire était une partie valide d'une solution à moyen terme d'énergie propre, comme le disait souvent Edgardo ; mais pour le Département de l'Énergie, ça signifiait aussi faire en sorte d'estropier les autres solutions, moins dangereuses. Il devenait clair que le projet de la NSF devait notamment essayer d'obtenir le changement de direction des agences captives, dans l'intérêt de l'environnement et de la santé à long terme du pays ; mais ça impliquait de s'investir dans la politique présidentielle. Parce que les agences retoquées étaient maintenant sur le point de rendre la pareille à la NSF, travaillant l'administration au corps pour virer le directeur et le management, et les remplacer par des gens plus favorables à la logique économique.

Et c'est comme ça qu'en plus du reste ils se retrouvaient pris dans une guerre des agences.

La première manifestation de ce nouveau domaine de conflit devait être la nomination d'un nouvel inspecteur général de la NSF : un homme qui avait été inspecteur général du Département de

l'Énergie, qui avait travaillé pour Southern California Edison et avait été l'un des principaux financiers de la campagne du Président.

Et ce n'était pas un hasard, disait Edgardo. C'était une première offensive, dirigée par l'OMB même. C'était mauvais, très mauvais. Edgardo entonna, au cours d'une de leurs séances de jogging, une longue aria paranoïaque sur le potentiel de désastre de la situation, sur les raisons pour lesquelles Diane avait intérêt à faire attention dans les mois à venir, et pourquoi elle avait intérêt à présenter un passé sans tache.

— Je lui ai dit que je lui souhaitais d'avoir un conseiller fiscal particulièrement honnête, et elle s'est contentée de rigoler. Elle m'a répondu : « Ce jeu-là, on peut y jouer à deux », et aussi : « Je suis plus blanche qu'eux. » Là, ça promet ! Tous aux abris !

— Ooups ! lâcha Frank. Alors, ça veut dire qu'on est foutus ?

— Non, pas forcément. Il y a trop de sources de financement qui s'intéressent sérieusement à l'atténuation des dégâts climatiques. Les agences scientifiques, les services d'urgence, même le NIH et le Pentagone. À Diane d'échafauder une alliance capable de faire avancer les choses. Il va falloir se battre pour obtenir tout ce qu'il est possible de grappiller. Ça aiderait beaucoup s'ils pouvaient tourner casaque, juste au sommet, et convaincre l'équipe du Président que ça doit être fait, et que ça pourrait même être une opportunité à saisir pour des nouvelles technologies et de nouveaux secteurs d'activité auxquels le reste du monde sera bien obligé de recourir. Je ne connais pas assez bien la Maison-Blanche pour savoir si ça va marcher. Ils me font l'impression d'être de sacrés cons, mais ils ne peuvent pas être aussi stupides qu'ils en ont l'air, ou ils ne seraient pas là, non ? De toute façon, Diane dit qu'elle va tenter le coup. D'abord au Sénat, et puis aussi à la Maison-Blanche.

Lors de ses réunions avec Frank, Diane ne faisait pas allusion à cette partie du combat, préférant discuter des aspects techniques de leur travail. Le projet de l'Atlantique Nord était encore en cours d'étude. Il plaisait beaucoup à Diane, mais elle tenait à ce qu'ils poursuivent assidûment les recherches sur certaines méthodes de capture de carbone basées sur la biologie. Frank se demandait si les problèmes légaux et politiques posés par la libération d'un organisme génétiquement modifié dans l'environnement pourraient jamais être surmontés ; mais il savait exactement qui appeler pour tout ce qui concernait les aspects techniques.

De toute façon, il avait envisagé de rappeler Marta et Yann. Alors, après une réunion avec Diane, il prit son courage à deux mains… repensa au problème de surveillance, et se demanda s'il ne ferait pas mieux de les appeler d'une cabine publique. Puis il se dit que s'ils voulaient que ça marche ils devaient surveiller les deux côtés. Non,

mieux valait faire ça au grand jour et laisser les cotes monter comme ça leur chantait. On verrait bien. Alors il les appela chez Small Delivery, de son bureau.

— Salut, Marta, c'est Frank.

— Ah, salut.

— Je voulais vous parler, à Yann et toi, du travail de capture du carbone que vous m'avez décrit. Vous pouvez me dire, maintenant, comment l'étude avance ? Enfin, dans les grandes lignes ?

— Ça se passe bien.

— Bon, mais… euh… Comment dire ? Faute d'études de terrain à long terme, avez-vous une estimation, au jugé, de la rapidité à laquelle ça pourrait aller, ou de la quantité de carbone que ça pourrait capter ?

— On ne peut qu'extrapoler à partir des résultats de labo.

— Et qu'est-ce que ça indique, si ça indique quelque chose ?

— Ça pourrait être considérable.

— Hum. Je vois.

— Et le projet de San Diego, ça avance ? demanda Marta.

— Oh, bien, bien. Je veux dire, toute action directe m'est interdite sur ce front, mais je suis le dossier, et l'université de San Diego et la communauté biotech sont très excitées par le sujet. Alors je pense que ça devrait déboucher.

— Et on aurait une place dedans ?

— Oui, eh bien, ils travaillent sur une sorte de prix MacArthur destiné à financer des travaux de recherches. Les conditions d'attribution seront peut-être un peu plus restrictives que la bourse MacArthur, mais il y aura beaucoup d'argent à la clé, et les fonds seront attribués sans que les candidats aient même à remplir un dossier. Il suffira que leur projet reçoive un avis favorable.

— Je vois. Eh bien, j'ai hâte de voir comment ça va avancer.

La voix de Marta était encore lourde de soupçons, mais Frank nota qu'elle n'était plus franchement hostile.

— Ça t'aiderait sûrement à développer des sujets comme ce lichen dont tu m'as parlé.

— Nous avons toute une gamme d'options, dit-elle sèchement, sans s'étendre davantage.

Le lendemain matin, à la NSF, Edgardo lui apprit que Diane s'était bagarrée avec le conseiller scientifique du Président, le docteur Zacharius Strengloft. Strengloft lui avait balancé, lors d'une réunion au Capitole avec le Comité du Sénat sur les ressources naturelles, que la NSF devrait s'en tenir à ce à quoi elle était bonne, c'est-à-dire dispatcher l'argent des bourses. Diane l'avait gratifié de son Regard Pétrifiant et lui avait dit en termes choisis mais sans ambages que la NSF était dirigée par elle et par le Conseil national pour la science et

personne d'autre.

Peu après, Diane organisa une réunion plénière du Comité national pour la science, qui était en fait le conseil d'administration de la NSF. Ses vingt-quatre membres avaient tous été nommés par le Président, à partir d'une liste qui, bien que revue et amendée par Strengloft, avait été établie par diverses sources, dont l'Académie nationale des sciences, ce qui voulait dire que c'était un groupe à l'idéologie très mélangée, et Diane voulait pouvoir compter sur leur appui dans les batailles à venir.

À l'issue de la réunion, elle dit à Frank qu'ils s'étaient plus ou moins unanimement prononcés en faveur du soutien à la NSF, et s'efforceraient de coordonner une action nationale, et même une réaction internationale. Puis il revit le petit sourire qui passait parfois sur son visage quand elle avait obtenu ce qu'elle voulait. Elle avait l'air détendue, et même contente.

Elle secoua la tête d'un air émerveillé en racontant ça à Frank, posa la main sur son bras, comme à la gym, et eut son petit sourire. Quel étrange jeu que celui dans lequel ils étaient pris, semblait-elle dire. Mais il était clair que personne ne l'intimiderait. En tout cas, Frank n'avait pas envie d'essayer.

En attendant, pour tenter quoi que ce soit dans l'Atlantique Nord, ils allaient être obligés de coordonner leurs efforts avec l'IPCC et les Nations unies. Et même avec le monde entier, en réalité ; obtenir des accords, des financements, faire fabriquer le matériel ou le réunir, quoi que ça puisse être.

Pour finir, une journée de rencontre fut organisée dans le bâtiment des Nations unies, à New York. Diane demanda à Frank d'assister à certaines réunions avec elle, et il accepta avec joie.

— Un voyage facile vers d'autres planètes, dit-il.

— Pardon ? Quoi donc ?

— Manhattan.

— Ah oui.

Quand il traînait avec les potes, le soir, Frank les questionnait parfois sur leurs projets. Les tables de pique-nique et la cheminée ne feraient pas un mobilier d'hiver adéquat. La cheminée était vraiment trop mal fichue. C'était une espèce de four à pizza posé à même le sol, inadéquat pour chauffer, faire la cuisine ou même contempler les flammes. C'était peut-être ça le problème ; les gars du CCC[14], ou ceux, quels qu'ils fussent, qui l'avaient construit, auraient dû réfléchir un peu. Certaines autres aires de pique-nique disposaient d'une fosse à feu ; mais les potes semblaient préférer rester là, près du four.

Un soir, en arrivant, Frank découvrit qu'ils avaient essayé de résoudre le problème en réquisitionnant un fût d'acier qui servait de

poubelle : ils avaient fait dedans un feu qui vacillait juste au-dessus du bord. D'accord, le tonneau irradiait peut-être une certaine chaleur, et il se pouvait que les flammes ne soient pas visibles de loin, si c'était ça qui les inquiétait. Mais ça faisait un bien misérable feu de camp.

— Hé, professeur ! beugla Zeno. Alors, ça boume, mec ? Y a un moment qu'on t'avait pas vu !

Les autres entonnèrent leurs saluts habituels :

— Il était trop occupé !

— Ses étudiants avaient besoin de lui !

Frank constata avec plaisir qu'ils étaient tous engoncés dans des pulls et des manteaux d'occasion, et de vieilles vestes de duvet en tissu huilé. Étant démodées, elles n'avaient pas dû coûter cher, mais il n'y avait rien de mieux contre le froid.

— Hé ! répondit-il. Ça fait super longtemps. C'était quand, hier ?

— Yarr. Ha ha ha !

— Eh bien, vous devez en avoir, des trucs à raconter.

— HA !!!

Concert de gloussements.

— On n'en a pas foutu une rame ! Et pourquoi faudrait qu'on fasse quelque chose ?

Il apparut pourtant qu'ils avaient tous vécu une quantité extraordinaire de traumatismes depuis le dernier passage de Frank. Ils lui racontèrent tout ça en s'interrompant sans cesse les uns les autres, faisant de la conversation un magma que personne n'aurait pu suivre, mais Frank savait depuis le début qu'il ne fallait même pas essayer. Il se contentait de répondre « Ouais, ouais » de temps à autre. Et il fut à nouveau frappé de la précision avec laquelle ils se rappelaient les échauffourées, les bagarres, les frottées ; ils pouvaient rejouer chaque mouvement au ralenti, et le faisaient en débitant leurs salades – ça en faisait partie, c'était peut-être même la partie la plus intéressante :

— Je me suis tordu comme ça, et y m'a raté, il est passé par-dessus mon épaule, comme ça, et j'ai esquivé, comme ça.

Esquiver, taper un adversaire fantôme, mais dont ils se souvenaient très bien :

— On a été obligés de l'arracher des pattes de l'autre type, ouais ! J'ai dû lui décrocher les doigts un à un de son cou ! Il lui tapait la tête sur le béton !

Ils arrivèrent enfin au bout, et Frank dit :

— Hé, qu'est-ce qui est arrivé à votre feu ? Ça craint !

Un hurlement d'approbations et de dénégations mêlées.

— Hé, qu'est-ce tu veux dire, connard ? fit Zeno. Il est parfait pour te fourrer la tête dedans !

— YARR !

— Au moins, comme ça, je le verrai, contra Frank. Pourquoi

n'allez-vous pas à un endroit où il y a une bonne fosse à feu ?

Ils éclatèrent de rire devant sa naïveté.

— Ce serait trop bon pour nous !

— Tu penses, on risquerait d'avoir un feu digne de ce nom !

L'un d'eux mima un coup de karaté vers le four de pierre.

— Un tas de merde.

— Il vous faudrait un feu, quand même, essaya Frank.

— On a un feu.

— Vous ne pouvez pas faire sauter le haut de ce truc, dresser un cercle de pierres juste à côté, ou je ne sais pas ? Il n'y a pas de chantiers de construction ou de démolition, dans le coin, où vous pourriez trouver des blocs de mâchefer ?

— Nous attire pas plus d'emmerdes qu'on en a déjà, dit Fedpage.

— Quand même, dit Frank, vous allez vous peler le cul.

— C'est un feu de demi-cul.

— Vous êtes obligé de coller les mains juste sur le métal, c'est ridicule.

— C'est pas vrai, putain ! On sent la chaleur d'ici !

— Ouais, c'est ça.

Ils s'installèrent. Le sujet porta sur l'hiver et la façon de le passer en général, alors Frank s'assit calmement et écouta. Il n'y avait aucune chance qu'ils réagissent à ses paroles en fonçant dans la nuit pour construire une fosse à feu digne de ce nom. Et d'abord, si ça avait été leur style, ils ne se seraient pas retrouvés là. Enfin, l'idée ferait peut-être son chemin dans leur tête, et ils y repenseraient par la suite.

Quelques-uns discutèrent de la perspective de dormir dans les stations de métro rouvertes ; les habitués de ces endroits s'étaient dispersés, et il y avait de bonnes grilles disponibles, où on pouvait établir le campement toute la journée. Certes, on risquait de se faire ramasser par des flics un peu trop zélés. Enfin, si on ne prenait pas de risques, on avait peu de chance de trouver un bon emplacement.

Zeno déclara qu'il allait se construire une cabane et dormir près d'ici. D'autres approuvèrent aussitôt : on pouvait se construire de bons abris. Tout ça paraissait hypothétique à Frank, il pensait qu'ils faisaient juste du vent pour ne pas parler de l'endroit où ils dormaient en réalité.

Ce que Frank pouvait comprendre ; lui non plus, il ne disait pas à ces types où il dormait. Les potes étaient sous surveillance, eux aussi ; pas comme lui, une surveillance plus erratique, mais aux conséquences potentielles beaucoup plus immédiates, et bien plus redoutables que celles qui l'attendaient lui-même (enfin, il l'espérait). Ils avaient des casiers judiciaires, souvent longs comme le bras. Techniquement, la plupart de leurs actes étaient illégaux, à commencer par leur présence dans le parc. Par bonheur, des tas de

gens faisaient la même chose. C'était la défense du troupeau ; les prédateurs prélèveraient les plus faibles, mais le gros du troupeau s'en sortirait. Et donc, plus ils étaient nombreux, mieux ça valait, jusqu'à un certain point – qu'ils n'avaient pas encore atteint, même si on voyait maintenant des petites colonies de squatters et des espèces de bidonvilles dans les parties de la ville qui avaient été inondées, surtout les parcs. La situation risquait de devenir explosive, et le Rock Creek Park était le premier concerné. Mais les parois de la ravine étaient abruptes, instables, et on ne pouvait pas y patrouiller la nuit. Si les autorités voulaient l'évacuer, il faudrait qu'elles le fassent de jour, et avec l'appui de la Garde nationale – pas moins, à en croire Zeno. Et même dans ce cas, les potes pourraient disparaître dans la ville, ou au nord, dans la forêt, de l'autre côté de la frontière avec le Maryland.

En attendant, loin des yeux, loin de la tête. Ils étaient sortis des limites de l'épure, ils avaient raccroché les gants et s'étaient repliés sur leur territoire. La lueur du feu éclaboussait leurs visages usés, sculptant leurs bosses et leurs creux. On aurait dit un cercle de visages désincarnés – des masques, ou un bloc de bois de Rockwell Kent.

— Y avait un type qui vivait dans la rue, à San Francisco. On a découvert qu'il était pété de thune, il avait hérité d'une véritable fortune, mais il aimait vivre dehors.

— Mais c'était un ivrogne, aussi, non ?

— Putain de George Carlin, il est vraiment marrant !

— Ils ont dit que j'avais le niveau terminale, mais ils ont pas voulu me donner les soins dentaires gratuits…

Et bla bla bla. Ça rappelait à Frank un feu de sa jeunesse, au parc de Yosemite : deux filles qui faisaient un trek, un peu dans les vapes, avaient déboulé au Camp 4 vers minuit et l'avaient arraché à son feu mourant pour l'emmener nager dans la Merced. Qui aurait pu refuser une chose pareille ? L'eau était d'un froid mortel, et il faisait un noir d'encre. C'était plus une bonne idée qu'une réalité agréable, mais nager avec deux Californiennes nues, en pleine nuit… Quand ils étaient ressortis et avaient regagné leur feu en titubant, presque morts d'hypothermie, ils avaient entassé du bois dessus pour en faire un brasier jaune, bondissant, et dansé devant afin d'absorber chaque pulsation de chaleur qui leur rendait la vie. Frank avait su, à ce moment-là déjà, qu'il ne verrait jamais rien d'aussi beau.

Et là, il était assis avec une bande de clodos à la trogne rubiconde, engoncés dans leurs vestes de duvet crasseuses, autour d'un feu caché au fond d'une poubelle. Le contraste avec la nuit au Camp 4 était si absolu que ça en devenait risible. D'une certaine façon, les deux nuits faisaient partie du même tableau.

— On devrait construire un vrai feu, dit-il.

Personne ne bougea. Les cendres montaient dans la fumée de la

poubelle. Frank prit un tasseau et essaya de tisonner le feu pour faire monter les flammes par-dessus le bord.

— Avoir un feu qu'on ne peut pas voir, disait-il en fourgonnant, c'est de la dinguerie.

Fedpage renifla.

— Le chauffage central, hein ?

— Alors tout le monde est dingue. Ouaf, ouaf, ouaf ! Et comment qu'ils sont dingues.

— En tout cas, nous, on l'est.

— À cause de ça ?

— Y a pas de fumée sans feu.

— Quand est-ce qu'on a dit ça pour la première fois ? Y a un million d'années ? Ooup ! Oup ! Ooup !

— Hé, l'homme-singe, arrête ça ! On dirait Meg Ryan dans ce film…

— Ha ha haaa ! Ça, c'était sacrément drôle.

— Elle faisait semblant ! Elle simulait !

— J'la prends quand même, qu'elle fasse semblant ou non.

— Comme si tu pouvais faire la différence !

— … la plus géniale vocalisation humaine jamais enregistrée !

— Tu parles ! Manifestement tu connais rien au porno.

Tout ce qui réchauffait le corps : rire, rejouer des bagarres, jouer de la guitare sans guitare, jouer avec le feu, parler de cul, penser à des filles qui faisaient de l'escalade.

Démolir un four de pierre, ça, c'était vraiment fait pour vous empêcher d'avoir froid. Frank se leva. Une masse et une barre à mine, c'était tout ce dont il avait besoin. Ils n'avaient que quelques tasseaux et une vieille batte de base-ball en aluminium, déjà pas mal bosselée.

Une pierre dans la petite ouverture, en haut, branlait dans son mortier. Frank se déplaça pour adopter ce qui paraissait être le meilleur angle et tapa dessus avec un bout de bois. Les potes, ravis de cette diversion, l'encourageaient en rigolant. La première pierre tomba dans la fosse à feu. Il fouilla dans les cendres et la fit sortir en roulant. Après, il n'eut plus qu'à détacher les autres, une par une, à coups de tasseau. Le mortier était vieux, et ce n'était pas trop difficile.

Lorsqu'il eut réduit le foyer à la hauteur des genoux, il était déjà plus fonctionnel. C'était un four avec un trou sur le côté. Il le boucha avec les pierres qu'il avait descellées. Il en resterait assez pour faire un autre foyer s'ils voulaient. Ou peut-être supporter un banc, s'ils trouvaient des planches.

— Bon, on va transvaser le feu de la poubelle dans le foyer, dit-il.

— Comment tu vas t'y prendre ? La poubelle est chauffée au rouge, au fond, tu vas jamais pouvoir la soulever !

— Tu vas te brûler tes foutues mains, mec !

— Le fût n'est pas chauffé au rouge, objecta Frank. Ou pourrait le prendre par le haut, en s'y mettant à plusieurs. On n'aurait qu'à mettre des gants et à le faire basculer, et puis on soulèverait le fond avec les tasseaux, là…

— Si ce putain de truc roule, t'es sûr de te brûler la jambe !

— C'est bien vrai, ça.

Mais Zeno était prêt à le faire, et les autres se massèrent autour d'eux. Ceux qui avaient des gants attrapèrent le bord du fût et le firent basculer. Frank et Andy glissèrent des tasseaux sous le fond, et le soulevèrent. Avec un grand *woosh,* la masse furieuse se déversa au milieu d'une gerbe d'étincelles dans la nouvelle fosse à feu, et les flammes montèrent dans la nuit. Des hurlements saluèrent le geyser de fumée et d'étincelles.

Ils s'assirent autour du brasier chaleureux, soudain plus visibles les uns pour les autres.

— Maintenant, nous faudrait une pizza !

— Qui c'est qui va chercher une pizza ?

Ils se tournèrent tous vers Frank.

— Et merde ! dit-il. Où est Cutter ?

— Rapporte de la bière, aussi ! lança Zeno avec son rire faux.

Il s'éloigna en flanquant des coups de pied dans les feuilles mortes. L'air froid le gifla comme s'il avait pris un seau d'eau en plein visage. Ça faisait du bien. Il ne put retenir un éclat de rire. Toute sa vie, il était allé dans les montagnes et les régions polaires pour respirer un air aussi revigorant et entêtant, et il était là, en plein milieu de cette ville ridicule. Peut-être que les saisons allaient devenir son terrain, maintenant, peut-être que l'hiver lui ferait le même effet que l'altitude ou les latitudes élevées. Ça pourrait être bien.

L'après-midi, avant de partir pour New York avec Diane, il appela Spencer pour savoir quand ils jouaient, parce qu'il voulait le faire encore une fois avant de quitter la ville.

C'était une journée d'octobre parfaite, l'été indien, et dans la lumière ambrée du soleil, bas sur l'horizon, ils coururent dans un petit vent d'ouest soutenu qui leur faisait pleuvoir dessus des tourbillons continus de feuilles jaunes et rousses. Frank lançait son disque dans la parade de la forêt, il courait en poussant des hurlements comme les autres, et il était complètement absorbé par le jeu lorsqu'ils débouchèrent dans la petite clairière des potes.

Spencer s'arrêta si brusquement que Frank manqua lui rentrer dedans en pensant : L'aurochs !, puis il vit une demi-douzaine de types avec des gilets pare-balles, qui braquaient de gros fusils d'assaut sur les potes stupéfaits.

— Couchez-vous ! À terre ! hurlait l'un des hommes. À terre, tout

de suite ! *À TERRE !*

Les potes se laissèrent maladroitement tomber sur le sol, à plat ventre, les bras écartés.

Les joueurs de frisbee restèrent figés sur place. L'un des hommes se retourna et leur dit :

— On en a pour une minute. Vous devriez continuer.

Frank et les joueurs de frisbee hochèrent la tête, descendirent vers Ross au trot. Après avoir tourné au coin, ils s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Un raid.

— D'accord, mais ces types, c'était qui ?

— On verra bien en revenant.

Ils continuèrent à jouer, mais ils n'avaient plus le cœur à ça, et ils manquèrent leurs tirs l'un après l'autre. Ils regagnèrent l'aire 21 au galop.

Les potes étaient tous là, assis en rond, sauf Jory.

— Hé, les mecs, c'était quoi, cette histoire ? s'écria Spencer, haletant. Ça avait l'air horrible !

— Ils nous ont brutalisés, répondit Zeno.

Barbe-Rousse secoua la tête d'un air plein de ressentiment.

— Ils nous ont obligés à nous coucher par terre comme des criminels.

— Ils ont pas voulu prendre de risques, dit Zeno. Ils pensaient que Jory pouvait être armé.

Ah ah… Jory, le seul qui mettait vraiment Frank mal à l'aise. Ce n'était donc pas une fausse impression.

— Pour un peu, ils nous auraient tiré dessus, se lamenta Barbe-Rousse.

— Et comment ! Ils avaient probablement appris que Jory avait un flingue.

— Alors, c'est après Jory qu'ils en avaient ? demanda Spencer. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'est lui qui avait tabassé Ralph ! Tu ne savais pas ?

— Non.

— Mais si, c'était dans le journal. Ralph s'était fait casser la gueule par Jory et un autre type, à la 18.

— Il a fallu qu'on l'arrache des pattes de l'autre type, ouais ! J'ai dû lui décrocher les doigts un à un de son cou ! Il lui tapait la tête sur le béton !

— Ouais, et Ralph a fait un séjour à l'hôpital après ça, mais deux semaines plus tard, Jory s'est repointé, et il a recommencé à traîner avec nous comme si de rien n'était.

— Seigneur, dit Frank. Pourquoi vous n'êtes pas allés à la police,

vous débarrasser de cet individu ?

Ils lui gueulèrent dessus « OUAIS, C'EST ÇA ! », tous en chœur, s'interrompant l'un l'autre avec avidité :

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils vont faire ?

— Ils vont se renseigner, ils vont découvrir mon pedigree, et ils prendront contact avec mon officier de probation…

— Et merde ! Ils vont te tabasser !

— Tu pourrais te retrouver à l'ombre pour des putains d'années…

Zeno eut un sourire de requin.

— Il y a des choses avec lesquelles il faut vivre, docteur. La police était pas là pour nous. Il y a des trous du cul qui nous collent au train, c'est comme ça.

— Difficile à croire, nota Frank.

— Vraiment ?

Puis ils se mirent à courir, et quand ils eurent fini leur partie de frisbee, Frank demanda à Spencer ce qu'il en était.

— Alors, ils ne peuvent pas faire appel à la police s'ils ont besoin d'aide ?

Spencer secoua la tête.

— Non, et nous non plus, d'ailleurs. Les gens sans lieu de résidence légal sont pour ainsi dire exclus du système. C'est très basé sur la propriété foncière.

— Vous n'avez pas d'endroit où habiter, les gars ?

Spencer, Robin et Robert éclatèrent de rire.

— Mais si, répondit Spencer. Sauf qu'on paye pas pour ça.

— Et comment vous faites ?

— On se balade un peu. Exactement comme toi, pas vrai ? On vit de chasse et de cueillette dans le techno-environnement.

— Un état divin, dit Robin.

— Viens dîner, tu verras, proposa Spencer. Les fregans de Klingle Valley font un potluck.

— Je n'ai rien à apporter.

— Te bile pas. Il y aura bien assez à manger. Tu pourrais peut-être acheter une bouteille de vin en cours de route.

En traversant le parc, en direction de Klingle Valley, l'une des gorges tributaires du Rock Creek, Spencer et les autres expliquèrent à Frank qu'ils étaient des ferais – des sauvages.

— Vous dites « ferais » ?

Oui, c'est comme ça qu'on appelait généralement leur mode de vie. On disait aussi les squatters, les scavengers, les fregans, les glaneurs. Il y en avait partout, dans la jungle des villes. C'était une sorte de mode de vie sauvage urbaine.

— Et les fregans, alors, c'est quoi ?

— Des vegans, des végétariens, qui mangent de la nourriture free – gratuite.

— C'est-à-dire ?

— Trouvée dans les poubelles, et des trucs comme ça. Ils récupèrent la bouffe qui a été mise aux ordures.

— Waouh.

— Pense au nombre de restaurants qu'il y a à Washington, reprit Spencer.

Tellement de bons restaurants, de merveilleuse nourriture, dont une partie non négligeable partait à la poubelle tous les soirs. Des choses parfaitement bonnes et fraîches. C'était le mode de fonctionnement obligatoire des restaurants. Il y en avait qui connaissaient le système, qui avaient décidé de ne jamais payer pour se nourrir, et qui mangeaient ce qu'ils faisaient pousser, récupéraient ou tuaient – comme les nombreux cerfs à queue blanche qu'on abattait pour maintenir le nombre –, c'était ça, les fregans. Et il y avait un potluck fregan le soir même. Ce serait à la fortune du pot, comme le nom l'indiquait, mais il y aurait beaucoup de gibier.

Le potluck se tenait dans une maison condamnée après un grave incendie. Des planches avaient été clouées sur les fenêtres. Ils se glissèrent par la porte de derrière et découvrirent que la fête avait déjà commencé : tout un groupe de gens, jeunes et moins jeunes, certains tatoués, avec des piercings, des tresses rastas et du batik. Il y avait du feu dans la cheminée, mais elle ne tirait pas bien, et l'air enfumé était chargé d'un mélange funky d'odeurs de chien mouillé, de patchouli, de victuailles potluck, et de ce qui brûlait dans un hookah, sur un côté de la pièce : une mixture de hasch, de tabac et de clous de girofle, apparemment.

Les joueurs de frisbee furent accueillis chaleureusement, et Spencer fut acclamé comme une espèce de célébrité locale, un roi gitan. Il présenta Frank sans cérémonie, et le poussa vers la Sainte Table – « Vaut toujours mieux se servir tant qu'il y a encore de quoi » –, et ils se régalèrent d'une sélection des meilleurs plats des restaurants de Washington, légèrement reconstitués pour l'occasion : des steaks, des quiches, de la salade, du pain. Spencer dévora comme un loup, et le temps qu'ils aient fini, Frank n'en pouvait plus.

— Tu vois ? demanda Spencer alors qu'ils étaient assis par terre, à regarder tournoyer la foule. Il y a des tas de maisons vides dans cette ville. C'est du travail d'équipe, ça. Suffit de se démener un peu pour trouver un coin où dormir et de quoi manger gratis. Récupérer des vêtements ou les acheter dans les boutiques d'occasion, parler avec les gens ou jouer au frisbee pour s'amuser, marcher où nos pas nous portent. On peut presque complètement sortir de l'économie marchande. Vivre du surplus, et ne pas ajouter au gâchis. Réduire les

déchets, remettre de l'énergie dans le circuit. Faire un peu de théâtre de rue dans le quartier des avocats pour ramasser de la monnaie, travailler comme journalier ou prendre un petit boulot dans une boutique. En réalité, l'argent est rigoureusement inutile, même si ça aide d'en avoir un peu.

— Waouh, fit Frank. Et combien de gens font ça ?

— Difficile à dire. Mieux vaut rester en dessous du radar, à cause des problèmes dont les potes parlaient. Je dirais qu'on est au moins plusieurs centaines, peut-être mille, à se considérer comme des fregans, ou des ferais. Il est clair qu'il y a beaucoup plus de SDF que ça, mais je te parle de ceux qui envisagent le problème comme nous.

— Waouh !

— La façon dont on envisage ce qu'on vit fait une énorme différence.

— Ça, c'est vrai.

Un groupe, dans le coin, s'apprêtait à jouer de la musique : deux guitares, une mandoline, un violon, une flûte en bois, un harmonium indien. Deux jeunes femmes vinrent chercher Spencer : on avait besoin de lui aux percussions.

— Merci, Spencer, dit Frank. Il va falloir que j'y aille.

— C'est bon, vieux. Il y aura d'autres occasions comme ça. Frisbee, demain ?

— Non, je vais à New York. Je vous ferai signe en rentrant.

— Eh bien, à plus, alors.

Frank et Diane allèrent à New York en train. Ils étaient assis l'un en face de l'autre, de chaque côté d'une table, dans l'express du matin, et travaillaient sur leurs portables en se balançant doucement, faisant une pause de temps à autre pour avaler une gorgée de café, regarder par la fenêtre et bavarder, parfois pendant une demi-heure, avant de se remettre au travail. C'était très convivial.

Derrière la vitre défilaient de longues rangées de maisons, des cours délabrées, de vieux bâtiments industriels rouillés, aux vitres brisées, qui passaient, clic, clic, clic, et hop, partis. Ils passèrent par-dessus l'un des grands fleuves, puis ce fut l'Atlantique, qui chassait en marmonnant ses moutons grisâtres d'écume sale vers le rivage.

Ils descendirent sous terre pour franchir l'Hudson, et entrèrent dans Metropolis, exactement telle que l'avait dépeinte Fritz Lang. Des murs de vieille brique noirâtre, sans un graffiti.

Le train s'arrêta au milieu d'un tunnel.

— Vous avez déjà vécu à New York ? demanda Diane.

— Non. J'y suis venu plusieurs fois, mais c'est tout. Et vous, vous y avez habité ?

— Oui. J'ai fait mes études de médecine à Columbia.

— Vraiment ?

— Eh oui. Mais c'était il y a longtemps.

— Et vous avez exercé ?

— Et comment ! Cinq ans. Et puis je me suis engagée dans la recherche, puis dans l'administration, et je n'en suis jamais sortie. Enfin, je pense qu'on peut dire ça.

— En effet, dit-il en jetant un coup d'œil à l'économiseur d'écran de son portable, où défilaient des visages sino-américains. Je veux dire, directrice de la NSF… c'est encore l'administration.

— C'est vrai, fit-elle dans un soupir. Enfin, ça s'est trouvé comme ça.

Elle appuya sur un bouton, faisant disparaître les visages, aussitôt remplacés par son agenda. Pas un moment de libre dans sa journée, divisée en plages d'une demi-heure. En dessous figurait une page de tableur, une sorte de liste de « choses à faire », mais où les événements étaient classés par catégorie et répartis en lectures, réunions préparatoires, biographies des participants et ainsi de suite.

— Vous devez avoir un système aussi, remarqua-t-elle en voyant qu'il la regardait faire.

— Bien sûr, répondit Frank. Ma liste de « choses à faire ».

— Ça a l'air moins dingue que ça. Alors, vous vous amusez bien ?

— Eh bien, je crois que oui.

Elle eut un petit rire.

— Plus que l'an dernier, en tout cas. Enfin, j'espère.

Il sentit qu'il rougissait.

— Ouais, c'est sûr. Évidemment, c'est un sacré défi. Mais c'est moi qui l'ai voulu.

Il déglutit et dit très vite :

— Je serais beaucoup plus heureux si les Nations unies adoptaient l'un de ces projets.

— Ça, oui. Mais le travail proprement dit, dans le bâtiment ?

— Ouais, bien sûr. Plus varié.

— Ce n'est pas encore de la recherche.

— Je sais. Mais je fais de mon mieux. Peut-être que c'est d'une nature différente. Je n'ai jamais trop bien su ce qu'on faisait à la NSF.

— Je sais.

Il avait les joues brûlantes, maintenant. Il se dit : Allez, ne te défile pas. S'il y avait jamais eu une chance d'en parler, c'était ici et maintenant. Quelques mois auparavant à peine, Diane avait reçu la critique acerbe que Frank avait faite de la NSF et a) avait fait semblant de ne l'avoir jamais vue, b) lui avait demandé de faire une présentation de son contenu au comité scientifique de la NSF, c) lui avait demandé publiquement de rester à la NSF, et de présider un comité chargé d'étudier ses suggestions, et toutes les autres méthodes possibles d'amélioration de l'impact de la NSF sur le problème de réchauffement global – l'obligeant ce faisant, devant ses pairs, à prouver qu'il n'était pas une grande gueule en acceptant, dans l'intérêt général, un boulot difficile et peu gratifiant.

Et il avait accepté.

Alors il inspira profondément et dit :

— Pourquoi n'avez-vous rien dit quand je vous ai donné cette lettre ?

Elle eut une moue pensive.

— Je croyais l'avoir fait.

— Oui, répondit-il en refoulant une vague d'irritation. Mais vous voyez ce que je veux dire.

Elle hocha la tête, baissa les yeux et entra quelque chose dans son emploi du temps.

— En la lisant, j'ai eu l'impression d'avoir affaire à quelqu'un qui en avait plus qu'assez de lire des dossiers de demande de subvention et qui rêvait d'autres horizons. La NSF proprement dite ne paraissait

pas vraiment être le cœur du problème. Enfin, pas à mes yeux, du moins.

— Eh bien, peut-être pas complètement, mais j'avais envie d'en parler quand même.

— C'est sûr. J'ai pensé que vous aviez de bons arguments. J'ai pensé que ça pourrait vous intéresser de les mettre à l'épreuve. Et voilà, vous êtes là.

— Et vous avez laissé passer le reste.

— Ça restera dans votre dossier, je ne peux pas changer les faits. Mais il n'y a pas de raison de créer des problèmes. Je me suis aperçue qu'il valait souvent mieux les oublier dans un dossier. En ce qui vous concernait, ça aurait fini par marcher, d'une façon ou d'une autre. Soit vous retourniez à San Diego, soit vous nous aidiez ici. Dans cette mesure, vous avez bien fait de me donner ça en personne, comme vous l'avez fait. Je veux dire, juste le document papier.

— J'ai essayé de le récupérer, avoua Frank.

— Ah bon ? Comment ça ?

— Je suis revenu et je l'ai cherché. Mais Laveta vous l'avait déjà donné.

— Je vois. Eh bien, je m'en félicite ; je pense que ça s'est arrangé au mieux. Vous ne trouvez pas ? ajouta-t-elle alors que Frank réfléchissait un instant.

— Eh bien… si. Je ne sais pas. Je m'interroge peut-être encore.

Elle eut à nouveau son petit sourire, et il s'aperçut qu'il aimait le voir. Il aimait le provoquer.

Le train repartit et arriva bientôt à Penn Station. Dans les rues de Manhattan, ils traversèrent les énormes créneaux créés par les gratte-ciel du bas de la ville, se dirigèrent vers le bâtiment des Nations unies. Frank regardait le spectacle avec la vénération d'un ex-laveur de vitres.

La journée de travail aux Nations unies fut intéressante. Frank eut ainsi l'occasion de découvrir un autre aspect de Diane, de son vrai métier, peut-être ; une sorte de diplomate internationale ou de technocrate. Elle connaissait déjà tous ces gens, et dans les réunions elle se levait parfois pour passer derrière l'un ou l'autre, mettre la main sur son épaule tout en posant une question, le doigt tendu vers son écran. Il était évident qu'ils s'étaient tous rencontrés bien des fois avant cela. Il y eut même une pause au cours de laquelle le secrétaire général en personne passa la saluer et la remercia avec effusion pour tout ce qu'elle faisait. Quand les discussions reprenaient, c'était toujours elle qui menait les débats, les poussait à agir, leur rappelait parfois en riant qu'elle représentait les États-Unis, ce qui ne l'empêchait pas de faire la promotion d'un ensemble d'actions environnementales vigoureuses. Elle n'en rajoutait pas, mais son

message semblait être que les États-Unis, historiquement, avaient été partie prenante du problème de réchauffement global, en refusant Kyoto et en rejetant dans l'atmosphère plus de gaz carbonique que n'importe quel autre pays, mais que tout ça allait changer. Quant au passé, Diane et ses alliés n'avaient pas à rougir, parce que ce n'étaient pas eux qui étaient au pouvoir, politiquement parlant.

Lors d'une conversation, elle dit que, selon les sondages, une majorité de citoyens américains se sentaient concernés par la protection de l'environnement et voulaient que leur gouvernement s'attaque au problème du réchauffement climatique, et que, donc, ils avaient moins à craindre de ne pas arriver à leurs fins que d'être désavoués, dans le cadre de l'effondrement généralisé des structures démocratiques américaines. À ces mots, Diane haussa les épaules, l'air de dire qu'il n'y avait pas de quoi monter sur ses grands chevaux – le combat contre la course aux profits ne finirait jamais –, et qu'en attendant elle servait d'ambassadrice à tous les éléments de la société américaine qui voulaient prendre à bras-le-corps le problème du climat. Il se pouvait maintenant qu'ils soient en position d'emporter le morceau.

Surtout, tout cela était implicite dans son attitude : chaleureuse, sûre d'elle, concentrée sur le présent et sur les résultats à venir. Elle argumenta toute la journée, sans trêve ni relâche, enchaînant les sujets, prenant des notes sur son portable, passant au dossier suivant sans perdre de temps, parfois face à un aréopage renouvelé, d'autres fois sans transition, avec les mêmes interlocuteurs, sur un simple « D'accord, et maintenant, que pensez-vous de… ».

Plus tard, dans la journée, ils rencontrèrent des représentants du groupe qui négociait les émissions de carbone européennes sur le marché à terme. Parce qu'il y avait un marché à terme pour les crédits de carbone, comme pour tout le reste. Diane sentait que les calculs du groupe pourraient être améliorés, c'est-à-dire précisés, afin d'accroître leur utilité. Les discussions du traité sur le carbone programmées pour l'année à venir allaient probablement gonfler le coût des émissions, et ce genre de perspective avait souvent pour effet de donner un immense coup de pouce aux marchés à terme, le public essayant d'acheter tant que les biens d'équipement étaient encore abordables. (Frank l'écoutait de toutes ses oreilles, en pensant à son propre statut de bien d'équipement.) Ce genre d'investissement pouvait engendrer un vaste fonds qui resterait inutilisé jusqu'au règlement, et pourrait être utilisé pour le lancement de divers projets d'atténuation. Les calculs utilisant le DICE-99[15] montraient qu'une faible taxe sur le carbone – dix *cents* par gallon d'essence à la pompe – aurait permis de constituer un fonds assez considérable pour financer à peu près tous les projets d'atténuation dont ils pourraient rêver. Il aurait suffi

d'indexer la taxe sur l'inflation et de commencer quelques années plus tôt, mais ils avaient loupé le coche. Et ce n'était pas la première fois. Enfin, tout n'était pas perdu, et la plupart des nations instituaient une version ou une autre d'une bourse du carbone et de taxes sur le carbone.

Après cela, ils rencontrèrent des délégations de Chine, d'Inde, de l'Union européenne et de l'Union africaine. Dans l'ensemble, les représentants du Panel intergouvernemental sur le changement climatique étaient à l'écoute, et les discussions avaient quelque chose d'étrangement suspendu, ou d'hypothétique. Si Diane avait été la présidente des États-Unis, ou sa représentante, ils auraient peut-être été plus déterminés à faire valoir leur position ; les choses étant ce qu'elles étaient, ils savaient qu'ils traitaient avec une sorte de silhouette d'un gouvernement fantôme, ou avec la communauté scientifique amorphe qui était au-delà du gouvernement, dont Diane était en quelque sorte la représentante. Elle le comprenait, et en usait avec une délicatesse de funambule, diplomate et séduisante. Il y avait ce que la NSF pouvait faire, et ce qu'elle devrait faire en cas de changement du climat politique ; et les changements de climat physique pouvaient induire des changements politiques.

Après chacune des réunions, les gens de l'IPCC restaient dans la salle. L'IPCC était l'un des groupes d'études du réchauffement global les plus anciens et les plus influents. Leur liste de projets d'atténuation était gigantesque, et ils avaient déjà effectué ou commandé des études préliminaires portant sur la plupart de ces projets, ce qui leur avait permis de les trier par coût, taille, type, zone, durée, quantité de carbone potentiellement capturé, temps de séquestration estimé, effets secondaires, et bien d'autres paramètres encore. Ils les passèrent en revue, l'un après l'autre, en fin d'après-midi et en début de soirée, et lorsqu'ils eurent fini, il paraissait tout à fait possible d'échafauder une solide campagne de capture de carbone, pourvu qu'ils disposent du financement et qu'il n'y ait pas d'obstruction politique.

Cela dit, lorsque Diane et Frank les interrogèrent sur une éventuelle intervention dans l'Atlantique Nord, ils constatèrent qu'ils abordaient des territoires inconnus. Leurs interlocuteurs manifestèrent leur intérêt, mais la discussion ne pouvait que souligner l'ampleur du problème. Le Traité maritime international était administré par l'intermédiaire des Nations unies ; ils avaient donc les experts nécessaires pour répondre à certaines des questions de Diane, mais ça prendrait du temps.

Quand ils eurent terminé, il faisait nuit, et ils voyaient leur reflet dans les vitres noires. La journée de travail à Manhattan était finie. C'était une claire et fraîche soirée de novembre, et c'était l'heure de l'apéritif.

— Dîner, annonça Diane en regardant l'East River, en contrebas, et ses ponts.

— Exact, acquiesça Frank.

Il avait faim.

— On essaye un endroit que je connais ?

C'était un rencard.

Un rencard dans la grande ville, la plus grande ville du monde, paradigmatique et incomparable. Manhattan avait toujours laissé Frank perplexe. Il y avait passé très peu de temps, et encore, étalé sur plusieurs années. L'esprit primate ne pouvait qu'y être déconcerté par la verticalité des falaises, des canyons et des tours. Ajoutez à ces reliefs non naturels les fleuves de voitures et de taxis, l'omniprésence des gens – des centaines en vue à chaque instant –, et l'effet cumulatif était renversant. Au sens propre du terme, pour Frank, qui n'hésitait pas à tourner sur lui-même, dans la rue, la tête pivotant comme une chouette pour en voir le plus possible. Diane dut le prendre par le bras pour l'empêcher de se faire écraser alors qu'il essayait de mieux voir le Chrysler Building. Oui, ils étaient là, bras dessus bras dessous dans les rues de Manhattan, riant de la stupéfaction de ce plouc de Frank, de son euphorie de laveur de carreaux. Vers l'ouest, dans le bas de la ville, puis vers le nord et Central Park, où Diane connaissait un bon restaurant. Dans la foule, à un feu rouge, elle dégagea son bras, ce qui soulagea Frank d'une position inconfortable, car il tenait son propre bras plié, comme s'il était accroché à une écharpe invisible, afin de soutenir sa main à elle. Ces étranges postures. En même temps, tout en marchant, il était parcouru à son contact comme par une sorte de légère décharge d'électricité, ou une nouvelle idée. Ooouuup.

Le restaurant était dirigé par des Chinois, en tout cas des Asiatiques. Frank ne posa pas de questions, mais la cuisine, elle, était typiquement provençale. L'endroit était l'archétype du restaurant de Manhattan, deux niveaux de pièces étroites avec un patio au fond d'un puits de lumière à l'arrière, une enclave aux murs de brique, qui hébergeait un vieil arbre résolu ; le tout – le bois et la brique noire – patiné jusqu'à une perfection mystérieuse.

Deux visages à la lumière des bougies de part et d'autre d'une table de restaurant : une situation vieille comme le monde, et ils le savaient tous les deux. Mais Frank était probablement seul à théoriser l'événement ; il ne pouvait s'empêcher d'y voir une tradition vieille d'un million d'années. Deux visages à la lumière du feu, un mâle, une femelle, manger, boire, homme, femme. De vastes zones du cerveau étaient déjà sûrement embrasées par la lumière de la bougie, sans parler des odeurs et des saveurs. Un million d'années.

Ils parlèrent de la journée, du travail qu'ils avaient sur les bras.

Frank admit qu'il était impressionné par le groupe de l'IPCC, et ce qu'ils avaient déjà accompli.

— Et pourtant, je voudrais que ça aille plus vite. Je pense que ce sera nécessaire.

— Vous croyez ?

Il lui dit qu'il avait vu sombrer le Khembalung et lui exposa ses idées sur l'océan en mutation, sur les énergies propres et sur certaines méthodes d'extraction vraiment sérieuses du carbone de l'atmosphère.

— Alors, fit Diane, en réalité, vous parlez du rafraîchissement global.

— Eh bien, si on peut le réchauffer, peut-être qu'on pourrait aussi le refroidir.

— Mais il en a fallu un paquet pour le réchauffer. Deux cents ans d'économie mondiale.

— Certes, mais c'était accidentel. L'économie n'était pas consacrée au réchauffement. Ce n'était qu'un effet secondaire.

— Il pourrait être plus difficile de refroidir la planète que de la réchauffer.

— Mais si nous consacrions une partie de l'économie à ce projet ? Comme si on finançait une guerre, ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Peut-être.

Elle y réfléchit, secoua la tête comme pour évacuer le sujet.

Puis ils évoquèrent leur passé, échangeant de brèves anecdotes décousues. Elle parla de ses enfants, Frank de ses parents. Ça aurait pu paraître bizarre, mais elle lui décrivit aussi ses parents à elle ; tout à fait comme les siens à lui, apparemment. Sa mère était née en Chine, et Diane fit une curieuse imitation de son anglais primitif :

— Tu descends sur la rue, voiture t'écrase comme insecte !

Après ça, Frank reconnut la pointe d'accent chinois dans son phrasé, qui était parfait sur le plan grammatical et idiomatique, le standard californien en fait, mais avec un petit accent traînant qu'il s'expliquait mieux, à présent.

Puis les événements du monde ; les problèmes du Moyen-Orient, les voyages, New York ; d'autres repas à New York. Ils se firent goûter leurs plats, remplirent mutuellement leurs verres. Ils burent la moitié de la bouteille chacun, et puis, avec la crème brûlée, ils dégustèrent des échantillons de cognac d'un plateau de vieilles bouteilles que le garçon soumit à leur examen.

Des sensations complexes, parcourant le sensorium. Une partie de l'esprit morcelé observait comment toutes les parties s'assemblaient. C'était bon d'être comme ça, dans l'instant. Frank regarda le visage de Diane, et ressentit un peu la même chaleur que lorsqu'elle l'avait pris par le bras, dans la rue. Elle aussi, elle s'amusait. Le constater participait de l'échange de chaleur. La réciprocité : ce genre de plaisir

mutuel, pensa-t-il, ne marchait que s'il était mutuel. On vit pour ça, on le désire. Il se sentait un peu étourdi, comme s'il avait gravi un pic difficile, ou peut-être le Chrysler Building, un peu plus loin dans la rue. Conscient d'un risque.

Il vit à nouveau combien ses bras étaient beaux. Ça, c'était grâce à l'Optimodal. Et pas seulement les biceps, mais tout le haut du bras, de l'épaule au coude. Des bras comme il n'en avait jamais vu. Magnifiques. Les critères de beauté variaient selon les individus. L'idée que la beauté correspondait à des fonctions adaptatives était manifestement stupide. Ce qui s'écartait de la norme, voilà ce qui attirait le regard. Francesca Taolini avait le nez busqué et diverses asymétries caractéristiques des visages étroits, en lame de couteau, et pourtant elle était magnifique ; Diane avait un visage pentagonal, émoussé, parfaitement symétrique, et c'était une femme séduisante, bien que pas tout à fait autant que Francesca. On pouvait même dire qu'elle avait du charisme. Oui, une vraie vedette, ce jour-là, aux Nations unies. Elle attirait le regard.

À une table, près de la porte de la cuisine, un autre couple faisait un peu le même genre de dîner, en beaucoup plus romantique, plus démonstratif. De temps en temps, l'homme et la femme se penchaient l'un vers l'autre et s'embrassaient, selon l'habitude typiquement new-yorkaise de faire comme s'ils étaient seuls alors qu'ils ne l'étaient pas. Frank pensa qu'ils en faisaient des tonnes et détourna la tête ; Diane les vit, vit aussi sa réaction, et eut son petit sourire.

Elle se pencha vers lui et murmura :

— Ils ont une alliance.

— Ah ?

— Impossible qu'ils soient mariés ensemble.

— Ahhh, fit Frank.

Elle hocha la tête, ravie de sa déduction.

— La grande ville, dit Frank, maladroitement.

— C'est vrai. J'ai été serveuse, pendant un moment, quand j'étais en fac de médecine. J'aimais deviner les histoires. Comme avec ces deux-là, sauf que là, c'est facile. Généralement, c'était plus difficile. On ne voit les gens que pendant une heure. Mais parfois c'est une heure importante. Les gens oublient de manger, ils pleurent, ou ils se disputent. On voit l'histoire. Les autres filles me croyaient dingue. Enfin, c'était juste pour faire quelque chose.

— De l'anthropologie récréationnelle.

— Oui, ou Alice détective, dit-elle en riant. Un passe-temps.

Et puis, le dîner terminé, l'addition divisée en deux et payée. Sur le trottoir, elle demanda :

— Où êtes-vous descendu ?

— Au Metropolitan.

— Moi aussi. Bon, on va traverser le parc à pied, et voir si la patinoire est déjà ouverte.

— Il fait sûrement assez froid pour ça.

Comme ils entraient dans Central Park, Frank fut frappé par la ressemblance avec le Rock Creek Park. Le terrain était plat, il n'y avait pas de ravine, mais en dehors de ça, c'était encore un lambeau de la grande forêt de l'Est. Très familière.

— Je passe pas mal de temps du côté du Zoo national, dit impulsivement Frank. Ça ressemble beaucoup à ça.

— Qu'est-ce que vous faites, là-bas ?

— Je fais partie d'un groupe qui essaie de repérer les animaux qui n'ont pas encore été recapturés.

— Ça doit être intéressant.

— Ça l'est, en effet.

— Et vous rattrapez ces animaux ?

— Je suppose que c'est ce qu'il faudra faire, en fin de compte. Pour le moment, nous nous contentons principalement de les observer. Il y en a qui seront difficiles à récupérer. Les gibbons ont ma préférence, et ils sont doués pour échapper aux gens, mais ils auront besoin d'aide, par ce froid.

— J'aime bien leur chant.

— Moi aussi !

Frank lui jeta un coup d'œil, réprimant plusieurs commentaires stupides qui lui passaient par la tête, et finalement ne dit rien. Elle marchait à côté de lui, détendue, à l'aise, petite et solide, ses cheveux noirs reflétant la lumière des réverbères ou l'enseigne d'un parking, apparemment inconsciente de son regard.

— Ah, regardez, ils l'ont ouverte ! Tant mieux !

Elle le conduisit sur le pont qui surplombait le côté nord de la patinoire. Ils s'appuyèrent à la rambarde, regardèrent les New-Yorkais, virtuoses et débutants mêlés, glisser sur la glace blanche, lumineuse.

— Venez ! fit Diane, en le tirant par le bras. Il y a des années que je n'ai pas fait de patin à glace.

— Oh mon Dieu ! protesta Frank. Je suis mauvais comme un cochon.

— Je vais vous apprendre.

Elle prit les patins qu'il avait loués, demanda une paire plus rigide et plus petite à l'employé et les lui laça.

— Bien serrés, c'est le secret. Maintenant, levez-vous et avancez tout droit. Glissez en faisant des mouvements rapides des pieds, d'avant en arrière.

Il essaya et ça marcha. Plus ou moins. En tout cas, ça se passa mieux que dans son souvenir. Il fit des tours de piste un peu titubants, en essayant de ne pas tomber et de ne pas rentrer dans les gens. Diane

passait à côté de lui de temps en temps, habile mais pas trop démonstrative, le déséquilibrant chaque fois qu'il l'apercevait. Elle patina avec lui, le soutenant, l'aidant à se redresser, puis elle repartit et repassa, les joues rouges, souriante.

— C'est bon, dit-elle au bout d'un moment. Je n'ai plus l'habitude. Je commence à avoir les chevilles endolories.

— Moi, elles sont cassées.

— Ah.

Ils remirent leurs chaussures et retrouvèrent le sol – avec une impression de lourdeur, après la grâce du patinage. Frank se sentait un peu tendu, et ils repartirent en s'écartant légèrement l'un de l'autre. Frank cherchait un sujet de conversation.

Ils marchaient plus lentement, comme pour prolonger la soirée, ou reculer un moment embarrassant. Deux adultes célibataires, en vadrouille à Manhattan, avec des chambres d'hôtel vides qui les attendaient, dans le même hôtel, sans personne au monde qui sache où ils étaient à cet instant précis, à part eux. Les possibilités théoriques étaient évidentes.

Mais elle était sa patronne, et elle avait près d'une dizaine d'années de plus que lui. Non que ça ait de l'importance – sauf que ça en avait –, mais la relation professionnelle l'emportait, dressée entre eux comme une porte de saloon. Il y avait tellement de choses qui pouvaient aller de travers. Être mal interprétées. Ils allaient travailler ensemble dans l'avenir, selon toute probabilité ; et puis il y avait Caroline, aussi, Caroline dont l'irruption dans sa vie avait tout changé. À part, semblait-il, le contenu de cette parcelle de sa vie.

Le savant incorrigible qui était en lui essayait d'analyser la situation. Chaque fois qu'ils traversaient une rue, ils devaient attendre le feu rouge, ce qui leur laissait le temps de réfléchir. Trop, peut-être. Les femelles alpha menaient souvent leurs troupes, dans les domaines fondamentaux, et surtout en ce qui concernait l'accès au sexe, qui impliquait la chance de se reproduire. Les mâles alpha – dans la situation présente, Frank pouvait pratiquement être considéré comme un mâle bêta – exerçaient leur pouvoir d'une façon qui en faisait plutôt une sorte de cérémonial. Ils obtenaient ce qu'ils voulaient, mais ils ne contrôlaient pas le groupe.

Enfin, là, tout de suite, ce n'était pas vraiment la question. Il avait besoin de savoir quoi faire. C'était comme s'il s'était retrouvé à la fac. Et c'était la raison même pour laquelle il avait détesté la fac.

Diane poussa un soupir. Il lui jeta un coup d'œil ; elle souriait de son petit sourire.

— C'était drôle, dit-elle. Je n'ai plus jamais l'occasion de flâner comme ça.

Elle conservait une bonne distance entre eux.

— Il faudra qu'on le fasse à Washington, suggéra Frank. Faire un break.

— Ce serait bien. On pourrait même aller faire du patin à glace dehors, cet hiver, si les prévisions météo sont justes.

— C'est vrai. Sur le Potomac, même.

Un autre coin de rue.

— Vous travaillez beaucoup, dit Frank.

— Pas plus que n'importe qui.

— Il paraît que si, beaucoup plus.

— Eh bien, il y a tellement à faire. Enfin, ça ne durera plus très longtemps.

Plutôt que de le guider d'une poussée, cette fois, elle lui indiqua une rue perpendiculaire.

— Par là. L'hôtel est au coin de la Cinquante et Unième et de Lexington.

— Ah oui. Pourquoi dites-vous que ça ne durera plus très longtemps ?

— Eh bien, j'arrive presque au bout de mon contrat.

— Il y a un terme à votre contrat ?!

— Oui. Vous ne le saviez pas ? dit-elle en levant les yeux vers lui, riant de son expression. La direction de la NSF est une mission présidentielle, elle dure six ans. Je n'ai plus qu'une année à courir.

Ils s'arrêtèrent devant leur hôtel.

— Je ne savais pas, dit stupidement Frank.

— Ils ont pourtant dû vous le dire, quand vous avez suivi les cours d'introduction.

— Oh, fit Frank. J'en ai loupé une partie.

— Vous avez séché.

— Oui, un peu. Pas tout, mais…

Elle le regardait, l'air amusée mais sur ses gardes. Il croyait qu'il serait indéfiniment sous ses ordres. Et voilà qu'il apprenait, brusquement, qu'elle n'était pas aussi puissante qu'il l'avait cru. Or le pouvoir exerçait une certaine attraction. D'un autre côté, si elle ne devait pas être indéfiniment sa patronne, cette étrangeté particulière s'estomperait, les laissant sans contrainte du point de vue professionnel, libres d'envisager ce qu'il y avait entre eux. Donc, moins puissante au sens strict du terme, mais plus libre dans sa relation à lui. Maintenant, en quoi ces facteurs affectaient-ils ses sentiments ?

Elle le regardait comme si elle essayait de lire sur son visage.

Sauf qu'il ne se connaissait pas lui-même, et que son visage ne risquait pas de trahir quoi que ce soit. Mais ça aussi, ça devait se voir. Et l'esprit inconscient…

Il frissonna de sa propre confusion, essaya de sourire.

— Alors il y a de la lumière à la fin de votre tunnel, dit-il.

— Mais j'aime ce job.

— Ah. Oui. Eh bien… c'est vraiment dommage, alors.

Elle haussa les épaules.

— Je ferai autre chose.

— Zut, alors.

Elle haussa à nouveau les épaules. Elle le regardait toujours, intéressée par lui. Il se demanda combien de temps ils pouvaient encore rester plantés là, devant l'hôtel, à bavarder, avant que ça fasse bizarre.

— Je voudrais que nous en reparlions à Washington, dit-il. Ce que vous pensez faire, et tout ça.

— D'accord.

— Bon. Eh bien, six heures, le train… On se retrouve en bas, dans le hall, et on va à la gare à pied ?

— Bien sûr. Cinq heures pile.

Ils entrèrent ensemble dans l'hôtel et prirent l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent au troisième.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— C'était super.

— Ça oui.

Quand Charlie faisait le ménage, c'était par crises, dans une sorte de frénésie maniaque, alimentée par de la musique gueulant à tue-tête. Il en faisait une sorte de sport extrême en salle, un pentathlon domestique effectué dans une tentative désespérée pour juguler un total laisser-aller. Les vieux chats démentiels et incontinents, l'odeur musquée impossible à éradiquer que le tigre nageur avait laissée dans le sous-sol (contribuant peut-être à la paranoïa des chats), les objets endommagés par Joe, sciemment ou accidentellement, la tendance inconsciente de Nick à utiliser les meubles comme torchon, par exemple pour nettoyer sa fourchette afin que sa nourriture ne soit pas contaminée – tout ça laissait des traces. Même Anna, la divinement négligente Anna, laissait des traces, abandonnant ses vêtements à l'endroit où elle avait l'habitude de les ramasser, les livres, les papiers et le courrier aux endroits où elle n'en avait plus besoin, tous ces comportements qui offraient un contraste saisissant avec l'ordre extrême de sa pensée abstraite – tout ça avait un impact. Et Charlie lui-même était désorganisé, sur le plan abstrait comme sur le plan concret. Résultat : l'intérieur de leur maison finissait par se réduire peu à peu à d'étroites galeries passant entre d'immenses termitières chancelantes de scories ménagères.

Il arrivait donc parfois que Charlie renverse une pile qui se trouvait dans le passage, remarque le chaos et pique sa crise. Alors il passait à l'action et essayait de tout remettre au carré en une seule matinée. Il devait commencer par faire le nettoyage par le vide, dans toute la mesure du possible, les placards et les tiroirs restant mystérieusement pleins, de véritables terriers de pack-rat, en dépit de tout ce qui était répandu un peu partout. Enfin, il s'efforçait au moins de dégager les planchers et de faire des piles sur les tables et toutes les surfaces horizontales près de l'endroit où les choses étaient censées aller. Ensuite, il nettoyait les salles de bains et la cuisine, récurant comme un malade ; puis venait le moment de passer l'aspirateur.

Tout cela était sa version personnelle de la pratique zen de méditation appelée « couper bois porter eau », et il l'appréciait en tant que telle ; mais elle devait être nourrie par la musique, ou ça ne servait à rien. Passer l'aspirateur, en particulier, exigeait de la musique, un raz-de-marée de musique rapide, compliquée, qui

fonctionnait bien à plein tube. Les solos à la scie électrique de Charlie Parker fournissaient un excellent fond sonore à l'aspirateur, permettant à Charlie de gueuler « CACAhuètes – salées ! » à répétition tout en fonçant dans le tas ; il était évident que certains guitaristes de rock pouvaient tout aussi bien pousser un aspirateur ; quand Steve Howe se lançait dans son solo, le monde s'aspirait pratiquement tout seul.

Mais Charlie avait découvert, au fil des ans, que l'apothéose de l'accompagnement pour aspirateur était une partie de l'œuvre tardive de Beethoven, qui exprimait sa vision de « l'énergie aveugle, folle, de l'univers ». L'idéal absolu pour passer l'aspirateur. Ces mouvements, définis par Walter Sullivan, le biographe de Beethoven, qui avait identifié et nommé le mode, se caractérisaient par des mélodies répétitives et des staccatos qui s'enlaçaient, s'entrelaçaient en fugues et amenaient les lignes mélodiques à se superposer constamment, formant des schémas d'interférence denses, sans trêve ni relâche, pareils à des mécaniques inlassables. Il fallait peut-être être sourd pour composer une musique pareille. Le célèbre deuxième mouvement de la *Neuvième Symphonie* était un bon aperçu de ce mode, mais pour Charlie les deux meilleurs exemples étaient le finale de la *Grande Sonate* pour piano-forte opus 106, et la *Grande Fugue*, originellement le finale du quatuor à cordes opus 130, par la suite isolé et rebaptisé 133. Le finale de la sonate pour piano-forte offrait de telles difficultés techniques que les pianistes renonçaient souvent à le jouer des années avant de prendre leur retraite, et la *Grande Fugue* avait amené le premier ensemble à cordes qui l'avait interprétée à implorer Beethoven d'écrire un finale de remplacement, plus conforme aux facultés humaines normales – requête à laquelle Beethoven avait accédé en riant, prévoyant sans doute que les quatuors qui se risqueraient à l'exécuter par la suite finiraient par jouer les deux versions, cumulant les problèmes.

En tout cas, l'inexorabilité cosmique de ces deux énormes fugues offrait un fond sonore parfait pour promener un aspirateur dans la maison. Et il y avait longtemps que Charlie s'était aperçu, par hasard, que ça marchait encore mieux quand il les passait toutes les deux en même temps, l'une sur la chaîne du premier, l'autre en bas, le volume des deux appareils poussé au maximum.

Joe, qui adorait ce tintamarre diabolique, naturellement – de la vraie grande musique pour camionneur –, insistait pour passer l'aspirateur avec Charlie, l'obligeant à faire des embardées pour éviter de lui marcher dessus, à bondir pour rattraper l'aspirateur s'il échappait au gamin et à foncer pour l'intercepter lorsqu'il se ruait, à travers des avenues d'espace dégagé, vers les murs ou les meubles. Après quelques mésaventures de ce genre, Joe lui rendait

généralement le manche, et suivait Charlie comme un toutou indécramponnable, disposant des dinosaures sur le chemin de l'aspirateur pour voir s'ils survivraient.

Or donc, le jour était venu pour Charlie de s'ébattre dans la salle à manger, d'envoyer valser les chaises avec l'aspirateur pour dégager le dessous de la table, bref, de faire un boucan de folie qui offrait un contrepoint glorieux aux rencontres sonores des deux fugues monstres, à la façon étonnante dont elles s'accordaient, le piano pleurant ses notes, dévalant la gamme, remontant le chaos massif des cordes, tout en sonnant à la fois faux et si juste, à la fois dingue et parfait… jusqu'au moment magique où le martèlement du clavier et l'amplitude de la fugue s'apaisaient *en même temps*, comme si Beethoven avait pu prévoir que les deux morceaux seraient joués ensemble, un jour, ou comme si les deux étaient sous-tendus par un même schéma. C'était un petit œil dans le cyclone, avant que l'assaut exaltant sur tous les sens et les significations ne recommence à tout dévorer… Ce qui se produisit quand Charlie regarda autour de lui et vit que Joe était assis par terre, dans le salon, le visage rouge et la bouche ouverte, hurlant à s'en faire jaillir les yeux de la face, et qu'il ne l'avait pas entendu dans cette cacophonie.

Charlie éteignit l'aspirateur, se précipita pour couper le sifflet à Charles Rosen et fit une glissade sur le parquet pour prendre son petit garçon dans ses bras.

— Oh, Joe, Joe ! Qu'est-ce qui ne va pas, mon grand ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Joe avança la lèvre inférieure.

— Fort.

— Oh mon Dieu, Joe ! Je suis désolé. Je suis désolé. Mais tu sais, on passe l'aspirateur ! Ça fait toujours du bruit quand on passe l'aspirateur dans la maison…

— Trop fort, dit Joe en gémissant de façon pathétique.

Charlie le serra dans ses bras, sur son cœur.

— Pardon, mon grand, dit-il. Je suis vraiment désolé. Je ne savais pas. C'est comme ça qu'on a toujours fait.

Et puis il lui sembla que par le passé, si Joe voulait quelque chose comme lui faire baisser le son, il le lui faisait savoir en lui tapant sur les genoux ou en lui lançant un dinosaure à la tête. Charlie était habitué à un échange de vue très franc et ouvert avec son petit deuxième. Ils se chamaillaient, ils s'empoignaient, et pan ! Ils hurlaient, mais… pleurer comme ça ? Entendre Joe Quibler geindre lamentablement dans ses bras, le voir se blottir contre sa poitrine… Ça n'allait pas. Et bien que ce soit merveilleux de le consoler, de le bercer dans ses bras, comme quand il essayait d'endormir Nick, des années auparavant – en fredonnant doucement le thème principal de la

Grande Fugue jusqu'à ce que le Quatuor Arditti en finisse, à l'étage, en continuant à fredonner jusqu'à ce que ça devienne une sorte de berceuse pour bébé robot –, c'était aussi extrêmement troublant. Ça ne ressemblait tout simplement pas à son Joe.

Il s'assit et resta là un long moment, à dorloter l'enfant, en communion avec lui. Puis Joe regarda la grande baie vitrée et ouvrit des yeux ronds.

— La neige, dit-il.

— Mais oui, c'est vrai, il neige ! C'est très bien, Joe ! Je ne savais pas que tu savais dire ça. La dernière fois que tu as vu de la neige, ça devait être l'hiver dernier, et tu étais encore un bébé.

Joe dirigea la neige comme un chef d'orchestre, les bras tendus, l'air en transe, ou peut-être juste sidéré.

— Neige tombe.

— Pour ça oui. Wouah, ça tombe fort, pour une première chute ! On dirait qu'elle va enterrer la maison. Et moi qui nous croyais en plein réchauffement global…

— Terrier maison ?

— Mais non, pas vraiment. C'était pour rire. Mais ça pourrait monter jusqu'aux fenêtres, tu vois ? Je ne pense pas que ça ira plus haut.

— Non ?

— Mais non, il n'y a pas de raison, vraiment. Ça n'arrive jamais. Enfin, ça n'est encore jamais arrivé. Et les hivers froids et secs semblent être la norme, maintenant. Le grand paradoxe. L'automne a été plutôt sec. Mais aujourd'hui, il neige. Quand il neige, il neige.

Charlie avait l'habitude de babiller des choses sans queue ni tête quand il parlait avec Joe ; des espèces de conversations privilégiées, comme entre un avocat et son client. En réalité, Joe commençait à comprendre ce qu'il racontait, et c'était un peu déconcertant.

Joe continuait à diriger l'orchestre de flocons, ses mains esquissant de petites ondulations évocatrices.

Impulsivement, Charlie le serra un peu plus fort contre lui. Il était tout chaud, comme d'habitude. Pas beaucoup, mais Charlie le sentait. Anna tenait une courbe de température, et elle avait démontré qu'il était un peu plus chaud le jour, juste en dessous de 37,8, et un peu moins le soir, juste au-dessus de 37,2, avec une moyenne autour de 37,5, avait-elle conclu, en proie à une crise statistique. C'était une façon de court-circuiter la réflexion, se disait Charlie. La quantification comme moyen de dominer les problèmes. Charlie se contentait de sentir la chaleur avec le bout de ses doigts, comme tout de suite. Joe le bouscula pour se libérer. Il était plus sensible, ces jours-ci. Était-ce vrai ? Eh bien, il y avait cette soudaine aversion pour Beethoven puissance deux. Mais l'une des bizarreries de la vie avec un

tout petit enfant, c'était la vitesse à laquelle il changeait, et à quel point il devenait difficile de se rappeler comment il était avant le changement, la mémoire étant saturée par l'état présent, qui envahissait le champ de conscience. Joe était probablement différent, parce qu'il devait l'être, et voilà tout. Il grandissait. Il acquérait des millions de cellules grises à l'heure, et des centaines d'expériences.

À l'occasion, il piquait une crise : une nouvelle version de son ancienne fureur. Ce n'était donc pas comme s'il s'amollissait. Personne, le connaissant, n'aurait présenté les choses de cette façon. Mais avant, il était perpétuellement irrité, d'une façon presque impersonnelle, peut-être par la lenteur de ce qui l'entourait. Maintenant, quand il se mettait en rogne, ça paraissait plus profond, et souvent dirigé contre Charlie. On aurait presque dit qu'il était malheureux. Ce qui n'avait jamais été le cas, jusque-là ; Joe avait souvent été furieux, mais malheureux, jamais. La seule pensée qu'il puisse l'être atteignit Charlie au vif. Et il semblait craintif, demandeur, affectueux, même. Autant de bizarreries pour lui.

Il regardait donc Joe regarder par la fenêtre la neige qui tombait ; il ne se tortillait pas dans ses bras, il n'essayait même pas de lancer ses dinosaures, il ne faisait pas de bonds, absorbé dans un jeu personnel, il ne babillait pas. Certes, la neige était une vision assez stupéfiante. Mais Charlie était terrifié par l'impression que lui faisait Joe quand il le tenait dans ses bras.

— On pourrait peut-être sortir jouer dans la neige !

— D'accord.

— Allez, ça va être marrant ! On va s'habiller chaudement et faire un bonhomme de neige. Lancer des boules de neige.

— D'accord, Pa.

Charlie soupira. Il ne sautait pas de joie, il ne fonçait pas vers la porte, l'index tendu d'une façon impérieuse, en hurlant « *ALLEZ ALLEZ ALLEZ !* ».

Il se leva et entreprit d'habiller Joe. C'était une longue opération. Il faisait moins huit, dehors. Du feu dans la cheminée, pensa-t-il. Thomas le Train sur le tapis, la neige qui voletait dehors, devant la baie vitrée.

— On ne pourra pas rester longtemps dehors.

Le téléphone sonna.

— Oh, attends juste une seconde…

Les yeux de Joe se pédonculèrent comme au bon vieux temps.

— Paaa ! Allez allez ! ALLEZ !

— Mais oui, mais oui. On y va ! Ça te fera du bien. Juste une seconde, hein, hein ? Allô ?

— Charlie, c'est Roy.

— Roy ! Ça va ?

— Ça va. Et toi ? Je ne te dérange pas ?

— Pas plus que d'habitude.

— Toujours en butte aux tortures et aux brimades des enfants abusifs ?

— Oui. On s'apprête à sortir dans la neige, Joe et moi, mais on peut parler tout de même. Attends, je mets mon oreillette.

— Je ne vais pas te retenir. Faites ce que vous avez à faire, les hommes. On a réfléchi à ce que Phil pouvait dire pour contrer les attaques de l'entourage du Président. Maintenant qu'il a annoncé sa candidature à l'investiture, il est clair qu'ils s'en font, et ils n'arrêtent pas de dire qu'il va foutre l'économie en l'air dans une tentative vouée à l'échec pour inverser le changement climatique.

— Au lieu de le laisser continuer allègrement.

— Oui. Le potentiel adaptatif est un très gros enjeu pour les groupes de réflexion. D'après eux, certaines régions devraient bénéficier d'un climat plus productif.

— Tu parles ! Enfin, laissons-les gaspiller leur salive. Phil doit continuer à dire que s'occuper de la planète est devenu une activité industrielle, et qu'être les premiers à le faire boosterait l'économie de n'importe quel pays. Comme le boom des dot com, mais en vrai, pas en virtuel.

— Hm hm. Attends, je vais mettre tout ça par écrit… Mais… on ne pourrait pas laisser les entreprises privées s'en occuper, comme elles disent qu'elles vont le faire ?

— Le marché libre n'est pas doué pour se remettre des catastrophes. Le désastre n'est pas profitable.

— Ils disent que si.

— Il faudra qu'on mette en évidence que ce n'est pas vrai.

— Peut-être que c'est pour ça qu'on perd toujours.

— La pensée positive, Roy… Tiens, mets les jambes en premier. Ça marche mieux comme ça. C'est plus chaud. On ne sortira pas tant que tu n'auras pas enfilé ça !

— Charlie, il faut que tu y ailles ?

— Non, non. Hé, allez, non, pas du tout. Allez, c'est parti. Bon, qu'est-ce qu'on disait ? Qu'on serait condamnés à perdre cette élection ?

— Non, ce n'est pas ça. J'essaie juste de clarifier le message.

— Création d'emplois ! Aider les gens à franchir la mauvaise passe en stimulant ces deux nouvelles industries, l'adaptation et l'atténuation.

— Il est peut-être trop tard pour jeter les bases d'une Administration des projets en cours.

— Roy…

— J'essaie juste d'envisager leur prochain mouvement !

— On est dehors. Je suis dehors, dans la jolie neige blanche ! Ouiiii !

— Oooooooh !

— Okay, Charlie, c'est bon. Rappelle-moi. Mes tympans n'ont pas été prévus pour résister à ce genre d'agitation.

— D'accord. Tu réfléchis à tout ça, et je te rappelle. On n'en a pas pour longtemps. Oh, attends une seconde… La prochaine fois, fais-moi penser à te parler des assurances ! Ça pourrait les intéresser. Hé, Joe ! Salut !

— Salut.

Charlie se précipita derrière Joe, dans la rue. Ils habitaient une impasse qui était déjà recouverte d'un tapis de neige. Joe piétinait avec extase, les joues rouges, les yeux d'un bleu étincelant. Charlie donnait des coups de pied derrière lui, en criant :

— Allez ! Ha ! Prends ça !

La neige tombait toujours. Il faisait froid, mais il n'y avait presque pas de vent. C'était vraiment beau. Peut-être qu'ils pourraient s'adapter à n'importe quel climat.

Peut-être, mais ça, c'était bon pour les individus, qui pouvaient empiler les couches de vêtements. L'environnement pourrait ne pas si bien s'en sortir, et avec lui la production alimentaire, l'énergie…

Tout en dansant dans la neige, Charlie réfléchit à ce qu'il faudrait dire au public américain pour le convaincre d'élire Phil Chase à la présidence des États-Unis au lieu de l'actuel heureux occupant. Les titulaires étaient avantagés, mais le Parti républicain tenait bon, jusque-là, sur une ligne qui réfutait l'existence même de tout changement climatique. Le moment était assurément venu où ils pourraient être tenus pour responsables de cette inconséquence.

Enfin, peut-être que oui, peut-être que non.

La neige tourbillonnait autour d'eux. Quand ils levaient les yeux, ça faisait drôle de voir le nuage gris qui couvrait le ciel leur larguer dessus tous ces petits missiles blancs, comme un tapis de bombes microscopiques.

Des flocons se posèrent dans les cheveux de Joe. Ses moufles étaient trop grandes. Il avait l'air mécontent et secoua les mains. Il essaya furieusement d'enlever ses moufles, une main, puis l'autre, mais il était bien empêtré.

— PAAAA !

— Non, Joe, attends ! Ne fais pas ça, Joe. Tes mains vont geler ! Froid. Froid !

— Si ! Si ! Veux pas !

Joe agita frénétiquement les bras autour de lui, et les moufles volèrent au loin.

— Et merde ! Allez, Joe, on va être obligés de rentrer si tu fais ça.

— Veux la neige.

Joe prit la neige dans ses deux mains, l'air heureux, et en fit des boules qu'il lança à son père. Il eut très vite les mains toutes roses et humides, mais il n'avait pas l'air d'en souffrir. Charlie l'aida à faire un petit bonhomme de neige. La base, le torse, la tête. La nouvelle neige tenait vraiment bien. Des pommes de pin, prélevées sur une branche basse, en guise d'yeux.

— Très cool.

Joe se planta devant. Il joignit ses mains rouges devant lui.

— Namaste, dit-il.

Charlie se redressa d'un bond.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Pas rester.

— Oh, tu veux qu'on rentre ?

— Houii.

Il offrit une main rouge et blanc à l'inspection de Charlie.

— Ben tiens ! Tu as l'air d'avoir les pattes gelées ; c'est pour ça que je te disais de mettre tes moufles.

— Trop grandes.

— Désolé. On va en chercher des plus petites.

Joe commença à donner des coups de pied dans le bonhomme de neige. Charlie le regarda avec tendresse, en proie au sublime génomique. C'était son Joe qui réduisait sa création en pièces. Comme un mandala de sable plongé dans la rivière. Une énorme délectation, quand il s'agissait de nettoyer une ardoise. Sa tenue de neige semblait couverte de diamants trempés.

— Bon, on va rentrer. Il a tout disparu, maintenant. Les gens ne sauront même pas ce que nous avons fait. Ils penseront que deux gros tigres se sont battus là, dehors, dans la neige.

— Coo Paa.

Dans la maison, ils allèrent à la cuisine et firent du chocolat chaud. Ils emportèrent leurs tasses près du feu et les posèrent sur la table basse, puis ils se bagarrèrent pour rire, profitant des pauses pour déguster leur chocolat. Joe chargeait Charlie, lui rentrait dedans, puis roulait sur le tapis en poussant des piaulements de joie. C'était l'une de ses grandes joies en ce monde, surtout quand il renversait Charlie. Il grognait comme un chien ou un maître d'arts martiaux, poussait des cris stridents comme une banshee. Ne pleurait pas quand il tombait.

Sauf que, cette fois, il pleura. Il se cogna la tête sur le radiateur et geignit. Il était plus vulnérable, ces temps-ci. Il fallut une certaine dose de chocolat chaud pour le rasséréner. Et puis il recommença à se rouler par terre en grognant et en criant « Ha ! » ou « J't'ai eu ! », jusqu'à ce qu'ils se contentent de rester là, en tas sur le tapis. Charlie était épuisé ; Joe feignit d'être fatigué pendant une seconde pour

montrer quelle tâche écrasante ça avait été de vaincre le monstre, puis il s'assit pour jouer avec ses trains, et secoua la tête en disant « Pauv Paa ».

Le feu crépitait. Dehors, la neige tombait. Quand il levait la tête vers le ciel, Charlie avait l'impression qu'elle le visait et le ratait. Peut-être que ce serait tout le temps comme ça, maintenant. Peut-être que ça avait toujours été comme ça. Les gens vivaient dans un cocon avec leur pétrole, depuis quelques générations, mais au-delà de ça, le monde restait le même, attendant qu'ils réémergent à l'intérieur.

Joe regardait le feu. Il gémissait, comme s'il avait ravalé un dernier cri. Charlie se pencha et le serra contre lui, sur son cœur. Il était de nouveau chaud, légèrement en sueur. Il se tortilla un peu, essayant de trouver une meilleure position, et Charlie résista à l'impulsion de le serrer plus fort contre lui. Il fourra son nez dans ses cheveux fins, inspira sa douce odeur d'enfance. Tout ça s'enfuyait. Il fut soudain empli d'une joie craintive, belle mais effrayante, comme la neige au-dehors. Sa neige intérieure. Ils étaient appuyés l'un contre l'autre. Ils poussèrent un de leurs soupirs synchronisés, emplis d'un même souffle, et laissèrent échapper une profonde exhalaison. Joe et Paa près du feu.

6

Optimodal

Expérience de sciences sociales
appliquées à la politique électorale
(ESSPE)

(notes d'Edgardo Alfonso, pour Diane Chang, le comité Vanderwal et le Comité national pour la science)

L'expérience est conçue pour nous permettre, au cas où la communauté scientifique proposerait un programme politique d'objectifs adossés à des principes scientifiques, de réfléchir au contenu de ce programme et à sa formulation.

En d'autres termes, quelles perspectives d'amélioration de la société et du gouvernement pourraient découler logiquement de l'ensemble des découvertes scientifiques et de l'application de la méthode scientifique au problème du changement ?

Le programme pourrait éventuellement prendre la forme du « Contrat avec l'Amérique » adopté par le Parti républicain avant l'élection de 1994 (une sorte de liste de « choses à faire ») :

« Contrat avec l'humanité »
« Contrat avec les enfants »
« Contrat avec les générations à venir »
engagement de fonder une culture durable

(Permaculture, première itération
– à *quoi sert la science)*

Un genre de macro-but ou d'ensemble d'axiomes fondateurs sous-jacent devrait être synthétisé à partir des spécificités de la pratique scientifique et du modèle standard composite de réalité physique exprimé par les diverses disciplines.

1. Un axiome ou but pourrait adopter l'intitulé « le plus grand bien pour le plus grand nombre ».

Sans impliquer en aucun cas que ce « plus grand bien » pourrait prévoir ou justifier de porter un préjudice structurel ou permanent,

programmé ou accepté, à quelque minorité que ce soit, de quelque taille que ce soit. Ainsi que cela devrait être clair d'après l'intitulé, le plus grand nombre est évidemment cent pour cent, y compris pour les générations à venir.

2. Même dans un contexte d'anthropocentrisme religieux ou humaniste, la vie de notre espèce dépend du reste de la biosphère terrestre. Même la vision Militariste d'une nature distincte, asservie à l'humanité, doit accorder à la biosphère le statut d'expression et d'aspect diffus de notre corps. L'interdépendance de tous les composants de la biosphère (l'humanité comprise) est indéniable. Un fait observable, confirmable (respiration).

En fonction de certaines versions de ces axiomes fondateurs, la communauté scientifique propose le programme de gouvernement suivant :

(liste partielle, préliminaire, à compléter)

« Contrat avec nos enfants »

1) Protection de la biosphère :

Développement durable ; terminologies propres ; équilibre du carbone ; homéostase climatique.

2) Protection du bien-être de l'humanité :

Droits universels en matière d'habitat, d'habillement, d'abri, d'eau potable, de soins médicaux, d'éducation et de reproduction.

3) Plein-emploi :

L'économie actuelle fixe à 5,4 le pourcentage de chômage optimal pour maintenir un « équilibre de pression salariale » idéal, traitant la main-d'œuvre (les gens) comme une marchandise et utilisant un modèle de fixation du prix offre/demande. Aux États-Unis, 5 % = environ 15 millions de gens. En même temps, il y a une importante masse de travail non effectuée.

Imaginons que le gouvernement assure le plein-emploi ; ça réduirait la « pression salariale », entraînant une élévation du salaire minimum du secteur privé, ce qui contribuerait à sortir des millions de gens de la misère, à diminuer leur dépendance vis-à-vis de l'État, et donc le coût des services sociaux, tout en réinjectant et recyclant leurs revenus accrus dans l'économie.

4) Appropriation individuelle de la majeure partie de la valeur ajoutée du travail :

Les gens créent par leur travail une richesse économique qui excède le

coût de leur salaire et des moyens de production mis à leur disposition. Le montant du surplus, qui appartient actuellement légalement à des propriétaires/actionnaires, est de 66 000 dollars par an et par salarié américain.

Les travailleurs américains reçoivent donc entre le cinquième et le tiers de la valeur véritable de leur travail. Le reste va aux propriétaires.

Un minimum de 51 % de la valeur ajoutée de son travail devrait être restitué à chacun, cette valeur devant être mesurée par une comptabilité objective et transparente définie par la loi.

3) et 4) combinés tendraient à promouvoir le plus grand bien pour le plus grand nombre, en distribuant plus équitablement la richesse entre ceux qui l'ont créée.

5) Réduction des dépenses militaires :

Réaligner les dépenses militaires des États-Unis sur la moyenne des autres nations ; ça diviserait par deux le budget de l'armement, libérant plus de 200 milliards de dollars par an.

Plus généralement, toutes les nations militaires devraient être intégrées dans un accord international prônant la résolution non violente des conflits. (À l'aide d'hélicoptères noirs[16]*, évidemment.)*

La démesure de l'industrie militaire et de l'armement des États-Unis est un gâchis de ressources. Son doublement depuis le 11 septembre 2001 tient de la réaction de panique ou de la tentative d'hégémonie globale. Les résultats minent les buts soulignés dans les axiomes fondateurs.

6) Stabilisation de la population :

Stabilisation de la population humaine à un niveau à définir par des études de capacité limite, et en fonction des axiomes fondateurs. Les meilleurs résultats à ce jour, dans ce domaine, ont été atteints grâce à l'accroissement des droits des femmes et à l'éducation, qui sont aussi un but en soi, et constituent une puissante boucle de rétroaction positive, avec des chances de résultats en l'espace d'une génération.

Contexte/but ultime : permaculture

*Un gouvernement scientifiquement informé devrait ouvrir la voie en inventant une culture perpétuellement viable. Voilà le seul legs normatif aux générations à venir. Ce n'est pas envisageable, vu les graves dommages infligés à la biosphère, alors que nos propres rejetons et toutes les générations suivantes en auront besoin, comme nous, pour survivre. Si la capacité à se reproduire est définie comme étant le but de la vie (*cf.* la théorie évolutionnaire), alors déposséder ses descendants est une adaptation inadéquate.*

Ainsi, la protection de l'environnement, accompagnée par la restauration des paysages et de la biodiversité, devrait devenir l'un des principaux buts de l'économie. Le gouvernement doit montrer la voie des recherches sur les stratégies potentielles de modification du climat afin d'atténuer les problèmes actuels et de finir par établir un équilibre qui pourrait être perpétuellement maintenu.

Notes de procédure : comment promulguer le programme Élargissement du rayonnement. Débat public. Méthodologies d'évaluation de performance. Relais des informations par les organisations scientifiques et les universités. Utilisation des membres de ces organisations comme catalyseurs d'information en cascade ; et aussi, candidats aux élections et rendez-vous. Plaidoyer.

Étudier les méthodes de gouvernement des autres pays pour suggérer des réformes possibles de notre système là où la fonction actuelle (la démocratie) est affaiblie. Quelques modèles candidats à l'étude :

Le modèle présidentiel suisse (conseil exécutif)

L'australian ballot (vote préférentiel)

La transparence de gouvernance (liberté d'information, groupes de chiens de garde)

Révolution (scientifique)

Diane et les membres du comité Vanderwal étaient assis à la table de la salle de réunion. Certains lurent le papier d'Edgardo en secouant la tête ; d'autres se la prirent à deux mains et laissèrent purement et simplement tomber.

— Bon, fit Diane. Quelqu'un a quelque chose à ajouter ?

La première grande tempête arracha les dernières feuilles des arbres d'un seul coup. C'était une vision stupéfiante. Quand Frank sortit de son van, il fut assailli par le vent et recula pour se mettre à l'abri. Le vent faisait un bruit phénoménal. C'était un concert de hurlements, de gémissements, de sifflements et de rugissements qui évoquait de puissants réacteurs. Il courut vers le parc et grimpa en haut du promontoire. Les feuilles se déversaient dans la gorge, où le cours d'eau les emportait. On aurait dit qu'un million de petits bateaux en papier avaient été lancés et rebondissaient dans les rapides, recouvrant complètement l'eau. Frank hurla à tue-tête, « Ooooouuuup ! », dans le souffle furieux qui masquait tous les autres bruits. On ne l'entendrait pas. Jamais, à aucun moment de l'année, il n'avait fait aussi froid.

Arrivé à son arbre, il fit descendre Miss Piggy. Il dut profiter d'un de ses balancements pour l'attraper, et l'escalade fut rude, dans la morsure glaciale du vent qui la faisait osciller. Ensuite, par-dessus le rebord, un rétablissement et hop ! sur le plancher d'agglo, dans sa maison dans l'arbre.

Sauf que maintenant, on aurait plutôt dit un nid de pie, se balançant en haut du mât.

— Waouh !

Il s'assit, s'accrocha à la rambarde et regarda le vent secouer la forêt. Pourrait-il s'y habituer ? Était-ce possible ? Les frondaisons formaient un réseau de branches noires et de ramures qui s'agitaient vigoureusement, quelques feuilles obstinées claquant comme des drapeaux de prière. De soudaines bourrasques faisaient tanguer et voguer, telles des algues ballottées par des flots en furie, les branchages qui allaient et venaient dans un vacillement violent, mécanique.

Son propre arbre oscillait doucement d'avant en arrière. Le berçait. Ça avait l'air supportable. Il aimait déjà ça.

— Ooouuup !

Il rampa vers son sac saucisson, l'ouvrit et en tira sa plus grande tente, une North Face South Col. Elle était très solide et stable, donc silencieuse, pour une tente. Elle était prévue pour deux personnes avec beaucoup de matériel.

Il prit soigneusement les mesures, vissa des broches dans le plancher d'agglo et assujettit la tente systématiquement, en veillant à ce qu'elle soit bien tendue.

Il passa les piquets dans leurs gaines, puis dans les œillets, tirant sur le tissu battu par le vent jusqu'à ce qu'il soit solidement fixé, et entra dedans ; elle était vraiment grande, pour une tente à deux places. On pouvait se tenir debout au milieu, et elle tombait en pente raide aux quatre coins. En nylon bleu, et, à la lueur de la lanterne, de la couleur du crépuscule. Ça sentait la montagne.

Il rentra son sac saucisson et tout son matériel à l'intérieur. Tira la fermeture éclair de la porte, zooop !, et se retrouva dans une chambre aux murs de nylon. Comme une sorte de yourte. Des gens avaient traversé des ères glaciaires entières dans des yourtes. Celle-ci oscillait, mais ça avait l'air d'aller quand même. Ça lui rappelait les waterbeds qui étaient tellement en vogue dans le temps. *Rock a bye, baby !*

Il tira son sac de couchage, s'assit sur le matelas, drapa le duvet autour de ses jambes. Arrangea ses oreillers. Tout était légèrement bleuté, y compris l'écran de son ordinateur portable. Il regarda autour de lui avec plaisir ; c'était la chambre qu'il aimait le plus au monde, la seule constante de toutes ses années d'errance. Il n'y manquait rien, tout était à portée de main, les parois tendues s'incurvant de façon aérodynamique.

Il se mit à l'aise et tapota sur son portable. Un peu de lecture pour s'endormir. Un article de *Nature*, qui liait le paléoclimat et l'évolution humaine, exactement comme dans la discussion des joueurs de frisbee : de nombreuses fluctuations du climat, rapides et d'une grande amplitude, avaient isolé, comme sur des îles, de petits groupes humains dans divers refuges, où le pool génétique et les poches comportementales avaient survécu en autarcie. Quand le temps s'était amélioré, il s'était trouvé qu'ils étaient les seuls survivants. Ce qui faisait des ères glaciaires des sélecteurs répétés de flexibilité, d'innovation et de coopération.

En d'autres termes, un nouvel argument en faveur de la thèse de l'altruisme en tant qu'adaptation. Frank ne savait pas si ça confirmait que la coopération avait été la clé de tout. C'était une discussion sur la sélection de groupe, et la théorie évolutionnaire était toujours combattue par le concept de sélection de groupe, par opposition au dossier solide de la sélection par les liens du sang, qu'on avait tendance à voir partout dans la nature. Les êtres vivants étaient manifestement portés au sacrifice pour leur parentèle ; il était moins sûr qu'ils se sacrifieraient pour leur groupe.

D'un autre côté, c'était un sujet de réflexion intéressant. Et qui se combinait de façon fascinante avec un autre article de *Nature*, qui

relatait les dernières études sur l'altruisme et la théorie des jeux. Il était évidemment question du dilemme du prisonnier. Ce jeu rudimentaire était étudié depuis des dizaines d'années. On demandait à deux prisonniers séparés de témoigner l'un contre l'autre, dans leur intérêt. Les récompenses étaient quantifiées de façon à être analysées simplement par des moyens informatiques : si les deux refusaient de trahir, chacun gagnait trois points ; s'ils trahissaient tous les deux, il y avait un point pour chacun ; si l'un trahissait et pas l'autre, le traître recevait cinq points et la poire aucun. Un jeu simple, au résultat simple, et déprimant : dans la plupart des scénarios, on accumulait davantage de points en trahissant systématiquement.

Mais il y avait d'autres stratégies qui se révélaient parfois plus payantes que la trahison systématique, exprimée pour les tests informatiques sous forme de formules algorithmiques auxquelles on donnait des noms comme donnant-donnant, ferme mais juste, ferme-mais-juste aléatoire, ou toujours généreux, qui, dans certaines conditions (les fluctuations climatiques ?) pouvaient créer une spirale ascendante de maximisation des points pour les deux joueurs.

L'article de *Nature* décrivait de nouvelles expériences. Les chercheurs avaient d'abord testé le jeu en utilisant des stratégies de trahison systématique, et de générosité systématique – fondamentalement, les parasites et les hôtes. Comme prévu par les résultats préalables, les traîtres dominaient le système ; mais à ce moment-là, l'adaptation moyenne de la population chutait.

Une variante du jeu avait alors été introduite, appelée Snowdrift, « tempête de neige » : les joueurs étaient coincés dans des voitures prisonnières de la neige et pouvaient en sortir et pelleter, ou non. Les généreux obtenaient des points même si les autres trahissaient, parce que leur voiture finissait par être dégagée. Là, les coopérateurs et les traîtres coexistaient dans la stabilité, dans un cocktail déterminé par les détails de la règle du jeu.

Les chercheurs cartographiaient ensuite les résultats de la tempête de neige sur un programme graphique, trouvant de longues radicelles d'association entre les amas de coopérateurs. Quand les radicelles étaient interrompues par des modifications de la règle du jeu, les amas étaient détruits par les traîtres. Conclusion : l'isolement était dangereux, certaines règles permettaient à la coopération de prospérer et d'autres non. On pouvait aussi se demander quels pourraient être les analogues des tentacules dans des situations du monde réel. Étendre la coopération aux membres d'autres groupes, peut-être – comme Anna l'avait fait, par exemple, en accueillant les Khembalais dans le cercle de famille après leur apparition dans le bâtiment de la NSF. Ce genre de générosité pouvait être expliqué selon des critères de sélection de groupe, mais seulement si la définition du groupe était

élargie, éventuellement par un saut d'imagination. L'empathie. Quelqu'un, dans le *Journal,* avait récemment avancé que c'était l'histoire de l'humanité : l'élargissement successif de la notion de groupe.

Les auteurs de l'article de *Nature* poursuivaient en émettant l'hypothèse selon laquelle la générosité qui ne comportait absolument aucun avantage pour le donateur pouvait être structurellement plus saine à long terme que la générosité qui s'accompagnait d'un retour vers le coopérateur. L'article concluait en rappelant qu'au début de la vie l'ARN avait dû coopérer avec les protéines et d'autres molécules pour s'unir et former des cellules. Il était donc clair que la coopération était une composante nécessaire de l'évolution, et une stratégie adaptative forte. Les auteurs de l'article admettaient que les raisons du succès de la coopération n'étaient pas bien comprises. Mais pour en arriver là, certaines protéines maintenant omniprésentes dans les cellules avaient dû se résoudre à adopter un comportement toujours généreux.

En s'abandonnant au sommeil, doucement bercé dans son nid douillet, Frank se dit : ça, c'est intéressant… suggestif… à essayer… Je vais être comme cette protéine… ou comme Anna au travail… Je vais être toujours généreux.

L'hiver était là.

Sa maison dans l'arbre était maintenant visible du sol, quand on savait où regarder. Mais qui aurait pu la chercher ? Et si quelqu'un la voyait, que pouvait-il y faire ? Théoriquement, quelqu'un aurait pu le guetter dans le coin, puis l'arrêter ou lui tendre une embuscade. Mais alors qu'il se promenait dans le parc, entre les arbres squelettiques, aux branches dénudées, sur le sol couvert de feuilles givrées, saupoudrées de neige, il y voyait parfois à un kilomètre dans toutes les directions, et en vérité le parc était à peu près désert. Il avait beaucoup plus de chances de voir des cerfs que des gens. Les seuls individus qui s'aventuraient dans le coin, près de sa maison dans l'arbre, étaient des fonctionnaires du parc ou des volontaires du FOG. Et nombre d'entre eux étaient des connaissances, maintenant. Même les étrangers ne constituaient pas un danger. En plein jour, en tout cas. Les gens qui traînaient dehors en hiver ne cherchaient souvent qu'une chose : qu'on leur fiche la paix. Il était facile de s'en assurer, quand on en rencontrait, par un de ces calculs inconscients auxquels le cerveau de la savane excellait. Mais la plupart du temps il ne voyait que des cerfs. Il arpentait la forêt déserte, à la recherche de l'aurochs, mais il n'y avait que des cerfs. Sauf une fois, où il aperçut ce qu'il crut être un ibex, et que Nancy identifia comme un chamois.

Les autres animaux sauvages qu'il repérait souffraient souvent du

froid et de la soudaine absence de feuilles. Beaucoup appartenaient à des espèces tropicales, et même s'ils pouvaient résister au froid, la chute des feuilles marquait la disparition de leur nourriture. Voir un oryx farfouiller dans un tas de feuilles procurait un nouveau respect des animaux indigènes, capables de survivre à des changements tellement radicaux de l'environnement. C'était un biome rude, et les animaux indigènes étaient des clients coriaces. Les coyotes devenaient même presque effrontés.

Le personnel du zoo et le FOG recommençaient à capturer les animaux redevenus sauvages et maintenant en danger. Ceux qui les fuyaient, ou qui semblaient bien s'en sortir, étaient aidés par des stations de nourrissage chauffées. C'étaient pour la plupart de simples abris constitués de deux murs disposés en L, le côté ouvert orienté au sud. Frank participa à la construction de certains d'entre eux, portant les poutres et les panneaux de plastique naguère destinés aux terrains de jeu, les mettant en place. Quelques abris comportaient trois murs et une trappe suspendue au-dessus du côté ouvert, ce qui permettait de capturer les animaux qui y entraient. Les membres du FOG n'aimaient pas beaucoup ça, mais ça valait mieux qu'une hécatombe massive.

Certaines parties du parc ressemblaient maintenant à un zoo en plein air, ou sans murs, avec des animaux de nombreuses espèces différentes qui rôdaient près des abris et s'y rendaient quand la nourriture venait à manquer. Frank avait l'impression que ces créatures sentaient qu'elles auraient déjà dû regagner le zoo, et n'étaient pas mécontentes d'être là.

Mais tous les animaux sauvages ne fuyaient pas le froid. Les animaux les plus obstinés faisaient partie des moins aptes à la survie. Les gibbons et les siamangs ne fréquentaient que les abris sans trappe, et en ressortaient dès qu'ils avaient fini de manger. Les gibbons continuaient à aller de branche en branche dans les arbres dénudés. On avait vu les siamangs se promener, leurs longs bras levés au-dessus de la tête pour qu'ils ne traînent pas par terre ; on aurait dit qu'ils cherchaient quelqu'un à qui se rendre, mais quand ils voyaient des gens approcher, ils s'enfuyaient à toute vitesse, en imitant Tarzan dans les arbres.

Les deux espèces rejoignaient maintenant les animaux sauvages qui s'aventuraient hors du parc dans les quartiers résidentiels voisins, où ils trouvaient des sources de chaleur et de nourriture. Un siamang s'était électrocuté en dormant au-dessus d'un transformateur. Maintenant, les autres ne s'y risquaient plus. Les gibbons Bert et May, et leurs fils, avaient été repérés en train de dormir dans la cabane perchée d'un gamin, dans une cour.

— S'ils ne veulent vraiment pas être recapturés, dit Frank à Nancy, alors on devrait les aider en multipliant les abris et les laisser

en liberté.

Il savait que la plupart des membres du FOG pensaient comme lui.

Mais Nancy se contenta de répondre :

— Je crains, si nous ne les récupérons pas, que nous n'en perdions beaucoup.

Les journées de décembre étaient trop courtes. Il essayait de faire de petites promenades de repérage d'animaux à l'aube, puis il se rendait au travail, où c'était toujours le même maelström. Le comité de Frank s'occupait, avec le projet Gulf Stream, d'organiser une série de tests sur diverses sources d'énergie propre, essentiellement solaire. Ils essayaient de déterminer ce qui se rapprochait le plus de la production de masse, les derniers panneaux photovoltaïques ou les miroirs flexibles qui redirigeaient la lumière du soleil vers des éléments où la chaleur était transformée en électricité. Les deux paraissaient prometteurs, et d'après les essais du transformateur de Stirling, les miroirs avaient l'air étonnamment compétitifs, mais les photovoltaïques gagnaient constamment en efficacité, tandis que leurs prix baissaient. Les deux systèmes donnaient l'impression d'être bientôt prêts à l'utilisation de masse, ce qui réduirait grandement la quantité de carbone encore renvoyé dans l'atmosphère.

Frank empoignait à bras-le-corps tous ces sujets et bien d'autres, les journées de travail passaient à la vitesse de l'éclair, et puis au crépuscule, parfois même à la nuit tombée, il allait se promener dans le parc et grimpait à son échelle de corde.

S'allongeait sur son matelas, alors, dans l'ouverture de sa tente. Il n'y rentrait complètement que quand il y avait vraiment trop de vent. Tant que l'air restait calme, son gros duvet l'avait tenu bien au chaud, en Alaska et dans l'Arctique canadien ; il ferait bien la même chose ici. Et les nuits étaient trop belles pour qu'il les rate. Les plus hautes branches dressaient autour de lui leur forêt de cornes géantes, encadrant de leur noire calligraphie les étoiles étincelantes. Il les regardait en lisant, soit sur son ordinateur, soit un journal coincé sous sa lampe, jusqu'à ce que le sommeil s'empare de lui ; alors il se blottissait dans son duvet, dormait bien. Se réveillait paisiblement à l'aube, avec, devant les yeux, les cimes des arbres qui s'agitaient et se frôlaient dans la brise, les lignes tracées par les corbeaux qui quittaient la ville à tire-d'aile, à la recherche de leur pitance, sous un ciel gris et plat, d'étain et de plomb… Vraiment, il n'y avait rien de plus important au monde que d'être dehors, de sentir le vent, l'immensité d'être sur cette planète qui tournoyait dans l'espace. Un sentiment de béatitude ; était-ce le mot juste ? Assis, cliquer sur son ordinateur portable, un petit coup de Google, histoire de vérifier ce

qu'on trouvait sur « béatitude ». Et voilà :

« La *béatitude* plonge d'en haut sur nous, et nous *voyons.* Elle est moins en nous que nous ne sommes en elle. Si l'air arrive à nos poumons, nous respirons et nous vivons ; sinon, nous mourons. Si la lumière atteint nos yeux, nous voyons ; sinon, non. Et si la vérité atteint notre esprit nous nous dilatons tout à coup à sa dimension, comme si nous grandissions à l'échelle des mondes. »

Eh bien. Ralph Waldo Emerson, d'un site appelé emersonfortheday.com. Frank en lut un peu plus ; c'était tout à fait stupéfiant. Il nota l'adresse du site, qui affichait apparemment un nouvel extrait de son œuvre tous les deux ou trois jours. Des citations des autres jours se lisaient comme un horoscope d'une profondeur miraculeuse, ou les prédictions d'un gâteau chinois. Frank se rendit compte, tout à coup, que des gens avaient vécu avant lui dans cette immense forêt et y avaient eu des épiphanies qui ressemblaient beaucoup aux siennes. Emerson, le grand transcendantaliste, avait défini les paramètres ou la voie menant à une nouvelle sorte de religion adoratrice de la nature. Son journal, en particulier, offrait à Frank la lecture idéale avant de s'endormir. Il avait vraiment l'impression de trouver sur ces pages quelqu'un qui réfléchissait. Quelqu'un de bien à connaître.

Un soir, alors qu'il s'était endormi en surfant sur le site, il fut réveillé en sursaut par son téléphone.

— Allô ?

— Frank, c'est Caroline.

— Oh, ah, super !

Il se rasseyait déjà.

— Tu peux venir me retrouver, au même endroit ?

— Oui. Quand peux-tu y être ?

— Dans une demi-heure.

Elle était assise sur le même banc, sous la danseuse de bronze. En le voyant approcher, elle se leva et ils s'embrassèrent. Il la sentit contre lui. Pendant un long moment, ils respirèrent, inspirèrent, expirèrent, collés l'un contre l'autre. Ils se disaient beaucoup de choses, d'une certaine façon. Il sentit qu'elle avait traversé des moments difficiles. Elle était toute seule et elle avait besoin de lui, comme il avait besoin d'elle.

Ils s'assirent sur le banc, se tenant les mains.

— Alors, dit-elle. Tu as voyagé.

— Oui ?

— Boston, Atlanta… et même le Khembalung ?

— C'est vrai.

— Mais… je t'ai dit que ce Pierzinski était probablement la raison pour laquelle tu étais sur la liste, tu te souviens ? Et Francesca Taolini

est sur la liste, elle aussi.

— Oui, tu me l'as dit, répondit Frank en haussant les épaules. Mais il fallait que je leur parle. Je ne ferais pas mon travail si je ne discutais pas avec eux. Alors je me suis dit que j'allais les voir, et qu'on verrait bien si tu notais, comment dire ?, un changement dans mon statut ou je ne sais quoi.

— Oui. Je l'ai noté.

— Alors, on nous a enregistrés ?

— Non. Tu veux dire, en dehors de vos téléphones de bureau ? Non. Pas encore.

— Intéressant.

Elle le regarda avec curiosité.

— Tu sais, ça pourrait être sérieux. Ce n'est pas un jeu.

— Je le sais, crois-moi. Je ne considère pas ça comme un jeu. Plutôt une expérience.

— Mais tu ne veux pas attirer l'attention sur toi.

— Non. Plutôt pas. D'un autre côté, pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'ils pourraient me faire ?

— Oh, je ne sais pas. Toutes les agences ont un inspecteur général. Tu pourrais tout à coup te retrouver obligé de justifier tes dépenses de bureau, ou tes interventions comme consultant extérieur. Tu pourrais perdre ton boulot, s'ils voulaient vraiment t'emmerder.

— Eh bien, je retournerais à l'UCSD.

— J'espère que tu ne feras pas ça.

Il lui serra la main.

— D'accord, mais il faut m'en dire un peu plus. En quoi mon statut a-t-il changé, au juste ?

— Tu es monté d'un cran.

— Tu veux dire que mes actions ont grimpé ?

— En effet. Mais ce n'est pas ça, l'important. Tes actions ont monté, d'accord, mais du coup elles ont atteint un niveau qui a déclenché l'élévation de ton niveau de surveillance. On va t'appliquer des méthodes plus intrusives. C'est ce qui est prévu au programme.

— Mais pourquoi ? Pour quoi faire ?

— Je suis sûr que ça a un rapport avec Pierzinski, comme tu l'as dit l'autre fois. Après ton voyage à Boston, Taolini a fait des recherches sur Google. Sur lui, et sur toi ; les deux.

— Vraiment ?

— Oui. Elle a regardé à peu près tout ce que tu as publié. Et pareil pour Pierzinski. De quoi avez-vous parlé ?

— Elle était dans le panel que j'ai dirigé, et qui avait étudié la demande de subvention de Pierzinski.

— Oui, je sais.

— Alors on a parlé du travail qu'il faisait, des choses comme ça.

— Elle a l’air séduisante.

— Oui.

Il ne savait pas quoi dire. Elle lui rit au nez, lui serra la main plus fort. Maintenant qu’il était avec elle, il comprenait que toutes les autres n’étaient que des déplacements de son vrai désir.

— Alors mes conversations téléphoniques sont enregistrées ?

— Au bureau, oui. Je te l’ai dit, la dernière fois.

— Je crois, oui. Et mon portable ?

— Tes conversations sont enregistrées aussi, maintenant, mais personne ne les a encore vraiment vérifiées. Les relevés sont juste classés dans ton dossier. Si tu montais encore d’un ou deux niveaux, on n’aurait qu’à les ressusciter.

— Et mon téléphone du FOG ?

— Non, pas celui-là. Ce n’est qu’une espèce de talkie-walkie, hein ?

— Ouais.

— Ils ne fonctionnent qu’à partir d’un seul relais. Je suis obligée de t’appeler sur ton portable, mais ça ne me dit plus rien qui vaille. Je t’appelle depuis des cabines publiques, alors il faudrait que quelqu’un fasse vraiment des recherches exhaustives sur toi pour me retrouver, mais s’ils voulaient fouiller sérieusement, ils y arriveraient. Et on pourrait reconnaître ma voix… Enfin, en attendant, ils peuvent toujours dire où tu étais quand tu as reçu des appels à cause des relais, tu comprends.

— Alors vous savez toujours où je suis ?

— Dans une certaine mesure. Ton van est repéré, aussi. Je vois que tu passes du temps près du Rock Creek Park. Tu as un endroit dans le coin ?

— Oui.

— Tu dois louer une chambre ?

— Quelque chose de ce genre, oui.

Elle le regarda. Lui serra à nouveau la main.

— Je… Bon. J’espère que tu me fais confiance.

— Oui, oui. C’est juste que… je ne sais pas. Ça me gêne.

— Ça te gêne ?

— Oui. Enfin, pas vraiment.

Il la regarda dans les yeux.

— Je vis dans un arbre. Dans le Rock Creek Park. Je vis dans une cabane que j’ai construite dans un arbre.

Elle rit, puis elle se pencha vers lui et lui planta un baiser sur la joue.

— C’est bien, alors. Tu m’y emmèneras, un jour ?

— Oh oui, dit-il en se réchauffant. J’aimerais beaucoup.

Elle était encore penchée sur lui. Ils étaient tout près l’un de

l'autre, sans parler, se contentant de sentir le contact de leurs bras, l'un contre l'autre. Puis ils bougèrent, et tout à coup ils étaient en train de s'embrasser.

Tout lui revint instantanément, l'impression que ça faisait, les sensations. Il retomba la tête la première dans l'espace qu'ils occupaient quand ils étaient piégés dans l'ascenseur, comme si les mois qui les en séparaient s'étaient effacés et qu'ils avaient regagné un maintenant éternel, où ils s'étreignaient passionnément. Nulle part, juste dans leur petite bulle d'univers.

Après un temps indéterminé, ils s'arrêtèrent pour respirer. Une telle intensité ne pouvait être maintenue ; elle menait forcément ailleurs, soit plus loin, à l'orgasme, soit en arrière, vers la conversation. Et comme ils étaient dehors, sur un banc, dans un parc, comme il y avait tellement de questions qui le titillaient, dans un coin de son cerveau, il retourna à la conversation. Il voulait en savoir davantage…

Mais elle se recula pour l'embrasser à nouveau, et manifestement c'était une bien meilleure idée. La passion l'embrasa à nouveau, la passion sexuelle, mon Dieu, qui pouvait expliquer ça ? Qui pouvait même se rappeler comment c'était ?

Ça dura encore un certain temps, il n'aurait su dire combien, au juste. La nuit était froide, il avait les doigts gelés. La ville grondait autour d'eux. Une sirène au loin. Il aimait le contact de son corps sous ses vêtements, les arceaux de ses côtes, la douceur de ses seins. Ses quadriceps durs comme du fer. Elle le serra contre elle, hoqueta et murmura un peu entre leurs baisers.

Ils reprirent à nouveau leur souffle.

— Eh bien…, dit-elle.

Elle se déplaça sur le banc, se lova contre lui comme une chatte.

— Oui, hein.

Toutes les questions qu'il se posait remontèrent lentement à la surface. Il baissa les yeux sur son visage, niché au creux de son épaule.

— Tu es à nouveau chez tes amis ?

— Oui.

Elle regarda sa montre.

— Oh oh…

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures.

— Hmm. L'heure des sorcières.

— Oui.

— Quand dois-tu y retourner ?

— Bientôt.

— Mais… dis, il n'y a pas un moyen de t'appeler ? Est-ce que ton téléphone à toi est sur écoute ?

— Peut-être. Mais… Je ne veux pas l'utiliser pour des choses importantes.

— Ah… Quand même, ajouta-t-il après réflexion, il doit bien y avoir des protocoles, enfin, je ne sais pas comment vous appelez ça…

Elle secoua très vite la tête.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, dans mon département. Enfin, si, bien sûr, il y a des moyens. On pourrait utiliser des cartes de téléphone et des cabines publiques…

— Il faudrait se synchroniser.

— Oui. Ça fait partie des moyens.

— Le vendredi, à neuf heures, des choses comme ça.

— Voilà. Oui. Faisons ça. Trouvons des cabines téléphoniques qui nous paraissent convenir, peut-être une rangée de cabines. On n'aurait qu'à relever leurs numéros, ce qui nous laisserait plusieurs possibilités. On échangera les numéros la prochaine fois que je pourrai te rappeler, et ensuite, on ne passera plus par ton téléphone. Tu pourrais être relevé d'un niveau à n'importe quel moment, vu la façon dont le marché évolue. C'est que vous impressionnez vraiment les investisseurs, tes copains et toi ! Et merde ! fit-elle en regardant sa montre.

Elle se tortilla pour s'insinuer dans ses bras, l'embrassa à nouveau.

— Mmm, dit-elle au bout d'un moment. Il faut vraiment que j'y aille…

— D'accord.

— Désolée.

— Je comprends. Tu me rappelles ?

— Oui. Dès que je peux. Prépare ces numéros de cabines téléphoniques.

— Je m'en occupe.

Un dernier baiser, et la nuit l'engloutit.

Ooup ! Oouup !

Alors Frank devint complètement optimodal. Pendant quelques jours, il eut même l'impression de marcher sur un petit nuage, sans doute un phénomène physiologique provoqué par une intégration incomplète du bonheur par les données sensorielles. La vie dans son arbre, dans la forêt en hiver, à la gym, au travail, dans les restaurants où il allait, pendant la brève heure de pâle soleil hivernal, le soir, où il courait, lançait des disques ou traquait les animaux – chaque journée à la fois fragmentée et remplie, chaque nuit une aventure dans la forêt, toujours vivante, toujours généreuse. Ooup !

Que le monde devenait grand, dans le vent. Tout se dilatait, dedans et dehors. Marcher dans sa forêt de rêve, noire comme du velours, énorme et tempétueuse. Le ciel nocturne au-dessus des branches noires, violet à l'est, prenant des tons d'aigue-marine à l'ouest, tout lumineux, un ciel à la Maxfield Parrish, sauf qu'il voyait bien maintenant que Parrish n'exagérait pas, pas vraiment, pas du tout, même, qu'il s'était seulement efforcé de suggérer une réalité infiniment plus vivante et intense que n'importe quel art.

Un soir, peu après le coucher du soleil, il déboula à l'aire 21 et ne trouva que Zeno, Barbe-Rousse, Fedpage et quelques autres.

— Où sont-ils tous passés ?

— Sur Connecticut.

— Ils cherchent la chaleur, mec.

— Et Chessman, il est où ?

Haussements d'épaules à la ronde.

— Y a un moment qu'on l'a pas vu.

— Je parie qu'il s'est trouvé une piaule pour l'hiver. Il est futé.

— Ça va ça vient, docteur Échec-et-Mat. Ça va, ça vient.

Frank n'arrivait pas à déchiffrer leur attitude. Il se demanda si les fanas des échecs de Dupont Circle sauraient où était Chessman, et il décida d'aller les voir.

La neige commença à tomber, de petits flocons qui descendaient avec une régularité de métronome. Après les premières grosses chutes de neige, il y en avait eu encore quelques-unes, mais plutôt du genre givre ou grésil tournoyant dans le vent. Les potes le notèrent sinistrement et s'éloignèrent. Frank vit qu'ils avaient bel et bien

construit les petits abris que Zeno avait proposés, dans le creux qu'ils appelaient maintenant Sleepy Hollow, juste à l'ouest du site. Certains étaient déjà à l'abri dessous, et regardaient le feu et les flocons, jusqu'à en avoir les yeux rouges. Des cartons, des sacs-poubelle, des branches, des plaques de contreplaqué, des bâches, des tasseaux, des parpaings. Et là-dessous, des sacs de couchage de nylon crasseux ou même de coton, dont le bout s'enfonçait dans les congères. Il fallait mettre un tapis de sol sous son sac de couchage si on voulait être isolé du froid.

Frank en fut ennuyé. Vivre comme des rats alors qu'ils auraient pu faire autrement : c'était de l'incompétence. Même si ce n'était pas de leur faute s'ils n'avaient pas réussi à dégoter mieux pour bâtir leurs tanières.

Il était difficile de juger leur situation.

Une autre fois, Frank courait avec la bande des frisbee-golfeurs, complètement absorbé par le jeu, quand ils étaient arrivés à l'aire 21. Ils étaient tombés sur un quartette de jeunes Blacks vêtus d'une superposition de sweat-shirts à capuche en coton, les mains enfoncées dans les poches. Spencer s'était arrêté net et s'était tourné vers les tables.

— Alors, comment ça va ?

— Oh, bien ! avait répondu sarcastiquement Zeno. Vraiment bien ! Ces frangins voulaient savoir si on avait de la came à leur vendre.

— Vous, les gars ? s'était esclaffé Spencer.

Robert et Robin avaient fait écho à son rire, plantés l'un à gauche, l'autre à droite de lui, tenant leurs frisbees devant eux comme Oddjob[17] son chapeau. Frank commençait à piger la situation quand les jeunes s'étaient mis à rigoler avec eux, leurs sourires lançant des éclairs dans l'obscurité, puis ils étaient repartis vers le bas de Ross sans un au revoir.

— À la revoyure, les gars ! avait lancé Spencer en s'élançant vers l'arbre suivant.

— Ouais, c'est ça, à la revoyure, avait grommelé Zeno. Passez quand vous voulez.

Cette semaine-là, un groupe d'experts de la NOAA vint à la NSF discuter de la stagnation du Gulf Stream. Ils avaient effectué des calculs et des modélisations, et pouvaient avancer des chiffres concernant le projet de redémarrage du downwelling dans le Grand Nord. Diane avait convié le général Wracke et plusieurs membres du comité scientifique à la réunion. La responsable de programme de la NOAA récapitula rapidement le problème : une calotte d'eau douce réduisait la salinité de l'eau et élevait la température du nord de

l'Atlantique ; la température normale, à cette période de l'année, aurait dû être de -1,2 °C, et la glace fondue avait pour effet de la réchauffer. La densité de l'eau de mer était fonction à la fois de sa salinité et de sa température, d'où le nom de « circulation thermohaline ». Avant l'arrivée de la flottille d'icebergs de l'Arctique, le taux de salinité de la surface des zones de downwelling était proche de 31 usp – unités de salinité pratique. Il y avait plusieurs façons de définir les usp, mais la mesure était plus ou moins équivalente au nombre de grammes de sel par kilo d'eau. La salinité de surface était à présent de 29,8, et la température de -1 °C. Le point rouge du laser que la responsable de programme promenait sur les isopycnaux de son graphe indiquait de combien il faudrait remonter la salinité pour que la calotte redevienne assez dense pour s'enfoncer.

La plus vaste région de downwelling se trouvait au nord de l'Islande et à l'est du Groenland, mais la femme leur expliqua que toute la région n'était pas concernée de la même façon. Les ramifications du grand courant qui coulait vers le nord et l'est presque jusqu'à la côte de la Norvège tournaient ensuite vers la gauche et le Groenland selon des circuits très prévisibles, puis ralentissaient et tournoyaient vers le fond selon de gigantesques tourbillons de trente à cinquante kilomètres de large, mais d'une profondeur de trois ou quatre centimètres seulement. Ces tourbillons n'étaient visibles que grâce aux altimètres laser en orbite, qui les traduisaient en graphes aux couleurs psychédéliques. Ils semblaient relativement stables, probablement canalisés par le relief sous-marin, la configuration des côtes les plus proches, la vigueur des courants et la force de Coriolis.

C'étaient de petites zones par rapport à la surface totale de l'océan, aussi l'idée de redémarrer le courant ne paraissait-elle pas rigoureusement impossible ; mais comme le souligna la responsable, on ne pouvait pas se contenter de redémarrer la circulation en augmentant la densité ponctuellement, aux anciens sites de downwelling, séparés de la poussée du Gulf Stream par plusieurs centaines de kilomètres d'eau exceptionnellement douce et stagnante. Il faudrait renvoyer à nouveau toute l'énergie statique du Gulf Stream vers les anciens sites, en provoquant l'enfoncement de l'eau de surface juste au nord des sites de downwelling actuels, puis en renouvelant le processus à la façon du joueur de flûte de Hamelin, jusqu'à ce qu'ils aient à nouveau attiré le Gulf Stream derrière eux, et qu'ils puissent faire plonger toute l'eau nécessaire dans les anciens sites de downwelling. C'était la seule méthode que l'équipe de la NOAA avait réussi à imaginer pour faire repartir le courant. Mais elle augmentait beaucoup la quantité d'eau qu'ils devaient faire plonger. « L'isopycnale », comme disait Edgardo.

La modélisation informatique de scénarios divers et variés les

avait amenés à penser que pour provoquer l'enfoncement de la masse d'eau nécessaire ils devraient accroître sa salinité de deux usp environ, pour la faire passer de 29,8 à 31,6, ce qui impliquait l'apport de deux grammes de sel par kilo d'eau. Quant au volume d'eau nécessaire, ils étaient beaucoup moins sûrs de leurs calculs, car il était fonction de divers paramètres, mais d'après leurs modélisations le volume minimal était de cinq mille kilomètres cubes environ. La masse d'un mètre cube d'eau étant de mille kilos environ (elle dépendait de sa température), à raison de deux grammes de sel par kilo d'eau… Ça faisait dix millions de kilos de sel.

Quelqu'un émit un sifflement.

— Ça fait combien de sel, ça ? demanda Frank.

Edgardo et le général Wracke éclatèrent de rire. Diane sourit, mais dit aux gens de la NOAA :

— Vous pourriez nous donner une idée de ce que ça représente en termes de volume, d'approvisionnement, de capacités de transport et ainsi de suite ?

— Nous sommes sûrs de pouvoir y arriver, et ce serait déjà fait si nous n'avions pas achevé l'analyse ce matin même. Mais avant que nous en arrivions là, il y a une chose que je dois vous dire. Vous savez que nous sommes encore très dubitatifs sur la pertinence de l'essai. C'est vrai, nous ne savons pas réellement quel effet ça va avoir, et en fonction de la loi des conséquences fortuites…

— Je vous en prie, fit Edgardo en levant la main. Je ne veux plus entendre parler de cette loi des conséquences inattendues. Ça n'existe pas. Vous avez entendu dire ça une fois, je ne sais où, et vous avez cherché l'équation qui exprimait cette loi, ou même son principe, mais il n'y a ni équation ni principe. On a observé que les actions avaient des conséquences fortuites, parfois importantes, d'autres fois non, et voilà tout. C'est comme si on disait : « Des fois, ça merde. »

— D'accord, vous avez peut-être raison. Mais quand même, des fois, ça merde.

— Écoutez, renseignez-vous sur les possibilités de réunir et de déplacer cette quantité de sel, reprit Diane avec son petit sourire. Il se peut que ce soit complètement impossible, auquel cas ça n'aura aucune conséquence.

La nuit, les arbres de la forêt étaient des statues noires, nues, fractales, immenses. De certains endroits, on y voyait très loin, vers le fond de la gorge. Chassée par le vent, la neige, encore étalée en couche mince, formait des congères qui s'aggloméraient contre les amas de détritus abandonnés par l'inondation et regelaient, abandonnant sous les pieds des plaques inégales de feuilles noires, visqueuses. Le patchwork noir et blanc en résultant rendait

pratiquement indéchiffrable la topographie du parc, qu'elle métamorphosait en une sorte d'espace de Rorschach où les branches oscillantes des frondaisons constituaient la meilleure façon de rester orienté par rapport aux formes de la ravine. Le vent hurlait et rugissait tel le chœur aérien du globe, les gibbons n'étaient pas de taille à rivaliser avec la forêt hivernale en matière de vocalisations. OOOuuuuOOOooooouuuuuu !

Des schémas bondissants, mouvants même lorsqu'il restait immobile, et pourtant le cerveau réussissait, allez savoir comment, à rendre une cohésion à l'image. Mais parfois non, alors il se retrouvait brièvement dans un monde abstrait, schématique, mouvant, changeant, et puis tout à coup – tiens, le pont de Military Road ! – il retrouvait la compréhension de ce qu'il voyait, et avec la compréhension la fonction habituelle de localisation reprenait brusquement sa place. C'était fou, cette perte de sens quand le champ visuel était ainsi perturbé. Et ce n'était pas seulement ce qu'on voyait, mais aussi l'endroit où on était, et qui on était ; une faille dans laquelle tout s'anéantissait un instant, pure conscience prise dans un mystère – et puis bang !, toutes les explications revenaient en même temps, ne laissant qu'un vague souvenir d'absence.

Il était le paléolithique du parc. Un récent article du *Journal de sociobiologie* l'avait fait repenser à l'homme de glace, un homme qui était mort en franchissant un col dans le Tyrol, il y avait cinq mille ans de ça. Il était resté congelé dans un glacier jusqu'à ce qu'un événement, peut-être le réchauffement global, le ramène au jour, permettant sa découverte, en 1991. Toutes ses possessions avaient été préservées avec lui, offrant aux archéologues un aperçu unique de la technologie de son époque. En lisant l'inventaire de ses objets personnels, Frank avait été frappé par les corrélations entre son propre équipement et celui de l'homme de glace. Leur attirail, à l'un comme à l'autre, était probablement, à très peu de chose près, ce que les hommes emmenaient avec eux dans le froid depuis cinquante mille ans.

L'homme des Alpes était vêtu d'un manteau fait de fourrures assemblées au moyen de coutures très fines, d'une conception et d'un effet similaires à ceux de la veste de duvet que Frank arborait ces temps-ci, et avait à la ceinture un sac assez semblable à la banane de Frank, contenant plusieurs petits outils qui équivalaient à peu près à son couteau suisse. L'arc inachevé et la hache à tête de cuivre (inachevée, elle aussi) de l'homme des Alpes n'avaient pas d'équivalent direct dans le fourniment de Frank, même si la hache ressemblait au piolet qu'il avait dans son abri ; et il avait pris l'habitude d'emporter son biface acheuléen partout avec lui, dans sa banane, quant il ne le tenait pas à la main, juste pour le plaisir de le

toucher. Il pourrait même se révéler utile, en terme de défense personnelle ; il y avait de plus en plus de gens, dans le parc, notamment des petites bandes, qui ne lui disaient rien qui vaille. Sans parler du jaguar.

L'homme des Alpes transportait un sac à dos en bois et en fourrure, d'un design assez similaire à celui du sac à dos en nylon de Frank et contenant des récipients comparables à ceux de camping modernes : un bol en écorce de bouleau conçu pour transporter des braises chaudes et un autre, plus petit, en pierre, conçu pour recevoir des substances inflammables destinées à être allumées en entrechoquant des silex ; tout ça était l'équivalent du briquet de Frank. Ce dernier avait aussi un réchaud Primus, dans sa cabane perchée, une petite chose en acier, à l'air primitif, qui rugissait comme un chalumeau et était presque aussi chaude. L'homme des Alpes aurait adoré ça ! Frank avait même une bouteille à feu qu'il pouvait allumer n'importe où. Le sublime technologique, vraiment, quand il s'agissait de réchauffer une petite cafetière ou un bol de soupe.

L'homme des Alpes trimbalait aussi un bout de marbre blanc circulaire, avec un trou au milieu par lequel passait un anneau de cuir auquel étaient attachées un certain nombre de boucles de cuir, plus petites ; cette espèce de pompon, ou de gland, pour reprendre le terme qu'utilisaient les archéologues, rappelait un peu à Frank une bandoulière de carabine. C'était peut-être le seul objet non utilitaire de l'homme (qui avait quand même aussi la peau tatouée). Le champignon de bouleau qu'il avait dans son sac de ceinture avait peut-être une utilité médicinale, comme l'aspirine de la trousse de toilette de Frank.

Et ainsi de suite, jusqu'en bas de la liste – rien que des objets familiers. Le kit de Frank avait vu le jour plusieurs milliers d'années auparavant. C'était une belle idée, qui le comblait d'aise. Il était un homme des Alpes !

Or donc, lorsqu'il revint à l'aire 21, la fois suivante, il lança aux potes :

— Dites, les gars, si on essayait de s'élever au niveau du paléolithique ? Regardez, je vous ai apporté un rouleau de nylon indéchirable. Surplus de l'armée et de la marine, première classe ! Assorti au camouflage de vos vestes de treillis.

— Yarrr, va t'faire foutre !

— Allez, allez, je vais vous découper une bâche à chacun. Tout le monde, dans le parc, est sous ce truc-là, sauf vous.

— Comment tu l'sais ?

— T'es qui, toi, l'Père Noël ?

— Il le sait parce que c'est lui qui le leur donne à tous, voilà

comment il le sait.

— Ouais, c'est ça. Je suis votre bon Samari… tente.

— Har har har ! Le professeur Samaritente !

Ils continuèrent à caqueter pendant qu'il mesurait des rectangles d'un mètre cinquante par deux mètres cinquante, et les découpait avec les ciseaux de son couteau suisse. Il leur montra comment les fixer au-dessus de leurs abris.

— Être au sec, ça veut dire avoir chaud, vous le savez, ça, les potes.

Une bâche bien attachée était une maison complète en soi, leur dit-il. La passer sur une corde, assez haute pour qu'on puisse s'asseoir d'un côté, peu importait que le reste soit très bas, l'important étant de faire descendre les côtés jusqu'à terre. Plus l'abri serait bas, plus il serait chaud, mais il ne fallait pas qu'il touche le sac de couchage. Et qu'ils trouvent un bout de plastique à mettre sous leur sac de couchage, pour l'amour du ciel !

C'était le genre de travail de campement que Frank adorait ; il se promenait parmi eux alors qu'ils s'activaient, évaluant leurs problèmes et les solutions qu'ils concoctaient pour les contourner. Ils étaient ineptes, mais c'était une aptitude qui s'acquérait. Le camping d'hiver. Peut-être qu'ils n'avaient jamais dormi dehors qu'en été, et que les hivers précédents ils avaient cherché des abris conventionnels. La randonnée en hiver était une affaire très technique – bon, d'une simplicité biblique, tout compte fait ; mais il fallait faire attention aux détails, c'était un truc méticuleux si on voulait que ce soit confortable. Une technique. L'homme des Alpes s'en serait magnifiquement sorti. Mais voilà qu'ils étaient tous propulsés vers les sommets.

Les potes étaient couchés là, à le regarder ou non.

— Faites gaffe, hein ! lança Andy.

Certains allumaient des cigarettes et soufflaient des panaches de fumée dans leur nouvel intérieur, le givrant de grisaille.

— Au premier coup de vent, tout ça va vous tomber dessus, dit Frank à Andy pour l'avertir. Vous devriez attacher l'autre bout à cet arbre, là.

— Ouais ouais.

— Tiens, je vais vous sauver votre cul de flemmard.

Ils éclatèrent tous de rire.

— Voilà qu'il nous sauve, maintenant. J'vous jure !

— Le professeur Pasteur Prêcheur.

— Ben tiens, objecta Frank. Prêtre de l'Église des orteils gelés !

Ça, ça leur plut.

Le temps que toutes les bâches soient fixées, Frank avait les mains rouge et blanc. Il les agita un moment, sentit qu'elles palpitaient, que la vie revenait dedans, et parcourut le décor du regard. On voyait un

autre feu plus bas, vers le zoo.

Il leur souhaita bonne nuit. Ils marmonnèrent des choses. Zeno se fendit d'une tirade :

— Nyaah, tire ton cul d'ici, arrête de nous faire chier avec tes merdes, putain de pervers de la charité ! Tu t'prends pour quoi, tu crois qu't'es de l'Armée de la paix, qu'tu sais c'que tu fais ? Merde alors, avec tout ton bordel, fous l'camp d'là, avec ton cœur saignant !

— De rien, vraiment.

Une autre nuit dans la forêt enneigée, sous la pleine lune : il avait enfin vraiment neigé, et tout était tapissé d'une couche d'une blancheur irréelle. Chaque bosse, chaque creux était soudain défini par la luminosité infiniment ombreuse de la neige. Sur le fond nacré des nuages bas, iridescents, de la moitié du ciel, à l'ouest, les branches et les rameaux étaient tracés à grands coups de pinceau noirs, tranchants. Le vent et même un peu de neige tourbillonnaient, le clair de lune faisait scintiller les flocons comme des particules de mica parmi les étoiles. Le monde, tout vivant. « Le grand jour de l'homme est la naissance de la perception » (emersonfortheday.com, 22 février).

Frank avait sorti ses raquettes et ses bâtons de ski de son casier de stockage d'Arlington, et voguait maintenant par-dessus les congères. Les raquettes étaient la plupart du temps inutiles, mais elles lui évitaient parfois quand même de rester coincé dans les plus gros monticules de neige, alors elles se justifiaient.

Pas besoin d'allumer sa lampe frontale de mineur, ce soir ! La nuit était si claire qu'il aurait pu lire.

Il tomba sur une masse noire, à moitié enterrée dans la neige. Il s'arrêta, redoutant de découvrir un enfant mort de froid, et pensa au joueur d'échecs. Mais quand il s'agenouilla auprès de la forme, il vit que c'était un wombat.

— Et merde !

En fait, il y en avait deux. La mère et un jeune, à ce qu'il semblait. Frank appela la localisation GPS avec son téléphone du FOG, tout en jurant tristement :

— Et merde. Pauvres bêtes.

Apparemment, Nancy avait raison. Il fallait qu'ils rattrapent les animaux sauvages habitués aux pays chauds.

— Ouais, confirma-t-elle quand il l'appela, le lendemain. Il y en a beaucoup qui ne vont pas s'en sortir. Les abris aident un peu, mais il faut vraiment qu'on les récupère.

— Pourvu qu'on y arrive, dit Frank.

Au travail, Frank continuait à abattre les rubriques de sa liste de « choses à faire », qui s'obstinait malgré tout à s'allonger. Lorsqu'il

s'installait à son bureau, après ses séances à l'Optimodal, ses journées étaient principalement consacrées à :

1) l'organisation de petites bourses de recherches exploratoires pour les programmes photovoltaïques présentant les résultats les plus solides. Qui devenaient assez excitants, en fait. Les progrès, dans ce domaine, se mesuraient en termes de coût et d'efficacité : le pourcentage d'énergie photonique frappant la cellule transformée en énergie électrique s'élevait maintenant bien au-dessus de quarante pour cent ; et le prix, qui était tombé en dessous de six *cents* par kilowattheure, était très compétitif par rapport à toutes les autres formes d'énergie. Passer au solaire constituerait un investissement majeur, mais après, les possibilités étaient assez stupéfiantes. L'un des lauréats calculait qu'il serait bientôt possible, théoriquement, d'alimenter tout le pays à partir d'une installation photovoltaïque d'une quinzaine de kilomètres carrés, localisée dans un désert ensoleillé du Sud-Ouest ;

2) rester en contact avec les gens qui fondaient l'équivalent d'un Institut Max Planck à San Diego. Ça avançait bien, et l'institut Scripps pour la conservation des océans, se rendant compte qu'un centre de recherche fédéral sur les problèmes climatiques exigerait très souvent son aide et constituerait une manne financière, avait volé à leur aide, devenant une nouvelle composante du complexe de recherche déjà puissant de l'UCSD. Les anciens locaux de Torrey Pines Generique étaient en cours de rénovation et d'équipement, et beaucoup d'embauches étaient prévues. Les personnes concernées connaissaient déjà l'existence de Yann, de Marta et de leur collègue Eleanor, et préparaient une bourse de salaires et de recherche pour eux, ce qui constituait un deal assez impressionnant en vérité ;

3) s'entretenir avec les gens de la maison pour essayer de gérer le mélodrame de l'ESSPE, qui était déjà un beau bordel. La plate-forme avait été lancée initialement sous forme d'une étude de l'Académie nationale des sciences, mais le lien avec la NSF était bien connu. Les organisations scientifiques s'étaient penchées sur cette affaire de « plate-forme politico-scientifique » – était-ce possible ou non, une bonne idée ou non, dangereux ou non, pour la science ou pour la société ? – et des articles de fond étaient parus dans la presse. Certains des suspects habituels du monde scientifique avaient rapidement nié toute connaissance d'un tel programme, qu'ils accusaient d'être non scientifique et inapproprié ; pendant que d'autres avaient étonné Frank en saluant l'entreprise et en suggérant des additions et des modifications. Les attaques au Congrès et dans la presse étaient banales, et traduisaient parfois le genre de rage écumante symptomatique des réactions basées sur la peur. Phil Chase avait immédiatement adopté la plate-forme, dans laquelle il voyait une

version basée sur la science de ce qu'il prônait depuis des années. Et comme il faisait manifestement la course en tête pour l'investiture démocrate, dépassant de la tête et des épaules une meute fatiguée de concurrents indistincts, même en additionnant toutes leurs propositions, Frank avait l'impression que ça constituait une convergence intéressante de forces politiques ;

4) s'intéresser à une nouvelle analyse de l'étude Sekercioglu, selon laquelle l'extinction des espèces d'oiseaux à laquelle ils assistaient maintenant sur tous les continents, et qui concernerait jusqu'à deux mille espèces au cours du siècle, ouvrirait dans les fonctions écologiques des brèches tellement énormes que des biomes entiers risquaient de s'effondrer. Des processus comme la pollinisation et la dispersion des graines, la prédation et la fertilisation, étaient menacés. Au début, ça paraissait bizarre de considérer les oiseaux comme cruciaux ; d'un autre côté, ils constituaient des maillons tellement anciens du système… Et puis Frank se mit à réfléchir aux algorithmes utilisés dans les études sur la biodiversité, une plongée bienvenue dans les maths et la théorie – et tant pis si les corridors dans la théorie du réseau d'habitat ne ressemblaient pas tout à fait aux radicelles du Snowdrift, dans la version du jeu où les toujours généreux s'en sortaient mieux ;

5) creuser le sujet des métaux amorphes ou vitreux, et en particulier de l'acier amorphe, produit par une nouvelle méthode qui mélangeait les structures atomiques du métal grâce à un apport d'yttrium, de chrome et de bore, créant un « acier vitreux » plus solide, non magnétique et moins corrosif. La Navy était intéressée et songeait à en faire des coques de navire, et les spécialistes des matériaux avec lesquels Frank travaillait semblaient penser que ça pourrait contribuer à l'amélioration de machines à l'épreuve de l'océan, et permettre la mise en œuvre de méthodes pratiques de prélèvement d'énergie à partir de l'eau de mer ;

6) parler au général Wracke, par téléphone, des capacités d'extraction et de transport du sel de la civilisation moderne. Wracke était optimiste ; les quantités évoquées n'étaient pas complètement en dehors des limites de l'épure, par comparaison avec les volumes de pétrole qui transitaient autour du globe, et la flotte de pétroliers comprenait un pourcentage de bâtiments à simple coque qui avaient fait leur temps et devaient être remplacés. Quant à la quantité de sel disponible, ils enquêtaient encore, mais comme disait le général : « Ce n'est pas le sel qui manque sur cette planète ! »

Quant à l'argent, c'était une autre paire de manches. Wracke raconta à Frank que le Pentagone s'était récemment fait taper sur les doigts par le Congrès, pour sa sale habitude de planquer des fonds à la clôture des années budgétaires, et d'utiliser cette cagnotte à des fins

personnelles, en la rebaptisant « fonds reprogrammables ». Le Congrès n'était pas d'accord, et n'importe quel projet un peu ambitieux recevrait probablement un financement conventionnel.

— Est-ce que ça vous paraît devoir coûter cher ? demanda Frank.

— Ça dépend de ce qu'on entend par « cher ». Disons des milliards de dollars.

— Vous pourriez être plus précis ?

— Je vous recontacterai à ce sujet.

— Merci. Oh, je change de sujet : le Pentagone a-t-il son propre service de renseignements ?

Wracke éclata de rire.

— C'est une question piège ?

— Non. Comment voudriez-vous que ça en soit une ?

— C'est à la CIA qu'il faudrait poser la question. Mais oui, évidemment. Quand les autres agences de renseignements de cette ville nous ont si salement laissés tomber, nous avons été pratiquement obligés d'en mettre une sur pied, pour obtenir des informations. C'était nous qui nous faisions tuer, vous comprenez. Alors il y a la Strategy Support Branch, et il y a une unité de collecte de renseignements publiquement reconnue. Il y a parfois un peu plus de parties de bras de fer que dans les autres agences, mais la collecte de renseignements est leur boulot. Pourquoi ? Il y a un groupe climatique secret qui vous fait des histoires ? De l'ensemencement de nuages clandestins ?

— Non, non. Je me posais juste la question. Merci. On se revoit à la prochaine réunion.

— J'ai hâte d'y être. Vous vous en sortez bien, les gars.

Pendant ces quelques semaines, en plus de tout le reste, Frank s'efforça de retrouver Chessman. Il centra ses recherches sur Dupont Circle, qui était l'épicentre des parties d'échecs en plein air de la ville : les amateurs d'échecs convergeaient là d'un peu partout et se dispersaient ensuite dans les onze rues qui partaient de la place. Se renseigner sur un gamin noir revenait à interroger les gens sur plus de la moitié de la population des joueurs d'échecs, et personne n'appréciait une question aussi vague. En outre, ses motifs paraissaient plutôt douteux. Alors, au bout d'un moment, au lieu de poser des questions, Frank se contenta de se balader en ouvrant les yeux. Il jouait, perdait et repartait, suivait les parties des autres, remarquait les nouveaux petits abris plus ou moins adaptés à l'hiver qui poussaient comme des champignons, un peu partout.

Il y en avait beaucoup dans Cleveland Park, surtout en lisière des bâtiments détériorés par l'inondation et abandonnés. Le groupe de Spencer, apparemment, mais aussi d'autres, moins organisés et moins

débrouillards. Il semblait, d'après ses observations, que la population de sans-abri au nord-ouest devait à elle seule se monter à plusieurs milliers de têtes. Les abris officiels et les articles de journaux donnaient des chiffres du même ordre. Entre les parcs de la Klingle Valley et de Melvin Hazen, deux petites ravines tributaires qui tombaient dans le Rock Creek, il y avait beaucoup de maisons abandonnées. Si elles n'avaient pas été brûlées – et même si elles l'avaient été –, elles étaient probablement squattées.

Du coup, le quartier était très tranquille ; personne ne tenait à attirer l'attention de la police. Frank évita soigneusement toutes les fenêtres éclairées, par principe et comme tout le monde, à ce qu'il semblait. Les bons protocoles d'évitement faisaient les bons voisins. Chessman pouvait être réfugié dans une de ces tanières, mais si tel était le cas, ce n'était pas en frappant aux portes ou en regardant par les fenêtres que Frank le trouverait.

Et il doutait que le gamin soit là, de toute façon. Chessman avait une saine propension pour la vie au grand air.

Cela étant dit, où était-il ?

Puis Frank se heurta à Cutter, sur Connecticut, et une synapse relia deux éléments de son esprit fragmenté.

— Cutter, tu sais où est passé Chessman ?

— Tiens, non, il y a un moment que je ne l'ai pas vu. Sais pas ce qu'il est devenu.

— Tu vois quelqu'un qui pourrait être au courant ?

— Je ne sais pas. Peut-être Byron. Il jouait aux échecs avec lui. Je vais me renseigner.

— Merci. J'apprécierais. Au fait, tu connais son vrai nom ?

— Non. Je l'ai jamais entendu appeler autrement que Chessman.

Hors du parc proprement dit, la forêt paraissait maintenant revenue à l'état sauvage. La plupart des signes de présence humaine qui n'avaient pas été emportés par l'inondation disparaissaient sous la neige ou la végétation. C'était un monde en soi. La seule touche d'humanité était la lumière d'un feu, au loin. Une sorte de Mirkwood, ou de forêt primitive, où chaque arbre était Yggdrasil[18], et Frank l'Homme Vert. Rencontrer une structure, maintenant, c'était tomber sur des ruines. L'amphithéâtre Carter Barron et les énormes ponts au sud du zoo semblaient avoir été construits par les Incas, ou être des vestiges de l'Atlantide.

Contrairement aux maisons squattées, il pouvait enquêter autour des feux de camp du parc. Il pouvait s'approcher subrepticement, pour les observer, essayer de voir si l'un des petits visages éclairés par le feu lui disait quelque chose. Une traque en bonne et due forme. Rôder autour des arbres, par-dessus les souches déracinées par l'inondation,

maintenant flanquées de congères. La pluie avait durci la neige. Quand il marchait sur la croûte, ça faisait distinctement un bruit d'écrasement. Il fallait avancer comme sur des œufs, en laissant porter son poids sur le pied arrière jusqu'à ce que le suivant soit bien calé. Le temps que l'esprit du tigre vienne sur le devant. Quelqu'un disait avoir vu le jaguar, à l'est du parc.

Une fois, il tomba sur un homme seul, manifestement malade. Il grelottait de froid devant un petit brasero fumant. Il le secoua, lui suggéra d'aller dans l'un des abris de Connecticut Avenue, ou aux urgences de l'hôpital universitaire. Mais le vieux lui tourna obstinément le dos, un peu désorienté, peut-être ivre, mais peut-être vraiment malade. Frank dut se contenter d'appeler le 911, de donner ses coordonnées GPS et d'attendre qu'une équipe des services sociaux vienne s'occuper de lui. Même pour une personne en bonne santé, vivre dans la rue était une épreuve, alors pour un malade, c'était la détresse. Les infirmiers finirent par le mettre sur un brancard et l'emporter. Le lendemain soir, au cours de sa ronde, Frank repassa par là pour voir si l'homme était revenu. Il n'y avait personne et le feu était éteint.

Et toujours pas de signe de Chessman. Plus ça allait et moins il paraissait vraisemblable qu'il le revoie jamais. Il avait dû s'installer dans une autre partie de la ville, ou même quitter complètement Washington.

Un soir, avant de remonter dans son arbre, Frank se promena sous la lune. Le vent du nord, soutenu, secouait les branches dans tous les sens, un glorieux méli-mélo de lignes noires sur le fond de ciel gris. Lorsqu'il repartit vers sa cabane, il avait l'impression que le vent lui soufflait son air au fond des poumons. Que le monde semblait grand quand la lune brillait sur la neige.

Et puis, en arrivant au promontoire, près de l'aire 21, il vit autour de son feu des silhouettes qui criaient et se battaient furieusement.

— Hé ! s'écria-t-il, tout en dévalant furieusement la pente.

Quelque chose tomba dans le feu et fit jaillir une gerbe d'étincelles. Frank vit une forme balancer quelque chose pour atteindre l'un des potes à terre. Il se mit à hurler et plongea à travers les derniers arbres, en tirant son biface de son sac de ceinture. C'est alors que l'homme leva les yeux et Frank reconnut le dingue qui l'avait pourchassé, une fois, sur la route 66, avec son pick-up. En hurlant de plus belle, il bondit, les pieds en avant, et atteignit le type juste au-dessus des genoux. Il tomba comme une quille, et Frank se jeta sur lui, son biface à la main, prêt à frapper. Puis l'homme roula sur le côté et Frank vit que ce n'était pas le conducteur du pick-up. Il lui ressemblait, c'était tout. Mais Frank était maintenant à terre.

À quatre pattes, sur les genoux et les coudes, les mains sur la figure pour essayer sans succès d'étancher le sang qui coulait de son nez, jaillissant de ses deux narines. Il l'avalait aussi vite qu'il pouvait pour ne pas s'étouffer. Il ne savait pas ce qui l'avait frappé. Il ne sentait rien, il voyait juste son sang couler, former une mare noire par terre, en dessous de lui. Il entendit des voix, mais elles avaient l'air lointaines.

Non, se dit-il. Ne meurs pas.

Charlie fut tiré d'un rêve dans lequel il protestait :

— Je ne peux pas le faire, je ne peux pas…

Et c'est ainsi que ses premiers mots, au téléphone, retentirent comme une objection :

— Hein ? Quoi ? Quoi ?

— Charlie, c'est Diane Chang.

Charlie vit à son réveil qu'il était quatre heures et demie du matin, et les battements de son cœur s'accélérèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je viens d'avoir un appel de l'hôpital universitaire. Frank Vanderwal a été admis aux urgences il y a trois heures, avec une blessure à la tête.

— Quoi ? C'est grave ? Il va bien ?

— Oui, mais il est très choqué. Il a le nez cassé, et il a perdu pas mal de sang. Je vais y aller, tout de suite, je m'apprêtais à aller au travail, de toute façon, mais il va me falloir un moment pour arriver à l'hôpital, et je me suis souvenue que vous habitez à côté, et que vous connaissez Frank, Anna et vous. Vous étiez le deuxième numéro sur sa liste de gens à prévenir. Alors je me suis dit que vous pourriez peut-être y passer…

— Bien sûr, répondit Charlie. Je peux y être dans un quart d'heure.

Anna se redressa à côté de lui et demanda :

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Frank Vanderwal. Il a été blessé. Ça ira, mais il est à l'hôpital. Diane a pensé… tiens, je te la passe.

Il lui colla le téléphone dans les mains et se leva pour s'habiller. Lorsqu'il fut prêt à partir, Anna était encore au téléphone avec Diane. Il lui déposa un baiser sur le haut de la tête et sortit.

Il conduisit vite dans les rues pratiquement désertes. À l'accueil des urgences, les tubes fluorescents bourdonnaient. Les infirmières vaquaient à leurs occupations avec efficacité mais sans précipitation. La nuit serait encore longue. Elles traitèrent Charlie avec désinvolture ; des gens arrivaient, comme ça, tout le temps. Finalement, l'une d'elles le conduisit par un couloir au sol de ciment vers une alcôve fermée par un rideau.

Frank était allongé là, pâle dans une tenue d'hôpital blanche, des fils et des tubes partout. Il était sous perfusion. Ses yeux noirs surmontaient un nez rouge, enflé, et sa lèvre supérieure disparaissait presque complètement sous un pansement.

— Salut, Frank.

— Salut, Charlie.

Il n'avait pas l'air surpris de le voir. Une lueur, au fond de ses yeux noirs, donnait l'impression que rien ne pourrait plus jamais le surprendre.

— Alors, il paraît que tu as le nez cassé, et que tu es commotionné.

— Oui. Ça doit être vrai.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai essayé de m'interposer dans une bagarre.

— Seigneur ! Où est-ce que ça s'est passé ?

— Dans le Rock Creek Park.

— Ah bon ? Tu étais là-bas pour retrouver les animaux du zoo ? Enfin, laisse tomber, ajouta Frank en fronçant les sourcils. C'est sans importance.

— Non. Enfin, si, j'étais bien là-bas. J'y passe pas mal de temps, en ce moment. Ils essaient de recapturer les animaux sauvages, et ils n'ont pas tous de collier émetteur.

— Alors tu étais là-bas en pleine nuit.

— Oui. Il y a beaucoup d'animaux qui sortent la nuit.

— Je vois. Eh ben… Et qu'est-ce qui t'a frappé ?

— Je ne sais pas.

— C'est quoi, la dernière chose dont tu te souviens ?

— Euh… voyons, j'ai vu une bagarre. Des gens que je connaissais étaient attaqués. Je me suis précipité pour leur prêter main forte, et j'ai pris un coup.

— Enfin, ne t'en fais pas pour ça, coupa Charlie, voyant que se concentrer était pénible à Frank. Ne t'inquiète pas. Ce qui est clair, c'est que tu as pris un sacré coup.

— Oui.

— Tu as mal ? Ça a l'air terrible.

— Je ne sens rien du tout. J'ai du mal à respirer, c'est tout. Ça a saigné longtemps. Ça saigne encore un peu à l'intérieur.

— Eh ben…

Charlie tira une chaise à côté du lit et s'assit.

Au bout d'un moment, une autre infirmière passa, jeta un coup d'œil au moniteur et demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Bizarre. J'ai une commotion ?

— Oui, je vous l'ai dit.

— C'est tout ?

— Le nez cassé. L'os du maxillaire cassé, mais pas déplacé. Des entailles et des hématomes. Le docteur vous a un peu recousu l'intérieur de la bouche – oui, là, à l'intérieur de la lèvre supérieure. Quand l'effet de l'anesthésie va se dissiper, vous risquez de sentir une légère douleur. Désolée. On vous a fait une transfusion, et votre tension est… voyons, bonne. Vous avez pris un sacré coup, là-bas.

— Oui.

L'infirmière repartit. Les deux hommes restèrent assis sous les tubes fluorescents, entre les machines qui cliquetaient. Charlie suivait les pulsations cardiaques de Frank sur le moniteur. Son cœur battait vite.

— Alors, tu vas au Rock Creek Park, la nuit ?

— Des fois.

— Mais ce n'est pas dangereux ?

Frank haussa les épaules.

— Je pensais que non. Beaucoup d'animaux sont des nocturnes.

— Oui.

Charlie ne savait pas quoi dire. Il se rendit compte qu'il ne connaissait pas Frank si bien que ça ; il ne l'avait rencontré que lors de quelques soirées, en fait. À part le voyage au Khembalung, et là, ils avaient été très occupés. Anna avait le chic pour collectionner les types bizarres. Elle aimait bien Frank, non sans une espèce d'exaspération, mais il l'amusait. Et Nick adorait faire ce truc du zoo avec lui.

Et puis il s'endormit. Charlie le regarda respirer par la bouche. Drôle de voir un personnage tellement distant et renfermé dans un tel état de vulnérabilité.

Diane arriva, et puis Anna appela pour prendre des nouvelles de Frank tout en préparant Nick pour l'école. Frank se réveilla et Charlie lui tendit son téléphone. Il avait l'air légèrement embarrassé, maintenant, et plus réveillé, en tout cas.

— J'ai pris un coup sur le pif, dit-il à Anna, tandis que Diane attirait Charlie dans le hall. Je ne me souviens pas de grand-chose…

— Écoutez, dit Diane, Frank n'avait sur lui qu'un permis de conduire et une carte de la NSF, tous deux à une ancienne adresse. Vous savez où il habite, maintenant ?

Charlie secoua la tête.

— Il m'a dit qu'il avait trouvé à se loger près de chez vous, reprit Diane.

— Oui… Enfin, c'est-à-dire qu'il est venu dîner chez nous, une ou deux fois, et je pense l'avoir entendu dire qu'il était du côté de Cleveland Park, mais je ne suis pas sûr.

Frank parlait peu de lui, maintenant qu'il y réfléchissait. Charlie

regarda Diane, haussa les épaules ; elle fronça les sourcils et le laissa retourner auprès de Frank.

Celui-ci lui rendit son téléphone portable. Anna lui demanda de rentrer à la maison et de surveiller Joe, pour qu'elle puisse passer à l'hôpital.

— Bien sûr. Mais je ne pense pas qu'ils vont le garder très longtemps.

— Tant mieux ! Je pourrai peut-être le ramener chez lui, alors.

Ce que Charlie annonça à Frank :

— Anna dit qu'elle va passer et qu'elle pourra te ramener en voiture quand on te laissera sortir.

Frank hocha la tête.

— Il faut que je récupère mon van. Elle pourrait m'y conduire, répondit-il avec un léger hochement de tête, avant de froncer les sourcils, brusquement.

— C'est bien. On va s'occuper de ça. Mais je me demande si c'est bien que tu conduises tout de suite.

— Mais oui. Je n'ai qu'un nez cassé. Et il faut que je récupère mon van.

Charlie et Diane échangèrent un regard.

— Tu sais, dit Charlie d'une voix hésitante, on vit tout près d'ici, peut-être qu'on pourrait t'aider à rapprocher ton van de chez nous, et tu habiterais là jusqu'à ce que tu te sentes assez bien pour rentrer chez toi.

— Je n'ai vraiment pas mal. Enfin, d'accord, dit-il, comme après réflexion. Merci. Ce serait bien.

Frank fut autorisé à sortir l'après-midi même. Anna était passée le voir avant de repartir travailler, et Charlie était revenu avec Joe. Avant de sortir récupérer sa voiture, Charlie passa au bureau des admissions.

— Je le ramène chez lui. Il vous a donné son adresse personnelle ?

— 4201, Wilson Boulevard.

C'était l'adresse de la NSF.

Charlie y réfléchit en conduisant Frank chez eux.

— Je peux te déposer chez toi, si tu préfères, dit-il.

— Non, non, je t'assure. Je préfères que tu me raccompagnes à mon van pour que je puisse le ramener.

— Ça ne presse pas. Il faut d'abord qu'on te donne à manger.

— C'est sûr, répondit Frank. Mais je voudrais récupérer mon van avant qu'il ne se retrouve à la fourrière. C'est ce soir qu'il faut dégager la rue pour la voirie.

— Je vois.

Comment se fait-il que tu saches ça ? se demanda Charlie, qui ne dit mot.

— Bon, on ira le récupérer tout de suite après dîner. Il ne devrait pas être tard.

Les enfants Quibler accueillirent Frank en fanfare, s'extasiant devant son nez rouge bulbeux et ses yeux au beurre noir. Anna alla chercher un dîner tout prêt au deli iranien, de l'autre côté de la rue, et au bout d'un moment, Drepung, qui avait appris la nouvelle, passa. Lui aussi s'extasia devant l'aspect de Frank, tout en faisant un sort aux plats tout prêts. Frank n'avait pas mangé grand-chose.

Dans la cuisine, Charlie parla à Drepung du mystère de l'habitation de Frank.

— Même Diane Chang ne sait pas où il habite. Je me demande maintenant s'il n'habite pas à l'arrière de son van. Il l'a acheté juste après avoir quitté son appartement, en Virginie. Et il sait quel soir de la semaine ils nettoient la rue où il est garé.

— Hmm, fit Drepung. Non, je ne connais pas sa situation.

À la table du dîner, Drepung dit à Frank :

— Je sais que vous venez de San Diego, et je ne pense pas que vous ayez de la famille dans la région. Je me demandais si, pendant votre convalescence, vous ne voudriez pas vous installer avec nous, à la maison de l'ambassade.

— Mais vous avez tous ces réfugiés de l'île !

— Oui, bien sûr, mais il y a un deuxième lit dans la chambre de Rudra Cakrin, vous voyez. Personne n'en veut. Et il apprend l'anglais, maintenant, comme vous savez, alors…

— Je croyais qu'il avait un professeur.

— Oui, mais il lui en faudrait un nouveau.

Frank se fendit d'un minuscule sourire.

— Il en a encore viré un, c'est ça ?

— Oui. Il n'est pas très bon élève. Mais avec vous, ce sera différent. Et un jour, vous m'avez dit que ça vous intéresserait d'apprendre le tibétain, vous vous souvenez ? Alors vous pourriez vous enseigner mutuellement. Ça nous aiderait. On aurait bien besoin d'aide, en ce moment.

— Merci. C'est très gentil de votre part.

Frank baissa les yeux, hocha la tête sans rien exprimer. Charlie eut l'impression qu'il était encore choqué. Et il devait avoir un mal de tête à tout casser. Drepung alla dans la cuisine faire chauffer l'eau pour le thé.

— Pas du thé tibétain, promis ! Une bonne infusion contre le mal de tête.

— D'accord, dit Frank. Merci. Mais je n'ai pas vraiment mal à la tête. J'ai juste le nez complètement insensibilisé.

7

Vague de froid

Le temps se dégrada encore. Voici ce que l'on constata au mois de janvier de la nouvelle année :

Température la plus élevée à Londres pour la semaine du 10 janvier : -32°. À Lisbonne, la température chuta de trente degrés en sept minutes. De la neige à San Diego et à Miami. Le port de New York pris par la glace, si bien que les camions pouvaient le traverser. Île de la Réunion : six mètres de pluie en dix jours. Dans le Montana, la température chuta de cinquante-cinq degrés en vingt-quatre heures, atteignant -48°. Dans le Dakota du Sud, la température grimpa de plus de trente degrés en deux minutes. Sur la grande île de Hawaii, trente centimètres de pluie en une heure. À Buffalo, dans l'État de New York, des congères de neuf mètres, la neige venant du lac Érié, gelé, portée par des vents soufflant à cent kilomètres/heure. Des rennes franchirent les barrières du zoo et retournèrent à la vie sauvage. Sur la péninsule olympique de Washington, un coup de vent déracina les arbres des forêts à raison de trente-cinq mille mètres carrés de bois de construction.

Lors d'une tempête en mer du Nord similaire à celle de 1953, les terres furent inondées jusqu'à quarante-cinq kilomètres à l'intérieur des terres, ce qui provoqua la mort de quatre cents personnes.

Février fut encore pire. On constata :

Une tempête en Nouvelle-Angleterre avec des vents à cent cinquante kilomètres/heure. À Waterloo, dans l'Iowa, la température tomba en dessous de -18° pendant seize jours d'affilée. Dix-huit centimètres de neige à San Francisco. Les Grands Lacs pris par la glace sur la totalité de leur surface. À Los Angeles, la circulation bloquée par la neige. Le Mississippi pris par les glaces à La Nouvelle-Orléans. -54° dans le Montana. Des vents à cent soixante kilomètres/heure à Sydney, en Australie. Le 4 février, cent quatre-vingts tornades répertoriées, mille deux cents morts ; l'événement fut baptisé « Enigma ».

Un système de basse pression connaissant une intensification extrêmement rapide, de l'espèce dite « bombogenèse », provoqua la chute d'un mètre quatre-vingts de neige en une journée dans le Maine. La marée de tempête monta de trois mètres soixante-dix. À la Réunion, un mètre quatre-vingt-cinq de pluie en vingt-quatre heures. Des vents à cent quatre-vingts kilomètres/heure dans l'Utah. Les crues du Rhin provoquèrent soixante milliards de dollars de dégâts. Une tempête de grêle, dans

l'Alberta, tua trente-six mille canards.

Un derecho – une tempête complexe avec des vents soufflant en tornade – frappa Paris et l'Île-de-France : vingt milliards de dollars de dégâts. Une tempête avec des vents à deux cent quarante kilomètres/heure balaya Oslo. Une tornade emporta deux tigres du Bengale d'un zoo de Madison, dans le Wisconsin. Des milliers de poissons tombèrent du ciel lors d'une tempête à Yarmouth, en Angleterre.

Les vents à deux cent soixante-cinq kilomètres/heure définissent une tempête de force 5 ; il y en avait eu trois dans l'histoire des États-Unis. Ce mois-là, deux tempêtes de ce genre frappèrent l'Europe, en Écosse et au Portugal.

Et ils n'en étaient qu'à la mi-février. Le tour de Washington n'allait pas tarder.

En 1815, pendant l'« Année sans été » qui avait suivi l'éruption du Tambora, la température mondiale avait chuté de vingt degrés en moyenne.

Dès qu'il eut l'impression de pouvoir donner à nouveau l'apparence de la normalité, Frank remercia les Quibler de leur hospitalité et prit congé. Il lui sembla qu'ils le regardaient bizarrement, et force lui était de reconnaître qu'il n'était pas en mesure de prétendre que tout allait bien. En réalité, il se sentait assez bizarre.

Mais il n'avait pas envie de leur dire ça. Ni qu'il n'avait nulle part où aller. Alors, planté là, dans leur entrée, il leur répéta que tout allait bien. Il ne lui échappait pas qu'Anna et Charlie échangeaient des coups d'œil. Mais c'étaient ses oignons, en fin de compte. Alors Charlie le conduisit à son van, et après une dernière salve d'effusions chaleureuses, il se retrouva seul.

Seul au volant, dans Washington. Comme la nuit où il avait perdu son appartement. Là non plus, il ne savait pas très bien quoi faire. Il conduisait sans but, et sans l'avoir vraiment décidé il se retrouva du côté du Rock Creek Park.

Il ne sentait plus son nez et tout ce qui se trouvait derrière, comme si on lui avait fait une injection de novocaïne. Il devait respirer par la bouche. Le monde avait un goût de sang. Tout, derrière le pare-brise, était légèrement embrumé, légèrement distant, comme vu par le mauvais bout d'un télescope.

Il ne voyait pas très bien où aller. Il arrivait à imaginer un certain nombre d'options, mais aucune ne paraissait tout à fait coller. Retrouver son arbre ? Conduire jusqu'au sous-sol de la NSF ? Essayer de trouver une chambre ? Retourner aux urgences ?

Il ne sentait pas ce qui était le mieux. Comme la zone derrière son nez, son instinct était engourdi.

L'idée lui traversa l'esprit qu'il avait peut-être reçu un coup assez fort pour endommager sa pensée. Il se cramponna au volant alors que son pouls s'accélérait.

Les battements de son cœur reprirent un rythme plus normal. Fais quelque chose. N'importe quoi, mais quelque chose. Fais ce qu'il y a de plus facile. De plus adaptatif.

Il resta assis là, jusqu'à ce qu'il ait trop froid. Pour se tenir chaud par une nuit pareille, il devrait soit rouler le chauffage à fond, soit

marcher vigoureusement, soit se glisser dans le sac de couchage qu'il avait à l'arrière de son van, soit encore grimper dans son arbre et se fourrer dans le sac de couchage, plus chaud encore, qui s'y trouvait. Bref, il avait le choix, alors…

Un autre moment avait passé. Trop frigorifié pour rester plus longtemps ainsi, il ouvrit sa portière et descendit.

Le choc instantané de l'air glacé. Fouiller à l'arrière de son van et mettre son pantalon coupe-vent, ses guêtres, ses gants de ski. Ses raquettes et ses bâtons de ski sous un bras, et hop, dans la nuit.

Personne dehors, par un froid pareil. À la lisière du parc, il s'arrêta pour mettre ses raquettes, boucla les fermetures, et crunch, crunch sur la neige durcie, où il enfonçait. Les raquettes étaient une bonne idée. Il n'aurait jamais réussi à avancer sans. Note à lui-même : en cas de doute, passer à l'action, point final. Essayer quelque chose et observer le résultat ; l'algorithme de décision satisfaisante. La plupart du temps, le premier choix, fait par l'inconscient, était le meilleur. C'était prouvé par l'expérience.

Dehors et en vadrouille, sous les étoiles. Le vent du nord était plus violent dans le bassin hydrographique du Rock Creek. Il dévalait rageusement le grand entonnoir et faisait craquer les branches gelées un peu partout. Des claquements comme des coups de feu dans le rugissement continu du vent furieux.

Il n'y avait personne dehors, pas un feu, pas un animal, aucune silhouette noire se découpant au loin sur la blancheur de la neige. Il marchait dans le froid comme s'il était le dernier homme sur Terre. Abandonné sur une planète de forêts que tous ses habitants avaient désertée. Comme dans un rêve, quand ça devient trop étrange : on sait qu'on va se réveiller, et on découvre qu'on est déjà réveillé – et après ?

Après, on sait qu'on est en vie. On se retrouve sur le côté de la colline exposé au vent.

Retour à l'aire 21. Pile à l'endroit où il s'était fait tabasser, ce qui n'était peut-être pas très malin. Il en fit un peu le tour d'en haut, pour s'assurer que l'endroit était bien désert. Personne. Imaginez que vous ayez un monde, et qu'une nuit, en rentrant chez vous, vous découvriez qu'il a disparu ? Ça arrivait parfois, à certaines personnes.

Il se traîna jusqu'aux tables de pique-nique, s'assit à l'une d'elles, déboucla ses raquettes. Regarda autour de lui. Sleepy Hollow, la combe endormie, était vide, une tranchée enneigée, pas très ragoûtante, avec ses parois de boue noire, ses pauvres petits abris tous aplatis. Les tables nues. Le feu éteint. Des cendres et du charbon de bois, saupoudrés de neige.

Étrange vision.

Voyons… Il venait du zoo quand il avait couru vers eux, assommé

l'un des agresseurs. Marrant comme son visage en lame de couteau et sa moustache l'avaient trompé, renvoyé à un trauma plus ancien. Enfin, l'espace d'une seconde. La reconnaissance faciale, encore une faculté inconsciente, rapide et puissante.

Donc… Il devait être… à peu près là, quand il avait été estourbi.

Il alla se planter à cet endroit. Apparemment, il était faux que la mémoire ne retenait rien après un choc de ce genre ; en réalité, il se souvenait de beaucoup de détails. Le moment de reconnaissance ; et puis quelque chose qui se balançait, sur sa gauche. Un flou rapide. Une batte de base-ball, une branche, peut-être un bout de bois… Aïe. Il effleura son nez engourdi, par sympathie.

Après ce moment, il y avait au moins quelques secondes dont il ne gardait absolument aucun souvenir. Il ne se rappelait pas l'impact (sauf que si, dans son nez, en quelque sorte ; une impression), ne se rappelait pas être tombé par terre. Il avait dû tendre les mains pour amortir sa chute ; il avait le poignet gauche endolori, et son premier souvenir conscient, c'est qu'il était à genoux et voyait son nez pisser le sang comme une fontaine. Il avait essayé de retenir le flot noir avec ses mains ; pas de l'interrompre, juste de l'intercepter. Impossible que tant de sang puisse couler entre ses mains, par terre, au fond de sa bouche et dans sa gorge. Alors, avaler convulsivement. Et puis se palper le nez, appréhendant de sentir la forme que ses doigts allaient trouver ; constater qu'il ne sentait rien, mais que l'organe devait occuper à peu près le même volume qu'avant. Bizarre de sentir son propre nez comme si c'était celui d'un autre. Ses doigts lui disaient qu'il tâtait sa chair, mais son visage ne le confirmait pas.

Très bizarre. Et il était là. De retour sur place, quelques jours plus tard…

Il s'accroupit, regarda autour de lui. Se mit à quatre pattes, dans la position où il avait regardé son nez pisser le sang. Ça suintait encore un peu.

Un goût métallique. Pendant une seconde, lors du flux prodigieux, il s'était demandé s'il allait se vider de son sang et mourir. Et de fait, il y avait une grande tache noire par terre.

Alors il se tortilla lentement d'un côté, puis de l'autre, comme pour ramener davantage de souvenirs à la surface. Il enleva un de ses gants, prit son petit porte-clés lumineux dans sa poche. Si ténu que soit le pinceau lumineux, la nuit en parut d'autant plus noire.

Là. Sur la pente, à droite, à moitié enfoui dans la neige. Il poussa un cri et bondit, s'en empara et le secoua dans le vent. Son biface acheuléen.

Il le regarda, là, dans sa paume. Il l'avait parfaitement en main. De loin, il ressemblait à toutes les pierres de quartzite qui jonchaient le Rock Creek. Il était probable que personne n'aurait jamais vu la

différence. Mais quand il le prenait, sa forme s'imposait comme une évidence. Un biface taillé. Frank frappa le plus proche tronc d'arbre, de toutes ses forces. *Thunk thunk thunk thunk*. Une sacrée arme.

Il le remit dans la poche de sa veste, où il se cala agréablement contre son flanc.

Il s'engagea à travers les arbres, sous les branches noires, leurs oscillations visibles dans les schémas d'occlusion des étoiles. Le vent du nord se déversait en lui. Claquement et crissement de ses raquettes sur la neige. Il dormit dans son van.

Il dut évidemment expliquer à des tas de gens ce qui lui était arrivé. Diane, bien sûr, l'avait vu à l'hôpital.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle en le croisant à l'Optimodal, le lendemain matin.

— Je me demande si je n'ai pas un nerf écrasé.

— Je vois où la peau a été fendue, dit-elle en hochant la tête. Le nez cassé, c'est ça ?

— Oui. Et le maxillaire. Il n'y a rien à faire. Il faut attendre que ça passe, c'est tout.

Elle posa la main sur son bras.

— Mon fils s'est cassé le nez, une fois. Le problème, c'est que le cartilage se ressoude selon des angles nouveaux, et ça pourrait vous gêner pour respirer.

— Oh, génial. Je déteste être obligé de respirer par la bouche quand j'ai un rhume.

— Ils pourraient vous arranger ça, si nécessaire. Enfin, ç'aurait pu être pire. Imaginez que vous ayez pris le coup un peu plus haut, ou plus bas…

— Ou les deux.

— Exact. Vous auriez pu vous faire tuer. Alors, je suppose que votre nez a rempli le même rôle que l'airbag d'une voiture.

— Ha ha. Ne me faites pas rire, ou je vais vous saigner dessus.

Il prit sa lèvre supérieure entre son pouce et son index en gloussant, et la maintint pour empêcher la plaie de se rouvrir. Ça lui faisait comme une sorte de bec de lièvre.

— Votre pauvre lèvre. Elle dépasse presque autant que votre nez. On dirait les espions dans *Spy versus Spy*…

— Ne me faites pas rire !

— D'accord, j'arrête, dit-elle avec un sourire.

Dans son bureau, une vingtaine de minutes plus tard, il se prit lui aussi à sourire, en repensant à Diane. Mais il dut maintenir sa lèvre supérieure avec ses doigts.

L'estime qu'il avait pour Diane ne fit que croître et embellir en

proportion des réactions que lui valait sa blessure. Exagérément compatissantes, amusées, indifférentes, exagérées – toutes nulles, de différentes façons. Alors Frank limitait les échanges. Les joggeurs du midi étaient cool, et Frank leur en dit un peu plus sur ce qui lui était arrivé. De même avec les joueurs de frisbee, qui hochèrent la tête plutôt tristement en l'écoutant. Il y avait eu quelques incidents du même genre que la bagarre à laquelle Frank s'était trouvé mêlé, lui dit Spencer, des vols, des agressions, des invasions du site. Pendant un moment, ça avait été vraiment terrible. Et puis, alors que la nouvelle de ces attaques se répandait et que le froid empirait, beaucoup de gens avaient déserté le parc, et les incidents s'étaient faits moins nombreux. Mais ils n'avaient pas complètement cessé, et les joueurs de frisbee disaient maintenant à tout le monde de se déplacer en groupe.

Frank ne le fit pas, mais quand il bouclait ses raquettes et partait en balade, il ne restait pas sur les pistes, pour éviter de se faire repérer.

Le travail posait davantage de problèmes. Quand il s'installait à son bureau et se penchait sur sa liste de « choses à faire », il avait parfois l'impression de regarder un document dans une autre langue. Il devait chercher la signification d'acronymes qui lui paraissaient tout à coup nouveaux et non intuitifs. OSTP ? PITAC ? Ah ouais : Office of Science and Technology Policy. Une émanation de la Maison-Blanche, une énième agence, une vraie plaie pour eux. Et il y en avait tellement… Le PITAC : President's Information Technology Advisory Council. Encore un organisme de conseil. Anna en avait une liste de plus de deux cents, accompagnée d'une liste d'ONG – pour… organisations… non gouvernementales, c'est ça ! – tout aussi longue. Chacun exigeant une action ou une autre. Anna avait agité une liasse de feuilles, ni consternée ni furieuse, contrairement à Frank ; sidérée, plutôt.

« Il y a tellement d'informations, là-dedans. Et tellement d'organisations !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? avait demandé Frank. C'est une forme de paralysie, une façon de faire comme si ? »

Anna avait hoché la tête.

« On le sait, mais on n'y peut rien. »

Cette formule, que Diane avait employée une fois, le hantait alors qu'il essayait de se remettre au travail. Il savait ce qu'il aurait dû faire pour la plupart des rubriques de sa liste de « choses à faire », mais il n'y avait pas de mécanisme d'action systématique. Et pas moyen non plus de décider par où commencer. Appeler le bureau de coordination du Centre scientifique et technologique, voir si la reprise des locaux vides de Torrey Pines Generique était achevée. Appeler Yann, et donc

Marta ; les mettre directement en contact avec l'équipe de capture et de séquestration du carbone. Parler à Diane et au général Wracke du projet Gulf Stream. Consulter l'équipe d'émission du carbone, voir si les cellules photovoltaïques étaient véritablement plus performantes que les miroirs avant de laisser tomber le financement des miroirs. D'accord, mais par où commencer ?

Il décida d'aller parler à Diane. Non seulement elle pourrait le mettre au courant des dernières nouvelles, mais aussi le conseiller sur les priorités. Lui dire quoi faire.

Encore une fois, il était plus facile de parler à Diane qu'à n'importe qui d'autre. Mais après lui avoir dit ce qu'elle tenait de Wracke, des gardes-côtes et de l'Organisation maritime internationale, qui semblaient tous d'accord sur le fait qu'il était au moins possible de monter et de charger une flotte de transport, et de l'envoyer vers la mer du Groenland, elle passa à autre chose avec une moue fugitive. Leur nouvel inspecteur général était apparemment sur le sentier de la guerre, et son programme de réunions et d'interventions semblait indiquer qu'il avait Diane dans le collimateur, ainsi que plusieurs des membres les plus actifs de la NSF, y compris celui qui entretenait les meilleurs contacts avec l'Académie nationale des sciences et les liens les plus étroits avec le Sénat.

— Il faut que je rencontre l'OMB et que je règle ça avec eux, dit-elle d'un ton grave. Peut-être que je pourrais appeler le GAO[19] à la rescousse pour avoir des informations sur ce type.

— Est-ce qu'il y a un risque qu'il…

— Non. Je suis nickel. Ils enquêtent sur les affaires de mon fils, aussi. Tous les directeurs de programme. Et vous aussi, je suppose. Espérons que ça va s'arranger. Ils peuvent déformer des faits réels, et tout à coup on se retrouve dans le pétrin.

— Oh non…

— Tout va bien. J'ai des appuis. Et plus il fera froid cet hiver, meilleur ce sera pour nous. Les gens sont motivés pour essayer quelque chose. S'il s'avère que le Département de l'Énergie essaie de nous empêcher de remédier à la situation ici, ça risque d'aller mal pour eux. Alors, plus il fera froid, mieux ça vaudra !

— Jusqu'à un certain point, objecta Frank.

— C'est vrai.

Elle jeta un coup d'œil à sa liste.

— Dites à vos spécialistes du piégeage du carbone qu'ils devraient prendre contact avec le nouvel institut de San Diego.

— D'accord.

Ça impliquait un coup de fil à Yann et Marta.

Quand il regagna son bureau, Anna l'attendait pour discuter de

leur programme d'alliances. Elle était particulièrement contente d'un programme de recherche qui identifiait les groupes étroitement liés aux buts actuels de la NSF. Et puis le FCCSET avait reçu son financement ; on lui avait rendu son pouvoir budgétaire, et il devrait pouvoir coordonner les dépenses climatiques du gouvernement fédéral, y compris du Corps des ingénieurs. Apparemment, même si le Président et le Congrès refusaient de financer les travaux sur le climat et préféraient continuer à garder la tête dans le sable, il serait possible de les court-circuiter grâce à un réseau économique plus diffus, maintenant disposé à entreprendre des actions.

Et donc, c'était chouette ; mais Frank devait appeler Marta. C'était stupéfiant de voir comme son pouls s'affolait à cette idée. Sa lèvre palpitait au rythme des battements de son cœur. Toutes les autres rubriques de sa liste lui semblaient soudain plus urgentes. Il finit quand même par inspirer profondément et composer le numéro, en se demandant fugitivement de combien ça ferait remonter sa cote sur le marché à terme. Enfin, s'il arrivait à mettre la main sur quelques actions, il pourrait se débrouiller pour les faire monter avant de les vendre ! Peut-être que c'était ce qu'on entendait par « société de propriétaires ». Peut-être que c'était ça, le capitalisme ; on avait des actions de soi-même, et on les faisait monter par ses actes… Sauf qu'on n'était pas majoritaire. Il se pouvait même qu'on n'ait aucune action de soi-même et aucun moyen d'en acheter ; comme sur son marché virtuel fantôme.

Enfin, il y avait d'autres marchés.

Marta décrocha.

— Salut, Marta, c'est Frank, dit-il très vite.

Sans s'arrêter à son salut glacial et au fait qu'elle ne relançait pas la conversation, il lui demanda comment avançait le projet de lichen.

— Très bien, lui répondit-elle. Tu es enrhumé ?

— Non.

Ils avaient modifié par génie génétique une des algues de leur lichen d'arbre, afin d'accroître l'efficacité de sa photosynthèse, et sa composante fongique afin d'accélérer le transfert de son sucre vers l'arbre. Ce lichen avait toujours pris le contrôle hormonal de l'arbre qu'il colonisait, et le sucre produit par photosynthèse était désormais plus rapidement entreposé dans la lignine de l'arbre ; l'arbre emmagasinait donc un surcroît de carbone par rapport à la taille de son tronc et de ses racines. Jusque-là, les modifications avaient été simples, disait Marta. Les arbres vivaient des siècles, et des millions d'années d'expérience leur avaient appris à ne pas se faire dévorer par les bactéries. La séquestration durerait donc tant que l'arbre vivrait – pas très longtemps sur les échelles géologiques, mais Diane avait déclaré dès le début de la discussion que la durée de la séquestration

était un facteur qui ne pèserait pas lourd dans l'appréciation des différentes propositions. Comme elle l'avait dit : « N'importe quel port dans la tempête… »

— Tout ça paraît génial, dit Frank. Et sur quels arbres vivent ces lichens ?

Sur tous, ou à peu près, à en croire Marta. C'étaient des indigènes de la grande ceinture de forêts qui entourait le monde au nord du soixantième parallèle, traversant l'Europe, la Sibérie, le Kamtchatka et le Canada.

— Je vois, dit Frank.

— Ouais, fit Marta avec une soudaine fraîcheur. Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien, je voulais que tu saches que le nouveau centre avance, à San Diego. Tu ne vas pas le croire, mais ils vont reprendre les anciens locaux de Torrey Pines Generique…

— Ha ! Tu veux rire.

— Non.

— Eh bien. Tu devrais embaucher Léo Mulhouse, tant que tu y es. Il n'y en a pas deux comme lui pour faire marcher un labo.

— Ça, c'est une idée. Je vais la transmettre ; je l'aimais bien.

Puis Frank lui décrivit l'apport de l'UCSD, de Scripps, de Salk, du conseil de biotechnologie de San Diego, lui parla de l'avancement du programme de bourses non sollicitées de la NSF.

— Il y a déjà un programme de petites subventions pour les recherches exploratoires. Il est sous-exploité, et Diane a relevé le montant de la bourse maximale. Alors il y a une possibilité bien réelle d'attribution de bourses sans évaluation extérieure.

Il ne pouvait pas en dire plus ; en réalité, même le fait d'en dire autant pouvait être dangereux : surveillance, écoute téléphonique, conflit d'intérêt, inspecteur général hostile… Et merde ! Il devait en rester là, mais les implications semblaient assez évidentes. Et la chasse de têtes était toujours légale, du moins le supposait-il.

— Ouais, ça paraît bien, dit Marta d'un ton morne.

Elle n'était pas d'humeur à se montrer reconnaissante, ou optimiste.

— Et donc ?

Frank laissa tomber. Il ne dit pas : « Tu n'auras jamais le droit de relâcher un organisme génétiquement modifié conçu pour changer la composition de l'atmosphère si tu n'as pas un gouvernement dans ta manche. » Il ne dit pas : « J'ai fait en sorte que vous puissiez retourner à San Diego, Yann et toi, et poursuivre vos projets avec des moyens accrus, sur le plan financier et en terme de pouvoir. » Elle était assez grande pour en prendre conscience par elle-même, elle l'avait sans doute déjà fait, et c'était ce qui la mettait de mauvais poil : elle

n'aimait pas qu'on l'empêche de lui en vouloir.

Il réprima un soupir et raccrocha comme il put.

Par une nuit sans vent, il sortit en raquettes et vit que certains feux étaient rallumés. Des étincelles dans le noir, sur les aires de pique-nique et dans les camps de squatters. Des gens dehors, un peu partout. Peut-être parce qu'il n'y avait pas de vent.

Sous le nuage luminescent, la neige était d'une blancheur étincelante. La forêt ressemblait au parc d'un gigantesque domaine, parfaitement entretenu pour un seigneur exigeant. Un mouvement au loin, entre les arbres, lui fit penser à une énorme créature. L'aurochs, peut-être. Le jaguar n'aurait pas été aussi gros.

Il constata avec plaisir que les potes étaient revenus. Plusieurs étaient assis aux tables de pique-nique, d'autres plantés autour d'un bon feu, dans la fosse.

— Hé, professeur ! Professeur Nez-qui-Pisse ! Comment ça va, mec ?

Ils ne se précipitèrent pas pour l'entourer, mais pour le moment il était au centre de l'attention.

— Ça va, dit-il.

— Ah, tant mieux.

— T'as pas l'air en forme !

— On sait où y faut t'cogner, maintenant !

— Oh, ça va, fit Frank.

— Pas b'soin d'demander qui c'est qui gagne, là ! C'est l'autre.

— Me fais pas rire ou je vais te saigner dessus, répondit Frank.

Ce qui leur plut beaucoup. Ils continuèrent à le faire enrager. Il lança une branche dans le feu et s'assit à côté de la femme, qui opina du chef sans cesser de compter ses mailles.

— Vous avez bien fait, dit-elle.

— Comment ça ?

— Ces clowns racontent que vous avez déboulé toutes voiles dehors, comme la cavalerie.

— Au fait, c'était qui, ces types ? demanda Frank à la cantonade.

— Qui le sait ?

— Des putains de petits enculés.

— C'est l'un des gangs de Georgia Avenue, mec, des types qui vivent dans la rue, comme nous, ou pire.

— Mais les types qui vous tabassaient étaient blancs, observa Frank.

Ils ruminèrent la remarque dans un silence troué par le crépitement du feu.

— Ça commence à devenir dangereux, ici, dit Frank.

— Ça l'a toujours été, Nez-qui-Pisse.

— Faut juste faire gaffe, murmura la femme.

Elle releva son tricot devant ses yeux et se remit à tricoter.

— Comment vous faites ? lui demanda Frank alors que les autres retournaient à leur blabla et à leurs querelles byzantines.

— Cent quarante-deuxième jour, dit-elle avec un hochement de tête décidé.

— Félicitations, c'est génial. Vous réussissez à avoir chaud ?

— Oh que non ! gloussa-t-elle. Comment voudriez-vous que j'y arrive ?

— Vous avez eu une de mes bâches ?

— Non. C'était quoi ?

— Je vous en rapporterai. C'est juste une bâche, une sorte de toile de tente, vous voyez.

— Oh, dit-elle comme pour mettre fin au débat.

Peut-être avait-elle un endroit où dormir. Puis elle reprit :

— Comment c'était, à l'hôpital ?

— Hein ? Oh, bien, bien.

Elle hocha la tête.

— Ils ont un bon service d'urgences.

— Vous… Je veux dire, je ne me souviens pas d'y être allé.

— Ça ne m'étonne pas.

Mais ça étonnait Frank. Il se rappelait le coup, les moments qui avaient immédiatement suivi. Ensuite, la première chose dont il se souvenait était de s'être retrouvé assis dans la salle d'attente, aux urgences, en train de saigner dans des serviettes en papier, en attendant qu'on s'occupe de lui.

— Comment suis-je arrivé là-bas ?

— On vous y a emmené à pied. Vous alliez bien, vous saigniez beaucoup mais c'était tout.

— Je ne me souviens pas du tout de ça.

— Le choc, sûrement. Vous vous êtes bien fait tabasser.

— Vous avez vu qui m'a tapé dessus ?

— Non. Pendant la bagarre, j'étais dans un abri de bord de route. C'est Zeno et Andy qui vous ont trouvé, et ils vous ont emmené à pied. Vous ne vous rappelez pas ?

— Non.

— C'est ça, les commotions.

Un jour, à la NSF, il travaillait sur les essais de cellules photovoltaïques – le Département de l'Énergie couinait maintenant que c'était son domaine réservé – lorsque son réveil sonna. Il descendit s'asseoir dans son van.

Il n'arrivait pas à imaginer quoi faire ensuite.

Il sentait un goût de sang, dans son arrière-gorge.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Quelque chose qui ne cicatrisait

pas bien, un vaisseau sanguin rompu, qui continuait à saigner ? Une pression dans son cerveau ?

Le sang suintait, c'était sûr. Mais il devait forcément y avoir aussi une grosseur à l'intérieur ; il avait toujours la lèvre enflée, après tout, pourquoi l'œdème intérieur aurait-il dû disparaître plus vite ? Ses coquards étaient encore visibles, même s'ils tournaient au violet et au marron. Comment savoir ? Bon, et maintenant ?

Il pouvait aller chez le docteur. Il pouvait aller voir les Quibler, ou les Khembalais. Il pouvait aller dans sa maison dans l'arbre. Il pouvait remonter au bureau. Il pouvait aller dîner dehors. Ou rester dormir ici, dans le sous-sol de la NSF, à l'arrière de son van.

L'indécision de ces temps derniers n'était pas son genre, il en était pratiquement sûr. Quand il repensait à la semaine écoulée, il lui semblait que ça allait mieux. Et voilà qu'il rechutait. Le coup de poignard de l'accélération de son rythme cardiaque le galvanisa à nouveau. Peut-être que c'était ça que voulait dire le mot terreur.

Il se sentait glacé. À vrai dire, il gelait dans son van. Devait-il mettre sa veste de duvet ou… Non, stop ! Il prit sa veste et l'enfila en marmonnant.

Fais la première chose évidente, Vanderwal, fais la première putain de chose qui te passe par la tête. Tu réfléchiras après. Saute sans regarder.

L'indécision. Avant son accident, il n'hésitait pas comme ça. Et encore, était-ce si vrai que ça ? Non. Ça pouvait ne pas être vrai. Peut-être que c'était avant de revenir à Washington qu'il était plus sûr de lui. Mais l'était-il tant que ça ? L'avait-il jamais été ?

Pendant une seconde, il ne fut plus sûr de rien. Il remonta plusieurs années en arrière, passa ses actions en revue, se demandant tout à coup s'il avait jamais été complètement sain d'esprit. Il avait pris un certain nombre de mauvaises décisions, surtout au cours des dernières années, mais bien avant ça, aussi. Toute sa vie, il en avait pris, et ça empirait, comme dans les maladies dégénératives. Pourquoi avait-il risqué la part de Marta dans leur maison sans lui en parler ? Et pourquoi s'était-il mis en ménage avec elle, d'abord ? Et comment avait-il pu penser pouvoir saboter impunément la demande de subvention de Pierzinski ? À quoi pensait-il, comment avait-il justifié cela à ses propres yeux ?

Il n'avait pas essayé, tout simplement. Il n'y avait pas réfléchi ; il avait même pour ainsi dire réussi à éviter d'y penser. C'était une sorte d'aptitude mentale, un don négatif. La faculté d'éviter les questions fondamentales. Il se prenait pour quelqu'un de rationnel, et oui, quelqu'un de bien, et il ignorait tous les signes du contraire. Il avait apparemment échafaudé des prétextes intérieurs. Tout ça au niveau inconscient ; dans un monde de divisions internes. Un esprit

fragmenté, en vérité. Enfin, les fonctions cérébrales étaient bel et bien fragmentées, et souvent inconscientes. Et puis elles étaient corrélées à des niveaux supérieurs – c'était la conscience, le choix. Peut-être ce système supérieur pouvait-il être endommagé même quand la plupart des parties allaient bien.

Il inclina le rétroviseur, se regarda dedans. Il y avait eu une période, quand il était jeune, où quand il se regardait dans les yeux il avait l'impression de voir un autre. Après être revenu d'une escalade où une pierre l'avait manqué de vingt-cinq centimètres en dégringolant – ce genre d'épisodes.

Et puis Marta l'avait quitté, et après ça il avait arrêté de se regarder dans la glace.

Maintenant, il voyait quelqu'un qui avait peur. Bon, eh bien, ce n'était pas la première fois. Il n'était pas tellement sûr de lui, quand il était jeune. Quand avait-il acquis de l'assurance ? Et si ce n'était qu'une sorte de cristallisation de l'imagination, un émoussement ? Avait-il dormi pendant que les années passaient ?

Rien n'était clair. Un étranger inquiet le regardait, avec le genre de visage qu'on voyait, les yeux levés vers la pendule, dans les gares. Que ressentait-il ces derniers mois avant son accident ? N'allait-il pas mieux pendant cette période ? Il avait bien essayé de changer de vie, depuis sa conversation avec Rudra Cakrin, alors ?

Ça, c'était sûr. Il avait pris des décisions. Il voulait sa maison dans l'arbre. Et il voulait Caroline. Ça lui sautait à l'esprit. Il avait des désirs. Peut-être pas tout à fait conventionnels, mais forts.

C'était peut-être un peu tordu de se dire que, ayant toujours été un être torturé, il n'avait pas besoin d'imputer son problème actuel à un éventuel traumatisme crânien. De se dire qu'il n'était pas blessé mais simplement un handicapé congénital, et que donc tout allait bien. Il aurait peut-être mieux valu qu'il soit blessé.

Il s'endormit au volant, en pensant : Je vais retourner à ma maison dans l'arbre. Ou à San Diego. Ou à Great Falls. Ou appeler les Khembalais…

Le lendemain matin, il n'eut pas besoin de décider quoi faire, parce que la salle de conférences, à côté du bureau de Diane, était pleine de patrons de compagnies d'assurances européennes venus discuter de la situation. Ils firent courtoisement semblant de ne pas remarquer la figure de Frank lorsque Diane fit les présentations. Ils appartenaient aux quatre plus grandes compagnies de réassurance, Munich Re, Swiss Re, GE Insurance Solutions et General Re. Il y avait deux PDG, des responsables de la gestion du risque et du développement durable, et quelques types qui se présentaient comme des « cat nat », des spécialistes des catastrophes naturelles et des

modèles mathématiques utilisés pour l'établissement de scénarios et l'estimation des risques.

— À nous quatre, nous gérons largement plus de la moitié du volume total de primes de réassurance, dit le boss de Swiss Re. Nous assumons une fonction spécialisée, et nous allons avoir besoin d'aide. Nous sommes déjà à la limite, et l'hiver s'annonce très rude en Europe, comme vous le savez. Et comme ici aussi, bien sûr. La situation est vraiment sérieuse. Si les hivers deviennent régulièrement aussi rigoureux, nous allons très vite manquer de vivres. Nous allons être obligés d'augmenter immédiatement les primes, rien que pour effectuer la première tournée de dédommagements. La réassurance n'est qu'un élément de la redistribution, mais dans une situation pareille, quasiment sans précédent, elle est à bout d'expédients. Il se peut que ce soit la dernière fois que nous arriverons à faire face à nos engagements. Après ça, le système sera en surrégime, et il faudra que le gouvernement intervienne pour renflouer le secteur.

Il était donc tout naturel qu'ils soient intéressés par les possibilités d'atténuation ; et ils avaient entendu dire à l'ONU que les travaux les plus avancés aux États-Unis étaient faits ici, à la NSF. Diane leur confirma que c'était bien le cas, et leur parla du projet pour l'Atlantique Nord en cours d'évaluation. Il s'avéra qu'ils avaient eu la même idée entre eux ; dans toute l'Europe, des gens espéraient qu'on pourrait faire « redémarrer le Gulf Stream », faute de quoi l'autosuffisance alimentaire européenne était compromise.

L'expert des « cat nat » de General Re proposa la dispersion de surfactants à la surface de l'océan afin d'augmenter l'évaporation, et d'accroître la salinité à la surface.

— Enlever de l'eau au lieu de nous contenter d'ajouter du sel, dit Diane en regardant Frank. Bonne idée. Nous arrivons de fait à des chiffres assez élevés concernant la quantité de sel nécessaire.

Ils parcoururent le diaporama PowerPoint des graphes isopycnaux, chaque courbe représentant l'enfoncement d'eau salée, froide, depuis la surface isopycnale vers le fond de l'océan.

L'expert des cat nat souligna que l'hiver rigoureux qu'ils vivaient actuellement pouvait donner un coup de pouce au projet de redémarrage de la circulation thermohaline : si la glace de mer de l'océan Arctique atteignait une épaisseur telle qu'elle ne se romprait pas, elle dériverait vers le sud au retour du printemps. La température de surface chuterait à l'automne, comme toujours, et s'ils pouvaient amener une flotte chargée de sel à l'endroit voulu… Les nuages pourraient aussi être ensemencés à l'ouest afin d'empêcher au maximum les précipitations dans la région.

Tout le monde semblait s'accorder à penser qu'ils tenaient quelque chose. Diane expliqua que l'ONU était au courant du projet,

et l'approuvait en principe, les problèmes restants étant probablement financiers et logistiques, et peut-être politiques aux États-Unis mêmes.

Mais les Européens semblaient suggérer que les États-Unis ne s'impliquaient pas totalement. Ni Diane ni Frank n'avaient jamais envisagé cette possibilité auparavant, mais alors que les Européens abordaient l'aspect financier du problème, l'implication devenait trop claire pour qu'elle leur échappe, et Frank et Diane échangèrent le regard vide qui avait remplacé les haussements de sourcils entre eux afin d'exprimer discrètement leur surprise.

— Nous nous assurons mutuellement, dit l'un des financiers. Nous conservons une sorte de fonds d'urgence disponible.

— Ce n'est pas si cher, en fin de compte, par rapport à certains projets que nous avons envisagés.

Waouh, fit Frank à Diane, d'un autre regard atone.

Il lisait, blotti dans son sac de couchage, quand son portable sonna. Il se jeta dessus.

— Frank, c'est Caroline.

— Oh, super !

— Ça va ?

— Ça va. Je me suis cassé le nez, et c'est tout bouché là-dedans.

— Oh non ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te raconterai quand on se reverra.

— Bon, d'accord. On peut se voir ?

— Évidemment. Et puis j'ai les yeux au beurre noir.

— Oh. Écoute, on peut se retrouver chez toi, au Rock Creek Park ?

Il déglutit.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Ils… euh, on est au courant de l'endroit ?

— Oui. Mais je pense pouvoir faire quelque chose de ce côté-là.

— Oh, tant mieux. Bien sûr. Je voulais te le montrer, de toute façon.

— Dis-moi où on peut se retrouver.

Il descendit de son perchoir et traversa le parc. Son cœur battait à se rompre, sa lèvre palpitait. Tout lui paraissait transparent sur les bords, les branches s'agitaient et s'entrechoquaient au ralenti. Le temps n'allait pas vite, quand on scrutait son passage. Au coin de Broad Branch et de Grant, il resta dans l'ombre et écouta la ville, le rugissement du vent, en regardant le nuage luminescent couler vers le sud, tout là-haut, dans le ciel. Il grelottait convulsivement, et commença à sauter et à faire des bonds sur place pour se réchauffer un peu.

Elle déboucha au coin de la rue, alors il s'avança dans la lumière d'un lampadaire. En le voyant, elle traversa rapidement la rue, se jeta sur lui, le serra dans ses bras, commença à l'embrasser et eut un léger mouvement de recul.

— Oh pardon ! Mon Dieu ! Ton pauvre visage.

— C'est moins pénible que ça n'en a l'air.

— Allez, on va chez toi, dit-elle.

— Allons-y.

Il se retourna et la conduisit dans le parc. Une fois sous les arbres, il lui prit la main et suivit la piste. Même si elle ne pouvait pas la voir, la marche serait plus facile.

— Ouah ! Tu es vraiment chez toi, ici.

— Oui. Alors, maintenant, les types qui m'ont à l'œil savent que je vis ici ? Comment c'est arrivé ?

Elle lui tira la main.

— Tu sais qu'il y a des puces dans ton matériel, hein ?

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Des puces électroniques.

Il s'arrêta et elle resta à côté de lui, lui serrant la main, lui prenant le bras de l'autre main. Les gibbons se tenaient souvent comme ça.

— Tu sais qu'il y a des puces dans tout ce qu'on achète, maintenant ? Elles sont vraiment minuscules, mais elles émettent vers un récepteur une micro-fréquence radio indiquant leur fiche d'identification et leur localisation. On les utilise dans le commerce pour les inventaires. Entre autres.

— Comment peuvent-ils savoir que ce sont mes affaires ?

— Tu les as pour la plupart payées avec une carte de crédit. Pas difficile.

Elle avait l'air presque exaspéré ; comme si elle voulait qu'il passe vite sur ces questions.

— Alors, ils savent toujours où je suis ?

— Quand tu es à portée d'un rayon source. Ce qui est le cas à peu près partout, à Washington.

— Et merde !

Elle lui serra le bras.

— Mais pas ici.

Frank se remit à marcher. L'espace d'un instant, il se demanda où il était et il dut s'arrêter et réfléchir avant de pouvoir repartir.

— Personne ne pourra nous suivre dans mon arbre ?

— Non. Les puces ordinaires n'ont pas une portée suffisante. Il faudrait que quelqu'un passe par ici avec un scanner.

— Ma cote continue à monter ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Je n'en suis pas très sûre. Ce que tu fais à la NSF, je suppose.

Il regarda par-dessus son épaule.

— C'est peut-être parce que je t'ai rencontrée.

— Ha ha.

Il comprit, à la façon dont elle lui tirait la main, que ça ne

l'amusait pas.

Il y réfléchit alors qu'ils traversaient Ross et amorçaient la descente finale vers le bord de la gorge. Sous son arbre, il tira sa télécommande et fit descendre Miss Piggy. Il regarda le boîtier de télécommande.

— Je l'ai payée avec une carte de crédit, dit-il.

— Radio Shack ?

— Mon Dieu !

Elle eut un petit rire.

— Non, je l'ai juste deviné, dit-elle en riant. Mais c'est dans ton dossier, j'en suis sûre.

— Merde !

Miss Piggy descendit dans la nuit en bourdonnant, comme l'échelle d'une soucoupe volante qui aurait plané au-dessus de sa tête. Frank lui montra où se tenir, comment placer ses pieds.

— Tu vas monter en premier, et je maintiendrai l'échelle. Ce sera plus facile.

Elle monta, rapide et souple, bientôt une masse noire dans les étoiles, au-dessus de lui, comme une bosse sur le tronc. Elle mit un moment à effectuer le rétablissement final, en haut, et il secoua la tête, se disant qu'elle devait le croire dingue. Quand elle eut disparu, il monta très vite, se hissa par le trou d'entrée.

— Désolé, la dernière partie est peut-être un peu difficile…

— Aucun problème. C'est vraiment trop cool !

— Ah. Merci. Je suis content que ça te plaise, dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

— J'adore ! On avait une maison dans un arbre, dans le jardin derrière chez nous.

— Ah bon ? C'était où ?

— Dans la banlieue de Boston. Papa l'avait construite dans un gros vieil arbre, je ne sais pas ce que c'était, mais il était plus large que je n'étais haute. Il y avait plusieurs plates-formes, et un grand escalier qui descendait sur la pelouse.

— Super.

— C'est plus petit, ici, remarqua-t-elle.

Elle se rapprocha de lui. Ils étaient assis côte à côte, leurs mains glacées nouées sur ses jambes à elle. Le vent balançait doucement l'arbre selon un axe nord-sud.

— Ça fait vraiment comme un nid !

— Oui. On peut se mettre à l'abri du vent, si on veut, dit-il en indiquant la tente dans leur dos.

— On est bien, ici, s'il ne fait pas plus froid.

— Bon, on va l'utiliser comme coupe-vent, alors.

Ils se déplacèrent du côté sous le vent de la tente, en se rentrant

dedans au gré des oscillations de l'arbre.

— On se croirait dans le train.

— Ou en bateau.

— Oui, hein ?

Ils se blottirent l'un contre l'autre. Frank se sentait trop bizarre pour l'embrasser ; il était ailleurs, et il avait du mal à s'habituer à la présence de quelqu'un dans sa maison perchée.

— Euh… tu crois que tu pourrais me montrer ce que tu voulais dire, à propos de ces puces ?

Elle fouilla dans la poche de sa veste, en sortit une petite baguette de métal, comme les détecteurs utilisés par le personnel de sécurité dans les aéroports.

— Tu as de la lumière ?

— Bien sûr, dit-il.

Il alluma sa lampe Coleman. Le cercle de lumière sur le sol d'aggloméré brillait en dessous d'eux, nuisant à leur vision nocturne. Le vent hurlait et gémissait.

Elle lui dit d'apporter ses affaires, une par une. Quand elle obtenait un bip en passant son détecteur dessus, elle mettait l'objet de côté. Sa pendule, son sac de couchage léger, certains de ses vêtements, et même son petit réchaud.

— Putain ! fit-il.

— Ouais. C'est comme ça. Tu ne t'en sors pas si mal. Une bonne partie de ton matériel doit dater un peu.

— Pour ça, oui.

— C'est comme ça qu'il faut faire. Si tu veux échapper à la surveillance, il faut remonter dans le temps.

— Tu veux dire, utiliser des vieilleries ?

— C'est ça. Enfin, n'essaie pas d'être complètement intraçable non plus, parce que tu attirerais l'attention, et ce n'est pas le but recherché. Mais il y a des niveaux et des degrés. Tu pourrais faire en sorte que rien sur toi ne dise où tu es à un moment donné. Ça ne se remarquerait même pas. Le programme utiliserait juste des objets comme ton téléphone. Il supposerait que tu te trouves au même endroit que ton téléphone.

— Je vois. Oh, putain !

— Je sais.

Elle avait fini avec ses affaires. Elle se pencha, s'éloigna un tout petit peu de lui et balaya méthodiquement la plate-forme de gauche à droite selon des bandes espacées d'une trentaine de centimètres, jusqu'à ce qu'elle arrive à eux, puis à la partie large de sa tente, et autour du coin. Enfin, elle passa à l'intérieur de la tente. Elle faisait les choses à fond, bien que la plate-forme soit petite.

— Je ne pense pas qu'on sache que tu vis dans un arbre. Avant

que tu me le dises, je croyais que tu campais quelque part dans les bois, au niveau du sol. Je me demande si quelqu'un a été envoyé à ta recherche…

Elle agita la main au-dessus de lui, et l'appareil sonna.

— Oh oh, dit-elle.

Elle lui dit de se lever. Ce n'était pas l'endroit où il était assis. C'était lui.

— Mes vêtements, peut-être ?

Elle eut un sourire.

— On va voir. Rentre dans la tente.

Ils apportèrent la lampe Coleman à l'intérieur avec eux, baissèrent la fermeture à glissière. Frank alluma son petit chauffage sur batterie et ils regardèrent les éléments devenir orange et commencer à rayonner. Le vent faisait toujours du bruit, et ils sentaient que l'arbre se balançait, mais ils étaient comme dans un cocon douillet.

Elle l'aida à déboutonner sa chemise, et à l'enlever. L'air était quand même encore froid.

— Ta pauvre figure…

Elle passa le détecteur sur lui. Il bipa quand elle le passa sur le milieu de son dos.

— Intéressant. C'est au même endroit que pour moi.

— Ils t'avaient mis une puce, à toi aussi ?

— Eh oui.

— Mais qui ?

Elle ne répondit pas.

— Là, tourne ton dos vers la lampe. Tu n'aurais pas une autre torche ? Bien. Donne-la-moi.

Elle l'inspecta. Il sentait ses doigts sur son dos, appuyant, pinçant.

— Ah ah. La voilà.

— Tu es sûre que ce n'est pas un simple point noir ?

— En réalité, on dirait plutôt une tique. Tu sais, comme quand tu l'enlèves, mais qu'une partie reste dans ta peau ?

— Yuck. Tu es en train de m'épouiller.

— C'est ça. Et après, c'est toi qui vas m'épouiller.

Elle l'embrassa dans la nuque.

— Ne bouge pas. J'ai apporté une pince à épiler.

— Comment tu as enlevé la tienne ?

— J'en ai bavé. J'ai dû utiliser une pince à barbecue. Comme un gratte-dos. J'ai fait ça dans la glace, et je l'ai extirpée en creusant.

— Un coup de poignard dans le dos.

— Oui. Je me suis poignardé le dos, mais je ne te ferai jamais ça. Sauf tout de suite.

— Ne me fais pas rire, je vais te saigner dessus.

— Tu vas saigner, de toute façon.

Elle lui tripota doucement le dos.

— Mais comment ils ont bien pu me mettre ça là ?

— Sais pas. Quand tu t'es cassé le nez, tu es allé à l'hôpital ?

— Oui. J'y suis resté quelques heures.

— Ça s'est peut-être passé là. Ah, je la tiens… Ne bouge pas.

Une brève incision. Frank resta stoïque. Elle lui essuya le dos avec ses doigts puis elle lui embrassa la colonne vertébrale, à la base du cou. Elle déchira l'emballage d'un petit pansement adhésif, qu'elle lui colla dans le dos.

— Tu penses à tout, dit-il.

— J'espère bien.

— Et toi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il ramassa le détecteur.

— Oh, ça va. Je crois que c'est OK.

Mais il la balaya quand même avec, et l'appareil bipa en passant sur son dos.

Sa bouche se réduisit à une ligne fine.

— Et merde !

— Ce n'était pas là avant ?

— Non.

Elle enleva sa veste, la passa au détecteur. Pas de bip. Elle passa son chemisier par-dessus sa tête ; la belle courbe, choquante, de la peau blanche, ponctuée de taches de rousseur, la colonne vertébrale, dans un fouillis de muscles, de côtes, d'omoplates, le renflement de son sein droit dans le bonnet du soutien-gorge alors qu'elle lui tournait le dos. Il passa le détecteur sur son dos, guettant le bip, regardant les voyants verts sur la surface noire de l'objet. Comme s'il cherchait un clou dans un mur ; mais rien. Il le passa sur sa chemise, et elle bipa.

— Ah ah !

— D'accord, dit-elle en étalant la chemise pour l'examiner. Voyons un peu… Ça ne doit pas faire plus de quelques millimètres de long.

Elle passa le détecteur sur la chemise, examina l'endroit qui bipait.

— Dans une couture… ouais. Et voilà !

Elle se servit des petits ciseaux d'un porte-clés et lui montra un minuscule cylindre noir, comme le bouchon de valve d'un pneu de bicyclette.

— Et s'il y en avait un autre dans ton soutien-gorge ? suggéra Frank.

Elle éclata de rire, se pencha pour l'embrasser. Et tout à coup, ils

se retrouvèrent en train de se serrer dans les bras l'un de l'autre, de s'embrasser légèrement. Elle lui effleura doucement les lèvres, murmura :

— Oh, aïe, ça doit être sensible… attention, je vais te faire mal.

Et lui, de répondre :

— Ça va, ça va, je t'assure. Embrasse-moi.

Ils se déshabillèrent complètement et se laissèrent tomber sur son matelas, sous ses sacs de couchage non défaits. Douillettement nichés bien au chaud, et en même temps bercés par le vent. Achevant enfin le plongeon commencé, tant de mois auparavant, dans l'ascenseur en panne. Ils s'abandonnaient enfin et se fondaient l'un dans l'autre. Telle était l'impression dominante de Frank, dans la mesure où il était capable de penser, le seul fait d'être ensemble. Elle l'embrassait prudemment, le serrait très fort, ses caresses aussi sûres que l'avait été sa petite chirurgie. Frank recommença à saigner, au fond de sa gorge, il sentit le sang et eut peur qu'elle le sente aussi.

— J'ai peur de te saigner dessus.

— Là, on va se retourner.

Elle passa sa jambe gauche sous sa jambe droite à lui, et ils roulèrent sur le côté comme s'ils l'avaient déjà fait un millier de fois ; puis ils se blottirent à nouveau sur le matelas. Frank avalait son sang, la maintenant pendant qu'elle bougeait sur lui. Et ils recommencèrent.

Après, elle s'allongea à côté de lui, sa tête sur la poitrine de Frank. Il sentait qu'elle pouvait entendre battre son cœur. Il passa ses doigts dans ses courtes boucles souples.

— Waouh… !

— Je sais.

— J'en avais bien besoin.

— Moi aussi.

Elle déplaça sa tête pour le regarder.

— Ça faisait longtemps, pour toi ?

Il calcula. Marta, la dernière fois… un certain temps avant qu'elle déménage. Vers la fin, c'était parfois très bizarre : le sexe comme instrument de haine, comme désespoir. Il réussissait généralement à ne pas savoir qu'un souvenir presque éidétique de ces rencontres était maintenant gravé en lui au fer rouge, mais il lui revenait en ce moment précis, et il le repoussait tout au fond dans son esprit.

— Un an et demi, par là…

— Pour moi, ça faisait quatre ans.

— Quoi ?!

— Eh oui.

Elle fit la grimace.

— Je te l'ai dit. On ne s'entend plus.

— Mais…

— Je sais. Mais c’est comme ça. Il va voir ailleurs.

— Quelqu’un d’autre, tu veux dire ?

— Je ne sais pas.

— Mais cette puce, dans ta chemise ?

— C’était lui.

— Alors… il t’espionne ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Pour rien. Je ne sais pas vraiment. Il a commencé à travailler pour une autre agence, et j’ai l’impression que ça a empiré à partir de ce moment-là. Il a toujours été du genre obsessionnel. C’est une manifestation du désir de contrôle.

— Alors, il travaille encore pour une agence de sécurité ?

— Oh oui. En liaison avec la Sécurité du territoire, je crois. Peut-être une agence archi-secrète à l’intérieur de l’autre.

— Et ces puces ? Il va savoir que tu es venue ici ?

— Non. Pour ça, il faudrait qu’il me suive. Les puces envoient un signal radio qui donne leur identité et leur localisation, mais elles n’ont pas un grand rayon d’action. Cela dit, il va en s’accroissant ; ils sont en train d’installer tout un réseau d’émetteurs qui procurera une couverture complète de la zone de la capitale. Mais il n’est pas encore activé. Enfin, pas que je sache. Je pense qu’il faut encore scanner les puces pour en obtenir un écho. Mais il ne ferait pas ça non plus. Il n’est pas en ville.

Frank ne savait pas quoi répondre.

Un long silence. Ils le laissèrent passer. Après tout, ils étaient là, rien que tous les deux. Se balançant doucement. Elle posa la tête sur sa poitrine ; en avant, en arrière en avant, en arrière.

— C’est tellement agréable. Comme si on était dans un berceau.

— Oui, dit Frank. On sait de quelle direction vient le vent. Tu vois, là, il vient du nord, de derrière notre tête. Quand il souffle vers nos pieds, il y a une petite pause, à la fin, pendant que le vent se maintient ; puis il rebondit avec une petite poussée supplémentaire, comme s’il se relâchait ; alors que derrière notre tête on va dans le sens du vent, alors il ralentit plus vite et il fait demi-tour plus vite, sans accélération supplémentaire à la fin. Tu sens ?

— Non, gloussa-t-elle.

— C’est parce que tu ne fais pas attention. Regarde : sous le vent, au vent, sous le vent, au vent. Ce n’est pas pareil.

— Hmm. C’est vrai. Comme une petite pause.

— Oui.

— Comme le tic-tac d’une horloge. Théoriquement, il ne devrait pas vraiment y avoir de différence entre les deux.

— C’est vrai.

Frank souleva la tête.

— Je suis heureux que tu ne me prennes pas pour un dingue.

— Moi ? Je ne suis pas en position de trouver qui que ce soit dingue. J’ai moi-même l’impression de l’être totalement.

— Peut-être qu’on l’est tous, maintenant.

— Peut-être.

Ils étaient allongés là, à se balancer. Ô temps, suspends ton vol. Le vent martelait la forêt ; ils entendaient les coups de vent balayer le bassin hydrographique. Les branches qui craquaient, un *snap,* un *crash* occasionnels, tout cela dans un gigantesque *whooooosh* aérien, geignard, hurlant, qui emplissait tout de son continuo.

Ils parlèrent doucement des maisons dans les arbres. Elle lui raconta celle de son jardin de derrière, ses nuits dehors, ses parties de dînette, ses chats, le raton laveur du voisinage, l’opossum.

— J’ai cru que c’était un gros rat. J’ai failli mourir de peur.

Frank lui parla de son amour pour la maison des Robinsons suisses, à Disneyland.

— J’avais projeté de m’y cacher à la fermeture du parc. Tom Sawyer Island était divisée par une palissade ; il y avait une zone de maintenance au nord de la partie publique. J’étais sûr de pouvoir contourner la barrière et d’arriver à me cacher, mais je serais resté coincé sur l’île. J’ai décidé un été que ça irait, que je pourrais nager jusqu’à Frontierland et me faufiler à travers New Orleans Square jusqu’à l’arbre. Mes vêtements sur ma tête, une serviette, tout le fourniment. Je me suis exercé à nager sans les bras.

— Et pourquoi tu ne l’as pas fait ? demanda-t-elle en riant.

— Je n’ai pas réussi à trouver une histoire à raconter à mes parents. Je ne voulais pas qu’ils s’inquiètent.

— Brave garçon.

— C’est-à-dire que je me serais attiré de sacrés ennuis.

— Ça, c’est probable.

Plus tard, elle dit :

— Tu crois qu’on pourrait ouvrir la tente et regarder les étoiles ? On ne serait pas trop battus par le vent ?

— Un peu. On pourrait sortir à moitié et baisser la fermeture de la tente. Je le fais souvent.

— D’accord. Essayons.

Ils firent comme il avait dit. Le froid se déversa sur eux et ils se recroquevillèrent dans le duvet. Frank baissa la fermeture jusqu’à ce que seuls leurs visages émergent de la capuche du sac de couchage. Bien allongés sur le matelas, ils commencèrent à se réchauffer l’un contre l’autre. Ils s’embrassèrent autant que le visage de Frank pouvait

le supporter, c'est-à-dire pas trop. Quand ils recommencèrent à faire l'amour, ce fut plus langoureusement. Ils bougeaient en accompagnant le balancement de l'arbre dans le vent, un lent va-et-vient, comme s'ils étaient dans le train, ou sur un waterbed vraiment géant. Mais c'était trop parfait, et ils se mirent à rire, ils devaient rompre le rythme avec l'arbre, et ils le firent.

Encore après, il dit :

— Qu'est-ce que je dois faire, avec ces puces ?

— Je vais te laisser le détecteur. Tu peux t'en débarrasser complètement, et il se peut qu'ils n'aient pas repéré cet endroit par GPS. Tu pourrais t'installer dans un autre arbre, avec des choses dont tu serais sûr qu'elles ne seraient pas buggées ?

— Oui, j'imagine. C'est plutôt modulaire, et donc…

Frank se rendit compte qu'il aimait bien son arbre, alors même qu'il y en avait dix mille autres exactement pareils tout autour.

— Comme ça, si tu pouvais faire en sorte qu'il reste non repéré, ils ne sauraient pas où tu es. À partir du moment où tu quittes ton van, bien sûr.

— Il faudrait que je laisse beaucoup de choses dedans.

— Ils penseraient que c'est là que tu habites. Il faudrait que tu emploies le détecteur avant de monter ici, pour voir si tu n'as rien ramassé. Si tu veux vraiment faire ça sérieusement, il faudrait que tu te débarrasses de ton van et de ton téléphone portable, que tu n'appelles que de cabines publiques, et que tu payes tout en cash. C'est ce qu'on appelle se désengager.

— C'est ce que je m'efforce de faire, de toute façon ! s'esclaffa Frank.

— Je vois ça. Mais il faut que tu le fasses dans cet autre endroit.

Il hocha la tête. Il enfouit son visage dans ses cheveux, sur le haut de sa tête. Ses boucles serrées, douces, souples. Il sentit son corps peser sur le sien de tout son poids, et fut parcouru par une nouvelle vague de désir. Elle l'aidait. Elle était forte, hardie, intéressée. Il lui plaisait, elle le voulait. Au bout de quatre ans, il était probable qu'elle se serait contentée du premier venu, mais là, c'était lui.

— Et toi ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Alors ton… euh, il sait que tu sais qu'il t'espionne ?

— Je pense, oui.

Sa grimace, éclairée par en dessous par la lampe de Frank posée au sol, lui rappela fugitivement un des masques de démon des Khembalais : un mélange de peur, de désespoir, de colère. En voyant cela, Frank se sentit envahi de dégoût pour son mari. Il aurait voulu se débarrasser de lui. L'éliminer comme une puce. La protéger, la rendre

heureuse…

— Mais nous n’en parlons pas, ajouta-t-elle.

— Ça a l’air moche.

— *C’est* moche. Il faut que je me tire de là. Mais il y a des complications en rapport avec son nouveau job. Des choses que j’ai besoin de faire avant.

Elle se tut, et son corps, bien qu’immobile sur le sien, n’était pas fondu en lui comme avant. C’était encore une nouvelle sensation, son altérité, nue et sur lui. Il frémit et tira le sac de duvet sur leurs têtes.

— Alors, tu as des numéros de cabines téléphoniques ?

— Oui.

Il y avait pensé, malgré ses blessures.

— Et quand est-ce qu’on se parlera ?

— Neuf heures du soir, le vendredi ?

— D’accord. Et si on se rate, pour une raison ou une autre, la semaine suivante, sûr. Et si on se rate à nouveau, là, je t’appelle sur ton portable.

— Très bien. Ça colle.

Sa chaleur l’envahit. Dans l’arbre, tout en haut, ils se serrèrent dans les bras l’un de l’autre. Ce moment de la tempête.

— Oui, c’est vraiment bien, dit-il.

Saute sans regarder.

L’hiver était maintenant là pour de bon. Une série de tempêtes brutales se déchaînèrent sur la ville, comme celles qui avaient frappé Londres mais en plus sèches, toutes caractérisées par des vents glaciaux. Pas beaucoup de neige, mais elles n’en paraissaient que plus glaciales. Kenzo disait qu’il n’y avait pas eu d’hiver comme ça depuis le Dryas récent ; c’était pire que la petite ère glaciaire du quatorzième siècle, une véritable stagnation de l’Atlantique Nord. Les températures moyennes dans l’est de l’Amérique du Nord et en Europe de l’Ouest étaient inférieures d’une quinzaine de degrés aux normales saisonnières.

Frank passait le plus de temps possible dehors, pendant ces tempêtes. Il aimait être en plein dedans. Il aimait la façon dont il se sentait depuis sa nuit avec Caroline. Il avait à nouveau l’impression de marcher sur un nuage, un cliché probablement issu d’un état de conscience particulier de l’organisme, en réaction à certains états émotionnels. La légèreté de l’être.

Et puis aussi, dans l’hiver intense, c’était comme s’il évoluait à des altitudes, ou des latitudes, de plus en plus élevées. Il était dans la nature, il était amoureux, et la combinaison des deux le plongeait dans une sorte d’état extatique, un nouvel empire de joie…

« La *joie* qui m’empêche de rester assis dans mon fauteuil m’oblige à me lever et me fait tourner dans ma chambre comme un tigre en cage – et m’interdit de trouver le calme et la concentration nécessaires ne serait-ce que pour exprimer en mots cette idée qui m’exalte, et si je n’écrivais plus jamais un livre, ou une ligne ? Pendant un instant, les yeux de mes yeux se sont ouverts. »

Emersonfortheday.com, oui. Un homme qui connaissait le genre de joie qui vous transporte. Pas étonnant qu’on ait donné son nom à des écoles ! On en apprenait beaucoup en le lisant.

Il marchait régulièrement dans le parc avec ses raquettes, mais il commençait aussi à s’aventurer dans la ville, à faire de longues promenades autour du parc. C’était là que les sans-abri trouvaient refuge, là que les fregans et les ferais avaient élu domicile. Frank décida que s’il ne savait pas quoi faire il pouvait toujours aller voir le plus possible de potes et de sans-abri des quartiers nord-ouest, et

vérifier que leur matériel était à la hauteur de la férocité des éléments. Quand il tombait sur de parfaits inconnus réfugiés sur les bouches de métro et autres petits puits de chaleur de la ville, il leur parlait aussi ; et s'ils étaient un tout petit peu réceptifs, il leur offrait au moins une couche supplémentaire de nylon sous laquelle s'abriter. Ils avaient pour la plupart des vêtements de laine ou de duvet, mais un nombre surprenant grelottait encore sous du coton, du carton, du plastique, de la mousse de polyuréthane ou des journaux. Frank ne pouvait que secouer la tête. « Ne portez pas de coton ! » disait-il, répétait-il, à ces étrangers. Dont certains reconnaissaient en lui le bon Samaritente.

Il commença à faire le tour des boutiques de vêtements d'occasion et des magasins de sport qui vendaient des articles de seconde main ou des fins de série, surtout des vêtements en synthétique, et des duvets bon marché mais efficaces.

Une fois, il acheta tout un stock de sous-vêtements longs en capilene vraiment chouettes, identiques à ceux qu'il portait lui-même, et lorsqu'il retourna dans le parc, la fois suivante, voyant que certains des potes avaient regagné Sleepy Hollow, il balança une paire de hauts et de bas noués ensemble dans chacun de leurs abris plus minables que jamais.

— Tenez, mettez-vous ça à même la peau. Jamais de coton ! Foutez-moi en l'air toutes ces saloperies en coton. Vous allez geler dans ces merdes.

— Il fait un putain de froid.

— Ouais, il fait froid. Mettez ces trucs-là et ne restez pas dans le vent quand il souffle.

— Sans blague !

— C'est pas le froid, c'est le vent, dit Andy.

C'est pô l'froid…

— Ouais, ouais, ouais. C'est ça.

— C'est ce que tout le monde dit.

— Ça, c'est sûr, renifla Frank.

C'était le nouveau truisme, et Frank en avait déjà jusque-là. L'été, les gens répétaient ad nauseam : « C'est pas la chaleur, c'est l'humidité », et l'hiver, ils disaient : « C'est pas le froid, c'est le vent. » Il avait envie de hurler à force de les entendre rabâcher toujours les mêmes platitudes. Mais le mode par défaut d'Andy était l'enfonçage de portes ouvertes, et il n'y avait pas moyen d'échapper à ce nouveau mantra.

Sans compter que c'était vrai. Les nuits sans vent, Frank marchait avec ses raquettes dans la forêt, complètement protégé du froid ; l'exercice le réchauffait, et ses couches de vêtements piégeaient la chaleur sous sa veste et son pantalon coupe-vent. Le seul problème était qu'il ne fallait pas transpirer. Il aurait aussi bien pu porter un

scaphandre spatial.

Mais quand il y avait du vent, tout changeait. Que le monde devenait grand, d'accord, mais comme il était froid, aussi ! Sa couche extérieure était censée le protéger du vent, mais le vent la transperçait quand même et aspirait sa chaleur à chacun de ses mouvements. Lors des nuits les plus rudes, s'il voulait marcher dans le vent, il devait lui tourner le dos et avancer à reculons pour éviter les gelures du visage. Dans la journée, il avait pris l'habitude de mettre des lunettes avec une protection pour le nez, parce que comme il ne sentait plus son nez, il ne pouvait pas savoir s'il n'avait pas des engelures. Plus d'une fois, quand il était remonté dans son van et s'était regardé dans le rétroviseur, il avait constaté qu'il avait le nez tout blanc. La protection pour le nez améliorait un peu la situation, tout en lui donnant un petit air médiéval de bourgeois à la Bruegel. Des stalactites de morve gelée lui pendaient au bout du nez à la fin de la promenade, mais au moins son nez ne gelait pas.

C'était très bien pour son pauvre nez, mais il découvrit que certains autres appendices avaient aussi besoin d'une protection supplémentaire. À la fin d'une longue promenade, par un samedi après-midi venteux, il s'arrêta dans la forêt pour pisser et découvrit, consterné, qu'il avait le sexe aussi engourdi que le nez ! Engourdi par le froid, ce qui voulait dire, oh Seigneur… oui ! Il se dégelait dans sa main, lui infligeant des coups d'épingle plus pénibles que tout ce qu'il avait jamais enduré, une agonie brûlante qui se prolongea une dizaine de minutes atroces. Il pleura, son nez coula, tout gela sur son visage. Une démonstration inédite de la densité des terminaisons nerveuses dans cette zone, comme dans cette vieille illustration du corps humain dont les différentes parties étaient grossies en proportion de la quantité de nerfs qu'elles contenaient, ce qui en faisait une silhouette de cauchemar avec une bouche, des mains et des parties génitales hypertrophiées.

Les joggeurs du midi connaissaient déjà le problème des gelures du pénis. Il fallait absolument prendre des précautions supplémentaires ; au moins, une chaussette, ou un gant fourré dans le slip, mais aussi un slip en nylon étanche au vent, une veste plus longue, etc.

« Ce qu'il te faudrait, c'est un string en peau de lapin, la fourrure à l'intérieur, évidemment. Tu pourrais te faire des couilles en or en vendant ce genre de truc ! »

À partir de ce jour, Frank n'oublia plus jamais de faire attention à ce problème, et il ne garda pas l'affaire pour lui. Aussi, quelques semaines plus tard, quand il arriva dans Sleepy Hollow :

— Hé, Nez-qui-Pisse !

— Salut, messieurs. Alors, comment vont vos pénis ?

— Ouaf, ouaf !

Gros rires, ricanements.

— Enfin ! Maintenant, on sait pourquoi il vient ici !

— Même pas en rêve. Vous réussissez à ne pas geler ?

— NON.

Divers grognements et gémissements.

— Écoutez, ils ont ouvert un refuge, près de l'université, c'est le gymnase du lycée, et il y a des classes aussi, c'est pas mal.

— On le sait. Va t'faire foutre.

— M'sieur J'fourre-mon-nez-qui-pisse-partout !

— M'sieur l'fouineur ! M'sieur Je-sais-tout !

— D'accord, si vous préférez vous les geler…

— Yarr. Allez, fous l'camp. On vit not' vie comme on l'entend.

— C'est notre destin d'rester ici. On survivra.

— Ben, je vous le souhaite.

Ce vendredi-là, il alla dîner dans un restaurant mexicain, sur Wisconsin, près du métro. Il savait déjà que ça allait devenir son rite du vendredi soir. C'était un petit endroit sans prétention où il pouvait manger au comptoir en lisant sur son ordinateur portable. Aller sur emersonfortheday.com, et cliquer sur « destin » :

« Les sommets sont de grands poètes, et un coup d'œil à cette montagne défait beaucoup de prose. Toute la vie, toute la société s'illumine et devient transparente, on se met à généraliser hardiment, et bien. L'espace est ressenti comme gigantesque. Il y a chez nous quelque chose d'étroit et d'étriqué, et nous rions, nous bondissons de voir la forêt, et la mer, qui ne sont après tout que des avenues et des crevasses pour le grand Espace dans lequel le monde flotte comme une coque de noix sur l'océan. »

C'était tellement vrai. Mais ce n'était qu'un extrait d'un de ses essais, *Destin*, et pas une citation sur le destin proprement dit. Nouvel essai, en recherchant le mot dans le texte :

« Le bon usage du *Destin* consiste à élever notre conduite aux sommets de la nature. Tout homme devrait se comparer avantageusement à une rivière, un chêne ou une montagne. Il ne devrait pas avoir moins de courant, d'envergure et de résistance qu'eux. »

Oh mon Dieu, oui ! C'était si bien dit. Ce bon vieux Waldo. Quel adorateur de la nature perceptif et éloquent ! Et pourquoi pas ? La Nouvelle-Angleterre jouissait d'un climat héroïque, qui projetait souvent sa forêt prosaïque jusqu'aux hauteurs de l'Himalaya, ou aux rivages de l'Arctique.

Enfin, il était presque neuf heures. Il descendit de son tabouret et paya l'addition. En liquide, ce qu'il faisait aussi souvent que possible,

maintenant.

La cabine téléphonique qu'il avait choisie était dans la station de métro de Bethesda, près de l'arrêt d'autobus. Il y en avait toute une rangée. Il alla à celle du bout, sortit une carte de téléphone, l'inséra dans la fente et composa le numéro de Caroline.

Pas de réponse. Il laissa sonner longtemps, raccrocha.

Il resta planté auprès du téléphone, à réfléchir. Était-ce mauvais signe ? Elle avait dit que ça pourrait ne pas marcher toutes les semaines. Il n'avait pas idée de ce qu'elle faisait de ses journées. Comment est-ce que ça fonctionnait, avec un mari avec qui on n'avait pas couché depuis quatre ans ?

Le téléphone sonna, lui faisant faire un bond de trente centimètres. Il décrocha.

— Allô ?

— Frank ! C'est Caroline. C'est toi qui viens d'appeler ?

— Oui.

— Désolée, je n'ai pas pu répondre tout de suite. J'espérais que tu serais encore là.

— Ouais, sûr. On devrait se réserver une fenêtre de tir, au cas où.

— C'est vrai.

— Alors… comment ça va ?

— Oh, c'est de plus en plus dingue. Partout.

— Ça va quand même ?

— Oui.

Avec délicatesse, ils réintégrèrent l'intimité qu'ils avaient atteinte la semaine précédente. Ce n'était pas facile, par téléphone, mais cette voix, dans son oreille, l'y ramenait presque, et il prit des risques, « Et chez toi, ça va ? J'ai pensé à toi… », elle lui parla de sa relation, un peu, et le lien entre eux se renoua, cette impression de proximité qu'elle savait établir d'un regard, d'un contact, ou, comme maintenant, par sa voix, claire et basse. La distance entre son mari et elle s'était creusée depuis des années, lui dit-elle ; elle existait peut-être depuis le début. Ils s'étaient connus au travail, il était plus vieux qu'elle, il avait été son chef, et il était maintenant dans une autre agence, « super hyper secrète ». Ils n'avaient pas vraiment eu de disputes monstrueuses, jamais, mais depuis quelques années maintenant, il était moins souvent à la maison, et il lui témoignait moins d'intérêt sur le plan sexuel… (« Incroyable », avait lâché Frank.) Mais avant leur rencontre, il avait travaillé un moment en Afghanistan, alors qui pouvait dire ce qu'il faisait actuellement ?

Ce qui lui donna un petit frisson. Il ne put s'empêcher de demander :

— Comment vous êtes-vous retrouvés ensemble, tous les deux ?

— Je ne sais pas. D'après ma sœur, j'ai le chic pour attirer les

types tordus. Je ne parle pas de toi ! ajouta-t-elle précipitamment.

Il se contenta de rire.

— Pas de problème. Peut-être que ta sœur a raison. C'est sûr que je suis tordu, et en tout cas, tu m'attires.

— Et toi aussi, crois-moi.

Elle poursuivit : elle avait découvert, accidentellement, qu'il lui avait mis une puce. Pourquoi, elle n'en savait trop rien ; et c'était la guerre froide entre eux, depuis ce moment ; une guerre étrange, silencieuse.

Frank frissonna à cette idée. Ils parlèrent alors de choses et d'autres. De leurs occupations, du temps qu'il faisait :

— J'ai pensé à toi, l'autre nuit, quand le vent s'est mis à souffler en rafales.

— Moi aussi, j'ai pensé à toi.

Leur nuit de vent, oh mon…

— J'ai envie de te revoir, dit-elle.

— Quand tu veux.

— Je ne sais pas… À la première occasion. Il se passe des trucs en ce moment dont il se pourrait que je sois obligée de m'occuper. Peut-être que je pourrai arranger quelque chose pour la semaine prochaine.

— D'accord. La semaine prochaine. Bon, mais lequel de nous deux doit rappeler ?

— Je te rappellerai. En commençant par le numéro d'où tu m'appelles.

— D'accord. C'est bien.

Il retourna à son van, en passant devant leur cabine d'ascenseur, sur Wisconsin Avenue, puis le long du petit parc où ils s'étaient retrouvés les deux premières fois. Ses endroits avec sa Caroline. De nouveaux ajouts à son ensemble d'habitudes, il le voyait d'ici, et tout le reste en serait transformé. Il était devenu sauvage. Il était devenu optimodal, il était devenu l'homme des Alpes. Et les vendredis soir, il viendrait parler à sa Caroline au téléphone, et ces conversations élèveraient et exalteraient tout le reste, y compris leur prochaine rencontre en chair et en os.

Et là, si vite qu'il n'eut pas le temps de s'en rendre compte, l'hiver passa du sublime au ridicule, puis au catastrophique. Il adora ça jusqu'au moment où les gens commencèrent à en mourir.

Cette nuit-là, par exemple, il faisait froid, mais ce n'était pas si terrible ; il n'y avait pas trop de vent, et sa morsure était revigorante. C'était la façon dont on le ressentait qui faisait toute la différence, et pas seulement ce qu'on portait. Si on décidait de prendre le froid de plus en plus intense pour une espèce d'expédition transcendante à la Emerson, une ascension dans l'altitude ou la latitude psychique, alors ça commençait à devenir vraiment intéressant – ils étaient partis pour aimer l'Arctique canadien, ou la High Sierra, et c'était magnifique. Une destination à adorer avec dévotion.

Mais la température, la semaine suivante, chuta encore par rapport à ce record de froid, ce qui en faisait un événement stupéfiant, quoi qu'ils puissent lire dans les journaux sur ce qui se passait ailleurs. Cette nouvelle dégringolade du thermomètre les emmena à l'équivalent de l'Antarctique ou de l'Himalaya, deux endroits où la vie était très dangereuse.

La première grosse chute de température fit l'effet d'une goutte froide sur un front déjà froid, qui descendait depuis Edmonton. Elle arriva à minuit, et à deux heures du matin il n'arriva plus à se réchauffer, même dans son sac de couchage – ce qui était une expérience rare pour lui, et même assez terrifiante. Il alluma le chauffage, ce qui tiédit un moment l'air de sa tente et l'aida un peu. Mais la chaleur s'échappa à la seconde où il éteignit le chauffage, et après quelques tentatives il décida d'aller faire un tour, peut-être même de reprendre sa voiture. Au moins, dans son van, il ferait plus chaud.

En descendant de Miss Piggy, il eut une mauvaise surprise. Il commença à se balancer dans le vent, et puis ses mains furent trop glacées pour qu'il puisse se maintenir aux barreaux, et il dut s'y accrocher par les coudes. Il resta ainsi suspendu, au péril de sa vie, en attendant que le vent se calme, mais il ne se calma pas. Il continua alors sa descente, un barreau à la fois : il calait ses pieds aussi sûrement que possible, se penchait et assurait une nouvelle prise pour son coude. Un barreau à la fois.

Il finit par se laisser tomber sur la neige. Il appuya sur le bouton de la télécommande, mais l'échelle ne remonta pas dans la nuit. La batterie avait pris froid.

Il faisait vraiment très froid. On ne pouvait survivre quand on était exposé à ce genre de température sans le matériel approprié. Même engoncé dans son scaphandre spatial, Frank devait se démener pour conserver sa chaleur. Des températures dignes des zones mortes de l'Everest ou du plateau Antarctique.

Et pourtant il y avait encore des gens vêtus de coton. Là, dehors, en jean et veste de cuir noir, dieux du ciel ! Protégés par des journaux, pour les moins bien lotis. Et les animaux, tous sauf les animaux polaires, devaient être en train de mourir, s'ils ne s'étaient pas abrités dans un refuge. Le vent était d'une violence mordante qu'il n'avait que très rarement sentie, la plupart du temps dans le Yukon, lors d'escalades de plusieurs jours. Le fait que ça se produise dans cette ville semi-tropicale était bizarre, et constituait une urgence immédiate. D'ailleurs, les gens devaient appeler le 911. Il entendait des sirènes dans tous les sens.

Enfin, lui, il pouvait se débrouiller tout seul, bien sûr. Rester toujours en mouvement, c'était la clé. Alors il marchait très vite ; mais il avait froid quand même. Il avait oublié l'effet que pouvait faire un froid intense. Il devait enfouir son visage dans sa capuche, à l'abri du vent, et il n'avait pas idée de la façon dont son nez s'en sortait. Pendant un moment, il réussit même à s'égarer. Si étroit que soit le parc, cette nuit-là, il était trop vaste pour qu'il le traverse.

Il remonta vers les hauteurs, en se disant qu'il finirait bien par ressortir s'il continuait à monter. Il coupait droit à travers les congères, remarquant à nouveau l'énorme différence que faisaient ses raquettes. Ç'aurait été horrible de rester coincé sur une pente comme ça, dans la neige profonde. Et pourtant, à part les gens du FOG, il était à peu près seul à marcher en raquettes dans la ville. Les autres devaient être incapables d'avancer, ou alors à ski.

Il ressortit sur Broad Branch Road, presque exactement à l'endroit où il espérait être. Dieu bénisse l'inconscient.

À son grand soulagement, son van démarra du premier coup. Il laissa tourner le moteur un moment et commença à rouler, le chauffage à fond. Le van était secoué par les bourrasques. Les rares autres véhicules encore dans les rues tanguaient comme s'ils étaient ivres. Finalement, les gros 4 × 4 avaient l'air chez eux, à croire que tout le monde avait déménagé pour l'Alaska.

Après avoir conduit pendant un moment, il finit par se réchauffer. Le jour se leva sur un énorme ciel rouge. Il retourna dans le parc et alla d'abord à l'aire 21, voir comment les potes s'en sortaient.

— Hé, Pif le Chien ! Tu devrais avoir un putain de tonneau de rhum sous le menton…

— Je n'en reviens pas que vous soyez encore en vie, les gars. Comment vous faites ?

— Le feu, fit Zeno avec un geste en direction des flammes pâles dans un monticule géant de cendres. On a passé la nuit assis tout contre.

— On a fait un très grand feu et on l'a entretenu. On n'arrêtait pas de courir pour aller chercher des branches. Et merde ! Quel putain de froid ! J'étais à quoi ?, à vingt centimètres d'un foutu feu de joie, et même comme ça, j'avais le dos gelé. Un côté en train de rôtir, et l'autre qui prenait en glace !

— Ça, pour faire froid, il a fait froid. Vous avez assez de bois, qu'est-ce que vous brûlez ?

— On a tout l'bois d'l'inondation.

— Il a eu le temps de sécher ?

— Putain, non, il est toujours vert, mais on a un jerrycan, et Cutter siphonne les réservoirs des bagnoles pour l'remplir. L'essence de bagnole brûle comme une saloperie d'enculée de sa mère, elle explose dans le feu, faut vraiment faire gaffe.

— Bon, eh ben, vous brûlez pas. Il y a ce refuge, à l'université…

— Ouais, ouais, c'est ça. On va y aller. On va y aller avec toi ! En attendant, r'tourne aider les pauv' crétins qu'ont probablement bien b'soin d'toi.

Là, il marquait un point, et Frank s'éloigna avec ses grosses raquettes. Dans le parc, puis dans la ville paralysée.

Au Starbucks, on disait qu'il avait fait moins quarante-cinq à l'aube. Près de cinquante-cinq degrés de moins que la normale saisonnière pour la journée. Le climat était bien en train de changer. Des sirènes continuaient de hurler, partout dans la ville.

Frank appela Diane. Elle était déjà au travail, évidemment, mais c'était parce qu'elle avait passé la nuit sur place.

— Ne pensez même pas à venir, lui dit-elle. Personne ne devrait seulement essayer. Je veux dire, vous arrivez à le croire, ça ?

— Moi, je le crois, dit Frank.

Diane lui annonça que la FEMA avait déclaré la zone sinistrée. Les employés fédéraux avaient pour ordre de rester chez eux, à part les services d'urgence. Les lignes étaient coupées, suite à des surtensions. Partout, des conduites d'eau avaient gelé et éclaté, il y avait des incendies que personne n'essayait d'éteindre, et des milliers de gens allaient probablement mourir de froid chez eux. Six heures du matin, et il y avait déjà des situations dramatiques.

— D'accord, Diane. Je resterai joignable toute la journée. Je laisserai mon portable allumé.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je crois que je vais aller voir comment je peux me rendre utile au zoo. Il y a encore beaucoup d'animaux en liberté.

— Faites attention ! C'est dangereux, quand il fait aussi froid.

— Ouais, je vais faire attention. J'ai un équipement polaire, ça va aller.

— Bon. Entendu, on reste en contact.

Frank était donc libre de faire ce qu'il avait de toute façon l'intention de faire.

Les rues étaient quasi désertes. Plus de blue-jeans ni de coupe-vent. Les seuls êtres vivants qui étaient dehors étaient vêtus comme pour une expédition polaire, ou tout au moins une journée de ski très froide. Les gens se saluaient avec la jovialité de ceux qui ont survécu à un événement catastrophique et reçu le monde en héritage. Au départ, c'étaient surtout des hommes, sortis voir s'ils pouvaient donner un coup de main, sortis pour sortir, en fait ; et puis il y eut de plus en plus de femmes au fur et à mesure que la journée avançait, souvent en tenues de ski aux couleurs éclatantes. L'esprit de corps était très fort. Les gens se faisaient de grands signes au passage, s'arrêtaient pour bavarder. Tout le monde s'accordait à dire que ceux qui sortaient sans l'équipement adéquat seraient vite en hypothermie ; d'un autre côté, bien équipé, et à condition de rester en mouvement, on pouvait survivre. C'était une expérience stupéfiante de sublime technologique, une relation naturelle évidente. L'espace était vraiment ressenti comme gigantesque. Et certaines cafétérias étaient même ouvertes, alors Frank s'y réfugiait de temps en temps, comme tout le monde, pour échapper au froid pénétrant. Des grottes chauffées, faites pour s'y abriter quand c'en était trop – tant qu'il y avait encore de l'électricité en ville, évidemment. Sans électricité, la région aurait un gros problème ; il faudrait peut-être l'évacuer.

— Je viens de l'Ohio, dit un homme à Frank, devant un Starbucks. Ça, c'est rien.

— Il fait vraiment froid, quand même, dit Frank.

— C'est vrai ! Mais il n'y a pas de vent, grâce au ciel ! Parce que ce n'est pas le froid, c'est le vent…

Ayant fait le tour de Connecticut Avenue, Frank commença une chasse extensive à travers le Rock Creek Park en suivant la route de la crête et en s'aventurant le long de toutes les pistes latérales. Il fut soulagé de découvrir que le parc était à peu près vide. Les cerfs étaient blottis dans leurs fourrés et leurs combes. Il se demanda si ça suffirait. Dans le cas contraire, ça risquait d'être une hécatombe. Enfin, qui sait ? La neige était un bon moyen d'isolation. Elle les protégerait du vent, et ces cerfs avaient déjà survécu à plusieurs hivers.

C'était pour les animaux retournés à la vie sauvage qu'il s'en faisait.

Il trouva trois hommes, encore blottis les uns sur les autres dans un abri de bois et de carton, sur l'aire 9. Au début, il crut qu'ils étaient morts ; et puis ils remuèrent. Il appela le 911 et attendit, de plus en plus frigorifié, en essayant vainement de les secouer, jusqu'à ce que les pompiers arrivent. Il les aida à remonter les trois hommes vers la route et à les fourrer dans le camion, deux sur des brancards ; celui qui s'était trouvé pris en sandwich était en un peu moins mauvais état.

Il retourna voir s'il n'y en avait pas d'autres. Le Rock Creek proprement dit était pris en glace, jusqu'au fond, bien sûr. Il n'y avait pas un bruit dans le parc, et la cité au-delà était elle aussi étrangement silencieuse, en dehors du gémissement continu des sirènes qui s'entrecroisaient comme des coyotes torturés ou des gibbons munis de mégaphones.

Les pompiers lui avaient dit que le réseau électrique pouvait complètement disjoncter quand la demande était trop forte. Les compagnies d'électricité avaient institué des réductions préventives pour empêcher le système de s'effondrer. Les véhicules de pompiers étaient parmi les seuls encore capables de démarrer dans toutes les situations, parce que leurs garages étaient chauffés. Les chauffe-batterie revêtaient une importance cruciale par des températures pareilles, mais évidemment, personne n'en avait.

— Mon van a démarré, ce matin, leur dit Frank.

— Généralement, ils repartent une fois, mais ne comptez pas trop dessus. Normalement, ils ne résistent pas à ce genre de température. Il fait moins quarante-cinq !

— Je sais.

Enfin, encore heureux qu'il n'y ait pas de vent, dirent-ils.

Frank vérifia les abris chauffés prévus pour les animaux retournés à l'état sauvage. En cas de coupure de courant, le résultat serait catastrophique. Tous les abris étaient pleins d'une ménagerie d'animaux misérables. On aurait dit de petites épaves de l'arche de Noé. Toutes sortes de créatures y étaient roulées en boule, et elles avaient l'air d'en avoir pris un sérieux coup au moral. Les gibbons étaient accrochés aux coins du toit, près des éléments chauffants, leur petite face crispée façon Laurel et Hardy quand ils avaient essuyé un méchant revers.

Frank appela Nancy et lui raconta ce qu'il voyait. Les gars du zoo faisaient de leur mieux pour récupérer tous les animaux qu'ils pouvaient, mais les récalcitrants étaient craintifs et déterminés à ne pas se laisser attraper. S'ils essayaient de les reprendre maintenant, il y avait un gros risque qu'ils les mettent en fuite, ce qui les tuerait. Mieux valait les laisser se réfugier dans les abris en espérant que ça

suffirait.

— Le courant des radiateurs est-il branché sur des générateurs de secours ?

— Absolument pas. Croisez les doigts.

Il continua sa ronde. Dans les rayons obliques du soleil, bas sur l'horizon, tout devenait d'argent et aveuglant. La température était remontée à moins vingt-huit, ce qui, sous le soleil de la mi-journée, changeait complètement l'impression que faisait la marche. Sa mémoire corporelle refit la différence entre le froid et le superfroid : en fin de compte, même moins vingt-trois pouvait paraître confortable, quand on avait été si mal à moins trente-cinq ; et à moins dix, on pouvait marcher en manches de chemise, alors qu'à moins quarante-cinq on frisait constamment la mort instantanée.

Il y eut une coupure de courant à l'ouest de Connecticut Avenue, et Frank s'y rendit pour aider une équipe qui allait de porte en porte s'assurer que les gens s'en sortaient bien. De temps en temps, ils transportaient des occupants en hypothermie vers les camions de pompiers et les ambulances, qui les emmenaient vers les abris et les hôpitaux. Quand il eut trop froid aux mains pour continuer, il se rabattit sur l'une des cafétérias de l'hôpital universitaire, y prit un café avec les autres aventuriers entassés là comme des sardines. Il éprouva de pénibles coups d'épingle dans ses doigts qui retrouvaient leur sensibilité, même si ce n'était rien par rapport à ce qu'il avait éprouvé quand son pénis avait pris froid. Et puis la cafétéria dut arrêter de servir, parce que les tuyaux avaient gelé et que les réserves d'eau étaient épuisées, mais l'endroit resta ouvert, rien que pour servir d'abri. Les dégâts subis par les canalisations en ville allaient coûter des millions, à coup sûr, disait quelqu'un, et il faudrait des semaines ou des mois pour les réparer. Ils étaient peut-être parés pour un problème d'eau aussi grave qu'après l'inondation : pendant plusieurs jours, il avait été très difficile de trouver de l'eau potable et des toilettes en état de marche. Les gens ne réfléchissaient pas à ce genre de chose avant qu'elles arrivent, et à ce moment-là, c'était comme s'ils se découvraient un nouveau talon d'Achille.

Le bruit des sirènes semblait converger vers eux. Frank sortit voir de quoi il retournait. Un gros panache de fumée noire montait au-dessus du quartier situé entre Connecticut et le parc, juste au sud de l'endroit où son van était garé. Il s'y précipita tout en frappant dans ses mains qui le picotaient encore.

Il apparut que des squatters avaient accidentellement mis le feu à une bâtisse abandonnée. Le brasier était déjà incontrôlable, plusieurs maisons brûlaient, ainsi qu'un bouquet d'arbres, et tout cela rugissait dans les flammes pâles. La chaleur radiante frappa de plein fouet le visage de Frank. Lorsque les pompiers arrivèrent, ils découvrirent que

l'eau des bouches d'incendie avait gelé. Ils durent s'affairer autour, au lieu de combattre l'incendie. Un hélicoptère surgit, avec son traditionnel bruit de hachoir, et largua son chargement de produits chimiques, sans résultat apparent. Il devait être dangereux de piloter des hélicos par un froid pareil ; ils le faisaient dans l'Antarctique, mais les hélicos étaient spécialement préparés. Les spécialistes de l'Antarctique de la NSF devaient être extrêmement occupés à aider de toutes les façons possibles. Pas de pause-déjeuner, ce jour-là. Et pour le Corps des ingénieurs non plus. Il était essentiel qu'ils maintiennent le courant. S'il y avait des coupures importantes dans la ville, beaucoup de gens mourraient.

En discutant avec les pompiers autour de la bouche d'incendie, Frank apprit qu'il y avait déjà au moins une vingtaine de sinistres dans la zone métropolitaine. Tous les personnels des services d'urgence étaient de sortie : les pompiers, la police, les infirmiers, les équipes d'entretien et de réparation des compagnies d'électricité ; on avait rappelé la Garde nationale. Le reste du monde était instamment prié de rester chez lui. Et pourtant, au fil des heures, le nombre de gens qui marchaient dans les rues vides augmenta, tous déguisés en bibendum, avec des cagoules de ski. On aurait dit que les cambrioleurs de banques avaient déclenché une révolution.

Un nouvel incendie éclata à Georgetown, provoquant une coupure de courant. Les principales conduites d'eau avaient déjà gelé. Frank y alla en voiture, son van consentant encore à démarrer, et il servit de taxi pendant quelques heures, déplaçant les gens de maisons et d'appartements transformés en congélateurs vers le campus de l'université de Georgetown, où la plupart des bâtiments étaient encore chauffés grâce à des générateurs. L'hôpital universitaire George Washington était aussi passé sur générateurs, et pendant un moment il fut clair que transporter les gens était ce que Frank avait de mieux à faire. Puis les rues commencèrent à être encombrées, de façon stupéfiante : il faisait encore moins vingt-huit, et les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs dans le quartier de Foggy Bottom. Alors il se gara à nouveau à Georgetown et se joignit à un groupe de volontaires qui faisaient du porte-à-porte dans la zone à évacuer pour s'assurer que tous ceux qui voulaient la quitter étaient partis.

Les rues résidentielles de Georgetown firent un choc à Frank. Il ne s'était jamais promené, ni à pied ni en voiture, dans cette partie de la ville, et il avait l'impression d'être transporté dans un vieux quartier cossu, confortable, d'une ville d'Europe du Nord. Colorées, propres, construites de main d'homme – à l'échelle humaine –, les rues ressemblaient à ce que Main Street, à Disneyland, avait toujours espéré suggérer, en beaucoup plus réel, certes, mais quand même. Une sorte de ville de train électrique. Ou le village d'une boule neigeuse. Il

faudrait qu'il revienne s'y promener quand la situation serait redevenue normale.

Mais le ciel ne ressemblait pas à celui d'une boule neigeuse : il était strié de fumées noires qui coulaient en fleuves épais d'un horizon à l'autre. Une énorme population vivait cachée dans la ville et autour, presque toutes les cheminées devaient être allumées. Du coup, une proportion non négligeable de conduits qui n'avaient pas été ramonés mettaient le feu aux maisons, ajoutant leurs trombes noires aux incendies. Le ciel était maintenant maculé de noir, et des flocons de suie tombaient mollement, plus légers que la neige. Avec son nez, Frank ne sentait pas l'odeur de la fumée, mais il en percevait la granulosité un peu âcre sur sa langue. Il se demandait s'il retrouverait jamais l'odorat.

Un camion de pompiers passa en hurlant le long de Wisconsin et s'arrêta. Les hommes sautèrent à terre et transportèrent une pompe et des tuyaux jusqu'au Potomac. Ils durent s'échiner avec des tronçonneuses pour casser la glace qui couvrait le fleuve, désormais transformé en une immense langue blanche d'une rive à l'autre. Une foule se massa pour les regarder et les encourager, leur haleine formant devant eux de petits nuages de givre. Un gros générateur Honda monta en puissance dans un concert de crachotements et de rugissements qui alla décroissant alors que le moteur de la pompe s'amorçait. Il y eut un moment de suspense alors qu'il ne se passait rien ; puis le tuyau aplati se gonfla comme un serpent qui aurait avalé une souris, et l'eau jaillit de la grosse tuyère sous les acclamations de la foule. Deux pompiers la fixèrent rapidement à un support et braquèrent le jet vers le bord d'attaque de la fournaise. Le geyser d'eau vaporisée gela dans l'air, aspergeant les toits voisins du genre de neige qu'on voyait dans les stations de ski. Un grand Noir lança un immense sourire à Frank :

— Ils ont gelé le feu.

Plus tard, ce jour-là, Frank retourna au Potomac pour une petite balade sur la glace. Des dizaines de gens avaient eu la même idée. Il s'était passé la même chose à Londres, deux semaines plus tôt, et partout dans le monde les gens avaient vu des images du grand festival que les Londoniens avaient organisé spontanément, célébrant le gel à la façon élisabéthaine. Maintenant, sur le Potomac, des gens se promenaient, faisaient du ski, jouaient au ballon, ou à des versions du curling mâtinées de football. Quelques personnes avaient chaussé des patins à glace et glissaient à travers la foule, mais la plupart patinaient avec leurs bottes ou leurs chaussures normales. Un vendeur de hot-dogs était pris d'assaut. La glace était généralement blanche, mais, çà et là, elle était aussi claire que du verre et on voyait le serpent noir, mouvant, du fleuve en dessous. Au début, ça faisait peur de marcher

sur cette glace transparente, mais même des groupes importants faisant des bonds géants ne firent pas frémir la glace, qui devait atteindre, à en juger par les trous creusés dedans par endroits, près de soixante centimètres d'épaisseur, peut-être davantage.

Lorsque les rayons du soleil se dardèrent obliquement au-dessus du Potomac, la lumière rappela de nouveau à Frank une vision de Bruegel. L'une de ses scènes flamandes de canal en hiver, sauf que la population de Washington était en majorité noire. C'est ce qui apparaissait là, sur le fleuve, comme on ne le voyait jamais dans le quartier nord-ouest et à Arlington. C'était une sorte de carnaval sur glace, les tenues improvisées par les fêtards pour se tenir chaud devenant des costumes à part entière. Un gigantesque orchestre de tambours en acier ajoutait à la fête une saveur des Caraïbes. Les batailles de boules de neige et les glissades, les démonstrations de break-dance et d'une espèce de mélange de curling et de bowling, les matchs de foot, de hand et de volley, il y avait de tout cela à cet endroit, entre Virginia et le district, sur ce nouveau terrain soudainement apparu. Dans la lumière déclinante, le monde entier prenait une coloration rouge fuligineuse, le fleuve était à la fois blanc et rouge, et le contraste entre la neige et les faces noires finit par diminuer au point que Frank ne distinguait plus nettement les individus. Il trouvait que c'était une population extraordinairement belle, toutes les races et toutes les ethnies de la Terre représentées – les nombreux visages noirs, vivants et beaux, joyeux, à la limite de l'euphorie, hilares devant ce spectacle, les Blancs, aussi rouges que la neige au soleil couchant, habillés en L.L. Bean ou tout ce qui leur tombait sous la main, déguisés comme des Romanichels, des Russes –, tous faisant la fête ensemble sur le Potomac gelé, jusqu'à ce que, la nuit venue, il fasse trop froid pour rester plus longtemps dehors.

Les incendies firent rage toute la nuit et jusqu'au lendemain, mais d'un autre côté la température ne retomba jamais en dessous de moins vingt-trois. Dans les cafétérias, le lendemain matin, certains disaient que toute la fumée avait créé un effet choofa, ces braseros qu'on mettait à brûler dans les orangeraies lorsqu'il gelait, l'isolant dernier cri de l'île de chaleur urbaine. Mais même à la campagne, la température n'était pas descendue aussi bas que la nuit précédente. Le froid avait été terrifiant, un record absolu pour Washington, et même le *Post,* le lendemain matin, titrait, à la façon des tabloïdes londoniens : *CINQUANTE DEGRÉS AU-DESSOUS DE ZÉRO.*

Il ne fit plus jamais aussi froid les jours suivants, mais la température resta bien en dessous de zéro, et l'état de crise fut plus ou moins maintenu dans la ville. D'abord le grand déluge, et maintenant le grand gel, avec des incendies un peu partout – et après, qu'est-ce que ce serait ?

— Toutes les conditions sont réunies pour qu'il y ait une sécheresse l'été prochain, ricana Kenzo quand Frank l'appela. On pourrait entrer dans un cycle de ce genre-là. Et demain, il va y avoir du vent.

La NSF resta fermée, ainsi que les autres bâtiments du gouvernement fédéral. Frank appelait Diane tous les matins, et une fois, comme il se lamentait du temps perdu alors qu'ils avaient tellement de travail, elle lui dit :

— Ne vous en faites pas. Je travaille le Congrès au corps tous les jours, je les balade dehors jusqu'à ce qu'ils aient l'impression d'avoir gelé sur pied, et la prochaine fois ils voteront tout ce qu'on voudra. Ça ne pourrait pas mieux se passer.

Alors Frank lui souhaitait bonne chance et passait la journée à faire des allers et retours dans Connecticut, à se promener dans le parc et à donner des coups de main partout où il pouvait, surtout au FOG. Réparer un abri chauffé, y remettre de la nourriture, aider à déplacer un chameau anesthésié ; continuer à chercher Chessman ou les potes. À Dupont Circle, à Adams Morgan, traverser les rivières gelées pour aller vers Georgia Avenue, s'émerveiller des arabesques blanches que formait le fleuve, une folie architecturale de glace et de neige.

La troisième nuit de la vague de froid, il tomba sur les potes. Ils étaient blottis dans une anse de béton autour de la grille d'une station de métro, à Dupont Circle. Ils avaient muré cette anfractuosité du trottoir avec des emballages de réfrigérateur et improvisé un toit avec des cartons aplatis. L'intérieur était givré comme un vieux frigo.

— Allez, les gars, dit Frank. Il faut vraiment que vous alliez dans un des refuges. Il va y avoir du vent, là. C'est sérieux.

— Ça a toujours été sérieux, Monseigneur.

— Hé, qui c'est qui a gagné ? Où est le tonneau de rhum ?

— Le gymnase de l'université est ouvert, ils en ont fait un refuge.

— Qu'ils aillent se faire foutre !

— Vous aurez toujours plus chaud qu'ici.

— Ouais ouais. C'est ça.

Il alla lui-même dans l'un des refuges du campus et passa une heure ou deux à arpenter les rangées de lits, en distribuant des gobelets de chocolat aux gamins. Des sans-abri, ou des gens dont le système de chauffage avait rendu l'âme, difficile de faire la différence. Il tomba sur la tricoteuse… qui tricotait, assise sur son lit. Il la salua avec plaisir. Il s'assit à côté d'elle, et ils bavardèrent un moment.

— Pourquoi est-ce que les autres ne veulent pas venir ?

— Ils sont butés, bornés. Et toi, tu es venu t'installer ?

— Euh, non. Je n'en ai pas besoin.

Elle lui dédia son sourire édenté.

— Vous êtes tous pareils.

— Hé, et le joueur d'échecs ? Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Non. Il a juste arrêté de se montrer. Ça ne veut rien dire. Il a probablement déménagé.

— J'espère.

Elle continuait à tricoter, imperturbablement. Elle s'était tricoté des mitaines de laine jaune pâle, d'où le bout de ses doigts dépassait comme les racines d'un arbre.

— Il vivait quelque part, dans le Nord-Est. Peut-être que sa famille a déménagé.

— Vous ne pensez pas qu'il a pu lui arriver malheur ?

Elle secoua la tête en comptant tout bas.

— Je ne pense pas. Il y a douze ans que je vis dehors. Il n'arrive pratiquement jamais malheur. C'est moins dangereux que malsain.

— J'imagine. Vous n'aimeriez pas avoir un endroit à vous ?

— Si, bien sûr. Mais tu sais, où qu'on soit, c'est un endroit à soi.

— Si vous voyez le joueur d'échecs, vous me le direz ?

— Bien sûr. Je l'aurais fait, de toute façon. Moi aussi, ça m'intrigue.

Frank s'aventura sur Connecticut, regardant dans les cafétérias et les cafés où les étudiants se retrouvaient. Il n'avait pas été rassuré par les paroles de la femme.

Après réflexion, il commença à appeler les gens de sa connaissance. Les Quibler allaient bien, Charlie et Anna travaillaient chez eux, il n'y avait pas d'école, la cheminée tirait bien. Anna avait remarqué, dans les épiceries, que les gens recommençaient à faire des réserves. C'était une rupture de la conscience sociale qui pouvait être très néfaste pour la dynamique d'approvisionnement normale. Et ça commençait aussi dans les stations d'essence : les gens faisaient la queue, ils gelaient sur place en attendant leur tour, battant la semelle, le téléphone portable vissé à l'oreille. Frank promit de passer la voir et raccrocha. Pareil avec les Khembalais, qui lui proposèrent à nouveau un endroit où dormir, malgré le surpeuplement. Il promit aussi de passer.

Ensuite, il appela Spencer. Le chaman décrocha à la première sonnerie.

— Allô ?

— Alors, quoi, pas de frisbee ? Qu'est-ce qui se passe ?

Spencer eut un rire appréciateur.

— On a bien essayé, crois-moi ! Mais quand le disque heurte un arbre, il se casse en mille morceaux ! On en a cassé tout un tas, lundi. D'un autre côté, on a établi un record de froid, c'est sûr. On devrait peut-être s'y remettre.

— Ce serait marrant. Où est-ce que vous êtes terrés, les gars ?

Vous êtes au chaud, au moins ?

— Oh oui. On squatte un peu partout, comme toujours. Ça va. Il y a un endroit sur McKinley, juste au coin de Nebraska, qui est bien isolé, et il y a une grande cheminée. Tu devrais venir manger avec nous.

— Vous faites toujours ce truc de fregan ?

— Évidemment. Ça marche même mieux par ce froid. Les poubelles font office de grands congélateurs.

— Eh bien, peut-être que je viendrai juste voir si vous êtes dans le parc.

— Ha ha ha, trouillard, va ! On t'appellera la prochaine fois qu'on ira. Redonne-moi ton numéro de portable.

Et puis de nouveau dans la rue.

La vague de froid durait depuis tellement longtemps qu'elle s'était plus ou moins stabilisée. Les opérations de recherche et de sauvetage avaient été rendues aux professionnels, et Frank ne savait plus très bien quoi faire. Il pouvait retourner dans le parc, ou reprendre son van et aller au bureau, travailler un peu. Il pouvait aller à l'Optimodal et prendre une douche chaude… Il s'empêcha d'échafauder des projets. Il y avait sûrement encore beaucoup à faire dans le Nord-Ouest.

Alors qu'il se disait ça, il vit Cutter, un peu plus loin dans la rue. Il tournait autour d'un arbre qui s'était fendu et était tombé sur la chaussée, en travers de trois des quatre files de circulation. Frank le rejoignit et lui proposa son aide. Il accepta avec joie. Tandis qu'ils s'affairaient, Cutter dit qu'une colonne d'eau avait dû remplir une faille dans le tronc, puis geler et fendre l'arbre. Frank ramassa les branches coupées et les transporta jusqu'au tas déjà haut sur le trottoir. Cutter le remercia sans lâcher son travail des yeux.

— Vous avez vu les gars dans le parc ?

— Ouais, je suis tombé sur eux. Ça a l'air d'aller.

Cutter secoua la tête.

— Ils ne devraient pas rester là.

— Sans blague ! Vous devez avoir déjà assez de boulot comme ça, j'imagine ?

— Oh, seigneur ! On devrait couper tous les arbres de cette ville. Ils vont tous tomber à des endroits où il vaudrait mieux pas.

— Ça, c'est sûr. Le froid ne risque pas de les tuer ?

— Pas forcément. Sauf s'ils s'ouvrent en deux, comme celui-ci.

— Alors, comment vous choisissez ceux dont il faut s'occuper ?

— Je conduis jusqu'à ce que j'en voie un sur la rue.

— Ha. Je peux rester vous aider encore un peu ?

— Avec plaisir.

C'était un bon travail, absorbant, et qui tenait chaud. Faire la circulation, aller et venir, ne jamais s'arrêter de bouger, ôter le bois de

la chaussée. La tronçonneuse était lourde. Quatre personnes durent se joindre à eux pour pousser la plus grosse section du tronc dans le caniveau.

Frank resta avec eux jusqu'à la fin de l'après-midi. Les jours commençaient à rallonger un peu. Au bout d'un moment, il se sentit assez à l'aise pour dire :

— Les gars, vous ne devriez pas porter de coton contre la peau. C'est le plus mauvais matériau, quand il fait froid.

— Quoi ? Tu roules pour les fabricants de matériaux respirants ? Je déteste cette merde.

Ils étaient tous noirs. Ils vivaient dans le Nord-Est, mais ils travaillaient surtout dans le quartier nord-ouest. L'un d'eux dit qu'il venait d'Afrique et qu'il ne pouvait pas supporter ce genre de froid.

— On vient tous d'Afrique, dit Frank.

— D'accord, mais apparemment, ta famille est partie avant la mienne. Elle a dû aller direct au pôle Nord, sans escale.

— J'aime le froid, admit Frank.

— Au point de vouloir mourir dedans ?

Cette nuit-là, Frank dormit dans son van et rejoignit l'équipe de tailleurs d'arbres de Cutter au matin, après s'être levé à l'aube et avoir fait un tour dans le parc. Les cerfs grignotaient misérablement parmi les congères ; les autres animaux étaient blottis près des abris chauffés. Les gibbons avaient l'air de plus en plus malheureux, mais Nancy lui dit qu'une tentative pour les capturer n'avait réussi qu'à les envoyer se balancer dans les arbres en poussant des cris furieux. Les zoologues envisageaient d'essayer de les endormir avec des flèches tranquillisantes.

La température de l'air avoisinait les moins dix-sept, mais les rues étaient maintenant presque aussi encombrées qu'avant, et un grand nombre d'arbres et de branches devaient être dégagés. On voyait davantage de gens sur les trottoirs, parfois engoncés dans des vêtements comme des poupées russes. L'équipe d'élagueurs tendait des rubans de plastique orange pour empêcher les gens d'approcher des arbres à abattre. Frank transportait le bois. Il n'était pas question qu'il monte dans un arbre et finisse comme le pauvre Byron, en hurlant « ma patte, ma patte »… Couper le bois, porter l'eau, couper l'eau, porter le bois…

Quand ils s'arrêtaient pour la pause-déjeuner, il les quittait et allait, à pied, voir comment les gens s'en sortaient au refuge de l'université et sur la bouche de métro de Dupont. Puis il retournait au zoo, où beaucoup de gens du FOG et du FONZ s'efforçaient encore de recapturer les animaux. Dans les enclos du zoo, ils en étaient réduits à accroître le système de chauffage normal avec des montages

improbables de radiateurs à infrarouge alimentés par batterie pour essayer d'élever un peu la température dans les enclos. Les animaux avaient l'air lamentables, de toute façon, et beaucoup étaient déjà morts.

Frank avait été tellement occupé toute la semaine qu'il n'avait pour ainsi dire pas pensé au vendredi, jusqu'au vendredi matin, où il ne pensa plus à rien d'autre. Le vendredi soir, il dîna au Rio Grande, puis il se planta, en battant la semelle et en soufflant dans ses mains gantées, devant son téléphone public de Bethesda.

Mais il n'y eut pas d'appel. Et quand, à neuf heures dix, il composa le numéro de Caroline, il eut beau laisser sonner, sonner, personne ne décrocha.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Il le saurait le vendredi suivant, au mieux. Apparemment. Tout à coup, leur système lui parut très inadapté. Il voulait lui parler !

Il ne pouvait rien y faire. Il essaya une dernière fois, écouta sonner dans le vide. Pas de réponse. Il fallait qu'il fasse autre chose. Il pouvait aller au travail, ou il pouvait… non. Saute, c'est tout. Déprimé ou non, indécis ou non.

En retournant vers son van, il appela Diane sur son portable, comme tous les jours, depuis le début de la vague de froid. Elle répondait chaque fois, et sa voix chaleureuse ne lui paraissait pas spécialement teintée de sous-entendu ou d'éventualité. Elle considérait que ça avait été une très bonne semaine pour la cause.

— Tout le monde sait, maintenant, que le problème est réel. Ce n'est pas comme l'inondation ; ça pourrait arriver trois ou quatre fois tous les hivers. Le changement climatique brutal est réel, on ne peut pas le nier. C'est vraiment le merdier ! Alors, venez dès qu'ils auront annoncé la réouverture des bureaux. Il y a des tas de choses à faire.

— Comptez sur moi, promit Frank.

Mais la vague de froid se poursuivit. Le jet-stream filait tout droit vers le sud à partir de la baie d'Hudson. Le vent reprit de la force, accroissant tous les problèmes déjà existants – les incendies, les gelures, les arbres abattus, les lignes électriques tombées. Les services d'urgence polaire donnaient l'impression d'avoir toujours fait des travaux de voirie. Prendre son van glacé et conduire pour se réchauffer. Aller vers sa maison dans l'arbre, grimper au tronc pour remonter un peu Miss Piggy et la fixer à un piton ; redescendre tant bien que mal. Taper à droite à gauche, comme un vrai clodo, les vêtements pour le froid qu'il pourrait apporter à l'hôpital universitaire. Son propre matos, exploité au maximum, faisait parfaitement l'affaire : un vieux bonnet tricoté, un coupe-vent à capuche, un vieux Nike ACG (pour « All Conditions Gear » :

équipement pour toutes les conditions… Mouais, ça semblait le faire), une veste coupe-vent épaisse en Drylete de DuPont, un matériau très chaud, des sous-vêtements longs en capilene et une chemise à manches longues, un caleçon Insport avec un panneau coupe-vent sur le devant, dans lequel il fourrait encore une moufle pour améliorer la protection de ses parties intimes, en attendant de trouver une peau de lapin ; des cuissards pour le vélo, dont il avait ôté le rembourrage, des knickerbockers en polaire, un pantalon Koch à pieds, qui montait jusqu'à la taille (comme s'ils n'avaient pas pu le faire un peu plus haut ! Frank se demandait à quoi ils pensaient, chez Koch). Puis ses bottes de marche Salomon et ses chaussettes synthétiques Thorlo, sans coutures, parfaites ; il commença même à en mettre une sur le devant de son pantalon, à la place de la moufle. Tout à fait comme de la peau de lapin. Et des guêtres noires, basses, pour empêcher la neige de rentrer dans ses bottines, très élégant. Par-dessus tout ça, quand il y avait du vent, une veste qui descendait jusqu'aux cuisses, lui couvrait les mains et montait très haut devant le visage ; une casquette de base-ball pour empêcher la neige de lui tomber sur la figure, et le soleil de l'aveugler. Enfin, des gants, ses raquettes et des bâtons de ski.

Frank n'aurait pas pu être mieux équipé. Il était probablement l'homme le mieux équipé de la ville. Il était l'homme des Alpes, *Hibernatus* revenu à la vie ! Et son but de Bon Samaritente était de faire en sorte que tous ceux qui vivaient au-dehors disposent au moins du matériel convenable. Et passent la nuit dans des refuges, si le froid était trop terrible. Ce n'était pas une tâche facile, parce que ça exigeait non seulement d'acquérir un matériel qui disparaissait très vite de toutes les boutiques d'occasion (même si les gens ne savaient apparemment pas reconnaître la laine), mais aussi de l'argent pour l'acheter.

Il utilisa une bourse du zoo destinée notamment aux animaux retournés à l'état sauvage, considérant que, compte tenu de son intitulé, ce n'était même pas un cas de reprogrammation budgétaire. Mais la distribution du matériel pouvait être ardue. Personne n'aimait la gratitude, mais beaucoup de gens avaient assez froid pour prendre ce qu'il leur donnait. Le coton et le carton ne faisaient plus le poids. Les plus entêtés étaient probablement condamnés à mourir, si ce n'était déjà fait. Les journaux rapportaient qu'il y avait déjà eu quelques centaines de morts. Frank n'arrivait pas à croire certaines des histoires qu'il lisait dans le *Post* sur les conneries que les gens avaient faites et faisaient encore. Ils pouvaient être à vingt centimètres de la sécurité et ne pas s'en rendre compte. Ça lui rappelait ce que John Muir avait dit de l'expédition Donner[20] : un camp de base parfaitement adapté à l'hiver, foutu en l'air par stupidité. Enfin, ils ne savaient pas. C'était une technique, et si on ne l'avait pas, on était

mort. Ce n'était pas de la mécanique quantique, tout juste un impératif.

Frank devait faire attention à ne pas commettre d'imprudence lui-même. Il restait dehors toute la journée, tous les jours, et une partie de lui commençait à penser qu'il avait tout compris, de sorte qu'il passait de plus en plus de temps dehors à chaque fois. Il se rendait parfois compte qu'il mourait de faim, ou qu'il avait tellement soif qu'il allait s'évanouir. Alors il fonçait en grelottant dans la première cafétéria venue et constatait qu'il avait des taches blanches sur le menton, que ses doigts et ses oreilles le picotaient furieusement. Quant à son pauvre nez, Dieu seul savait ce qui pouvait bien lui arriver. Il s'administrait d'urgence une perfusion de chocolat brûlant comme un volcan, qui lui mettait l'œsophage et les tripes en feu, alors que ses extrémités crépitaient de froid. Le chocolat chaud était le carburant idéal pour retrouver sa chaleur et son énergie. Ça et les petits pains à la cannelle. Il commençait à croire que la cannelle était un puissant stimulant et qu'elle lui permettait aussi d'améliorer sa vision dans le noir et blanc, durant ses patrouilles de l'aube et du crépuscule. Les tavelures mouvantes sous les clairs de lune nuageux ne le gênaient plus ; quand il planait sur l'épice magique, la structure de Washington et du Rock Creek Park lui apparaissait sous le clair-obscur.

Une nuit, il vit que les potes étaient retournés dans le parc, autour d'un feu de joie très hospitalier. Juste à la limite du cercle de lumière, le corps d'un cerf était partiellement dépecé, et on avait découpé des steaks dans ses flancs.

— … tellement froid que ça me rendait complètement con.

— Comme si c'était le froid !

— J'ai même pas pu parler pendant deux jours. Comme si j'avais la langue gelée. Et puis, quand j'ai réussi à parler, j'avais pas plus de dix mots de vocabulaire.

— Ça m'est arrivé, dit Fedpage. J'ai commencé à parler en vieil anglais, et puis en allemand. Vous savez, *Esh var kalt…* Faut leur laisser ça, aux Allemands, y savent vraiment parler du froid. Et puis, pendant un moment, c'étaient juste des grognements et des gémissements. *Fur esh var kallllt…*

— T'es marrant, Fedpage. C'est le Vietnam qui t'a déglingué.

— Sûr que ça m'a déglingué, le Vietnam.

Les pulsations radiantes, fluctuantes, de chaleur passaient sur leur visage.

Frank s'assit près du feu et regarda les flammes.

— Alors, les gars, vous étiez vraiment au Vietnam ?

— Je veux, ouais !

— Ben, vous devez être sacrément vieux.

— Eh ben, on est sacrément vieux ! Va te faire foutre. Et toi, quel putain d'âge t'as ?

— Quarante-trois.

— Quel gamin !

— On est deux fois plus vieux que toi, gamin. Pas étonnant que t'aies le nez qui saigne.

— En réalité, j'ai cinquante-huit ans, dit Fedpage.

— Trou du cul de baby-boomer.

— Ouais, il est allé à l'université du Vietnam.

— Alors, comment c'était ?

— Merdique ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Au moins, y faisait pas froid, répondit douloureusement Zeno. C'était peut-être merdique, mais on se gelait pas les couilles.

— Je vous ai dit de mettre une chaussette à cet endroit-là…

— Se le fourrer dans une chaussette ! La bonne idée !

Fedpage, solennel, annonça :

— C'est pour les genoux qu'y m'en faudrait, des chaussettes.

Hilarité générale. Discussion sur la sensation de pointes de feu qui accompagnait le dégel du pénis. Liste des cas exceptionnels de traumas génitaux. Frank regarda Zeno ruminer. Le remarquant, Zeno lança :

— C'était merdique, mec !

— C'était tout c'qu'on veut, dit Fedpage.

— C'est vrai. Absolument tout. Il y avait des gars, là-bas, qui étaient venus spécialement pour tuer des gens. Y en a, j'te jure ! Mais la plupart n'étaient pas comme ça, et pour eux, c'était l'enfer. On ne savait pas ce qui nous tirait dessus. On faisait juste ce qu'on nous disait, et on essayait de rester en vie.

— Ce qu'on a fait.

— On a eu de la chance ! C'était que d'la putain de chance. On aurait aussi bien pu se faire massacrer quand on était à Danang…

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? demanda Frank.

— On a été pris dans l'offensive du Tet.

— Il est pas au courant de tout ça. On était coupés de l'arrière, d'accord ? On était encerclés dans une ville et on s'est fait pilonner. Ils ont tué beaucoup d'entre nous, et ils nous auraient tous tués sans l'aviation, qui a fait quelques passages. Bombardé ces merdes de Viets.

— Et ils nous ont largué de la nourriture, aussi.

— C'est vrai, on allait crever de faim en même temps qu'on allait se faire massacrer ; c'était la course pour voir qui allait nous crever. Les salauds de fumiers incompétents !

— On a partagé le peu qui restait à manger, tu te souviens ?

— Et comment ! Une putain de cuillerée. Ça nous a pas fait tant de bien qu'ça.

— C'était un truc d'équipe. Tu aurais dû voir Zeno la fois où on l'a hélitreuillé dans un champ de mines et que le toubib voulait pas sortir pour aider les blessés. Zeno, il a fait ni une ni deux, il a sauté et il a couru droit à travers le champ de mines, il a ramené les potes comme s'il y avait pas de mines du tout. Même qu'il y en a eu une qui a sauté et qui a éliminé un type qu'avait pas marché exactement dans ses empreintes.

— Vous avez fait ça ?! demanda Frank.

— Ouais, ouais, fit Zeno.

Il détourna le regard, haussa les épaules.

— C'était mon moment paradoxal, je suppose. Tu sais, le paradoxe de Zénon : quand on est toujours à mi-chemin d'là où on va, on risque pas d'mettre le pied sur une mine, d'accord ?

Frank éclata de rire.

— C'était génial, insista Fedpage.

— Non, c'était pas génial. C'était juste comme ça. Et puis on rentre aux States, et c'est tout comme dans un mauvais film ; une putain de connerie de sitcom. C'est l'Amérique, mec. Que d'la couille en barre. Les gens font comme s'ils étaient super importants, ils se comportent comme si toutes leurs règles étaient réelles, alors qu'en réalité ils sont que des bâtons merdeux qui font rien qu'à te rabaisser et à tout prendre pour eux.

— Exact, fit Fedpage.

— Ha ha. Enfin, voilà où on en est. On dirait que le feu est à moitié retombé. Qui c'est qui va chercher du bois pour remettre dessus ? Moi, j'y vais pas.

— Alors vous allez au refuge, des fois ?

— Bien sûr.

Le vent se remit à souffler, comme prévu, et ce fut à nouveau terrible pendant deux jours, aussi pénible qu'au tout début.

« C'est pas le froid, c'est le…

— Ferme-la ! »

Les branches gelées cassaient et tombaient partout dans la ville, sur les gens, les voitures, les lignes électriques, les toits. Frank sortait tous les jours aider Cutter et son équipe. Et puis un jour, en dégageant un arbre qui était tombé sur une ligne électrique à terre, il prit une branche en pleine figure. Un coup brutal.

— Oh, désolé, j'ai pas pu la retenir ! Hé, Frank ? Ça va ?

— Ça va, répondit Frank, les mains sur la figure.

Il ne sentait toujours pas son nez. Que le goût du sang dans son arrière-gorge. Il avala. Rien de neuf. Ça lui arrivait de temps en temps. Ça avait même un goût de vieux sang, comme un reste de la blessure originale. Il s'ébroua, continua à transporter le bois.

Mais le lendemain matin, il sortit de son van, arpenta Connecticut

Avenue, et… ne put décider quoi faire. Le temps de sauter sans regarder, donc ; faire la première chose qui se présentait. Mais par où commencer ?

Il ne commença jamais. Il remonta Connecticut jusqu'à Chevy Chase Circle et retourna au zoo. Que le monde était grand quand il avait goût de sang.

Il s'arrêta à un feu rouge pour réfléchir. Il pouvait faire un saut au zoo, ou il pouvait aider Cutter, ou il pouvait partir à la recherche de Chessman, ou il pouvait donner un coup de main à l'abri, ou il pouvait aller au travail, ou il pouvait aller courir, ou faire un peu de rando, ou de l'escalade. Ou il pouvait lire un livre. Il lisait, en ce moment, *Un hiver sans fin,* de Laura Ingalls Wilder, une vraie merveille, l'histoire d'une petite ville du Dakota qui survivait à l'hiver extrême de 1880. La ville avait été complètement coupée du reste du monde par d'énormes congères, d'octobre à mai. Des naufragés sur une île déserte ! Il en était au moment où ils étaient tous quasi morts de faim.

Lire, donc. Il pouvait s'asseoir dans une cafétéria et lire son livre, et personne ne trouverait à y redire. Ou il pouvait aller au club, faire de la gym, ou…

Il était toujours planté, sans but, au coin de Connecticut et de Tilden quand son téléphone sonna.

Nick Quibler. L'école avait été fermée pour la journée, et il demandait à Frank si ça lui dirait de traquer quelques animaux pour le FOG.

— Et comment, croassa Frank. Merci d'y avoir pensé.

Quand Charlie rentra de l'épicerie, où les rayons étaient largement dégarnis, Anna et Joe étaient sortis, mais Nick était déjà rentré et jouait avec sa GameBoy.

— Hé, Nick ! C'était comment, cette expédition avec Frank ?

— Oh, bah, ce n'était pas un accident si terrible.

— Oh oh.

Cette phrase était une vieille blague de famille, une allusion à une époque où un Nick beaucoup plus petit avait essayé de retarder l'aveu à ses parents d'une bêtise faite au jardin d'enfants ; mais cette fois Nick ne rigolait pas. Il était étrangement concentré sur sa GameBoy.

— Comment ça, ce n'était pas un accident si terrible ?

— Eh bien, tu sais. Il n'y a pas eu de gens blessés.

— Tant mieux, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Bah, ça ne s'est pas si bien terminé pour l'un des gibbons.

— Oh oh. Comment ça ?

— Il y en a un qui est mort.

— Oh non ! Comment c'est arrivé ?

La main sur l'épaule de Nick. Toujours concentré sur son jeu.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mon grand ?

— Tu sais, il fait trop froid pour eux, maintenant.

— Ça, c'est sûr ! Mais c'est vrai pour beaucoup d'animaux, non ?

— Oui, c'est vrai. Alors ils ont mis des refuges chauffés dans le parc, et tous les animaux y vont, maintenant, mais certains sont difficiles à attraper, même quand ils y sont. Les gibbons et les siamangs, par exemple, ils montent sur le toit et ils s'enfuient quand on essaie de trop s'approcher, et certains sont morts. Ils en ont trouvé deux qui étaient gelés ; alors ils ont décidé qu'il valait mieux essayer de capturer ceux qui étaient encore là, avant qu'ils ne meurent aussi.

— Ça paraît sensé.

— Oui, mais ils sont vraiment difficiles à approcher. Ils se balancent dans les arbres. C'est vraiment cool. Alors il faut les chasser si on veut les attraper, tu vois ?

— Hm hm.

— Ouais. Il faut leur tirer dessus avec une flèche paralysante.

— Ah oui. J'ai vu ça dans *Wild Kingdom.*

— On voit ça tout le temps sur *Planète.*

— Vraiment… C'est bon à savoir. Au moins, il y a une continuité. Je me rappelle, une fois, quand j'étais petit, un hippopotame s'était échappé du Lion Country Safari, et ils lui avaient mis trop de produit.

— Non, là, c'est pas ça.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, ils sont toujours dans les arbres. Et Frank est le seul à pouvoir s'approcher vraiment tout près d'eux.

— Ha. C'est quelque chose, notre Frank.

— Ouais. Il peut pousser exactement le même cri qu'eux. Et il peut marcher sans faire de bruit du tout. C'est vraiment cool.

— Comment est-ce qu'il fait ça ?

— Il regarde où il met les pieds ! Je veux dire, il marche le visage tourné vers le sol, la plupart du temps.

— Comme un chien ?

— Non, plutôt comme un oiseau. Il regarde toujours autour de lui, zip, zip, tu vois.

— Ah ouais. Et alors ?

— Alors, on était vers Military Road, et on a eu un appel disant que quelqu'un avait repéré près de la Maison de la Nature un couple de gibbons qui allait vers le torrent. Donc on est descendus dans le lit du torrent, on peut marcher sur la glace, et on est arrivés aux deux gros rochers, tu sais ? De là, on peut voir assez loin en amont, alors on a attendu un peu et…

— Qu'est-ce qu'on fait quand on attend comme ça ?

— On reste vraiment très très silencieux. On fait attention à ne pas faire de bruit en respirant, il fait vraiment froid.

— Ah ouais. Bon, et alors ?

— Alors, trois gibbons sont passés près de nous, pas très haut, et Frank avait posé le fusil sur l'un des rochers en les attendant. Il en a eu un juste dans les fesses, mais des gens se sont mis à pousser des cris.

— D'autres types du FOG ?

— Non. On n'a pas su qui c'était, mais les gibbons se sont enfuis, et Frank leur a couru après.

— Et pas toi ?

— Si, j'ai couru aussi, mais il allait très vite. Je n'ai pas pu le suivre. Lui non plus, d'ailleurs, il n'a pas réussi à suivre les gibbons. Ils volaient littéralement, et d'un coup celui sur lequel il avait tiré est tombé. De tout là-haut.

— Oh non.

— Si.

— Oh non… Alors Frank n'a pas pu…

— Non, il a essayé, mais il n'est pas arrivé à temps pour le rattraper.

— Alors il est mort ?

— Ouais. Frank l'a récupéré. Il l'a examiné.

— Il espérait qu'il était encore en vie.

— Oui, mais non. Je veux dire, il s'était tué dans la chute. Il avait l'air bien, mais il était… tout mou. C'était fini.

— Oh non. C'est affreux. Et qu'est-ce que Frank a fait ?

— Rien. Il était plutôt mal.

8

Toujours généreux

Il existait une profusion d'articles scientifiques sur les effets des dégâts subis par le cortex préfrontal. Ils décrivaient une quantité et une variété de souffrances humaines épouvantables. Mais là n'était pas la question ; il s'agissait d'essayer de réduire cette souffrance. Parmi les cas discutés, il y avait des traumatismes tellement pires que ce que Frank avait pu subir qu'il était à la fois impressionné, stupéfait et terrifié. Il se disait qu'il avait vraiment eu de la chance. Il n'était même pas sûr d'avoir un problème cérébral. Après tout, il s'en tirait peut-être avec le nez cassé et un goût de sang dans l'arrière-gorge. De la carabistouille, à côté d'un pieu en acier dans le crâne.

Quand même, c'était sa blessure, et ce qu'il ressentait faisait aussi maintenant partie de la symptomatologie, parce que le cortex préfrontal était le siège des émotions. C'est là qu'elles étaient générées, coordonnées, ressenties, et la nature précise du changement émotionnel éprouvé était une indication du traumatisme qu'il avait pu subir. Le dysfonctionnement pouvait être très précis et limité : certains sujets perdaient la faculté d'éprouver gêne ou compassion, mais pouvaient toujours ressentir le bonheur ou la peur ; d'autres étaient incapables de désespoir, ou ne pouvaient s'empêcher de rire de handicaps même vraiment invalidants, dont ils étaient parfaitement conscients, etc. Les victimes de traumatismes devenaient donc des sujets d'expérience, des tests grandeur nature de ce qui arrivait quand des parties d'un système très complexe étaient supprimées.

Frank cliquait et lisait avec appréhension, en se rappelant que la connaissance était le pouvoir. « La peur et l'anxiété : rôle possible de l'amygdale et du noyau du lit de la strie terminale supracapsulaire », « Problèmes de reconnaissance des émotions dans les expressions faciales consécutifs aux traumatismes bilatéraux subis par l'amygdale humaine »… L'amygdale était située juste derrière le nez. Un célèbre cas d'amnésie à court terme avait été diagnostiqué chez un escrimeur dans le nez duquel un fleuret était entré jusqu'à l'amygdale.

« Émotion : sous-produit évolutionnaire de la régulation neurale du système nerveux autonome. » Telle était la vision sociobiologique, que pour une fois Frank trouva moins intéressante. Il y reviendrait plus tard. « Fonction réciproque du cortex limbique et prise de décision : mise en évidence au PET scan de convergences dans le manque d'affect et l'indécision », « Corrélations neuroanatomiques du bonheur, de la tristesse

et de l'esprit de décision ». Deux études de la connexion émotion/décision. « Anomalies du cortex préfrontal subgénual dans les troubles caractériels. » L'étude du cas d'une femme sujette à des prises de décision incohérentes et désastreuses, contrairement à tous les membres de sa famille, et qui s'était rappelé que, quand elle était petite, une voiture lui était passée sur la tête.

« Du nez au cerveau. » Allons bon ! Il y avait des synapses qui couraient d'un bout à l'autre de la tête. Elles partaient du nez et allaient partout. L'odorat, la mémoire, les comportements associés au plaisir. Tout cela était alimenté par la dopamine dispensée au niveau du nucleus accumbens dans le cerveau antéro-basal, derrière l'arrière de la bouche. Dont la disponibilité dépendait du fonctionnement correct à tous les niveaux d'une longue séquence biochimique.

Les cortex frontaux droits étaient plus associés aux émotions négatives que les gauches ; les cortex somatosensoriels droits intervenaient dans l'intégration de la gestion corporelle, raison, peut-être, pour laquelle ils étaient le siège apparent de l'empathie. Bloquer l'ocytocine chez une femelle campagnol n'interférait pas avec sa pulsion sexuelle, mais avec l'attachement au partenaire qui l'accompagnait normalement. La suppression de la vasopressine avait le même effet sur le mâle, qui était normalement fidèle jusqu'à la mort, les campagnols étant monogames. Il fallait une insula et une cingula antérieures fonctionnelles pour pouvoir éprouver de la joie. La faculté d'idéation augmentait avec la joie, diminuait avec le chagrin. Le cerveau était souvent inondé de peptides opioïdes endogènes comme les endomorphines, l'encéphaline, la dynorphine, les endorphines – des analgésiques. Indispensables. Les systèmes cérébraux qui favorisaient les comportements éthiques n'étaient probablement pas exclusivement voués à cette fonction, mais bien plutôt à la régulation biologique, la mémoire, la prise de décision et la créativité. En d'autres termes, à tout. On avait besoin de joie pour bien fonctionner. En réalité, pour prendre une décision informée, satisfaisante, il fallait apparemment disposer de toutes ses facultés dans tous les domaines émotionnels ; or les émotions dépendaient d'un cortex préfrontal sain.

Frank avait l'impression que toutes ces recherches aboutissaient à une compréhension nouvelle, meilleure, des rôles joués par les divers éléments de la pensée, de la conscience et du comportement humains ; un nouveau modèle, ou paradigme, où on comprenait finalement que l'émotion et les sentiments étaient indispensables au raisonnement. La prise de décision, notamment, était un processus de raisonnement au cours duquel les issues des diverses solutions possibles étaient jugées en fonction de l'impression qu'elles pouvaient faire. Sans cela, la faculté de décision était handicapée. C'était le principal argument de Damasio : la définition de la raison en tant que processus qui reniait toute émotion était erronée. Descartes et la plupart des philosophes occidentaux depuis les Grecs se trompaient. Ce qu'on cherchait, c'était le ressenti.

Il semblait clair, à en juger par l'histoire évolutionnaire du cerveau, que les sentiments étaient entrés dans le tableau de l'espèce préhumaine en tant qu'élément des comportements sociaux. La sympathie, l'attachement, l'embarras, la fierté, la soumission, la censure et la récompense, le dégoût (des tricheurs), l'altruisme, la compassion : c'étaient des sentiments sociaux, arrivés très tôt, peut-être même avant le langage et l'« enchaînement de phrases » qui paraissaient souvent constituer la pensée consciente. Et ils avaient peut-être plus d'importance, dans la mesure où la stratégie cognitive globale était formée par la réflexion inconsciente dans des régions telles que le lobe frontal ventromédian (juste derrière le nez). La vie se fiait à ses sentiments pour se frayer un chemin vers un but qui revenait, justement, à atteindre et entretenir certains sentiments.

Et donc un excès de raison était bel et bien une forme de folie ! Exactement comme Rudra Cakrin l'avait dit dans sa causerie. C'est ce que la tradition bouddhiste avait découvert prématurément, par l'introspection et l'analyse seules. Une sorte de science, une histoire naturelle.

Ce qui était impressionnant. Mais Frank se trouva réconforté de voir son assertion appuyée par la recherche scientifique et une explication neurologique. Ou tout au moins des hypothèses primitives menant aux explications. D'abord, c'était une occasion d'arriver aux problèmes d'une façon rafraîchissante, avec des données neuves. Les penseurs bouddhistes, comme les philosophes occidentaux qui n'avaient recours qu'à l'introspection et à la logique pour postuler « le fonctionnement de l'esprit », ruminaient les mêmes données depuis cinq mille ans, et semblaient maintenant englués dans des préjugés, des distinctions et du pinaillage sémantique. L'introspection ne leur permettait pas de se livrer à des investigations sur la pensée inconsciente ; or la pensée inconsciente se révélait cruciale. Même la conscience, plantée là, pour qu'on la regarde dans le miroir (peut-être) – même ce qui pouvait être déduit, notamment par l'introspection, était extrêmement complexe, et distribué à travers tant de parties différentes du cerveau fragmenté qu'on ne pouvait pas s'y frayer un chemin par la pensée. Pour ça, il fallait un effort de groupe, agissant sur l'action physique à l'intérieur du sujet proprement dit. Il fallait la science.

Or la science utilisait maintenant de nouveaux outils pour poursuivre ses premières percées en taxonomie et en fonctions de base ; elle entrait dans l'analyse des preuves récoltées à partir des esprits vivants, de cerveaux à la fois sains et endommagés. C'était un effort immense, qui impliquait de nombreux laboratoires et beaucoup de chercheurs, et qui se consacrait encore à la construction d'un paradigme. Certains philosophes académiques considéraient d'un œil méprisant la simplicité des modèles primitifs de ces chercheurs, mais pour Frank, ça valait mieux que de continuer à élaborer des théories générées par la seule preuve de l'introspection. Il y avait encore du chemin à faire, mais tant qu'on n'aurait pas fait les premiers pas, on ne pourrait pas dire qu'on était sur la bonne

voie.

Chose remarquable, le Dalaï-lama accueillait toujours avec intérêt les nouveaux résultats des recherches sur le cerveau. Il disait que ça aiderait les bouddhistes à affiner leurs propres convictions. C'était évident. Et de fait, pour beaucoup de philosophes intéressés par la conscience, les nouvelles découvertes étaient aussi les bienvenues.

Quoi qu'il en soit, le Net foisonnait d'articles sur ce nouveau corpus de recherche. Et Frank était là, dans son lit, à les lire sur son ordinateur portable, incapable de se rendre compte de ce qu'il ressentait ou de ce qu'il devait faire ensuite, ou de dire s'il avait ou non un problème physique. Comme disait Damasio, un leader dans ces nouvelles recherches : « Le système est tellement complexe et stratifié qu'il opère avec un certain degré de liberté. » Pour ça oui, il était libre, aucun doute – mais était-il indemne ? Que ressentait-il ? Quel était ce sentiment qui lui donnait l'impression d'avoir des océans de nuages dans la poitrine, et que devait-il faire maintenant ?

La maison des Khembalais, à Arlington, était aussi bourrée que Frank l'avait imaginé, et sans doute encore plus. C'était une grande maison, probablement conçue au départ comme une pension, avec de vastes salles au rez-de-chaussée et trois étages de chambres au-dessus, dont beaucoup disposées de part et d'autre de couloirs centraux, et un sous-sol équipé. Une partie importante de la population du Khembalung était hébergée dans ces pièces, toutes surpeuplées.

C'était clair : il avait intérêt à rester dans son van, et à continuer d'utiliser les salles de bains de la NSF et de l'Optimodal. Mais ses amis khembalais tenaient absolument à l'héberger.

— Je vous en prie, Frank, disait Sucandra. Rejoignez Rudra Cakrin dans sa chambre. Personne ne veut s'y installer, et pourtant il a besoin de quelqu'un. Et il vous aime bien.

— Il n'aime pas tout le monde ?

Sucandra et Padma se regardèrent.

— Rudra était l'oracle, dit Padma.

— Pardon ?

— Il semblerait qu'un vieil esprit Bon qui lui rendait visite revienne le voir de temps en temps, répondit Sucandra.

— Et puis, ajouta Padma, il donne l'impression de penser que nous avons perdu le Tibet. Ou que nous n'avons pas réussi à le reprendre. Il croit qu'il ne le reverra pas dans cette vie. Ça le rend…

— Irritable.

— Ça le met en colère.

— Peut-être un peu fou.

— Mais il ne vous en veut pas pour ça.

— Pour lui, vous représentez une autre chance pour le Tibet.

— C'est juste qu'il vous aime bien. Il sait que la situation du Tibet est sans espoir, au moins pour un certain temps.

Un exilé. Frank n'avait jamais été un exilé au sens propre du terme, et ne le serait jamais ; mais là, sur la côte Est, il ne se sentait pas chez lui. On aurait pu appeler ça le déplacement biorégional. Pendant longtemps, il avait détesté cet endroit. Il ne s'était pas écoulé plus d'un an depuis que la forêt lui avait appris qu'on pouvait l'aimer. Et si la grande forêt de l'Est l'avait repoussé, qu'elle devait être repoussante pour un homme du toit du monde, où pas un arbre ne

poussait ! Un homme qui ne pourrait jamais rentrer chez lui…

De ce point de vue, Frank pensait comprendre les états d'âme de Rudra. D'un autre côté, le démon en visite… Enfin, c'était un peuple religieux. Et des gens comme ça, Frank en avait vu d'autres. Ça devait être un peu comme de parler à des baptistes, et ça, il connaissait. Ce n'était qu'une vision du monde dans laquelle le cosmos était plein d'agents invisibles, qui se mêlaient des affaires humaines.

Il pouvait toujours se focaliser sur ce qui les réunissait : la douleur d'être des déplacés. Et puis Sucandra et Padma lui demandaient son aide.

Alors, ce soir-là, Drepung l'emmena voir Rudra Cakrin dans sa chambre. Une petite pièce qui donnait sur le palier, avant l'escalier du grenier, et qui avait peut-être été, jusque-là, un placard. Il n'y avait de place que pour un lit à une personne, et un espace entre le lit et le mur.

Rudra était assis dans son lit. Il avait été malade et Frank lui trouva l'air plus vieux que jamais.

Ils se serrèrent la main.

— Content de vous voir, dit-il en levant les yeux sur lui. Vous êtes mon nouveau professeur d'anglais, a dit Drepung. Vous m'apprenez l'anglais, je vous apprends le tibétain.

— Ce serait bien, dit Frank.

— Très bien. Mon anglais meilleur que votre tibétain. Je ne sais pas comment on va mettre deux lits ici, dit-il en souriant.

Son visage s'était crispé, dessinant une carte de rides de joie.

— Je pourrais dérouler un matelas, suggéra Frank. Et le rouler dans la journée.

— Bonne idée. Ça ne vous fait rien de dormir par terre ?

— Je dormais dans un arbre.

Surpris, Rudra se reconcentra sur Frank. Encore une fois, l'étrange intensité de son regard. Il voyait au fond de vous. À qui d'autre Frank avait-il parlé de sa maison dans l'arbre ? À personne, en dehors de Caroline.

— Bonne idée, dit Rudra. Une chose, tout de suite… Je ne peux pas être, comment on dit ? Gourou pour vous.

— Pas de problème. J'ai déjà un gourou. Il m'apprend à jouer au frisbee.

— Bien, ça.

Après, Frank dit à Drepung :

— Moi, ça me paraît bien.

— Alors, vous allez partager sa chambre ?

— Si vous voulez ; je suis votre invité. C'est vous qui décidez.

— Merci. Je pense que ça vous fera du bien à tous les deux.

C’était indéniable : l’idée de s’installer à l’intérieur mettait Frank profondément mal à l’aise, comme s’il trahissait une promesse. Une sorte de culpabilité, en plus important, un profond malaise physique, un nœud dans la poitrine, un engourdissement de la tête. Mais c’était plus général que ça.

Quand il se réveillait, le matin, dans la chambre de Rudra, il se levait, roulait son matelas, le fourrait sous le lit de Rudra, descendait et sortait, l’estomac plus ou moins noué par l’angoisse. Grelottant au volant de son van, il passait le reste du chemin à se réveiller, puis il allait à l’Optimodal, où il arrivait juste à l’ouverture. Souvent, Diane y était déjà. Elle attendait en tapant dans ses mains, ou plutôt ses grosses moufles. Elle l’accueillait toujours avec un sourire chaleureux. Il était impressionné par sa constance. Le sourire par lequel il répondait au sien devait lui paraître bien ténu. Et de fait, elle posait parfois la main sur son bras et lui demandait s’il allait bien ; il hochait toujours la tête. Oui, oui, ça allait. Ni bien ni mal. Rien de définissable. Le nez toujours bouché, oui ; mais à part ça, ça allait. Prêt à s’y mettre.

Alors ils s’y mettaient, à un échauffement auquel ils se livraient maintenant de façon semi-autonome ; ils avaient passé le stade où ils se sentaient obligés de faire équipe par amitié, et se contentaient de faire leur truc dans un ordre tel qu’ils étaient souvent dans la même salle, et pouvaient parfois parler, s’aider avec les poids ou en se tenant les chevilles. Et puis la douche, et la bénédiction quotidienne de l’eau chaude courant sur son corps. Probablement, de l’autre côté du mur, Diane faisait-elle la même chose sous sa propre douche. Frank l’imaginait assez bien, maintenant. Elle avait une allure formidable. Ça n’avait probablement pas d’importance. Ça ne l’amenait qu’à s’inquiéter pour Caroline et ce qui avait pu lui arriver.

Mais il travaillait tous les jours avec Diane, et il ne pouvait s’empêcher d’admirer son habileté, sa détermination. Ils entraient dans l’étape finale des accords pour l’intervention dans l’Atlantique Nord, et Diane consacrait une bonne partie de ses journées à parler aux différents responsables. Le transport était assuré par l’IMO, l’Organisation maritime internationale ; l’UNEP s’occupait du sel ; les quatre grandes compagnies de réassurance apportaient l’essentiel du financement, directement ou non. Wracke et le Corps se chargeaient de la mise en œuvre et de la logistique.

Ils avaient appris qu’il y avait trois mille cinq cents pétroliers qui circulaient autour du monde, et qu’un tiers environ étaient encore des bâtiments à coque simple qui devaient être légalement remplacés. Pour l’IMO, cinq cents VLCC[21] auraient dû être réformés et étaient potentiellement à vendre ou à louer, et comme l’alternative était soit le chantier de démolition, soit des complications juridiques

inextricables, leurs armateurs étaient très accommodants. Ces vieux bâtiments à simple coque avaient une capacité moyenne de dix millions de tonnes environ, ce qui était peu par rapport aux ULCC qui les remplaçaient désormais, mais tous ensemble, ils feraient l'affaire. Le vrai problème à ce stade consistait à maintenir le transport pétrolier à un niveau adéquat malgré le retrait simultané de tous ces tankers. On faisait donc des plans pour prévoir des réserves, accélérer la construction des nouveaux ULCC à double coque, et renvoyer au transport pétrolier une partie de la flotte promise au démantèlement après la fin de l'opération sur le sel.

Le goulot d'étranglement de l'opération n'était donc pas la capacité de production. Le plus difficile était de réunir une quantité de sel suffisante. Ainsi, cinq cents millions de tonnes représentaient deux ans de production mondiale. Quand le groupe de travail l'apprit, il se demanda si le projet n'était pas irréalisable, au moins dans les délais imposés par Diane. Aussi ordonna-t-elle au groupe de calculer de combien on pourrait accélérer la production de sel. Il apparut bientôt que si on en produisait deux cent vingt-cinq millions de tonnes par an, c'était plus une question de demande que d'offre ; l'industrie du sel des Caraïbes, à elle seule, disposait d'un stock de plusieurs années de sel sec prêt à expédier, et les mines du New Brunswick et du reste du Canada avaient aussi des réserves énormes, bien que l'extraction en soit moins facile que dans les marais salants. La quantité de sel servant au salage des routes américaines n'était que de trente millions de tonnes par an. Il y avait donc du sel en excès, prêt et disponible dans presque tous les marais salants et les mines de la planète.

Le plan était donc matériellement réalisable, et la sévérité sans précédent de l'hiver lui valait d'être accueilli par des cris d'espoir et de soulagement, au lieu des haussements de sourcils et hochements de tête qui l'avaient salué l'été précédent. Frank apprit avec intérêt que le marché à terme du sel avait déjà réagi. Les prix avaient fait un bond de cinq cents pour cent. Par bonheur, Swiss Re avait suffisamment investi sur le marché pour court-circuiter l'inflation. La production avait déjà été boostée, et le complément de sel serait disponible plus tard dans l'année, à peu près au moment où la flotte de tankers serait prête à être chargée. Diane croyait savoir que le projet était d'organiser un rendez-vous de la flotte dans l'Atlantique Nord, à l'automne. L'idée apparemment ébouriffante qui avait été pour la première fois évoquée dans le bureau de Diane allait devenir réalité, pour un coût total d'une centaine de milliards de dollars. Swiss Re annonça qu'ils étaient dans les temps pour la levée des fonds et n'anticipaient pas de problèmes.

— Ça montre à quel point l'hiver a désespéré les gens, observa Edgardo.

— Je vous avais dit que la vague de froid était une bonne chose, répondit Diane.

Frank trouvait ça intéressant, mais n'éprouvait pas grand-chose. Il était difficile de relier toute cette activité au brainstorming de l'été dernier, alors que ce n'était qu'une idée parmi d'autres, et pas la plus vraisemblable. Maintenant, ça ressemblait à une solution évidente et inévitable, ce qu'Edgardo appelait une « balle d'argent » ; un exercice géant d'ingénierie planétaire qui attirait l'attention et le financement du monde entier, et suscitait des controverses à l'échelle mondiale.

Très intéressant, en vérité ; mais le projet leur échappait, à présent, et le travail quotidien de Frank s'était déplacé sur d'autres sujets. Un des alliés de Phil Chase au comité des ressources de la Chambre était sur le point d'introduire la réglementation concernant la campagne de capture du carbone, et Frank s'occupait des graphes et des tableaux nécessaires à l'évaluation des divers scénarios et options. Et puis aussi, il devait finaliser la synthèse des résultats de test de trois systèmes différents de transformation de chaleur en électricité ; et le projet d'ESSPE attirait encore d'énormes problèmes à la NSF, que d'aucuns accusaient d'ingérence dans la politique présidentielle, ce qui était illégal ; et puis la plate-forme faisait vraiment vieille gauche démodée. Diane pensait parfois que ça allait lui valoir de se faire virer, bien qu'il n'y ait pas de mécanisme pour ça, ou de précédent connu. La pression venait de toutes les directions – même la campagne de Phil Chase, qui semblait maintenant considérer la plate-forme de l'ESSPE comme une espèce de troisième parti. À en juger par les résultats obtenus à ce stade, ce n'était peut-être pas une très bonne idée que de proposer d'approcher les problèmes politiques sous l'angle scientifique, mais la plupart du temps Frank se réjouissait qu'ils aient essayé. Il fallait faire quelque chose. Même si le choix de ce quelque chose posait lui-même un problème.

Un matin, en quittant l'Optimodal pour aller au travail, Diane lui dit :

— Alors, de quoi vous occupez-vous ce matin ?

Et Frank, la tête ailleurs, répondit :

— Je ne sais pas. Je pourrais passer voir Kenzo, aller parler avec George, à l'ingénierie, ou appeler Yann. Ou je pourrais me pencher sur les calculs Stirling, ou regarder cette affaire de miroirs flexibles. Ou appeler le groupe des photovoltaïques. Ou bien Wracke, ou les gars de la NASA, pour voir si leur lanceur lourd sera prêt avant la fin de la décennie. Sinon, il y a ces métaux vitreux que je pourrais…

Le feu passa au rouge et ils traversèrent Wilson. Diane dit, en riant :

— Vous résumez ce que je ressens.

Sauf qu'elle ne savait pas ce qu'il ressentait ; et il ne savait

vraiment pas quoi faire. Et quand ils entrèrent dans le bâtiment, à sa façon de le regarder, il comprit qu'elle le savait.

Edgardo et Kenzo vinrent lui demander s'il voulait se joindre à eux pour le jogging de midi, ce qu'il n'avait pas fait depuis un moment. Il accepta, alors ils s'équipèrent et partirent.

Il faisait froid, mais c'était une journée ensoleillée, parfaite pour courir. Edgardo et Kenzo avaient continué à courir tout l'hiver, sauf pendant la vague de froid. Ils étaient les plus fidèles des fidèles et aussi les plus bavards des bavards, ceci expliquant sans doute cela. Il n'y avait que sur le long terme qu'on pouvait tenir le crachoir pendant dix minutes ou un quart d'heure d'affilée sur un sujet ou un autre pendant que votre auditoire s'époumonait à vos côtés, heureux de vous écouter parce que ça lui évitait de penser à l'effort qu'il faisait.

Edgardo était encore celui qui parlait le plus, peut-être parce qu'il était le plus rompu à l'exercice et pouvait discourir pendant que les autres soufflaient et haletaient.

— Et donc, expliquait-il à Bob, la série s'appelle *Le Quatuor d'Alexandrie.*

— Quelqu'un a écrit quatre livres sur Alexandrie ?!

— Il s'agit de l'Alexandrie qui se trouve en Égypte, pas de notre Alexandrie, en Virginie.

— Oh !

— De bons livres, vraiment. Qui devaient beaucoup à Proust, c'est vrai, mais il n'y a pas de mal à ça, hein ?

— Je ne sais pas.

— J'ai lu un bon livre, intervint Frank, qui était resté jusque-là en dehors de l'échange. *Un hiver sans fin,* de Laura Ingalls Wilder.

— C'est pas un auteur pour enfants ? avança Edgardo.

— Si, elle a écrit *La Petite Maison dans la prairie* et je ne sais combien d'autres titres. Il paraît que c'est un auteur pour petites filles, mais j'ai trouvé ça au moins aussi bon que bien des livres pour adultes. Meilleur même. Non, vraiment ! Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu un meilleur roman.

Edgardo eut un rire extatique.

— Le Grand Roman américain ! Tout le monde débat pour savoir quel est le plus grand roman américain, et nous on l'avait sous le nez depuis le début, et c'est un livre pour fillettes !

— C'est mon avis.

— Ce serait tellement merveilleux. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ton jugement est influencé par l'hiver qu'on vient de traverser. Le contenu d'une œuvre d'art a malheureusement tendance à infléchir le jugement esthétique.

— Comme le mari d'Anna, Charlie, qui pense que *Mister Mom,* vous savez, ce film qui parle d'un père au foyer, est le plus grand film

que Hollywood ait jamais produit…

— Ha ! Exactement ! On aime que l'art fasse écho à notre histoire personnelle. C'est peut-être pour ça que j'aime tellement les bouquins de Durrell. L'angoisse de l'expatrié dans une ville exotique surchauffée, bouillonnante de péchés et de dinguerie… C'est peut-être bien notre Alexandrie, tout compte fait.

— Et c'est pour ça que *Les Triplettes de Belleville* est ton film fétiche ?

— Oui ! L'histoire de ma vie, dans les moindres détails, jusqu'aux grenouilles. Jusqu'au chien.

Et ils continuèrent à courir, en se moquant d'Edgardo.

Le soir, Frank retournait chez les Khembalais. La maison s'enorgueillissait d'une « cuisine spectacle », qui occupait la moitié du rez-de-chaussée, sur l'arrière. Elle était déjà gigantesque, au départ, et elle était maintenant équipée comme un restaurant doublé d'une boulangerie. Sa chaleur délicieuse enveloppait une douzaine de femmes et une demi-douzaine d'hommes, qui hurlaient pour se faire entendre dans les vapeurs odorantes, en tibétain et dans un anglais guttural qui rappelait un peu, mais pas tout à fait, celui des Indiens. Frank comprenait maintenant pourquoi le Dalaï-lama était parfois sous-titré dans les films où il parlait anglais.

Drepung présenta Frank à deux hommes et trois femmes, qui parlaient tous cet anglais que Frank arrivait à peine à comprendre.

— C'est si bon de vous avoir, dit l'un d'eux.

— Bienvenue au Khembalung, dit un autre.

— Je peux vous aider ? demanda Frank.

— Oui. Le pain sera bientôt prêt, il faudra le sortir, et il y a beaucoup de pommes de terre à éplucher pour le dîner.

Un peu plus tard :

— Combien de personnes avez-vous à nourrir à chaque repas ?

Frank observait la frénésie ambiante tout en pelant une patate.

— Plus d'une centaine. Les cent premiers mangent ici, les autres doivent manger dehors. Ou les restes. Ça oblige les gens à être à l'heure.

— Eh bien !

Sucandra arriva alors qu'il finissait et l'emmena derrière la maison, le long d'un tas de compost gelé, pour lui montrer ce qui était maintenant un coin de jardin gelé et une petite serre. Les parois de plastique translucide, embué, luisaient d'un éclat vert, et on aurait dit une douche pour êtres végétaux.

— L'idéal, ce serait que vous participiez à la corvée de jardinage, suggéra Sucandra. Ce sera très agréable, au printemps.

Frank hocha la tête, inspecta les arbres de la cour. L'un d'eux, au

fond, pourrait peut-être supporter une plate-forme. Un sujet à évoquer plus tard. À noter.

Sucandra et Padma dormaient un demi-étage en dessous de la chambre de Frank et de Rudra. Frank avait désormais d'autres connaissances à qui parler, même quand Rudra dormait ou que Drepung était sorti. L'une d'elles venait parfois traduire une idée que Rudra n'avait pas réussi à formuler en anglais mais avait quand même envie d'exprimer. Les deux nouveaux compagnons de chambre devaient généralement se dépatouiller tout seuls. Dans la pratique, ça impliquait quelques échanges quotidiens, combinés avec une leçon en bonne et due forme une heure avant que le vieil homme ne s'endorme. Rudra dodelinait de la tête en lisant *Le Livre des mots*, l'imagier de Richard Scarry, et ânonnait de sa voix grave, basse : « Craie, taille-crayons, lait, biscuits, trombone, punaises, tiroir à vêtements perdus. » Il tapotait, avec un petit rire, sur la dernière apparition de l'homme-cochon dont le vent emportait le chapeau. Il lui arrivait de dire à Frank les noms tibétains de ces objets, mais leurs leçons se déroulaient principalement en anglais ; Frank pouvait apprendre le tibétain ou non, Rudra s'en fichait, cette idée semblait même le faire ricaner. « À quoi bon ? grommelait-il. Le Tibet a disparu, ha ! » Beaucoup de choses bizarres semblaient l'amuser, et il partait d'un *« ha ! »* abrupt, grave, comme si le rire était une attaque-surprise lancée contre des démons invisibles.

Frank était ravi de rester allongé là, sur son matelas, le soir, à écouter lire le vieil homme et parfois à rectifier sa prononciation. Généralement, Frank travaillait sur son portable.

« Citrouille, fantôme, que dire ? Que dire ? »

C'était une formule que les Khembalais utilisaient souvent, comme une sorte de « heu », ou de « hmm », quand ils cherchaient le mot ou l'expression juste, et pour que Frank la traite comme une vraie question, ils devaient insister.

« Oh, pardon. C'est une sorcière sur un balai, mais là, la sorcière s'est changée en chouette.

— La fête des fantômes ?

— Oui, je suppose.

— C'est très danger. »

Le tibétain était fait de racines syllabiques qui restaient identiques quelle que soit leur fonction grammaticale, et Frank avait remarqué que les Khembalais utilisaient souvent les mots anglais de la même façon, leur laissant faire le travail des verbes et des modificateurs : « Vous allez apprendre à méditation », « Il est devenu illumination ».

Avant de s'abandonner au sommeil, les deux hommes tenaient d'étranges conversations dans les deux langues, dans une certaine

confusion, aussi. Une compagnie sans compréhension ; juste le genre que Frank appréciait. Ça lui rappelait les potes, dans le parc. Du reste, il parla à Rudra des relations qu'il s'était faites dans le parc, et de l'hiver que les gars avaient passé.

— Les vagabonds sont souvent des esprits déguisés.

— Ça, j'en suis sûr.

Frank ne s'attendait pas à ce que le mode de vie dans la maison lui corresponde aussi bien. Le fait de ne pas parler leur langue le dispensait de bien des conversations, mais il y avait toujours des gens dans les parages ; une foule, des visages de plus en plus familiers, parfois surprenants, mais peu sur lesquels il mettait un nom, ou avec qui il parlait. Ça aussi, c'était comme dans le parc, avec les potes. Et puis il faisait plus chaud ; et tout était plus facile. Il était moins souvent obligé de décider où être, où aller, quoi faire ensuite – c'était aussi simple que ça. Il n'avait pas besoin de décider ce qu'il devait faire d'une heure à l'autre, ce qui lui était difficile, traumatisme au cortex préfrontal ou non.

Une décision restait facile : le vendredi, après le travail, il se rendit en voiture à la station de métro de Bethesda, mangea au Rio Grande, et à neuf heures moins le quart il était debout devant son téléphone à l'arrêt de bus. Il attendit jusqu'à neuf heures, et à neuf heures cinq, il composa le numéro de Caroline. Pas de réponse.

Il se demanda s'il pourrait localiser son numéro. Mais le fait de savoir à quelle adresse il correspondait l'aiderait-il, sachant qu'elle n'avait pas l'air d'y être ? Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ? Que devait-il faire ? Qu'est-ce qui pouvait bien l'empêcher d'appeler ? Un malaise intense était presque impossible à distinguer de la peur.

Il allait récupérer son van, sur Wisconsin, et marchait sans rien voir, profondément troublé, quand son portable sonna. Il le tira de sa poche, constata qu'il était devant la cabine de l'ascenseur d'où ils étaient ressortis l'année passée, Caroline et lui. Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Allô ?

— Frank, c'est moi.

— Oh, tant mieux ! Que s'est-il passé ?

— … vraiment désolée. Je n'ai pas pu m'éclipser la semaine dernière et je pensais pouvoir y arriver cette semaine, mais impossible. Je ne peux pas parler longtemps. Je suis sortie en douce.

— Il y a un problème ?

— Ouais, c'est vrai, mais écoute, je t'appelle juste pour arranger un autre rendez-vous téléphonique, et il va falloir que j'y aille. Il m'a demandé, sans prévenir, de faire un truc le vendredi, et je ne sais pas si ça veut dire quelque chose, mais est-ce que tu pourrais être au

numéro que tu sais, lundi prochain, à neuf heures ?

— Bien sûr, mais écoute, tu pourrais peut-être appeler l'ambassade du Khembalung, à Arlington ? Ils ne sont pas sous surveillance, si ?

— Je ne pense pas. Qui ça, tu dis ?

— L'ambassade du Khembalung. Une maison, à Arlington. C'est là que j'habite, maintenant. Tu n'auras qu'à m'y appeler quand tu réussiras à te libérer. Je devrais y être, le soir, normalement.

— D'accord, je vais m'arranger et je t'appellerai bientôt. Désolée pour tout ça. Il change à nouveau de poste, et ça commence à devenir vraiment compliqué…

— Pas de problème. Je suis vraiment content d'avoir de tes nouvelles.

— Ouais, je te crois, je veux dire, je le serais aussi. Je t'appelle très vite, d'accord ?

— D'accord.

— Je t'aime. Salut.

Stupéfiant, à quel point il se sentait mieux. Le manque d'affect n'était manifestement pas son problème ; tout au contraire, il devait éviter de se laisser submerger par les émotions. Ivre de soulagement, heureux, inquiet, content, amoureux, terrifié : mais quel était le résultat de tous ces sentiments additionnés ? C'était un problème sur lequel les études n'avaient jamais l'air de se pencher, mais on pouvait éprouver tellement de choses différentes en même temps. Il sentait Caroline. La présence troublante de leur cabine d'ascenseur, là, devant lui, pendant toute leur conversation, lui avait donné une impression palpable d'elle, une connexion instantanée dès l'instant où elle avait parlé. Quelque chose, dans sa voix, attirait son affection. Il voulait qu'elle soit heureuse. Il voulait être avec elle.

Saute sans regarder, arrête d'essayer de décider, agis sous l'impulsion du moment.

Le samedi, il alla à Rock Creek, d'abord pour déménager l'essentiel de ses affaires depuis sa maison dans l'arbre jusqu'à son van, puis pour faire une partie de frisbee avec Spencer, Robert et Robin. Les frisbees avaient encore une fâcheuse tendance à se casser en mille morceaux quand ils heurtaient un arbre de plein fouet, mais en dehors de ça les gars semblaient bien supporter l'hiver. Pareil pour les fregans, lui dit Spencer. C'étaient des gens de l'ère glaciaire, qui couraient avec les aurochs et les loups.

Et les potes étaient de retour auprès de leur feu, où ils attendaient opiniâtrement que le froid passe. Le tas de cendres de leur fosse à feu était énorme, et l'endroit, derrière Sleepy Hollow, où gisaient les

carcasses de cerfs commençait à ressembler à un vrai dépotoir. Frank s'assit à la table de pique-nique et Fedpage lui tendit une assiette en carton avec un steak de gibier dépecé.

— Merci.

— Pas de quoi. Il est un peu saignant, mais…

— Du sang pour un hémophile ! Juste ce qu'il lui fallait !

— Hon hon. Hé, Fedpage, il y a combien d'agences d'espionnage dans le gouvernement fédéral ?

— Seize.

— Bordel de merde !

— Enfin, c'est le nombre officiel. En réalité, il y en a plus. C'est comme les poupées russes, avec des organisations hyper-secrètes à l'intérieur.

— *Spy versus Spy*.

— Exactement. Ils se chamaillent comme chiens et chats. Ils préservent leur territoire en passant dans la clandestinité.

Cette déclaration fit bien rigoler Cutter, qui se trouvait là, lui aussi.

— Personne n'a la moindre idée de tout ce qui se passe. Ni le Président ni personne.

— Comment c'est possible, des choses pareilles ?

— Il n'y a pas d'ennemi, c'est ça le problème. Ils prétendent qu'il y a des terroristes, mais c'est juste pour foutre la trouille aux gens. En réalité, les terroristes, ils les adorent. C'est pour ça qu'ils sont allés en Irak : comme ça, ils avaient le pétrole et une poignée de terroristes. D'une pierre deux coups. Beaucoup plus futé que le Vietnam. Parce que tout ça, c'est une affaire de gros sous. Le boulot des espions, c'est de s'espionner mutuellement et de faire main basse sur le pognon.

— Et merde, fit Frank.

Il tâta son steak, qui tout à coup lui parut sentir drôle.

— Les gars, je me demande si vous ne devriez pas tuer un autre cerf…

— Ha, il est très bien, ce cerf ! C'est Fedpage qui te rend malade !

L'après-midi, Frank faisait parfois un tour dans Arlington. Il n'y avait jamais passé beaucoup de temps, et c'était un moment bizarre pour découvrir ce quartier, avec ses larges avenues qui offraient aux vents furieux des couloirs de plusieurs kilomètres, et ses conglomérats de grands bâtiments surgis de la forêt, telles de vilaines termitières urbaines. La maison des Khembalais était à une demi-heure de marche de la NSF. Certains jours, il y allait et en revenait à pied, et ça lui faisait une promenade dans l'étrange architecture des congères, entre les voitures qui rotaient et pétaient comme des machines à vapeur.

Le soir, après dîner, il montait généralement dans sa chambre et

lisait sur son matelas en bavardant par intermittence avec Rudra. Ou bien il surfait sur le Net et parcourait la longue liste de sites que renvoyait Google lorsqu'il recherchait « Khembalung ». Ce qu'il lisait dans ces délires l'amenait souvent à secouer la tête :

« Avant de quitter le Tibet pour la Glorieuse Montagne Couleur de Cuivre, Milarepa fit le tour du Tibet en recherchant, entre autres tâches, les beyuls, les vallées cachées. »

— Gourou Rudra, qu'est-ce qu'un beyul ?

— Une vallée secrète.

— Comme le Khembalung ?

— Oui.

— Mais vous étiez sur une île ?

— Les vallées secrètes se déplacent de temps à autre. C'est ce que dit Rikdzin Godem, le gourou qui connaissait les vallées secrètes. Du Tsang. Quatorzième siècle. Il parlait des Huit Grandes Vallées secrètes, mais le Khembalung paraît être la seule qui soit jamais apparue. Un refuge contre le kaliyuga, le quatrième des quatre âges. L'âge de fer de la destruction et du désespoir.

— N'est-ce pas ce dans quoi nous sommes ?

— À votre avis ?

— Ha ha. Et que disait-il d'autre ?

— Il dit beaucoup de choses. Beaucoup de livres. Il dit les endroits et comment les trouver. Quand il serait bien d'y entrer, quels seraient les présages. Que dire ? Les endroits de pouvoir du Khembalung. La magie.

— Oh, seigneur. Et qu'est-ce que c'était ?

— Comme le Khembalung que vous avez vu. Un endroit bien. Un champ du Bouddha.

— Un champ du Bouddha ?

— Un espace où le bouddhisme marche.

— Je vois.

— Plus de compassion, de sagesse.

— Le Khembalung était comme ça.

— Oui.

— Et où était-il, avant l'île ?

— En haut de la vallée d'Arun. En tibétain, on dit Phumchu. Et vers Tsibri La, au Tibet. C'était le problème.

— La Chine ?

— Oui.

— Pourquoi la Chine constitue-t-elle un tel problème, à votre avis ?

— Chine est grande. Comme Amérique.

— Ah. C'est donc de là que vous êtes partis.

— Oui. Porte du Sud, dans une grotte, donne accès à Phumchu.

Ensuite, le long de la vallée, vers Darjeeling.

— Il y a encore des gens qui passent dans cette vallée cachée ?

Un ricanement râpeux.

— Ils passent sans voir. Trop occupés ! Le champ du Bouddha n'est pas toujours visible. Dans ce cas, Dorje Phakmo, la Truie Adamantine, gît le long de cette vallée.

— Un cochon ?

— Corps subtil, difficile à trouver.

Une autre fois, à la suite de ça :

— Alors les animaux sont pour ainsi dire magiques, aussi ?

— Évidemment. Évident quand on les voit, d'accord ?

— C'est vrai, convint Frank.

Il parla à Rudra de ses activités au sein du FOG, et de l'arrivée des aurochs dans le Rock Creek Park.

— Très bien ! s'exclama Rudra. Je les aime.

— Hmm hmm. Et les tigres ?

— Oh, je les aime aussi. Très bons animaux. Effrayants, mais bons. Ils ont des masques effrayants, mais en réalité, ce sont des aides amicaux. Aux endroits de pouvoir, ils sont apprivoisés.

— Apprivoisés ?

— Apprivoisés. Amicaux, aidants, courtois.

— Gentils, obéissants, joyeux, braves, propres et respectueux ?

— Oui. Tout ça.

— Hmm.

Une autre fois, Frank lut un passage sur son écran et dit :

— Rudra, êtes-vous le Rudra Cakrin sur lequel des gens ont écrit ?

— Non.

— Ce n'est pas vous ? Il y en a plusieurs ?

— Oui. Il est très vieux.

— Seize mille ans avant la naissance du Christ. C'est ce que je lis, là.

— Oui. Très vieux. Je ne suis pas si vieux.

Un gargouillis.

— Presque, mais non.

— Alors, vous êtes une espèce de bodhisattva ?

— Non non. Pas aussi bon que ça, non.

— Mais vous êtes un lama, ou comment on dit, un tulku, ou je ne sais quoi ?

— Je ne sais quoi, je pense que vous dites. Je suis une voix.

— Une voix ?

— Vous savez. Le véhicule pour la voix. Comme si les esprits parlaient à travers moi.

— Comme dans ces cérémonies, où vous êtes possédé et où vous dites des choses ?

— Oui.

— Ça doit faire mal.

— Oui, c'est ce qu'on dirait. Je ne me rappelle pas ce qui arrive alors. Mais après j'ai souvent l'impression d'être endolori.

— Ça arrive encore ?

— Parfois.

— Vous êtes programmé pour une cérémonie bientôt ?

— Non. Vous savez… retiré.

— Retiré ?

— Ce n'est pas le mot ? Que dire, être vieux, arrêter le travail ?

— Ah oui, retraité. Je ne savais pas qu'on prenait sa retraite, dans votre métier.

— Bien sûr. Travail très difficile.

— Ça, j'imagine.

Frank chercha « Oracle, bouddhisme tibétain » sur Google, et lut au hasard pendant un moment. C'était plutôt alarmant. Il était toujours surpris de constater à quel point tout était élaboré dans le bouddhisme tibétain ; ce n'était pas un truc facile, comme il imaginait les Églises protestantes américaines, avec leurs croyances simples : Je crois en Dieu, une image abstraite, peut-être humaine, avec une vague division tripartite et une histoire relativement simple de virée sur Terre. Le système tibétain, au contraire, était articulé autour de dieux et d'esprits aux histoires et aux interactions compliquées, et qui apparaissaient continuellement dans ce monde. Les oracles, quand ils étaient possédés, grandissaient, portaient des costumes d'un poids phénoménal, et leur cœur exalté faisait bondir les médailles qu'ils avaient sur la poitrine. Si certains esprits puissants entraient dans l'oracle, il avait moins de cinq minutes à vivre. Le sang jaillissait par son nez et sa bouche, son corps devenait complètement rigide.

C'était peut-être une question d'adrénaline et d'endorphines. C'était peut-être de ça que le corps était capable quand l'esprit était convaincu de quelque chose. Ocytociné par l'esprit cosmique. En tout cas, c'est ce qu'ils disaient avec le plus grand sérieux ; pour eux, c'était réel. « Le système est tellement complexe et stratifié qu'il opère avec un certain degré de liberté. » L'esprit ordonnait les données entrantes d'une façon ou d'une autre ; différentes réalités, peut-être. Et si on les évaluait en fonction de la façon dont elles vous faisaient vous sentir ? Sur cette base, il n'y avait assurément aucune justification à traiter ces personnes avec condescendance, si bizarres que fussent les choses qu'ils racontaient. Ils contrôlaient beaucoup mieux leurs sentiments que Frank.

Pendant tout le mois de mars, l'hiver resta incroyablement froid et venteux. Des records de froid furent battus pendant douze jours

d'affilée. Le 23 mars, à midi, il faisait moins vingt-huit. Frank craignait que les arbres qui avaient survécu au pire de l'hiver ne voient leurs bourgeons brûler dans ce printemps glacial ; et alors, que deviendraient-ils ? À quoi ressemblerait la côte Est si ses grandes forêts mouraient ? Et si des biomes entiers s'effondraient, si l'agriculture elle-même était détruite ? Comment l'Europe se nourrirait-elle ? Qu'arriverait-il à la sécurité alimentaire, déjà fragilisée, de l'Asie ? Il avait parfois l'impression qu'un hiver aussi sévère pourrait bien changer les choses définitivement.

Dans ce contexte, la campagne pour l'élection présidentielle prévue à l'automne paraissait plus triviale que jamais. Phil Chase obtint l'investiture démocrate, l'équipe du Président concentra sa puissance de feu sur lui ; le candidat virtuel de l'ESSPE occasionna des problèmes à tous ceux qui entraient en contact avec elle. Frank ne supportait pas qu'on le dérange, et il n'était apparemment pas le seul dans le coin. Le long hiver occupait la première place dans l'actualité et dans les préoccupations des gens.

Vers la mi-avril, il était impossible de ne pas remarquer que les jours rallongeaient. Neige ou pas neige, le printemps était là. L'heure d'été arriva, et même si au début il faisait encore un peu sombre le matin, ça ne dura pas longtemps. Le 1er mai, l'accroissement de luminosité était tel qu'il ne pouvait que faire plus chaud ; et puis, un jour, sans prévenir, le thermomètre monta jusqu'à vingt-six degrés, et tout – les choses et les gens – se mit à suer et à transpirer. Le monde entier était un bain de vapeur, les branches dégelées ployaient et pendouillaient, les tuyaux éclatés fuyaient, les fils avaient raccourci, les moisissures prospéraient. On aurait dit la fonte du permafrost dans la toundra, avec ses pingos et ses sols polygonaux qui craquaient, ses nouveaux champs de boue et son air étouffant. Les moustiques revinrent, et tout le monde commença à se demander si le terrible hiver avait été si terrible que ça, après tout.

En retournant au Rock Creek, Frank tomba sur Cutter dans Connecticut. Il isolait, à l'aide de cônes et de ruban orange, un périmètre autour d'un arbre qui penchait à quarante-cinq degrés.

— Comment ça va ?

— Pas mal ! On dirait que le printemps s'est enfin pointé.

— Les arbres ont survécu ?

— La plupart, oui. Beaucoup de branches mortes. Ça nous promet un été mouvementé. Je parierais que la forêt va envahir cette ville.

— Je suis d'accord. Je peux t'aider un moment ?

— Et comment ! Tu as une tronçonneuse ?

— Non, pas vraiment.

— Ça ne fait rien. Tu peux nous aider à autre chose.

— Je peux toujours déblayer le bois.

— Exactement.

— Alors, où est-ce que tu emmènerais le bois si tu faisais ça tout seul ?

— Oh, dans toutes sortes d'endroits. Je l'emporterais chez un ami, et on pourrait le débiter en bois pour le feu.

— Et ça irait ?

— Oh, bien sûr. Il y a un immense tas d'arbres qui ont besoin d'être taillés. Une bonne partie de l'élagage est effectuée par des petites boîtes indépendantes. La ville a besoin d'aide, et les gars

pourraient se payer en bois.

— On dirait que ça marche plutôt bien.

— Eh bien…, fit Cutter en riant.

— Hé, tu as des nouvelles de Chessman ?

— Non, pas vraiment. J'ai demandé à Byron s'il savait quelque chose, mais non, il ne sait rien. D'après lui, il se pourrait qu'il ait déménagé. Il y avait un tournoi d'échecs à New York et il a dit que Chessman en avait parlé.

— Il a dit qu'il y participerait ?

— Je ne sais pas.

— Byron connaissait son nom ?

— Il a dit qu'il pensait qu'il s'appelait Clifford.

Toutes les branches étaient couvertes de bourgeons verts. Des petites pointes d'un vert vif, éclatant, comme Frank n'en avait jamais vu, lumineuses comme des lucioles quand il les regardait du coin de l'œil ; un vert qui brillait sous les nuages. Des bourgeons verts sur une écorce noire, luisante, la vie revenait dans la forêt ; rien n'aurait pu être plus beau. Aucune saison du climat méditerranéen ne pouvait rivaliser avec ce moment de verdure impossible.

Il recommença à retourner dans le parc, mais il se sentait oppressé de vivre à l'ambassade.

Pourtant, il ne lui arrivait plus jamais de se sentir tout à fait lui-même. Il avait encore le visage engourdi, au niveau du nez, juste en dessous, et derrière. Quand il se rasait, il voyait que la partie engourdie de sa lèvre supérieure avait l'air inerte, et du coup il avait l'impression d'être difforme. Il ne parvenait pas à sourire correctement. Il ne savait pas ce qu'il ressentait, au juste. Il supposait que pour les autres l'effet était discret ; en tout cas, s'ils le remarquaient, ils n'en parlaient pas, par politesse.

Les potes ne montraient pas les mêmes égards.

— Hé, Jimmy ! Jimmy Durante[22] ! Comment qu'elle pend, ta queue ? L'a survécu à son p'tit coup de froid ? T'as eu les jetons, pas vrai ? Et ton pif, y va mieux ? T'arrives à respirer par les trous de nez, maintenant ?

— Non.

— Ha ha ha ! Hé, l'aspirateur par la bouche ! Je savais que tu pourrais plus, la première fois que j't'ai vu dans cet état !

— Et à part ça, c'était qui, ces gars ? demanda Frank pour la énième fois.

— Qui sait ? Putain, on les a jamais revus !

— Un coup de bol pour vous.

— Sans blague !

Gros rires.

— Vous auriez bien besoin d'un téléphone, les gars. Pour faire le 911, dans les situations de ce genre.

— Ouais, c'est ça !

— Bref, je vous ai apporté à tous des fiches d'inscription pour que vous adhériez au FOG, le groupe du zoo.

— Pas question.

— Il paraît que le parc va être régulé, cet été, alors il faudra que vous soyez membres pour pouvoir y rester.

— Tu crois que les flics vont changer de comportement avec nous rien que parce qu'on aura une carte sur nous ?

— Oui, je le crois. Et puis, si vous êtes membres, on vous donnera un téléphone portable. C'est une petite ligne partagée, mais ça marche.

— Oh, super ! J'ai toujours rêvé d'en avoir un !

— Fermez-la et remplissez plutôt la fiche, là. Allez, je parie que vous pouvez mettre le nom que vous voulez. Et puis, comme ça, si vous êtes en conditionnelle, ce ne sera pas une cause d'infraction. Enfin quoi, ils ne vous ficheront pas en prison parce que vous aurez adhéré aux Amis du Zoo national !

— Ha ha ! Qui t'a dit qu'on était en conditionnelle ?

— Ouais, qui c'est qui t'a dit qu'on était en conditionnelle ? Au moins, nous, on a un nez.

— Ha ha. Allez, remplissez les fiches et c'est tout.

En regagnant leur petit réduit, Frank entendit qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, qui parlait à Rudra. Il s'approcha avec curiosité, car le vieil homme paraissait quelque peu oublié dans la maison. Mais il n'y avait personne. Rudra sursauta en voyant Frank et le regarda d'un air ahuri, comme s'il avait oublié qui il était.

— Désolé, dit Frank. Je ne voulais pas vous surprendre.

— Je suis content que vous l'ayez fait.

— Vous parliez tout seul, c'est ça ?

— Je ne crois pas.

— Je pensais avoir entendu quelqu'un.

— Intéressant. Il y a des moments où je… Que dire ? Je chante tout seul. Une sorte de chant tibétain fait deux sons avec une seule voix. Note de tête ? Harmonique ?

Il ouvrit la bouche et émit une note grave et basse, inattendue dans un corps aussi frêle. En même temps, une tonalité râpeuse vibra dans la pièce.

— Très joli, dit Frank. Ça me rappelle Louis Armstrong.

Rudra hocha la tête.

— Un très bon chanteur.

Il rouvrit la bouche et chanta, profondément :

— *The odds were a hundred to one against me…*

Comme un disque d'Armstrong passé à deux tiers de la vitesse normale, plus lent et plus grave.

— C'est vrai ! C'est génial ! Alors, vous aimez Armstrong ?

— Très bon chanteur. Note de tête pas développée, mais très forte.

— Intéressant.

Frank déroula son matelas, s'allongea avec un petit gémissement.

— Allé au parc ?

— Oui.

— Retrouvé vos amis ?

— Certains d'entre eux.

Frank commença à les lui décrire, ainsi que leur situation : les potes, les fregans, son propre projet. Il éteignit son ordinateur portable, s'allongea sur le dos et parla du paléolithique, de la façon dont le cerveau avait évolué pour se sentir bien à cause de certains stimuli provoqués par des comportements inlassablement répétés au cours des deux millions d'années qui avaient mené à l'humanité. Et comment ils auraient dû se sentir bien, aujourd'hui, s'ils avaient pu vivre une vie aussi proche que possible de ces comportements primitifs. Ce qu'il avait essayé de faire, dans sa vie, dans le parc.

— Bonne idée, dit Rudra. Esprit original. C'est aussi le bouddhisme.

— Oui ? Eh bien, ça ne m'étonne pas. Vous avez dit quelque chose comme ça, il me semble, quand vous avez fait votre conférence à la NSF, l'an dernier.

Rudra ne paraissait pas se souvenir de cette conférence, qui avait été une expérience bouleversante pour Frank – une vraie rupture de paradigme, comme aurait dit Edgardo. Frank n'insista pas, intimidé à l'idée d'avouer au vieil homme la profondeur de l'effet qu'il avait produit sur lui en lâchant ce qui semblait n'être qu'un commentaire en passant. Au lieu de cela, il expliqua à Rudra comment, pour lui, le dilemme du prisonnier et le Snowdrift modelaient l'éthique d'une façon scientifique, comment les points étaient comptés, les stratégies appréciées, et comment, au départ de l'hiver, il en était arrivé à la conclusion provisoire que, du point de vue de l'adaptation, il valait mieux poursuivre la stratégie appelée « toujours généreux ».

— Bonne idée, dit Rudra. Mais que sont ces points ? Pourquoi jouer pour des points ?

Frank y réfléchissait encore quand Sucandra et Padma montèrent l'escalier pour voir comment allait le vieil homme.

— Biscuits, annonça Sucandra en tendant une assiette. Tout chauds, sortant du four.

Ils s'assirent par terre, dans l'entrée de la porte, et tous les quatre

mangèrent des biscuits au sucre, comme des gamins venus passer la nuit chez un copain.

— Que c'est bon, dit Frank. J'ai eu tellement faim, cet hiver.

— Oh oui, dit Sucandra. On a toujours beaucoup plus faim quand il fait froid.

— Et on a beaucoup plus froid quand on a faim, ajouta Padma.

— Oui, dit Sucandra. On a appris ça dans les deux sens, hein ?

— Oui.

Frank les regarda.

— Les Chinois ?

— Oui, répondit Sucandra. Dans leur prison.

— Combien de temps ?

— Dix ans.

Frank secoua la tête, essaya d'imaginer ça, n'y parvint pas.

— Qu'est-ce que vous aviez à manger ?

— Un bol de riz par jour.

— Les gens mouraient de faim ? demanda Frank en regardant les biscuits qui restaient sur l'assiette.

— Oui, dit Sucandra. Mouraient de faim, mouraient de froid.

Padma hocha la tête.

— D'autres ont survécu, mais perdu la tête.

— Peut-être comme nous tous.

— Oui, probablement.

— Nous avions ce vieux moine, vous savez, qui chiait une sorte de ver solitaire. Une longue chose rouge, segmentée. Comme un mille-pattes, mais sans pattes. On le savait parce que quand ça lui arrivait il le nettoyait et il l'apportait aux autres membres du groupe. Il nous le proposait en guise de nourriture.

— Il disait que l'esprit Bon était en lui et lui faisait faire de la nourriture pour nous.

— Alors, qu'est-ce que vous en faisiez ? demanda Frank.

— On hachait le ver très fin et on l'ajoutait au riz.

— Ça ajoutait des protéines à notre régime.

— Pas beaucoup. C'était plutôt un geste.

— Mais à ce stade, tout aidait.

— C'est vrai. J'en étais arrivé à l'attendre, plus ou moins.

Ils se regardèrent en souriant, regardèrent timidement Frank.

— Oui. Ça nous aidait à sentir qu'on était ensemble. Les gens ont besoin de faire partie d'un groupe.

— Et ça aidait le vieux moine. Il était complètement désemparé.

— Et puis il est mort.

— Oui, c'est vrai. Après ça, on a eu l'impression qu'il manquait quelque chose au riz.

Un matin de vrai printemps, alors qu'il faisait frais, vert et doux, comme par une journée de mai d'un lointain passé dont ils auraient conservé le souvenir en se disant qu'il ne reviendrait plus jamais, Charlie alla en voiture à Great Falls, où il retrouva Frank et Drepung. Frank allait leur apprendre les rudiments de l'escalade.

Anna n'était pas vraiment d'accord, mais Frank lui assura qu'il veillerait à ce qu'ils ne prennent aucun risque, et le réalisme avec lequel il appréciait le danger la persuada qu'il n'y avait probablement pas de craintes à avoir. Charlie, sur le moment déçu d'avoir perdu le prétexte rêvé pour se défiler, se gara à côté des deux autres, et ils suivirent la courte piste qui menait à la gorge, en transportant deux sacs à dos contenant le matériel de Frank et quelques rouleaux de corde de nylon. Après un encorbellement, la piste longeait le haut de la falaise, et ils la suivirent jusqu'à un endroit situé sous un arbre en surplomb, dont Frank déclara qu'il marquait le point le plus haut de la route idéale pour apprendre.

C'était un nouvel itinéraire, dit-il, parce que la grande inondation avait eu des conséquences dramatiques pour Great Falls, ouvrant de nouvelles voies tout le long de la muraille sud. Quand autant d'eau se déversait sur la roche, elle la déchiquetait, non seulement sous l'effet de la friction directe, mais aussi par suite d'un phénomène appelé « cavitation », au cours duquel l'eau formait des bulles, donc des vides qui aspiraient violemment les fissures de la roche et les ouvraient davantage, de sorte que les gros blocs étaient plus arrachés qu'usés. Les parois de Mather Gorge avaient été dévastées d'une façon spectaculaire.

Frank déroula une longueur de corde, l'attacha autour du tronc de l'arbre et leur indiqua la falaise :

— Vous voyez ce plat, là, en bas ? Sur la droite, là. On peut plus ou moins y aller comme sur des marches. Et puis on peut grimper sur la paroi, par ici, ou par là. C'est comme un mur d'escalade, dans un gymnase.

La paroi noire, hérissée de protubérances, était du schiste, leur dit-il. La gorge était une anomalie géologique. On avait découvert qu'elle avait été déchiquetée par surgissements discrets, peut-être lors des grands déluges qui avaient marqué la fin des ères glaciaires. Cette

récente inondation avait provoqué des ravinements mineurs par rapport aux précédentes.

Ils se tenaient à présent debout au bord de la falaise, et regardaient vers le bas, le tumulte blanc, grondant, de la rivière.

— Sur cette paroi, les différentes sortes de prises sont à peu près toutes représentées, reprit Frank. Très commodément repérées pour les grimpeurs débutants par les nouvelles marques de craie fraîche que vous pouvez voir. Il y a déjà eu pas mal de passage, ici. Je vous assurerai tout le temps d'en haut, à partir de cet arbre, là, alors même si vous glissez et si vous tombez, vous ne ferez que rebondir un peu sur place. La corde a une certaine élasticité, et vous ne risquez pas d'être retenus trop brutalement. Vous allez faire quelques sauts, pour voir ce que ça fait.

Charlie et Drepung échangèrent un coup d'œil. Tout irait bien. Ils ne mourraient pas même s'ils étaient de mauvais élèves, ce qu'ils avaient été l'un et l'autre en quelques occasions, dans le passé.

Cela étant établi, ils se sentirent un peu rassérénés et mirent leur harnais avec entrain, et même avec de soudains éclats d'hilarité réprimée, quand ils n'arrivaient pas à passer les jambes dans les bons trous. C'était assez lamentable, et Frank secoua la tête. Alors ils étudièrent solennellement les nœuds de Frank et apprirent les systèmes de suspension simples mais efficaces que les grimpeurs utilisent pour s'assurer, des techniques qui tenaient bon quand il le fallait, et en même temps faciles à détacher si nécessaire. Frank était très clair et professionnel dans ses explications, et patient quand ils cafouillaient ou ne comprenaient pas. Il avait l'habitude.

Quand il eut l'impression qu'ils avaient absorbé le minimum nécessaire, il fit lui-même tous leurs nœuds, puis il passa la corde de Charlie dans un mousqueton attaché à l'arbre et se l'enroula autour de la taille. Charlie descendit alors prudemment le simili-escalier qui menait à un plancher, juste au-dessus du fleuve. Debout au fond, Charlie se retourna et leva la tête vers Frank.

— D'accord, fit Frank en tirant sur la corde pour la tendre entre eux. Je suis assuré.

— Assuré, répéta Charlie.

Alors il commença à grimper. Il se concentrait sur la paroi et observait attentivement les prises, l'une après l'autre. Les marques de craie aidaient bien. Grimper comme un singe, à l'aide des bosses et des creux qu'elles indiquaient. Il entendait les conseils de Frank comme s'il était très loin. Ne regarde pas en bas. N'essaie pas de te hisser à la force des bras. Utilise tes jambes autant que possible. Veille à toujours être attaché par trois points à tout moment. Déplace-toi doucement, ne te lance jamais.

Son orteil glissa, et il tomba. Boing ! Éviter le mur. Rebondir

doucement ; tout allait bien. Repérer à nouveau les prises, reprendre l'escalade. Était-ce tout ? Ce n'était vraiment pas aussi difficile qu'il l'avait imaginé ! Avec un tel système, il n'y avait pas le moindre danger !

Sauf que Frank n'avait pas l'air d'accord, aussi Charlie ramena-t-il son attention sur la paroi.

Ce que faisait Charlie lui était déjà en partie familier. Ça ressemblait à ce qu'il avait fait quand il crapahutait avec un sac à dos dans la Sierra. Les prises pour les pieds et les mains, les mouvements étaient les mêmes, mais là, il les effectuait sur une surface radicalement plus verticale que toutes celles qu'il avait escaladées avec ses amis randonneurs. À vrai dire, s'il s'était aventuré sur une telle paroi au cours de ses pérégrinations dans la Sierra, il aurait été paralysé d'épouvante.

Mais le fait d'être assuré par une corde faisait bel et bien disparaître cette peur, ce qui laissait de l'espace disponible pour remarquer d'autres sentiments. L'impression d'une sorte d'acrobatie au ralenti qu'il n'aurait jamais répétée. Charlie s'y absorba pendant un long moment, en ralentissant alors que les prises semblaient moins nombreuses, jusqu'à ce qu'il commence à avoir mal aux doigts. Un instant, il n'exista plus rien, que la paroi rocheuse et la recherche de prises. Une ou deux fois, Frank dit quelque chose, mais il se contentait essentiellement de regarder. La traction de la corde, bien que rassurante, ne hissait pas Charlie vers le haut ; ensuite, il dut fournir un dernier combat : effectuer un plongeon final, maladroit, et se rétablir en haut de la paroi.

Une activité très absorbante ! Et puis une sorte de vague de lumière, une illumination – JE SUIS ENCORE VIVANT – lui envahit tout le corps. Il comprit qu'on puisse être accro.

C'était maintenant le tour de Drepung. Charlie s'assit, les pieds ballant par-dessus le bord, et regarda joyeusement autour de lui. D'en haut, Drepung faisait lourdaud. Il explorait la paroi rocheuse, et il n'avait pas l'air à l'aise. Charlie avait des années d'expérience de la randonnée ; ce n'était pas le cas de Drepung. Après s'être hissé sur les premières prises, il regarda une fois en bas, entre ses pieds, et à partir de là il parut comme scotché à la paroi. Il marmonna quelque chose, une allusion à la crainte tibétaine, traditionnelle, de la chute, mais Frank ne voulut rien entendre.

— Il y a des traditions partout, je vous assure. Concentrez-vous simplement sur ce que vous faites, et sentez-vous assuré. Sautez si vous voulez, pour voir comme ça tient bien.

— Je crois que j'aurai l'occasion de m'en rendre compte assez tôt.

Il était lent, mais il continuait à essayer. Ses mouvements, quand il se risquait à bouger, étaient assez assurés. Sous l'effet de la

concentration, sa bouche formait un petit O parfait. Quelques minutes de plus et il se hissait en haut. Il s'assit à côté de Charlie et poussa un « Ha » de satisfaction.

Frank les fit recommencer en essayant d'autres voies sur la paroi, puis ils s'assurèrent mutuellement, nerveusement. Frank, debout à côté de celui qui assurait, vérifiait que tout se passait bien. Pour finir, opération simple mais terrifiante, il les fit descendre en rappel, comme ce bon vieux Batman, mais pour de vrai. Ils s'exercèrent jusqu'à ce qu'ils aient trop mal aux mains pour essayer autre chose.

Ensuite – quelques heures plus tard –, Frank changea l'arbre auquel il avait assuré les deux autres, en haut de la falaise.

— On dirait que le balcon de Juliette et l'échelle de corde de Roméo ont survécu. Je vais faire un de ceux-là, ou Gorky Park.

Il se laissa descendre, laissant Charlie et Drepung assis, heureux, au bord de la falaise, heurtant la roche avec leurs talons et se régalant de la vue ; à leur gauche, les chutes réarrangées rugissaient, bouillonnaient de blancheur sur toute leur hauteur. En dessous d'eux, Frank remontait lentement.

Tout à coup Charlie se releva d'un bond en hurlant :

— Où est Joe ?

Et il se mit à regarder désespérément autour d'eux.

— Pas ici, lui rappela Drepung. Il est avec Anna, aujourd'hui, vous vous souvenez ?

— Oh oui, fit Charlie en se rasseyant. Désolé. J'ai oublié, une seconde, là.

— Pas de problème. Vous devez avoir l'habitude de le surveiller tout le temps.

— Oui.

Charlie se rassit au bord de la falaise en secouant la tête. Lentement, Frank montait vers eux. Alors qu'il levait les yeux pour trouver sa prise suivante, Charlie trouva qu'il ressemblait à Buster Keaton. Il avait le même air méfiant et légèrement déconcerté, prêt à tout – impavide, mais *pas* imperturbable, et ses yeux révélaient tout aussi clairement que ceux de Keaton qu'il était vraiment perturbé, la plupart du temps.

Charlie avait toujours eu beaucoup de sympathie pour Buster Keaton.

La vie comme une enfilade de crises stupéfiantes à régler ; ça lui paraissait bien.

— Drepung ? dit-il.

— Oui ?

Charlie inspecta sa main déchirée. Drepung tendit sa propre main à côté de la sienne. Elles étaient l'une et l'autre mâchurées par les efforts de la journée.

— À propos de Joe ?

— Oui ?

Charlie laissa échapper un soupir. Il sentait le poids des soucis accumulés en lui.

— Je ne voudrais pas qu'il soit quelqu'un de spécial pour vous, les gars.

— Quoi ?

— Je ne veux pas que ce soit une âme réincarnée.

— Le bouddhisme dit que nous le sommes tous.

— Je ne veux pas qu'il soit une sorte de lama réincarné. Pas un tulku, un boddhisattva ou je ne sais comment vous appelez ça. Pas quelqu'un qui pourrait inspirer des sentiments religieux à votre peuple.

Drepung inspecta la paume de sa main. Sa peau était à peu près de la même couleur que celle de Charlie, peut-être plus opaque. Voilà où nous en sommes, pensa Charlie. Ou du moins, où moi j'en suis. Il ne pouvait dire ce que pensait Drepung. Sauf que le jeune homme avait l'air de ne pas savoir quoi dire.

Ce qui tendait à confirmer les soupçons de Charlie.

— Vous savez, reprit-il, ce qui est arrivé au nouveau Panchen Lama.

— Oui. Je veux dire, non, en réalité.

— Parce que personne ne le sait ! Ils ont choisi un petit garçon, les Chinois l'ont enlevé et on ne l'a jamais revu. Deux petits garçons, en fait.

Drepung hocha la tête, l'air ennuyé.

— C'était un gâchis.

— Dites-moi. Dites-moi ce qui s'est passé.

Drepung fit la grimace.

— Le Panchen Lama est la réincarnation du Bouddha Amitabha. C'est le deuxième leader spirituel, par ordre d'importance, du bouddhisme tibétain, et ses relations avec le Dalaï-lama ont toujours été compliquées. Ils étaient souvent en désaccord, mais chacun participait au choix du successeur de l'autre. Sauf que, depuis deux siècles, le Panchen Lama a souvent été associé avec des intérêts chinois, alors c'est devenu encore plus compliqué.

— Bien sûr, répondit Charlie.

— Et puis, à la mort du dixième Panchen Lama, en 1989, l'identification de sa réincarnation suivante a vraiment posé un problème. Qui allait la déterminer ? Le gouvernement chinois a dit au monastère du Panchen Lama, Tashilhunpo, de trouver la nouvelle réincarnation. Ça se passait comme il fallait, mais ils ont aussi bien fait comprendre qu'ils auraient l'approbation finale du choix effectué.

— Sur quelles bases ?

— Eh bien, vous savez, le contrôle de la situation.

— Ah oui. Bien sûr.

— Alors Chadrel Rimpoche, le chef du monastère de Tashilhunpo contacta secrètement le Dalaï-lama pour qu'il l'aide à procéder au choix, conformément à la tradition. Son groupe avait déjà identifié plusieurs enfants possibles dans le nord du Tibet. Alors le Dalaï-lama a effectué les divinations afin de découvrir lequel était le nouveau Panchen Lama. Il a découvert que c'était un garçon qui vivait près de Tashilhunpo. Les signes étaient clairs. La question était : comment faire approuver ce candidat par les Chinois, tout en leur cachant l'intervention du Dalaï-lama…

— Chadrel Rimpoche ne pouvait pas tout simplement dire aux Chinois qui c'était ?

— Eh bien, les Chinois avaient introduit un système à leur façon. Il impliquait une chose appelée l'Urne d'Or. En cas d'hésitation, et il n'était pas difficile d'en provoquer, les trois noms qui venaient en premier étaient mis dans l'urne. Le nom tiré de l'urne était censé être le bon.

— Quoi ? s'écria Charlie. Le nom était tiré d'un chapeau ?!

— D'une urne. En effet.

— Mais c'est dingue ! Je veux dire, si on croit que l'un de ces enfants est un lama réincarné, il est ce qu'il est ! On ne peut pas tirer son nom d'un chapeau !

— C'est ce qu'on peut penser. Mais vous savez, l'idée de fouler aux pieds les traditions tibétaines ne déplaisait pas aux Chinois. Quoi qu'il en soit, dans ce cas, l'oracle du Dalaï-lama parlait d'un garçon qui habitait une région placée sous contrôle chinois, alors ses chances de confirmation paraissaient assez bonnes. Mais on craignait que les Chinois n'utilisent l'urne pour choisir un autre enfant que celui que Chadrel Rimpoche avait prophétisé, rien que pour montrer qui était le chef, et pour nier l'influence du Dalaï-lama.

— Ben voyons. Et alors ?

— Alors, le Dalaï-lama finit par décider d'annoncer l'identité du garçon en pensant que les Chinois se laisseraient forcer la main et accéderaient au souhait des Tibétains, se satisfaisant du fait que le garçon vivait sous leur contrôle.

— Oh non, fit Charlie. Connaissant les Chinois, je m'étonne que quelqu'un ait pu avoir cette idée.

Drepung eut un soupir.

— C'était un pari. Le Dalaï-lama avait probablement pensé que c'était leur meilleure chance.

— Sauf que ça n'a pas marché.

— Non.

— Alors, qu'est-il arrivé au petit garçon ?

— Il a été placé sous bonne garde, ainsi que ses parents. Et Chadrel Rimpoche avec eux.

— Où sont-ils, maintenant ?

— Personne ne le sait. On ne les a plus revus depuis ce temps-là.

— Alors, vous voyez ? Je ne veux pas que Joe soit embarqué dans ce genre de parcours !

Drepung poussa un soupir. Et dit enfin :

— Le Panchen Lama est un cas spécial, très politisé, à cause des Chinois. Beaucoup de lamas réincarnés sont identifiés sans que ça pose aucun de ces problèmes.

— Je m'en fous ! Et puis, rien ne prouve que ça ne se compliquera pas.

— Les Chinois n'ont rien à voir dans cette affaire.

— Je ne veux pas le savoir !

Drepung se pencha un peu en avant, comme pour dire : « Que puis-je faire, je n'y peux rien. »

— Écoutez, reprit Charlie. Ça perturbe Anna. Elle ne croit absolument pas à ce qu'on ne peut ni voir ni quantifier, vous le savez. Le seul fait d'essayer la perturbe. Si vous tentez un truc pareil avec Joe, elle va tout simplement péter les plombs. Elle essaie de ne pas y penser en ce moment, je le vois bien, mais ça la fait flipper quand même. Elle n'est pas douée pour éviter de penser. Elle pense toujours à toutes sortes de choses.

— Je suis désolé.

— Y a intérêt. Je veux dire, essayez de voir ça autrement : si elle ne s'était pas liée d'amitié avec vous, les gars, comme elle l'a fait quand vous êtes arrivés ici, vous n'auriez seulement jamais eu connaissance de l'existence de Joe. Alors, en réalité, vous punissez Anna de sa gentillesse envers vous.

Drepung fit la moue et se mit à fredonner, l'air malheureux. Il faisait la même tête que pendant l'escalade : un homme malheureux, confronté à un problème.

— Et puis, insista Charlie, la seule idée que votre gamin puisse, d'une façon ou d'une autre, ne pas être seulement votre gamin – qu'il puisse être complètement quelqu'un d'autre –, rien que ça, c'est perturbant. Violent, on pourrait même dire. Vous comprenez, il est déjà une réincarnation, d'Anna et de moi.

— Et de vos ancêtres.

— Absolument. Mais de personne d'autre, non.

— Hmmmm.

— Vous comprenez ce que je veux dire ? L'impression que ça peut faire ?

Drepung hocha la tête, se balança d'avant en arrière.

— Oui, fit-il. Oui, je comprends.

Ils restèrent assis là, à contempler la rivière, en bas. Une kayakiste s'efforçait de remonter le courant, dans les remous blancs. En dessous d'eux, Frank l'observait, debout au bord de l'eau.

— Il a l'air intéressé, dit Charlie en l'indiquant d'un geste à Drepung.

— En effet.

Ils regardèrent Frank qui la suivait des yeux.

— Alors, insista Charlie, peut-être que vous pourriez parler de tout ça à Rudra Cakrin. Voir s'il peut faire quelque chose, s'il n'y aurait pas une sorte de, je ne sais pas, d'exorcisme, qu'il pourrait effectuer. Sans vous commander, juste une espèce de… Comment dire ? De cérémonie de réappropriation. Pour le débarrasser de, euh… enfin, lui fiche la paix. Il y a des cérémonies comme ça ?

— Eh bien… d'une certaine façon, oui, je suppose.

— Alors, vous en parlerez à Rudra ? Peut-être sans trop de protocole, pour qu'Anna ne soit pas au courant ?

Drepung fronçait les sourcils.

— Si elle ne le sait pas, alors…

— Ce serait juste pour moi. Oui. Pour moi, et pour Joe. Et ça parviendrait à Anna, par notre intermédiaire. Enfin, ça n'a pas besoin d'être public, si ?

— Non. Non, ce n'est pas ça.

— Quoi… Vous ne voulez pas en parler à Rudra ?

— Eh bien… En réalité, ce n'est pas à Rudra de décider d'un problème pareil.

— Non ? fit Charlie, surpris. Alors, qui ? Quelqu'un au Khembalung ou au Tibet ?

Drepung secoua la tête.

— Alors, qui ?

Drepung leva la main comme pour l'inspecter, pointa son pouce ensanglanté vers sa poitrine et regarda Charlie.

Charlie changea de position pour mieux le voir.

— Comment ça ? Vous ?!

Drepung oscilla à nouveau d'avant en arrière comme pour dire « oui » avec tout son corps.

Charlie eut un rire bref. Tout d'un coup, beaucoup de choses s'éclairaient.

— Quoi, espèce de canaille ! fit-il en lui donnant une petite poussée. Alors, pendant tout ce temps, vous nous avez joué la comédie, tous autant que vous êtes ?

— Non non. Pas une comédie.

— Alors, Rudra, c'est quoi ? Une espèce de serviteur, un vieux retraité avec qui vous avez conclu un marché du genre *Le Prince et le Pauvre ?*

— Non non, pas du tout. C'est aussi un tulku. Mais pas pareil. C'est-à-dire que, selon la règle khembalaise, il y a aussi des relations entre tulkus, comme entre le Dalaï-lama et le Panchen Lama.

— Alors, ce que vous êtes en train de me dire, c'est que c'est vous le chef.

Drepung cilla.

— Eh bien, je suis celui que les autres considèrent comme leur… vous voyez. Leur chef.

— Un chef spirituel ? Un leader politique ?

Drepung fit osciller sa main comme une barque sur la mer.

— Et Padma ? Et Sucandra ?

— Ils sont, en fait, des sortes de régents, ou du moins, c'est ce qu'ils étaient. Comme des frères, maintenant, des conseillers. Ils me disent tellement de choses. Ils sont comme mes professeurs. Des frères, vraiment.

— Je vois. Et comme ça, vous restez derrière la scène, ici.

— Ou sur le devant de la scène, plutôt. Celui qui salue.

— Sur le devant, et derrière.

— Oui.

— Très futé. C'est bien ce que je pensais depuis le début.

— Vraiment ?

— En fait, non. Je pensais juste que Rudra parlait anglais.

Drepung hocha la tête.

— Son anglais n'est pas si mauvais. Il l'a étudié. Mais il n'aime pas le reconnaître.

— Enfin, écoutez, Drepung… Si vous vous livrez à ce genre de manipulations, échanges d'identité et compagnie, c'est parce que vous savez que c'est un peu dangereux ici, non ? À cause des Chinois et tout ça ?

Drepung fit une sorte de moue.

— Eh bien, pas tellement pour ça…

— Maintenant, réfléchissez : vous savez ce que ça fait, d'être tout d'un coup considéré comme quelqu'un d'autre ! Vous devez savoir ce que c'est.

À ces mots, Drepung tiqua.

— Oui. C'est vrai. Je me souviens de mes parents… Mon père était vraiment heureux pour moi. Pour nous tous, vraiment fier. Mais ma mère ne s'y est jamais vraiment faite. Elle posait ma main sur elle et elle disait : « Tu viens d'ici. Tu es venu d'ici. »

— Qu'en pensent-ils, maintenant ?

— Ils ne sont plus dans ces corps.

— Ah.

Il paraissait bien jeune pour avoir perdu ses deux parents. Mais qui pouvait dire ce qui leur était arrivé ?

— De toute façon, vous voyez ce que je veux dire, reprit Charlie.

— Oui.

Pendant un long moment, ils restèrent assis dans le grondement ténébreux des grandes cascades, en regardant Frank qui s'était maintenant détaché de sa corde et s'avançait sur l'éboulis de roches, au bord de l'eau, essayant, apparemment, de suivre la kayakiste de vue alors qu'elle s'approchait du pied des chutes.

Charlie insista.

— Alors, vous allez faire quelque chose ?

Drepung se balança à nouveau. Charlie commençait à se demander si ça traduisait son assentiment ou non.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Ah non, vous n'allez pas me servir cette salade !

— Quoi ? Oh ! Oh non, non ! Je le pensais vraiment.

Ils rirent en chœur, pensant à Phil Chase et à ses célèbres « Je vais voir ce que je peux faire ».

— C'est ce qu'ils disent tous, se lamenta comiquement Charlie.

— Allons, allons. Ils voient ce qu'ils peuvent faire. Il faut leur laisser ça.

— Je ne le leur laisse pas. Ils voient ce qu'ils ne peuvent pas faire.

Drepung fit à nouveau voguer sa main dans le vide, avec un sourire. Lui aussi, il devait tenir les gens à bout de bras, comprit Charlie.

Ils se penchèrent et essayèrent de repérer Frank.

Tout en regardant vers le bas, Charlie se rendit compte qu'il se sentait mieux. Allégé. Parler à quelqu'un d'autre de ce problème l'avait un peu soulagé de l'isolement qui l'oppressait. Il n'avait pas l'habitude de dissimuler quoi que ce soit à Anna, et sans elle il était perdu.

Maintenant qu'il l'avait encaissée, la nouvelle que Drepung était celui qui avait vraiment le pouvoir dans les affaires khembalaises était plutôt rassurante. Quand on allait au fond des choses, Rudra Cakrin était un drôle de vieux pistolet. Il valait beaucoup mieux que ce soit quelqu'un de fiable qui s'occupe de l'affaire.

— Je vais en parler à Rudra Cakrin, dit Drepung.

— Je croyais vous avoir entendu dire qu'il n'était qu'une façade.

— Non non. Un… un collègue. Il faut que je m'en ouvre à lui, c'est sûr. D'abord, c'est probablement lui qui dirigerait la cérémonie. C'est lui, l'oracle. Mais ça veut aussi dire qu'il doit savoir à quelle cérémonie je fais allusion. Il y a des précédents. Des accidents, des erreurs rectifiées… Je peux me renseigner. Voir ça.

Charlie hocha la tête.

— Bon. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à propos d'Anna qui vous a accueillis à la NSF…

— Oui. En réalité, dit Drepung en faisant la grimace, c'était l'oracle qui nous avait dit de prendre ce bureau.

— Allons, qu'est-ce qu'il vous avait dit : « Installez-vous au 4201, Wilson Boulevard » ?

— Pas vraiment.

— Non, ça, j'imagine ! Enfin, peu importe. Rappelez-vous seulement ce qu'Anna ressent. Ça doit probablement beaucoup ressembler à ce que votre maman éprouvait.

Charlie s'étonna de s'entendre lui asséner ce coup bas. Puis il pensa à Joe cramponné à lui, effrayé et pitoyable, et il pinça les lèvres. Il voulait mettre fin à toute cette affaire. La fièvre disparaîtrait.

Ils regardèrent couler la rivière. Des taches blanches sur l'eau noire.

— Tiens, on dirait que Frank essaie d'attirer l'attention de cette kayakiste…

— En effet.

La femme se reposait, maintenant, la pagaie à plat sur le kayak, devant elle, se laissant glisser au fil du courant. Frank courait le long du fleuve pour ne pas se laisser distancer, trébuchait sur les roches de la rive. Il criait, les mains en porte-voix devant la bouche. Il commença à agiter les bras. Il arriva à un endroit plat et courut pour prendre de l'avance sur elle. Il fit le sémaphore avec les bras, l'appela sur tous les tons, sauta sur place.

— Sans doute quelqu'un qu'il connaît.

— Apparemment. Mais elle devrait l'entendre, non ?

— On dirait bien. Et elle devrait le voir, aussi, d'ailleurs. Peut-être qu'elle ne veut pas être dérangée.

— Ça doit être ça.

Il était difficile d'imaginer qu'elle ne puisse pas le remarquer ; ce qui devait vouloir dire qu'elle l'ignorait volontairement. Elle restait là, à flotter, et il continuait à lui courir après, faisant des bonds sur les blocs de roche, criant de plus belle.

Pas une fois elle ne tourna la tête. Un gros bloc de roche bloqua le passage de Frank, et il glissa, tomba à genoux, tendit les bras ; mais maintenant elle était devant lui, et elle ne regarda pas en arrière.

Pour finir, il laissa retomber les bras. Tête basse, les épaules affaissées – l'image même d'un homme dont tous les espoirs ont été brisés.

Charlie et Drepung se regardèrent.

— Vous pensez que Frank est comme…

— Oui.

9

Saute sans regarder

Un samedi matin, Frank passa chez les Quibler pour prendre Nick et l'emmener au zoo. Il arriva en avance et attendit au salon qu'ils finissent leur petit déjeuner. Charlie, Anna et Nick lisaient en mangeant, et Joe regardait le dos de sa boîte de céréales avec une sorte de détermination farouche, comme s'il espérait déchiffrer le secret de la lecture grâce à un pur effort de volonté. Voyant cela, Frank sentit son cœur devenir énorme dans sa poitrine, il fit le tour de la table et s'accroupit à côté de lui pour bavarder.

Bientôt Nick se leva pour aller se préparer, mais avant, il voulut montrer à Frank un nouveau jeu vidéo. Frank resta debout derrière lui, s'efforçant de comprendre ce qui se passait sur l'écran.

— C'est normal qu'il ait explosé comme ça ?

— Un truc de savant maléfique mutant.

— Je vois. Oh, wouah ! Celui-ci, comment il a explosé ?

— Je l'attaque avec un personnage invisible.

— Il est fort ?

— C'est surtout qu'il est difficile à voir.

Charlie se mit à rigoler. Nick se retourna vers lui et dit :

— Papa, arrête de boire mon chocolat !

— Je croyais que tu n'en voulais plus. Je n'en ai pris que trois gorgées…

— Quatre.

— Allez, ne fais pas poireauter Frank. Va te préparer.

Au zoo, ils commencèrent par visiter un atelier où on apprenait à tailler des pierres pour en faire des bifaces et des pointes de flèche. Frank l'avait trouvé sur le site Internet du FONZ et avait été très intéressé, bien sûr, et comme Nick était toujours partant… Ils étaient donc assis par terre avec un ranger d'environ vingt-cinq ans qui ressemblait à Robin, se disait Frank. Le jeune homme allait de l'un à l'autre, s'accroupissait pour montrer à chacun comment frapper le cortex avec le percuteur pour arracher les éclats voulus. À chaque percussion réussie, il poussait un grand « Yeah ! » ou il disait « Bravo ! ».

C'était à l'évidence le même processus qui avait créé le biface acheuléen de Frank, bien que leurs résultats modernes soient moins harmonieux. Et bien sûr, la pierre nouvellement façonnée avait l'air mal

finie, à côté des surfaces lisses, patinées, de la vieille hache. Peu importait – c'était une joie d'essayer, et qui procurait un peu la même satisfaction que la contemplation des flammes dans une cheminée. C'était l'une de ces choses qu'on savait faire dès le premier essai.

Frank régularisait allègrement une excroissance vers la base en se régalant des clac ! et des tchak !, de l'odeur des étincelles et de la poussière de pierre qui montait dans le soleil, lorsqu'ils s'écrasèrent la main au même moment, Nick et lui. Le menton de Nick se mit à trembler, et Frank laissa échapper un gémissement en dorlotant son pouce palpitant.

— *Oh merde… ! Je vais avoir l'ongle noir. Et meeerde ! Et toi ?*

— *L'index, répondit Nick. La jointure du milieu.*

— *Gros bobo.*

— *Ouaip. Aïe, aïe* – Kun chok sum !

— « Kun chok sum » ? *C'est du khembalais ?*

— *Oui. Un juron tibétain.*

— *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

— *Ça veut dire « trois joyaux » !*

— *« Trois joyaux » ?*

— *Trop cool, hein ? Ils en ont des pires, évidemment.*

— Kun chok sum !

Le ranger s'approcha avec un sourire immense.

— *Ça, messieurs, c'est ce qu'on appelle le baiser du granit. Quelqu'un veut un sparadrap ?*

Frank et Nick déclinèrent la proposition.

— *C'est ce qui s'appelle être pris entre la pierre et le caillou. Je suppose que c'est l'expression qu'employaient nos ancêtres. On a trouvé des outils taillés comme ça qui remontent à un million et demi d'années.*

— *J'espère que ça ne fera pas mal aussi longtemps, dit Nick.*

Ensuite, ils mirent leurs nouveaux outils de pierre taillée dans leur sac à dos et allèrent voir les gibbons et les siamangs.

Tous les primates retournés à la vie sauvage étaient morts ou avaient retrouvé le chemin du zoo. Ce matin-là, Bert, May et leurs rejetons survivants se promenaient dans l'enclos triangulaire des gibbons. Ils ne laissaient sortir qu'une famille à la fois pour éviter les bagarres. Frank et Nick se joignirent aux gens qui les observaient, accoudés à la rambarde. Surtout de jeunes parents avec de petits enfants.

— *Singe ! Singe !*

Bert et May se prélassaient au soleil, comme ils l'avaient si souvent fait auparavant. Ils étaient installés sur une petite plate-forme, juste devant le tunnel qui menait à leur chambre intérieure – une sorte de porche, en fait, avec un panier de métal accroché au-dessus, où il y avait de la nourriture. Rien, à les voir, ne laissait imaginer qu'ils avaient passé la majeure partie de l'année écoulée à courir en liberté dans le Rock Creek Park. May épouillait le dos de Bert, intensément absorbée, habile. Bert

avait l'air absent. Ils ne croisaient jamais le regard de leurs observateurs humains. Bert changea de position pour présenter l'arrière de sa tête aux doigts de la femelle, qui s'empressa de le satisfaire. Elle écarta les poils de son crâne et l'inspecta de près, mais quelque chose amena le mâle à lui donner une petite tape, alors elle lui prit la main et la tirailla. Puis elle le lâcha, grimpa à la palissade pour intercepter l'un de leurs gamins, et tout à coup la mère et le jeune se mirent à jouer à chat. Comme ils passaient devant Bert, il leur donna une taloche, alors ils se retournèrent et se jetèrent sur lui. Quand il se fut dégagé d'en dessous d'eux, il se jeta sur la palissade, dans un coin de l'enclos d'où il était possible de tendre le bras au travers et de tirer sur les feuilles d'un arbre. Il mâchonna un rameau, talocha l'un des gamins qui passaient d'un revers de main habile.

Frank les trouva agités. Ce n'était pas évident ; au premier abord, ils paraissaient languides, parce que, lorsqu'ils s'immobilisaient, ils avaient tendance à se fondre dans leur position, même quand ils s'accrochaient à la palissade ; alors ils avaient l'air ramollis – surtout quand ils étaient étalés par terre, les bras au-dessus de la tête, à épouiller distraitement leur partenaire ou un jeune… De vrais coqs en pâte !

Mais quand on les observait un moment, on se rendait compte qu'ils changeaient d'activité sans arrêt. Ils couraient autour de la palissade, mangeaient, s'épouillaient, se balançaient. Il devenait évident qu'ils ne faisaient jamais rien plus de cinq minutes d'affilée.

Puis le plus jeune fils piqua sa crise : il courut sur le haut de la palissade et se jeta dans le vide dans un bond apparemment suicidaire, mais qui le propulsa sur la bande de toile tendue en travers de la cage, juste au-dessus des buissons qui couvraient le sol. Il tomba à quatre pattes, amortissant suffisamment sa chute pour ne rien se casser. C'était un saut qu'il avait dû faire des centaines de fois, après quoi il avait l'habitude de placer un démarrage et de sauter sur son père.

Ils jouèrent à se bagarrer dans l'herbe. Bert se rappelait-il avoir lutté avec son premier fils au même endroit ? Le plus jeune fils se souvenait-il de son frère ?

Ils chahutaient, la face grave et songeuse, comme absorbés dans leurs pensées. On aurait dit qu'ils en avaient vu des vertes et des pas mûres. Maintenant, ça pouvait n'être qu'un accident de physiognomonie. Le regard de l'espèce.

Une bande d'ados humains déboulèrent et commencèrent à pousser une cacophonie de hurlements, juste pour mettre les animaux en déroute.

— Ils ne font ça qu'au lever du jour, dit Nick à Frank.

Ils joignirent malgré tout leur voix au concert des jeunes. Les gibbons ne réagirent pas. Les ados furent un peu surpris de l'habileté de Frank. Oooooooouuuuuup ! Oup oup ooouup !

Bert et May étaient maintenant alanguis sur leur porche, au soleil. Bert s'assit, regarda le panier à nourriture vide et de sa main aux longs

doigts, sans pouce, commença à épouiller distraitement le ventre de May. Elle était couchée sur le dos, l'air ennuyée. De temps en temps elle tapait sur la main de Bert. On aurait dit la dynamique stéréotypée du mâle qui épouillait la femelle, laquelle ne voulait pas qu'on l'embête. Et puis May se leva et colla brusquement son derrière dans le nez de Bert. Il le regarda une seconde, se pencha et le lécha, recula et claqua des lèvres exactement comme un goûteur de vin. Pas de doute, il savait avec précision où elle en était de son cycle.

Les humains au-dessus regardaient ça sans commentaire. Au bout d'un moment, Nick proposa d'aller voir leurs tigres, et Frank accepta.

Tout en suivant le chemin qui menait à la grande île des félins, Frank ne pouvait chasser de son esprit l'image de May épouillant Bert. Les gibbons à joues blanches étaient monogames. Comme plusieurs espèces de primates, même si ce n'était pas la règle. Bert et May étaient ensemble depuis plus de vingt ans, plus de la moitié de leur vie. Bert avait trente-six ans, May trente-deux. Ils se connaissaient bien.

Quand un couple humain se rencontrait, chacun offrait à l'autre une certaine vision de soi, une interprétation de la partie de lui-même qu'il pensait à même de faire la meilleure impression. S'ils tombaient amoureux l'un de l'autre, ils entraient dans un espace d'intérêt, d'affection, de désir mutuels ; tomber amoureux leur faisait perdre prise sur la réalité, et – oui, ils marchaient sur un petit nuage.

Mais si le couple s'installait ensemble, chacun voyait rapidement clair dans le jeu de l'autre, jeu qui était, jusque-là, tout ce qu'il connaissait de lui. À ce stade, soit les deux restaient amoureux, soit l'un d'eux le restait et l'autre pas, soit ils entraient tous les deux en désamour. Mais comme la réciprocité était intrinsèque au sentiment, la plupart du temps, Il suffisait que l'un des deux décide d'arrêter pour que la relation cesse d'exister. En réalité, quand c'était à sens unique, Frank se demandait si on pouvait encore appeler ça de l'amour, ou si ce n'était pas plutôt une espèce de besoin, la peur d'être seul, et si celui qui était « encore amoureux » n'avait pas en réalité cessé de l'être, s'il n'était pas entré dans le déni, d'une façon ou d'une autre. Ça lui était déjà arrivé. Non, le véritable amour était réciproque ; l'amour à sens unique, s'il existait, était une autre émotion, comme la sainteté ou le don de soi, la dévotion, la divinité, la pitié, l'ostentation, la vertu, le besoin ou la peur. L'amour réciproque, c'était différent. En fait, quand on tombait amoureux de l'image que l'autre donnait de lui, on prenait un gros risque. Parce qu'il fallait vraiment du bol pour que, quand deux personnes apprenaient à se connaître, elles restent toutes les deux amoureuses des caractères plus variés qui émergeaient soudain derrière le masque.

Bert et May n'avaient pas ce problème.

Les tigres nageurs étaient allongés dans leur enclos et se doraient au soleil comme tous les félins du monde. Les tigres n'étaient pas monogames.

En réalité, c'étaient des solitaires qui vivaient leur vie et dont les routes ne se croisaient que le temps de l'accouplement. Les mères envoyaient promener leurs jeunes au bout de deux ans, et chacun reprenait son petit bonhomme de chemin.

Mais ces deux-là avaient été réunis par le destin. Envoyés à la mer par la même inondation, sauvés par le même bateau, gardés dans les mêmes enclos. Et maintenant le mâle posait sa grosse tête sur le dos de la femelle. Il léchait sa fourrure de temps en temps, puis reposait son menton sur son épine dorsale.

Peut-être qu'il y avait une autre façon d'en venir à l'amour. Passer beaucoup de temps avec un compagnon de route. Apprendre à le connaître au gré d'un large éventail de comportements ; et puis voir cette connaissance se muer en amour.

Les tigres nageurs avaient l'air contents. En paix. Les primates n'avaient jamais cet air paisible. Nick et Frank allèrent acheter des sorbets. Frank prenait toujours citron ; Nick prit un cocktail ginger ale, cerise, banane.

C'était toujours la frénésie dans la maison des Khembalais. Un pourcentage significatif de la population khembalaise transitait par là, occupant le moindre placard et jusqu'aux cages d'escalier en attendant des places dans d'autres refuges, et Frank était parfois étreint par une sensation de grouillement qui frisait le surréalisme. On aurait vraiment dit qu'une ville entière s'était installée dans la maison, comme dans une émission de téléréalité. Parfois, alors qu'il épluchait des pommes de terre ou qu'il essuyait la vaisselle, dans un coin de la grande cuisine, il regardait tous ces visages industrieux, joviaux ou harassés, et il se disait : C'est presque distrayant. D'autres fois, le tumulte l'excédait, et ses pensées vagabondaient, quittaient la pièce et repartaient vers la forêt qu'il avait dans la tête. Il faisait sombre dans ce fragment particulier, sombre et silencieux – non, pas silencieux, le bruit du vent était toujours présent, mais solitaire. Les feuilles, les étoiles et la rivière étaient des compagnes paisibles.

« Les gens sont tellement dingues, disait-il à Rudra Cakrin, au bout de la nuit, en s'étirant sur son matelas.

— Ha ha. »

Certains soirs, il restait tard au bureau, à travailler sur la liste ou à téléphoner à un contact que Diane avait au Kremlin, à Moscou, un Dmitri qui travaillait au Département des Ressources environnementales. En fin de soirée, à Washington, c'était le milieu de la journée à Moscou, et Frank pouvait appeler et essayer de savoir où les Russes en étaient de leurs projets de capture du carbone. Dmitri parlait un excellent anglais. Il disait qu'aucune décision d'intervention, de quelque sorte que ce soit, n'avait été prise. Ils étaient très heureux de voir que le projet de l'Atlantique Nord était en bonne voie.

Après ces conversations, Frank restait simplement à dormir là, sur son canapé, comme il avait envisagé de le faire au départ. C'était parfaitement confortable, mais il s'était rendu compte que la conversation avec Rudra Cakrin lui manquait. Aucun autre moment de la journée ne recelait autant de surprises pour lui. Parler à Diane ou Dmitri n'était pas aussi inattendu, et pourtant, les deux D étaient des gens assez surprenants. Parfois, Frank éprouvait une pointe de jalousie. Dmitri était un ami de longue date de Diane, et il entendait

sa voix prendre cette qualité qu'elle avait quand elle parlait à un proche ; et c'était aussi le ton d'une personne dotée d'un grand pouvoir parlant à un pair. Dmitri avait carte blanche pour tenter des expériences sur un sixième de la surface émergée de la Terre. Ça, c'était le pouvoir ; et ça pouvait receler des surprises.

Mais Rudra était encore plus surprenant. Un soir, Frank était allongé sur son matelas, à la lumière tamisée de son portable, et il essayait de parler à Rudra de l'impact que sa conférence à la NSF avait eu sur lui. Quand il l'interrogea sur la phrase particulière qui avait agi sur lui comme une sorte de catalyseur – « Un excès de raison est une forme de folie en soi » –, Rudra eut un reniflement.

— Milarepa dit ça parce que son gourou le battait tout le temps, et toujours pour une bonne raison. Alors, Milarepa n'a pas une très bonne opinion de la raison. Mais c'est facile à remarquer. Et presque personne ne raisonne, de toute façon.

— Oui, j'ai remarqué ça.

Frank décrivit au vieil homme ce qui lui était arrivé après la conférence au cours de laquelle cette phrase avait été prononcée, et lui expliqua de son mieux ses idées sur les koans zen ou les casseurs de paradigmes, et la façon dont ils provoquaient bel et bien des changements dans le cerveau, menant à de nouveaux systèmes de fragmentation qui réorganisaient la pensée inconsciente et la manière dont la conscience percevait le monde.

— Et puis, en allant chez les Quibler, je me suis retrouvé coincé dans un ascenseur avec une femme, je vous en parlerai une autre fois…

— *Dakini !* dit Rudra, les yeux brillants.

— Peut-être, dit Frank en cherchant le mot sur Google : une sorte d'esprit féminin tantrique. En tout cas, ça m'a convaincu que je devais rester à Washington, sauf que j'avais mis au courrier de Diane une lettre de démission assez mordante. Alors j'ai décidé de la récupérer. Mais la seule façon de le faire était de m'introduire dans le bâtiment par le skydome, et d'entrer dans son bureau par la fenêtre.

— Bonne idée, fit Rudra.

Pour la première fois, il vint à l'esprit de Frank que quand Rudra disait ça il ne le pensait peut-être pas toujours. Un oracle ironique : une surprise de plus.

Une autre fois, Rudra renversa son verre d'eau et lâcha « *Karmapa !* ».

— « *Karmapa* » ? Qu'est-ce que c'est ? C'est comme « trois joyaux » ?

— Oui. Le nom du fondateur de la secte Karma Kagyu.

— Alors, c'est comme quand on dit « Seigneur », ou quelque chose comme ça ?

— Oui.

— Vous avez des jurons plutôt modérés, vous les bouddhistes. Enfin, c'est cohérent. Tout ça, c'est comme « Bon Dieu ! » pour nous autres.

Rudra eut un grand sourire.

— *Gyakpa zo !*

— Et ça, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Manger merde.

— Mmm ! Ben dites donc ! Pas mal.

— Et vous, vous dites quoi ?

— Oh, nous aussi, on dit « Mange ta merde », mais c'est plutôt grossier. Et puis, « Dieu vous maudisse », par exemple…

— Ça veut dire le créateur de l'univers ? Le Créateur vous envoie en enfer ?

— Ouais, en quelque sorte.

— Plutôt sévère !

— Oui, dit Frank en riant. Et ça fait partie des jurons les plus édulcorés.

Un autre soir, d'une chaleur choquante, alors que la maison étouffante, pleine de murmures, craquait sous le poids de ses occupants, Frank se plaignit :

— Et si on s'installait dans la cabane du jardin, ou un truc comme ça ?

— Cabane jardin ? répéta Rudra en levant les mains pour imiter une boîte.

— Oui, la petite cabane dans la cour, derrière. Peut-être qu'on pourrait s'y installer.

— Ça j'aime bien.

Frank fut à nouveau surpris.

— On aurait froid.

— Froid, dit Rudra avec mépris. Pas froid.

— Bon. Enfin, peut-être pas vous. Ou bien vous ne seriez pas sorti si tard, hier soir. Il faisait aussi froid qu'en février.

— Froid, dit Rudra en écartant l'idée d'un geste. Test pour l'oracle, pour voir si Dorje l'a vraiment visité, on passe la nuit tout nu au bord de la rivière avec beaucoup de draps mouillés. On porte les draps toute la nuit, pour voir combien on peut en sécher.

— Quoi, la chaleur corporelle, sécher un drap mouillé ?

— Sept en une nuit.

— Bon. Eh bien, on va se renseigner pour la cabane du jardin. Le printemps est là, et j'ai besoin de prendre l'air.

— Bonne idée.

Frank ajouta ça à sa liste de « choses à faire », et quand la mère

de la maison, une sorte de sirdari dans le style sherpa, trouva le temps d'aller voir la cabane avec lui, elle approuva rapidement et prit les dispositions nécessaires. Elle avait besoin de leur placard pour héberger deux nonnes âgées qui venaient d'arriver, et la plus vieille avait l'air fragile.

La cabane à outils était un appentis complètement délabré, planté au bout du terrain, sous un gros arbre. La chute des feuilles avait endommagé les tuiles. Frank balaya une partie de la mousse et refit l'étanchéité du toit, en se promettant de le réparer convenablement quand l'été serait venu. Puis ils installèrent dedans deux vieux lits à une place, une table de bridge avec une lampe, deux chaises et un chauffage.

Frank se sentit tout de suite mieux.

— Bien de perdre des choses, commenta Rudra.

Frank cita une phrase d'emersonfortheday.com : « On est riche en proportion des choses dont on n'a pas besoin. »

— On dirait que nous allons être très riches.

Le potager des Khembalais était dans le jardin de derrière, juste à leur porte. Il était cultivé de façon obsessionnelle, même en hiver, et maintenant que le printemps était revenu, les monticules de terre noire étaient piquetés, partout, de jeunes pousses vertes. Les branches des arbres fruitiers nains, impeccablement taillées en espaliers, étaient criblées de points jaune-vert. Ils semblaient revenir à la vie. Au moindre rayon de soleil, le jardin s'emplissait de vieux Khembalais qui s'asseyaient par terre et arrachaient les mauvaises herbes en bavardant. Frank se joignait à Rudra et à son groupe pendant quelques heures, le dimanche matin, et vaquait aux tâches habituelles du jardinage. Rudra parlait aux autres dans son tibétain rapide, n'essayant pas d'intégrer Frank à la conversation. Ce dernier, avec son tibétain rudimentaire, s'efforçait encore d'apprendre, mais les origines de la langue n'étaient pas indo-européennes, et le système lui paraissait très étranger, les mots difficiles à prononcer, avec des finales qu'il ne parvenait pas à différencier entre elles et un alphabet dont les lettres semblaient toutes pareilles. Pour ajouter encore à la difficulté, le khembalais était un dialecte de l'est du Tibet, avec des différences de prononciation importantes qui n'avaient jamais été notées par écrit.

Résultat : il progressait lentement, et la plupart du temps ils revenaient à l'anglais.

Les journées allaient en s'allongeant, et se remplissaient de plus en plus, si impossible que ça paraisse. Le matin, Frank allait à l'Optimodal, puis au travail. Le midi, quand il pouvait se libérer, il courait avec les joggeurs et il retournait au travail. Le soir, il allait

dans le parc faire une partie de frisbee, passait voir les potes et saisissait une brève bouffée de leur exubérance de trous du cul qu'ils étaient. Il allait au restaurant, souvent sous le coup d'une impulsion. Et puis il rentrait à la maison, donner un coup de main quand il pouvait, généralement pour finir de ranger la cuisine. Le temps de retrouver Rudra, dans la cabane du jardin, il tombait de sommeil.

Rudra était généralement assis sur son matelas, adossé à la tête de lit. De temps en temps, on aurait dit qu'il rêvait tout éveillé, à d'autres moments il paraissait bien conscient, même s'il ne faisait que fixer la chandelle. Il semblait attentif à la qualité des silences de Frank. Il lui arrivait de le regarder sans vraiment l'écouter. Frank trouvait ça déstabilisant – même si, parfois, quand il arrêtait de parler et s'asseyait sur son lit pour lire ou taper sur son ordinateur, il avait comme l'impression qu'un sentiment planait dans la chambre plus qu'en lui-même, un calme, une paix qui émanait du vieil homme. Rudra l'observait, ou regardait dans le vide, peut-être en fredonnant tout seul, ou bien il émettait quelques notes graves, basses, et des notes de tête bourdonnantes qui sonnaient comme une quinte harmonique. En méditation, dit une fois Rudra quand il l'interrogea. Quel effet la méditation était-elle censée produire ? Pouvait-on déconnecter sa conscience, ou plutôt l'enchaînement de ses pensées, et produire toujours son enfilade de phrases ? Ne laisser que la conscience ? Sans sombrer dans le sommeil ? Et dans ce cas, que faisait l'esprit ? La pensée profonde de l'inconscient continuait-elle en réalité à cogiter à sa façon secrète, propre, ou se calmait-elle aussi ? Des souvenirs, des rêves, des réflexions ? Y avait-il quelqu'un là, en dessous du seuil de détection radar, qui arpentait les corridors de l'esprit fragmenté et décidait dans quelle pièce entrer, pour s'y engouffrer et considérer le contenu de ce fragment, et ses relations avec tout le reste ?

Dieu, qu'il l'espérait ! Soit c'était ça, soit il zonait d'un bout à l'autre de ses journées, dans un brouillard d'indécision. Ça pouvait aussi être ça.

Il était sur le point de s'endormir, un soir, quand son téléphone portable bipa. Il se secoua pour répondre, sachant que c'était elle.

— Frank, c'est moi.

— Salut !

Son cœur battait la chamade. Le son de sa voix lui faisait l'effet de plaquettes de défibrillateur posées sur sa poitrine. La sensation était assez effrayante, en réalité.

— On peut se voir ?

— Ouais, bien sûr.

— Je sais que tu es à Arlington, maintenant. On pourrait se retrouver d'ici une heure, au Lincoln Memorial ?

— Bien sûr.

— Pas sur les marches de devant. Derrière, entre le fleuve et le monument.

— Ce n'est plus barricadé ?

— Au sud, alors. Disons au sud du pont, sur la nouvelle promenade surélevée.

— D'accord.

— À tout de suite.

Rudra, qui était assis dans la pénombre, se retourna. Il regardait Frank comme s'il avait compris chacune de ses paroles. Et pourquoi pas ? Il n'avait rien dit de très compliqué.

— Je sors, annonça Frank.

— Oui.

— Je reviens. Plus tard.

— Revenir. Plus tard.

Puis, alors que Frank sortait :

— Bonne chance !

Les rives du Potomac, entre le Watergate et le bassin de marée, avaient été reconstruites dans le style ostentatoire dont le Corps des ingénieurs avait le secret : une large promenade surélevée, juste au bord du fleuve, surmontée par un chemin bordé d'une double rangée de cerisiers énormes. Dessous, surtout de nuit, Frank se sentait nanifié. Le décor avait quelque chose de pharaonique, de monumental, comme s'il avait été téléporté vers un gigantesque site religieux, sur les rives du Nil.

Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil par-dessus l'eau vers l'île Theodore Roosevelt, où, pendant la grande inondation, il avait vu Caroline dans un bateau à moteur, remontant à contre-courant. Cette image lui revenait à l'esprit comme une marque sur l'eau, se superposant à tous ses souvenirs de la ville inondée. Il ne pensait jamais à lui demander ce qu'elle faisait cet après-midi-là. Elle était debout seule, à la barre, regardant droit devant elle. Parfois, la vie devenait tellement onirique, tout acquérait une dimension héraldique, archétypale, gravée depuis le commencement des temps, où ne pouvaient être effectuées que des actions déjà accomplies. Ah mon Dieu ! Ces rendez-vous avec Caroline lui faisaient une impression tellement bizarre, il se sentait tellement vivant, et d'une certaine façon plus que vivant. Il faudrait qu'il questionne Rudra sur la nature de ce sentiment, s'il arrivait à trouver un moyen de l'exprimer. Voir s'il y avait un royaume mental bouddhiste qui correspondait à ça.

Le mémorial de la guerre de Corée se dressait en contrebas, dans les arbres. Caroline émergea des arbres, le vit sur la promenade, en dessus, et lui fit signe. Elle gravit en hâte la plus proche volée de

marches larges et basses, et là, en plein air, sous les cerisiers, ils s'embrassèrent. Elle le serra très fort contre elle. Son corps lui parut tendu. Frank lui-même se sentait plein d'appréhension.

— Allons dans mon van, proposa-t-il. C'est trop ouvert, ici.

— Non, dit-elle. La puce de ton van est activée, maintenant.

— Quoi ? Ils savent que je suis ici ?

— Disons plutôt que c'est enregistré. Toute la zone de Washington est désormais couverte. Alors ils savent où tu vas quand tu prends ton van. Mais ils ne savent pas que je suis là.

— Tu es sûre ?

— Oui. Enfin, aussi sûre qu'on peut l'être.

Elle frissonna. Il la prit par le bras.

— Tu es sûre que tu n'as pas de mouchard ?

— Non. Je ne crois pas. Nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

Elle prit un détecteur dans sa poche, le passa sur Frank, puis sur elle. Pas le moindre cliquetis. Ils marchèrent sous les cerisiers qui se découpaient en ombre chinoise sur les nuages luminescents. Il y avait quelques promeneurs isolés, dehors, surtout des coureurs, et un autre couple, qui se voyait peut-être en douce, comme Frank et Caroline.

— Comment peux-tu supporter ça ? demanda Frank.

— Comment les autres le supportent-ils ? Nous sommes tous bardés de puces.

— Sauf que la plupart des gens, personne n'a envie de les surveiller.

— Je n'en sais rien. Les banques aussi veulent savoir. Ça concerne tout le monde, ou presque.

Elle haussa les épaules ; ça arrivait à tout le monde, c'était comme ça, maintenant, et voilà tout. Tant pis pour ceux qui tenaient à leur intimité.

Mais ici et maintenant, sous les cerisiers, ils étaient seuls. Pas de voiture, pas de puce, ils avaient laissé leur téléphone dans leur voiture. Ils étaient passés entre les mailles du filet. Personne au monde ne savait où ils étaient en cet instant précis. C'était un peu comme s'ils étaient dans le petit univers-bulle de la passion. Une version mobile de la fusion. Frank sentait le haut de son bras pressé contre le sien, sentait le sang irriguer sa peau, son pouls s'accélérer. Ça doit être l'amour, se dit-il. Même avec Marta, ça n'avait jamais été comme ça. À moins, peut-être, que ce ne soit seulement l'élément de danger qui semblait l'environner, elle ? Ou la nature mystérieuse de ce danger ?

Ils s'assirent sur un banc, au-dessus du bassin de marée, et s'embrassèrent un moment. Les sensations qui envahissaient Frank devaient moins à leurs caresses, si enivrantes qu'elles fussent, qu'à l'impression de partager un sentiment, l'ouverture l'un à l'autre, la vulnérabilité de l'échange, du don. Il était très possible, se dit-il lors

de l'une de leurs étreintes silencieuses, fortes, que leurs histoires les aient amenés tous les deux à vouloir ce sentiment d'engagement plus que n'importe quoi au monde. Après tout ce qui leur était arrivé de pénible, c'était une façon d'être avec quelqu'un, de baisser sa garde, d'occuper un espace partagé… eux contre le monde. Ou hors du monde. Peut-être qu'elle était comme lui à cet égard : elle avait besoin d'un partenaire. Il ne pouvait pas en être sûr. Mais c'était son impression.

Elle se lova contre lui. Frank se réchauffait à son contact. Sa façon d'être, sa grâce physique, son affection. Avec elle, c'était différent ; c'était, tout simplement.

Mais elle n'était pas libre. Sa situation était bancale, limite effrayante. Elle rompait des engagements personnels et professionnels. Ce qui, en soi, ne dérangeait pas Frank comme ça aurait peut-être dû le faire, parce qu'elle le faisait pour lui, et à cause de lui ; alors, comment aurait-il pu lui en vouloir ? D'autant qu'elle lui donnait aussi l'impression qu'il le méritait, en quelque sorte, qu'elle l'aimait pour de vraies raisons. Et la façon dont il se comportait avec elle justifiait son comportement à elle. La réciprocité : difficile à croire, mais elle était là, dans ses bras.

Le monde reprit peu à peu sa place. Un lampadaire, dans le lointain, clignotait dans la brise.

— Tu es encore chez tes amis ?

Elle hocha la tête, au creux de son épaule. S'abandonna comme si elle allait s'endormir. Il trouva ça très touchant ; il n'arrivait pas à se rappeler la dernière fois qu'une femme s'était endormie dans ses bras. Il se dit : C'est peut-être comme ça que ça devrait être. On ne pouvait le savoir qu'en le faisant.

— Hé, petite fille. Et si un de tes amis se réveille au beau milieu de la nuit ?

— J'ai fait comme les autres fois, j'ai laissé un mot sur le canapé disant que je ne pouvais pas dormir et que j'étais sortie courir.

— Ah.

C'était intéressant d'imaginer des amis capables de croire une chose pareille ; ça en disait long sur elle.

— Mais il va bientôt falloir que j'y retourne.

— Zut !

Elle poussa un soupir.

— Il faut qu'on parle.

— Très bien.

— Dis-moi… tu crois que les élections ont de l'importance ?

— Comment ça ? Oui, bien sûr. Quelle question !

— Je veux dire, tu crois que ça compte vraiment ?

— Hmm, fit Frank.

— Parce que, moi, je n'en suis pas sûre. Je pense que ce n'est qu'une espèce de théâtre, tu sais, conçu pour distraire l'attention du public, un rideau de fumée pour empêcher les gens de voir comment les décisions sont vraiment prises.

— Tu parles comme certains de mes collègues au travail.

— Probablement, dit-elle avec un sourire bref, sans joie. Tu sais, ce marché à terme que je supervise ?

— Bien sûr. Quoi, ils parient sur les élections, maintenant ?

— Évidemment, mais ça, on peut le faire partout. Non, mon groupe parie plutôt sur les effets dérivés potentiels des élections. Ou plutôt sur leurs causes, maintenant que j'y réfléchis.

— Comment ça ?

— Il y a des gens qui peuvent influer sur le résultat.

— Là, je ne te suis pas…

— Par exemple, un groupe impliqué dans la technologie des machines à voter.

— Oh oh. Tu veux dire, les truquer, en quelque sorte ?

— Exactement.

— Alors, ton marché à terme va propulser certaines personnes impliquées dans la technologie du vote ?

— Exactement. Et ce n'est pas tout : mon mari et ses collègues font partie du lot.

— Il ne fait pas la même chose que toi ?!

— Plus maintenant. Il a été à nouveau muté, et son nouveau job est en rapport avec ces histoires. Ce groupe pourrait même être à l'origine de tout ça.

— Une agence gouvernementale qui tremperait dans le tripatouillage électoral ? Comment est-ce possible ?

— C'est comme ça que ça évolue. Le système de vote est vulnérable. Alors il y a des agences qui essaient d'imaginer toutes les espèces de combines possibles afin de les contrer. Ils remontent l'information jusqu'en haut de la chaîne, et l'une des agences les plus politisées recueille cette information et veille à ce qu'elle se retrouve dans de bonnes mains au moment voulu. Et voilà.

— Tu parles comme si c'était déjà arrivé…

— Je pense que la défaite du sénateur Cleland, en Géorgie, est particulièrement suspecte.

— Comment se fait-il que ça n'ait pas déclenché un immense scandale ?

— La meilleure preuve était apportée par une étude classée secret défense, mais ce n'était qu'une rumeur, et elle a été traitée comme toutes les rumeurs, qui sont souvent fausses. En réalité, aborder gratuitement, si l'on peut dire, ce genre de problème fait office de vaccin, de mesure préventive, au cas où il se produirait un événement

sur lequel on ne voudrait pas qu'on enquête.

— Bon sang ! Alors, comment ça marche ? Tu le sais ?

— Pas les détails techniques. Ce que je sais, c'est qu'ils ciblent certains comtés dans des États susceptibles de basculer. Ils utilisent divers modèles statistiques et des algorithmes de décision arborescents pour les choisir et opter pour les interventions nécessaires.

— J'aimerais bien voir un de ces algorithmes.

— Tu m'étonnes, là.

Elle fouilla dans son sac, en tira un CD dans une pochette en papier et le lui tendit.

— Waouh ! fit Frank. Alors… Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Je me suis dit que tu avais peut-être, à la NSF, des amis capables d'en faire quelque chose.

— Et merde. Je n'en sais rien.

Elle le regarda encaisser l'information.

— Tu crois que c'est important ? demanda-t-elle à nouveau.

— Quoi ? Qui va remporter l'élection, ou qu'ils trichent ou non ?

— Les deux.

— Eh bien, je pense que la fraude électorale est toujours regrettable, mais comment veux-tu l'éviter ?

— Je ne sais pas. Il me semble que c'est plus ou moins la norme, depuis un moment, maintenant. Ou au mieux, c'est du théâtre. Distraire les gens des vrais endroits de pouvoir, là où ça se passe en réalité.

— Alors ce ne serait plus que du théâtre…

— Tu ne m'as pas répondu : tu crois que c'est important ?

— Eh bien… ouais. Bien sûr.

Frank était un peu choqué qu'elle puisse se poser la question.

— C'est la loi. Je veux dire, l'esprit de la loi.

— Sans doute… Enfin, fit-elle en haussant les épaules, je suis là, et je te donne ça, alors c'est ce que je dois penser, moi aussi. Bon, euh, tu peux essayer d'en tirer quelque chose ?

Il soupesa le CD dans sa pochette.

— Tripatouiller le tripatouillage ?

— Oui.

— J'aimerais bien, c'est sûr. Mais je ne sais pas si je pourrai.

— Ça doit être une question de programmation, j'imagine. De reprogrammation.

— Une sorte de transcription à l'envers.

— Un truc comme ça. Je ne sais pas le faire. Je vais voir ce qui se passe, mais personnellement je n'y peux rien.

— Tu le sais, mais tu ne peux pas agir.

— Ouais, c'est ça.

— Enfin, tu as fait ça. Alors je vais voir ce que je peux faire. Compte sur moi. Il doit y avoir un code d'activation dissimulé dans la technologie du vote normal. Il y a un certain nombre de façons de procéder. De… peut-être qu'on peut le shunter pour le désactiver. J'ai un ami à la NSF qui s'occupe de cryptage, maintenant que j'y pense. Un mathématicien. Il a travaillé à la DARPA. Il pourrait peut-être m'aider. Ton marché à terme l'a peut-être listé ? Edgardo Alfonso ?

— Je ne sais pas. Je regarderai.

— Quelqu'un d'autre, à la NSF ?

— Ouais, sûrement. Des tas de gens. La cote de Diane Chang est assez haute pour l'instant, au fait.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle le regarda ruminer l'information. Il finit par hausser les épaules.

— Peut-être que sauver le monde est porteur.

— À moins que ce ne soit non profitable.

— Hmm. Écoute, si tu pouvais me fournir une liste des gens cotés sur ton marché, ce serait génial. Si Edgardo n'y figure pas, ce serait d'autant mieux.

— Je vais me renseigner. C'est quelqu'un de discret ?

— Oui. C'est un ami. J'ai confiance en lui. Et pour te dire la vérité, il adorerait apprendre tout ça.

— Il aime les mauvaises nouvelles ? demanda-t-elle avec un petit rire surpris.

— Beaucoup.

— Il doit être aux anges, en ce moment, alors.

— Ça oui.

— D'accord. Mais n'ébruite pas trop cette histoire. S'il te plaît.

— Non. Et ceux à qui j'en parlerai n'ont pas besoin de savoir comment j'ai eu ça non plus.

— Parfait.

— Mais il se pourrait qu'ils aient besoin de rentrer dans le programme.

— Bien sûr. J'y ai réfléchi. Ce serait difficile à faire sans que personne soit au courant. En réalité, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, je n'arrive pas à trouver le bon moyen. Il se pourrait que je sois obligée de le faire moi même. Tu sais. Chez moi.

— Écoute, Caroline, dit-il, effrayé par son expression. J'espère que tu ne prends pas de risque, là.

Elle se rembrunit.

— Qu'est-ce que tu crois que c'est ? Je te l'ai dit. Il est bizarre.

— Quelle merde…

Il la serra fort contre lui. Au bout d'un moment, il sentit qu'elle

haussait les épaules, entre ses bras.

— Écoute, on va d'abord s'occuper de ça, et on verra bien. Je suis aussi claire et nette qu'on peut l'être. Je ne pense pas qu'il ait la moindre idée de ce que je suis en train de faire. J'ai fait en sorte qu'il croie que j'ai ma puce vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et que je ne fais rien. En réalité je ne peux m'éclipser que la nuit, quand il pense que je dors. Je laisse tout le kit dans le lit, et je peux faire ce que j'ai à faire. Si je me débarrassais du kit, il saurait qu'il y a quelque chose qui cloche. Enfin, jusque-là, ça va…

— Personne ne se doute de rien ?

— On ne soupçonne rien de plus que l'usure du couple. Il y a des amis qui sont au courant, forcément. Mais il y a des années que ça dure. Non. Les gens ne savent rien.

— Même si leur boulot est d'avoir ce genre d'idées ?

— Non. Ils croient tout savoir. Ils pensent que je suis seulement… Mais c'est allé beaucoup plus loin qu'ils ne peuvent l'imaginer. Tu ne comprends pas… La technologie a progressé si vite… personne n'en a encore vraiment pris toute la mesure.

— Peut-être que si. Tu sembles bien l'avoir prise, toi.

— Mais personne ne m'écoute.

— Il pourrait y en avoir d'autres comme toi.

— C'est vrai. Ça pourrait bientôt arriver. Il y a des agences super secrètes, maintenant, qui sont devenues des électrons libres. Enfin, espérons ne jamais avoir affaire à ces gens-là. Notre chance, c'est qu'ils se croient encore complètement super secrets.

— Hmm.

Du contre-espionnage, c'est bien comme ça que ça s'appelait, non ? Ça devait être assez standard. À moins de penser qu'on était dans un sanctuaire intérieur, la plus petite et la plus récente des boîtes gigognes, et que personne n'était au courant de votre existence. Si son mari était impliqué dans une organisation de ce genre, et croyait ses secrets bien à l'abri d'une femme qui s'éloignait de lui et se contentait d'effectuer mornement son boulot de technicienne lambda…

Ils étaient assis côte à côte dans un silence pesant. Autour d'eux, la ville palpitait et bourdonnait dans ses rêves. Quelle espèce diurne ! Ils étaient là, au milieu de trois millions d'individus, mais tous étaient inconscients, de vrais zombis, les laissant seuls dans la nuit.

Elle lui flanqua un petit coup sur l'épaule.

— Il faut que j'y aille.

— Okay.

Ils s'embrassèrent brièvement. Frank éprouva une vague de désir, puis de peur.

— Tu m'appelleras ?

— Je t'appellerai. Je t'appellerai à ton ambassade du

Khembalung.

— D'accord. C'est bien. Ne tarde pas trop.

— Ne t'inquiète pas. Je ne tarde jamais.

— C'est vrai.

Sauf que ça ne l'était pas tant que ça.

Ils se levèrent et s'étreignirent. Il la regarda s'éloigner. Quand elle fut hors de vue, il remonta sur le chemin surélevé. Un joggeur passa dans l'autre sens. Il portait des gants orange fluo. Après ça, Frank fut seul dans le vaste paysage fluvial. La vue du Mall, vers le Capitole, rappelait le jardin classique d'un temple stupéfiant. Il sentait encore les boucles de Caroline lui chatouiller le visage, d'une précision et d'une netteté surnaturelles. Il avait peur pour elle.

Il retourna en voiture à la NSF et dormit dans son van, ou du moins il essaya. Remonta dans les étages, tôt le lendemain matin, se sentant vaseux et malheureux. Il regarda le CD que Caroline lui avait donné. Il devait absolument s'en occuper, mais il avait peur de le mettre dans son ordinateur. Comment savoir ce que ça allait déclencher, détruire ou révéler ?

Il pouvait le mettre dans un ordinateur public. Il pouvait déconnecter de façon permanente le port émetteur de son portable. Il pouvait acheter un portable bon marché, non connecté au wi-fi. Il pouvait…

Il alla courir avec Edgardo, Kenzo et Bob. En arrivant au sentier étroit qui longeait la route 66, il se laissa distancer, avec Edgardo, par Kenzo et Bob, qui discutaient d'un problème à eux. Telle était la coutume de leur petit groupe, qui s'étirait parfois.

— Dis, Edgardo, tu crois que les élections sont importantes ?

— Quoi, quelles élections ? L'élection présidentielle ?

— Oui.

Edgardo éclata de rire et fit quelques bonds joyeux.

— Frank, tu m'étonneras toujours ! Quelle bonne question !

— Mais tu vois ce que je veux dire ?

— Non. Pas du tout. Tu veux dire : est-ce que l'élection de l'un ou l'autre des candidats fera une différence ? Ou tu veux dire : est-ce que les élections en général ne sont qu'une farce ?

— Les deux.

— Oh. Bon, alors, je pense que, concernant le climat, Chase ferait mieux que l'actuel Président.

— Oui.

— Mais les élections en général ? Peut-être qu'elles n'ont aucune importance. Enfin, mettons que ce soit plutôt une bonne chose. Un bon soap opéra. Et puis aussi, c'est un symbole, et l'action symbolique reste une action. Ça nous conforte dans l'illusion que nous

comprenons les événements et que nous avons une certaine prise sur eux, or nous avons besoin de cette illusion. Je veux dire, en Argentine, quand les élections ont été supprimées, on a bien vu que la situation avait changé. Comme s'il n'y avait plus de loi. Ce qui était le cas. Non, les élections sont une bonne chose. Ce sont les électeurs qui sont mauvais.

— Ça, c'est intéressant, dit Frank. Je veux dire – si tu penses vraiment qu'elles ont une importance, moi, je trouve ça rassurant.

— Tu n'es pas difficile.

— Peut-être que non, en effet. Enfin, ce n'est pas ce que j'aurais cru.

— Si c'est le cas, tu as de la chance. Mais… pourquoi as-tu besoin d'être rassuré ?

— J'ai un CD dans mon bureau que j'aimerais te montrer. Mais j'ai peur qu'il ne soit dangereux.

— Dangereux… pour l'élection ?

— Oui. Exactement.

— Oh oh… Je peux te demander qui te l'a donné ?

— Je ne peux pas te le dire. Un ami d'une autre agence.

— Ah ah ! Frank, décidément, tu es plein de surprises. Enfin, toute cette ville est tellement pleine de surprises, alors je suppose que c'est inévitable. La première règle, quand on tombe sur un monstre, c'est quand même de prendre ses jambes à son cou… Bah, j'ai un portable dans lequel je pourrais le mettre, proposa Edgardo après réflexion.

— Ça ne t'ennuie pas ?

— Il est fait pour ça.

— Tu as encore des contacts avec des gens à la DARPA ?

— Plus ou moins.

Il secoua la tête.

— Mon groupe a été dispersé, mais de toute façon, ce n'est peut-être pas à eux que je m'adresserais. Je n'ai jamais su s'ils n'étaient pas à l'origine de mes problèmes, au départ. Tu sais ce qu'il y a, sur ce CD ?

Frank lui répéta ce que Caroline lui avait dit du projet de tripatouillage électoral. Tout en parlant, il ressentait l'étrangeté des paroles qu'il articulait, et Edgardo lui jetait un coup d'œil de temps en temps, mais d'une façon générale il continuait à courir en hochant la tête comme s'il approuvait ce que Frank lui racontait.

— Ça te dit quelque chose ? demanda Frank. Tu n'as pas l'air vraiment choqué.

— Non. C'était une possibilité bien réelle depuis un certain temps déjà. À supposer que ça ne soit pas déjà arrivé une fois ou deux.

— Il n'y a pas de garde-fous ? Des façons de s'assurer de la

véracité des votes, ou de procéder à un recomptage incontestable en cas de nécessité ?

— Il y en a. Mais aucun système n'est totalement infaillible, bien sûr.

— Comment c'est possible, ça ?

— Qu'est-ce que tu veux ? C'est la technologie. C'est le système que le Congrès a choisi d'utiliser. Pratique, hein ?

— Alors, tu penses qu'il pourrait y avoir des ingérences ?

— Et comment ! J'ai entendu parler de programmes qui identifiaient les bureaux de vote où le résultat des élections était serré mais juste en dehors de la marge d'erreur, si bien qu'il n'y avait pas de recomptage automatique. Un petit coup de pouce pour inverser un certain pourcentage de voix, juste assez pour inverser le résultat, et le tour est joué.

— Tu pourrais contrer le dispositif si tu en avais connaissance ? Une sorte d'inversion de transcription qui neutraliserait le coup de pouce en question sans mettre la puce à l'oreille de ceux qui auraient initié le programme ?

— Moi ?!

— Ou des gens de ta connaissance ?

— Écoute, je vais d'abord regarder ce que tu as. Si ça ressemble à ce que tu me dis, alors je le transmettrai à des amis à moi.

— Merci, Edgardo.

— Bon, on arrive à la piste cyclable. On va changer de sujet. Tu vas me donner ce que tu as, et je verrai ce que je peux faire. Apporte-moi ton CD à la Food Factory, à trois heures. Et on ne parle de rien à la boutique.

— Non, dit Frank, épaté.

Edgardo semblait donc envisager la possibilité que le bâtiment soit sous écoute.

La surveillance était bien réelle, tout compte fait. Certes, il le savait ; Caroline le lui avait dit. Mais c'était intéressant d'en avoir confirmation par une autre source.

De retour au bureau, il prit une douche, se remit au travail en regardant souvent la pendule et régla son réveil sur quinze heures pour ne pas oublier. Puis il vit dans un mail de Diane que Yann Pierzinski était en tête de la liste élargie de subventions attribuées à des programmes de recherches exploratoires. Il eut d'abord un sourire, et puis il fronça les sourcils ; le principe de création du nouvel institut d'études climatiques de San Diego était approuvé, et les anciens locaux de Torrey Pines Generique avaient été loués pour l'héberger. Léo Mulhouse avait même été pressenti pour diriger un labo de génie génétique. Autant de bonnes nouvelles, qu'il devait partager avec Marta. Il allait donc falloir qu'il l'appelle.

Pendant un moment, il s'inventa d'autres priorités sur sa liste de « choses à faire », mais il n'arrêtait pas d'y penser. Il se rendit compte qu'il avait vraiment envie de lui annoncer la nouvelle, ne serait-ce que pour entendre sa réaction, et plus précisément comment elle réussirait à minimiser l'information.

Et donc, cet après-midi-là, après être descendu en courant à la Food Factory donner le CD à Edgardo, il alla appeler Small Delivery Systems d'une cabine publique dans le métro. Il espérait ainsi réduire le nombre de contacts directs afin d'éviter de faire monter leur cote. Il décida d'appeler Marta plutôt que Yann.

Elle répondit fraîchement. Il débita les préliminaires, et constatant que décidément elle ne jouait pas le jeu, il entra dans le vif du sujet :

— J'ai tout arrangé comme tu me l'avais demandé. Bon, je ne pouvais pas m'impliquer directement à cause des conflits d'intérêt, mais c'était une idée tellement géniale qu'ils y sont arrivés sans moi. Il va y avoir un nouveau centre fédéral de science et de technologie consacré aux interventions climatiques, et hébergé dans les anciens labos de Torrey Pines Generique. Par ailleurs, Yann et toute votre équipe, là-bas, figurent aussi sur la liste des bénéficiaires d'une grosse dotation pour la recherche exploratoire. Tu vas donc pouvoir retourner à San Diego…

— Je peux aller où je veux, dit-elle. Je n'ai besoin ni de ton autorisation ni de ton aide.

— Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ouais. N'essaie pas de m'acheter, Frank.

— Mais ce n'est absolument pas ça. Je veux dire, je te dois de l'argent, mais tu ne voudrais pas le prendre. Et de toute façon, c'est une bonne chose, point final. Vous allez recevoir une subvention, Yann, les autres et toi, et ce sera l'un des meilleurs laboratoires de recherche au monde dans votre domaine.

— On a déjà un labo.

— Small Delivery est trop petit pour délivrer un produit fini.

— Là, tu te trompes. On vient de signer un contrat avec le gouvernement russe. On est en train de déposer avec eux un brevet pour le génome de notre lichen d'arbre modifié, et on va les aider à le produire et à le distribuer en Sibérie et au Kamtchatka à l'automne.

— Mais… Eh bien ! Vous avez fait des essais sur le terrain pour ce lichen ?

— On y est.

— Quoi ? Sur une zone de quelle importance ?

— Le lichen se propage par dispersion aérienne.

— C'est bien ce que je pensais ! Les Russes nous en ont-ils parlé ? Ou bien est-ce qu'ils en ont parlé à l'ONU, ou à quelqu'un d'autre ?

— Leur Président pense que c'est une affaire interne.

— Sauf que le vent souffle de la Russie vers l'Alaska.

— Ça, c'est sûr.

— Et donc au Canada.

— Évidemment. Les forêts d'épicéas font le tour du monde, à ces latitudes, ajouta Marta. Notre lichen pourrait finir par se répandre partout.

— Et quelle est la capture maximale attendue de ce lichen, selon tes estimations ?

— D'après Eleanor, peut-être cent parties par million.

— Oh, putain !

— C'est énorme, je le sais. Mais nous pensons qu'il n'y a pas de risque immédiat de provoquer une ère glaciaire, parce qu'on pourra toujours renvoyer du carbone dans l'atmosphère si nécessaire. De toute façon, au pire, cette capture nous ramènerait au niveau d'avant la révolution industrielle, et nos simulations font apparaître que ce serait une bonne chose. Alors peu importe si on arrive à cent pour cent de l'estimation, voire plus.

— Je ne comprends pas que tu puisses dire ça !

— C'est ce que montrent nos modèles.

— Vous avez une idée de la rapidité de propagation ?

— Ça dépend plus ou moins du mode de distribution de départ.

— Franchement, Marta ! Alors ça y est, les Russes vont le faire ?

— Oui. Leur Président pense que c'est trop important pour qu'ils prennent le risque de partager la décision avec le reste du monde. Apparemment, il aurait dit que la démocratie risquait de faire capoter les meilleures chances de sauvetage. Ils pensent maintenant que le réchauffement global est plus catastrophique pour eux que pour le reste du monde. Au début, ils croyaient que ça pourrait favoriser leur agriculture, mais maintenant leurs modèles prévoient une sécheresse et un froid plus sévères que jamais, alors ils sont acculés.

— Tout le monde est acculé, répondit Frank.

— Ouais, mais au moins, la Russie fait quelque chose pour y remédier. Alors arrête d'essayer de m'acheter, Frank. On s'en sortira très bien tout seuls. Notre contrat prévoit des clauses de performance qui paraissent très favorables.

Les villas ne sont pas chères à Odessa, pensa Frank, qui se garda bien de le dire. Il se contenta de répondre :

— Le nouveau centre a embauché Léo Mulhouse pour diriger un labo de biotech.

— Ha ha ! Eh bien, tant mieux pour lui.

Elle ne voulait vraiment pas lui faire l'aumône de la moindre reconnaissance. Tu auras beau faire, tu seras toujours un trou du cul, disait son silence.

— Allez, salut, Frank.

— Salut, Marta.

Il raccrocha et appela aussitôt Diane, mais il dut se contenter de lui laisser un message. Elle le rappela en fin de journée. Il la mit au courant de ce que Marta lui avait dit, et elle sembla tout aussi surprise que lui. Une partie de lui s'en réjouit ; ça voulait dire que son Dmitri l'avait bernée, elle aussi, ou, au mieux, qu'il l'avait laissée dans le brouillard. Non qu'elle ait eu l'air d'une femme trahie, au contraire. Elle donnait même l'impression de penser que ça pourrait être une évolution favorable.

— Eh bien, dit-elle alors qu'ils finissaient d'échanger leurs impressions. On dirait que la situation se complique…

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Quelques jours plus tard, elle lui confirma ses informations. Elle avait parlé à Dmitri, et en effet ils distribuaient des organismes génétiquement modifiés pour attirer rapidement des quantités de carbone. Ce n'était qu'un projet pilote, et ils ne s'attendaient pas à ce que les organismes se dispersent au-delà de la Sibérie. Il n'avait pas voulu lui dire la taille de la zone concernée, mais il lui confirma que l'un des lichens avait été breveté par Small Delivery Systems.

— Et merde ! dit Frank. C'est Yann. Il faut absolument qu'on réussisse à l'embaucher dans notre équipe.

— Je me demande si c'est encore possible, répondit Diane.

— À mon avis, il a toujours envie de retourner à San Diego. Bon, il devrait y arriver tout seul, mais peut-être que le centre de Torrey Pines lui paraîtra bien.

— Je ne sais pas ce que précise son contrat, mais il se pourrait qu'il ne retire que des queues de cerise du travail qu'il aura effectué à Small Delivery. Et en particulier, il se pourrait qu'il n'ait aucun contrôle sur le programme de recherche.

— Très possible.

— Maintenons notre proposition. Le financement et la liberté à San Diego… Il se pourrait que ça l'intéresse encore.

En attendant, dans tout ça, la science avançait à son rythme ; c'est-à-dire très lentement.

Ce qui n'était pas pour déplaire à Anna Quibler. Elle aimait prendre un problème, l'analyser, le fragmenter en parties quantifiables, voir si on pouvait en déduire des causes et des effets, si ça permettait d'envisager des projets à long terme et éventuellement de prendre des mesures tangibles. Elle ne croyait pas aux révolutions quelles qu'elles fussent, et ne faisait confiance qu'à l'application massive de la méthode scientifique pour obtenir des résultats dans le monde réel. « Un pas après l'autre », disait-elle à son équipe de bio-informaticiens, au groupe de maths à l'école de Nick, ou au Comité national pour la science. Elle espérait que cette démarche leur permettrait d'atteindre une étape tolérable, pas à pas, avant que le monde ne sombre dans le chaos.

Bien sûr, l'hystérie grand-guignolesque ambiante contribuait à distraire l'attention du public de cette méthode et de ses victoires marginales. Les guerres et les politiciens, les régimes policiers étatiques et les actions terroristes, les injustices criantes et les atrocités, les pestes et les famines qui continuaient alors qu'elles étaient évitables – bref, toutes les violences de masse et les intimidations flagrantes qui remplissaient les livres d'histoire –, tout cela était assez – sinon trop – réel en vérité, et pourtant ce n'était pas *vraiment* toute l'histoire : il fallait y inclure tout ce qui était arrivé d'important pour l'humanité au fil du temps. Parce que, parallèlement à la violence, sous le seuil de détection radar, au cœur du cauchemar, on trouvait toujours, infailliblement, l'impulsion irrégulière et encourageante du travail bien fait, souvent initié ou épaulé par la science, depuis le dix-septième siècle en tout cas. Les progrès continus en matière de santé et d'allongement de la durée de vie, pour un pourcentage de plus en plus vaste de la population : on pouvait dire que c'était un progrès. S'ils pouvaient préserver l'acquis et élever tout le monde, à l'échelle de la planète, à ce niveau, ce serait indéniablement un progrès.

Anna était donc progressiste dans ce sens limité, de l'évolution et pas de la révolution. Elle estimait que la science était le moyen, le mode de production du progrès, si elle comprenait ce terme ; la

science était à la fois la méthode d'analyse et le mode d'action.

L'action proprement dite – ça, c'était de la politique et donc une plongée dans la zone noire de l'histoire, avec toutes ses batailles et ses guerres. Mais elles pouvaient être définies comme la rupture du projet, et son remplacement par un contre-projet violent. La violence était dirigée contre le projet ; et s'il arrivait que la violence soit justifiée par la nécessité de mettre un bon plan en action, les résultats secondaires et tertiaires étaient généralement si mauvais que la justification pouvait par la suite se révéler injustifiable, et il se pouvait que le projet proprement dit soit trahi par les effets négatifs de son application violente.

Le progrès devait être atteint paisiblement et collectivement. Il devait être induit par des actions positives et non par la violence. Des fins positives exigeaient des moyens positifs, jamais le contraire.

D'un autre côté, était-ce si vrai ? L'égoïsme de l'administration pour laquelle elle travaillait la dégoûtait parfois tellement qu'elle aurait adoré voir la population se lever et prendre la Maison-Blanche d'assaut, la démolir et distribuer les meubles à tous les vents. Une colère violente, sinon une action violente.

Dans ce contexte, l'implication des chercheurs dans la campagne présidentielle était pour Anna une occasion inratable d'action constructive. Que l'idée d'ESSPE soit bonne ou non, elle avait du mal à en juger, mais quand on y mettait le doigt on finissait par y laisser le bras, et elle se disait que l'expérience produirait des résultats, d'une façon ou d'une autre. À moins qu'à cause d'une conception défaillante les résultats éventuels ne se perdent dans le tumulte ambiant. Elle se disait que les sciences sociales devaient avoir le plus grand mal à concevoir des expériences qui produisaient des résultats confirmables.

Les résultats seraient donc au mieux ambigus ; enfin, ils ne perdaient rien à essayer.

Son implication actuelle dans la campagne électorale était au troisième ou quatrième degré, ce qui lui convenait parfaitement. C'était d'ailleurs probablement la seule façon légale de procéder. Rien ne lui interdisait, naturellement, de souffler à Charlie des mesures susceptibles d'aider le candidat Phil Chase à remporter l'élection, ou même de lui suggérer des actions que Phil pourrait initier. Ensuite, ils faisaient à leur idée et elle retournait à ses activités à la NSF. Qu'ils agissent ou non, c'était leur problème ; elle ne travaillait donc pas activement pour un candidat.

D'une certaine façon, ça reflétait la déconnexion habituelle des savants par rapport à l'action politique, qui découlait elle-même en partie d'une vision réaliste de ce qu'il était possible de faire. Quoi qu'il en soit, Anna préférait se consacrer à son archéologie des grandes

idées perdues dans la politique scientifique fédérale. Elle avait déjà obtenu que Charlie persuade Phil d'introduire une proposition de loi au Sénat qui ressusciterait le FCCSET en le dotant de pouvoirs encore plus grands, dans le cadre global d'une « Réaction climatique programmée », ou RCP.

Pour le moment, elle déterrait les vestiges de divers programmes d'aide étrangère focalisés sur la prolifération infrastructurelle de la science, ainsi qu'elle l'avait baptisée. Certains étaient inactifs, faute de financement ; d'autres avaient été carrément supprimés. Anna avait obtenu que Diane désigne Laveta et son équipe pour faire le lien avec les services environnementaux de l'ONU, afin de rapprocher ce genre de projets des sources de financement.

— Si nous n'arrivons pas à les faire financer, faisons-le nous-mêmes, suggéra Diane. Réunissons un groupe pour évaluer ces projets et leur attribuer des subventions.

— Et Frank dira que ce groupe devrait commencer par lancer un appel aux demandes de subvention.

— Absolument, acquiesça Diane.

La NSF déboursait à présent les fonds à un rythme vraiment sans précédent ; l'objectif budgétaire d'un milliard par an, qui venait d'être récemment atteint, faisait figure d'amorçage de la pompe à côté de ce qu'ils distribuaient maintenant. Le Congrès ne finançait pas encore complètement la remise en état du district de Columbia, mais les membres des comités influents avaient eu suffisamment peur lors de l'inondation pour commencer à financer les efforts qui paraissaient les plus à même d'empêcher leur propre district de connaître un tel sort. Ce n'était peut-être qu'une histoire de politiciens désireux d'assumer une stature d'homme d'État quand le grand moment arriverait ; à moins qu'ils ne se contentent de faire écho à ce qu'ils entendaient chez eux ; il se pouvait que les deux partis fassent simplement la course aux sondages afin d'obtenir les faveurs du public dans l'élection à venir. En tout cas, la NSF disposait, cette année fiscale-là, d'un budget supplémentaire de près de vingt milliards de dollars, et s'ils trouvaient de bonnes façons de dépenser d'autres fonds fédéraux, le Congrès serait enclin à les suivre.

« Ils ont survécu à cet hiver, et ils ont vu la lumière », disait Edgardo.

Anna maintenait que l'économie aurait pu, depuis toujours, se permettre de payer des travaux publics de cette ampleur – ça ne représentait pas un pourcentage particulièrement important de l'économie globale –, mais qu'ils avaient vécu pendant trop d'années dans une économie de guerre pour garder une vision claire du nombre d'êtres humains qui en étaient partie prenante. Et maintenant qu'elle était un peu reprise en main, on voyait plus clairement quelle masse

d'argent cette économie de guerre avait drainée.

« Intéressant », disait Edgardo en la regardant avec intensité.

Elle parlait très rarement politique.

« Je me demande, disait-il, si ça va se corréler avec l'économie du carbone. Je veux dire, nous avons gaspillé nos réserves d'énergie fossile pour faire la guerre, et nous avons perdu l'occasion d'utiliser ces réserves irremplaçables pour tenter de construire une société scientifique utopique. Alors maintenant, nous avons dépassé la limite critique, et nous sommes condamnés à nous débattre dans des conditions d'extrême danger pour une version réduite, entachée d'un défaut de naissance, à la limite de la pénurie.

— Une étape à la fois, insistait Arma. D'ici 2500, tout ça ne devrait plus faire aucune différence. »

Elle aimait la manière dont elle arrivait à faire rire Edgardo. C'était facile, d'une certaine façon ; il n'y avait qu'à dire les pires horreurs, et il hurlait de rire, il pleurait de rire. En réalité, elle trouvait son attitude revigorante. Il bouillonnait comme un geyser d'acides – de tout, du vinaigre au vitriol – et on ne pouvait faire autrement que de se marrer. Une fois qu'on avait dit le pire, un certain mordant disparaissait ; une peur secrète, peut-être la crainte superstitieuse que certaines affreusetés, énoncées à haute voix, ne deviennent plus probables. Comme avec Charlie et la maladie. Peut-être que c'était le contraire, en fait, et qu'en disant les choses on les empêchait de se réaliser, en vertu d'une sorte de principe d'exclusion de Pauli, ou un truc dans ce goût-là. Alors elle échangeait librement des prophéties sinistres avec Edgardo, pour les désamorcer et le faire rire.

De toute façon, il fallait une bonne dose d'humour noir pour survivre à cette période, parce qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à se mettre sous la dent. Anna ne perdait pas une minute de ses journées de travail, puis la sonnerie de son réveil lui rappelait qu'il était temps de rentrer chez elle. Alors elle prenait le métro – qui recommençait à circuler, grâce au ciel –, et encore utilisait-elle rageusement son temps de trajet pour continuer à passer en revue des dossiers de demande de subvention, comme avant l'entrée de la Fondation en mode de crise. Elle continuait le vrai boulot. En arrivant à la maison, elle découvrait que Charlie avait été une fois de plus happé par la campagne de Phil Chase – forcément, parce que l'échéance se rapprochait et qu'ils jetaient toutes leurs forces dans la bataille –, résultat, il avait tout juste réussi à surveiller Joe tout en discutant au téléphone, et il avait oublié de faire les courses. Alors elle y allait, en voiture pour pouvoir faire un plus gros ravitaillement, et constatait, une fois de plus, sidérée, que leur épicerie donnait l'impression d'avoir été pillée.

C'était la meilleure de la zone, mais elle était soviétisée, comme toutes les autres, par l'épidémie de stockage qui s'était emparée de ses concitoyens depuis la vague de froid, voire avant, depuis l'inondation. Le stockage était une mauvaise chose ; il traduisait une perte de confiance dans le système et sa capacité à fournir les denrées indispensables. Il aurait pu avoir des fondements rationnels au départ, mais à présent tout ce que ça voulait dire, c'était que, chaque fois qu'elle allait faire les courses, des rayons entiers étaient vides. Il manquait surtout les produits de première nécessité, susceptibles d'être stockés chez soi : le papier hygiénique, les bouteilles d'eau, la farine, le riz, les conserves. Les gens préféraient entreposer ça chez eux plutôt que de le laisser au magasin. Elle attendait le moment où toutes les maisons seraient pleines, pour que, la prochaine fois que les magasins seraient livrés, ils ne soient pas aussitôt dévalisés.

Il semblait aussi que les commerçants recevaient moins de certains produits frais, qu'ils en avaient moins, en tout cas, qu'avant le long hiver. Mais ça, c'était un tout autre problème.

Bref, elle devait chercher tout ce qui pouvait être utile, acheter ce qu'il fallait pour préparer quelques repas, rien de compliqué à cuisiner, et rentrer à toute vitesse à la maison. Où Charlie était encore au téléphone, en train de vociférer tout en tentant de consoler Joe qui se plaignait de l'absence d'Anna. Il avait mis de l'eau à bouillir, c'était toujours ça de gagné. Mais Nick n'avait pas fait ses devoirs, Joe pleurnichait, et Charlie était obnubilé par l'idée de faire élire son patron président des États-Unis, après quoi tout était censé aller mieux. Aaargh !

Enfin… En attendant, elle asseyait Joe sur sa hanche et lui demandait s'il voulait bien l'aider à faire une salade, tout en parlant maths avec Nick. Tout irait mieux en 2500.

Elle se disait, et ce n'était pas la première fois, que c'était plus calme et qu'elle était plus détendue au travail que chez elle. Ou plutôt que, où qu'elle soit, elle avait toujours l'impression que c'était plus calme ailleurs. Était-ce normal ? Et dans ce cas, qu'est-ce que ça voulait dire ?

De retour au travail, où le calme, encore une fois, n'était pas si évident que ça, ils consacraient toujours l'essentiel de leurs efforts aux projets d'atténuation climatique. La capture du carbone et sa séquestration, la recherche de sources d'énergie renouvelables, des moyens de transport moins polluants : autant de secteurs gigantesques, complexes, dont la corrélation dépassait la capacité de leurs systèmes. Bien que Frank ait établi un modèle de modélisation des groupes, afin d'étudier les façons de modéliser leurs efforts en bloc.

Et donc ils continuaient à travailler chacun sur un front, et rendaient compte à Diane et Laveta. La bio-informatique connaissait une expansion extrêmement rapide, mais dans ce domaine, comme dans tous les autres, ils rencontraient le même problème qu'avec le climat : ils savaient des choses, mais ils ne pouvaient rien y changer. Introduire un ADN génétiquement modifié dans les êtres humains se heurtait encore à un obstacle énorme.

Sur le front du climat, le projet de l'Atlantique Nord prenait tournure, et donc leur échappait ; et partout ailleurs, c'était la queue qui remuait le chien – un problème qu'Edgardo avait surnommé le syndrome du Chien obèse : le chien était trop gros pour que la queue le remue, si excitée qu'elle puisse être. Ils essayaient de mettre cette impression en équations, à grand renfort de théories mathématiques, afin de modéliser des façons de redistribuer l'argent susceptibles de perturber les autres sources de financement, en trouvant des capitaux à « angle de repos élevé » – capital-risque, fonds de pension, banques d'investissement, marchés boursiers, marché à terme. En réalité, s'ils pouvaient amener les marchés à investir, ils puiseraient dans la valeur ajoutée de l'économie, et la redirigeraient là où ce serait vraiment utile. Maintenant, tous ces efforts avaient-ils une utilité dans le monde réel, la question restait ouverte.

« De gros profits dans le refroidissement global, disait Edgardo.

— Perturbation. »

Anna aimait la sonorité de ce mot, et le concept qu'il recouvrait.

« C'est un réseau, et nous le perturbons de certaines façons qui stimulent les harmoniques. »

Elle pensait que les équations qui décrivaient le comportement de ce système étaient plus intéressantes que les cascades de bifurcations qui renvoyaient toujours à la théorie du chaos. Son goût de l'ordre faisait qu'elle était extrêmement intéressée par la théorie du chaos, mais les équations n'étaient pas aussi séduisantes que cette affaire de réseau d'harmoniques qui avait tendance à décrire des stabilités plutôt que des ruptures. C'était plus net, d'une certaine façon.

— On dirait un jeu de ficelle, dit Diane, une fois, en regardant un schéma sur l'écran de Frank.

— Je voudrais bien, dit Anna. Si seulement il suffisait de mettre les doigts dans les fils et de les soulever pour faire un nouveau motif ! Plus simple. Libérer quelques complications… Ça, c'était cool, dans le temps, quand j'étais petite et que je jouais au berceau du chat…

En réalité, les institutions humaines formaient un réseau tellement imbriqué, au maillage tellement serré, qu'il était difficile de faire marcher des fonctions d'ondes ou des simplifications. Ils étaient entravés comme Gulliver par toutes leurs réglementations et leurs régulations. Si on leur laissait un peu de mou, c'était à la violence de

la perturbation originelle – l'inondation de Washington – qu'ils le devaient. À l'inondation, et à l'hiver difficile.

Leur travail se poursuivait donc essentiellement dans l'ombre, sans éveiller d'échos dans les médias. Les seules exceptions étaient les projets sur le climat, les plus visibles et à plus grande échelle, qui suscitaient un vif intérêt de la part du public, des réactions sur tout le spectre. Même les interventions les plus ostensibles, comme les bactéries ou le lichen génétiquement modifiés, avaient le soutien d'une majorité, de l'ordre de soixante pour cent. Les gens étaient prêts à faire des essais. Les embouteillages et les magasins vides avaient sur eux beaucoup plus d'impact que les informations sur des tempêtes lointaines.

C'est ce que Phil Chase remarquait, depuis les routes sur lesquelles l'emmenait sa campagne.

« Les gens en ont marre des secousses, disait-il à son équipe. Écoutez ce qu'ils nous disent. Trop de pression alors que tout fout le camp. Essayez tout ce qui vous passera par la tête, voilà ce qu'ils disent, pour retrouver la qualité des services publics à laquelle nous sommes habitués. »

Il répétait dans ses discours ce que Roosevelt avait dit dans les années 1930 :

« La solution doit être trouvée dans un programme d'expérimentation audacieux et continu. »

En tant que scientifique, Anna ne pouvait qu'être d'accord. Ils concevaient, finançaient et mettaient en œuvre des expériences. Compiler les positions les plus scientifiquement défendables d'un candidat hypothétique n'était qu'une expérience parmi toutes les autres. Peut-être que ça marcherait, peut-être que non, mais en attendant ils apprendraient toujours quelque chose. Elle commençait même à voir ce qu'elle pensait être les rides provoquées par ses perturbations cascader à travers le réseau scientifique global d'institutions, d'agences et de compagnies, d'académies et de labos – la polyarchie scientifique, des savants individuels aux labos, en passant par les institutions, les corporations et les pays. Tirailler sur la laisse, marcher sur la queue du chien.

Elle allait trouver Frank pour lui parler de l'amplification de certaines de ces perturbations, et des façons dont les nouveaux projets pourraient parfois être mis en œuvre par le réseau scientifique existant. Puis, à Charlie, elle parlait de ce que Phil devrait proposer dans sa campagne. Phil faisait assurément du changement climatique un problème majeur – un risque calculé, à coup sûr, compte tenu du penchant américain pour le déni des évidences, spécialement des problèmes provoqués par les Américains. Le Président lui-même mettait constamment en avant le déni comme une sorte de vertu, et

dénonçait le problème du climat comme générateur de dépression – ce qui était vrai –, même s'il avait renoncé à répéter que c'était un faux problème.

Phil Chase n'hésitait pas à aborder le sujet, et à proposer de l'empoigner à bras-le-corps. Charlie écrivait des parties de discours, donnait à Roy des faits, des idées, et discutait stratégie quotidiennement. Le soir, il s'asseyait avec Anna et regardait Phil tenir des discours du genre : « Le changement climatique est visiblement réel, et certaines retombées de notre économie jouent un rôle dans le réchauffement global. En le niant, les Républicains ont aggravé le problème, et fait perdre à nos descendants des décennies de travail et des centaines d'espèces qui étaient nos amies. Le moment est venu d'y remédier et j'ai la volonté de le faire. Il faut que nous nous attaquions au problème, ça doit devenir une composante majeure du projet national, le point crucial de notre économie. Et donc, c'est en réalité une occasion en or pour les industries nouvelles. Nous sommes sur le point de vivre dans une économie globale véritablement axée sur l'affirmation de la vie, une économie globale soutenue, basée sur la justice et la protection de la biosphère, au lieu de la dépouiller et de la gâcher. Je suis prêt à ouvrir la voie pour commencer à traiter cette planète comme notre maison. »

Anna voyait toujours quand c'était Charlie qui avait écrit ce que disait Phil, parce qu'il retenait sa respiration pendant que Phil le prononçait.

« Pff, mais je suis dingue ! hoquetait-il après. Je dois être dingue ! Pourquoi Phil me fait-il confiance ? Il me fout la trouille, là ! »

Et pourtant, ça paraissait faire partie de ce qui faisait de Phil le favori des sondages. C'était peut-être son principal atout. Plus il ignorait la prudence politique à la mode de Washington, meilleur était son score. En tant que politicien californien, c'était plus ou moins la tactique traditionnelle, renforcée par chacun des succès subséquents, comme avec leur dernier gouverneur de grand standing. Vas-y, bébé ! Les gourous de Washington, c'est pour les lopettes !

Et maintenant, quand on interrogeait Phil sur le « candidat scientifique virtuel », il se fendait de son sourire glorieux.

« C'est ce qu'on appelle un candidat fantôme. Pour moi, les gens qui ont inventé ce candidat sont des alliés, parce que si on pèse l'effet de son vote selon des critères scientifiques rationnels, jamais on n'ira le gâcher sur un parti marginal qui n'a pas une chance dans notre système, où le gagnant remporte tout le paquet. On vote pour le gagnant potentiel qui a le plus de chances d'exprimer des opinions voisines des siennes, et pour le moment je suis cet homme. Alors, ce candidat de la science est mon fantôme. »

Sa cote continuait à monter. Anna avait l'impression que

l'élection allait être très serrée. Si serrée qu'elle ne voulait même pas y penser.

Edgardo était d'accord.

« Les gens aiment que ça soit comme ça, acquiesçait-il. Le mouvement de balancier, essayer de rester au point d'équilibre jusqu'au jour de l'élection. Confondre les instituts de sondage en restant dans leur marge d'erreur. Comme ça, le jour de l'élection apportera une surprise. Un peu de dramatisation, pour l'amour du suspense. La politique n'a rien à voir là-dedans, la vie et la mort non plus. Tout ce que les gens demandent, c'est une belle compétition. Ils aiment les petites surprises.

— Il se pourraient qu'ils en aient une grosse, cette fois, dit Anna.

— Ils n'aiment pas les grosses surprises. Des petites leur suffiront. »

Et ainsi de suite. L'été passa, pendant lequel ils bénéficièrent de plusieurs semaines d'affilée de temps si frais et si agréable que le changement de climat paraissait être une bénédiction. Plusieurs programmes du FCCSET furent ficelés, et tout à coup, le Département de l'Énergie fut de leur côté – en réalité, ce fut épuisant nerveusement –, si bien qu'ils se retrouvèrent sur la piste de ce qui ressemblait bel et bien à une cellule photovoltaïque vraiment performante. Jusque-là, les polymères des cellules photoélectriques en plastique n'absorbaient que la lumière visible et ne convertissaient que six pour cent environ de l'énergie solaire en énergie électrique ; maintenant, les chercheurs ajoutaient à l'une des couches des nanoparticules semi-conductrices appelées « boîtes quantiques », qui absorbaient les rayons infrarouges et produisaient de l'électricité. On obtenait désormais un rendement de trente pour cent, et l'ensemble mythique de panneaux de quinze kilomètres au carré, installé quelque part au Nouveau-Mexique et censé procurer de l'électricité à tout le pays, commençait à ressembler à une possibilité réelle.

Anna poursuivait ses autres tâches avec contentement. La perturbation du réseau. Le jeu de ficelle, glisser et tirer ! Quand elle rentrait chez elle, elle arrivait à écouter Charlie parler de la campagne avec moins d'angoisse et d'irritation qu'avant : elle savait, tandis qu'elle regardait les nouvelles défiler sur l'écran comme dans un show géant façon Jerry Springer auquel ils ne pouvaient échapper, que dessous le vrai grand travail continuait.

Mais le grand travail d'Anna était un processus fondamentalement linéaire ; et il coexistait dans le monde avec des composants non linéaires importants, qui agissaient dans des royaumes divers. Un matin, alors qu'il était à la maison avec Joe, Charlie reçut un appel de Roy Anastophoulus.

— Roy !

— Charlie, tu es assis ?

— Je ne suis pas assis, je ne m'assieds jamais, et rien de ce que tu pourrais me dire ne peut nécessiter que je m'asseye !

— C'est ce que tu crois ! Charlie, j'ai Wade Norton sur l'autre ligne. Il est dans l'Antarctique, et je vais le connecter… Wade ? Vous m'entendez ?

Une seconde ou deux de latence – le délai satellite – et puis :

— Je vous entends. Salut, Charlie ! Ça va ?

— Ça va, Wade, répondit Charlie en résistant à la tentation de hurler pour se faire entendre de Wade qui était au bout du monde. Que se passe-t-il ?

— Je suis en avion au-dessus de la mer de Ross, et je regarde un gros iceberg tabulaire qui vient de se détacher de la ligne de côte. Vraiment vraiment énorme. Ils vont bientôt en parler aux infos, mais je voulais vous appeler avant, les gars, pour vous raconter ça. La calotte glaciaire de l'Antarctique Ouest a commencé à se déliter pour de bon.

— Oh non ! On voit un bout qui s'est déjà détaché ?

— Oui. Cent cinquante kilomètres de long, environ, d'après le pilote.

— Quoi ?! Alors, le niveau de la mer s'est déjà élevé de vingt-cinq centimètres ?

— Exactement, Charlie ! C'est ce que j'essayais de dire à Roy.

— C'est pour ça que je te disais de t'asseoir, intervint Roy.

— Je crois que je ferais mieux, admit Charlie, qui se sentait un peu flageolant, comme l'axe de la Terre. Les savants sur place ont une idée de la vitesse à laquelle le reste va se désagréger ?

— Ils n'en savent rien. Ça va plus vite que prévu. Ils ont créé un pool, et les estimations vont de dix ans à un siècle. Apparemment, le magma piégé sous la glace a la consistance du dentifrice. La glace

glisse dessus, les marées exercent une traction, et il y a un volcan actif au fond, aussi…

— Oh, putain !

— Alors, on est en train de parler d'une élévation du niveau des océans ? risqua Roy, essayant d'obtenir confirmation.

— Oui, répondit Wade. Hé, les gars, il faut que j'y aille. Je voulais juste que quelqu'un le sache. On se reparle bientôt.

Il raccrocha et Charlie expliqua la situation à Roy. Une plaque de glace géante qui se réchauffait, craquait et se mettait à dériver par blocs déplaçait une masse d'eau plus importante que lorsqu'elle était ancrée au fond des eaux. Si elle se détachait entièrement, le niveau de la mer monterait de sept mètres. Un quart de la population mondiale serait affecté, ce qui représentait peut-être cinquante trillions de dollars de capital humain et naturel. Et c'était une estimation modérée.

— D'accord, Charlie, dit Roy. Je comprends. On dirait que ça va aider Phil dans sa campagne.

— Roy, je t'en prie. Ce n'est pas drôle.

— Mais je ne rigole pas, dit-il, sauf qu'il riait comme un dingue. Je parle de porter le problème sur la place publique ! Si Phil ne gagne pas, que crois-tu qu'il arrivera ?

— D'accord, d'accord. Et merde ! Oh, bordel de merde !

Tout ce qu'Anna et ses collègues avaient fait pour redémarrer le Gulf Stream était dérisoire face à cette nouvelle. Intervenir sur les courants, pourquoi pas ? Mais sur le niveau des océans ?

— On dirait que la mise vient d'augmenter, non ?

— Tu l'as dit !

10

Primavera Porteño

Kenzo avait traité les données chiffrées à l'aide de ses programmes et découvert que la plupart des manifestations climatiques saisonnières – la température, les précipitations, la vitesse du vent et ainsi de suite – variaient de huit pour cent environ d'une année sur l'autre. Maintenant, tout ça, c'était révolu. Ils avaient dépassé le point critique, franchi le point de basculement, exactement comme un gamin qui court sur une bascule passe de l'autre côté de l'axe et redescend avec la planche. Ils étaient entrés dans le mode suivant, dans le second hiver de changement climatique brutal.

Le Président annonça, lors d'une pause dans sa tournée électorale, qu'il avait hérité des problèmes de ses prédécesseurs démocrates, et plus particulièrement de Bill Clinton, et que seuls le marché libre et une défense nationale forte pouvaient lutter contre cette nouvelle menace, qu'il s'obstinait à appeler « terrorisme climatique ».

— Qui sait si en vous réveillant, un matin, vous n'allez pas découvrir que le monde vous crache à la figure ? Ça ne va pas, et je vais y remédier. Mon administration est en train d'étudier le problème. Nous recevons déjà des recommandations de nos chercheurs, et je suis fier d'annoncer que c'est sous ma présidence que la Fondation nationale pour la science aura initié dans l'Atlantique Nord cette opération de contre-terrorisme à grande échelle, qui restaurera bientôt le cours normal du Gulf Stream et prouvera que la technologie et le savoir-faire américains sont de taille à tout surmonter.

Ça marcha, comme la plupart des choses que faisait le Président. Il se fendit d'une visite d'une demi-heure à la NSF, et apparut par la suite aux infos dans un briefing avec Diane Chang, les dirigeants de la NOAA et de l'EPA, et son conseiller scientifique, le docteur Strengloft. L'opinion accueillit très favorablement le fait que le Président s'occupe énergiquement du problème climatique, qu'il s'appuie pour cela sur le marché, court-circuitant les savants et les libéraux, et brandissant l'étendard de la liberté, et de l'industrie du sel. En regardant les infos à la télé, Anna se mit à fulminer comme un volcan et Charlie lança les dinosaures de Joe sur le radiateur. La cote du Président grimpa en flèche. Seule Diane resta imperturbable :

— Ne vous en faites pas. Tout ce que ça veut dire, c'est qu'on est en train de gagner. Ils essaient tous de se ranger de notre côté, maintenant.

Alors la science commence à avoir un moyen de pression sur la situation.

Et Phil Chase évacua toutes les déclarations du Président avec un grand rire.

— La flotte de sel est un projet international, coordonné par les Nations unies. Si nous y jouons un rôle, c'est grâce à une décision du Congrès prise à cause d'une proposition de loi que j'ai rédigée. Le Président se contente de tirer la couverture à lui. Allons ! Vous savez tous quel candidat s'efforcera de protéger l'environnement, et c'est moi. Moi, avec mon parti. Faisons-en un grand parti. Nous pouvons améliorer la situation pour nos enfants, et ce sera très exaltant. C'est comme ça que ça s'est toujours passé, les gars, alors vous n'allez pas vous laisser rebuter par les puissances de la peur et de l'argent au point de prendre la fuite. Le nouveau climat est une occasion à saisir. Nous avions besoin de changement, et maintenant nous allons le faire, parce que nous y sommes obligés. Qu'est-ce qui pourrait mieux tomber ?

Ça marcha bien aussi, à la grande surprise des gourous médiatiques. (En privé, parce que, en public, ils savaient toujours tout.) Bref, la cote de popularité de Phil grimpa. Il était au coude à coude avec le Président dans les sondages et il obtenait les indices d'opinion les plus favorables auprès des baby-boomers et de leurs enfants, les echoboomers, les deux masses démographiques les plus importantes.

L'équipe du Président continua à transposer ce qui marchait pour Chase dans la campagne présidentielle. Ils commencèrent à proclamer que le dérèglement climatique était une opportunité économique de premier ordre. De nouveaux métiers, des pans entiers d'industries nouvelles étaient à créer ! C'était très clair : le dérèglement climatique était une occasion économique de plus pour les réformes tournées vers le marché.

Et pourtant… Il avait été élu avec l'aide des grandes compagnies pétrolières et de tout ce que l'univers comportait de corporations transnationales ; il avait contribué plus que n'importe lequel de ses prédécesseurs au dépouillement de la nation et l'avait utilisée comme décharge d'ordures, aussi paraissait-il moins crédible que Phil. On commençait à avoir du mal à le croire lorsqu'il affirmait que la main invisible du marché arrangerait tout, parce que, comme le disait Phil, ce n'était jamais cette main invisible qui payait l'addition.

Et donc la campagne électorale s'enlisait mornement dans les contre-vérités et, surprise, surprise !, la fourchette des sondages se resserrait toujours. Les médias toujours avides de clients n'auraient pu rêver mieux. Cet été-là se caractérisa par une quantité suffisante d'anomalies climatiques et d'événements extrêmes pour que Phil reste « en chasse », comme il se plaisait à le dire.

Sa campagne se déroulait donc on ne peut mieux. Il l'émaillait d'apparitions dans le monde entier – effectuant notamment un nouveau voyage au pôle Nord un an après l'annonce de sa candidature. Le Sénateur

du Monde retrouvait plus ou moins son ancien mode de fonctionnement, mais l'effet était positif, et son équipe ne pouvait que le suivre. « Il faut que je vive à la hauteur de mon bilan, et il n'y a pas d'autre moyen de m'y prendre. Je suis ce que je suis. » Il se prenait à le dire de plus en plus souvent : « Je suis ce que je suis. »

« Et c'est tout ce que je suis, ajoutait toujours Roy en chantant. Je suis Popeye le marin ! Toot toot ! »

De fait, Phil ressemblait tellement à Popeye dans bien des domaines que son équipe commença à lui donner ce surnom.

Et Charlie devait admettre, le problème du climat étant global, que faire campagne un peu partout n'était pas insensé. Phil, sa carrière et sa campagne étaient d'un seul bloc. Pendant ce temps-là, le Président restait résolument nationaliste, c'était toujours l'Amérique par-ci, la liberté par-là, et peu importait qu'il défende des positions transnationales et oppressives. Le patriotisme vu sous l'angle xénophobe n'était pas étranger à l'attrait que sa candidature exerçait sur sa base, et pour ces gens-là, ça marchait. Alors que le peuple de Phil avait une vision différente : le monde était le monde, et tout le monde en faisait partie.

L'un des problèmes inattendus de sa campagne était que le « candidat scientifique virtuel » se maintenait assez bien dans les sondages : il était gratifié de cinq pour cent des intentions de vote dans les États traditionnellement démocrates, en dépit du fait que le candidat n'existait pas et n'apparaîtrait nulle part lors de l'élection. Ce qui posait un problème pour Phil, évidemment. La plupart de ces votes virtuels venaient de son électorat naturel. Le troisième candidat jouait donc le rôle catastrophique prévu en minant précisément le parti principal le plus proche de sa vision.

Phil consulta Charlie sur la question :

— Il faut que vous en parliez à votre femme et à ses collègues de la NSF. Je ne veux pas être accidentellement « nadérisé » par ces braves gens. Dites-leur que, quoi qu'ils attendent de cette campagne, je suis leur meilleure chance de l'obtenir.

— Je ne voudrais pas les déprimer à ce point, répondit Charlie.

S'attirant un bon ricanement de Phil, à la fois amer et satisfait. La crainte que le fait de présenter sa candidature ne lui fasse perdre tout contact humain réel (ce qui était le but inconscient de beaucoup de Présidents) se révélait jusque-là sans fondement.

— Merci de cette flèche du Parthe qui conclut notre joute verbale, répliqua-t-il. Je ne trouve pas assez de gens pour dégonfler mon ego en cette fin de campagne. Vous êtes bel et bien un frère et nous formons une véritable meute de renards, protégée quotidiennement par Fox TV. Mais n'oubliez pas de parler à la NSF.

Et pour autant que Charlie pouvait en juger, il s'amusait encore et toujours énormément.

Charlie interrogea donc Anna et Frank sur leurs projets concernant l'expérience de candidat virtuel. Ils haussèrent les épaules avec ensemble et dirent que ça leur échappait ; le génie était sorti de la bouteille. À la NSF, ils parlèrent à l'équipe de l'ESSPE, qui connaissait les précédents historiques et les ramifications négatives dans le vrai monde d'un succès partiel de leur campagne hypothétique. Tant que le vote préférentiel ne serait pas introduit, les troisièmes partis ne seraient jamais que des trouble-fêtes.

Frank retourna voir Charlie.

— Ils sont sur le coup.

— Comment ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils attendent le moment.

— Ahhhh.

Lequel survint à la fin du mois de septembre, quand un cyclone obliqua vers le nord à la dernière minute et atteignit le New Jersey, New York, Long Island et le Connecticut, et dans une moindre mesure le reste de la Nouvelle-Angleterre. C'étaient déjà des États qui votaient démocrate, mais où les sondages accordaient des taux élevés à l'ESSPE. Après la fin de la première semaine, lorsque les inondations eurent un peu reflué, une conférence de l'ESSPE fut donc organisée, au cours de laquelle des représentants de cent soixante-sept organisations scientifiques débattirent de ce qu'il fallait faire d'une façon aussi mesurée et scientifique que possible – c'est-à-dire que cela prit la forme d'une parfaite tempête de statistiques, de théorie du chaos, de sociologie, d'économétrie, de psychologie de masse, d'écologie, de cascades de bifurcations, de théorie des sondages, d'historiographie et de modélisation du climat. À la fin, une déclaration fut rédigée et diffusée, afin d'informer le public que le « candidat scientifique virtuel » se retirait de la campagne, et d'inviter les électeurs qui prévoyaient de voter pour lui à envisager de voter pour Phil Chase, qui représentait « la première approximation éligible de candidat scientifique », et le « meilleur choix du courant réel ». Le soutien de la méthode de vote préférentiel ou de vote alternatif était aussi fortement recommandé, car il donnait aux futurs candidats scientifiques une chance d'obtenir véritablement une représentation proportionnelle aux voix obtenues, améliorant la démocratie.

Ce fut le tollé dans l'équipe du Président, qui cria à la collusion, à la manœuvre, et dénonça ce vulgaire avilissement de la pureté de la science, qui s'abaissait en sombrant dans une politique partisane de la pire espèce. Le candidat scientifique répondit aussitôt en fournissant le détail de ses calculs et la description des méthodes d'analyse utilisées pour arriver à ses conclusions, y compris les comparaisons point par point des différents programmes, concluant qu'à ce stade Phil était plus proche de la science que le Président sortant.

— Tu crois ? demanda Roy Anastophoulus à Charlie, par téléphone.

Je veux dire, pff, j'espère que ça va nous aider, mais tu n'as pas peur que ce ne soit qu'une de ces études scientifiques qui coûtent des millions et déploient des efforts phénoménaux pour prouver que le ciel est bleu ou je ne sais quoi ? Bien sûr que Phil est plus scientifique ; son adversaire est maqué avec des enthousiastes délirants, des gens qui s'apprêtent à décoller et à voler jusqu'au ciel !

— Du calme, Roy. C'est une bonne chose. Les gens finiront bien par relier les points et découvrir l'image.

Phil se félicita publiquement de ce nouveau soutien, souhaita la bienvenue aux électeurs qui se rallieraient à lui et leur promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour intégrer le programme du candidat scientifique au sien. « CHASE PROMET DE VOIR CE QU'IL PEUT FAIRE. »

— Essayez-moi et vous verrez, lança Phil. Compte tenu de la situation, ça tombe sous le sens. Le Président ne fera rien. Quand il aura fini de piller le monde avec ses acolytes du lobby pétrolier et des industries de l'armement, ils se contenteront de chercher une île quelque part pour se réfugier. Ils nous laisseront au milieu du désastre et ils se construiront des forteresses avec des bulles, c'est le plan de ces gens pervertis, depuis le début. Notre projet à nous, c'est de construire un bon monde pour nos enfants, et il est aussi scientifique que possible, à condition de comprendre que la science est une façon d'être ensemble, un comportement éthique et pas seulement une méthode d'approche du monde. Ce que souligne ce soutien politique, c'est que la science contient un projet pour aborder le monde où nous vivons, un projet qui vise à réduire la souffrance humaine et à améliorer la qualité de la vie sur Terre pour tous ses habitants. En d'autres termes, la science est déjà une sorte de politique, et je suis fier d'avoir le soutien de la communauté scientifique parce que ses buts coïncident avec les valeurs de justice et d'équité qui sont la partie la plus importante de la vie sociale et du gouvernement. Alors bienvenue à bord, et croyez-moi, j'apprécie votre aide, parce que nous avons du pain sur la planche !

Ce qui mit fin à la partie la plus visible de la première ESSPE. Il y aurait beaucoup d'analyses, et les études consécutives proposeraient probablement de nouvelles expériences pour la prochaine fois. Le comité était en place, à l'Académie nationale des sciences, et ça n'aurait pas eu bonne allure, sur le coup, si quelqu'un, à l'intérieur ou à l'extérieur avait essayé de le faire fermer.

Diane, qui était soumise à des pressions stupéfiantes de la part des Républicains du Congrès pour avoir paru utiliser une agence fédérale afin de soutenir un candidat politique, se rendit aux audiences sans s'en faire particulièrement.

— C'est une étude, dit-elle. Nous avons financé une expérience selon notre habitude.

— Financeriez-vous à nouveau une expérience pareille ? demanda le

sénateur Winston.

— Ça dépendrait du point de vue des pairs, répondit-elle. Si la proposition recevait une appréciation positive de la part d'un panel de pairs, nous pourrions l'envisager, oui.

L'un des sénateurs démocrates du panel souligna que ce ne serait pas la première agence fédérale qui se retrouverait impliquée dans une campagne politique, qu'en réalité plusieurs étaient, en ce moment même, en train de travailler explicitement et directement pour la campagne du Président sortant, y compris le Département du Trésor et ceux de l'Agriculture, de l'Éducation et du Commerce. Et que, d'ailleurs, la NSF venait de financer une expérience qui avait rencontré un écho dans le public.

La tempête ne devait pas s'arrêter là. La Fondation nationale pour la science avait fait irruption sur la scène politique et le champ de bataille de la culture. Elle était enfin sortie de l'âge de l'innocence.

Frank et Rudra Cakrin avaient gardé, en s'installant dans leur cabane, l'habitude de passer la dernière heure de la soirée à bavarder. Ils commentaient les événements de la journée, parlaient cuisine, de tout ce qu'il y avait dans la cabane, du jardin ou de la nature de la réalité. L'essentiel de leurs échanges avait lieu en anglais. Rudra s'améliorait dans cette langue, et donnait parfois à Frank une leçon de tibétain.

Rudra aimait être dehors. Frank avait l'impression qu'il n'était pas en très bonne santé. Les Khembalais avaient finalisé l'achat de la terre qu'ils avaient repérée dans le Maryland, une propriété en amont du Potomac qui avait beaucoup souffert des grandes inondations. Une ferme, au point le plus élevé de la propriété, avait été inondée jusqu'au plafond du rez-de-chaussée, et des réfugiés d'autres fermes, qui étaient venus en barque, avaient fait un trou dans le toit pour entrer dans le grenier. Padma et Sucandra avaient décidé que le bâtiment pouvait être réhabilité et que, en tout cas, le terrain était intéressant parce qu'il permettrait d'héberger la plupart des Khembalais réfugiés à Washington.

Frank quitta donc l'autoroute George Washington pour le Beltway. Rudra, sur le siège passager, regardait tout en ouvrant de grands yeux, et marmonnait en tibétain. Frank essayait de saisir ce qu'il pouvait, mais ça ne l'emmenait pas très loin : *malam,* autoroute ; *sgan,* colline –, *sdon-po,* arbre. Il lui vint à l'esprit que les conversations étaient peut-être toujours comme ça : deux personnes qui parlaient toutes seules dans des langues différentes, surtout pour éclaircir leurs propres idées en leur donnant une consistance, un son. Ou bien juste pour combler le silence. Des singes qui chantaient, *oouup ooup.*

Il essaya de résister à cette théorie, tellement edgardoesque, en posant des questions précises :

— Quel âge avez-vous ?

— Quatre-vingt-un ans.

— Où êtes-vous né ?

— Près de Drepung.

— Vous vous rappelez vos vies passées ?

— Je me souviens de nombreuses vies.

— Des vies avant cette vie ?

Rudra baissa les yeux vers la rivière qu'ils traversaient du haut du Beltway.

— Oui.

— Des morts ?

— Beaucoup de morts.

— Oui, enfin non, je veux dire, votre propre mort ?

Rudra haussa les épaules.

— Ce corps ne me fait pas l'impression d'être celui que j'avais l'habitude d'occuper.

Dans la ferme, Rudra insista pour monter lentement vers le point le plus haut du terrain, une sorte de butte de faible hauteur à la limite est de la propriété, juste derrière la ferme en ruines.

Ils parcoururent les environs du regard.

— Alors, vous allez en faire votre nouveau Khembalung.

— Le même Khembalung, rectifia Rudra. Le Khembalung n'est pas un endroit. Un nom de voie, dit-il avec un ample geste du bras, en faisant osciller sa main vers l'avant comme un poisson, pour indiquer le passage à travers le temps.

— Une fête mobile, avança Frank.

— Oui. Milarepa dit ça, que le Khembalung se déplace d'époque en époque. Il dit qu'il ira vers le nord. Nous n'avions pas vu jusqu'à aujourd'hui ce qu'il voulait dire. Mais voilà.

— Sauf que Washington n'est pas très au nord du Khembalung.

— Du Khembalung, aller vers le nord, continuer, par-dessus le toit du monde et redescendre de l'autre côté. Et voilà !

Frank se mit à rire.

— Alors, maintenant, ça, c'est le Khembalung ?

Rudra hocha la tête et prononça une phrase en tibétain que Frank ne comprit pas.

— Que dites-vous ?

— Le premier Khembalung a été trouvé récemment, au nord des monts Kunlun. Des ruines localisées sous la montagne du désert de Takla Makan.

— Ils ont trouvé l'original ?! Et quel âge avait le site ?

— Très ancien.

— Oui mais… ils ont pu avancer une date ?

Rudra fronça les sourcils.

— Le huitième siècle de votre calendrier ?

— Eh ben ! Je parie que vous aimeriez bien voir ça.

Rudra secoua la tête.

— Des pierres.

— Je vois. Vous préférez ça, dit-il avec un geste englobant la vaste étendue d'herbe et de boue qui s'offrait à eux.

— Bien sûr. Plus vivant. De la vie vivante.

— C'est vrai. Alors, une grande route circulaire, et Shambhala vient à nous.

— Voilà une bonne façon de dire les choses.

Lentement, ils descendirent vers le bord de la rivière, une large étendue de boue qui s'incurvait autour de la crête et repartait vers le sud-est. La courbe, pensa Frank, pouvait être une autre raison pour laquelle le terrain était à vendre. Le glissement reptilien, naturel, dû à l'érosion provoquée par le cours d'eau, mangerait peut-être cette rive de boue, et l'herbe mâchurée qui se trouvait au-dessus. Enfin, peut-être un mur bien placé pourrait-il stabiliser la rive à certains points critiques.

— Il faudra que je demande au général Wracke de venir à votre pendaison de crémaillère, dit-il en observant tout cela. Il vous proposera bien une sorte de mur.

— Encore des digues, très bonne idée.

En retournant au van, ils passèrent sous un bosquet, et Frank laissa Rudra sous l'un des arbres pour aller y jeter un rapide coup d'œil. Deux sycomores, un chêne vraiment géant et même quelques pins.

— Ça paraît bien, dit-il à Rudra en revenant. Ce sont vraiment de bons arbres. Vous pourriez faire des cabanes dans plusieurs d'entre eux.

— Comme votre maison perchée.

— Oui. Vous pourriez le faire ici. Plus grand, et moins haut.

— Bonne idée.

Beaucoup de RUV, des engins sous-marins téléguidés, sillonnaient l'Atlantique Nord et renvoyaient des informations sur la stagnation du Gulf Stream qui firent bientôt la une des journaux. À la fin du mois de septembre, une tornade dévasta l'Amérique centrale, provoquant d'énormes chutes de pluie dans le Pacifique, ce qui devait encore diluer la salinité du Gulf Stream. Tous les éléments de la flotte de sel, maintenant dans l'océan, à l'ouest de l'Irlande, avaient reçu le feu vert. Mais entre-temps, comme il ne se passait plus rien dans l'Atlantique, les projecteurs des médias se braquèrent vers le sud, où la nouvelle banquise de l'Antarctique Ouest continuait à se détacher, par petits mais fréquents icebergs. Le gros fragment dérivait dans l'océan Antarctique. C'était un berg tabulaire aussi grand que l'Allemagne et plus épais que toutes les banquises qui avaient jamais existé, de sorte que le niveau de la mer s'était bel et bien élevé d'une dizaine de centimètres. Le Tuvalu avait été évacué, et les autres ramifications de cet événement étaient presque trop gigantesques pour qu'on les envisage. En octobre, ce n'était qu'une mauvaise nouvelle parmi d'autres. L'élévation du niveau de la mer, oh mon Dieu ! Mais qu'est-

ce qu'on y pouvait ?

Frank était assis dans une pièce de la NSF avec Kenzo et Edgardo, et regardait les données de la NOAA. En réalité, il avait ses idées quant à l'atténuation produite par l'élévation du niveau de la mer, mais pour l'heure le Projet international d'atténuation du courant de l'Atlantique Nord avait à nouveau la vedette. Les données remontant des RUV, des baleines blanches, des vaisseaux et des bouées disséminées dans l'Atlantique étaient encourageantes. D'après Kenzo, il devenait évident que ceux qui prévoyaient que la stagnation de la circulation thermohaline provoquerait des boucles de rétroaction négatives avaient vu juste. La chaleur du Gulf Stream n'arrivait plus à l'extrême nord de l'Atlantique Nord, ce qui provoquait une dérive vers le sud de la circulation de Hadley dans l'atmosphère et de la zone de convergence intertropicale de l'Atlantique. Normalement, la zone de convergence était une haute zone de précipitations, et son déplacement vers le sud avait entraîné une diminution des précipitations dans les latitudes moyennes où elles avaient l'habitude de tomber, élevant la salinité de la masse située à l'extrémité nord de la zone de stagnation. Même la calotte d'eau fraîche du nord de l'Islande était moins douce qu'au printemps.

Les conditions étaient donc propices et leur intervention s'annonçait bien. La flotte de VLCC, les très grands tankers à simple coque, avait été chargée dans les nombreux marais salants et les ports du pourtour des Caraïbes et d'Afrique du Nord qui avaient été réquisitionnés, et ils étaient presque tous au point de rendez-vous. La flotte se dirigeait en formation vers le nord, et les photos qui arrivaient par Internet étaient difficiles à croire. Le seul nombre des vaisseaux la faisait ressembler à une photo retouchée avec Photoshop.

Puis la dispersion du sel commença, et les photos devinrent encore plus étranges. L'opération était programmée pour durer deux semaines, à cheval sur octobre et novembre. Ils en étaient à la moitié, trois jours avant l'élection présidentielle, quand Frank reçut un appel de Diane.

— Dites, vous voulez aller là-bas, assister au salage en personne ?

— Et comment !

— Vous pourriez avoir un strapontin, mais il faudrait vous dépêcher !

— Je suis déjà prêt.

— Tant mieux. Rendez-vous à Dulles à neuf heures.

Ooouup ! Un voyage vers le nord de l'Atlantique Nord, pour voir la flotte de sel, avec Diane !

Il repensa à leur voyage à Manhattan. Depuis, évidemment, ils avaient passé un million d'heures ensemble, Diane et lui, au travail et

à la gym. Alors, quand ils s'assirent ce soir-là dans des sièges voisins à bord de l'avion d'Icelandic, et que Diane mit sa tête sur son épaule et s'endormit avant même le décollage, ça lui parut très naturel, comme le reste de leur interaction.

Ils se posèrent à Reykjavik juste avant l'aube. Autour de la masse noire de l'Islande, la mer étale ressemblait à une immense plaque d'argent. À ce moment-là, Diane avait refait surface. À Washington, c'était l'heure à laquelle elle se réveillait habituellement, se souvint Frank, qui était tellement fatigué qu'il laissa aller sa tête contre la sienne. Cette petite intimité fut oubliée quand les dossiers des sièges reprirent leur position verticale. Diane se pencha sur Frank pour regarder par le hublot, Frank se recula pour la laisser voir. Puis l'avion se posa et ils se retrouvèrent dans l'aéroport. Ni l'un ni l'autre n'avait enregistré de bagage, et ils rejoignirent rapidement un groupe de passagers qui descendaient d'un gros hélicoptère. À bord, ils mirent des bouchons d'oreilles et montèrent lentement dans le ciel, puis ils allèrent vers le nord au-dessus de l'océan bleu, vide.

L'horizon, au nord, devint brumeux, et peu après les passagers qui étaient près des hublots distinguèrent les tankers, aussi longs et étroits que des barges du Mississippi, mais immensément plus gros. La flotte se déplaçait plus ou moins en convoi, et alors qu'ils volaient vers le nord et descendaient lentement, le moment arriva où la surface de l'océan fut jonchée de tankers, à perte de vue dans toutes les directions, répandus comme les particules métalliques d'un champ magnétique, tous dirigés vers le nord. Encore plus bas : des seringues noires, alignées en rangs sur une table bleue, prêtes à délivrer leurs « longues injections de sel pur ».

Ils redescendirent encore vers la plate-forme d'atterrissage d'un pétrolier nommé le *Hugo Chavez,* un ULCC supergéant doté d'un pont gigantesque à l'arrière. De leur point de vue privilégié, les vaisseaux qui les entouraient avaient l'air encore plus longs. Ils laissaient derrière eux de larges sillages blancs qui s'enflaient en une vague venue du nord, minuscule par rapport à l'immensité des vaisseaux, mais de plus en plus imposante au fur et à mesure qu'ils descendaient. Alors qu'ils étaient en vol stationnaire juste au-dessus de la plate-forme d'atterrissage du *Hugo Chavez,* il devint apparent, à voir les crêtes blanches des vagues et le crachin, que l'armada de sel filait en fait à travers de hautes vagues, soulevées par un vent violent, soufflant presque en tempête. Puis l'appareil se tourna dans la direction du soleil, et l'image passa au noir et blanc.

Lorsqu'ils descendirent de l'hélico, le vent s'engouffra dans leurs vêtements et les poussa vers la passerelle de commandement, où une foule de visiteurs, plus importante que l'équipage du bâtiment, jouissait d'un point de vue privilégié sur l'océan et l'immense flotte de

navires chargés de sel.

Quand on tournait le dos au soleil, la mer était d'un bleu cobalt intense, profond et pur, comme l'Adriatique, sans aucune trace du noir qui s'insinuait mystérieusement dans les mers polaires.

Le *Hugo Chavez*, vu de sa passerelle, ressemblait à un porte-avions dont on aurait retiré le pont d'atterrissage. Le gaillard d'arrière, sous la passerelle, était grand, mais ne représentait qu'une petite partie du vaisseau ; la plage avant donnait l'impression d'être à un kilomètre de là. Et l'espace qui les séparait était interrompu par un échafaudage squelettique : une sorte de grue de chargement, qui rappela à Frank les gigantesques arroseurs qu'on voyait dans la vallée centrale de Californie. Le sel contenu dans la soute était aspiré par le système et projeté au-dehors en puissants jets blancs, à quelques centaines de mètres sur les côtés. Le sel gemme avait été moulu, réduit en poudre d'une granulométrie qui allait du grain de sel de table à la balle de bowling, mais comme la majeure partie provenait de marais salants, l'essentiel était cristallin et assez fin. Dans les soutes, on aurait dit du gravier blanc, sale, et du sable. En l'air, on aurait presque dit de l'eau sale, ou de la neige fondue, qui décrivait des paraboles et se répandait en un éventail d'une largeur satisfaisante. Entre la chute de sel, le sillage du vaisseau et les vagues, le bleu profond de la surface de l'océan était indéfiniment éclaboussé de blancheur. En regardant vers l'avant, en direction du soleil, l'image virait à l'argent, à l'étain et au plomb.

Diane regardait la scène, le nez presque collé au verre, encapuchonnée dans une grosse veste bleue. Elle sourit à Frank.

— On sent le sel.

— L'océan a toujours cette odeur.

— Mais on dirait qu'elle est plus forte aujourd'hui.

— Peut-être.

Il se rappela qu'elle était née et avait grandi à San Francisco.

— Ça doit sentir comme chez vous.

Elle hocha joyeusement la tête.

Ils suivirent leurs hôtes dans un escalier métallique qui montait vers le pont supérieur de la passerelle, une pièce vitrée sur les quatre côtés, un peu comme la tour de contrôle d'un aéroport. Pour l'heure, ce grand observatoire était plein de dignitaires et d'officiels de toutes sortes. De là, ils pouvaient voir les longs vaisseaux de tous les côtés, jusqu'à l'horizon, où on ne les distinguait parfois que grâce à leurs émissions de sel blanches. Chaque vaisseau projetait deux longues gerbes qui s'incurvaient sur les côtés à partir de la proue, comme les jets crachés par les baleines. Et tous les éléments étaient répétés de façon tellement symétrique qu'on les eût crus sortis d'un dessin de M. C. Escher.

Les tankers qui flanquaient le leur semblaient plus proches qu'ils ne l'étaient en réalité, à cause de leur taille énorme. Ils étaient complètement stables dans la longue houle. L'air autour des vaisseaux était plein d'un brouillard blanc qui accompagnait leur sillage sur un kilomètre environ avant de sombrer et de se dissiper. Diane montra à Frank que les gaz d'échappement diesel restaient dans l'air alors que le brouillard salé s'estompait.

— Ça a l'air tellement sale. Je me demande si on ne pourrait pas revenir à la marine à voile, un jour. Tant pis si tout le monde ralentit sur la mer.

— Et le coût de la main-d'œuvre ? objecta Frank. Et l'incertitude. Peut-être même le danger.

— Est-ce que ce serait vraiment plus dangereux ? Je parie qu'on pourrait faire des bateaux à voile tellement gros et solides qu'ils ne seraient pas plus dangereux que ça.

— On les considère comme assez dangereux.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait tant d'accidents que ça, compte tenu des milliers qui sillonnent les mers…

Ils allaient d'un côté des grandes vitres à l'autre, se délectant du spectacle.

— On se croirait dans la vallée de San Joaquin, dit Frank. Tu sais, avec ces énormes irrigateurs qui roulent partout en arrosant les cultures…

Diane hocha la tête.

— Je me demande si ça va marcher.

— Moi aussi. Et sinon…

— Je sais. On aura du mal à convaincre les gens d'essayer autre chose.

— Exact.

Ils faisaient le tour du salon panoramique et recommençaient. Tous les autres agissaient comme eux, suivant le schéma de circulation commun à tous les groupes. Le ciel bleu, la mer bleue, l'horizon ponctué de petites vaguelettes, comme le motif d'un papier peint, et la flotte, tous ses vaisseaux auréolés par un nuage de brouillard blanc agité par le vent. Frank et Diane se prenaient par l'épaule pour se montrer un détail ou un autre, exactement comme s'ils avaient été à l'Optimodal. Un oiseau, un aileron dans le lointain.

Et puis un autre groupe arriva dans la salle, et bientôt on les escorta devant Diane : le secrétaire général des Nations unies, le ministre de l'Environnement allemand, qui était le chef du parti Vert de son pays et un ami de longue date de Diane. Et enfin, le Premier ministre de Grande-Bretagne, qui s'était comporté comme une sorte de Winston Churchill pendant leur dur hiver, et qui serrait maintenant la main de Diane en disant : « Alors voilà le visage de celle qui a lancé

un millier de vaisseaux », l'air très content de lui. Frank n'était pas très sûr qu'elle ait saisi la référence ; elle était souriante, tandis qu'on lui présentait les membres du nouveau groupe. Ils bavardaient en faisant le tour de la pièce, et au bout d'un moment ils se retrouvèrent, Frank et elle, épaule contre épaule, dans un grand cercle, à écouter les autres.

Au bout d'une heure, au cours de laquelle les choses ne changèrent pas beaucoup au-dehors, si ce n'est que le soleil descendit un peu vers l'ouest, le moment de repartir arriva. On ne voulait pas que les hélicoptères s'éloignent trop de Reykjavik, et d'autres visiteurs attendaient leur tour en Islande. En vérité, ils avaient vu ce qu'il y avait à voir. L'équipage du *Hugo Chavez* stoppa donc le prodigieux lancement de sel, puis ils redescendirent de la passerelle, bravèrent le vent glacé et regagnèrent leur hélicoptère. Qui monta, monta, monta toujours plus haut. Encore une fois, l'image stupéfiante d'un millier de tankers sur l'énorme miroir patiné qui s'étendait en dessous d'eux, une vision sans précédent : le premier acte majeur d'ingénierie planétaire jamais entrepris, et nom de Dieu que c'était beau !

Et puis le pilote de l'hélico monta encore, leur offrant le spectacle d'une immense étendue d'océan, à perte de vue, sur des centaines de kilomètres dans toutes les directions – et vide, en dehors de leur colonne de vaisseaux, maintenant minuscule, comme une rangée de jouets. Puis comme des fourmis. Dans un monde si vaste, une intervention humaine pouvait-elle changer quoi que ce soit ?

Diane semblait le penser.

— Il faut fêter ça, dit-elle avec son petit sourire. Vous voulez dîner quelque part, quand on rentrera ?

— Bien sûr. Ce serait super.

À Washington, le jour de l'élection présidentielle, l'hiver revint en force. Tout était soit glacé, soit verglacé. Et pourtant, bien que tout semblât avancer au ralenti, il arrivait parfois que les voitures se mettent soudain à voltiger comme des palets de hockey ou à glisser majestueusement sur les routes. Jusqu'à ce qu'elles s'écrasent sur un obstacle. L'effet doppler des sirènes qui retentissaient un peu partout définissait l'espace de la ville invisible entre les arbres. Il y eut de nouveau des coupures d'électricité préventives, et les panaches gris de la fumée de bois d'un million de cheminées montèrent en dansant dans le ciel, enlacés aux plumets bruns du diesel brûlé dans un million de groupes électrogènes, portés par le vent du nord-ouest.

Mais les bureaux de vote étaient ouverts, et les électeurs faisaient la queue devant, engoncés dans leurs vêtements d'hiver les plus chauds – bien plus chauds que ceux de l'année précédente. L'histoire de la journée serait celle de l'impact du froid sur les votes. Ce serait le Grand Jour pour le parti dont les militants braveraient le plus courageusement ce froid, manifestement annonciateur d'un nouvel hiver long et rigoureux. Les premiers sondages sortis des urnes montraient que la lutte serait serrée, et comme personne ne croyait plus aux sondages sortis des urnes, de toute façon, tout était possible. On se serait cru à Noël.

En fait, c'était la fête bouddhiste de Dorje Totrengtsel. À cette occasion, et pour inaugurer leur nouvelle maison à la campagne, les Khembalais avaient organisé de grandes réjouissances.

Tous les invités ne réussirent peut-être pas à venir, par suite de problèmes météorologiques ou politiques, mais quelques centaines de personnes s'y rendirent. La foule se réunit sous un grand pavillon de toile ouvert sur les quatre côtés, dressé à côté de la vieille ferme, encore vide et dont les travaux n'étaient pas achevés.

Il fallut bien plus d'une heure aux Quibler pour se rendre à la ferme, Charlie au volant de leur break Volvo se traînant sur la route, Anna à l'arrière avec les garçons. Joe déclama un long monologue sur la nature enneigée, et exprima son déplaisir qu'ils ne s'arrêtent pas pour l'inspecter.

— Regarde ! Arrête ! Regarde ! Arrête la voiture !

En arrivant, ils découvrirent que Frank était déjà là. Ils se

garèrent à côté de son van et firent le tour de la ferme.

Derrière, sur la pelouse enneigée, Drepung et Rudra soufflaient des nuages de vapeur par le nez et la bouche. Ils traçaient des schémas verts à coups de pied dans la croûte glacée qui s'était formée sur l'épaisse couche de neige fraîche tombée sur l'herbe. Au centre de ce mandala improvisé se dressait un gros bonhomme de neige informe. Il portait un masque de démon qui grimaçait un sourire de fou dans le vent. Un bloc de neige avait été placé devant, comme la pierre d'autel de Stonehenge. Sur le dessus aplati, quelqu'un avait fait deux petites tours avec des cubes appartenant à Joe : deux rouges, un vert, deux rouges, un jaune.

En voyant les Quibler, les deux hommes leur firent de grands signes joyeux et regardèrent, enchantés, Joe, vêtu d'un gros anorak et de bottes, ses petites pattes fourrées dans des moufles, devancer les autres pour venir regarder leur œuvre de plus près. Ils le soulevèrent entre eux pour qu'il voie mieux les deux tours formées par ses cubes et le balancèrent d'avant en arrière en le tenant par les mains. Comme il fallait s'y attendre, il donna des coups de pied sur les piles, en renversa une. Rudra et Drepung le reposèrent en le félicitant chaleureusement.

— Ooooh ! *Karmapa !*

Frank entra voir ce qu'il y avait à manger et ressortit avec deux gobelets en carton d'un cidre amélioré, chaud, et sans beurre de yak, leur annonça-t-il. Il en donna un à Anna qui le blottit entre ses mains d'un air reconnaissant. Charlie le huma et alla s'en chercher un. Il passa un moment à l'intérieur, à bavarder avec Sridar, son vieux partenaire de lobbying, qui avait eu les Khembalais comme clients l'année précédente. Il les représentait maintenant au Congrès et auprès d'autres organismes de la capitale, avec un certain succès et beaucoup d'amusement. Ils se livrèrent à l'échange rituel d'impressions sur l'élection en cours, en secouant la tête comme s'ils n'avaient pas beaucoup d'espoirs.

Lorsque Charlie ressortit, il fut à nouveau saisi par le froid. Anna se blottit contre lui, grelottant malgré son gros manteau. Les Khembalais et Joe semblaient ne pas remarquer le froid. Ils faisaient le tour du bonhomme de neige en une petite procession, chantant des bêtises ensemble, une suite de syllabes pareilles à des perles suivies par un grand « HA », le tout inlassablement répété. Joe tapait du pied dans la neige, aussi fort que Drepung, les yeux embrasés sous sa capuche, les joues rouges comme des pommes.

— Il a trop chaud dans son anorak, dit Charlie.

— Peut-être, mais il ne faut pas qu'il l'enlève.

— C'est sûr.

— Ils s'amusent bien, constata Frank.

— Oui.

— Joe doit être lourd, à voir comme il s'enfonce dans cette neige.

— Ouais, dit Charlie. À croire qu'il est moulé dans du plomb.

Frank vit Nick debout sur le côté et l'appela :

— Hé, Nick, tu veux descendre jusqu'à la rivière, voir s'il y a des castors ou je ne sais quoi ?

— Et comment !

Ils dévalèrent la pente enneigée en parlant d'animaux.

Rudra était maintenant debout, immobile, face à Joe. Joe s'arrêta et leva les yeux vers lui, l'air surpris que leur procession ait pris fin.

— Ho, dit-il.

Rudra se pencha et lui frotta gentiment une poignée de neige sur le visage. Joe crachota et secoua la tête comme un chien.

— Hé, qu'est-ce qu'il fait ? demanda Anna.

— Il l'aide, répondit Charlie en la tenant par le bras.

— Comment ça, il l'aide ? Ça ne l'aide pas !

— Ça ne lui fait pas de mal. Ça fait partie de leur petite cérémonie.

— Eh bien, je ne suis pas d'accord !

— Laisse-les, dit Charlie. Joe ne s'en plaint pas, tu vois ?

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— C'est juste une petite cérémonie, comme ça.

— Mais pourquoi ?

— Bah, je ne sais pas. Peut-être qu'il essaie juste d'abaisser sa température.

— Allons donc !

— Allez toi-même. Laissons-les tranquilles. Joe adore ça, et ils pensent qu'ils l'aident.

Anna se renfrogna :

— Ils vont lui coller un rhume, oui, c'est tout ce qu'ils vont faire !

— Tu sais parfaitement qu'on ne s'enrhume pas parce qu'on prend froid. C'est une superstition de bonne femme.

— Les histoires de bonne femme contiennent généralement un fond de vérité, gros malin. Elles sont basées sur l'observation des faits. Quand on a froid, les défenses immunitaires sont affaiblies, et s'il y a un virus qui traîne, on a plus de chances de l'attraper, alors bien sûr qu'il y a un lien !

— Il n'attrapera pas froid. Fichons-leur la paix. Ils s'amusent.

Sauf que Joe poussa un petit cri de protestation. Rudra et Drepung eurent l'air surpris, puis Drepung prit Joe par les épaules et le tourna vers le bonhomme de neige. En voyant le masque, Joe se calma. Il inclina la tête et fit une grimace affreuse, lui rendant vibration pour vibration : ce n'était pas un vieux bout de bois grimaçant qui allait lui apprendre à faire des singeries.

Rudra vint se planter à côté de lui, indiqua le masque de démon et leva la tête vers les nuages bas qui bouillonnaient au-dessus d'eux. Tout à coup, il se tortilla comme s'il était aspiré vers le haut par un tire-bouchon, se pencha, se releva et recommença plusieurs fois, avant de tourner le visage vers le ciel. Il hurla :

— *Dei tugs-la y don ysol ! Ton pa, gye ba ! Ton pa, gye ba !*

Surpris, Joe releva la tête vers Rudra, si brutalement qu'il tomba sur les fesses. Rudra se pencha sur lui et cria, avec une soudaine férocité :

— *Gye ba !*

Joe détala à quatre pattes, se releva d'un bond et dévala la pente neigeuse de toute la vitesse de ses petites jambes.

— Hé ! s'écria Anna.

Charlie la retint par le bras.

— Fichons-leur la paix !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?! Joe !

Elle lui échappa et se mit à courir dans la neige.

— Joe ! Joe !

Joe filait toujours vers la rivière, comme s'il ne l'entendait pas. Puis il trébucha et tomba à plat ventre dans la neige, abandonnant derrière lui un ange de neige à son effigie. Anna le rejoignit et tenta de s'arrêter, mais elle dérapa et s'étala à son tour. Drepung les rejoignit et les aida à se relever en disant :

— Désolé, désolé, désolé.

Rudra continuait à osciller et à s'agiter auprès du bonhomme de neige. Il s'en approcha d'une démarche titubante, lui arracha son masque de démon, le jeta par terre et le piétina.

— *HA TON PA !* HA ! *GYE BA !* HAAAAA !

En l'entendant, Joe se mit à geindre et à taper dans la neige, puis sur Anna, qui s'efforçait de le prendre dans ses bras. Drepung se risqua à lui effleurer l'épaule. Joe enfouit sa tête dans le cou de sa mère. Assis par terre à côté du masque aplati, Rudra les regardait. Il fit signe à Joe lorsqu'il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule d'Anna. Joe chassa, d'un clignement d'œil, de grosses larmes qui coulaient sur ses joues, et se calma, encore frémissant. Pendant un long moment, Joe et Rudra échangèrent un long regard inexpressif.

Charlie s'approcha pour aider le vieil homme à se redresser ; Rudra et Drepung semblaient satisfaits, détendus, et prêts à passer à autre chose. En les voyant, Charlie sentit un certain calme l'emplir aussi. Il descendit, flanqué de Rudra, rejoindre Anna. Ils prirent Joe chacun par une de ses petites mains enfoncées dans ses grosses moufles couvertes de neige craquante. Le petit garçon regarda autour de lui, la ferme et la tente qui se remplissaient d'amis, la pente couverte de neige qui descendait vers la rivière. Charlie flanqua une

petite tape sur l'épaule de Drepung, la serra brièvement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anna.

— Rien. Rien du tout. Allez, si on allait voir ce qu'il y a à manger, hein ?

Plus tard, cet après-midi-là, vers la fin de la fête des Khembalais, quand les invités se dispersèrent après avoir entendu le récit de l'expédition vers la flotte de sel, les Quibler demandèrent à Frank s'il voulait venir dîner et regarder les résultats de l'élection.

— Merci, dit-il, mais je vais dîner avec Diane.

— Oh, d'accord.

— Mais je pourrai peut-être passer plus tard, voir les derniers résultats.

— Bien sûr, si tu veux.

Frank récupéra son van et retourna prudemment jusqu'à la maison des Khembalais, à Arlington. Il se changea dans la cabane de jardin glacée, en essayant de trouver quelque chose de bien à mettre. Il allait dîner avec sa patronne, qui ne serait plus sa patronne très longtemps, ce qui pouvait théoriquement ouvrir toutes sortes de possibilités. C'était intéressant, même s'il se sentait un peu en porte-à-faux vis-à-vis de Caroline.

Et puis l'une des filles de cuisine l'appela depuis la porte de la maison : on le demandait au téléphone. Il entra, décrocha avec une certaine appréhension.

— Allô ?

— Frank, c'est toi ?

— Oui. Caroline ? Ça va ?

— Non, ça ne va pas. Il faut que je te voie. Tout de suite.

— Écoute, je ne peux pas, là, je suis vraiment désolé…

— Frank, je t'en prie ! Je crois qu'il a découvert que j'avais pris ce CD. Alors je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Il faut que je lance le plan B, ou je ne sais quoi. J'ai besoin d'aide, là.

— Tu le quittes ?

— Oui ! C'est ce que je te dis. Je suis déjà partie. Ça y est. Mais j'ai besoin d'aide pour m'en aller et… tu es la seule personne en qui j'aie confiance.

Sa voix monta dans les aigus à la fin de la phrase, et Frank comprit seulement à ce moment-là qu'elle avait peur. Il ne l'avait jamais entendue comme ça.

Sa main se crispa sur le combiné.

— Où es-tu ?

— Dans Chevy Chase. Je te retrouve à ton arbre.

— D'accord. Il va me falloir une demi-heure pour y être. Peut-être plus, avec tout ce verglas.

— Bon, ça va. C'est bien. Merci, Frank. Je t'aime.

Elle raccrocha.

Frank poussa un gémissement. Il regarda le combiné téléphonique qu'il tenait toujours à la main.

— Et merde ! lâcha-t-il.

Si quelqu'un d'aussi audacieux et compétent qu'elle avait peur…

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-il.

Son estomac s'était ratatiné à la taille d'une balle de base-ball. Que ferait son mari ? Il raccrocha, puis décrocha à nouveau et appela Diane sur son portable.

Peut-être qu'elle était sur écoute, elle aussi. Après tout, elle faisait le même genre de boulot que lui, non ?

— Allô, Diane ? C'est Frank. Écoutez, je suis vraiment, vraiment désolé, mais j'ai un empêchement. Il vient de se passer… quelque chose ici, et on compte sur moi pour donner un coup de main. Alors je suis obligé de… je veux dire, est-ce qu'on pourrait remettre notre dîner à demain, ou quand ça vous sera possible ?

Une très courte pause. Puis :

— Oui, bien sûr. Pas de problème.

— Merci. Je suis vraiment désolé, mais voilà…

Sauf qu'il n'avait pas pensé à trouver un prétexte, une erreur de débutant, et il allait invoquer « quelque chose à l'ambassade » quand elle coupa court au silence :

— Écoutez, ça ne fait rien, ne vous en faites pas. On remet ça à une autre fois.

— Merci, Diane. J'apprécie. On dit demain, alors ?

— Euh… non, pas demain. Je ne peux pas. Ma fille vient. Disons… euh, attendez. Je ne vois pas mon agenda. Écoutez, on n'a qu'à dire bientôt.

— D'accord. Bientôt. Merci. Encore désolé.

— Pas de problème.

Fin de la communication.

Il raccrocha, resta planté devant le téléphone.

— Et merde !

Il prit sa voiture, se gara sur Brandywine et s'aventura prudemment dans la forêt par ce qui restait de Ross Drive. Il s'approcha prudemment de son arbre sans voir personne, mais elle était bien là. Elle sortit de derrière un gros chêne, et ils s'étreignirent, se serrant très fort l'un contre l'autre.

Elle se recula et le regarda. Malgré l'obscurité, il vit qu'elle avait le nez et les yeux rouges.

Elle renifla, secoua la tête.

— Désolée. Ça a été une très mauvaise journée.

Elle lui tendit une enveloppe en papier contenant des CD.

— Tiens. Encore un échantillon de leur merde. C'est une nouvelle agence super-secrète, qui fait la liaison entre la Sécurité du territoire et la Défense nationale. Encore une division du soutien stratégique.

Frank prit les CD, les mit dans la poche de sa veste.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On s'est disputés. Je veux dire, ça arrivait souvent, mais cette fois, c'était… je ne sais pas comment te dire. Moche. Ça m'a fait peur. J'en ai marre de me sentir comme ça. Vraiment. Partager sa vie… C'est mauvais pour moi. Je mérite mieux. Je ne le supporte plus.

— Il a découvert quelque chose ?

— Il n'a rien dit de précis, mais je crois que oui. Enfin, je ne sais pas. S'il s'est rendu compte que j'ai subtilisé le programme électoral…

Elle frémit et poursuivit :

— Ça expliquerait bien des choses. Depuis la dernière fois qu'on s'est vus, il m'a remis un mouchard. Des puces nouvelle génération, dont il ne sait pas que je connais l'existence. Des puces qui te sautent dessus. Quand je m'en suis aperçue, je les ai laissées en place jusqu'à aujourd'hui, mais là je les ai enlevées, et j'ai utilisé son code pour graver sur un CD tout ce que j'ai pu à propos de cette agence super-secrète. Je ne sais pas ce qu'on peut en tirer. Et puis je suis partie.

— Tu es sûre d'avoir trouvé toutes les puces ?

— Oui. Le salaud ! Il est tellement… Toujours en train d'espionner, espionner, espionner…

— Alors, je veux dire, tu es vraiment sûre d'avoir trouvé tout ce qu'il fait ?

— Oui, j'ai effectué toutes les procédures de diagnostic, j'ai vu tout ce qu'il avait sur moi. Maintenant, j'en suis sortie. Il ne me reverra pas.

Frank ne lui avait jamais vu ce sourire amer, mais il lui était familier dans ses propres muscles, il l'avait esquissé à certains moments de sa rupture avec Marta. Les guerres du cœur, dans toute leur vanité et leur amertume.

— Où vas-tu aller ? demanda-t-il.

— J'ai un plan B. J'ai une identité de rechange toute prête, et même un boulot. Pas trop loin, mais suffisamment pour ne pas risquer de tomber sur lui.

— Je pourrai te revoir ?

— Évidemment, une fois que je serai installée. C'est pour ça que je me suis organisée de cette façon. Si j'étais toute seule, j'irais… je ne sais pas. Au Tibet, ou quelque chose comme ça. À l'autre bout du monde.

Frank secoua la tête.

— Je veux que tu sois plus près que ça.

— Je sais.

Ils se serrèrent à nouveau l'un contre l'autre. Dans l'obscurité du parc, on n'entendait que le bruit du torrent et le bourdonnement de la ville. Caroline et Frank contre le monde entier. Frank sentait son corps, sa chaleur, la veine qui battait dans son cou. La douceur de ses cheveux. Ne disparais pas, se dit-il, reste quelque part où je pourrai te retrouver. Où on pourra être ensemble.

Elle se mit à frissonner. Il faisait de nouveau froid, pas aussi froid qu'au cœur de l'hiver précédent, mais bien en dessous de zéro. Le bruit de l'eau s'accompagnait du tintement de la glace qui tourbillonnait au gré du courant. Le corps de Caroline tremblait entre ses mains, de froid, de tension ou des deux. Il la serra contre lui, essaya de l'apaiser. Mais lui aussi, il tremblait.

Plus loin, sur le chemin, il entrevit un bref mouvement. Noir sur noir. Machinalement, il l'attira contre lui et de l'autre côté du chêne qui était près d'eux.

— Qu'y a-t-il ?

— Dis-moi, fit-il tout bas, tu es vraiment sûre de ne plus avoir de puce ?

— Je pense, oui. Pourquoi ?

— Parce que je crois qu'on nous observe.

— Oh mon Dieu !

— Ne regarde pas. Là, j'ai le scanner que tu m'as donné.

Il réfléchit, envisagea un scénario, puis un autre.

— Il ne pourrait pas avoir des gens qui l'aident ?

— Pas pour ça, répondit-elle. Enfin, je ne crois pas. À moins qu'il ne se soit aperçu que j'avais copié le programme électoral…

— Écoute, on va revérifier tout de suite, d'accord ?

— Bien sûr.

Il tira de sa poche le détecteur, qui ressemblait tellement à ceux de la sécurité des aéroports. Des codes-barres dans le corps. Il le promena sur elle. Vers le haut de son dos, il émit un bip.

— Et merde ! souffla-t-elle tout bas.

Elle enleva sa veste, la posa par terre, la passa au détecteur. Un nouveau bip.

— Bordel de merde !

— Au moins, ce n'est pas dans ta peau.

— Ouais. C'est toujours ça.

— Tu avais vérifié avant de sortir de chez toi ?

— Oui, je l'ai fait. Et il n'y avait rien. J'ai dû récolter ça en quittant la maison. Une tique, ça s'appelle. L'activation est déclenchée par des capteurs de mouvement. Elle devait être collée sur

l'encadrement de la porte, ou je ne sais où. L'ordure !

Frank essaya de regarder par-dessus son épaule, le long du chemin où il avait surpris un mouvement ; rien. Il sortit son téléphone du FOG et appela Zeno.

Il décrocha à la deuxième sonnerie.

— Comment ça marche, ce truc-là ? Hé, Joe's Bar and Grill ! Qui vous êtes, putain de merde ?

— Zeno, c'est Frank.

— Qui ça ?

— Frank, le professeur Nez-qui-Pisse.

— Oh, salut, Nez-qui-Pisse ! Qu'est-ce qui se passe, mec ? T'as repéré le jaguar ?

Il avait apparemment avalé quelques bières.

— Pire que ça, fit Frank en réfléchissant à toute vitesse. Écoute, Zeno, j'ai un problème, et je me demandais si tu pourrais me donner un coup de main…

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Le truc, c'est que ça pourrait être un peu dangereux. Je ne veux pas t'impliquer là-dedans sans te prévenir.

— Quel genre de danger ?

— J'ai une veste, ici, qui sert à des gens pour me pister. Des gens dont il faut vraiment que je me débarrasse. Ce que je voudrais, c'est qu'ils suivent la veste, mais sans moi dedans, pendant que je me tire d'ici.

— Où t'es ?

— Dans le parc. Tu es à l'endroit habituel ?

— Où tu veux que j'sois ?

— Ce que je me disais, c'est que je pourrais tomber sur vous, les gars, comme si je jouais au frisbee, te donner ma veste et continuer à courir. L'un de vous pourrait filer avec la veste à Connecticut, et la laisser dans la laverie automatique près du Delhi Dhaba. Et comme ça, ni vu ni connu je t'embrouille, je pourrai les repérer quand ils se pointeront, et les suivre jusqu'à l'endroit d'où ils viennent…

— Et merde, Nez-qui-Pisse ! On dirait bien que t'es une espèce de barbouze, tout compte fait ! Et tu te planques chez nous, c'est ça ?

— Ouais, on peut dire ça comme ça.

— Harrr. Je savais bien que c'était un truc comme ça.

— Alors, tu en es ? Quand tu auras la veste, il faudra que tu ailles vite, mais je ne pense pas qu'ils te feront quoi que ce soit, surtout sur Connecticut. C'est juste un truc de filature.

Zeno partit de ce rire rauque d'âne qui brait.

— T'emmerde pas avec ça ! Ce sera pas pire qu'avec les flics. Des saloperies de ce genre, les officiers de probation t'en enfoncent même sous la peau !

— Ouais, c'est sûr. Bon, eh bien, merci, alors. On sera là d'ici une dizaine de minutes.

— On ? C'est qui, on ?

— Une autre barbouze. Tu sais comment c'est…

— Une femme ? T'aurais pas une demoiselle en détresse avec toi, des fois ?

Il y avait des moments où Zeno pigeait si vite que c'en était inquiétant.

— Les autres potes sont là avec toi ?

— *Natürlich.*

— Tant mieux. Peut-être qu'ils pourraient ajouter à la confusion. Quand je te passerai la veste, dis-leur de…

— On va leur foutre la branlée de leur vie !

— Non, non ! fit Frank avec un frémissement. Ils sont peut-être armés. Faites pas les cons avec ça. Mais vous pourriez peut-être vous diviser en deux ou trois groupes. Vous mettre à courir, créer une diversion.

— Ouais, sûr. Compte sur nous.

— Bon, eh bien. Merci. À tout de suite. On arrive du côté du torrent, et on ne fera que passer.

Frank coupa la communication et regarda le détecteur.

— Tu ne crois pas qu'il pourrait y avoir un mouchard dans ce truc-là ?

— Je ne sais pas. Je suppose que c'est possible.

— On va le laisser ici. Tu as dit dans l'ascenseur que tu t'entraînais pour le triathlon. C'est vrai ?

— Oui.

— Ton mari, il fait de la course ?

— Hein ? Oh non.

— Bon.

Il la prit par le bras et l'entraîna sous les arbres, l'éloignant du chemin.

— On va courir. On va passer chez mes amis du parc et leur donner ta veste, puis on prendra la piste de la crête, au nord. Il ne pourra pas nous suivre, et au bout d'un moment personne ne saura plus où tu es.

— D'accord.

Ils partirent en courant, Caroline suivant Frank comme son ombre. Ils remontèrent Ross jusqu'à l'aire 22, puis ils prirent la piste qui remontait vers la Maison de la Nature, en pressant l'allure. Derrière eux, ils pouvaient entendre les légers craquements qui trahissaient leurs poursuivants.

Ils traversèrent le terrain de frisbee-golf, puis Frank mit vraiment la gomme. Ils finiraient bien par semer son mari. Une fois qu'on était à

bout de souffle, volonté ou non, on ne pouvait plus suivre. Et Caroline et lui étaient des animaux plus adaptés à la course. Le long de l'étroit fairway du trou numéro 5, puis entre les arbres, pour qu'on ne les voie pas. Courant aussi vite que possible dans le noir, Caroline sur ses talons.

Ils arrivèrent bientôt à l'aire 21. Les potes étaient tous là, debout, qui les attendaient en ouvrant de grands yeux. Même dopé à l'adrénaline comme il l'était, Frank comprit que l'histoire ne s'arrêterait pas là.

Il fit signe à Caroline, l'aida à enlever sa veste.

— Hé, les gars !

Il croisa le regard de Zeno. Il était plus formidable que jamais. Lee Marvin dans son moment de vérité.

— Merci, fit Frank en lui lançant le blouson.

— Où tu veux que j'aille, déjà ?

— Delhi Dhaba. Laisse tomber le blouson dans une machine de la laverie automatique, et tire-toi fissa.

— Compte sur moi.

— Les autres, attendez une seconde et dispersez-vous par petits groupes.

— Okay, mec !

— On va lui flanquer la branlée du siècle !

— Contentez-vous de bouger ! Merci, les gars.

Sur ces mots, Frank prit Caroline par la main et ils disparurent dans le noir.

Tout en courant le long du fairway du 7, il ôta sa veste de duvet et la lui passa.

— Allez, mets ça.

— Non merci, ça va.

— Mais non, ça ne va pas. Tu grelottes.

— Et toi ?

— On fait le parcours ici en tee-shirt tout le temps. J'ai l'habitude. Et puis, il va falloir que tu continues, après, alors que moi je peux rentrer chez moi.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de mouchard dedans ?

— Absolument sûr. Je l'ai depuis vingt ans, et personne n'en a jamais approché.

— Okay. Merci.

Elle l'enfila sans cesser de courir et ils accélérèrent l'allure.

— Ça va ? demanda Frank par-dessus son épaule.

— Ouais, ça va. Et toi ?

— En pleine forme, répondit Frank.

Et c'était vrai : il avait le moral au beau fixe lorsqu'il arriva sur le sentier de la crête, entraînant Caroline vers le nord. La boue gelée

sous ses pieds, l'air glacé dans lequel il s'ouvrait un sillage comme l'étrave d'un bateau fendant les eaux. Tant qu'ils courraient comme ça, personne ne pourrait les suivre sans l'aide de puces électroniques.

Il passa le trou 8, tourna et ils se retrouvèrent bientôt dehors, sur Brandywine, puis en train de monter vers Connecticut.

À l'entrée de l'avenue, où il y avait juste encore assez d'ombre pour se blottir, il s'arrêta, la serra contre lui. Alors qu'ils s'étreignaient, il prit son biface acheuléen dans la poche de la veste qu'il lui avait donnée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un porte-bonheur.

— Plutôt lourd pour une amulette.

— Ouais. C'est une pierre. J'aime les pierres.

Ils restèrent debout là, enlacés, à peine éclairés par un lampadaire éloigné. Le visage de Caroline se crispa dans une expression de détresse. Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas être aussi simples ? semblait-elle dire. Pourquoi ne pouvaient-ils pas rester tout simplement là, comme ça ?

— La station de métro Van Ness est juste là, sur Connecticut, dit Frank en tendant le doigt.

— Merci.

— Où vas-tu aller ?

— J'ai une planque.

Un silence. Et puis :

— Écoute, j'ai entendu ce que tu disais à ces types. N'allez pas lui chercher des histoires. Il est dangereux. Vraiment. Et on ne tient pas à ce qu'il sache que tu es mêlé à tout ça.

— Je sais, acquiesça Frank.

Ils se blottirent encore un peu l'un contre l'autre, s'embrassèrent brièvement. Il aimait la sentir dans sa veste en duvet.

— Là, dit-elle. Tu devrais reprendre ta veste. Je vais m'engouffrer dans le métro, et puis je serai dans mon petit repaire ferroviaire souterrain, et je n'en aurai pas besoin. Ça va aller. Je t'assure.

— Bon.

Il récupéra sa veste, l'enfila, remit son biface dans sa poche.

— Où vas-tu aller ?

— Je te contacterai dès que je pourrai, dit-elle. On mettra un système sur pied.

— Mais…

— Je reprendrai contact avec toi. Maintenant, laisse-moi partir… Il faut que j'y aille !

— Bon, fit Frank, déçu.

Elle disparut. En la regardant tourner au coin de la rue, il éprouva une soudaine pointe de peur. Maudit soit ce type, se dit-il.

Il remonta vers le Delhi Dhaba et, en passant devant, jeta un coup d'œil à la laverie automatique, à côté. Il n'y avait quasiment personne, juste deux jeunes femmes qui pliaient des vêtements ensemble, sur les tables, sans doute des étudiantes. Le blouson de ski noir de Caroline était déjà là, pendu à la porte ouverte d'un séchoir. Personne d'autre en vue, ni Zeno, ni aucun des autres potes. Frank continua jusqu'à l'arrêt d'autobus au coin de la rue et s'assit sur le banc, dans l'abribus, en faisant un effort conscient pour ralentir son pouls et sa respiration.

Dix minutes passèrent. Puis trois hommes en blouson de cuir noir s'approchèrent de la laverie automatique, les mains dans les poches. L'un des trois, un grand blond baraqué, ne quittait pas des yeux la grosse montre qu'il avait au poignet. Il fit un signe aux deux autres. L'un d'eux se retourna et se planta devant la porte en regardant à gauche et à droite dans Connecticut. Le blond et l'autre entrèrent. Frank resta assis là, à les observer, de l'autre côté de l'avenue. Le type qui gardait la porte le dévisagea, ainsi que les trois autres personnes qui attendaient à l'arrêt de bus, puis il reporta son attention sur les gens qui allaient et venaient sur le trottoir.

Les deux hommes réapparurent dans l'entrée de la porte, le grand blond tenant le blouson de Caroline. Frank serra les dents. Les trois hommes tinrent un bref conciliabule. Ils scrutaient tous la rue, et le blond parut consulter à nouveau sa montre. Il leva les yeux vers Frank, dit deux mots aux autres. Ils commencèrent à remonter le trottoir dans sa direction.

Surpris par la tournure des événements, Frank se leva et s'empressa de tourner au coin de Davenport. Dès qu'il fut hors de vue, il fonça à toute vitesse vers le parc. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule, les vit derrière lui, dans Davenport. Ils couraient vers lui. Le blond avait la main droite dans la poche de son blouson.

Frank piqua un sprint et tourna dans Linnean, puis de nouveau à l'est, sur Brandywine. Impossible de maintenir une allure pareille, mais il voulait se retrouver sous les arbres le plus vite possible. Tout en courant comme un dératé, haletant, il pensait à l'homme qui l'avait repéré grâce au dispositif qu'il avait au poignet, et décida que sa veste en duvet devait maintenant être elle aussi piégée. Caroline l'avait portée, elle avait un mouchard – une tique, et ces tiques n'étaient probablement pas utilisées seules mais par petits essaims ; elle en avait peut-être dans les cheveux, qui sait, et s'il en était tombé une ou plus, ou si elles avaient migré de ses cheveux sur sa veste, il transportait maintenant un mouchard, lui aussi. Ça devait être ça.

À moins qu'il n'en ait eu un depuis le début.

Il dévala à toute allure la pente qui menait à l'aire 21, maintenant déserte. Le feu abandonné crépitait encore. Il enleva sa veste, sa chemise. L'air glacé le heurta de plein fouet et il poussa un

grognement. Il enleva son biface de sa veste, le glissa dans la poche de son pantalon.

Il fonça sous le couvert des arbres, s'arrêta et passa ses mains sur son cou, doucement, puis plus fortement, ne sentit rien. Il se peigna avec ses doigts, se pencha en avant, tira sur ses mèches, s'ébroua comme un chien mouillé. Se gratta le cuir chevelu. Fit tout ce qui était en son pouvoir. Mais il devait bouger à nouveau, par prudence. Il fit le tour du site et s'accroupit derrière l'un des gros talus abandonnés par les inondations, d'où il avait vue, entre deux branches, sur la table de pique-nique.

Il les entendit débouler dans la clairière. Les trois hommes s'arrêtèrent en voyant sa veste et sa chemise, tournèrent rapidement sur eux-mêmes en regardant de tous côtés, observant les environs comme si ce n'était pas la première fois. Frank sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Il avait les mâchoires crispées.

Les braises du feu éveillèrent un reflet sur les cheveux du blond. Il ramassa le blouson, le soupesa. Puis la chemise. C'était le test. Y avait-il encore une tique sur Frank ? Les trois hommes commencèrent à faire le tour de l'aire, le blond examinant sa montre-bracelet pendant toute l'opération. Frank resta figé sur place, attendant un signe. La poitrine du blond se soulevait et retombait, se gonflait et retombait. Il était à bout de souffle. Frank essaya d'imaginer ce qu'il pouvait bien se dire, y renonça. Il n'avait pas envie de savoir ce qui pouvait se passer dans une cervelle pareille. Complots, contre-complots, filer les gens, leur coller des mouchards, espionner sa propre femme – là, pourchasser les gens dans le Rock Creek Park en pleine nuit. C'était horrible, quand on y réfléchissait.

Frank ressentait l'air glacé comme s'il était vêtu d'une chemise invisible faite de sa propre chaleur. Il faisait évidemment froid dehors, mais dans sa coquille il était assez bien, du moins pour le moment. Quand il bougeait, il sortait de la coquille et se retrouvait exposé au froid.

De Ross lui parvint le bruit de gens qui marchaient, puis une voix goudronnée par la nicotine, celle de Zeno. Frank se baissa, tira son téléphone de sa poche, appuya sur la touche « bis ».

— Hé, Nez-qui-Pisse, qu'est-ce qu'y s'passe ?

— Zeno, ils sont de retour à votre aire de pique-nique, murmura Frank. Et ils ont des flingues.

— Oh oh.

— N'y allez pas.

— T'inquiète. T'as besoin d'aide ?

— Non.

— On va se déployer de toute façon. Ha, dommage que tu ne puisses pas dire au jaguar de se jeter sur ces types, hein ?

— Ouais, dit Frank.

Il songea à ajouter que ce soir ce serait lui le jaguar, mais Zeno ne l'écoutait plus. Frank l'entendit, au téléphone, décrire la situation aux potes. Leur brouhaha s'était subitement tu.

Puis, en stéréo, au téléphone et dans la réalité :

— Hé… ! Oh, putain de merde ! s'exclama Andy.

Et au téléphone, Frank entendit Zeno dire :

— Bordel, Nez-qui-Pisse, la cavalerie arrive !

Puis la forêt s'emplit de hurlements, le vacarme de gens dans la forêt – et en bas, près du torrent, des détonations : *BANG BANG BANG !*

Les trois hommes étaient hors de vue. Mais, cinq secondes plus tard, ils bondissaient en direction de Ross. Des cris, des hurlements dans le noir, derrière eux.

Frank les suivit au trot. De grands cris signalaient le passage des potes qui couraient sur Ross, et des chocs lourds, des bruits d'écrasement, disaient clairement que des pierres étaient lancées.

Frank filait d'un arbre à l'autre, parfois derrière une congère, restant au niveau des trois hommes, mais au-dessus d'eux. Quand ils arrivèrent à la pente de Glover, le blond prit à droite et les deux autres à gauche. Frank suivit le blond, redoutant brièvement que les deux autres ne rebroussent chemin pour le rejoindre. Zeno et les potes avaient laissé tomber. Il lui fallait maintenant se concentrer sur le blond.

Traquer une proie la nuit, dans la forêt. Que le monde était grand quand on sentait le sang. L'air glacé traversait son enveloppe de chaleur corporelle, le poignardait, mais ça faisait partie de la poursuite et voilà tout. Une partie de ce qui le maintenait aux aguets. Toutes les heures qu'il avait passées là l'emplissaient à présent, il savait où il était et ce qu'il devait faire. Tout ça lui revenait pendant cette traque.

Les arbres qui longeaient Glover étaient épais, le sol couvert de branches, de feuilles, de plaques de neige fraîche. Il avait pisté à cet endroit des animaux revenus à la vie sauvage. L'homme était à la fois plus conscient et plus distrait. Le blond marchait à grands pas sur la route en jetant de temps en temps un coup d'œil en arrière. Il semblait tenir un pistolet dans la main droite. Frank se figeait, regardait autour de lui et filait d'arbre en arbre, ne bougeait que quand l'homme lui tournait le dos. Rester à son niveau, mais toujours hors de sa vision périphérique, être prêt à s'immobiliser quand il tournait la tête. Une sorte de jeu, un, deux, trois, Soleil !, avancer les pieds avec légèreté, palper l'endroit où il allait les poser pour ne pas faire de bruit, et recommencer, continuer, se figer pour observer la proie à l'abri d'un

tronc, un œil passé au coin, comme tous les enfants du monde lorsqu'ils jouent à cache-cache, mais avec une concentration totale. En chasse, oui, d'énormes zones s'ouvrant en lui – il y voyait dans le noir, il pouvait foncer comme une gazelle dans la forêt, se laisser tomber sans un bruit sur des branches abattues, s'arrêter en un clin d'œil, tout ça avec une concentration glacée, féroce. Quand l'homme tournait brusquement la tête, Frank était aussi immobile qu'une statue avant que le crâne blond ait pivoté d'un degré, avant que Frank lui-même ait pris conscience qu'il avait bougé ; et il y voyait à peine dans le noir, juste le reflet des lampadaires à travers les arbres, dans le lointain.

Sur Grant Road, l'homme prit à l'ouest, puis il s'engagea dans Davenport et enfin dans Connecticut. Ils étaient à nouveau sous les lampadaires, et il y avait très peu de gens dehors à cette heure-là – personne en vue pour le moment. Frank dut battre en retraite, passer sur les pelouses devant les maisons. Le type continuait à regarder de temps en temps derrière lui.

Frank lui laissa prendre autant d'avance qu'il put tout en le gardant en point de mire : s'il pouvait le voir, le type pouvait le voir. Son van était à une rue de là, sur Brandywine ; il pouvait y passer, déverrouiller la portière à distance, prendre à la volée un pull et un coupe-vent, les enfiler tout en marchant et reprendre Connecticut en espérant retrouver le gaillard quand il retournerait vers la station de métro. Il était hors de vue pour le moment, alors Frank traversa et fonça au coin de la rue, ouvrit la portière de son van à la volée, enfila des vêtements tout en repartant sur Brandywine.

Il ralentit en approchant de Connecticut. Le blond était toujours là, devant lui. Il avançait à grandes enjambées, l'air sombre.

Frank lui emboîta le pas. Ils approchaient de la station de métro Van Ness. En haut de l'escalier, l'homme jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule et une expression mauvaise tordit son visage, la grimace colérique d'un homme qui arrivait toujours à ses fins…

Frank prit son biface dans sa poche et le lança le plus fort possible ; la pierre sillonna l'espace en ligne droite, avec de l'effet, et fila près de la tête du type, si près de son oreille gauche qu'il fit machinalement un écart vers la droite et disparut brusquement alors que la pierre heurtait le mur de béton au fond de la cage de l'escalator.

Frank courut dans cette direction, ralentit, plongea le regard dans le grand tunnel ovale, repéra le blond qui dévalait les marches dans la station, en dessous, et alla récupérer son biface tombé à terre, sur le trottoir. Il n'avait pas l'air abîmé, peut-être un nouvel éclat sur un des côtés ; en revanche, une belle entaille était visible sur le mur de béton. Il la palpa avec le doigt, s'aperçut que sa main tremblait.

Il retourna vers l'escalator, derrière deux étudiants, les doubla par

la gauche. Le capuchon de son coupe-vent sur la tête ? Non. Éviter tout ce qui pourrait le faire remarquer. D'un autre côté, il faisait froid, alors… Il mit son capuchon, fourra les mains dans les poches de son coupe-vent, son poing droit crispé sur son biface. Il avait les mains et les oreilles glacées, la goutte au nez.

Dans la station, il acheta un billet, passa le portillon. Regarda par-dessus la rambarde métallique, paria que le blond irait vers Shady Grove… Oui. Il était là, ses cheveux blonds brillant dans la lumière crépusculaire de la station.

Frank prit un journal gratuit dans une poubelle, descendit sur les voies, s'assit sur un banc de ciment et fit semblant de lire ; le blond était planté au bord du quai. Les lumières du sol se mirent à clignoter. Le souffle de la rame qui arrivait brassa la tiédeur de l'air.

Frank monta dans la voiture devant celle du blond. Il était à peu près sûr qu'il descendrait à Bethesda, comme Caroline, la première fois. Alors, quand ils entrèrent dans la station de Bethesda, il descendit un peu avant le type, se dirigea vers l'escalator qui montait et le prit sans se retourner. Franchit les tourniquets, monta le dernier et interminable escalator en tenant sa droite, comme la plupart des gens.

En arrivant en haut, le blond le dépassa par la gauche en dégainant son téléphone portable.

— On la retrouvera, dit-il en passant. Je sais que c'est elle qui a fait le coup.

Frank se laissa porter sur le grand escalator, les dents serrées. L'homme traversa le niveau des bus en direction du dernier escalator, un petit, qui montait, et prit vers le sud sur Wisconsin, oui, exactement comme Caroline, le premier soir, et dans une rue latérale, oui. L'homme parlait toujours dans son portable, sans regarder autour de lui. Aboyant un ordre, lâchant même un rire. Un très vilain rire. Frank essaya de desserrer la mâchoire, il allait finir par se casser une dent. Il bouillait dans son coupe-vent. Il était en nage. À quelques rues à l'ouest de Wisconsin, l'homme referma son portable avec un claquement. Peu après, il gravit le large escalier d'un petit immeuble de Hagar, en tirant des clés de sa poche. Il secoua la tête et entra sans regarder derrière lui.

Frank attendit quelques minutes, regarda l'immeuble et la rue, devant. Il ne voulait pas que ce soit fini. Tout à coup, il sut ce qu'il avait à faire. Il monta les marches, appuya sur toutes les petites cloches noires de l'interphone, à gauche de la porte, retraversa précipitamment la rue et se planta sous un lampadaire qui projetait un cône de lumière orange sur le trottoir et une partie de la chaussée. Debout sur le côté de la flaque de lumière, il tira sur le capuchon de son coupe-vent afin que son visage reste bien dans l'ombre. Un homme de main dans un film de gangsters, ou l'incarnation de la

Mort. Il poussa le bout pointu de son biface vers l'avant dans la poche de son coupe-vent jusqu'à ce qu'il fasse une bosse sous le tissu.

Le rideau d'une fenêtre bougea, au dernier étage. Sa proie le regardait. Frank inclina juste assez la tête pour montrer qu'il lui rendait son regard. Il conserva la pose quelques secondes, le temps de faire passer le message : le chasseur chassé. Puis il recula et sortit du cône de lumière, retourna dans l'ombre et disparut.

Après ça, Frank retourna sur Wisconsin.

Il commençait à frissonner dans son mince pull et son coupe-vent. Il remonta Wisconsin vers le métro.

Il se sentait assommé. Une partie de ce qu'il avait fait dans le feu de l'action lui paraissait maintenant choquant, et quand il y repensait, il était pris d'une sorte de vertige. Il était de plus en plus atterré – lui lancer son biface ? Mais à quoi pensait-il ? Il aurait pu le tuer, ce type ! D'accord, bon débarras, bien fait pour lui. Sauf que non ! ç'aurait été terrible. La police aurait recherché Caroline. Et lui aussi. Caroline l'aurait appris, et il ne pouvait préjuger de sa réaction, mais elle n'aurait sûrement pas apprécié. De toute façon, ç'aurait été terrible. Dingue. Saute sans regarder, d'accord, mais si ton saut est suicidaire ? Il n'avait jamais voulu être là, dehors, comme ça ! Et il avait annulé un rendez-vous avec Diane pour se fourrer dans ce merdier !

Sur Wisconsin, encore. Il ne savait plus quoi faire. Il se demanda s'il reverrait jamais Caroline. Peut-être qu'elle l'avait manipulé pour qu'il l'aide, tout comme il avait utilisé ses potes pour l'aider. C'était bien ce qu'il avait fait. Et c'était lui qui le lui avait proposé. Et pourtant…

Dans le métro, à nouveau, nerveux, attendre, descendre à Van Ness, sortir du métro. Récupérer son van et se changer encore une fois. Malgré le froid, sa chemise était trempée de sueur. Mettre sa chemise à manches longues en capilene, un gros pull. Dans le rétroviseur du van, il vit qu'il avait retrouvé une apparence de normalité. Incroyable.

Il s'assit au volant. Il ne savait pas quoi faire. Ses mains tremblaient toujours. Il avait envie de vomir.

Le froid finit par le pousser à mettre le contact. Il songea un moment à aller chez les Quibler. Il pourrait s'asseoir et boire une bière en attendant le résultat de ces putains d'élections. Personne ne s'en formaliserait, s'il ne disait rien. Se réchauffer. Jouer au Scrabble ou aux échecs avec Nick et regarder la télé.

Il prit la file de gauche, dans Bradley. En attendant que le feu passe au vert, il repensa aux potes et prit son téléphone FOG. Il appuya sur la touche de rappel du dernier numéro.

— Hé, Nez-qui-Pisse !

— Zeno ! Ça va, les gars ?

— Ouais, sûr. Et toi ?

— Ça va. Hé, écoute, dans les fringues que j'ai laissées sur les tables, il y a des puces à haute fréquence.

— C'est bien ce qu'on se disait. Alors, toi aussi tu as des contrôleurs judiciaires au cul, hein ?

— Ouais, dans le genre.

— Ha. On va t'en débarrasser, de ces puces. Mais c'est qui, cette fille, hein ? Tu sais pas qu'il faut jamais déconner avec les contrôleurs judiciaires ?

— Ouais, ouais. Mais, et vous, c'était quoi, ces coups de feu ? Qui a tiré ? Je ne savais pas que vous étiez armés, les gars.

— Ouais, c'est ça, renifla Zeno. On tue les cerfs avec les dents.

— Ouais, bien sûr.

— C'est la merde, par ici. Dangereux. J'ai du mal à empêcher Andy de dézinguer les gens, dans ce genre de situation. Tout le monde est en danger quand il pète les plombs.

— Eh bien, en attendant, ça a mis ces gars en fuite.

— Pour ça, oui. Mieux qu'en brandissant un tasseau.

— C'est bien vrai. Merci pour votre aide, les potes.

— Pas de problème. Mais nous mets plus dans ce genre de merdier. On a assez de distractions comme ça.

— Ouais. D'accord.

Charlie alla répondre au coup de sonnette et se réjouit de voir Frank :

— Hé, Frank ! Content de te voir. Entre ! Les Khembalais sont là. Ils sont passés en rentrant chez eux. Les premiers chiffres sont encourageants.

— Je croise les doigts, dit Frank.

Mais il n'avait pas l'air spécialement optimiste. Il enleva son coupe-vent et s'arrêta dans l'entrée en voyant les gens assis dans le salon, autour du feu. Il s'approcha pour saluer Drepung, Sucandra et Padma, dont la propre fête était finie, et Charlie le présenta à Sridar. Charlie se dit à nouveau que Frank était encore plus taciturne que d'habitude. Il est vrai que le sort de beaucoup de ses grands programmes, à la NSF, était suspendu au résultat de l'élection.

Charlie alla à la cuisine chercher à boire pour tout le monde et passa l'heure suivante à circuler. Il n'aperçut Frank qu'occasionnellement, en train de parler ou de jouer avec Joe, un œil rivé sur la télé. Les résultats arrivaient plus vite, maintenant. Le vote était serré dans tous les États, et les résultats conformes aux prévisions : les États républicains votaient pour le Président sortant, les États démocrates pour Phil Chase. Les exceptions avaient tendance à s'équilibrer, et il paraissait évident que cette fois tout reposait sur les États de l'Ouest et tous ceux dont on attendait les résultats, parce que ça se jouait dans un mouchoir. Chase avait une chance raisonnable de remporter toute la côte Ouest, et si certains des États qui tardaient à annoncer leur décompte de voix penchaient pour lui, l'élection était jouée. C'était sur le fil.

Puis Charlie s'assit au-dessus de Nick, dans le canapé, regardant les cartes en couleurs à la télé tout en discutant parfois au téléphone avec Roy. Joe babillait tout seul, assis par terre, en assemblant des rails en bois. Charlie le regardait avec curiosité, pas encore très sûr de savoir ce qu'il voyait. Anna lui avait pris sa température en rentrant à la maison, curieuse de l'effet de la neige, supposa Charlie. Il avait 36,8. Elle avait secoué la tête sans rien dire.

Charlie se sentait un peu pompé, peut-être même un peu exorcisé, et il commençait à se demander s'il n'y avait pas eu quelque chose d'étrange en lui comme chez Joe, et si la cérémonie de Drepung et de

Rudra n'avait pas été conçue pour les en débarrasser tous les deux. C'était une façon nouvelle pour lui de considérer les événements, mais il était indéniable que l'espèce d'oppression qui pesait sur lui depuis longtemps s'était pour ainsi dire allégée. De fait, il éprouvait une sorte de légèreté, comme une sensation de vide. À vrai dire, il n'aurait su dire ce qu'il ressentait.

Il vit que Drepung regardait lui aussi Joe, du coin de l'œil.

Frank, assis sur le canapé en face d'eux, mâchouillait nerveusement un cure-dents. La soirée s'étirait. Pour finir, les Khembalais prirent congé et s'en allèrent.

— Je ne vais pas tarder à vous suivre, leur dit Frank.

Lorsqu'ils furent partis, il se tourna vers Charlie.

— Ça vous ennuie si je reste pour regarder ça jusqu'à la fin ?

— Bien sûr que non. Pourvu que ça ne dure pas trois mois.

— Ha. Ça a l'air serré.

— Je pense que nous allons l'emporter grâce à la Californie.

— Peut-être.

Ils continuèrent à regarder. Les États de la côte Est, les États du Centre, les États du Middle West. Joe s'endormit par terre. Allongé sur le canapé, Nick piquait du nez sur un livre. Charlie alla aux toilettes, redescendit.

— De nouveaux résultats ?

Anna et Frank secouèrent la tête. Tout dépendait apparemment, maintenant, des États de la côte Ouest. Frank était assis, le dos rond, grignotant son cure-dents, fragment après fragment. Anna soupira, alla à la cuisine mettre de l'ordre. Charlie savait qu'elle n'aimait pas espérer trop fortement quoi que ce fût, parce qu'elle redoutait la déception qui pourrait s'ensuivre. Mais il fallait espérer quand même, lui disait-il souvent. Il faut toujours espérer.

Les espoirs ne sont que des souhaits dont nous doutons qu'ils se réalisent, répondait-elle toujours. Elle préférait attendre et faire avec, quoi qu'il arrive. Faire avec le moment présent.

Mais on avait beau faire, il était impossible de ne pas espérer. Pour l'instant, elle rangeait les assiettes en les entrechoquant maladroitement, dans la cuisine, espérant malgré elle. Et donc énervée.

— Je me demande ce qui se passe, dit Charlie.

— Hmm.

Frank n'avait jamais été très bavard, mais ce soir-là on aurait vraiment dit que le chat lui avait mangé la langue.

— Bon, alors maintenant, voilà ce qui va arriver, annonça Charlie.

Il avait la mauvaise habitude d'essayer de meubler le silence quand les autres se taisaient. Il n'y pouvait rien. De toute façon, il ne

s'en rendait compte qu'après coup.

— Tout l'Ouest va voter pour le Président sortant, sauf la Californie et l'Oregon, mais ça suffira à Phil pour gagner.

— Peut-être.

Ils regardèrent les chiffres défiler sur les écrans, en échangeant des paroles sans importance. Les minutes s'égrenaient. Anna revint s'asseoir à côté de Charlie, commença à s'endormir. Même avant l'arrivée des garçons, quand le marchand de sable passait, rien n'aurait pu l'empêcher de dormir, et elle avait dix ans de déficit de sommeil à rattraper.

Puis Charlie zappa sur un écran publicitaire et apprit sur NBC que les grands électeurs de Californie avaient voté pour Phil Chase, ce qui lui faisait deux cent soixante-quinze voix. Il remportait l'élection. Ils se levèrent d'un bond en poussant des hurlements de joie. Anna se réveilla, vaseuse.

— Quoi ? Quoi ? Vraiment ? C'est vraiment vrai ?

Elle les obligea à zapper sur toutes les chaînes pour vérifier. Eh oui, c'était bien vrai.

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Elle se mit à pleurer de joie.

Charlie et Frank trinquèrent à la bière, donnèrent un soda à Nick pour qu'il trinque avec eux. Joe se réveilla et grimpa sur les genoux d'Anna alors qu'elle surfait sur les chaînes, soudain avide d'absorber toutes les informations disponibles.

— Comment est-ce que c'est arrivé ?

Il y avait des plaintes pour irrégularité à cause des machines à voter dans l'Oregon, où la marge de victoire était particulièrement serrée. Mais l'Oregon, comme la Californie, avait pris toutes les précautions nécessaires, et les fonctionnaires responsables du vote électronique étaient confiants : le résultat serait validé.

Charlie appela Roy, qui décrocha au milieu de la première sonnerie, en fredonnant :

— Ding dong, la sorcière est morte, la sorcière est morte, la sorcière est morte, ding dong, la méchante sorcière est morte !

— Enfin, Roy, je pourrais être un collègue républicain qui voudrait te féliciter…

— Je m'en fous ! La putain de sorcière est morte ! Et le nouveau Président est notre patron !

— Ouais, c'est nous qui allons être aux commandes, maintenant !

— Exactement, monsieur le ricaneur ! Il va falloir que tu te remettes au boulot. Fini de jouer les Papa Poule !

— Ça, je ne sais pas, répondit Charlie.

Il jeta un coup d'œil à Joe, qui babillait joyeusement. Il empêchait Anna d'écouter la télé, et elle fut obligée de se pencher en

avant. Une pensée traîtresse lui traversa l'esprit : Ce n'est pas mon Joe.

— … traîner ton cul vers le centre de convention et faire la fête ! Amène toute la famille.

— Je ne sais pas trop, dit Charlie. Vous voulez qu'on aille fêter ça au quartier général, en ville ?

— Non, répondirent Anna et Frank, d'une seule voix.

— Je vous rejoindrai peut-être plus tard, dit Charlie à Roy.

— Plus tard, plus tard, quand ça, plus tard ? C'est le moment ou jamais !

— C'est sûr. Mais la fête va durer un certain temps.

— Toute la nuit, mon ami. Et j'aimerais bien t'y voir en chair et en os. Sans compter qu'il va falloir qu'on discute sérieusement, là ! Tout le monde, au bureau, va avoir un nouveau boulot, tu t'en rends bien compte.

— Oui, répondit Charlie. Conseillers du Président.

— Amis du Président ! On est ses amis, Charlie.

— Comme vingt mille autres personnes.

— Oui, enfin, non, nous on est dans cette satanée Maison-Blanche !

— Ça, c'est vrai. Oh putain ! Enfin, Phil va être génial. Si quelqu'un peut rester humain à ce poste, c'est bien lui.

— Oh oui, bien sûr, bien sûr. Il sera humain, il ne sera que trop humain.

— Il sera plus qu'humain.

— C'est ça. Alors, ramène tes fesses et viens fêter ça !

— Ouais, peut-être.

Charlie raccrocha. Tout à coup, la maison lui parut très silencieuse. Joe s'amusait encore joyeusement sur le canapé, à côté d'Anna. Elle se leva, avec un grand sourire, maintenant, et commença à ranger la pièce. Frank se leva pour l'aider.

— Ça devrait donner un sérieux coup de pouce à tous tes projets, lui dit Charlie. Phil se sent vraiment impliqué.

— Tant mieux. On en aura bien besoin.

— Il va probablement nommer Diane Chang pour un second mandat à la NSF.

— Euh, fit Frank en le regardant. Vraiment ?

— C'est ce qu'il paraît. Il aime ce qu'elle est en train de faire. Forcément. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je n'y avais pas réfléchi.

Frank ramassa une assiette, l'air ailleurs.

Ils finirent de ranger.

— Je pense que je ferais mieux de rentrer, dit Frank. Merci pour cette soirée.

Frank mit une éternité à rentrer chez les Khembalais. Il avait décidé de passer par Wisconsin et de traverser le Potomac sur Key Bridge, ce qui était de loin le chemin le plus court, mais également une erreur de taille ; les rues étaient littéralement pleines de gens en liesse, et les voitures avançaient au pas, se frayant un chemin dans les masses humaines. Il y avait des années que Washington votait démocrate à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, et une bonne proportion de la population victorieuse était dans les rues en train de se réjouir, au grand dam des automobilistes. Frank avait déjà vu ça une fois, il y avait longtemps, un 4 juillet, jour de la fête nationale. Il était venu rendre visite à une vieille amie, à Washington, et elle l'avait emmené sur le Mall, au concert des Beach Boys. On avait estimé qu'il y avait sept cent mille personnes dehors, ce jour-là, et tout le monde était parti en même temps après le concert et les feux d'artifice. Le métro étant bondé, Frank et son amie avaient remonté la Dix-Septième Rue puis Connecticut – elle habitait près de Dupont Circle –, et tout le long du chemin ils s'étaient promenés avec la foule au beau milieu de la chaussée, condamnant les pauvres voitures noyées dans ce fleuve humain à avancer à une allure d'escargot.

C'était la même chose – un carnaval improvisé, se déversant sur Wisconsin. Il retrouvait l'atmosphère du jour où tout le monde était sorti patiner sur le Potomac, pendant la vague de froid. La ville surprise par la joie.

Frank regardait par les vitres de son van, se sentant loin de tout ça. Aucun doute, c'étaient de bonnes nouvelles – une partie de lui savait que c'étaient de *très* bonnes nouvelles, mais il ne ressentait rien. Il était encore trop troublé par ce qui s'était passé avec Caroline et son mari.

Tout en avançant pouce par pouce, il appela Edgardo.

Lorsque celui-ci décrocha, Frank eut le tympan agressé par la charge discordante, au bandonéon, d'un tango démentiel d'Astor Piazzolla.

— *JE VAIS BAISSER LE SON,* entendit-il alors qu'il tenait le téléphone à bout de bras.

— Bonne idée…

— Bon, j'suis là ! C'est qui ?

— C’est Frank.

— Ah, Frank ! Comment ça va ?

— Oh, bien. Alors, quoi de neuf ?

— Quoi, tu n’es pas au courant ? fit Edgardo en rigolant. Phil Chase a gagné ! C’est notre nouveau Président !!

Derrière sa voix, le tango déchaînait ses braillements, et à en juger par les variations du champ sonore, Frank se dit qu’Edgardo était probablement en train de danser chez lui.

— Je sais, mais comment ?

— On parlera sûrement longtemps de la façon dont ça s’est passé, Frank, et ça risque de pas mal occuper nos séances de jogging pendant un moment, mais je te prédis tout de suite que personne ne saura jamais au juste pourquoi cette élection s’est déroulée comme ça.

Il éclata à nouveau de rire, s’amusant sans doute de la façon dont il venait de réussir à manier le genre de cliché insipide que les professionnels des médias usaient pour dire exactement ce qu’il voulait lui faire comprendre : *pas maintenant.* Bien sûr. Et peut-être jamais.

— En attendant, Frank, amusons-nous et c’est tout. Faisons la fête !

En fond sonore, l’orchestre de tango remettait ça de plus belle. Frank appuya sur la touche rouge de son téléphone. Il aurait tout le temps, plus tard, de parler à Edgardo des nouveaux CD sur lesquels il avait mis la main. Mieux valait éviter d’utiliser le téléphone, ainsi qu’Edgardo venait de le lui rappeler. Il secoua la tête. « Saute sans regarder » n’était pas le genre de stratégie qui permettait d’envisager toutes les conséquences possibles de ses actes. Ça ne marchait pas.

Il s’engouffra dans Georgetown. L’avenue était encore plus bondée que le haut de Wisconsin. Mais il serait bientôt à Arlington, et Frank n’était pas sûr qu’on ait tellement envie de se réjouir, à Arlington. Ce qui ferait mieux son affaire.

Et puis, juste avant Key Bridge, la circulation fut complètement bloquée. En aval, sur la gauche, des feux d’artifice montaient jusqu’au niveau de la promenade surélevée à côté du Lincoln Memorial, explosant au-dessus de leurs propres reflets sur le ruban noir du Potomac. Tous les fêtards qui remplissaient la rue et les trottoirs poussaient des cris de joie, bondissaient sur place. Les conducteurs, devant Frank, renonçaient et sortaient se dégourdir les jambes ou rejoindre la foule en liesse. Certains grimpaient sur le toit de leur voiture.

Frank sortit à son tour et le froid le saisit, lui imposant une conscience nouvelle de la nuit et de la foule. Chacune des fusées des feux d’artifice entraînait des acclamations, éclaboussait les visages levés vers le ciel d’une succession de couleurs minérales. Deux jeunes

femmes qui dansaient un french cancan débridé prirent Frank par les bras et l’entraînèrent dans leur sarabande en chantant « Les jours heureux sont revenus ». Pour rester au diapason, il leva la jambe à son tour, ajoutant des hurlements de gibbon au vacarme général. Tant pis si le niveau de la mer montait rapidement, tant pis s’il y avait des lichens qui aspiraient le CO_2 de l’atmosphère – tant pis si le monde entier avait attrapé le tigre par la queue ! Ils avaient une nouvelle dispense, ils entraient dans une nouvelle ère. Oooooouuup !

Et puis la circulation redémarra. Frank fit de gros baisers à ses danseuses et récupéra précipitamment son van. Dans sa chaleur, il s’engagea sur le pont et progressa lentement sous les bouquets d’étincelles que les feux d’artifice faisaient fleurir dans le fleuve.

Arlington offrait une vision complètement différente : noire, vide, un peu fantomatique. Le vent agitait furieusement les arbres, de chaque côté des rues. Les grands espaces dégagés du centre-ville étaient couverts de neige. Le Wilson Boulevard était désert, exactement comme il l’avait prévu. Des deux pays liés par le destin, l’un d’eux ne faisait pas la fête. D’accord, c’était une foutue nuit, froide et venteuse. Alors, à quoi bon sortir, si ce n’était pas pour faire la fête ? Où la tricoteuse était-elle, ce soir, par exemple ? Et Chessman ? Où les potes dormiraient-ils, cette nuit ? La victoire électorale de Phil Chase avait-elle de l’importance pour eux ? Dans un système qui exigeait cinq points de chômage, c’est-à-dire quinze millions de gens souffrant de la faim, privés de boulot et dormant dans la rue, et alors qu’une ère glaciaire était en préparation, les élections avaient-elles une quelconque importance ?

Lorsque Frank s’arrêta le long du trottoir, devant la maison des Khembalais, il était bien plus de minuit, et il était vidé. Tout était noir, le vent hurlait autour des avancées du toit. La maison avait une présence, dans la nuit : une grande baraque solide et – oui – réconfortante. Ce n’était pas sa maison, mais c’était apparemment un endroit où il pouvait se retrouver. À l’intérieur, il y avait des gens en qui il avait confiance.

Il poussa la grille d’entrée et fit le tour vers l’arrière de la maison. Grâce au ciel, ils n’avaient pas adopté ces énormes mastiffs tibétains qui terrorisaient les villages de l’Himalaya. Tout était silencieux dans le jardin d’automne couvert de neige. De petits lambeaux de drapeaux de prière clapotaient au bout d’une ficelle, dans le vent.

Il y avait de la lumière dans la cabane. Il tourna doucement la poignée, poussa la porte sans faire de bruit.

Rudra lisait, assis dans son lit.

— Tout va bien, dit-il. Pas besoin faire silence.

— Merci.

À l'intérieur, il faisait une chaleur agréable. Frank grelottait, bien que ça ne se vît pas extérieurement. Il s'assit sur son lit, ses mains glacées fourrées sous ses cuisses, entre ses jambes. Comme s'il était assis sur deux masses de neige.

Son téléphone portable clignotait sur sa table de nuit. Il tendit la main, l'ouvrit. Un message de Diane. Elle l'avait appelé ; le rappellerait. Il regarda le petit écran lumineux.

— Vous avez aussi eu un appel ce soir, sur le téléphone de la maison.

— Quoi ? Moi ?

— Oui.

— On a laissé un message ?

— Qang dit, une femme appelé, très tard. A dit, dire à Frank elle va bien. Elle rappellera.

— Oh. Ah bon.

Frank resta assis là, ne sachant que penser. Il pouvait penser ci, il pouvait penser ça. Pouvait pouvait pouvait pouvait pouvait. Diane avait appelé. Caroline avait appelé.

— Du vent.

— Pour ça oui.

— Bonne nuit ?

— Je crois, oui.

— Vous pas content résultat élection ?

— Si, bien sûr. C'est génial. Si ça tient.

— Bon pour Khembalung, je pense.

— Oui, probablement. Bon pour tout le monde.

Sauf pour quinze millions d'entre nous. Mais ça, il ne le dit pas.

— Et votre voyage, pour la flotte de sel ? Bien passé ?

— Oh ouais, bien sûr. Ouais, c'était très intéressant. On a ensemencé l'océan. Déversé cinq cents millions de tonnes de sel dedans.

— Vous mettre sel dans océan ?!

— C'est ça.

Rudra eut un grand sourire qui reconfigura les mille rides de son visage en une carte spécifique de sa géographie du plaisir. Comme il avait dû sourire souvent…

— Je sais, je sais, coupa Frank. Bonne idée.

Rudra partit de son rire profond, qui montait du ventre et paraissait ne pouvoir s'arrêter.

— Du sel dans l'océan ! Oh, très bonne idée !

— En effet. Nous avons peut-être sauvé le monde avec ce sel. Préservé d'autres hivers comme celui de l'an dernier. Et comme celui-ci, d'ailleurs.

— Bon.

Rudra réfléchit.

— Pourtant, vous n'avez pas l'air heureux, mon ami.

— Non. Enfin…

Un profond, profond soupir.

— Je ne sais pas. J'ai froid. J'ai peur que, sel ou non, nous soyons partis pour un nouvel hiver rigoureux. Et si ça arrive, je ne pense pas que l'un des animaux retournés à la vie sauvage s'en tirera.

— Vous mettez abris ?

— Oui. J'ai vu un de ces abris, avant que Drepung ne m'invite à venir habiter ici.

— Vous m'avez dit, oui.

— Il était plein de toutes sortes d'animaux différents, tous là, ensemble.

— Ça devait faire bizarre.

— Oui. Et ils me voyaient, aussi. J'étais assis avec eux. Mais ils n'aimaient pas ça. Ils n'aimaient pas que je sois là.

Rudra secoua la tête avec regret.

— Non. Les animaux ne nous aiment plus.

— Eh bien, vous voyez pourquoi.

— Oui.

Ils étaient assis là, à regarder les résistances orange du radiateur.

Rudra dit :

— Si l'hiver est tout ce qui vous ennuie, alors, ça va, je pense.

— Oui. Enfin… Je ne sais pas.

Le goût du sang. Frank esquissa un geste en direction de son téléphone portable, remit sa main froide sous sa cuisse, se balança d'avant en arrière, d'avant en arrière. Se réchauffer. Se réchauffer. Ne pas saigner à l'intérieur.

— Il y a tellement de… d'événements différents qui se produisent en même temps, vous voyez ce que je veux dire ? Je vais de l'un à l'autre. D'une heure à une autre. Je vois des gens, je fais des choses différentes avec eux, et je ne suis pas… J'ai l'impression d'être un individu différent selon les gens. Je ne sais pas ce que je fais. Je ne sais pas quoi faire. Si quelqu'un nous regardait, il se dirait que j'ai une sorte de désordre mental. Je ne rime à rien.

— Mais personne ne regarde.

— Sauf que si, peut-être. Et si quelqu'un regardait ?

Rudra secoua la tête.

— Personne ne peut voir en vous. Alors peu importe ce que les gens voient, ils ne savent pas. Chacun ne se juge que soi-même.

— Ce n'est pas bien, dit Frank. J'ai besoin de quelqu'un de plus généreux que ça !

— Ha ha, vous êtes drôle.

— Je suis sérieux.

— Ça, c'est bon à savoir. Vous êtes le juge. Un point de départ.

Frank frémit, se frotta le visage. Les mains froides, le visage froid, et mort, derrière son nez.

— Je ne vois pas comment faire. Je suis tellement différent d'une situation à l'autre. C'est comme si je vivais des vies différentes. Je veux dire, je me contente de jouer des rôles. Les gens y croient. Mais je ne sais pas ce que je ressens. Je ne sais pas ce que je veux dire.

Bien sûr. C'est toujours le cas. Pour certains vous êtes comme ci, pour d'autres comme ça. Des fois, un esprit descend. Des voix prennent le pouvoir en vous. Les gens acceptent ce qu'ils voient, ils pensent qu'il n'y a que ça. Et des fois, vous voulez les tromper de cette façon. Mais que vous le vouliez ou non, vous les trompez. Et ils vous trompent ! Et ça continue – tout le monde dans sa propre vie, trompant tous les autres… Non ! C'est facile de vivre des vies multiples ! Ce qui est difficile, c'est d'être une personne entière.

FIN

Remerciements

Merci pour leur aide toujours généreuse à :

Jürgen Atzgerstorfer, Terry Baier, Willa Baker, Guy Guthridge, George Hazelrigg, Charles Hess, Tim Highham, Neil Koehler, Rachel Park, Ann Russell, Tom St. Germain, Michael Schlesinger, Mark Schwartz, Jim Shea, Gary Snyder, Mark Thiemens, Buck Tilley et Paul J. Werbos.

---

[1] Équivalent aux États-Unis de Météo France chez nous. (*Toutes les notes sont de la traductrice.)*

[2] Pour « National Institutes of Health ». Cet organisme regroupe une trentaine d'instituts et finance les travaux de chercheurs des universités, centres médicaux, instituts de recherche et hôpitaux du pays.

[3] Footbag ou hacky sack : jeu qui consiste à maintenir un ballon en l'air, les joueurs étant en cercle.

[4] Pendant la guerre de Sécession, les Nordistes démocrates pacifistes qui prônaient une solution négociée avec le Sud. Le copperhead est un serpent venimeux qui a la réputation de frapper sans prévenir.

[5] Chaîne de magasins vendant de l'outillage et des matériaux. Le paradis des bricoleurs !

[6] Pour « Office of Science and Technology Policy », organisme responsable de la coordination de la politique de développement des entreprises en matière de sciences et de technologie.

[7] Conservatoire de la nature.

[8] Pour « Global Learning and Observations to Benefit the Environment » : projet environnemental lancé aux États-Unis en 1995, qui réunit des étudiants, des enseignants et des scientifiques des quatre coins de la planète pour étudier et mieux comprendre l'environnement.

[9] L'EPA (pour « Environmental Protection Agency ») est l'Agence fédérale pour la protection de l'environnement, et l'OMB (pour « Office of Management and Budget ») le Bureau de la gestion et du budget.

[10] Pour « Federal Coordinating Council on Science, Engineering and Technology », le Comité de coordination fédéral de la science, de la technologie et de l'ingénierie.

[11] Nom de code du projet de recherche américain mené sous la direction du physicien Robert Oppenheimer pendant la Seconde Guerre mondiale et qui aboutit à la réalisation de la première bombe atomique de l'histoire, en 1945.

[12] … en 1988. Feynman fut l'un des plus grands physiciens du vingtième siècle. Il a entièrement reformulé la mécanique quantique et l'électrodynamique, et participé au développement de la bombe atomique américaine. Auteur de nombreux ouvrages de

vulgarisation, c'était un pédagogue remarquable… et aussi un joueur de bongo.

[13] Grande fête musicale et déjantée qui se déroule tous les ans, depuis 1990, dans le désert du Nevada. Le clou de l'événement, qui fait la part belle à l'expression artistique et vestimentaire personnelle, est le bûcher de l'Homme de Bois, d'où son nom : « Burning Man ».

[14] Pour « Civilian Conservation Corps ». En gros, le Service des eaux et forêts.

[15] Pour « Dynamic Integrated Model of Climate and the Economy » : modèle dynamique intégré pour le climat et l'économie.

[16] Légende urbaine aux États-Unis, véhicules des MIB, Men in Black, ou hommes en noir, les véritables dirigeants de ce monde. Évidemment !

[17] Garde du corps de Goldfinger, qui lançait son chapeau au bord tranchant comme un rasoir dans le célèbre film de James Bond.

[18] L'Arbre-Monde de la mythologie nordique, dont le nom signifie littéralement « destrier du redoutable ».

[19] Pour « Government Accountability Office ». Sous l'égide du Congrès, cette agence est chargée de favoriser l'efficacité et la transparence de l'administration fédérale auprès du public.

[20] Groupe de quatre-vingt-neuf colons américains partis pour la Californie dans les années 1840 dans une totale impréparation et qui se retrouvèrent bloqués par la neige dans la Sierra Nevada au cours de l'hiver 1846-1847. Quelques-uns se livrèrent au cannibalisme. Seuls quarante-huit pionniers parvinrent à destination.

[21] Pour *very large crude carriers,* soit « très grand transporteur de brut » : classe de pétroliers géants compris entre la taille Suezmax (c'est-à-dire qui ne peut plus passer par le canal de Suez) et la taille ULCC (*ultra large crude carriers,* les transporteurs de brut ultra géants).

[22] Acteur et musicien américain surnommé « le Schnozzola » à cause de son nez proéminent.